



**Canada
Supreme Court
Reports**

**Recueil des arrêts
de la Cour suprême
du Canada**

Part 4, 2019 Vol. 2

4^e cahier, 2019 Vol. 2

Cited as [2019] 2 S.C.R. { i-lxv
831-1044

Renvoi [2019] 2 R.C.S. { i-lxv
831-1044

Published pursuant to the Supreme Court Act by / Publié conformément à la Loi sur la Cour suprême par

ROGER BILODEAU, Q.C. / c.r.
The Registrar, Supreme Court of Canada / Registraire de la Cour suprême du Canada

Deputy Registrar / Registraire adjoint
J. DAVID POWER

General Counsel / Avocate générale
BARBARA KINCAID

Chief Law Editor / Arrêtiiste en chef
GENEVIÈVE DOMEY

Senior Counsel / Avocate-conseil
RENÉE MARIA TREMBLAY

	Legal Counsel / Conseillers juridiques	
AUDREY-ANNE BERGERON	LEE ANN GORMAN	ANDREA SUURLAND
ÉLOÏSE BENOIT	LAUREN KOSHURBA	LESLIE TAKAHASHI
VALERIE DESJARLAIS	KAREN LEVASSEUR	CAMERON TAYLOR
ANNE DES ORMEAUX	JOANNE NORMAN	DIANE THERRIEN
ANDRÉ GOLDENBERG	IDA SMITH	LESLIE-ANNE WOOD
	JACQUELINE STENCEL	

Chief, Jurilinguistic Services / Chef du service jurilinguistique
CHRISTIAN C.-DESPRÉS

	Jurilinguists / Jurilinguistes	
DAVID AUBRY	MARIE-CHRISTIANE BOUCHER	AUDRA POIRIER
STEPHEN BALOGH	JULIE BOULANGER	MARIE RODRIGUE
	ALEXANDRE CLÉMENT	

Manager, Editorial Services / Gestionnaire, Service de l'édition
PETER O'DOHERTY

	Technical Revisors / Réviseuses techniques	
SANDRINE AMPLEMAN	SUZANNE AUDET	
CATHERINE BALOGH	SHUNGHYO KIM	

	Administrative Assistants / Adjoint administratifs	
SÉBASTIEN GAGNÉ	MANON PLOUFFE	

Changes of address for subscriptions to the Supreme Court Reports should be referred to Library, Supreme Court of Canada, Ottawa, Ontario, Canada, K1A 0J1, together with the old address.

Les abonnés du Recueil des arrêts de la Cour suprême du Canada doivent signaler tout changement d'adresse à Bibliothèque, Cour suprême du Canada, Ottawa (Ontario) Canada, K1A 0J1, en indiquant l'ancienne adresse.

CONTENTS

Title Page	i
List of Judges	ii
Errata	iv
Motions	v
Table of Judgments	xvii
Table of Cases Cited	xxi
Statutes and Regulations Cited	liii
Authors Cited	lvii
Index	1033

L’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal v. J.J. 831

Civil procedure — Class action — Authorization to institute class action — Conditions for authorization of action — Application for authorization to institute class action for damages for injuries caused by sexual assaults allegedly committed by members of religious community — Superior Court dismissing application for authorization — Court of Appeal reversing judgment and authorizing class action — Whether Court of Appeal’s intervention in Superior Court’s decision was warranted — Whether Court of Appeal’s decision authorizing institution of class action is tainted by error justifying review — Code of Civil Procedure, CQLR, c. C-25.01, art. 575.

Prescription — Civil liability — Applicable period for instituting action for damages for bodily injury resulting from act which could constitute criminal offence — Sexual assaults being alleged against members, since deceased, of religious congregation — Application for authorization to institute class action being filed against congregation and against religious institution whose board of directors is composed of members of that congregation on basis of their own fault and of act of another person — Whether three-year period provided for in art. 2926.1 para. 2 of Civil Code for instituting action in case in which author of act has died results in forfeiture of remedy — Whether that period begins running at time of death of author of act or on date victim becomes aware that injury suffered is attributable to that act — Whether that period applies to every action instituted in relation to that act — Civil Code of Québec, art. 2926.1.

Ontario (Attorney General) v. G 990

Judgments and orders — Stay of execution — Exemption from period of suspension of declaration of invalidity — Court of Appeal declaring provisions of provincial

Continued on next page

SOMMAIRE

Page titre	i
Liste des juges	iii
Errata	iv
Requêtes	v
Table des jugements	xix
Table de la jurisprudence	xxxvii
Lois et règlements cités	lv
Doctrine et autres documents cités	lvii
Index	1039

L’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal c. J.J. ... 831

Procédure civile — Recours collectif — Autorisation d’exercer l’action collective — Conditions d’autorisation de l’action — Demande d’autorisation pour exercer une action collective en réparation de préjudice causé par des agressions sexuelles qui auraient été commises par les membres d’une communauté religieuse — Refus de la demande d’autorisation par la Cour supérieure — Jugement infirmé par la Cour d’appel et action collective autorisée — L’intervention de la Cour d’appel à l’égard de la décision de la Cour supérieure était-elle justifiée? — La décision de la Cour d’appel autorisant l’exercice de l’action collective est-elle entachée d’une erreur révisable? — Code de procédure civile, RLRQ, c. C-25.01, art. 575.

Prescription — Responsabilité civile — Délai applicable pour intenter une action en réparation du préjudice corporel résultant d’un acte pouvant constituer une infraction criminelle — Agressions sexuelles alléguées à l’encontre de membres, maintenant décédés, d’une congrégation religieuse — Demande d’autorisation d’exercer une action collective déposée contre la congrégation et contre une institution religieuse dont le conseil d’administration est composé de membres de cette congrégation pour leur propre faute et pour le fait d’autrui — Le délai de trois ans prévu à l’art. 2926.1 al. 2 du Code civil pour intenter une action en cas de décès de l’auteur de l’acte emporte-t-il la déchéance du recours? — Ce délai commence-t-il à courir au moment du décès de l’auteur de l’acte ou au moment où la victime prend connaissance que son préjudice est attribuable à cet acte? — Ce délai s’applique-t-il à tous les recours entrepris qui découlent de cet acte? — Code civil du Québec, art. 2926.1.

Ontario (Procureure générale) c. G 990

Jugements et ordonnances — Sursis à l’exécution — Exemption de la période de suspension d’une déclaration d’invalidité — Déclaration de la Cour d’appel portant que

Suite à la page suivante

CONTENTS (Concluded)

and federal sex offender registry legislation of no force or effect in their application to persons found not criminally responsible by reason of mental disorder and subsequently granted absolute discharge — Court of Appeal suspending declaration of invalidity for 12 months but exempting respondent from period of suspension, and subsequently dismissing motion by Attorney General of Ontario for stay of exemption — Attorney General of Ontario seeking leave to appeal Court of Appeal's judgment relating to provincial legislation and bringing motion to stay individual exemption granted to respondent until disposition of application for leave to appeal or until decision on appeal if leave granted — No special circumstances warranting re-examination of refusal by Court of Appeal to grant stay — No evidence of irreparable harm — Stay denied.

1068754 Alberta Ltd. v. Québec (Agence du revenu) 993

Financial institutions — Banks — Request for information and documents — Quebec tax authority sending formal demand for information and documents to Calgary branch of bank as part of audit of trust — Demand sent to branch in Calgary rather than in Quebec to comply with federal banking legislation directing that certain documents pertaining to customers be sent to branch of account — Whether legislation required tax authority to send demand to Calgary branch — If so, whether complying with legislation rendered tax authority's actions extraterritorial and thus ultra vires — Bank Act, S.C. 1991, c. 46, ss. 462(1), (2).

SOMMAIRE (Fin)

certaines dispositions législatives provinciales et fédérales relatives aux registres de délinquants sexuels sont inopérantes à l'égard de toute personne qui a été jugée non criminellement responsable pour cause de troubles mentaux et a obtenu subséquemment une absolution inconditionnelle — Cour d'appel suspendant pendant 12 mois l'effet de la déclaration d'inconstitutionnalité mais exemptant l'intimé de cette période de suspension, et rejetant ultérieurement la requête de la procureure générale de l'Ontario demandant qu'il soit sursis à l'exemption accordée — Présentation par la procureure générale de l'Ontario d'une demande sollicitant l'autorisation de faire appel de l'arrêt de la Cour d'appel relativement à la loi provinciale et d'une requête en sursis à la prise d'effet de l'exemption individuelle accordée à l'intimé jusqu'à ce qu'il ait été statué sur la demande d'autorisation d'appel ou sur l'appel si l'autorisation d'appeler est octroyée — Absence de circonstance spéciale justifiant de réexaminer le refus de la Cour d'appel d'accorder un sursis — Absence de preuve de préjudice irréparable — Sursis refusé.

1068754 Alberta Ltd. c. Québec (Agence du revenu) 993

Institutions financières — Banques — Demande de renseignements et de documents — Envoi par les autorités fiscales québécoises d'une demande péremptoire de renseignements et de documents à une succursale bancaire de Calgary dans le cadre d'une vérification fiscale — Demande envoyée à une succursale située à Calgary plutôt qu'au Québec afin de respecter les exigences de la législation bancaire fédérale requérant que certains documents concernant des clients soient envoyés à la succursale où se trouve le compte — Est-ce que les autorités fiscales étaient tenues d'envoyer la demande à la succursale de Calgary? — Dans l'affirmative, est-ce que le respect de cette exigence par les autorités fiscales a eu pour effet de conférer à leurs actes une portée extraterritoriale et, en conséquence, de les rendre ultra vires — Loi sur les banques, L.C. 1991, c. 46, art. 462(1), (2).



2019 Volume 2
Canada Supreme Court Reports
Recueil des arrêts de la Cour suprême du Canada

Published pursuant to the Supreme Court Act by / Publié conformément à la Loi sur la Cour suprême par

ROGER BILODEAU, Q.C. / c.r.
The Registrar, Supreme Court of Canada / Registraire de la Cour suprême du Canada

Deputy Registrar / Registraire adjoint
J. DAVID POWER

General Counsel / Avocate générale
BARBARA KINCAID

Chief Law Editor / Arrêtiste en chef
GENEVIÈVE DOMEY

Senior Counsel / Avocate-conseil
RENÉE MARIA TREMBLAY

Legal Counsel / Conseillers juridiques

AUDREY-ANNE BERGERON
ÉLOÏSE BENOIT
VALERIE DESJARLAIS
ANNE DES ORMEAUX
ANDRÉ GOLDENBERG

LEE ANN GORMAN
LAUREN KOSHURBA
KAREN LEVASSEUR
JOANNE NORMAN
IDA SMITH
JACQUELINE STENCEL

ANDREA SUURLAND
LESLI TAKAHASHI
CAMERON TAYLOR
DIANE THERRIEN
LESLIE-ANNE WOOD

Chief, Jurilinguistic Services / Chef du service jurilinguistique
CHRISTIAN C.-DESPRÉS

DAVID AUBRY
STEPHEN BALOGH

Jurilinguists / Jurilinguistes
MARIE-CHRISTIANE BOUCHER
JULIE BOULANGER
ALEXANDRE CLÉMENT

AUDRA POIRIER
MARIE RODRIGUE

Manager, Editorial Services / Gestionnaire, Service de l'édition
PETER O'DOHERTY

Technical Revisors / Révisseurs techniques
SANDRINE AMPLEMAN
CATHERINE BALOGH
SUZANNE AUDET
SHUNGHYO KIM

Administrative Assistants / Adjoints administratifs
SÉBASTIEN GAGNÉ
MANON PLOUFFE

JUDGES
OF THE
SUPREME COURT OF CANADA

The Right Honourable RICHARD WAGNER, P.C., *Chief Justice of Canada*

The Honourable ROSALIE SILBERMAN ABELLA

The Honourable MICHAEL J. MOLDAVER

The Honourable ANDROMACHE KARAKATSANIS

The Honourable CLÉMENT GASCON

The Honourable SUZANNE CÔTÉ

The Honourable RUSSELL BROWN

The Honourable MALCOLM ROWE

The Honourable SHEILAH L. MARTIN

JUGES
DE LA
COUR SUPRÊME DU CANADA

Le très honorable RICHARD WAGNER, C.P., *Juge en chef du Canada*

L'honorable ROSALIE SILBERMAN ABELLA

L'honorable MICHAEL J. MOLDAVER

L'honorable ANDROMACHE KARAKATSANIS

L'honorable CLÉMENT GASCON

L'honorable SUZANNE CÔTÉ

L'honorable RUSSELL BROWN

L'honorable MALCOLM ROWE

L'honorable SHEILAH L. MARTIN

ERRATA

- [1984] 2 S.C.R., p. 383, line *f-2* of the English version. Read “in the present Act” instead of “is the present Act”.
- [1984] 2 R.C.S., p. 383, ligne *f-2* de la version anglaise. Lire « in the present Act » au lieu de « is the present Act ».
- [1986] 1 S.C.R., p. 775, line *g-4* of the English version. Read “are sufficiently linked” instead of “is sufficiently linked”.
- [1986] 1 R.C.S., p. 775, ligne *g-4* de la version anglaise. Lire « are sufficiently linked » au lieu de « is sufficiently linked ».
- [1986] 1 S.C.R., p. 775, line *g-4* of the French version. Read “sont suffisamment liées” instead of “est suffisamment liée”.
- [1986] 1 R.C.S., p. 775, ligne *g-4* de la version française. Lire « sont suffisamment liées » au lieu de « est suffisamment liée ».
- [1986] 2 S.C.R., p. 70, line *h-5* of the French version. Read “Elle constitue” instead of “Il constitue”.
- [1986] 2 R.C.S., p. 70, ligne *h-5* de la version française. Lire « Elle constitue » au lieu de « Il constitue ».
- [1987] 2 S.C.R., p. 120, line *b-1* of the French version. Read “Sir John Salmond” instead of “Sir John Solomon”.
- [1987] 2 R.C.S., p. 120, ligne *b-1* de la version française. Lire « Sir John Salmond » au lieu de « Sir John Solomon ».
- [1990] 3 S.C.R., p. 46, line *c-2* of the French version. Read “disposent encore” instead of “dispose encore”.
- [1990] 3 R.C.S., p. 46, ligne *c-2* de la version française. Lire « disposent encore » au lieu de « dispose encore ».
- [1995] 1 S.C.R., p. 706, para. 41, line 9 of the French version. Read “pourvu que cela ne soulève pas” instead of “pourvu qu’il ne soulève pas”.
- [1995] 1 R.C.S., p. 706, par. 41, ligne 9 de la version française. Lire « pourvu que cela ne soulève pas » au lieu de « pourvu qu’il ne soulève pas ».
- [1999] 1 S.C.R., p. 724, para. 66, (B), line 5 of the French version. Read “ou de ses attaches autochtones” instead of “ou attaches autochtones”.
- [1999] 1 R.C.S., p. 724, par. 66, (B), ligne 5 de la version française. Lire « ou de ses attaches autochtones » au lieu de « ou attaches autochtones ».
- [1999] 1 S.C.R., p. 738, para. 93, (B), line 5 of the French version. Read “ou de ses attaches autochtones” instead of “ou attaches autochtones”.
- [1999] 1 R.C.S., p. 738, par. 66, (B), ligne 5 de la version française. Lire « ou de ses attaches autochtones » au lieu de « ou attaches autochtones ».
- [2002] 2 S.C.R., p. 250, para. 14, line 12 of the French version. Read “qu’a duré l’affaire” instead of “qu’a durés l’affaire”.
- [2002] 2 R.C.S., p. 250, par. 14, ligne 12 de la version française. Lire « qu’a duré l’affaire » au lieu de « qu’a durés l’affaire ».
- [2002] 4 S.C.R., p. 295, para. 98, line 2 of the English version. Read “at which time the band” instead of “at which the time the band”.
- [2002] 4 R.C.S., p. 295, par. 98, ligne 2 de la version anglaise. Lire « at which time the band » au lieu de « at which the time the band ».
- [2014] 1 S.C.R., p. 810, line 8 of the French version. Read “la Cour divisionnaire” instead of “la Cour décisionnaire”.
- [2014] 1 R.C.S., p. 810, ligne 8 de la version française. Lire « la Cour divisionnaire » au lieu de « la Cour décisionnaire ».

MOTIONS — REQUÊTES

(March 1 to June 27, 2019 – 1^{er} mars au 27 juin 2019)

- 1704604 *Ontario Ltd. v. Pointes Protection Association*, (Ont.), 38376, leave to appeal granted with costs in the cause, 25.04.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- 2099232 *Ontario Inc. v. Di Millo*, (Ont.), 38517, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- 2138746 *Ontario Inc. v. Friday Harbour Village Inc.*, (Ont.), 38518, leave to appeal refused with costs, 06.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- 2212886 *Ontario Inc. v. Obsidian Group Inc.*, (Ont.), 38316, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- 3092-8949 *Québec Inc. c. Agence du revenu du Québec*, (Qc), 38357, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- 9105-8487 *Québec inc. c. Ville de Vaudreuil-Dorion*, (Qc), 38299, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- 9179-0717 *Québec inc. c. Ville de Saint-Colomban*, (Qc), 38430, leave to appeal refused with no order as to costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée sans ordonnance quant aux dépens.
- 9207-3287 *Québec inc. c. Agence du revenu du Québec*, (Qc), 38280, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- A.J. v. Attorney General of British Columbia*, (B.C.), 38538, leave to appeal refused without costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Abdalla v. The Queen*, (F.C.), 38543, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Abdul v. Ontario College of Pharmacists*, (Ont.), 38366, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- AD General Partner Inc. v. Gill*, (B.C.), 38480, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Adam v. Canadian Imperial Bank of Commerce*, (Man.), 38477, leave to appeal refused with costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Adam v. Manufacturers Life Insurance Company (Manulife)*, (Man.), 38460, leave to appeal refused with no order as to costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée sans ordonnance relative aux dépens.
- Aeronautic Development Corp. v. The Queen*, (F.C.), 38132, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Agence du revenu du Québec c. 9229-0188 Québec inc.*, (Qc), 38348, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Agent E v. Attorney General of Canada in Right of the Royal Canadian Mounted Police*, (B.C.), 38523, leave to appeal refused with costs, 06.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Ali v. College of Physicians and Surgeons of Alberta*, (Alta.), 38405, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.

- Almalki v. Stockwoods LLP*, (Ont.), 38552, leave to appeal refused with costs, 06.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Anderson v. The Queen*, (Alta.) (Crim.), 38502, leave to appeal refused, 16.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Andreou c. Agence du revenu du Québec*, (Qc), 38189, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Anglehart c. La Reine du chef du Canada*, (C.F.), 38294, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Anglin v. Chief Electoral Officer*, (Alta.), 38398, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Anthony v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38435, leave to appeal refused, 11.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Apotex Inc. v. Eli Lilly and Co.*, (F.C.), 38485, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Apotex Inc. v. Schering Corp.*, (Ont.), 38471, leave to appeal refused with costs, 16.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Arctic Cat Inc. v. Bombardier Recreational Products Inc.*, (F.C.), 38416, leave to appeal refused with costs, 16.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Arndt v. Banerji*, (Alta.), 38223, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Asghar v. The Queen in Right of Canada*, (F.C.), 38315, leave to appeal refused, 07.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Association for the Protection of Fur-Bearing Animals v. Minister of Environment and Climate Change Strategy for the Province of British Columbia*, (B.C.), 38278, leave to appeal refused without costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Atlantic Lottery Corporation Inc. v. Babstock*, (N.L.), 38521, leave to appeal granted with costs in the cause, 23.05.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Attorney General of British Columbia v. Provincial Court Judges' Association of British Columbia*, (B.C.), 38381, leave to appeal granted with costs in the cause, 28.03.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Attorney General of Canada v. Huang*, (F.C.) (Crim.), 38264, leave to appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Attorney General of Nova Scotia v. Judges of the Provincial Court and Family Court of Nova Scotia*, (N.S.), 38459, leave to appeal granted with costs in the cause, 28.03.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Aviva Insurance Company of Canada v. Évêque Catholique Romain de Bathurst*, (N.B.), 38443, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- B v. A*, (Que.), 38413, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Banque Toronto-Dominion c. Young*, (Qc), 38242, leave to appeal granted with costs in the cause, 02.05.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Barna v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38510, leave to appeal refused, 13.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Beahon v. Steinfeld*, (Ont.), 38492, leave to appeal refused with no order as to costs, 09.05.19, autorisation d'appel refusée sans ordonnance relative aux dépens.
- Beardy v. The Queen*, (Man.) (Crim.), 38451, leave to appeal refused, 02.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Beattie v. Women's College Hospital*, (Ont.), 38452, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Beaulieu v. The Queen*, (Man.) (Crim.), 38468, leave to appeal refused, 20.06.19, autorisation d'appel refusée.

- Begum v. Minister of Citizenship and Immigration*, (F.C.), 38439, leave to appeal refused without costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Benaissa c. La Presse*, (Qc), 38395, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Benaissa c. Publications Globe and Mail Inc.*, (Qc), 38394, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Bent v. Platnick*, (Ont.), 38374, leave to appeal granted with costs in the cause and leave to cross-appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause et autorisation d'appel incident refusée avec dépens.
- Berardini c. Woods S.E.N.C.R.L.*, (Qc), 38335, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Bériault c. Directeur des poursuites criminelles et pénales*, (Qc), 38349, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Bernatchez c. Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail*, (Qc), 38261, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Bissky v. The Queen*, (Sask.) (Crim.), 38500, leave to appeal refused, 20.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Bissonnette c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38522, leave to appeal refused, 23.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Blais c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38410, leave to appeal refused, 02.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Blondeau c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38322, leave to appeal refused, 25.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Blondin c. Postmedia Network Inc.*, (Qc), 38175, leave to appeal refused, 25.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Boisé Richelieu inc. c. Monarque du Richelieu inc.*, (Qc), 38516, leave to appeal refused with costs, 16.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Boissonneault c. Collège de Rosemont*, (Qc), 38424, leave to appeal refused without costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Bolduc c. Lapointe*, (Qc), 38417, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Boodhoo v. Manuel*, (Ont.), 38298, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Bouragba v. The Queen in right of Ontario*, (Ont.), 38431, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Boutsakis v. Kakavelakis*, (B.C.), 38481, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Burdet v. Carleton Condominium Corporation No. 396*, (Ont.), 38152, leave to appeal refused without costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Burdet v. Dewan*, (Ont.), 38088, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- C.M. Callow Inc. v. Zollinger*, (Ont.), 38463, leave to appeal granted with costs in the cause, 27.06.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Cambie Surgeries Corp. v. Attorney General of British Columbia*, (B.C.), 38450, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Cameo Knitting v. 9139-4882 Québec inc.*, (Que.), 38305, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Campbell v. The Chief of Police*, (N.B.), 38380, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.

- Campisi v. The Queen*, (Ont.), 38515, leave to appeal refused with costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Canada Life Insurance Company of Canada v. Attorney General of Canada*, (Ont.), 38302, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Canadian National Railway Co. v. Corporation of the City of Thunder Bay*, (Ont.), 38247, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Carroll v. McEwen*, (Ont.), 38514, notice of discontinuance filed, 03.04.19, avis de désistement produit.
- Catalyst Capital Group Inc. v. Moyses*, (Ont.), 38232, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Chambre des notaires du Québec c. Compagnie d'assurances FCT Ltée*, (Qc), 38365, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Chavdarova v. The Staffing Exchange Inc.*, (Ont.), 38567, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Chief of Police of the Calgary Police Service v. Strong*, (Alta.), 38446, leave to appeal refused without costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Chief of Police of the Edmonton Police Service v. Deluca (No. 2393)*, (Alta.), 38447, leave to appeal refused without costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Chief Roger William v. Attorney General of British Columbia*, (B.C.), 38548, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Chiocchio Sr. v. City of Hamilton*, (Ont.), 38444, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Chowdhury v. Toronto Police Services Board*, (Ont.), 38421, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- CI Investments Inc. v. Ravary*, (Que.), 38171, leave to appeal refused, 11.04.19, autorisation d'appel refusée.
- City of Burnaby v. Attorney General of Canada*, (F.C.), 38379, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- City of Hamilton v. Smith*, (Ont.), 38412, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- City of Saint John v. Robert Hayes, on behalf of himself and other class members*, (N.B.), 38350, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- CNH Canada Ltd. v. Chesterman Farm Equipment Inc.*, (Ont.), 38313, leave to appeal refused with costs and leave to cross-appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens et autorisation d'appel incident refusée.
- Connelly v. Toronto Police Services Board*, (Ont.), 38166, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique c. La Reine du chef de la Province de la Colombie-Britannique*, (C.-B.), 38332, leave to appeal granted and costs are reserved to the panel on the appeal, 11.04.19, autorisation d'appel accordée et décision sur les dépens à être rendue par la formation qui entendra l'appel.
- Corneau v. Attorney General of Québec*, (Que.), 38354, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Cornerstone CBS Building Solutions Ltd. v. Globalnet Management Solutions Inc.*, (B.C.), 38329, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Côté c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38382, leave to appeal refused, 21.03.19, autorisation d'appel refusée.

- Cottrill v. Utopia Day Spas and Salons Ltd.*, (B.C.), 38448, leave to appeal refused, 11.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Cuthill v. The Queen*, (Alta.) (Crim.), 38504, leave to appeal refused, 23.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Cyrzynowski v. Alberta Human Rights Commission*, (Alta.), 38527, leave to appeal refused without costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- D'Onofrio c. Poitras*, (Qc), 38319, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Daabous c. Softmédical inc.*, (Qc), 37820, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Dalkeith-Mackie v. The Queen*, (Man.) (Crim.), 38465, leave to appeal refused, 06.06.19, autorisation d'appel refusée.
- De Barros v. Normandin*, (Que.), 38230, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Delli Quadri c. Antonacci*, (Qc), 38436, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Democracy Watch v. Attorney General of Canada*, (F.C.), 38455, leave to appeal refused without costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Desjardins Cabinet de services financiers inc. c. Asselin*, (Qc), 37898, leave to appeal granted with costs in the cause, 27.06.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Dobson v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38531, leave to appeal refused, 27.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Drouin c. Procureure générale du Québec*, (Qc), 38293, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Dubois c. Municipalité de Saint-Esprit*, (Qc), 38326, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Dunn v. Attorney General of Canada*, (F.C.), 38479, leave to appeal refused with costs, 16.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- EJB v. The Queen*, (Alta.) (Crim.), 38367, leave to appeal refused, 23.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Equifax Inc. v. Li*, (Que.), 38411, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Este v. Esteghamat-Ardakani*, (B.C.), 38384, leave to appeal refused with costs and leave to cross-appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens et autorisation d'appel incident refusée.
- Euverman v. Attorney General of Canada*, (F.C.), 38433, leave to appeal refused with no order as to costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée sans ordonnance relative aux dépens.
- Facebook, Inc. v. Douez*, (B.C.), 38233, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Fairfield Sentry Ltd. v. PricewaterhouseCoopers LLP*, (Ont.), 38362, notice of discontinuance filed, 15.05.19, avis de désistement produit.
- Fernandes v. Attorney General of Canada on behalf of the United States of America*, (Que.) (Crim.), 38441, leave to appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Fiducie Financière Satoma c. La Reine*, (C.F.), 38146, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Fleury v. Paulus*, (Ont.), 38530, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Fort McKay Métis Community Association v. Alberta Energy Regulator*, (Alta.), 38549, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Francis c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38418, leave to appeal refused, 11.04.19, autorisation d'appel refusée.

- Fraser Hillary's Ltd. v. Huang*, (Ont.), 38282, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Fraser v. Attorney General of Canada*, (F.C.), 38505, leave to appeal granted with costs in the cause, 16.05.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Funk v. Wawanesa Mutual Insurance Co.*, (Alta.), 38251, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- G. F. c. Directeur de la protection de la jeunesse du Centre intégré de santé et de service sociaux des Laurentides*, (Qc), 38342, leave to appeal refused without costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Gates v. Sahota*, (B.C.), 38438, leave to appeal refused without costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- GENETEC inc. c. Agence du revenu du Québec*, (Qc), 38192, leave to appeal refused with costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Geophysical Service Inc. v. Murphy Oil Company Ltd.*, (Alta.), 38486, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Gilbert c. Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec*, (Qc), 38147, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Girard c. Procureure générale du Québec*, (Qc) (Crim.), 38482, leave to appeal refused, 13.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Golzarian c. Association des policières et policiers provinciaux du Québec*, (Qc), 38533, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Government of Manitoba v. Joyce*, (Man.), 38363, leave to appeal refused without costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Government of Saskatchewan Ministry of Environment v. Saskatchewan Government and General Employees' Union*, (Sask.), 38289, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Gunner Industries Ltd. v. The Queen*, (Sask.), 38419, leave to appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Hall Munn c. Bah*, (Qc), 38539, leave to appeal refused, 20.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Hampton Securities Ltd. v. Dean*, (Ont.), 38464, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Hilmoe v. Hilmoe*, (Sask.), 38490, leave to appeal refused with costs, 06.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Holterman v. Fish*, (Ont.), 38422, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Hwlitsum First Nation v. Attorney General of Canada*, (B.C.), 38325, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Imeson v. Maryvale*, (Ont.), 38467, leave to appeal refused with costs, 09.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Industrielle Alliance, Assurance et services financiers inc. c. Forest*, (Qc), 38268, leave to appeal refused, 18.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Information and Privacy Commissioner of Ontario v. Children's Lawyer for Ontario*, (Ont.), 38285, leave to appeal refused, 28.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Integrated Maintenance & Operations Services Inc. v. McKnight*, (Ont.), 38553, leave to appeal refused with costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Jadhav v. Kielly*, (N.L.), 38560, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Joubarne v. The Queen*, (F.C.), 38426, leave to appeal refused with no order as to costs, 21.03.19, autorisation d'appel refuse sans ordonnance relative aux dépens.

- Kadder v. The Queen*, (Que.) (Crim.), 38272, leave to appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Kay McVey Smith & Carlstrom LLP v. 644036 Alberta Ltd.*, (Alta.), 38309, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Kerzner v. American Iron & Metal Company Inc.*, (Ont.), 38503, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Kimaev v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38526, leave to appeal refused, 23.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Kokic v. Clarke*, (Ont.), 38368, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Konesavarathan v. City of Guelph*, (Ont.), 38434, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Konesavarathan v. Guelph Mercury*, (Ont.), 38457, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Kostic v. CIBC Trust Corp.*, (Alta.), 38501, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Labis v. Labis*, (Que.), 38287, leave to appeal refused without costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Laplante c. La Reine*, (C.F.), 38454, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Larocque c. Curateur public du Québec*, (Qc), 38420, leave to appeal refused without costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Latham v. The Queen*, (Alta.), 38437, leave to appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Lavallee v. The Queen*, (Alta.) (Crim.), 38508, leave to appeal refused, 06.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Lavender v. Miller Bernstein LLP*, (Ont.), 38386, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Laverick v. Attorney General of Alberta*, (Alta.), 38484, leave to appeal refused with costs, 09.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Lay v. Lay*, (Alta.), 38556, leave to appeal refused with costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Le Groupe Solroc inc. c. Raymond Chabot inc.*, (Qc), 38351, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Leahy v. Law Society of Ontario*, (Ont.), 38541, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Lee v. Ontario Lottery and Gaming Corp.*, (Ont.), 38392, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Lee v. Public Service Alliance Canada*, (Ont.), 38393, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- LeRoy v. Century Services Corp.*, (B.C.), 38473, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Les Éléments Chauffants Tempora inc. c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38388, leave to appeal refused with no order as to costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée sans ordonnance relative aux dépens.
- Lévesque-Gervais c. Bolduc*, (Qc) (Crim.), 38428, leave to appeal refused, 25.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Lusitande Yaiguaje v. Chevron Corp.*, (Ont.), 38183, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- MacDonald v. The Queen*, (F.C.), 38320, leave to appeal granted with costs in the cause, 21.03.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.

- Magasins Best Buy Ltée c. Union des consommateurs*, (Qc), 38117, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Marks v. Berg*, (Ont.), 38202, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Martinez v The Queen*, (F.C.), 38563, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Massiah v. Justices of the Peace Review Council*, (Ont.), 38449, leave to appeal refused with costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- McQuaid v. Trainor*, (P.E.I.), 38520, leave to appeal refused, 16.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Mega Reporting Inc. v. Government of Yukon*, (Y.T.), 38358, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Merck Canada inc. v. Baratto*, (Que.), 38338, leave to appeal refused, 28.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Michaud c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38497, leave to appeal refused, 02.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Michel v. Graydon*, (B.C.), 38498, leave to appeal granted with costs in the cause, 16.05.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Mihaylov v. Long Beach Residents' Association*, (Ont.), 38462, leave to appeal refused with costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Montplaisir c. Mondou*, (Qc), 38528, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Mufuta v. The Queen*, (Alta.) (Crim.), 38488, leave to appeal refused, 23.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Munn c. Hypothèques CIBC inc.*, (Qc), 38535, leave to appeal refused, 20.06.19, autorisation d'appel refusée.
- N.E.T. v. The Queen in Right of the Province of British Columbia*, (B.C.), 38489, leave to appeal refused with costs, 16.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Navistar Canada ULC v. N&C Transportation Ltd.*, (B.C.), 38327, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Newfoundland and Labrador Teachers' Association v. The Queen in Right of Newfoundland and Labrador*, (N.L.), 38400, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Nguesso c. Ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration*, (C.F.), 38330, leave to appeal refused with costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Nippon Steel & Sumitomo Metal Corp. v. Evraz Inc. NA Canada*, (F.C.), 38276, leave to appeal refused with costs, 07.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- North American Financial Group Inc. v. Ontario Securities Commission*, (Ont.), 38245, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Ocean Wise Conservation Association v. Vancouver Board of Parks and Recreation*, (B.C.), 38597, notice of discontinuance filed, 21.06.19, avis de désistement produit.
- Olenga c. Ville de Montréal*, (Qc), 38390, leave to appeal refused without costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Ontario Medical Association v. Information and Privacy Commissioner of Ontario*, (Ont.), 38343, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Quimet v. Leblanc*, (Que.), 38120, leave to appeal refused with no order as to costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée sans ordonnance relative aux dépens.
- P.B. v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38551, leave to appeal refused, 27.06.19, autorisation d'appel refusée.

- P.S. Knight Co. Ltd. v. Canadian Standards Association*, (F.C.), 38506, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Patel v. Carson*, (Sask.), 38513, leave to appeal refused with costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Paul v. The Queen*, (N.S.) (Crim.), 38369, leave to appeal refused, 07.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Penguin Properties Inc. v. Parc Downsview Park Inc.*, (Ont.), 38324, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Perron c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38453, leave to appeal refused, 02.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Petz v. Duguay*, (Alta.), 38495, leave to appeal refused with costs, 13.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Piazza c. La Reine*, (Qc) (Crim.), 38283, leave to appeal refused, 07.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Pong Marketing and Promotions Inc. v. Ontario Media Development Corp.*, (Ont.), 38290, leave to appeal refused with costs, 25.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Procureur général du Canada c. Rochette*, (Qc) (Crim.), 38226, leave to appeal refused, 25.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Procureure générale du Québec c. Lefrançois*, (Qc) (Crim.), 38470, leave to appeal refused, 13.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Quinn v. The Queen in Right of the Province of British Columbia*, (B.C.), 38375, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- R. v. Swaby*, (B.C.) (Crim.), 38466, leave to appeal refused, 20.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Rempel v. The Queen*, (Alta.) (Crim.), 38429, leave to appeal refused, 23.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Replay Resorts Inc. and Freetown Destination Resort Ltd. v. H.M.B. Holdings Ltd.*, (B.C.), 38306, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Rhode v. The Queen*, (Sask.) (Crim.), 38582, leave to appeal refused, 27.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Rowan v. Attorney General of Canada (on behalf of the United States of America)*, (Sask.) (Crim.), 38474, leave to appeal refused, 16.05.19, autorisation d'appel refusée.
- S.C.W. v. The Queen*, (B.C.) (Crim.), 38403, leave to appeal refused, 28.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Sabir v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38415, notice of discontinuance filed, 29.04.19, avis de désistement produit.
- Sapient Canada Inc. v. Atos IT Solutions and Services GMBH*, (Ont.), 38173, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Saska v. Almasri*, (B.C.), 38432, leave to appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Saskatchewan Crop Insurance Corp. v. McVeigh*, (Sask.), 38409, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Schmidt v. Attorney General of Canada*, (F.C.), 38179, leave to appeal refused with costs, 04.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Segura Mosquera v. The Queen*, (F.C.), 38573, leave to appeal refused without costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Serban v. The Queen*, (B.C.) (Crim.), 38402, leave to appeal refused, 07.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Shtajf v. Midland Resources Holding Ltd.*, (Ont.), 38507, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Skeete v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38442, leave to appeal refused, 11.04.19, autorisation d'appel refusée.

- Solar Power Network Inc. v. ClearFlow Energy Finance Corp.*, (Ont.), 38385, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Soltron Realty GP Inc. v. Syndicat des Copropriétaires les Résidences Mont-Royal (Tour Sud)*, (Que.), 38310, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- South Coast British Columbia Transportation Authority v. BMT Fleet Technology Ltd.*, (B.C.), 38511, leave to appeal refused with costs, 06.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Spence v. The Queen*, (Ont.) (Crim.), 38475, leave to appeal refused, 16.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Stein v. British Columbia Human Rights Tribunal*, (B.C.), 38291, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Stoyanova c. Litwin Boyadjian inc.*, (Qc), 38456, leave to appeal refused without costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Sullivan v. Ontario College of Teachers*, (Ont.), 38525, leave to appeal refused without costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Sun Life Assurance Company of Canada v. Fehr*, (Ont.), 38387, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Sylvestre c. Compagnie Home Trust*, (Qc), 38281, leave to appeal refused, 14.03.19, autorisation d'appel refusée.
- Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec c. Procureure générale du Québec*, (Qc), 38519, leave to appeal refused without costs, 09.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Tailor c. Chiassi*, (Qc), 38311, leave to appeal refused with costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- The Queen v. Rio Tinto Alcan Inc.*, (F.C.), 38307, leave to appeal refused with costs, 21.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Tsatsi v. College of Physicians and Surgeons of the Province of Saskatchewan*, (Sask.), 38360, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Turp c. Ministre des Affaires étrangères*, (C.F.), 38321, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Tymchyshyn v. The Queen*, (Man.) (Crim.), 38566, leave to appeal refused, 20.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Uber Technologies Inc. v. Heller*, (Ont.), 38534, leave to appeal granted with costs in the cause, 23.05.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Van Wissen v. The Queen*, (Man.) (Crim.), 38458, leave to appeal refused, 11.04.19, autorisation d'appel refusée.
- Ville de Lévis c. Leclerc*, (Qc), 38414, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Ville de Montréal c. Fraternité des policiers et policières de la Ville de Montréal*, (Qc), 38275, leave to appeal granted with costs in the cause, 28.03.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Volden v. The Queen*, (Man.) (Crim.), 38494, leave to appeal refused, 23.05.19, autorisation d'appel refusée.
- Volkswagen Group Canada Inc. c. Association québécoise de lutte contre la pollution atmosphérique*, (Qc), 38297, leave to appeal granted with costs in the cause, 02.05.19, autorisation d'appel accordée avec dépens suivant l'issue de la cause.
- Walia v. College of Veterinarians of Ontario*, (Ont.), 38570, leave to appeal refused with costs, 27.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wang v. Alberta Health Services*, (Alta.), 38445, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wang v. GCP Canada Inc.*, (B.C.), 38491, leave to appeal refused with costs, 02.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.

- Waye v. Parkin*, (N.S.), 38476, leave to appeal refused without costs, 16.05.19, autorisation d'appel refusée sans dépens.
- Whissell Contracting Ltd. v. City of Calgary*, (Alta.), 38259, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wilson v. Canwest Publishing Inc.*, (B.C.), 38496, leave to appeal refused with costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wolfleg v. The Queen*, (Alta.) (Crim.), 38542, leave to appeal refused, 13.06.19, autorisation d'appel refusée.
- Wood Group Mustang (Canada) Inc. v. Canadian Natural Resources Ltd.*, (Alta.), 38396, leave to appeal refused with costs, 23.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wood v. CTS of Canada Co.*, (Ont.), 38404, leave to appeal refused with costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wood v. Director, Occupational Health and Safety Branch Yukon Workers' Compensation Health and Safety Board*, (Y.T.), 38493, leave to appeal refused with costs, 09.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wood v. Willox*, (Alta.), 38346, leave to appeal refused with costs, 18.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Workers' Compensation Board of British Columbia v. Flanagan Enterprises (Nevada) Inc.*, (B.C.), 38487, leave to appeal refused with costs, 16.05.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Wu v. City of Vancouver*, (B.C.), 38561, leave to appeal refused with costs, 20.06.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Yar Zuk v. Alberta Dental Association and College*, (Alta.), 38359, leave to appeal refused with costs, 11.04.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Yip v. HSBC Holdings plc*, (Ont.), 38331, leave to appeal refused with costs, 28.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Yue v. Bank of Montreal*, (F.C.), 38373, leave to appeal refused with costs, 14.03.19, autorisation d'appel refusée avec dépens.
- Zora v. The Queen*, (B.C.) (Crim.), 38540, leave to appeal granted, 30.05.19, autorisation d'appel accordée.

TABLE OF JUDGMENTS

The styles of cause in the present table are the standardized styles of cause (as expressed under the “Indexed as” entry in each case).

	PAGE		PAGE
1068754 Alberta Ltd. v. Québec (Agence du revenu)	993	L	
B		Larue, R. v.	398
Barton, R. v.	579	Le, R. v.	692
Bessette v. British Columbia (Attorney General)	535	L’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal v. J.J.	831
British Columbia (Attorney General), Bessette v.	535	M	
C		Mills, R. v.	320
Canada (Attorney General), J.W. v.	224	Modern Cleaning Concept Inc. v. Comité paritaire de l’entretien d’édifices publics de la région de Québec	406
Canada (Public Safety and Emergency Preparedness) v. Chhina	467	Morrison, R. v.	3
Chhina, Canada (Public Safety and Emergency Preparedness) v.	467	Myers, R. v.	105
Christine DeJong Medicine Professional Corp. v. DBDC Spadina Ltd.	530	O	
Comité paritaire de l’entretien d’édifices publics de la région de Québec, Modern Cleaning Concept Inc. v.	406	Omar, R. v.	576
D		Ontario (Attorney General) v. G.	990
D’Amico, R. v.	394	Q	
DBDC Spadina Ltd, Christine DeJong Medicine Professional Corp. v.	530	Québec (Agence du revenu), 1068754 Alberta Ltd. v.	993
G		R	
G, Ontario (Attorney General) v.	990	R. v. Barton	579
J		R. v. D’Amico	394
J.J., L’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal v.	831	R. v. J.M.	396
J.M., R. v.	396	R. v. Kelsie	101
J.W. v. Canada (Attorney General)	224	R. v. Larue	398
K		R. v. Le	692
Kelsie, R. v.	101	R. v. Mills	320
		R. v. Morrison	3
		R. v. Myers	105
		R. v. Omar	576
		R. v. Snelgrove	98
		R. v. Thanabalasingham	317
		R. v. Wakefield	400
		R. v. W.L.S.	403

	PAGE		PAGE
S		W	
Snelgrove, R. v.	98	Wakefield, R. v.	400
T		Wellman, TELUS Communications Inc. v.	144
TELUS Communications Inc. v. Wellman	144	W.L.S., R. v.	403
Thanabalasingham, R. v.	317		

TABLE DES JUGEMENTS

Les intitulés utilisés dans cette table sont les intitulés normalisés de la rubrique « Répertoire » dans chaque arrêt.

	PAGE		PAGE
1068754 Alberta Ltd. c. Québec (Agence du revenu)	993	K	
B		L	
Barton, R. c.	579	Larue, R. c.	398
Bessette c. Colombie-Britannique (Procureur général)	535	Le, R. c.	692
C		L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal c. J.J.	831
Canada (Procureur général), J.W. c.	224	M	
Canada (Sécurité publique et Protection civile) c. Chhina	467	Mills, R. c.	320
Chhina, Canada (Sécurité publique et Protection civile) c.	467	Modern Concept d'entretien Inc. c. Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics de la région de Québec	406
Christine DeJong Medicine Professional Corp. c. DBDC Spadina Ltd.	530	Morrison, R. c.	3
Colombie-Britannique (Procureur général) c. Bessette	535	Myers, R. c.	105
Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics de la région de Québec, Modern Concept d'entretien Inc. c.	406	O	
D		Omar, R. c.	576
DBDC Spadina Ltd., Christine DeJong Medicine Professional Corp. c.	530	Ontario (Procureure générale) c. G	990
D'Amico, R. c.	394	Q	
G		Québec (Agence du revenu), 1068754 Alberta Ltd. c.	993
G, Ontario (Procureure générale) c.	990	R	
J		R. c. Barton	579
J.J., L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal c.	831	R. c. D'Amico	394
J.M., R. c.	396	R. c. J.M.	396
J.W. c. Canada (Procureur général)	224	R. c. Kelsie	101
		R. c. Larue	398
		R. c. Le	692
		R. c. Mills	320
		R. c. Morrison	3

	PAGE		PAGE
R. c. Myers	105		
R. c. Omar	576		
R. c. Snelgrove	98		
R. c. Thanabalasingham	317		
R. c. Wakefield	400		
R. c. W.L.S.	403		
		T	
		TELUS Communications Inc. c. Wellman	144
		Thanabalasingham, R. c.	317
		W	
		Wakefield, R. c.	400
		Wellman, TELUS Communications Inc. c.	144
		W.L.S., R. c.	403
S			
Snelgrove, R. c.	98		

TABLE OF CASES CITED

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
3091-5177 Québec inc. (Éconolodge Aéroport) v. Lombard General Insurance Co. of Canada	2018 SCC 43, [2018] 3 S.C.R. 8	437
A		
A v. Frères du Sacré-Cœur	2017 QCCS 5394	943, 954
A v. Frères du Sacré-Cœur	2017 QCCS 34	870, 973
Adams v. Banque Amex du Canada	2006 QCCS 5358	875
Alberici Western Constructors Ltd. v. Saskatchewan Power Corp. ...	2016 SKCA 46, 476 Sask. R. 255	181
Alexandre v. Dufour	[2005] R.J.Q. 1	969
Ali v. Canada (Minister of Public Safety and Emergency Preparedness)	2017 ONSC 2660, 137 O.R. (3d) 498	523
Anderson v. Bessemer City	470 U.S. 564 (1985)	788
Anderson v. Victoria (City)	2002 BCSC 1466, 9 B.C.L.R. (4th) 75	563
Andreou v. Agence du revenu du Québec	2018 QCCA 695	969
Angus v. Sun Alliance Insurance Co.	[1988] 2 S.C.R. 256	985
Application to Destroy the Dog “Tuppence”	2004 BCPC 27	568
Application under s. 83.28 of the Criminal Code (Re)	2004 SCC 42, [2004] 2 S.C.R. 248	520
Asselin v. Desjardins Cabinet de services financiers inc.	2017 QCCA 1673	886, 945, 956
Astoria Medical Group v. Health Insurance Plan of Greater New York	182 N.E.2d 85 (1962)	178
Attorney General of Quebec v. Carrières Ste Thérèse Ltée	[1985] 1 S.C.R. 831	46
B		
Bank of Montreal v. Marcotte	2014 SCC 55, [2014] 2 S.C.R. 725	856
Bank of Nova Scotia v. Mitchell	(1981), 30 B.C.L.R. 213	1012
Banque de Nouvelle-Écosse v. Cohen	1999 CanLII 13720	928, 986
Baulne v. Bélanger	2016 QCCS 5387	864
Baxter v. Canada (Attorney General)	(2006), 83 O.R. (3d) 481	237, 279
Bazley v. Curry	[1999] 2 S.C.R. 534	861
Beaudoin-Daigneault v. Richard	[1984] 1 S.C.R. 2	788
Bell ExpressVu Limited Partnership v. Rex	2002 SCC 42, [2002] 2 S.C.R. 559	116, 175, 562
Belmamoun v. Brossard (Ville)	2017 QCCA 102, 68 M.P.L.R. (5th) 46	857
Benhaim v. St-Germain	2016 SCC 48, [2016] 2 S.C.R. 352	437
Berdah v. Nolisair International Inc.	[1991] R.D.J. 417	886
Bérubé v. Tracto Inc.	[1998] R.J.Q. 93	444
Bisaillon v. Concordia University	2006 SCC 19, [2006] 1 S.C.R. 666	166, 856
Borowski v. Canada (Attorney General)	[1989] 1 S.C.R. 342	115, 318
Bou Malhab v. Diffusion Métromédia CMR inc.	2011 SCC 9, [2011] 1 S.C.R. 214	952

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
Bouchard v. Agropur Coopérative	2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349	902, 950
Briones v. National Money Mart Co.	2013 MBQB 168, 295 Man. R. (2d) 101	182
British Columbia (Attorney General) v. Christie	2007 SCC 21, [2007] 1 S.C.R. 873	41
British Columbia v. Imperial Tobacco Canada Ltd.	2005 SCC 49, [2005] 2 S.C.R. 473	985
Brown v. B2B Trust	2012 QCCA 900	874
Brown v. Canada (Citizenship and Immigration)	2017 FC 710, 25 Admin. L.R. (6th) 191	493
Brown v. Canada (Public Safety)	2018 ONCA 14, 420 D.L.R. (4th) 124	523
Brown v. Murphy	(2002), 59 O.R. (3d) 404	211
C		
Cabiakman v. Industrial Alliance Life Insurance Co.	2004 SCC 55, [2004] 3 S.C.R. 195	442
Canada (Attorney General) v. Bedford	2013 SCC 72, [2013] 3 S.C.R. 1101	437
Canada (Attorney General) v. Fontaine	2017 SCC 47, [2017] 2 S.C.R. 205	251, 306
Canada (Attorney General) v. JTI Macdonald Corp.	2007 SCC 30, [2007] 2 S.C.R. 610	46
Canada (Attorney General) v. Thouin	2017 SCC 46, [2017] 2 S.C.R. 184	562
Canada (Citizenship and Immigration) v. B386	2011 FC 175, [2012] 4 F.C.R. 220	498
Canada (Citizenship and Immigration) v. Tennant	2018 FCA 132	498
Canada (Minister of Citizenship & Immigration) v. Thanabalasingham	2004 FCA 4, [2004] 3 F.C.R. 572	493, 519
Canada (Minister of Citizenship and Immigration) v. Li	2009 FCA 85, [2010] 2 F.C.R. 433	524
Canada (Minister of Public Safety and Emergency Preparedness) v. Karimi-Arshad	2010 FC 964, 373 F.T.R. 292	496
Canada (Public Safety and Emergency Preparedness) v. Lunyamila	2016 FC 1199, [2017] 3 F.C.R. 428	495
Canada (Public Safety and Emergency Preparedness) v. Mehmedovic	2018 FC 729	496
Canada (Public Safety and Emergency Preparedness) v. Torres	2017 FC 918	496
Canada Post Corp. v. Lépine	2009 SCC 16, [2009] 1 S.C.R. 549	949
Canada v. Dadzie	2016 ONSC 6045	525
Canadian Broadcasting Corp. v. SODRAC 2003 Inc.	2015 SCC 57, [2015] 3 S.C.R. 615	562
Canadian Credit Men's Trust Association v. Edmonton (City)	(1925), 21 Alta. L.R. 160	1015
Canadian Dredge & Dock Co. v. The Queen	[1985] 1 S.C.R. 662	533
Canadian National Railway Co. v. Canada (Attorney General)	2014 SCC 40, [2014] 2 S.C.R. 135	169, 977
Canadian Pacific Hotels Ltd. v. Bank of Montreal	[1987] 1 S.C.R. 711	306
Canadian Pacific Ltd. v. Matsqui Indian Band	[1995] 1 S.C.R. 3	555
Carrier v. Québec (Procureur général)	2011 QCCA 1231, [2011] R.J.Q. 1346	874
Carter v. Canada (Attorney General)	2015 SCC 5, [2015] 1 S.C.R. 331	303
Catudal v. Borduas	2006 QCCA 1090, [2006] R.J.Q. 2052	981
Central Okanagan (Regional District) v. Ushko	[1998] B.C.J. No. 2123 (QL)	566
Centre de la communauté sourde du Montréal métropolitain v. Institut Raymond-Dewar	2012 QCCS 1146	891
Chambre des notaires du Québec v. Haltrecht	[1992] R.J.Q. 947	927
Charkaoui v. Canada (Citizenship and Immigration)	2007 SCC 9, [2007] 1 S.C.R. 350	500, 518
Charles v. Boiron Canada inc.	2015 QCCS 312	868
Charles v. Boiron Canada inc.	2016 QCCA 1716	857, 955
Chaudhary v. Canada (Minister of Public Safety & Emergency Preparedness)	2015 ONCA 700, 127 O.R. (3d) 401	483, 504

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
Christensen v. Roman Catholic Archbishop of Québec	2010 SCC 44, [2010] 2 S.C.R. 694	981
Chromiak v. The Queen	[1980] 1 S.C.R. 471	719
Churchill Falls (Labrador) Corp. v. Hydro-Québec	2018 SCC 46, [2018] 3 S.C.R. 101	436
Collectif de défense des droits de la Montérégie (CDDM) v. Centre hospitalier régional du Suroît du Centre de santé et de services sociaux du Suroît	2011 QCCA 826	860
Comité d'environnement de La Baie inc. v. Société d'électrolyse et de chimie Alcan Ltée	[1990] R.J.Q. 655	856
Comité paritaire d'installation d'équipement pétrolier du Québec v. Entreprises Nipo Inc.	(1994), 65 Q.A.C. 29	440
Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics de la région de Québec v. Station de ski Le Valinouët Inc.	(1994), 63 Q.A.C. 143	416, 440
Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics v. Caisse populaire Immaculée Conception de Sherbrooke	(1991), 43 Q.A.C. 1	421, 444
Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics v. Confédération des caisses populaires et d'économie Desjardins du Québec	[1985] C.A. 17	422, 444
Comité paritaire de l'industrie de l'automobile de Montréal et du district v. Giguère	[1987] R.J.Q. 1176	460
Comité paritaire de l'industrie de l'automobile des régions Saguenay- Lac St-Jean v. Soucy	(1993), 60 Q.A.C. 76	442
Comité Paritaire de l'Industrie de l'Imprimerie de Montréal et du District v. Dominion Blank Book Co.	[1944] S.C.R. 213	460
Comité paritaire de l'industrie de la chemise v. Potash	[1994] 2 S.C.R. 406	440
Comité paritaire des agents de sécurité v. Société de services en signa- lisation SSS inc.	2008 QCCS 335	440
Comité régional des usagers des transports en commun de Québec v. Que- bec Urban Community Transit Commission	[1981] 1 S.C.R. 424	883, 953
Commissioner of Official Languages (Can.) v. Canada (Minister of Justice)	2001 FCT 239, 194 F.T.R. 181	571
Confection Coger Inc. v. Comité paritaire du vêtement pour dames	[1986] R.J.Q. 153	424, 444
Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique v. British Columbia	2013 SCC 42, [2013] 2 S.C.R. 774	543
Corless v. Bell Mobility Inc.	2015 ONSC 7682	165
Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix	2011 QCCS 6670	860, 935, 966
Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix	2013 QCCS 3385	867, 935, 966
Coutu v. Québec (Commission des droits de la personne)	1998 CanLII 13100	963
Cowper-Smith v. Morgan	2017 SCC 61, [2017] 2 S.C.R. 754	555
Cuddy Chicks Ltd. v. Ontario (Labour Relations Board)	[1991] 2 S.C.R. 5.	526
Cullen v. The King	[1949] S.C.R. 658	614
D		
Del Guidice v. Honda Canada inc.	2007 QCCA 922, [2007] R.J.Q. 1496	859
Dell Computer Corp. v. Union des consommateurs	2007 SCC 34, [2007] 2 S.C.R. 801	170, 921
Deloitte & Touche Inc. v. Bank of Nova Scotia	(1993), 22 C.B.R. (3d) 317	1006
Deloitte & Touche v. Livent Inc. (Receiver of)	2017 SCC 63, [2017] 2 S.C.R. 855	533
Deraspe v. Zinc électrolytique du Canada Ltée	2014 QCCS 1182	965
Desputeaux v. Éditions Chouette (1987) inc.	2003 SCC 17, [2003] 1 S.C.R. 178	173
Dicom Express inc. v. Paiement	2009 QCCA 611, [2009] R.J.Q. 924	442

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
Domaine de l'Orée des bois La Plaine inc. v. Garon	2012 QCCA 269	963
Dorset Yacht Co. Ltd. v. Home Office	[1970] 2 All E.R. 294	774
Doyle v. The Queen	[1977] 1 S.C.R. 597	550
Dumas v. Leclerc Institute	[1986] 2 S.C.R. 459	483
Dunkin' Brands Canada Ltd. v. Bertico Inc.	2015 QCCA 624, 41 B.L.R. (5th) 1 ...	432, 454
Dunsmuir v. New Brunswick	2008 SCC 9, [2008] 1 S.C.R. 190	271
E		
Ell v. Alberta	2003 SCC 35, [2003] 1 S.C.R. 857	120
Équipement Industriel Robert Inc. v. 9061-2110 Québec Inc.	2004 CanLII 10729	919
Equity Account Buyers Ltd. v. Jacob et la Banque Royale du Canada	[1972] R.P. 326	1005
Esmail v. Petro-Canada	[1997] 2 S.C.R. 3	991
Ewert v. Canada	2018 SCC 30, [2018] 2 S.C.R. 165	670
F		
Fleishman v. T.A. Allan & Sons	(1932), 45 B.C.R. 553	1014
Foley v. Hill	(1848), 2 H.L.C. 28, 9 E.R. 1002	1009
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2014 MBCA 93, 310 Man. R. (2d) 162	277
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2014 MBQB 200, 311 Man. R. (2d) 17	266
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2014 ONSC 283, [2014] 2 C.N.L.R. 86	278, 309
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2014 ONSC 4024, [2014] 4 C.N.L.R. 67 ...	256
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2015 ABQB 225, [2015] 4 C.N.L.R. 69	266
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2016 BCSC 2218, [2017] 1 C.N.L.R. 104 ...	254, 307
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2016 ONCA 241, 130 O.R. (3d) 1	256
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2016 ONSC 4326, [2016] 4 C.N.L.R. 40 ...	266
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2017 BCSC 946	284
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2017 ONCA 26, 137 O.R. (3d) 90	241, 260, 305
Fontaine v. Canada (Attorney General)	2018 ONSC 103	309
Fontaine v. Duboff Edwards Haight & Schachter	2012 ONCA 471, 111 O.R. (3d) 461	240, 256
Fortier v. Meubles Léon Itée	2014 QCCA 195	882, 955
Frambordeaux Developments Inc. v. Romandale Farms Ltd.	2007 CanLII 55364	171, 206
Fraser Regional Correctional Centre v. Canada (Attorney General)	1993 CanLII 354	119
Fundy Settlement v. Canada	2012 SCC 14, [2012] 1 S.C.R. 520	999
G		
Gauthier v. Beaumont	[1998] 2 S.C.R. 3	970
Geffen v. Goodman Estate	[1991] 2 S.C.R. 353	788
Global Credit & Collection Inc. v. Rolland	2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12	919, 969
Goldhar v. The Queen	[1960] S.C.R. 431	484
Gravel v. City of St-Léonard	[1978] 1 S.C.R. 660	927, 986

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
GreCon Dimter inc. v. J.R. Normand inc.	2005 SCC 46, [2005] 2 S.C.R. 401	173
Griffin v. Dell Canada Inc.	(2009), 72 C.P.C. (6th) 158	171, 205
Griffin v. Dell Canada Inc.	2010 ONCA 29, 98 O.R. (3d) 481	157, 205
Griffith v. Winter	2002 BCSC 1219, 23 C.P.C. (5th) 336	856
Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech v. Tsang	2016 QCCA 1923	883, 955
Groupe d'entretien Salibec Inc. v. Québec (Procureur général)	1993 CanLII 4298	426
Guilbert v. Vacances sans Frontière Ltée	[1991] R.D.J. 513	876
Guimond v. Quebec (Attorney General)	[1996] 3 S.C.R. 347	886
H		
H.L. v. Canada (Attorney general)	2005 SCC 25, [2005] 1 S.C.R. 401	437, 788
Haas v. Gunasekaram	2016 ONCA 744, 62 B.L.R. (5th) 1	179
Halvorson v. British Columbia (Medical Services Commission)	2010 BCCA 267, 4 B.C.L.R. (5th) 292	887
Harmegnies v. Toyota Canada inc.	2008 QCCA 380	856
Heller v. Uber Technologies Inc.	2019 ONCA 1	191
Heritage Capital Corp. v. Equitable Trust Co.	2016 SCC 19, [2016] 1 S.C.R. 306	919
Highwood Congregation of Jehovah's Witnesses (Judicial Committee) v. Wall	2018 SCC 26, [2018] 1 S.C.R. 750	271
Hodgkinson v. Simms	[1994] 3 S.C.R. 377	788
Hollick v. Toronto (City)	2001 SCC 68, [2001] 3 S.C.R. 158	855
Holmes v. Burr	486 F.2d 55 (1973)	365
Housen v. Nikolaisen	2002 SCC 33, [2002] 2 S.C.R. 235	169, 436, 788
Hryniak v. Mauldin	2014 SCC 7, [2014] 1 S.C.R. 87	190
Hunter v. Southam Inc.	[1984] 2 S.C.R. 145	334, 345, 358, 761, 794
I		
Imperial Oil v. Jacques	2014 SCC 66, [2014] 3 S.C.R. 287	970
In re Sproule	(1886), 12 S.C.R. 140	484
In re Storgoff	[1945] S.C.R. 526	498, 509
In re Trepanier	(1885), 12 S.C.R. 111	484
Infineon Technologies AG v. Option consommateurs	2013 SCC 59, [2013] 3 S.C.R. 600	855, 911, 949
Inforica Inc. v. CGI Information Systems and Management Consult- ants Inc.	2009 ONCA 642, 97 O.R. (3d) 161	170
Ingles v. Tutkaluk Construction Ltd.	2000 SCC 12, [2000] 1 S.C.R. 201	788
J		
J.G. v. Nadeau	2016 QCCA 167	437
John Doe v. Bennett	2004 SCC 17, [2004] 1 S.C.R. 436	861
Johnston v. Goudie	(2006), 212 O.A.C. 79	170, 206
Jones v. Cunningham	371 U.S. (1962)	482
K		
Karchesky v. The Queen	[1967] S.C.R. 547	485
Kent v. The King	[1924] S.C.R. 388	927, 988

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
Korponay v. Kulik	[1980] 2 S.C.R. 265	485
L		
Labranche v. Énergie éolienne des Moulins, s.e.c.	2016 QCCS 1479	965
Lambert (Gestion Peggy) v. Écolait ltée	2016 QCCA 659	864
Lambert v. Whirlpool Canada, l.p.	2015 QCCA 433	883, 955
Lanoue v. Brasserie Labatt ltée	1999 CanLII 13784	963
Ledcor Construction Ltd. v. Northbridge Indemnity Insurance Co.	2016 SCC 37, [2016] 2 S.C.R. 23	275
Lensen v. Lensen	[1987] 2 S.C.R. 672	788
Lévesque v. Vidéotron, s.e.n.c.	2015 QCCA 205	869
Lewis v. The Queen	[1979] 2 S.C.R. 821	646
Little v. Peers	(1988), 22 B.C.L.R. (2d) 224	569
M		
M. (K.) v. M. (H.)	[1992] 3 S.C.R. 6	916
M.J.B. Enterprises Ltd. v. Defence Construction (1951) Ltd.	[1999] 1 S.C.R. 619	306
Marcotte v. Longueuil (City)	2009 SCC 43, [2009] 3 S.C.R. 65	856, 944, 949
Markson v. MBNA Canada Bank	2007 ONCA 334, 85 O.R. (3d) 321	887
Martel v. Kia Canada inc.	2015 QCCA 1033	869
Martin v. Société Telus Communications	2010 QCCA 2376	886
Masella v. TD Bank Financial Group	2016 QCCA 24	858
May v. Ferndale Institution	2005 SCC 82, [2005] 3 S.C.R. 809	476, 505
Mazraani v. Industrial Alliance Insurance and Financial Services Inc.	2018 SCC 50, [2018] 3 S.C.R. 261	556
McKee v. Reid's Heritage Homes Ltd.	2009 ONCA 916, 315 D.L.R. (4th) 129	461
McMulkin v. Traders Bank of Canada	(1912), 21 O.W.R. 640	1010
MDG Kingston Inc. v. MDG Computers Canada Inc.	2008 ONCA 656, 92 O.R. (3d) 4	183
Miller v. The Queen	[1977] 2 S.C.R. 680	64
MiningWatch Canada v. Canada (Fisheries and Oceans)	2010 SCC 2, [2010] 1 S.C.R. 6	555
Mission Institution v. Khela	2014 SCC 24, [2014] 1 S.C.R. 502	480
Moore v. The Queen	[1979] 1 S.C.R. 195	566
Morrison v. The Queen	[1966] S.C.R. 356	484
N		
N.N. v. Canada (Attorney General)	2018 BCCA 105, 6 B.C.L.R. (6th) 335	241, 260, 309
Nadon v. Anjou (Ville)	[1994] R.J.Q. 1823	883
Nelson (City) v. Mowatt	2017 SCC 8, [2017] 1 S.C.R. 138	437
New Era Nutrition Inc. v. Balance Bar Co.	2004 ABCA 280	171, 206
Nowegijick v. The Queen	[1983] 1 S.C.R. 29	624
O		
Ogiamien v. Ontario (Community Safety and Correctional Services)	2017 ONCA 839, 55 Imm. L.R. (4th) 220 ...	483, 505
Ontario Hydro v. Denison Mines Ltd.	1992 CarswellOnt 3497	177
Option Consommateurs v. Bell Mobilité	2008 QCCA 2201	887, 954

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
Option Consommateurs v. Fédération des caisses Desjardins du Québec	2010 QCCA 1416	902, 952
Option Consommateurs v. LG Chem Ltd.	2017 QCCS 3569	965
Option Consommateurs v. Merck & Co. inc.	2013 QCCA 57	902
Option Consommateurs v. Novopharm Ltd.	2008 QCCA 949, [2008] R.J.Q. 1350	902
Oubliés du viaduc de la Montée Monette v. Consultants SM inc.	2015 QCCS 3308	884
P		
P.L. v. J.L.	2011 QCCA 1233, [2011] R.J.Q. 1274	981
Palmer v. The Queen	[1980] 1 S.C.R. 759	499
Pappajohn v. The Queen	[1980] 2 S.C.R. 120	55, 88, 632
Parity Committee for the Building Services (Montreal Region) v. 4523423 Canada Inc. (Sani-Vie-Tech)	2011 QCCQ 12209	426
Peart v. Peel Regional Police Services Board	(2006), 43 C.R. (6th) 175	737
Peiroo v. Canada (Minister of Employment & Immigration)	(1989), 69 O.R. (2d) 253	477, 505
Pellerin Savitz LLP v. Guindon	2017 SCC 29, [2017] 1 S.C.R. 575	970
Penn-Co Construction Canada (2003) Ltd. v. Constance Lake First Nation	(2007), 66 C.L.R. (3d) 78	171, 206
Pharmascience inc. v. Option Consommateurs	2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367	856, 954
Pierre-Louis v. Québec (Ville de)	2008 QCCA 1687, [2008] R.J.Q. 2063	969
Pringle v. Fraser	[1972] S.C.R. 821	485, 505
Proulx v. Desbiens	2014 QCCS 4117	973
Provigo Distribution Inc. v. Supermarché A.R.G. Inc.	[1998] R.J.Q. 47	454
Prud'homme v. Prud'homme	2002 SCC 85, [2002] 4 S.C.R. 663	436
Q		
Québec (Commission de la construction) v. Gastier inc.	1998 CanLII 13132	928, 986
Quebec (Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse) v. Bombardier Inc. (Bombardier Aerospace Training Center)	2015 SCC 39, [2015] 2 S.C.R. 789	736
Quebec (Construction Industry Commission) v. M.U.C.T.C.	[1986] 2 S.C.R. 327	460
Québec (Office municipal d'habitation) v. Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics de la région de Québec	2009 QCCA 2428	416
Québec (Procureur général) v. Groupe d'entretien Salibec Inc.	1993 CanLII 4298	444
Québec (Procureur général) v. Lazarovitch	(1940), 69 B.R. 214	458
Québec (Sous-ministre du Revenu) v. Banque Toronto-Dominion	[2001] R.D.F.Q. 90	1004
Québec	2009 QCCA 2428	416
R		
R. v. 0721464 B.C. Ltd.	2011 BCPC 90	566
R. v. 974649 Ontario Inc.	2001 SCC 81, [2001] 3 S.C.R. 575	575
R. v. A.M.	2008 SCC 19, [2008] 1 S.C.R. 569	375
R. v. Acera	2017 ABQB 470	125
R. v. Adams	2016 ABQB 648, 45 Alta. L.R. (6th) 171	95
R. v. Alex	2017 SCC 37, [2017] 1 S.C.R. 967	207

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
R. v. Alicandro	2009 ONCA 133, 95 O.R. (3d) 173	28, 76, 85, 350
R. v. Ambrosi	2012 BCSC 409	566
R. v. Anoussis	2008 QCCQ 8100, 242 C.C.C. (3d) 113	119
R. v. Antic	2017 SCC 27, [2017] 1 S.C.R. 509	111
R. v. Arcand	(2004), 73 O.R. (3d) 758	555
R. v. Askov	[1990] 2 S.C.R. 1199	824
R. v. Audet	[1996] 2 S.C.R. 171	32
R. v. Awashish	2018 SCC 45, [2018] 3 S.C.R. 87	550
R. v. B. and S.	2014 BCPC 94	79
R. v. Babos	2014 SCC 16, [2014] 1 S.C.R. 309	354
R. v. Bayat	2011 ONCA 778, 108 O.R. (3d) 420 ...	95, 354
R. v. Beairsto	2018 ABCA 118, 359 C.C.C. (3d) 376	383
R. v. Beaudry	2007 SCC 5, [2007] 1 S.C.R. 190	788
R. v. Beaulac	[1999] 1 S.C.R. 768	549
R. v. Belnavis	[1997] 3 S.C.R. 341	379, 784
R. v. Bird	2019 SCC 7, [2019] 1 S.C.R. 409	481
R. v. Bjelland	2009 SCC 38, [2009] 2 S.C.R. 651	627
R. v. Blais	2017 QCCA 1774	383
R. v. Boone	2016 ONCA 227, 347 O.A.C. 250	619
R. v. Bouchard	2013 ONCA 791, 314 O.A.C. 113	652
R. v. Boucher	2005 SCC 72, [2005] 3 S.C.R. 499	87
R. v. Bradshaw	2017 SCC 35, [2017] 1 S.C.R. 865	399
R. v. Bray	(1983), 40 O.R. (2d) 766	117
R. v. Briscoe	2010 SCC 13, [2010] 1 S.C.R. 411	48
R. v. Brown	(2003), 64 O.R. (3d) 161	740
R. v. Budreo	(2000), 46 O.R. (3d) 481	339
R. v. Buhay	2003 SCC 30, [2003] 1 S.C.R. 631	765
R. v. Burgar	2003 BCCA 426, 186 B.C.A.C. 15	127
R. v. Bushman	[1968] 4 C.C.C. 17	790
R. v. Carter	[1982] 1 S.C.R. 938	103
R. v. Chan	2013 ABCA 385, 561 A.R. 347	826
R. v. Chase	[1987] 2 S.C.R. 293	244, 263
R. v. Cheeseman	2017 NLTD(G) 114	115
R. v. Chiang	2012 BCCA 85, 286 C.C.C. (3d) 564	353
R. v. Cinous	2002 SCC 29, [2002] 2 S.C.R. 3	55, 630
R. v. Clark	2005 SCC 2, [2005] 1 S.C.R. 6	788
R. v. Clayton	2007 SCC 32, [2007] 2 S.C.R. 725	798
R. v. Colarusso	[1994] 1 S.C.R. 20	795
R. v. Cole	2012 SCC 53, [2012] 3 S.C.R. 34	334, 346, 361, 762, 795
R. v. Collins	[1987] 1 S.C.R. 265	379, 757
R. v. Cooper	[1993] 1 S.C.R. 146	401, 655
R. v. Corbett	[1988] 1 S.C.R. 670	662
R. v. Corbett	2005 BCSC 1437, 24 M.V.R. (5th) 310	544
R. v. Cornejo	(2003), 68 O.R. (3d) 117	89, 635
R. v. Côté	2011 SCC 46, [2011] 3 S.C.R. 215	820
R. v. Craig	2016 BCCA 154, 335 C.C.C. (3d) 28	373

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
R. v. Crant	2017 ONCJ 192	78
R. v. Creighton	[1993] 3 S.C.R. 3	40, 608
R. v. Crosby	[1995] 2 S.C.R. 912	621
R. v. Curragh Inc.	[1997] 1 S.C.R. 537	575
R. v. Daley	2007 SCC 53, [2007] 3 S.C.R. 523	614
R. v. Danielson	2013 ABPC 26	79
R. v. Darrach	(1998), 38 O.R. (3d) 1	89, 635
R. v. Darrach	2000 SCC 46, [2000] 2 S.C.R. 443	618
R. v. Dehesh	[2010] O.J. No. 2817 (QL)	79
R. v. Deschamplain	2004 SCC 76, [2004] 3 S.C.R. 601	550
R. v. DeSousa	[1992] 2 S.C.R. 944	650
R. v. Despins	2007 SKCA 119, 228 C.C.C. (3d) 475	642
R. v. Dippel	2011 ABCA 129, 281 C.C.C. (3d) 33	642
R. v. Downey	[1992] 2 S.C.R. 10	32
R. v. Dragos	2012 ONCA 538, 111 O.R. (3d) 481	50, 93
R. v. Duarte	[1990] 1 S.C.R. 30	341, 346, 358
R. v. Duran	2013 ONCA 343, 306 O.A.C. 301	88
R. v. Dyment	[1988] 2 S.C.R. 417	335, 379
R. v. Edwards	[1996] 1 S.C.R. 128	334, 781
R. v. Egger	[1993] 2 S.C.R. 451	613
R. v. EJB	2018 ABCA 239, 72 Alta. L.R. (6th) 29	69
R. v. El Jamel	2010 ONCA 575, 261 C.C.C. (3d) 293	79
R. v. Elmi	2016 BCSC 376	115
R. v. Esau	[1997] 2 S.C.R. 777	630
R. v. Evans	[1993] 2 S.C.R. 629	613
R. v. Evans	[1996] 1 S.C.R. 8	346, 758, 790
R. v. Ewanchuk	[1999] 1 S.C.R. 330	49, 91, 249, 628
R. v. Fearon	2014 SCC 77, [2014] 3 S.C.R. 621	345, 379
R. v. Ferguson	2008 SCC 6, [2008] 1 S.C.R. 96	72
R. v. Find	2001 SCC 32, [2001] 1 S.C.R. 863	739
R. v. Flaviano	2013 ABCA 219, 368 D.L.R. (4th) 393	643
R. v. Fliss	2002 SCC 16, [2002] 1 S.C.R. 535	346, 363
R. v. Folino	2005 ONCA 258, 77 O.R. (3d) 641	76
R. v. Forster	[1992] 1 S.C.R. 339	632
R. v. François	[1994] 2 S.C.R. 827	812
R. v. Froese	2015 ONSC 1075	95
R. v. Gagnon	2006 SCC 17, [2006] 1 S.C.R. 621	789
R. v. Gagnon	2018 SCC 41, [2018] 3 S.C.R. 3	642
R. v. Gamble	[1988] 2 S.C.R. 595	476, 505
R. v. George	[1960] S.C.R. 871	614
R. v. George	2017 SCC 38, [2017] 1 S.C.R. 1021	44, 88, 339
R. v. Ghotra	[2015] O.J. No. 7253 (QL)	339
R. v. Ghotra	2016 ONSC 1324, 334 C.C.C. (3d) 222	51
R. v. Gibson	2008 SCC 16, [2008] 1 S.C.R. 397	87
R. v. Gill	2005 CanLII 22214	115
R. v. Gladue	[1999] 1 S.C.R. 688	670
R. v. Golden	2001 SCC 83, [2001] 3 S.C.R. 679	740

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
R. v. Goltz	[1991] 3 S.C.R. 485	73
R. v. Gomboc	2010 SCC 55, [2010] 3 S.C.R. 211	373
R. v. Goudreau	2015 BCSC 1227	116
R. v. Governor of Pentonville Prison, ex parte Azam	[1973] 2 All E.R. 741	510
R. v. Graff	2015 ABQB 415, 337 C.R.R. (2d) 77	338
R. v. Grant	2009 SCC 32, [2009] 2 S.C.R. 353	389, 716, 781
R. v. Graveline	2006 SCC 16, [2006] 1 S.C.R. 609	657, 677
R. v. Gunning	2005 SCC 27, [2005] 1 S.C.R. 627	630
R. v. Haleta	2015 BCSC 850	116
R. v. Hall	2002 SCC 64, [2002] 3 S.C.R. 309	120
R. v. Hape	2007 SCC 26, [2007] 2 S.C.R. 292	1027
R. v. Harris	(1997), 118 C.C.C. (3d) 498	621
R. v. Harrison	2009 SCC 34, [2009] 2 S.C.R. 494	765, 820
R. v. Hart	2014 SCC 52, [2014] 2 S.C.R. 544	347
R. v. Hebert	[1996] 2 S.C.R. 272	685
R. v. Hogg	(2000), 148 C.C.C. (3d) 86	99
R. v. Hood	2018 NSCA 18, 409 C.R.R. (2d) 70	78
R. v. Hood	2018 NSCA 18, 45 C.R. (7th) 269	70
R. v. Hutchinson	2014 SCC 19, [2014] 1 S.C.R. 346	629
R. v. Ipeelee	2012 SCC 13, [2012] 1 S.C.R. 433	670
R. v. J.A.	2011 SCC 28, [2011] 2 S.C.R. 440	49, 628, 1059
R. v. Jacquard	[1997] 1 S.C.R. 314	614
R. v. Jarvis	(2006), 211 C.C.C. (3d) 20	76
R. v. Jaw	2009 SCC 42, [2009] 3 S.C.R. 26	616, 685
R. v. Jerace	2012 BCSC 2007	115
R. v. Johnson	(1991), 3 O.R. (3d) 49	548
R. v. Jones	2017 SCC 60, [2017] 2 S.C.R. 696	336, 349, 361
R. v. Jordan	2016 SCC 27, [2016] 1 S.C.R. 631	118
R. v. K.R.J.	2016 SCC 31, [2016] 1 S.C.R. 906	36, 339
R. v. Khela	2009 SCC 4, [2009] 1 S.C.R. 104	481
R. v. Kissoon	2006 CanLII 40493	115
R. v. Kitaitchik	(2002), 161 O.A.C. 169	820
R. v. Koczab	2013 MBCA 43, 294 Man. R. (2d) 24, rev'd 2014 SCC 9, [2014] 1 S.C.R. 138	724
R. v. Kwok	[2008] O.J. No. 2414 (QL)	383
R. v. L.S.	2017 ONCA 685, 40 C.R. (7th) 351	617
R. v. Lacasse	2015 SCC 64, [2015] 3 S.C.R. 1089	76
R. v. Laflamme	B.C. Prov. Ct., No. 19739, February 17, 1997	547
R. v. Lavallee	[1990] 1 S.C.R. 852	751
R. v. Legare	2009 SCC 56, [2009] 3 S.C.R. 551	16, 77, 83, 352
R. v. Levigne	2010 SCC 25, [2010] 2 S.C.R. 3	16, 76, 83, 345, 390
R. v. Lifchus	[1997] 3 S.C.R. 320	32

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
R. v. Lloyd	2016 SCC 13, [2016] 1 S.C.R. 130	64, 72
R. v. Logan	[1990] 2 S.C.R. 731	39
R. v. Lovitt	[1912] A.C. 212	1010
R. v. Lutoslawski	2010 ONCA 207, 258 C.C.C. (3d) 1	99
R. v. Lyttle	2004 SCC 5, [2004] 1 S.C.R. 193	92
R. v. M. (C.A.)	[1996] 1 S.C.R. 500	574
R. v. M. (M.L.)	[1994] 2 S.C.R. 3	633
R. v. MacDonald	2014 SCC 3, [2014] 1 S.C.R. 37	632, 790
R. v. Mack	[1988] 2 S.C.R. 903	347, 772
R. v. Mack	2014 SCC 58, [2014] 3 S.C.R. 3	616
R. v. Mackenzie	2013 SCC 50, [2013] 3 S.C.R. 250	759
R. v. MacMillan	2013 ONCA 109, 114 O.R. (3d) 506	719
R. v. Malcolm	2000 MBCA 77, 148 Man. R. (2d) 143	89
R. v. Mann	2004 SCC 52, [2004] 3 S.C.R. 59	719, 798
R. v. Marakah	2017 SCC 59, [2017] 2 S.C.R. 608	334, 349, 361, 762, 796
R. v. Martineau	[1990] 2 S.C.R. 633	39
R. v. Mastel	2011 SKCA 16, 268 C.C.C. (3d) 224	93
R. v. Mathisen	2008 ONCA 747, 239 C.C.C. (3d) 63	666
R. v. McCormack	2014 ONSC 7123	116
R. v. McGuffie	2016 ONCA 365, 131 O.R. (3d) 643	764
R. v. McMaster	(1998), 37 O.R. (3d) 543	647
R. v. Mian	2014 SCC 54, [2014] 2 S.C.R. 689	614, 687
R. v. Miller	[1985] 2 S.C.R. 613	481, 525
R. v. Mills	[1999] 3 S.C.R. 668	627
R. v. Morales	[1992] 3 S.C.R. 711	117
R. v. Morgentaler	[1993] 1 S.C.R. 462	615
R. v. Morrisey	2000 SCC 39, [2000] 2 S.C.R. 90	64, 72
R. v. Munkonda	2015 ONCA 309, 126 O.R. (3d) 646	551
R. v. N.B.	2018 ONCA 556, 362 C.C.C. (3d) 302	811
R. v. Nelson	2014 ONCA 853, 318 C.C.C. (3d) 476	663
R. v. Noël	2002 SCC 67, [2002] 3 S.C.R. 433	662
R. v. Nur	2015 SCC 15, [2015] 1 S.C.R. 773	64, 72
R. v. O.(N.)	2009 ABCA 75, 2 Alta. L.R. (5th) 72	760
R. v. Oakes	[1986] 1 S.C.R. 103	35
R. v. Oickle	2000 SCC 38, [2000] 2 S.C.R. 3	347
R. v. Oland	2017 SCC 17, [2017] 1 S.C.R. 250	111
R. v. Orlandis-Habsburgo	2017 ONCA 649, 40 C.R. (7th) 379	346
R. v. Osborne	(1992), 102 Nfld. & P.E.I.R. 194	93
R. v. Osolin	[1993] 4 S.C.R. 595	55
R. v. P. (L.T.)	(1997), 113 C.C.C. (3d) 42	88
R. v. Park	[1995] 2 S.C.R. 836	55, 630
R. v. Parks	(1993), 84 C.C.C. (3d) 353	681
R. v. Parris	2013 ONCA 515, 300 C.C.C. (3d) 41	666
R. v. Patel	2017 ONCA 702, 356 C.C.C. (3d) 187	614
R. v. Paterson	2017 SCC 15, [2017] 1 S.C.R. 202	763
R. v. Patrick	2009 SCC 17, [2009] 1 S.C.R. 579	335, 358
R. v. Pearson	[1992] 3 S.C.R. 665	119, 505

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
R. v. Pelletier	2013 QCCQ 10486	79
R. v. Pengelley	2010 ONSC 5488, 261 C.C.C. (3d) 93 ...	34, 93
R. v. Penno	[1990] 2 S.C.R. 865	613
R. v. Piazza	2015 QCCS 707	116
R. v. Pires	2005 SCC 66, [2005] 3 S.C.R. 343	360
R. v. Plant	[1993] 3 S.C.R. 281	391, 794
R. v. Plummer	2018 BCSC 513, 25 M.V.R. (7th) 117	550
R. v. Primeau	2017 QCCA 1394, 41 C.R. (7th) 22	666
R. v. Prince	[1986] 2 S.C.R. 480	557
R. v. Quashie	(2005), 198 C.C.C. (3d) 337	663
R. v. R.P.	2012 SCC 22, [2012] 1 S.C.R. 746	788
R. v. Rafiq	2015 ONCA 768, 342 O.A.C. 193	78
R. v. Read	2008 ONCJ 732	78
R. v. Reeves	2018 SCC 56	358
R. v. Reeves	2018 SCC 56, [2018] 3 S.C.R. 531	762
R. v. Reid	2019 ONCA 32	798
R. v. Rodgerston	2015 SCC 38, [2015] 2 S.C.R. 760	666
R. v. Russell	2001 SCC 53, [2001] 2 S.C.R. 804	552
R. v. Russell	2016 NLTD(G) 208, 34 C.R. (7th) 262	115
R. v. S. (S.)	2014 ONCJ 184, 307 C.R.R. (2d) 147	78
R. v. S. (W.D.)	[1994] 3 S.C.R. 521	44
R. v. Saliba	2013 ONCA 661, 304 C.C.C. (3d) 133	88
R. v. Sarkozi	2010 BCSC 1410	116
R. v. Saulnier	2012 NSSC 45, 314 N.S.R. (2d) 203	127
R. v. Sawrenko	2008 YKSC 27	116
R. v. Seaboyer	[1991] 1 S.C.R. 577	617, 678
R. v. Shepherd	2009 SCC 35, [2009] 2 S.C.R. 527	718
R. v. Silveira	[1995] 2 S.C.R. 297	795
R. v. Sinclair	2013 ABQB 745, 92 Alta. L.R. (5th) 64	89
R. v. Singh	2001 BCCA 79, 149 B.C.A.C. 215	569
R. v. Smith	[1987] 1 S.C.R. 1045	64, 72
R. v. Smith	2004 SCC 14, [2004] 1 S.C.R. 385	318
R. v. Soucy	(1975), 11 N.B.R. (2d) 75	1015
R. v. Spence	2005 SCC 71, [2005] 3 S.C.R. 458	681, 738, 810
R. v. Spencer	2014 SCC 43, [2014] 2 S.C.R. 212	334, 358, 794
R. v. St-Onge Lamoureux	2012 SCC 57, [2012] 3 S.C.R. 187	32
R. v. St-Cloud	2015 SCC 27, [2015] 2 S.C.R. 328	111
R. v. Steele	2014 SCC 61, [2014] 3 S.C.R. 138	562
R. v. Strachan	[1988] 2 S.C.R. 980	819
R. v. Suberu	2009 SCC 33, [2009] 2 S.C.R. 460 ...	719, 781
R. v. Summers	2014 SCC 26, [2014] 1 S.C.R. 575	120
R. v. Suter	2018 SCC 34, [2018] 2 S.C.R. 496	688
R. v. Sutton	2000 SCC 50, [2000] 2 S.C.R. 595	657
R. v. Taylor	2014 SCC 50, [2014] 2 S.C.R. 495	763
R. v. TELUS Communications Co.	2013 SCC 16, [2013] 2 S.C.R. 3	344, 349, 361

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
R. v. Tessling	2004 SCC 67, [2004] 3 S.C.R. 432	334, 346, 358, 762, 794
R. v. Thain	2009 ONCA 223, 243 C.C.C. (3d) 230	50, 93
R. v. Therens	[1985] 1 S.C.R. 613	733, 819
R. v. Thorsteinson	2006 MBQB 184, 206 Man. R. (2d) 188 ...	116
R. v. Trow	(1977), 5 B.C.L.R. 133	572
R. v. Turcotte	2005 SCC 50, [2005] 2 S.C.R. 519	808
R. v. Vaillancourt	[1987] 2 S.C.R. 636	32
R. v. Vandewater	2014 BCSC 2502	116
R. v. Varga	(1994), 180 O.R. (3d) 784	613
R. v. Vu	2013 SCC 60, [2013] 3 S.C.R. 657	368
R. v. W.H.	2015 ONSC 3087	619
R. v. Walle	2012 SCC 41, [2012] 2 S.C.R. 438	659
R. v. Ward	2012 ONCA 660, 112 O.R. (3d) 321	358
R. v. Washington	2007 BCCA 540, 248 B.C.A.C. 65	767
R. v. White	[1998] 2 S.C.R. 72	654, 685
R. v. White	2010 ONSC 3164	131
R. v. Whiteside	2016 BCSC 131	115
R. v. Whyte	[1988] 2 S.C.R. 3	32
R. v. Whyte	2014 ONCA 268, 119 O.R. (3d) 305	132
R. v. Williams	[1998] 1 S.C.R. 1128	669, 680
R. v. Wittwer	2008 SCC 33, [2008] 2 S.C.R. 235	819
R. v. Wise	[1992] 1 S.C.R. 527	366
R. v. Wong	[1990] 3 S.C.R. 36	341, 345, 358, 795
R. v. Wong	2015 ONCA 657, 127 O.R. (3d) 321	724
R. v. Woodward	2011 ONCA 610, 107 O.R. (3d) 81	76
R. v. Zhao	2013 ONCA 293, 305 O.A.C. 290	663
Radewych v. Brookfield Homes (Ontario) Ltd.	2007 CanLII 23358	170, 206
Re Arbitration Act	(1964), 47 W.W.R. 544	178
Re Rootes Motors (Canada) Ltd. and Wm. Halliday Contracting Co. ...	[1952] 4 D.L.R. 300	176
Re Royal Bank of Canada and Ontario Securities Commission	(1976), 14 O.R. (2d) 783	1018
Re Selkirk	[1961] O.R. 391	1015
Reference re Constitution Act, 1867, s. 92(10)(a)	(1988), 64 O.R. (2d) 393	513
Régie des rentes du Québec v. Canada Bread Company Ltd.	2013 SCC 46, [2013] 3 S.C.R. 125	927, 986
Regroupement des citoyens contre la pollution v. Alex Couture inc. ...	2007 QCCA 565, [2007] R.J.Q. 859	886
Reid v. Reid	(1886), 31 Ch. D. 402	988
Reza v. Canada	(1992), 11 O.R. (3d) 65	526
Reza v. Canada	[1994] 2 S.C.R. 394	486, 505
Rizzo & Rizzo Shoes Ltd. (Re)	[1998] 1 S.C.R. 27	116, 200, 384, 623, 971
RJR MacDonald Inc. v. Canada (Attorney General)	[1995] 3 S.C.R. 199	37
Robson v. Hallett	[1967] 2 All E.R. 407	790
Rogers Wireless Inc. v. Muroff	2007 SCC 35, [2007] 2 S.C.R. 921	173
Rosedale Motors Inc. v. Petro-Canada Inc.	(1998), 42 O.R. (3d) 776	211
Rothman v. The Queen	[1981] 1 S.C.R. 640	347, 370
Roussel v. Créations Marcel Therrien inc.	2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555	919, 969
Royal Bank, Re	(2002), 25 O.S.C.B. 1855	1018
Rumley v. British Columbia	2001 SCC 69, [2001] 3 S.C.R. 184	856
Ryan v. Moore	2005 SCC 38, [2005] 2 S.C.R. 53	975

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
Ryan v. Victoria (City)	[1999] 1 S.C.R. 201	788
S		
S.C. v. Archevêque catholique romain de Québec	2009 QCCA 1349, 326 D.L.R. (4th) 196	981
Sahin v. Canada (Minister of Citizenship and Immigration)	[1995] 1 F.C. 214	518
Salomon v. Matte-Thomson	2019 SCC 14, [2019] 1 S.C.R. 729	438
Samograd v. Collison	(1995), 17 B.C.L.R. (3d) 51	567
Sansregret v. The Queen	[1985] 1 S.C.R. 570	48
Sattva Capital Corp. v. Creston Moly Corp.	2014 SCC 53, [2014] 2 S.C.R. 633	275
Savard v. The King	[1946] S.C.R. 20	613
Schwartz v. Canada	[1996] 1 S.C.R. 254	438, 788, 973
Seidel v. TELUS Communications Inc.	2011 SCC 15, [2011] 1 S.C.R. 531	158, 214
Sibiga v. Fido Solutions inc.	2014 QCCS 3235	868
Sibiga v. Fido Solutions inc.	2016 QCCA 1299	857, 955
Skogman v. The Queen	[1984] 2 S.C.R. 93	548
Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction (Copibec) v. Université Laval	2017 QCCA 199	865
Sofio v. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)	2015 QCCA 1820	857, 950
South Yukon Forest Corp. v. R.	2012 FCA 165, 4 B.L.R. (5th) 31	437
Spencer v. Continental Insurance Co.	[1945] 4 D.L.R. 593	314
St. Lawrence Cement Inc. v. Barrette	2008 SCC 64, [2008] 3 S.C.R. 392	895
Staetter v. British Columbia (Director of Adult Forensic Psychiatric Services)	2017 BCCA 68	505
Stein v. The Ship “Kathy K”	[1976] 2 S.C.R. 802	788
Strickland v. Canada (Attorney General)	2015 SCC 37, [2015] 2 S.C.R. 713	554
T		
Theratechnologies inc. v. 121851 Canada inc.	2015 SCC 18, [2015] 2 S.C.R. 106	886
Thériault v. The Queen	[1981] 1 S.C.R. 336	614
Toneguzzo-Norvell (Guardian ad litem of) v. Burnaby Hospital	[1994] 1 S.C.R. 114	788
Toure v. Brault & Martineau inc.	2014 QCCA 1577	882, 955
Tran v. Canada (Public Safety and Emergency Preparedness)	2017 SCC 50, [2017] 2 S.C.R. 289	985
Tremaine v. A.H. Robins Canada inc.	[1990] R.D.J. 500	856
Trottier v. Canadian Malartic Mine	2018 QCCA 1075	856
Trudel v. Banque Toronto-Dominion	2007 QCCA 413	882, 955
U		
Underwood v. Ocean City Realty Ltd.	(1987), 12 B.C.L.R. (2d) 199	788
Union des consommateurs v. Air Canada	2014 QCCA 523	870
Union des consommateurs v. Bell Canada	2012 QCCA 1287, [2012] R.J.Q. 1243	954
United States of America v. Dynar	[1997] 2 S.C.R. 462	48, 85
United States v. White	401 U.S. 745 (1971)	359
Univar Canada Ltd. v. PCL Packaging Corp.	2007 BCSC 1737, 76 B.C.L.R. (4th) 196 ...	1026

CASES CITED	WHERE REPORTED	PAGE
V		
Van de Perre v. Edwards	2001 SCC 60, [2001] 2 S.C.R. 1014	437
Vancouver (City) v. Wiseberg	2005 BCSC 1377	566
Vivendi Canada Inc. v. Dell’Aniello	2014 SCC 1, [2014] 1 S.C.R. 3	855, 911, 949
Vorvis v. Insurance Corporation of British Columbia	[1989] 1 S.C.R. 1085	306
W		
Western Canadian Shopping Centres Inc. v. Dutton	2001 SCC 46, [2001] 2 S.C.R. 534	855
Western Minerals Ltd. v. Gaumont	[1953] 1 S.C.R. 345	927, 987
Wexler v. The King	[1939] S.C.R. 350	613
Whirlpool Canada v. Gaudette	2018 QCCA 1206	889
Withler v. Canada (Attorney General)	2011 SCC 12, [2011] 1 S.C.R. 396	671
Woodland v. Fear	(1857), 7 El. & Bl. 519, 119 E.R. 1339	1010

TABLE DE LA JURISPRUDENCE

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
3091-5177 Québec inc. (Éconolodge Aéroport) c. Cie canadienne d'assurances générales Lombard	2018 CSC 43, [2018] 3 R.C.S. 8	437
A		
A c. Frères du Sacré-Cœur	2017 QCCS 5394	943, 954
A c. Frères du Sacré-Cœur	2017 QCCS 34	870, 973
Adams c. Banque Amex du Canada	2006 QCCS 5358	875
Alberici Western Constructors Ltd. c. Saskatchewan Power Corp. ...	2016 SKCA 46, 476 Sask. R. 255	181
Alexandre c. Dufour	[2005] R.J.Q. 1	969
Ali c. Canada (Minister of Public Safety and Emergency Preparedness)	2017 ONSC 2660, 137 O.R. (3d) 498	523
Anderson c. Bessemer City	470 U.S. 564 (1985)	788
Anderson c. Victoria (City)	2002 BCSC 1466, 9 B.C.L.R. (4th) 75	563
Andreou c. Agence du revenu du Québec	2018 QCCA 695	969
Angus c. Sun Alliance compagnie d'assurance	[1988] 2 R.C.S. 256	985
Application to Destroy the Dog « Tuppence »	2004 BCPC 27	568
Asselin c. Desjardins Cabinet de services financiers inc.	2017 QCCA 1673	886, 945, 956
Astoria Medical Group c. Health Insurance Plan of Greater New York	182 N.E.2d 85 (1962)	178
B		
Bank of Nova Scotia c. Mitchell	(1981), 30 B.C.L.R. 213	1012
Banque de Montréal c. Marcotte	2014 CSC 55, [2014] 2 R.C.S. 725	856
Banque de Nouvelle-Écosse c. Cohen	[1999] R.R.A. 479	927, 986
Baulne c. Bélanger	2016 QCCS 5387	864
Baxter c. Canada (Attorney General)	(2006), 83 O.R. (3d) 481	237, 279
Bazley c. Curry	[1999] 2 R.C.S. 534	861
Beaudoin-Daigneault c. Richard	[1984] 1 R.C.S. 2	788
Bell ExpressVu Limited Partnership c. Rex	2002 CSC 42, [2002] 2 R.C.S. 559	116, 175, 562
Belmamoun c. Brossard (Ville)	2017 QCCA 102, 68 M.P.L.R. (5th) 46	857
Benhaim c. St-Germain	2016 CSC 48, [2016] 2 R.C.S. 352	437
Berdah c. Nolisair International Inc.	[1991] R.D.J. 417	886
Bérubé c. Tracto Inc.	[1998] R.J.Q. 93	444
Bisaillon c. Université Concordia	2006 CSC 19, [2006] 1 R.C.S. 666	166, 856
Borowski c. Canada (Procureur général)	[1989] 1 R.C.S. 342	115, 318
Bou Malhab c. Diffusion Métromédia CMR inc.	2011 CSC 9, [2011] 1 R.C.S. 214	952
Bouchard c. Agropur Coopérative	2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349	902, 950
Briones c. National Money Mart Co.	2013 MBQB 168, 295 Man. R. (2d) 101	182

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
Brown c. B2B Trust	2012 QCCA 900	874
Brown c. Canada (Citoyenneté et Immigration)	2017 CF 710, 25 Admin. L.R. (6th) 191	493
Brown c. Canada (Public Safety)	2018 ONCA 14, 420 D.L.R. (4th) 124	523
Brown c. Murphy	(2002), 59 O.R. (3d) 404	211
C		
Cabiakman c. Industrielle-Alliance Cie d'Assurance sur la Vie	2004 CSC 55, [2004] 3 R.C.S. 195	442
Canada (Citoyenneté et Immigration) c. B386	2011 CF 175, [2012] 4 R.C.F. 220	498
Canada (Citoyenneté et Immigration) c. Tennant	2018 CAF 132	498
Canada (Commissaire aux Langues Officielles) c. Canada (Ministre de la Justice)	2001 CFPI 239	571
Canada (Minister of Citizenship & Immigration) c. Thanabalasingham ...	2004 CAF 4, [2004] 3 R.C.F. 572	519
Canada (Minister of Citizenship and Immigration) c. Li	2009 CAF 85, [2010] 2 R.C.F. 433	524
Canada (Ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration) c. Thanabalasingham	2004 CAF 4, [2004] 3 R.C.F. 572	493
Canada (Procureur général) c. Bedford	2013 CSC 72, [2013] 3 R.C.S. 1101	437
Canada (Procureur général) c. Fontaine	2017 CSC 47, [2017] 2 R.C.S. 205	251, 306
Canada (Procureur général) c. JTI-Macdonald Corp.	2007 CSC 30, [2007] 2 R.C.S. 610	46
Canada (Procureur général) c. Thouin	2017 CSC 46, [2017] 2 R.C.S. 184	562
Canada (Sécurité publique et Protection civile) c. Karimi-Arshad	2010 CF 964	496
Canada (Sécurité Publique et Protection civile) c. Lunyamila	2016 CF 1199, [2017] 3 R.C.F. 428	495
Canada (Sécurité publique et Protection civile) c. Mehmedovic	2018 CF 729	496
Canada (Sécurité publique et Protection civile) c. Torres	2017 CF 918	496
Canada c. Dadzie	2016 ONSC 6045	525
Canadian Credit Men's Trust Association c. Edmonton (City)	(1925), 21 Alta. L.R. 160	1015
Canadian Dredge & Dock Co. c. La Reine	[1985] 1 R.C.S. 662	533
Canadien Pacifique Ltée c. Bande indienne de Matsqui	[1995] 1 R.C.S. 3	555
Carrier c. Québec (Procureur général)	2011 QCCA 1231, [2011] R.J.Q. 1346	874
Carter c. Canada (Procureur général)	2015 CSC 5, [2015] 1 R.C.S. 331	303
Catudal c. Borduas	2006 QCCA 1090, [2006] R.J.Q. 2052	981
Central Okanagan (Regional District) c. Ushko	[1998] B.C.J. No. 2123 (QL)	566
Centre de la communauté sourde du Montréal métropolitain c. Institut Raymond-Dewar	2012 QCCS 114	891
Chambre des notaires du Québec c. Haltrecht	[1992] R.J.Q. 947	927
Charkaoui c. Canada (Citizenship and Immigration)	2007 CSC 9, [2007] 1 R.C.S. 350	500, 518
Charles c. Boiron Canada inc.	2015 QCCS 312	868
Charles c. Boiron Canada inc.	2016 QCCA 1716	857, 955
Chaudhary c. Canada (Minister of Public Safety & Emergency Preparedness)	2015 ONCA 700, 127 O.R. (3d) 401 ...	483, 504
Christensen c. Archevêque catholique romain de Québec	2010 CSC 44, [2010] 2 R.C.S. 694	981
Chromiak c. La Reine	[1980] 1 R.C.S. 471	719
Churchill Falls (Labrador) Corp. c. Hydro-Québec	2018 CSC 46, [2018] 3 R.C.S. 101	436
Ciment du Saint-Laurent inc. c. Barrette	2008 CSC 64, [2008] 3 R.C.S. 392	895
Collectif de défense des droits de la Montérégie (CDDM) c. Centre hospitalier régional du Suroît du Centre de santé et de services sociaux du Suroît	2011 QCCA 826	860
Colombie-Britannique (Procureur général) c. Christie	2007 CSC 21, [2007] 1 R.C.S. 873	41
Colombie-Britannique c. Imperial Tobacco Canada Ltée	2005 CSC 49, [2005] 2 R.C.S. 473	985

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
Comité d'environnement de La Baie inc. c. Société d'électrolyse et de chimie Alcan Ltée	[1990] R.J.Q. 655	856
Comité paritaire d'installation d'équipement pétrolier du Québec c. Entreprises Nipo Inc.	(1994), 65 Q.A.C. 29	440
Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics c. Caisse populaire Immaculée Conception de Sherbrooke	(1991), 43 Q.A.C. 1	421, 444
Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics c. Confédération des caisses populaires et d'économie Desjardins du Québec	[1985] C.A. 17	422, 444
Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics de la région de Québec c. Station de ski Le Valinouët Inc.	(1994), 63 Q.A.C. 143	416, 440
Comité paritaire de l'industrie de l'automobile de Montréal et du district c. Giguère	[1987] R.J.Q. 1176	460
Comité paritaire de l'industrie de l'automobile des régions Saguenay-Lac St-Jean c. Soucy	(1993), 60 Q.A.C.76	442
Comité Paritaire de l'Industrie de l'Imprimerie de Montréal et du District c. Dominion Blank Book Co.	[1944] R.C.S. 213	460
Comité paritaire de l'industrie de la chemise c. Potash	[1994] 2 R.C.S. 406	440
Comité paritaire des agents de sécurité c. Société de services en signalisation SSS inc.	2008 QCCS 335	440
Comité régional des usagers des transports en commun de Québec c. Commission des transports de la Communauté urbaine de Québec	[1981] 1 R.C.S. 424	883, 953
Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada c. Canada (Procureur général)	2014 CSC 40, [2014] 2 R.C.S. 135	169, 977
Confection Coger Inc. c. Comité paritaire du vêtement pour dames ...	[1986] R.J.Q. 153	424, 444
Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique c. Colombie-Britannique	2013 CSC 42, [2013] 2 R.C.S. 774	543
Corless c. Bell Mobility Inc.	2015 ONSC 7682	165
Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix	2011 QCCS 6670	860, 935, 966
Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix	2013 QCCS 3385	867, 935, 966
Coutu c. Québec (Commission des droits de la personne)	1998 CanLII 13100	963
Cowper-Smith c. Morgan	2017 CSC 61, [2017] 2 R.C.S. 754	555
Cuddy Chicks Ltd. c. Ontario (Commission des relations de travail) ...	[1991] 2 R.C.S. 5	526
Cullen c. The King	[1949] R.C.S. 658	614

D

Del Guidice c. Honda Canada inc.	2007 QCCA 922, [2007] R.J.Q. 1496	859
Dell Computer Corp. c. Union des consommateurs	2007 CSC 34, [2007] 2 R.C.S. 801	170, 921
Deloitte & Touche c. Livent Inc. (Séquestre de)	2017 CSC 63, [2017] 2 R.C.S. 855	533
Deloitte & Touche Inc. c. Bank of Nova Scotia	(1993), 22 C.B.R. (3d) 317	1006
Demande fondée sur l'art. 83.28 du Code criminel (Re)	2004 CSC 42, [2004] 2 R.C.S. 248	520
Deraspe c. Zinc électrolytique du Canada Ltée	2014 QCCS 1182	965
Desputeaux c. Éditions Chouette (1987) inc.	2003 CSC 17, [2003] 1 R.C.S. 178	173
Dicom Express inc. c. Paiement	2009 QCCA 611, [2009] R.J.Q. 924	442
Domaine de l'Orée des bois La Plaine inc. c. Garon	2012 QCCA 269	963
Dorset Yacht Co. Ltd. c. Home Office	[1970] 2 All E.R. 294	774
Doyle c. La Reine	[1977] 1 R.C.S. 597	550
Dumas c. Centre de détention Leclerc	[1986] 2 R.C.S. 459	483

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
Dunkin' Brands Canada Ltd. c. Bertico Inc.	2015 QCCA 624, 41 B.L.R. (5th) 1 ...	432, 454
Dunsmuir c. Nouveau-Brunswick	2008 CSC 9, [2008] 1 R.C.S. 190	271
E		
Ell c. Alberta	2003 CSC 35, [2003] 1 R.C.S. 857	120
Équipement Industriel Robert Inc. c. 9061-2110 Québec Inc.	2004 CanLII 10729	919
Equity Account Buyers Ltd. c. Jacob et la Banque Royale du Canada ...	[1972] R.P. 326	1005
Esmail c. Petro-Canada	[1997] 2 R.C.S. 3	991
Établissement de Mission c. Khela	2014 CSC 24, [2014] 1 R.C.S. 502	480
États-Unis d'Amérique c. Dynar	[1997] 2 R.C.S. 462	48, 85
Ewert c. Canada	2018 CSC 30, [2018] 2 S.C.R. 165	670
F		
Fleishman c. T.A. Allan & Sons	(1932), 45 B.C.R. 553	1015
Foley c. Hill	(1848), 2 H.L.C. 28, 9 E.R. 1002	1009
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2014 ONSC 283, [2014] 2 C.N.L.R. 86 ...	278, 309
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2014 ONSC 4024, [2014] 4 C.N.L.R. 67 ...	256
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2015 ABQB 225, [2015] 4 C.N.L.R. 69	266
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2016 BCSC 2218, [2017] 1 C.N.L.R. 104 ...	254, 307
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2016 ONCA 241, 130 O.R. (3d) 1	256
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2016 ONSC 4326, [2016] 4 C.N.L.R. 40 ...	266
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2017 BCSC 946	284
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2017 ONCA 26, 137 O.R. (3d) 90	241, 260, 305
Fontaine c. Canada (Attorney General)	2018 ONSC 103	309
Fontaine c. Duboff Edwards Haight & Schachter	2012 ONCA 471, 111 O.R. (3d) 461 ...	240, 256
Fontaine et al. c. Canada (Attorney General) et al.	2014 MBCA 93, 310 Man. R. (2d) 162	277
Fontaine et al. c. Canada (Attorney General) et al.	2014 MBQB 200, 311 Man. R. (2d) 17	266
Fortier c. Meubles Léon ltée	2014 QCCA 195	882, 955
Frambordeaux Developments Inc. c. Romandale Farms Ltd.	2007 CanLII 55364	171, 206
Fraser Regional Correctional Centre c. Canada (Attorney General)	1993 CanLII 354	119
Fundy Settlement c. Canada	2012 CSC 14, [2012] 1 R.C.S. 520	999
G		
Gauthier c. Beaumont	[1998] 2 R.C.S. 3	970
Geffen c. Succession Goodman	[1991] 2 R.C.S. 353	788
Global Credit & Collection Inc. c. Rolland	2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12 ...	919, 969
Goldhar c. The Queen	[1960] R.C.S. 431	485
Gravel c. Cité de St-Léonard	[1978] 1 R.C.S. 660	927, 986
GreCon Dimter inc. c. J.R. Normand inc.	2005 CSC 46, [2005] 2 R.C.S. 401	173
Griffin c. Dell Canada Inc.	(2009), 72 C.P.C. (6th) 158	171, 205
Griffin c. Dell Canada Inc.	2010 ONCA 29, 98 O.R. (3d) 481	157, 205
Griffith c. Winter	2002 BCSC 1219, 23 C.P.C. (5th) 336	856
Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech c. Tsang	2016 QCCA 1923	883, 955
Groupe d'entretien Salibec Inc. c. Québec (Procureur général)	1993 CanLII 4298	426

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
Guilbert c. Vacances sans Frontière Ltée	[1991] R.D.J. 513	876
Guimond c. Québec (Procureur général)	[1996] 3 R.C.S. 347	886
H		
H.L. c. Canada (Procureur général)	2005 CSC 25, [2005] 1 R.C.S. 401	438, 788
Haas c. Gunasekaram	2016 ONCA 744, 62 B.L.R. (5th) 1	179
Halvorson c. British Columbia (Medical Services Commission)	2010 BCCA 267, 4 B.C.L.R. (5th) 292	887
Harmegnies c. Toyota Canada inc.	2008 QCCA 380	856
Heller c. Uber Technologies Inc.	2019 ONCA 1	191
Heritage Capital Corp. c. Équitable, Cie de fiducie	2016 CSC 19, [2016] 1 R.C.S. 306	919
Highwood Congregation of Jehovah's Witnesses (Judicial Committee) c. Wall	2018 CSC 26, [2018] 1 R.C.S. 750	271
Hodgkinson c. Simms	[1994] 3 R.C.S. 377	788
Hollick c. Toronto (Ville)	2001 CSC 68, [2001] 3 R.C.S. 158	855
Holmes c. Burr	486 F.2d 55 (1973)	365
Housen c. Nikolaisen	2002 CSC 33, [2002] 2 R.C.S. 235	169, 436, 788
Hryniak c. Mauldin	2014 CSC 7, [2014] 1 R.C.S. 87	190
Hunter c. Southam Inc.	[1984] 2 R.C.S. 145	334, 345, 358, 761, 794
I		
In re Sproule	(1886), 12 R.C.S. 140	484
In re Storgoff	[1945] R.C.S. 526	498, 509
In re Trepanier	(1885), 12 R.C.S. 111	484
Infineon Technologies AG c. Option consommateurs	2013 CSC 59, [2013] 3 R.C.S. 600	855, 911, 949
Inforica Inc. c. CGI Information Systems and Management Consult- ants Inc.	2009 ONCA 642, 97 O.R. (3d) 161	170
Ingles c. Tutkaluk Construction Ltd.	2000 CSC 12, [2000] 1 R.C.S. 201	788
J		
J.G. c. Nadeau	2016 QCCA 167	437
Johnston c. Goudie	(2006), 212 O.A.C. 79	171, 206
Jones c. Cunningham	371 U.S. (1962)	482
K		
Karchesky c. The Queen	[1967] R.C.S. 547	485
Kent c. The King	[1924] R.C.S. 388	927, 988
Korponay c. Kulik	[1980] 2 R.C.S. 265	485
L		
Labranche c. Énergie éolienne des Moulins, s.e.c.	2016 QCCS 1479	965
Lambert (Gestion Peggy) c. Écolait ltée	2016 QCCA 659	864
Lambert c. Whirlpool Canada, l.p.	2015 QCCA 433	883, 955
Lanoué c. Brasserie Labatt ltée	1999 CanLII 13784	963

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
Ledcor Construction Ltd. c. Société d'assurance d'indemnisation Northbridge	2016 CSC 37, [2016] 2 R.C.S. 23	275
Lensen c. Lensen	[1987] 2 R.C.S. 672	788
Lévesque c. Vidéotron, s.e.n.c.	2015 QCCA 205	869
Lewis c. La Reine	[1979] 2 R.C.S. 821	646
Little c. Peers	(1988), 22 B.C.L.R. (2d) 224	569
M		
M. (K.) c. M. (H.)	[1992] 3 R.C.S. 6	916
M.J.B. Entreprises Ltd. c. Construction de Défense (1951) Ltée	[1999] 1 R.C.S. 619	306
Marcotte c. Longueuil (Ville)	2009 CSC 43, [2009] 3 R.C.S. 65	856, 944, 949
Markson c. MBNA Canada Bank	2007 ONCA 334, 85 O.R. (3d) 321	887
Martel c. Kia Canada inc.	2015 QCCA 1033	869
Martin c. Société Telus Communications	2010 QCCA 2376	886
Masella c. TD Bank Financial Group	2016 QCCA 24	858
May c. Établissement Ferndale	2005 CSC 82, [2005] 3 R.C.S. 809	505, 477
Mazraani c. Industrielle Alliance, Assurance et services financiers inc.	2018 CSC 50, [2018] 3 R.C.S. 261	556
McKee c. Reid's Heritage Homes Ltd.	2009 ONCA 916, 315 D.L.R. (4th) 129	461
McMulkin c. Traders Bank of Canada	(1912), 21 O.W.R. 640	1010
MDG Kingston Inc. c. MDG Computers Canada Inc.	2008 ONCA 656, 92 O.R. (3d) 4	183
Miller c. La Reine	[1977] 2 R.C.S. 680	64
Mines Alerte Canada c. Canada (Pêches et Océans)	2010 CSC 2, [2010] 1 R.C.S. 6	555
Moore c. La Reine	[1979] 1 R.C.S. 195	566
Morrison c. The Queen	[1966] R.C.S. 356	485
N		
N.N. c. Canada (Attorney General)	2018 BCCA 105, 6 B.C.L.R. (6th) 335	241, 260, 309
Nadon c. Anjou (Ville)	[1994] R.J.Q. 1823	883
Nelson (City) c. Mowatt	2017 CSC 8, [2017] 1 R.C.S. 138	437
New Era Nutrition Inc. c. Balance Bar Co.	2004 ABCA 280, 245 D.L.R. (4th) 107	206
New Era Nutrition Inc. c. Balance Bar Co.	2004 ABCA 280, 357 A.R. 184	171
Nowegijick c. La Reine	[1983] 1 R.C.S. 29	624
O		
Ogiamien c. Ontario (Community Safety and Correctional Services)	2017 ONCA 839, 55 Imm. L.R. (4th) 220	483, 505
Ontario Hydro c. Denison Mines Ltd.	1992 CarswellOnt 3497	177
Option Consommateurs c. Bell Mobilité	2008 QCCA 2201	888, 954
Option Consommateurs c. Fédération des caisses Desjardins du Québec	2010 QCCA 1416	902, 952
Option Consommateurs c. LG Chem Ltd.	2017 QCCS 3569	965
Option Consommateurs c. Merck & Co. inc.	2013 QCCA 57	902
Option Consommateurs c. Novopharm Ltd.	2008 QCCA 949, [2008] R.J.Q. 1350	902
Oubliés du viaduc de la Montée Monette c. Consultants SM inc.	2015 QCCS 3308	884

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
P		
P.L. c. J.L.	2011 QCCA 1233, [2011] R.J.Q. 1274	981
Palmer c. La Reine	[1980] 1 R.C.S. 759	499
Pappajohn c. La Reine	[1980] 2 R.C.S. 120	55, 88, 632
Parity Committee for the Building Services (Montreal Region) c. 4523423 Canada Inc. (Sani-Vie-Tech)	2011 QCCQ 12209	426
Peart c. Peel Regional Police Services Board	(2006), 43 C.R. (6th) 175	737
Peiroo c. Canada (Minister of Employment & Immigration)	(1989), 69 O.R. (2d) 253	477, 505
Pellerin Savitz s.e.n.c.r.l. c. Guindon	2017 CSC 29, [2017] 1 R.C.S. 575	970
Penn-Co Construction Canada (2003) Ltd. c. Constance Lake First Nation	(2007), 66 C.L.R. (3d) 78	171, 206
Pétrolière Impériale c. Jacques	2014 CSC 66, [2014] 3 R.C.S. 287	970
Pharmascience inc. c. Option Consommateurs	2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367	856, 954
Pierre-Louis c. Québec (Ville de)	2008 QCCA 1687, [2008] R.J.Q. 2063	969
Pringle c. Fraser	[1972] R.C.S. 821	485, 505
Procureur général du Québec c. Carrières Ste-Thérèse Ltée	[1985] 1 R.C.S. 831	46
Proulx c. Desbiens	2014 QCCS 4117	973
Provigo Distribution Inc. c. Supermarché A.R.G. Inc.	[1998] R.J.Q. 47	454
Prud'homme c. Prud'homme	2002 CSC 85, [2002] 4 R.C.S. 663	436
Q		
Québec (Commission de l'industrie de la construction) c. C.T.C.U.M. ..	[1986] 2 R.C.S. 327	460
Québec (Commission de la construction) c. Gastier inc.	1998 CanLII 13132	928, 986
Québec (Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse) c. Bombardier Inc. (Bombardier Aéronautique Centre de formation)	2015 CSC 39, [2015] 2 R.C.S. 789	736
Québec (Office municipal d'habitation de) c. Comité paritaire de l'entretien d'édifices publics de la région de Québec	2009 QCCA 2428	416
Québec (Procureur général) c. Groupe d'entretien Salibec Inc.	1993 CanLII 4298	444
Québec (Procureur général) c. Lazarovitch	(1940), 69 B.R. 214	458
Québec (Sous-ministre du Revenu) c. Banque Toronto-Dominion ...	[2001] R.D.F.Q. 90	1004
R		
R. c. 0721464 B.C. Ltd.	2011 BCPC 90	566
R. c. 974649 Ontario Inc.	2001 CSC 81, [2001] 3 R.C.S. 575	575
R. c. A.A.	2009 ABQB 602, 618 A.R. 137	1112
R. c. A.M.	2008 CSC 19, [2008] 1 R.C.S. 569	375
R. c. Acera	2017 ABQB 470	125
R. c. Adams	2016 ABQB 648, 45 Alta. L.R. (6th) 171	95
R. c. Alex	2017 CSC 37, [2017] 1 R.C.S. 967	207
R. c. Alicandro	2009 ONCA 133, 95 O.R. (3d) 173	28, 76, 85, 350
R. c. Ambrosi	2012 BCSC 409	566
R. c. Anoussis	2008 QCCQ 8100, 242 C.C.C. (3d) 113	119
R. c. Antic	2017 CSC 27, [2017] 1 R.C.S. 509	111
R. c. Arcand	(2004), 73 O.R. (3d) 758	555

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
R. c. Askov	[1990] 2 R.C.S. 1199	824
R. c. Audet	[1996] 2 R.C.S. 171	32
R. c. Awashish	2018 CSC 45, [2018] 3 R.C.S. 87	550
R. c. B. and S.	2014 BCPC 94	79
R. c. Babos	2014 CSC 16, [2014] 1 R.C.S. 309	354
R. c. Bayat	2011 ONCA 778, 108 O.R. (3d) 420 ...	95, 354
R. c. Beairsto	2018 ABCA 118, 359 C.C.C. (3d) 376	383
R. c. Beaudry	2007 CSC 5, [2007] 1 R.C.S. 190	788
R. c. Beaulac	[1999] 1 R.C.S. 768	549
R. c. Belnavis	[1997] 3 R.C.S. 341	379, 784
R. c. Bird	2019 CSC 7, [2019] 1 R.C.S. 409	481
R. c. Bjelland	2009 CSC 38, [2009] 2 R.C.S. 651	627
R. c. Blais	2017 QCCA 1774	383
R. c. Boone	2016 ONCA 227, 347 O.A.C. 250	619
R. c. Bouchard	2013 ONCA 791, 314 O.A.C. 113	653
R. c. Boucher	2005 CSC 72, [2005] 3 R.C.S. 499	87
R. c. Bradshaw	2017 CSC 35, [2017] 1 R.C.S. 865	399
R. c. Bray	(1983), 40 O.R. (2d) 766	117
R. c. Briscoe	2010 CSC 13, [2010] 1 R.C.S. 411	48
R. c. Brown	(2003), 64 O.R. (3d) 161	740
R. c. Budreo	(2000), 46 O.R. (3d) 481	339
R. c. Buhay	2003 CSC 30, [2003] 1 R.C.S. 631	765
R. c. Burgar	2003 BCCA 426, 186 B.C.A.C. 15	127
R. c. Bushman	[1968] 4 C.C.C. 17	790
R. c. Carter	[1982] 1 R.C.S. 938.	103
R. c. Chan	2013 ABCA 385, 561 A.R. 347	826
R. c. Chase	[1987] 2 R.C.S. 293	245, 263
R. c. Cheeseman	2017 NLTD(G) 114	115
R. c. Chiang	2012 BCCA 85, 286 C.C.C. (3d) 564	354
R. c. Cinous	2002 CSC 29, [2002] 2 R.C.S. 3	55, 630
R. c. Clark	2005 CSC 2, [2005] 1 R.C.S. 6	788
R. c. Clayton	2007 CSC 32, [2007] 2 R.C.S. 725	798
R. c. Colarusso	[1994] 1 R.C.S. 20	795
R. c. Cole	2012 CSC 53, [2012] 3 R.C.S. 34	334, 346, 361, 762, 795
R. c. Collins	[1987] 1 R.C.S. 265	379, 757
R. c. Cooper	[1993] 1 R.C.S. 146	401, 655
R. c. Corbett	[1988] 1 R.C.S. 670	662
R. c. Corbett	2005 BCSC 1437, 24 M.V.R. (5th) 310 ...	544
R. c. Cornejo	(2003), 68 O.R. (3d) 117	89, 635
R. c. Côté	2011 CSC 46, [2011] 3 R.C.S. 215	820
R. c. Craig	2016 BCCA 154, 335 C.C.C. (3d) 28	373
R. c. Crant	2017 ONCJ 192	78
R. c. Creighton	[1993] 3 R.C.S. 3	40, 608
R. c. Crosby	[1995] 2 R.C.S. 912	621
R. c. Curragh Inc.	[1997] 1 R.C.S. 537	575
R. c. Daley	2007 CSC 53, [2007] 3 R.C.S. 523	614
R. c. Danielson	2013 ABPC 26	79

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
R. c. Darrach	(1998), 38 O.R. (3d) 1	89, 635
R. c. Darrach	2000 CSC 46, [2000] 2 R.C.S. 443	618
R. c. Dehesh	[2010] O.J. No. 2817 (QL)	79
R. c. Deschamplain	2004 CSC 76, [2004] 3 R.C.S. 601	550
R. c. DeSousa	[1992] 2 R.C.S. 944	650
R. c. Despins	2007 SKCA 119, 228 C.C.C. (3d) 475	642
R. c. Dippel	2011 ABCA 129, 281 C.C.C. (3d) 33	643
R. c. Downey	[1992] 2 R.C.S. 10	32
R. c. Dragos	2012 ONCA 538, 111 O.R. (3d) 481	50, 93
R. c. Duarte	[1990] 1 R.C.S. 30	341, 346, 358
R. c. Duran	2013 ONCA 343, 306 O.A.C. 301	88
R. c. Dymment	[1988] 2 R.C.S. 417	335, 379
R. c. Edwards	[1996] 1 R.C.S. 128	334, 781
R. c. Egger	[1993] 2 R.C.S. 451	613
R. c. EJB	2018 ABCA 239, 72 Alta. L.R. (6th) 29	70
R. c. El-Jamel	2010 ONCA 575, 261 C.C.C. (3d) 293	79
R. c. Elmi	2016 BCSC 376	115
R. c. Esau	[1997] 2 R.C.S. 777	630
R. c. Evans	[1993] 2 R.C.S. 629	613
R. c. Evans	[1996] 1 R.C.S. 8	346, 758, 790
R. c. Ewanchuk	[1999] 1 R.C.S. 330	49, 91, 249, 628
R. c. Fearon	2014 CSC 77, [2014] 3 R.C.S. 621	345, 379
R. c. Ferguson	2008 CSC 6, [2008] 1 R.C.S. 96	72
R. c. Find	2001 CSC 32, [2001] 1 R.C.S. 863	739
R. c. Flaviano	2013 ABCA 219, 368 D.L.R. (4th) 393	643
R. c. Fliss	2002 CSC 16, [2002] 1 R.C.S. 535	346, 363
R. c. Folino	2005 ONCA 258, 77 O.R. (3d) 641	76
R. c. Forster	[1992] 1 R.C.S. 339	632
R. c. François	[1994] 2 R.C.S. 827	812
R. c. Froese	2015 ONSC 1075.	95
R. c. Gagnon	2006 CSC 17, [2006] 1 R.C.S. 621	789
R. c. Gagnon	2018 CSC 41, [2018] 3 R.C.S. 3	642
R. c. Gamble	[1988] 2 R.C.S. 595	476, 505
R. c. George	[1960] R.C.S. 871	614
R. c. George	2017 CSC 38, [2017] 1 R.C.S. 1021	44, 88, 339
R. c. Ghotra	[2015] O.J. No. 7253 (QL)	339
R. c. Ghotra	2016 ONSC 1324, 334 C.C.C. (3d) 222	51
R. c. Gibson	2008 CSC 16, [2008] 1 R.C.S. 397	87
R. c. Gill	2005 CanLII 22214	115
R. c. Gladue	[1999] 1 R.C.S. 688	670
R. c. Golden	2001 CSC 83, [2001] 3 R.C.S. 679	740
R. c. Goltz	[1991] 3 R.C.S. 485	73
R. c. Gomboc	2010 CSC 55, [2010] 3 R.C.S. 211	373
R. c. Goudreau	2015 BCSC 1227	116
R. c. Governor of Pentonville Prison, ex parte Azam	[1973] 2 All E.R. 741	510
R. c. Graff	2015 ABQB 415, 337 C.R.R. (2d) 77	338

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
R. c. Grant	2009 CSC 32, [2009] 2 R.C.S. 353	389, 716, 781
R. c. Graveline	2006 CSC 16, [2006] 1 R.C.S. 609	657, 677
R. c. Gunning	2005 CSC 27, [2005] 1 R.C.S. 627	630
R. c. Haleta	2015 BCSC 850	116
R. c. Hall	2002 CSC 64, [2002] 3 R.C.S. 309	120
R. c. Hape	2007 CSC 26, [2007] 2 R.C.S. 292	1027
R. c. Harris	(1997), 118 C.C.C. (3d) 498	622
R. c. Harrison	2009 CSC 34, [2009] 2 R.C.S. 494	765, 820
R. c. Hart	2014 CSC 52, [2014] 2 R.C.S. 544	347
R. c. Hebert	[1996] 2 R.C.S. 272	685
R. c. Hogg	(2000), 148 C.C.C. (3d) 86	99
R. c. Hood	2018 NSCA 18, 409 C.R.R. (2d) 70	78
R. c. Hood	2018 NSCA 18, 45 C.R. (7th) 269.	70
R. c. Hutchinson	2014 CSC 19, [2014] 1 R.C.S. 346	629
R. c. Ipeelee	2012 CSC 13, [2012] 1 R.C.S. 433	670
R. c. J.A.	2011 CSC 28, [2011] 2 R.C.S. 440	49, 628
R. c. Jacquard	[1997] 1 R.C.S. 314	614
R. c. Jarvis	(2006), 211 C.C.C. (3d) 20	76
R. c. Jaw	2009 CSC 42, [2009] 3 R.C.S. 26	616, 685
R. c. Jerace	2012 BCSC 2007	115
R. c. Johnson	(1991), 3 O.R. (3d) 49	548
R. c. Jones	2017 CSC 60, [2017] 2 R.C.S. 696	336, 349, 361
R. c. Jordan	2016 CSC 27, [2016] 1 R.C.S. 631	118
R. c. K.R.J.	2016 CSC 31, [2016] 1 R.C.S. 906	36, 339
R. c. Khela	2009 CSC 4, [2009] 1 R.C.S. 104	481
R. c. Kissoon	2006 CanLII 40493	115
R. c. Kitaitchik	(2002), 161 O.A.C. 169	820
R. c. Koczab	2013 MBCA 43, 294 Man. R. (2d) 24	724
R. c. Kwok	[2008] O.J. No. 2414 (QL)	383
R. c. L.S.	2017 ONCA 685, 40 C.R. (7th) 351	617
R. c. Lacasse	2015 CSC 64, [2015] 3 R.C.S. 1089	76
R. c. Laflamme	B.C. Prov. Ct., No. 19739, 17 février 1997 ...	547
R. c. Lavallee	[1990] 1 R.C.S. 852	751
R. c. Legare	2009 CSC 56, [2009] 3 R.C.S. 551	16, 77, 83, 352
R. c. Levigne	2010 CSC 25, [2010] 2 R.C.S. 3	16, 76, 83, 345, 390
R. c. Lifchus	[1997] 3 R.C.S. 320	32
R. c. Lloyd	2016 CSC 13, [2016] 1 R.C.S. 130	64, 72
R. c. Logan	[1990] 2 R.C.S. 731	39
R. c. Lovitt	[1912] A.C. 212	1010
R. c. Lutoslawski	2010 ONCA 207, 258 C.C.C. (3d) 1.	99
R. c. Lyttle	2004 CSC 5, [2004] 1 R.C.S. 193	92
R. c. M. (C.A.)	[1996] 1 R.C.S. 500	574
R. c. M. (M.L.)	[1994] 2 R.C.S. 3	633
R. c. MacDonald	2014 CSC 3, [2014] 1 R.C.S. 37	632, 790

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
R. c. Mack	[1988] 2 R.C.S. 903	347, 772
R. c. Mack	2014 CSC 58, [2014] 3 R.C.S. 3	616
R. c. Mackenzie	2013 CSC 50, [2013] 3 R.C.S. 250	759
R. c. MacMillan	2013 ONCA 109, 114 O.R. (3d) 506	720
R. c. Malcolm	2000 MBCA 77, 148 Man. R. (2d) 143	89
R. c. Mann	2004 CSC 52, [2004] 3 R.C.S. 59	719, 798
R. c. Marakah	2017 CSC 59, [2017] 2 R.C.S. 608	334, 349, 361, 762, 796
R. c. Martineau	[1990] 2 R.C.S. 633	39
R. c. Mastel	2011 SKCA 16, 268 C.C.C. (3d) 224	93
R. c. Mathisen	2008 ONCA 747, 239 C.C.C. (3d) 63	666
R. c. McCormack	2014 ONSC 7123	116
R. c. McGuffie	2016 ONCA 365, 131 O.R. (3d) 643	764
R. c. McMaster	(1998), 37 O.R. (3d) 543	647
R. c. Mian	2014 CSC 54, [2014] 2 R.C.S. 689	614, 687
R. c. Miller	[1985] 2 R.C.S. 613	481, 525, 550
R. c. Mills	[1999] 3 R.C.S. 668	627
R. c. Morales	[1992] 3 R.C.S. 711	117
R. c. Morgentaler	[1993] 1 R.C.S. 462	615
R. c. Morrissey	2000 CSC 39, [2000] 2 R.C.S. 90	64, 72
R. c. Morrison	2019 CSC 15, [2019] 2 R.C.S. 3	339
R. c. Munkonda	2015 ONCA 309, 126 O.R. (3d) 691	551
R. c. N.B.	2018 ONCA 556, 362 C.C.C. (3d) 302	811
R. c. Nelson	2014 ONCA 853, 318 C.C.C. (3d) 476	663
R. c. Noël	2002 CSC 67, [2002] 3 R.C.S. 433	662
R. c. Nur	2015 CSC 15, [2015] 1 R.C.S. 773	64, 72
R. c. O.(N.)	2009 ABCA 75, 2 Alta. L.R. (5th) 72	760
R. c. Oakes	[1986] 1 R.C.S. 103	35
R. c. Oickle	2000 CSC 38, [2000] 2 R.C.S. 3	347
R. c. Oland	2017 CSC 17, [2017] 1 R.C.S. 250	111
R. c. Orlandis-Habsburgo	2017 ONCA 649, 40 C.R. (7th) 379	346
R. c. Osborne	(1992), 102 Nfld. & P.E.I.R. 194	93
R. c. Osolin	[1993] 4 R.C.S. 595	55
R. c. P. (L.T.)	(1997), 113 C.C.C. (3d) 42	89
R. c. Park	[1995] 2 R.C.S. 836	55, 630
R. c. Parks	(1993), 84 C.C.C. (3d) 353	681
R. c. Parris	2013 ONCA 515, 300 C.C.C. (3d) 41	666
R. c. Patel	2017 ONCA 702, 356 C.C.C. (3d) 187	614
R. c. Paterson	2017 CSC 15, [2017] 1 R.C.S. 202	763
R. c. Patrick	2009 CSC 17, [2009] 1 R.C.S. 579	335, 358
R. c. Pearson	[1992] 3 R.C.S. 665	119, 505
R. c. Pelletier	2013 QCCQ 10486.	79
R. c. Pengelley	2010 ONSC 5488, 261 C.C.C. (3d) 93 ...	34, 93
R. c. Penno	[1990] 2 R.C.S. 865	613
R. c. Piazza	2015 QCCS 707	116
R. c. Pires	2005 CSC 66, [2005] 3 R.C.S. 343	360
R. c. Plant	[1993] 3 R.C.S. 281	391, 794
R. c. Plummer	2018 BCSC 513, 25 M.V.R. (7th) 117	550

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
R. c. Primeau	2017 QCCA 1394, 41 C.R. (7th) 22	666
R. c. Prince	[1986] 2 R.C.S. 480	557
R. c. Quashie	(2005), 198 C.C.C. (3d) 337	663
R. c. R.P.	2012 CSC 22, [2012] 1 R.C.S. 746	788
R. c. Rafiq	2015 ONCA 768, 342 O.A.C. 193	78
R. c. Read	2008 ONCJ 732	78
R. c. Reeves	2018 CSC 56	358
R. c. Reeves	2018 CSC 56, [2018] 3 R.C.S. 531	762
R. c. Reid	2019 ONCA 32	798
R. c. Rodgerson	2015 CSC 38, [2015] 2 R.C.S. 760	666
R. c. Russell	2001 CSC 53, [2001] 2 R.C.S. 804	552
R. c. Russell	2016 NLTD(G) 208, 34 C.R. (7th) 262	115
R. c. S. (S.)	2014 ONCJ 184, 307 C.R.R. (2d) 147	78
R. c. S. (W.D.)	[1994] 3 R.C.S. 521	44
R. c. Saliba	2013 ONCA 661, 304 C.C.C. (3d) 133	88
R. c. Sarkozi	2010 BCSC 1410	116
R. c. Saulnier	2012 NSSC 45, 314 N.S.R. (2d) 203	127
R. c. Sawrenko	2008 YKSC 27	116
R. c. Seaboyer	[1991] 1 R.C.S. 577	617, 678
R. c. Shepherd	2009 CSC 35, [2009] 2 R.C.S. 527	718
R. c. Silveira	[1995] 2 R.C.S. 297	795
R. c. Sinclair	2013 ABQB 745, 92 Alta. L.R. (5th) 64	89
R. c. Singh	2001 BCCA 79, 149 B.C.A.C. 215	569
R. c. Smith	[1987] 1 R.C.S. 1045	64, 72
R. c. Smith	2004 CSC 14, [2004] 1 R.C.S. 385	318
R. c. Société TELUS Communications	2013 CSC 16, [2013] 2 R.C.S. 3 ... 344, 349, 361	
R. c. Soucy	(1975), 11 N.B.R. (2d) 75	1015
R. c. Spence	2005 CSC 71, [2005] 3 R.C.S. 458	681, 738, 810
R. c. Spencer	2014 CSC 43, [2014] 2 R.C.S. 212	334, 358, 794
R. c. St-Cloud	2015 CSC 27, [2015] 2 R.C.S. 328	111
R. c. Steele	2014 CSC 61, [2014] 3 R.C.S. 138	562
R. c. St-Onge Lamoureux	2012 CSC 57, [2012] 3 R.C.S. 187	32
R. c. Strachan	[1988] 2 R.C.S. 980	819
R. c. Suberu	2009 CSC 33, [2009] 2 R.C.S. 460 ... 719, 781	
R. c. Summers	2014 CSC 26, [2014] 1 R.C.S. 575	120
R. c. Suter	2018 CSC 34, [2018] 2 R.C.S. 496	688
R. c. Sutton	2000 CSC 50, [2000] 2 R.C.S. 595	657
R. c. Taylor	2014 CSC 50, [2014] 2 R.C.S. 495	763
R. c. Tessling	2004 CSC 67, [2004] 3 R.C.S. 432	334, 346, 358, 762, 794
R. c. Thain	2009 ONCA 223, 243 C.C.C. (3d) 230 ..50, 93	
R. c. Therens	[1985] 1 R.C.S. 613	733, 819
R. c. Thorsteinson	2006 MBQB 184, 206 Man. R. (2d) 188 ... 116	
R. c. Trow	(1977), 5 B.C.L.R. 133	572
R. c. Turcotte	2005 CSC 50, [2005] 2 R.C.S. 519	808
R. c. Vaillancourt	[1987] 2 R.C.S. 636	32

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
R. c. Vandewater	2014 BCSC 2502	116
R. c. Varga	(1994), 180 O.R. (3d) 784	613
R. c. Vu	2013 CSC 60, [2013] 3 R.C.S. 657	368
R. c. W.H.	2015 ONSC 3087	619
R. c. Walle	2012 CSC 41, [2012] 2 R.C.S. 438	659
R. c. Ward	2012 ONCA 660, 112 O.R. (3d) 321	358
R. c. Washington	2007 BCCA 540, 248 B.C.A.C. 65	767
R. c. White	[1998] 2 R.C.S. 72	654, 685
R. c. White	2010 ONSC 3164	131
R. c. Whiteside	2016 BCSC 131	115
R. c. Whyte	[1988] 2 R.C.S. 3	32
R. c. Whyte	2014 ONCA 268, 119 O.R. (3d) 305	132
R. c. Williams	[1998] 1 R.C.S. 1128	669, 680
R. c. Wise	[1992] 1 R.C.S. 527	366
R. c. Wittwer	2008 CSC 33, [2008] 2 R.C.S. 235	819
R. c. Wong	[1990] 3 R.C.S. 36	341, 345, 358, 795
R. c. Wong	2015 ONCA 657, 127 O.R. (3d) 321	724
R. c. Woodward	2011 ONCA 610, 107 O.R. (3d) 81	76
R. c. Zhao	2013 ONCA 293, 305 O.A.C. 290	663
Radewych c. Brookfield Homes (Ontario) Ltd.	2007 CanLII 23358	171, 206
Re Arbitration Act	(1964), 47 W.W.R. 544	178
Re Rootes Motors (Canada) Ltd. and Wm. Halliday Contracting Co. ...	[1952] 4 D.L.R. 300	176
Re Royal Bank of Canada and Ontario Securities Commission	(1976), 14 O.R. (2d) 783	1018
Re Selkirk	[1961] O.R. 391	1015
Reference re Constitution Act, 1867, s. 92(10)(a)	(1988), 64 O.R. (2d) 393	513
Régie des rentes du Québec c. Canada Bread Company Ltd.	2013 CSC 46, [2013] 3 R.C.S. 125	927, 986
Regroupement des citoyens contre la pollution c. Alex Couture inc.	2007 QCCA 565, [2007] R.J.Q. 859	886
Reid c. Reid	(1886), 31 Ch. D. 402	988
Reza c. Canada	(1992), 11 O.R. (3d) 65	526
Reza c. Canada	[1994] 2 R.C.S. 394	486, 505
Rizzo & Rizzo Shoes Ltd. (Re)	[1998] 1 R.C.S. 27	116, 200, 384, 623, 971
RJR-MacDonald Inc. c. Canada (Procureur général)	[1995] 3 R.C.S. 199	37
Robson c. Hallett	[1967] 2 All E.R. 407	790
Rogers Sans-fil inc. c. Muroff	2007 CSC 35, [2007] 2 R.C.S. 921	173
Rosedale Motors Inc. c. Petro-Canada Inc.	(1998), 42 O.R. (3d) 776	211
Rothman c. La Reine	[1981] 1 R.C.S. 640	347, 370
Roussel c. Créations Marcel Therrien inc.	2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555	919, 969
Royal Bank, Re	(2002), 25 O.S.C.B. 1855	1018
Rumley c. Colombie-Britannique	2001 CSC 69, [2001] 3 R.C.S. 184	856
Ryan c. Moore	2005 CSC 38, [2005] 2 R.C.S. 53	975
Ryan c. Victoria (Ville)	[1999] 1 R.C.S. 201	788
S		
S.C. c. Archevêque catholique romain de Québec	2009 QCCA 1349, [2009] R.J.Q. 1970	981
Sahin c. Canada (Minister of Citizenship and Immigration)	[1995] 1 C.F. 214	518
Salomon c. Matte-Thomson	2019 CSC 14, [2019] 1 R.C.S. 729	438
Samograd c. Collison	(1995), 17 B.C.L.R. (3d) 51	567

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOVI	PAGE
Sansregret c. La Reine	[1985] 1 R.C.S. 570	48
Sattva Capital Corp. c. Creston Moly Corp.	2014 CSC 53, [2014] 2 R.C.S. 633	275
Savard c. The King	[1946] R.C.S. 20	613
Schwartz c. Canada	[1996] 1 R.C.S. 254	438, 788, 973
Seidel c. TELUS Communications Inc.	2011 CSC 15, [2011] 1 R.C.S. 531	158, 214
Sibiga c. Fido Solutions inc.	2014 QCCS 3235	868
Sibiga c. Fido Solutions inc.	2016 QCCA 1299	857, 955
Skogman c. La Reine	[1984] 2 R.C.S. 93	548
Société canadienne des postes c. Lépine	2009 CSC 16, [2009] 1 R.C.S. 549	949
Société hôtelière Canadien Pacifique Ltée c. Banque de Montréal ...	[1987] 1 R.C.S. 711	306
Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction (Copibec) c. Université Laval	2017 QCCA 199	865
Société Radio-Canada c. SODRAC 2003 Inc.	2015 CSC 57, [2015] 3 R.C.S. 615	562
Sofio c. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)	2015 QCCA 1820	857, 950
South Yukon Forest Corp. c. R.	2012 CAF 165, 4 B.L.R. (5th) 31	437
Spencer c. Continental Insurance Co.	[1945] 4 D.L.R. 593	314
Staetter c. British Columbia (Director of Adult Forensic Psychiatric Services)	2017 BCCA 68	505
Stein c. Le navire « Kathy K »	[1976] 2 R.C.S. 802	788
Strickland c. Canada (Procureur général)	2015 CSC 37, [2015] 2 R.C.S. 713	554
T		
Theratechnologies inc. c. 121851 Canada inc.	2015 CSC 18, [2015] 2 R.C.S. 106	886
Thériault c. La Reine	[1981] 1 R.C.S. 336	614
Toneguzzo-Norvell (Tutrice à l'instance de) c. Burnaby Hospital	[1994] 1 R.C.S. 114	788
Toure c. Brault & Martineau inc.	2014 QCCA 1577	883, 955
Tran c. Canada (Sécurité publique et Protection civile)	2017 CSC 50, [2017] 2 R.C.S. 289	985
Tremaine c. A.H. Robins Canada inc.	[1990] R.D.J. 500	856
Trottier c. Canadian Malartic Mine	2018 QCCA 1075	856
Trudel c. Banque Toronto-Dominion	2007 QCCA 413	882, 955
U		
Underwood c. Ocean City Realty Ltd.	(1987), 12 B.C.L.R. (2d) 199	788
Union des consommateurs c. Air Canada	2014 QCCA 523	870
Union des consommateurs c. Bell Canada	2012 QCCA 1287, [2012] R.J.Q. 1243	954
United States c. White	401 U.S. 745 (1971)	359
Univar Canada Ltd. c. PCL Packaging Corp.	2007 BCSC 1737, 76 B.C.L.R. (4th) 196 ...	1026
Untel c. Bennett	2004 CSC 17, [2004] 1 R.C.S. 436	861
V		
Van de Perre c. Edwards	2001 CSC 60, [2001] 2 R.C.S. 1014	437
Vancouver (City) c. Wiseberg	2005 BCSC 1377	566
Vivendi Canada Inc. c. Dell'Aniello	2014 CSC 1, [2014] 1 R.C.S. 3	855, 911, 949
Vorvis c. Insurance Corporation of British Columbia	[1989] 1 R.C.S. 1085	306

INTITULÉ DE LA CAUSE	RENOI	PAGE
W		
Western Canadian Shopping Centres Inc. c. Dutton	2001 CSC 46, [2001] 2 R.C.S. 534	855
Western Minerals Ltd. c. Gaumont	[1953] 1 R.C.S. 345	927, 987
Wexler c. The King	[1939] R.C.S. 350	613
Whirlpool Canada c. Gaudette	2018 QCCA 1206	889
Withler c. Canada (Procureur général)	2011 CSC 12, [2011] 1 R.C.S. 396	671
Woodland c. Fear	(1857), 7 El. & Bl. 519, 119 E.R. 1339	1010

STATUTES AND REGULATIONS CITED

	PAGE		PAGE
A			
<i>Act respecting collective agreement decrees,</i> CQLR, c. D-2		<i>Code of Civil Procedure, CQLR, c. C-25.01</i>	
s. 1(g) “professional employer”	406	art. 575	831
s. 1(j) “employee”	406	<i>Consumer Protection Act, 2002, S.O. 2002, c. 30</i>	
<i>Arbitration Act, 1991, S.O. 1991, c. 17</i>		Sch. A	144
s. 7	144	<i>Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46</i>	
B			
<i>Bank Act, S.C. 1991, c. 46</i>		s. 172.1(3)	3
s. 462(1)	993	s. 172.1(4)	3
s. 462(2)	993	s. 184.2	320
C			
<i>Canadian Charter of Rights and Freedoms</i>		s. 229(a)(ii)	400
s. 1	3	s. 273.1(2)(c)	98
s. 7	3	s. 276	579
s. 8	320	s. 525	105
s. 9	692	s. 530	535
s. 11(d)	3	s. 691(1)(a)	394
s. 24(2)	576, 692	D	
<i>Civil Code of Québec</i>		<i>Decree respecting building service employees</i> <i>in the Québec region, CQLR, c. D-2</i>	
art. 2926.1	831	r. 16	406
O			
		<i>Offence Act, R.S.B.C. 1996, c. 338</i>	
		s. 133	535

LOIS ET RÈGLEMENTS CITÉS

	PAGE		PAGE
C		L	
<i>Charte canadienne des droits et libertés</i>		<i>Loi de 1991 sur l'arbitrage</i> , L.O. 1991, c. 17	
art. 1	3	art. 7	144
art. 7	3	<i>Loi de 2002 sur la protection des</i>	
art. 8	320	<i>consommateurs</i> , L.O. 2002, c. 30	
art. 9	692	ann. A	144
art. 11d)	3	<i>Loi sur les banques</i> , L.C. 1991, c. 46	
art. 24(2)	576, 692	art. 462(1)	993
<i>Code civil du Québec</i>		art. 462(2)	993
art. 2926.1	831	<i>Loi sur les décrets de convention collective</i> ,	
<i>Code criminel</i> , L.R.C. 1985, c. C-46		RLRQ, c. D-2	
art. 172.1(3)	3	art. 1g) « employeur professionnel »	406
art. 172.1(4)	3	art. 1g) j) « salarié »	406
art. 184.2	320	O	
art. 229a)(ii)	400	<i>Offence Act</i> , R.S.B.C. 1996, c. 338	
art. 273.1(2)c)	98	art. 133	535
art. 276	579		
art. 525	105		
art. 530	535		
art. 691(1)a)	394		
<i>Code de procédure civile</i> , RLRQ, c. C-25.01			
art. 575	831		
D			
<i>Décret sur le personnel d'entretien d'édifices</i>			
<i>publics de la région de Québec</i> , RLRQ,			
c. D-2			
r. 16	406		

AUTHORS CITED

DOCTRINE ET AUTRES DOCUMENTS CITÉS

	PAGE
Aimar, Veronica. « L'autorisation de l'action collective : raisons d'être, application et changements à venir », dans Catherine Piché, dir., <i>L'effet de l'action collective / The Class Action Effect</i> , Montréal, Yvon Blais, 2018, 149.	884
Alberta. Institute of Law Research and Reform. Report No. 51. <i>Proposals for a New Alberta Arbitration Act</i> . Edmonton: Institute of Law Research and Reform, 1988.	208
Alberta Law Reform Institute. Final Report No. 103. <i>Arbitration Act: Stay and Appeal Issues</i> . Edmonton: Alberta Law Reform Institute, 2013.	178
Anderson, Michelle J. "Time to Reform Rape Shields Laws: Kobe Bryant Case Highlights Holes in the Armour" (2004), 19 <i>Crim. Just.</i> 14.	631
Baudouin, Jean-Louis, et Pierre-Gabriel Jobin. <i>Les obligations</i> , 7 ^e éd., par Pierre-Gabriel Jobin et Nathalie Vézina. Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2013.	427, 452, 918, 970
Baudouin, Jean-Louis, Patrice Deslauriers et Benoît Moore. <i>La responsabilité civile</i> , 8 ^e éd., Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2014.	879, 918
Beaulieu, Marie-Louis. <i>Les Conflits de Droit dans les Rapports Collectifs du Travail</i> , Québec, Presses universitaires Laval, 1955.	442
Benedet, Janine. "Marital Rape, Polygamy, and Prostitution: Trading Sex Equality for Agency and Choice?" (2013), 18 <i>Rev. Const. Stud. / R. études const.</i> 161.	600
Benedet, Janine. "Sexual Assault Cases at the Alberta Court of Appeal: The Roots of <i>Ewanchuk</i> and the Unfinished Revolution" (2014), 52 <i>Alta. L. Rev.</i> 127.	633
Bich, Marie-France. "Contracts of Employment", in <i>Reform of the Civil Code</i> , vol. 2-B, <i>Obligations</i> . Texts written for the Barreau du Québec and the Chambre des Notaires du Québec. Montréal, Barreau du Québec, 1993, 1.	442
Bich, Marie-France. « Le contrat de travail », dans <i>La réforme du Code civil</i> , t. 2, <i>Obligations, contrats nommés</i> , Textes réunis par le Barreau du Québec et la Chambre des notaires du Québec, Sainte-Foy (Qc), Presses de l'Université Laval, 1993, 741.	442
<i>Black's Law Dictionary</i> , 6th ed. by Henry Campbell Black, St-Paul, Minn.: West Publishing Co., 1990.	567
<i>Black's Law Dictionary</i> , 10th ed. by Bryan A. Garner. St. Paul, Minn.: Thomson Reuters, 2014, "writ".	1015
Blackstone, William. <i>Commentaries on the Laws of England</i> , Book III: <i>Of Private Wrongs</i> , by Thomas P. Gallanis. Oxford: Oxford University Press, 2016.	482
Boubli, Bernard. « Contrat d'entreprise », dans Éric Savaux, dir., <i>Encyclopédie juridique Dalloz : Répertoire de droit civil</i> , t. IV, 2 ^e éd., Paris, Dalloz, 1979 (mise à jour juin 2018).	423

	PAGE
British Columbia. Legislative Assembly. <i>Official Report of Debates of the Legislative Assembly</i> , 2nd Sess., 29th Parl., March 10, 1971, p. 646.	572
Brougham, Henry. <i>Historical Sketches of Statesmen Who Flourished in the Time of George III</i> , vol. I. London/Glasgow: Richard Griffin and Company, 1855.	730
Cairns Way, Rosemary. “Bill C-49 and the Politics of Constitutionalized Fault” (1993), 42 <i>U.N.B.L.J.</i> 325.	89
Canada. Canadian Committee on Corrections. <i>Report of the Canadian Committee on Corrections — Toward Unity: Criminal Justice and Corrections</i> . Ottawa: Queen’s Printer, 1969 [Ouimet Report].	117
Canada. Chambre des communes. Comité permanent de la justice et des questions juridiques. <i>Procès-verbaux et témoignages</i> , n° 77, 1 ^{re} sess., 32 ^e lég., 22 avril 1982, p. 77:29.	617
Canada. Chambre des communes. <i>Débats de la Chambre des communes</i> , vol. III, 3 ^e sess., 28 ^e lég., 5 février 1971, p. 3115, 3116, 3117.	117
Canada. Chambre des communes. <i>Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des finances, du commerce et des questions économiques</i> , n° 17, 4 ^e sess., 30 ^e lég., 7 décembre 1978.	1023
Canada. Comité canadien de la réforme pénale et correctionnelle. <i>Rapport du Comité canadien de la réforme pénale et correctionnelle — Justice pénale et correction : un lien à forger</i> , Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969 [Rapport Ouimet].	117
Canada. Department of Finance. <i>Summary of Banking Legislation 1978</i> . Ottawa, 1978.	1013
Canada. House of Commons. <i>House of Commons Debates</i> , vol. III, 3rd Sess., 28th Parl., February 5, 1971, pp. 3115, 3116, 3117.	117
Canada. House of Commons. <i>Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs</i> , No. 17, 4th Sess., 30th Parl., December 7, 1978.	1023
Canada. House of Commons. Standing Committee on Justice and Legal Affairs. <i>Minutes of Proceedings and Evidence</i> , No. 77, 1st Sess., 32nd Parl., April 22, 1982, at p. 77:29.	617
Canada. L’enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées. Rapport provisoire. <i>Nos femmes et nos filles sont sacrées</i> . Vancouver, Bureau du Conseil privé, 2017.	670
Canada. Ministère des Finances. <i>Sommaire de la législation bancaire 1978</i> , Ottawa, 1978.	1013
Canada. National Inquiry into Missing and Murdered Indigenous Women and Girls. Interim Report. <i>Our Women and Girls Are Sacred</i> . Vancouver: Privy Council, 2017.	670
Canada. Statistics Canada. Canadian Centre for Justice Statistics. <i>Adult and youth correctional statistics in Canada, 2016/2017</i> , by Jamil Malakieh. Ottawa: Statistics Canada, June 2018.	119
Canada. Statistics Canada. Canadian Centre for Justice Statistics. <i>Trends in the use of remand in Canada, 2004/2005 to 2014/2015</i> , by Correctional Services Program. Ottawa: Statistics Canada, January 2017.	119
Canada. Statistics Canada. <i>Table: 35-10-0024-01 — Adult releases from correctional services by sex and aggregate time served</i> (online).	119
Canada. Statistique Canada. Centre canadien de la statistique juridique. <i>Statistiques sur les services correctionnels pour les adultes et les jeunes au Canada, 2016-2017</i> , par Jamil Malakieh, Ottawa, Statistique Canada, juin 2018.	119
Canada. Statistique Canada. Centre canadien de la statistique juridique. <i>Tendances de l’utilisation de la détention provisoire au Canada, 2004-2005 à 2014-2015</i> , par le Programme des services correctionnels, Ottawa, Statistique Canada, janvier 2017.	119
Canada. Statistique Canada. <i>Tableau 35-10-0024-01 — Libérations d’établissements des adultes en détention aux programmes des services correctionnels, selon le sexe et la durée de la peine purgée</i> (en ligne).	119

	PAGE
Canadian Civil Liberties Association and Education Trust. <i>Set Up to Fail: Bail and the Revolving Door of Pre-trial Detention</i> , by Abby Deshman and Nicole Myers, 2014 (online).	120
<i>Canadian Law Dictionary</i> , 7th ed. by John A. Yogis, Catherine Cotter and Stephen G. Coughlan. Hauppauge, N.Y.: Barron's Educational Series, 2013, "process".	1015
Carbonnier, Jean. <i>Droit civil</i> , vol. II, <i>Les biens, Les obligations</i> , Paris, Quadrige/PUF, 2004.	427
Casey, J. Brian. <i>Arbitration Law of Canada: Practice and Procedure</i> , 3rd ed. Huntington, N.Y.: Juris, 2017.	178
Chamberland, Luc, dir. <i>Le grand collectif : Code de procédure civile — Commentaires et annotations</i> , 2 ^e éd., Montréal, Yvon Blais, 2017.	865, 966
Colombie-Britannique. Legislative Assembly. <i>Official Report of Debates of the Legislative Assembly</i> , 2nd Sess., 29th Parl., March 10, 1971, p. 646.	572
Conférence pour l'harmonisation des lois au Canada. <i>Loi de 2002 modifiant la loi sur l'arbitrage</i> (en ligne).	193
Conférence pour l'harmonisation des lois au Canada. <i>Loi uniforme sur l'arbitrage</i> (1990) (en ligne).	176, 208
Côté, Pierre-André, avec la collaboration de Stéphane Beaulac et Mathieu Devinat. <i>Interprétation des lois</i> , 4 ^e éd., Montréal, Thémis, 2009.	921, 984
Côté, Pierre-André, et Daniel Jutras. <i>Le droit transitoire civil : Sources annotées</i> , Cowansville (Qc), Yvon Blais, 1994 (feuilles mobiles mises à jour février 2006, envoi n° 17).	985
Côté, Pierre-André, in collaboration with Stéphane Beaulac and Mathieu Devinat. <i>The Interpretation of Legislation in Canada</i> , 4th ed. Toronto: Carswell, 2011.	921, 984
Cotnam, Geneviève. « Chronique — La prescription en matière d'actes criminels et d'agressions sexuelles : la question est-elle réellement close? », <i>Repères</i> , mars 2014 (accessible en ligne dans La référence).	973
Coutu, Michel. <i>Droit des rapports collectifs du travail au Québec</i> , vol. 2, <i>Les régimes particuliers</i> , 2 ^e éd., Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2013.	462
Craies, William Feilden. <i>Craies on Legislation: A Practitioners' Guide to the Nature, Process, Effect and Interpretation of Legislation</i> , 11th ed., by Daniel Greenberg. London: Sweet & Maxwell, 2017.	987
Craies, William Feilden. <i>Craies on Statute Law</i> , 7th ed., by S. G. G. Edgar. London: Sweet & Maxwell, 1971.	927, 987
Crawford, Bradley. <i>Crawford and Falconbridge, Banking and Bills of Exchange: A Treatise on the Law of Banks, Banking, Bills of Exchange and the Payment System in Canada</i> , vol. 1, 8th ed. Toronto: Canada Law Book, 1986.	1009
Crête, Raymonde, et Stéphane Rousseau. <i>Droit des sociétés par actions</i> , 3 ^e éd., Montréal, Thémis, 2011.	964
De Niverville, Patrick, et Hélène Ouimet. <i>Loi annotée sur les décrets de convention collective</i> , par Patrick de Niverville, Claude Carignan et Hélène Ouimet. Montréal, Wilson & Lafleur, 1996 (feuilles mobiles mises à jour septembre 2001, envoi n° 3).	425
Del Buono, Vincent M. "The Right to Appeal in Indictable Cases: A Legislative History" (1978), 16 <i>Alta. L.R.</i> 446.	484
Driedger, Elmer A. <i>Construction of Statutes</i> , 2nd ed. Toronto: Butterworths, 1983.	116, 175, 200, 562, 623
Dubé, Jean-Louis. <i>Décrets et comités paritaires : L'extension juridique des conventions collectives</i> , Sherbrooke, Éditions Revue de Droit Université de Sherbrooke, 1990.	438

	PAGE
Durocher, André, et Claude Marseille. « Autorisation d'exercer une action collective », dans <i>JurisClasseur Québec — Collection droit civil — Procédure civile II</i> , par Pierre-Claude Lafond, dir., Montréal, LexisNexis, 2015, fascicule 21 (feuilles mobiles mises à jour novembre 2018).	951
Edinger, Elizabeth R. “Garnishment of Interprovincial Corporations” (1980), 38 <i>Advocate</i> 385.	1012
Estlund, Cynthia. “The Black Hole of Mandatory Arbitration” (2018), 96 <i>N.C. L. Rev.</i> 679.	220
Ewaschuk, E. G. <i>Criminal Pleadings & Practice in Canada</i> , 2nd ed. Toronto: Canada Law Book, 1987 (loose-leaf updated December 2018, release 150).	665
Farbey, Judith, Robert J. Sharpe and Simon Atrill. <i>The Law of Habeas Corpus</i> , 3rd ed. New York: Oxford University Press, 2011.	481, 505
Ferland, Denis, et Benoît Emery. <i>Précis de procédure civile du Québec</i> , vol. 2, 5 ^e éd., Montréal, Yvon Blais, 2015.	888
Finn, Shaun E. <i>Class Actions in Québec: Notes for Non-Residents</i> , 2nd ed. Montréal: Yvon Blais, 2018.	950
Finn, Shaun E. <i>L'action collective au Québec</i> , Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2016.	875, 955
Finn, Shaun E., dir. <i>Manuel de l'action collective</i> , Montréal, LexisNexis, 2017.	887
Finn, Shaun. <i>Recours singulier et collectif : Redéfinir le recours collectif comme procédure particulière</i> , Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2011.	949
Fitch, Gregory J. “Child Luring”, in <i>Substantive Criminal Law, Advocacy and the Administration of Justice</i> , vol. 1, presented to the National Criminal Law Program. Edmonton: Federation of Law Societies of Canada, 2007.	386
Fitzgerald, Robin T., and Peter J. Carrington. “Disproportionate Minority Contact in Canada: Police and Visible Minority Youth” (2011), 53 <i>CJCCJ</i> 449.	741
Fortier-Dumais, Stéphanie. « La prescription », dans <i>Collection de droit de l'École du Barreau du Québec 2018-2019</i> , vol. 5, <i>Responsabilité</i> , Montréal, Yvon Blais, 2018, 251.	973
Friedland, Martin L. <i>Detention before Trial: A Study of Criminal Cases Tried in the Toronto Magistrates' Courts</i> . Toronto: University of Toronto Press, 1965.	117
Gagnon, Jean H. <i>La franchise du Québec</i> , Montréal, Wilson & Lafleur, 2003 (feuilles mobiles mises à jour septembre 2007, envoi n ^o 32).	454
Gagnon, Robert P. <i>Le droit du travail du Québec</i> , 7 ^e éd., mise à jour par Langlois Kronström Desjardins, sous la direction de Yan Bernard et autres, Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2013.	442
Gagnon, Robert P., Louis LeBel et Pierre Verge. <i>Droit du travail</i> , 2 ^e éd., Sainte-Foy (Qc), Presses de l'Université Laval, 1991.	442
Gagnon, Robert P., Louis LeBel et Pierre Verge. <i>Droit du travail</i> , Québec, Presses de l'Université Laval, 1987.	457
Gervais, Céline. <i>La prescription</i> , Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2009.	918, 980
Ghestin, Jacques, et Gilles Goubeaux. <i>Traité de droit civil : Introduction générale</i> , 3 ^e éd., Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1990.	987
Haggerty, Kevin D. “Methodology as a Knife Fight: The Process, Politics and Paradox of Evaluating Surveillance” (2009), 17 <i>Critical Crim.</i> 277.	369
Hall, Geoff R. <i>Canadian Contractual Interpretation Law</i> , 3rd ed. Toronto: LexisNexis, 2016.	306
Hutchison, Scott C., et al. <i>Search and Seizure Law in Canada</i> . Toronto: Carswell, 1991 (loose-leaf updated 2018, release 7).	349

	PAGE
Indian Residential Schools Adjudication Secretariat. <i>Independent Assessment Process (IAP) Statistics</i> (online).	261
Jiwani, Yasmin, and Mary Lynn Young. “Missing and Murdered Women: Reproducing Marginality in News Discourse” (2006), 31 <i>Can. J. Commun.</i> 895.	680
Jobin, Carol. « Statuts de salarié et d’employeur dans les lois du travail », dans <i>JurisClasseur Québec — Rapports individuels et collectifs du travail</i> , vol. 1, par Guylaine Vallée et Katherine Lippel, dir., Montréal, LexisNexis, 2009, fascicule 8 (feuilles mobiles mises à jour juillet 2018, envoi n° 17).	422, 442
Jutras, Daniel. « À propos de l’opportunité du recours collectif », dans <i>Colloque sur les recours collectifs 2007</i> , Montréal, Association du Barreau canadien, 2007, 7.	951
Krishna, Vern. <i>Income Tax Law</i> , 2nd ed. Toronto: Irwin Law, 2012.	1000
L’Heureux, Nicole, et Marc Lacoursière. <i>Droit bancaire</i> , 5 ^e éd., Montréal, Yvon Blais, 2017.	1009
Lafond, Pierre-Claude. « Le recours collectif : entre la commodité procédurale et la justice sociale » (1998-1999), 29 <i>R.D.U.S.</i> 4.	884
Lafond, Pierre-Claude. <i>Le recours collectif, le rôle du juge et sa conception de la justice : impact et évolution</i> , Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2006.	875
Lafond, Pierre-Claude. <i>Le recours collectif comme voie d’accès à la justice pour les consommateurs</i> , Montréal, Thémis, 1996.	870, 950
Lambert, Édith. « Commentaire sur l’article 2926.1 C.c.Q. », dans <i>Commentaires sur le Code civil du Québec (DCQ)</i> , Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2014.	974
Langevin, Louise, et Nathalie Des Rosiers, avec la collaboration de Marie-Pier Nadeau. <i>L’indemnisation des victimes de violence sexuelle et conjugale</i> , 2 ^e éd., Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2012.	856
Langevin, Louise. « Suspension de la prescription extinctive : à l’impossible nul n’est tenu » (1996), 56 <i>R. du B.</i> 265.	984
Le très honorable Stephen Harper au nom du gouvernement du Canada. « Présentation d’excuses aux anciens élèves des pensionnats indiens », Ottawa, 11 juin 2008 (en ligne).	250
Levesque, Frédéric, et Claudie-Émilie Wagner-Lapierre. « La réforme de la prescription civile en matière d’infraction criminelle : une occasion manquée pour les victimes de préjudice corporel » (2015), 49 <i>R.J.T.U.M.</i> 685.	916, 979
Levesque, Frédéric. « Renouveau doctrinal en droit de la prescription » (2011), 52 <i>C. de D.</i> 315.	969
Lluelles, Didier, et Benoît Moore. <i>Droit des obligations</i> , 2 ^e éd., Montréal, Thémis, 2012.	452
Lluelles, Didier, et Benoît Moore. <i>Droit des obligations</i> , 3 ^e éd., Montréal, Thémis, 2018.	427
Lyon, David. <i>Surveillance After Snowden</i> . Cambridge: Polity Press, 2015.	369
MacFarlane, Bruce A., Robert J. Frater and Croft Michaelson. <i>Drug Offences in Canada</i> , vol. 2, 4th ed. Toronto: Thomson Reuters, 2015 (loose-leaf updated April 2017, release 2).	337
<i>Manning, Mewett & Sankoff: Criminal Law</i> , 5th ed., by Morris Manning and Peter Sankoff. Markham, Ont.: LexisNexis, 2015.	636
Marseille, Claude. « Le danger d’abaisser le seuil d’autorisation en matière d’actions collectives — Perspectives d’un avocat de la défense », dans Catherine Piché, dir., <i>L’effet de l’action collective</i> , Montréal, Yvon Blais, 2018, 247.	889, 950
Martel, Paul, avec la collaboration de Georges A. Lebel et Luc Martel. <i>La corporation sans but lucratif au Québec</i> , Montréal, Wilson & Lafleur/Martel ltée, 1987 (feuilles mobiles mises à jour juillet 2018, envoi n° 49).	962

	PAGE
Martel, Paul. <i>Business Corporations in Canada: Legal and Practical Aspects</i> . Toronto: Thomson Reuters, 2005 (loose-leaf updated 2018, release 7).	897, 963
Martel, Paul. <i>La société par actions au Québec</i> , vol. I, <i>Les aspects juridiques</i> , Montréal, Wilson & Lafleur, 2011 (feuilles mobiles mises à jour septembre 2018, envoi n° 101).	897, 963
Mathews Alex, and Catherine Tucker, “The Impact of Online Surveillance on Behavior” in David Gray and Stephen E. Henderson, eds., <i>The Cambridge Handbook of Surveillance Law</i> . Cambridge: Cambridge University Press, 2017, 437.	367
Mathieu, Paul-André. <i>La nature juridique du contrat de franchise</i> , Cowansville (Qc), Yvon Blais, 1989.	462
Mazeaud, Henri, et autres. <i>Leçons de droit civil</i> , 8 ^e éd., t. II, vol. I, <i>Obligations : théorie générale</i> , Paris, Montchrestien, 1991.	970
McCann, Julie. <i>Prescriptions extinctives et fins de non-recevoir</i> , Montréal, Wilson & Lafleur, 2011.	971
McEwan, J. Kenneth, and Ludmila B. Herbst. <i>Commercial Arbitration in Canada: A Guide to Domestic and International Arbitrations</i> . Aurora, Ont.: Canada Law Book, 2004 (loose-leaf updated December 2018, release 16).	177
McGill, Shelley. “The Conflict Between Consumer Class Actions and Contractual Arbitration Clauses” (2006), 43 <i>Can. Bus. L.J. / Rev. can. dr. comm.</i> 359.	219
<i>McWilliams’ Canadian Criminal Evidence</i> , 5th ed., by S. Casey Hill, David M. Tanovich and Louis P. Strezos, eds. Toronto: Canada Law Book, 2017 (loose-leaf updated 2018, release 5).	631
Morgan, Edmund M. “Judicial Notice” (1944), 57 <i>Harv. L. Rev.</i> 269.	739
Morin, Fernand, et autres. <i>Le droit de l’emploi au Québec</i> , 4 ^e éd., Montréal, Wilson & Lafleur, 2010.	421, 442
Nichols, Naomi. “The Social Organization of Access to Justice for Youth in ‘Unsafe’ Urban Neighbourhoods” (2018), 27 <i>Soc. & Legal Stud.</i> 79.	744
Ogilvie, M. H. <i>Religious Institutions and the Law in Canada</i> , 4th ed. Toronto: Irwin Law, 2017.	861
Ontario. Assemblée législative. <i>Journal des débats (Hansard)</i> , 1 ^{re} sess., 35 ^e lég., 27 mars 1991, p. 245, 256.	177
Ontario. Assemblée législative. <i>Journal des débats (Hansard)</i> , 1 ^{re} sess., 35 ^e lég., 5 novembre 1991, p. 3384.	177
Ontario. Commission ontarienne des droits de la personne. <i>Pris à partie : Rapport de recherche et de consultation sur le profilage racial en Ontario</i> , La Commission, avril 2017.	744
Ontario. Commission ontarienne des droits de la personne. Rapport d’enquête. <i>Un prix à payer : Les coûts humains du profilage racial</i> (2003) (en ligne).	741
Ontario. Commission ontarienne des droits de la personne. <i>Un impact collectif : Rapport provisoire relatif à l’enquête sur le profilage racial et la discrimination envers les personnes noires au sein du service de police de Toronto</i> , La Commission, novembre 2018.	742
Ontario. Groupe d’études entre la police et les minorités raciales. <i>The Report of the Race Relations and Policing Task Force</i> , Toronto, 1989.	741
Ontario. Legislative Assembly. <i>Official Report of Debates (Hansard)</i> , 1st Sess., 35th Parl., March 27, 1991, pp. 245, 256.	177, 210
Ontario. Legislative Assembly. <i>Official Report of Debates (Hansard)</i> , 1st Sess., 35th Parl., November 5, 1991, p. 3384.	177
Ontario. Ontario Human Rights Commission. <i>A Collective Impact: Interim report on the inquiry into racial profiling and racial discrimination of Black persons by the Toronto Police Service</i> . The Commission, November 2018.	742

	PAGE
Ontario. Ontario Human Rights Commission. Inquiry Report. <i>Paying the Price: The Human Cost of Racial Profiling</i> (2003) (online).	741
Ontario. Ontario Human Rights Commission. <i>Under Suspicion: Research and Consultation Report on Racial Profiling in Ontario</i> . The Commission, April 2017.	744
Ontario. Race Relations and Policing Task Force. <i>The Report of the Race Relations and Policing Task Force</i> . Toronto, 1989.	741
Ottawa Police Service. <i>Racial Profiling</i> , Policy No. 5.39 (June 27, 2011) (online).	736
Pavlović, Marina, and Anthony Daims. “Arbitration”, in John C. Kleefeld et al., eds., <i>Dispute Resolution: Readings and Case Studies</i> , 4th ed. Toronto: Emond Montgomery, 2016.	178
Penney, Jonathon W. “Internet surveillance, regulation, and chilling effects online: a comparative case study” (2017), 6:2 <i>Internet Policy Review</i> (online).	367
Penney, Steven, Vincenzo Rondinelli and James Stribopoulos. <i>Criminal Procedure in Canada</i> , 2nd ed. Toronto: LexisNexis, 2018.	335
Penney, Steven. “Consent Searches for Electronic Text Communications: Escaping the Zero-Sum Trap” (2018), 56 <i>Alta. L. Rev.</i> 1.	344
Perrault, Antonio. <i>Traité de droit commercial</i> , t. II, Montréal, Albert Lévesque, 1936.	421, 443
Pineau, Jean, Danielle Burman et Serge Gaudet. <i>Théorie des obligations</i> , 4 ^e éd., par Jean Pineau et Serge Gaudet. Montréal, Thémis, 2001.	426
Pomerance, Renee M. “Flirting with Frankenstein: The Battle Between Privacy and Our Technological Monsters” (2016), 20 <i>Can. Crim. L. Rev. / Rev. can. D.P.</i> 149.	365
Québec. Assemblée nationale. Commission permanente de l’économie et du travail. « Étude détaillée du projet de loi n° 75 — Loi modifiant la Loi sur les décrets de convention collective », <i>Journal des débats</i> , vol. 35, n° 30, 2 ^e sess., 35 ^e lég., 6 décembre 1996.	440
Québec. Assemblée nationale. Commission permanente des institutions. « Étude détaillée du projet de loi n° 22 — Loi modifiant la Loi sur l’indemnisation des victimes d’actes criminels », <i>Journal des débats</i> , vol. 43, n° 47, 1 ^e sess., 40 ^e lég., 7 mai 2013, p. 3, 5, 7-9, 13, 20 et 32.	916, 974
Québec. Ministère de la Justice. <i>Commentaires de la ministre de la Justice : Code de procédure civile, chapitre C-25.01</i> , Montréal, SOQUIJ, 2015.	885
Québec. Ministère de la Justice. <i>Commentaires du ministre de la Justice</i> , t. II, <i>Le Code civil du Québec — Un mouvement de société</i> , Québec, Publications du Québec, 1993.	969
Québec. Ministère du Travail. <i>Rapport sur l’application de la Loi modifiant la Loi sur les décrets de convention collective</i> , Québec, Bibliothèque nationale du Québec, 2000.	440
Reid, Hubert. <i>Dictionnaire de droit québécois et canadien avec table des abréviations et lexique anglais-français</i> , 3 ^e éd., Montréal, Wilson & Lafleur, 2004.	567
Reid, Hubert. <i>Dictionnaire de droit québécois et canadien</i> , avec la collaboration de Simon Reid, Montréal, Wilson & Lafleur, 2016.	444
Roach, Kent. <i>Criminal Law</i> , 7th ed. Toronto: Irwin Law, 2018.	88
Rogerson, Pippa J. “The Situs of Debts in the Conflict of Laws — Illogical, Unnecessary and Misleading” (1990), 49(3) <i>C.L.J.</i> 441.	1012
Roubier, Paul. <i>Le droit transitoire : conflits des lois dans le temps</i> , 2 ^e éd., Cowansville (Qc), Yvon Blais, 1993.	927, 987

	PAGE
Secrétariat d'adjudication des pensionnats indiens. <i>Statistiques du Processus d'évaluation indépendant (PEI)</i> (en ligne).	261
Seligman, Martin E. P. "Learned Helplessness" (1972), 23 <i>Annu. Rev. Med.</i> 407.	751
Sharpe, Robert J. <i>The Law of Habeas Corpus</i> . Oxford: Clarendon Press, 1976.	525
Sheehy, Elizabeth A. "Judges and the Reasonable Steps Requirement: The Judicial Stance on Perpetration Against Unconscious Women", in Elizabeth A. Sheehy, ed., <i>Sexual Assault in Canada: Law, Legal Practice and Women's Activism</i> . Ottawa: University of Ottawa Press, 2012.	634
Stewart, Hamish C. "Legare: Mens Rea Matters" (2010), 70 C.R. (6th) 12.	84
Stewart, Hamish C. <i>Sexual Offences in Canadian Law</i> . Aurora, Ont.: Canada Law Book, 2004 (loose-leaf updated March 2018, release 32).	39, 88
Stewart, Hamish C. <i>Sexual Offences in Canadian Law</i> . Aurora, Ont.: Canada Law Book, 2004 (loose-leaf updated December 2018, release 32).	617
Stewart, Hamish. "Normative Foundations for Reasonable Expectations of Privacy" (2011), 54 <i>S.C.L.R.</i> (2d) 335.	335
Stribopoulos, James. "The Forgotten Right: Section 9 of the Charter, Its Purpose and Meaning" (2008), 40 <i>S.C.L.R.</i> (2d) 211.	769
<i>Stroud's Judicial Dictionary of Words and Phrases</i> , vol. 3, 9th ed. by Daniel Greenberg and Yisroel Greenberg, London: Thomson Reuters, 2016, "process".	1015
Stuart, Don. <i>Canadian Criminal Law: A Treatise</i> , 7th ed. Toronto: Carswell, 2014.	48
Sullivan, Ruth E. "Interpreting the Territorial Limitations on the Provinces" (1985), 7 <i>S.C.L.R.</i> 511.	1028
Sullivan, Ruth. <i>Sullivan on the Construction of Statutes</i> , 6th ed. Markham, Ont.: LexisNexis, 2014.	207, 928, 986
Sullivan, Ruth. <i>Statutory Interpretation</i> , 3rd ed. Toronto: Irwin Law, 2016.	183
Swan, Angela, Jakub Adamski and Annie Y. Na. <i>Canadian Contract Law</i> , 4th ed. Toronto: LexisNexis, 2018.	306
Sylvestre, Chantal. « Le contrat de franchise », dans <i>Droit spécialisé des contrats</i> , vol. 2, <i>Les contrats relatifs à l'entreprise</i> , par Denys-Claude Lamontage, dir., Cowansville, Yvon Blais, 1999.	463
Tanovich, David M. "Applying the Racial Profiling Correspondence Test" (2017), 64 <i>C.L.Q.</i> 359.	745
The Right Honourable Stephen Harper on behalf of the Government of Canada. "Statement of Apology to former students of Indian Residential Schools". Ottawa, June 11, 2008 (online).	250
Trotter, Gary T. <i>The Law of Bail in Canada</i> , 3rd ed. Toronto: Carswell, 2010 (loose-leaf updated 2018, release 2).	124
Tulloch, Michael. H. <i>Rapport de l'examen indépendant des contrôles de routine</i> , Toronto, Imprimeur de la Reine pour l'Ontario, 2018.	713
Tulloch, Michael. H. <i>Report of the Independent Street Checks Review</i> . Toronto: Queen's Printer for Ontario, 2018.	713
Turgeon, Jean. « Le Code civil du Québec, les personnes morales, l'article 317 C.c.Q. et la levée de l'immunité des administrateurs, des dirigeants et des actionnaires » (2005), 65 <i>R. du B.</i> 115.	964
Uniform Law Conference of Canada. <i>Arbitration Amendment Act (2002)</i> (online).	193
Uniform Law Conference of Canada. <i>Uniform Arbitration Act (1990)</i> (online).	176, 208
Vandervort, Lucinda. "The Prejudicial Effects of 'Reasonable Steps' in Analysis of Mens Rea and Sexual Consent: Two Solutions" (2018), 55 <i>Alta. L. Rev.</i> 933.	635

	PAGE
Wagner, Richard. « Comment l'action collective est devenue la procédure qu'elle est aujourd'hui », dans Catherine Piché, dir., <i>L'effet de l'action collective</i> , Montréal, Yvon Blais, 2018, 273.	885
Wagner, Richard. "How the Class Action has evolved to become the Procedural Tool it is today", in Catherine Piché, ed., <i>The Class Action Effect</i> . Montréal: Yvon Blais, 2018, 273.	885
Westin, Alan. <i>Privacy and Freedom</i> . New York: Ig Publishing, 1967.	366

L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal
Appellant

v.

J.J. *Respondent*

and

Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix *Intervener*

- and -

Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix *Appellant*

v.

J.J. *Respondent*

and

L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal
Intervener

INDEXED AS: L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH DU MONT-ROYAL v. J.J.

2019 SCC 35

File No.: 37855.

2018: November 7; 2019: June 7.

Present: Wagner C.J. and Abella, Moldaver, Karakatsanis, Gascon, Côté, Brown, Rowe and Martin JJ.

ON APPEAL FROM THE COURT OF APPEAL FOR QUEBEC

Civil procedure — Class action — Authorization to institute class action — Conditions for authorization of action — Application for authorization to institute class action for damages for injuries caused by sexual assaults allegedly committed by members of religious community — Superior Court dismissing application for authorization — Court of Appeal reversing judgment and authorizing class action — Whether Court of Appeal's intervention in Superior Court's

L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal
Appellant

c.

J.J. *Intimé*

et

Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix *Intervenante*

- et -

Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix *Appelante*

c.

J.J. *Intimé*

et

L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal
Intervenant

RÉPERTORIÉ : L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH DU MONT-ROYAL c. J.J.

2019 CSC 35

N° du greffe : 37855.

2018 : 7 novembre; 2019 : 7 juin.

Présents : Le juge en chef Wagner et les juges Abella, Moldaver, Karakatsanis, Gascon, Côté, Brown, Rowe et Martin.

EN APPEL DE LA COUR D'APPEL DU QUÉBEC

Procédure civile — Recours collectif — Autorisation d'exercer l'action collective — Conditions d'autorisation de l'action — Demande d'autorisation pour exercer une action collective en réparation de préjudice causé par des agressions sexuelles qui auraient été commises par les membres d'une communauté religieuse — Refus de la demande d'autorisation par la Cour supérieure — Jugement infirmé par la Cour d'appel et action collective

decision was warranted — Whether Court of Appeal's decision authorizing institution of class action is tainted by error justifying review — Code of Civil Procedure, CQLR, c. C-25.01, art. 575.

Prescription — Civil liability — Applicable period for instituting action for damages for bodily injury resulting from act which could constitute criminal offence — Sexual assaults being alleged against members, since deceased, of religious congregation — Application for authorization to institute class action being filed against congregation and against religious institution whose board of directors is composed of members of that congregation on basis of their own fault and of act of another person — Whether three-year period provided for in art. 2926.1 para. 2 of Civil Code for instituting action in case in which author of act has died results in forfeiture of remedy — Whether that period begins running at time of death of author of act or on date victim becomes aware that injury suffered is attributable to that act — Whether that period applies to every action instituted in relation to that act — Civil Code of Québec, art. 2926.1.

J alleged that he had been sexually abused by two members, since deceased, of the religious community known as the Congregation of Holy Cross when he was attending Notre-Dame-des-Neiges elementary school and when he was an altar boy at St. Joseph's Oratory of Mount Royal. He applied for authorization to institute a class action on behalf of victims of sexual assaults that were alleged to have been committed in various institutions in Quebec by brothers and fathers who were members of that religious community. As defendants, J designated Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix ("Congregation") and Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal ("Oratory"). The Congregation contested the application for authorization on the basis that it could not be held liable for acts that were for the most part alleged to have been committed before it was incorporated, and the Oratory did so on the basis that it had no connection with the religious community known as the Congregation of Holy Cross. In addition, both the Congregation and the Oratory were of the view that J's personal action was irreparably forfeit as a result of art. 2926.1 para. 2 of the *Civil Code of Québec* ("C.C.Q."). The Superior Court found that none of the conditions for authorization set out in art. 575 of the *Code of Civil Procedure* ("C.C.P.") were met and refused to authorize the institution of the class action. The Court of Appeal reversed that judgment and authorized the institution of the class action against the Congregation and the Oratory.

autorisée — L'intervention de la Cour d'appel à l'égard de la décision de la Cour supérieure était-elle justifiée? — La décision de la Cour d'appel autorisant l'exercice de l'action collective est-elle entachée d'une erreur révisable? — Code de procédure civile, RLRQ, c. C-25.01, art. 575.

Prescription — Responsabilité civile — Délai applicable pour intenter une action en réparation du préjudice corporel résultant d'un acte pouvant constituer une infraction criminelle — Agressions sexuelles alléguées à l'encontre de membres, maintenant décédés, d'une congrégation religieuse — Demande d'autorisation d'exercer une action collective déposée contre la congrégation et contre une institution religieuse dont le conseil d'administration est composé de membres de cette congrégation pour leur propre faute et pour le fait d'autrui — Le délai de trois ans prévu à l'art. 2926.1 al. 2 du Code civil pour intenter une action en cas de décès de l'auteur de l'acte emporte-t-il la déchéance du recours? — Ce délai commence-t-il à courir au moment du décès de l'auteur de l'acte ou au moment où la victime prend connaissance que son préjudice est attribuable à cet acte? — Ce délai s'applique-t-il à tous les recours entrepris qui découlent de cet acte? — Code civil du Québec, art. 2926.1.

J allègue que deux membres aujourd'hui décédés de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix auraient abusé sexuellement de lui alors qu'il fréquentait l'école primaire Notre-Dame-des-Neiges et alors qu'il était servant de messe à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal. Il sollicite l'autorisation d'exercer une action collective au nom de victimes d'agressions sexuelles qui auraient été commises au Québec dans divers établissements par des frères et des pères membres de cette communauté religieuse. À titre de parties défendresses, J désigne la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (« Congrégation ») et l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (« Oratoire »). S'opposant à la demande d'autorisation, la Congrégation fait valoir qu'elle ne saurait être tenue responsable d'actes qui, pour la plupart, auraient été commis avant sa constitution en personne morale, et l'Oratoire prétend n'avoir aucun lien avec la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix. Par ailleurs, la Congrégation et l'Oratoire sont d'avis que l'action personnelle de J est irrémédiablement déchuée en raison de l'art. 2926.1 al. 2 du *Code civil du Québec* (« C.c.Q. »). La Cour supérieure conclut qu'aucune des conditions d'autorisation énoncées à l'art. 575 du *Code de procédure civile* (« C.p.c. ») n'est respectée et refuse d'autoriser l'exercice de l'action collective. La Cour d'appel infirme ce jugement et autorise l'exercice de l'action collective contre la Congrégation et l'Oratoire.

Held (Wagner C.J. and Gascon and Rowe JJ. dissenting in part and Côté J. dissenting): The appeals should be dismissed.

Per Abella, Moldaver, Karakatsanis, Brown and Martin JJ.: The Court of Appeal's decision to authorize the institution of the class action against both the Congregation and the Oratory is not tainted by an error that justifies a review, and there is nothing that would justify the Court in reversing that decision. The judgment in which the Superior Court denied authorization to institute a class action against both the Congregation and the Oratory is tainted by numerous errors, of fact and of law, in relation to all the conditions of art. 575 C.C.P. It was therefore open to the Court of Appeal to intervene and to substitute its own assessment with regard to those conditions for that of the Superior Court judge. Finally, Gascon J.'s analysis on the subject of art. 2926.1 C.C.Q. is agreed with: J's personal action is neither forfeit nor prescribed. The second paragraph of that article does not create a term for forfeiture (*délai de déchéance*).

Article 571 para. 1 C.C.P. defines the class action as a procedural means enabling a person who is a member of a class of persons to sue on behalf of all the members of the class and to represent the class. Article 574 para. 1 C.C.P. provides that prior authorization of a court is required for a person to institute a class action. At the authorization stage, the court plays a screening role and must simply ensure that the applicant meets the four conditions of art. 575 C.C.P. If the conditions are met, the class action must be authorized. The court will consider the merits of the case later. This means that the application judge is ruling on a purely procedural question. The Court has given a broad interpretation and application to the conditions of art. 575 C.C.P.

The Court of Appeal's power to intervene is limited when it hears an appeal from a decision on an application for authorization to institute a class action, and it must show deference to the application judge's decision. The Court of Appeal will therefore intervene only if the application judge erred in law or if the judge's assessment with respect to the conditions of art. 575 C.C.P. is clearly wrong. If the application judge has made such an error with respect to any of the four conditions, the Court of Appeal can substitute its own assessment, but only for that condition and not for the others. Moreover, the application judge's role is limited at the authorization stage. An application judge who oversteps the bounds of his or her screening role and imposes an excessive evidentiary threshold requirement on the applicant or considers the merits of the case makes an error of law warranting the Court of Appeal's intervention.

Arrêt (le juge en chef Wagner et les juges Gascon et Rowe sont dissidents en partie et la juge Côté est dissidente) : Les pourvois sont rejetés.

Les juges Abella, Moldaver, Karakatsanis, Brown et Martin : La décision de la Cour d'appel autorisant l'exercice de l'action collective contre la Congrégation et contre l'Oratoire n'est entachée d'aucune erreur révisable et il n'y a aucune raison qui justifierait la Cour d'infirmer cette décision. Le jugement de la Cour supérieure refusant d'autoriser l'exercice de l'action collective contre la Congrégation et contre l'Oratoire est entaché de nombreuses erreurs, de fait et de droit, et ce, à l'égard de toutes les conditions énoncées à l'art. 575 C.p.c. La Cour d'appel pouvait dès lors intervenir et substituer sa propre appréciation de ces conditions à celle du juge de la Cour supérieure. Enfin, il y a accord avec l'analyse du juge Gascon portant sur l'art. 2926.1 C.c.Q. : l'action personnelle de J n'est ni déchuë, ni prescrite. Le second alinéa de cet article ne crée aucun délai de déchéance.

L'article 571 al. 1 C.p.c. définit l'action collective comme étant le moyen procédural qui permet à une personne d'agir en demande pour le compte de tous les membres d'un groupe dont elle fait partie et de le représenter. En vertu de l'art. 574 al. 1 C.p.c., une personne ne peut exercer l'action collective qu'avec l'autorisation préalable du tribunal. Au stade de l'autorisation, le tribunal exerce un rôle de filtrage et doit simplement s'assurer que le demandeur satisfait aux quatre conditions énoncées à l'art. 575 C.p.c. Dans l'affirmative, l'exercice de l'action collective doit être autorisé. Le tribunal procédera plus tard à l'examen du fond du litige. Ainsi, le juge de l'autorisation tranche une question purement procédurale. La Cour privilégie une interprétation et une application larges des conditions de l'art. 575 C.p.c.

Lorsque la Cour d'appel siège en appel d'une décision portant sur une demande d'autorisation d'exercer une action collective, elle ne détient qu'un pouvoir limité d'intervention et doit faire preuve de déférence envers la décision du juge de l'autorisation. En conséquence, la Cour d'appel n'interviendra que si ce dernier a commis une erreur de droit ou si son appréciation des conditions énoncées à l'art. 575 C.p.c. est manifestement non fondée. En présence d'une telle erreur à l'égard d'une des quatre conditions, la Cour d'appel peut uniquement substituer son appréciation pour cette condition et non pour les autres. De plus, au stade de l'autorisation, le rôle du juge de l'autorisation est limité. Si celui-ci outrepassé son rôle de filtrage et impose au demandeur un seuil de preuve trop élevé ou se penche sur le fond du différend, il commet une erreur de droit justifiant l'intervention de la Cour d'appel.

In this case, given the numerous errors made by the Superior Court judge with respect to all the conditions of art. 575 *C.C.P.*, the Court of Appeal was right to substitute its own assessment for that of the application judge with respect to all those conditions. The Superior Court judge had erred in law in considering the condition of commonality of issues set out in art. 575(1) by emphasizing the differences between the class members rather than acknowledging that there was at least one common question stemming from the fact that all the class members were alleged to be victims of members of the Congregation. On the condition of sufficiency of the alleged facts set out in art. 575(2), when the judge found that no specific, tangible facts were alleged in the application and discounted certain of the exhibits in the record, he clearly overstepped the bounds of his screening role by considering the merits of the case. As for the condition of J's status as representative plaintiff set out in art. 575(4), the judge clearly erred in concluding that the leading role played by J's lawyers in bringing the application for authorization was inconsistent with his status as representative plaintiff. The judge also erred in faulting J for not personally having taken any steps to verify the institutions where assaults were alleged to have taken place and the number of people in the proposed class. What is more, this error influenced the judge's analysis with respect to other conditions such as that of the composition of the class set out in art. 575(3).

Next, the Court of Appeal's decision to authorize the class action against both the Congregation and the Oratory is not tainted by an error that justifies a review with respect to the conditions of commonality of issues (art. 575(1)) and sufficiency of the alleged facts (art. 575(2)), the only ones the Oratory contests in the Court. As for the Congregation, there is agreement with Gascon J., who dismisses the Congregation's appeal.

Article 575(1) *C.C.P.* provides that a class action cannot be authorized unless the court finds that "the claims of the members of the class raise identical, similar or related issues of law or fact". This is the condition of commonality of issues. There is no requirement of a fundamental identity of the individual claims of the proposed class's members: a single identical, similar or related question of law would be sufficient to meet this condition provided that it is significant enough to affect the outcome of the class action. The fact that the situations of all members of the class are not perfectly identical does not mean that the class does not exist or is not uniform. Nor is it necessary

En l'espèce, étant donné les nombreuses erreurs du juge de la Cour supérieure relativement à toutes les conditions énoncées à l'art. 575 *C.p.c.*, la Cour d'appel était justifiée de substituer son appréciation à celle du premier juge à l'égard de toutes ces conditions. Le juge de la Cour supérieure a commis une erreur de droit dans son analyse de la condition relative au caractère commun des questions prévue à l'art. 575(1) lorsqu'il a insisté sur les différences entre les membres du groupe, au lieu de reconnaître l'existence d'au moins une question commune découlant du fait que tous les membres du groupe auraient été victimes de membres de la Congrégation. En ce qui concerne la condition relative au caractère suffisant des faits allégués prévue à l'art. 575(2), lorsque le juge a estimé qu'il n'y avait pas de faits précis et palpables allégués dans la demande et lorsqu'il a écarté certaines des pièces déposées en preuve, il a manifestement outrepassé son rôle de filtrage en se penchant sur le fond du différend. Quant à la condition relative au statut de J comme représentant prévue à l'art. 575(4), le juge a clairement fait erreur en concluant que le rôle de premier plan joué par les avocats de J dans l'introduction de la demande d'autorisation était incompatible avec son statut comme représentant. Il a aussi erré en reprochant à J de ne pas avoir effectué personnellement de démarches afin de vérifier les établissements où des agressions seraient survenues et le nombre de personnes visées par le groupe projeté. Cette erreur s'est d'ailleurs répercutée sur l'analyse par le juge d'autres conditions, telle celle relative à la composition du groupe énoncée à l'art. 575(3).

Ensuite, la décision de la Cour d'appel autorisant l'exercice de l'action collective contre la Congrégation et contre l'Oratoire n'est entachée d'aucune erreur révisable quant aux conditions relatives au caractère commun des questions (art. 575(1)) et au caractère suffisant des faits allégués (art. 575(2)), les seules conditions contestées devant la Cour par l'Oratoire. En ce qui concerne la Congrégation, il y a accord avec le juge Gascon, qui rejette le pourvoi de la Congrégation.

L'article 575(1) *C.p.c.* précise que l'action collective ne peut être autorisée que si le tribunal conclut que « les demandes des membres soulèvent des questions de droit ou de fait identiques, similaires ou connexes ». Il s'agit de la condition de la communauté de questions. Il n'est pas nécessaire que les demandes individuelles des membres du groupe proposé soient fondamentalement identiques les unes aux autres : la présence d'une seule question de droit identique, similaire ou connexe serait suffisante pour satisfaire à l'exigence de cette condition pourvu que son importance soit susceptible d'influencer le sort de l'action collective. Le fait que tous les membres du groupe ne sont

for each member of the class to have a personal cause of action against each of the defendants.

This condition is met in this case: there are similar or related issues. J's personal cause of action against the Oratory is primarily based on it being directly liable for assaults allegedly committed at the Oratory. All the common issues identified by J actually related to the question whether the Oratory and the Congregation were negligent toward sexual assault victims. J alleges, among other things, that the Oratory knowingly and consciously chose to ignore the issue of sexual abuse by members of the Congregation at the Oratory. For a legal person such as the Oratory, to be aware of sexual abuse can mean only one thing: the Oratory's directors were aware of the abuse. Given that the Oratory's affairs were managed in whole or in part by the Congregation's members, the allegations relating to direct liability of the Oratory are actually allegations relating to faults of members of the Congregation acting as directors of the Oratory. The question of faults allegedly committed by the Congregation's members is undeniably one that is common to all the members of the class. This means that any finding of direct liability of the Oratory will advance the action of each member of the class, particularly in that it will tend to establish the existence of systemic negligence within the Congregation in relation to the alleged sexual abuse of children by its members.

Article 575(2) *C.C.P.* provides that the facts alleged in the application must "appear to justify" the conclusions being sought. This is the condition of sufficiency of the alleged facts. At the authorization stage, the role of the judge is to screen out only those applications which are frivolous, clearly unfounded or untenable. The applicant's burden is to establish an arguable case in light of the facts and the applicable law. This is a low threshold. The legal threshold requirement is a simple burden of demonstration that the proposed legal syllogism is tenable: the applicant must establish a good colour of right. The evidentiary threshold requirement falls comfortably below the standard of proof on a balance of probabilities. The applicant is not required to show that the claim has a sufficient basis in fact.

pas dans des situations parfaitement identiques ne prive pas celui-ci de son existence ou de sa cohérence. Il n'est pas non plus nécessaire que chaque membre du groupe possède une cause d'action personnelle contre chacun des défendeurs.

En l'espèce, cette condition est remplie : il existe des questions similaires ou connexes. La cause d'action personnelle de J contre l'Oratoire repose surtout sur la responsabilité directe de ce dernier à l'égard des agressions qui auraient été commises à l'Oratoire. Toutes les questions communes identifiées par J portent en réalité sur la question de savoir si l'Oratoire et la Congrégation ont fait preuve de négligence envers les victimes d'agressions sexuelles. J allègue entre autre que l'Oratoire aurait sciemment et consciemment choisi d'ignorer la problématique des abus sexuels qui auraient été commis par des membres de la Congrégation à l'Oratoire. Dans le cas d'une personne morale comme l'Oratoire, le fait d'être au courant des abus sexuels ne peut signifier qu'une chose : les administrateurs de l'Oratoire étaient au courant de ces abus. Comme les affaires de l'Oratoire sont administrées en partie ou en totalité par les membres de la Congrégation, les allégations relatives à la responsabilité directe de l'Oratoire sont en réalité des allégations relatives à la faute de membres de la Congrégation agissant à titre d'administrateurs de l'Oratoire. La question des fautes qui auraient été commises par les membres de la Congrégation est incontestablement une question commune à tous les membres du groupe. Ainsi, toute conclusion portant sur la responsabilité directe de l'Oratoire fera avancer l'action de chacun des membres du groupe, notamment en ce qu'elle tendra à établir l'existence d'une négligence systémique au sein de la Congrégation à l'égard des abus sexuels qui auraient été commis sur des enfants par ses membres.

L'article 575(2) *C.p.c.* précise que les faits allégués dans la demande doivent « para[ître] justifier » les conclusions recherchées. Il s'agit de la condition relative au caractère suffisant des faits allégués. Au stade de l'autorisation, le rôle du juge consiste à écarter seulement les demandes frivoles, manifestement mal fondées ou insoutenables. Le fardeau qui incombe au demandeur consiste à établir l'existence d'une cause défendable eu égard aux faits et au droit applicable. Il s'agit d'un seuil peu élevé. Le seuil légal est un simple fardeau de démonstration du caractère soutenable du syllogisme juridique proposé : le demandeur doit établir une apparence sérieuse de droit. Le seuil de preuve est beaucoup moins exigeant que la norme de la prépondérance des probabilités. Il n'est pas nécessaire que le demandeur démontre que sa demande repose sur un fondement factuel suffisant.

Furthermore, at the authorization stage, the facts alleged in the application are assumed to be true, so long as the allegations of fact are sufficiently precise. Where the allegations are not sufficiently precise, they must absolutely be accompanied by some evidence in order to form an arguable case. It is in fact possible for the evidence submitted in support of the application to contain concrete, specific or tangible facts that could be used to establish an arguable case even though the allegations in the application seem to be vague, general or imprecise. A court that must determine whether an applicant has shown an arguable case must consider the allegations in the application in light of all the evidence.

In this case, J has met the evidentiary and the legal threshold requirements under art. 575(2) *C.C.P.* The seeming vagueness, generality or imprecision of J's allegations in the application must be assessed in light of the context of the application and the evidence presented in support of it. That context involves incidents that occurred when J was a child. The fact that nothing was reported at the time of the events explains why no concrete, specific or tangible allegations of fact are made in the application itself. What is more, J's seemingly general allegations of fault against the Oratory are not being made in the abstract, but are supported by some evidence. His personal cause of action is founded on the Oratory's direct liability for assaults that are alleged to have been committed at that place by a member of the Congregation whom the Oratory had made one of the essential players in one of the central activities for which the Oratory was responsible. In addition, the Oratory's directors, who themselves were all members of the Congregation, knew or ought to have known about the assaults that are alleged to have been committed at the Oratory by members of the Congregation. The Congregation is hidden behind the Oratory, and this is definitely something that may be taken into consideration in law in order to impute direct liability to the Oratory. In light of some evidence that has been produced, an argument that the Oratory may have breached its duty to protect its altar boys is not frivolous, clearly unfounded or untenable. The allegations made against the Oratory and those made against the Congregation in J's application and the exhibits filed in support of it simply cannot be distinguished in any way that would be legally relevant. Lastly, the fact that other defendants could possibly have been sued but were not cannot release the Oratory from its liability for assaults allegedly committed at the Oratory.

De plus, à l'étape de l'autorisation, les faits allégués dans la demande sont tenus pour avérés, pourvu que les allégations de fait soient suffisamment précises. Lorsqu'elles ne le sont pas, elles doivent alors absolument être accompagnées d'une certaine preuve afin d'établir une cause défendable. De fait, il est possible que la preuve présentée au soutien de la demande contienne des faits concrets, précis ou palpables, lesquels sont susceptibles d'établir l'existence d'une cause défendable, et ce, en dépit du caractère apparemment vague, général ou imprécis des allégations de la demande. Le tribunal appelé à décider si le demandeur a démontré l'existence d'une cause défendable doit étudier les allégations de la demande à la lumière de l'ensemble des éléments de preuve.

En l'espèce, J a satisfait au seuil de preuve et au seuil légal prévus à l'art. 575(2) *C.p.c.* Le caractère apparemment vague, général ou imprécis des allégations de J figurant dans la demande doit être apprécié à la lumière du contexte entourant la demande et de la preuve présentée au soutien de celle-ci. Le contexte est celui d'événements survenus alors que J était enfant. L'absence de dénonciations à l'époque des faits explique l'absence, dans la demande elle-même, d'allégations de faits concrets, précis ou palpables. De plus, les allégations de faute apparemment générales de J visant l'Oratoire ne sont pas formulées dans l'abstrait, elles trouvent appui dans une certaine preuve. La cause d'action personnelle de J est fondée sur la responsabilité directe de l'Oratoire à l'égard des agressions qui auraient été commises dans ce lieu, par un membre de la Congrégation dont l'Oratoire avait fait l'un des acteurs essentiels de l'une des activités centrales dont l'Oratoire avait la responsabilité. En outre, les administrateurs de l'Oratoire, qui étaient eux-mêmes tous des membres de la Congrégation, savaient ou auraient dû savoir que des agressions étaient supposément commises à l'Oratoire par des membres de la Congrégation. Derrière l'Oratoire se cache la Congrégation, et l'on peut tout à fait en tenir compte en droit afin d'imputer une responsabilité directe à l'Oratoire. À la lumière d'une certaine preuve déposée, il n'est pas frivole, manifestement non fondé ou encore insoutenable de prétendre que l'Oratoire a pu manquer à son obligation d'assurer la sécurité de ses servants de messe. Les allégations formulées contre l'Oratoire et contre la Congrégation dans la demande de J et les pièces déposées au soutien de celle-ci ne peuvent tout simplement pas être distinguées de quelque façon pertinente que ce soit sur le plan juridique. Enfin, le fait que d'autres défendeurs auraient peut-être pu être poursuivis mais ne l'ont pas été ne saurait soustraire l'Oratoire à sa responsabilité à l'égard des agressions qui auraient été commises à l'Oratoire.

Per Wagner C.J. and Gascon and Rowe J.J. (dissenting in part): J's remedy is neither forfeit nor clearly prescribed under art. 2926.1 *C.C.Q.* The class action against Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix ("Congregation") should not be dismissed at the stage of the application for authorization. The application for authorization against Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal ("Oratory") should be dismissed, however.

The first paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* provides that an action for damages for bodily injury resulting from an act which could constitute a criminal offence is prescribed by 10 years. That period becomes 30 years if the injury results from, among others, sexual assault. One of these periods begins running on the date the victim becomes aware that his or her injury is attributable to such an act. The second paragraph provides that if the victim or the author of the act dies, "the prescriptive period . . . is reduced to three years . . . from the date of death", provided that the period has not already expired. This paragraph does not create a term for forfeiture — art. 2926.1 *C.C.Q.* is in its entirety an integral part of the scheme of prescription, and the second paragraph is no exception to that.

In Quebec civil law, the forfeiture of a remedy cannot be presumed. Indeed, art. 2878 *C.C.Q.* states that forfeiture results only where expressly provided for in a text. And where there is a doubt or ambiguity, a specified period must be interpreted as a prescriptive period. Neither the words of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* nor its context or its underlying objectives lead to the conclusion that there was a clear, precise and unambiguous intention to adopt a term for forfeiture that will apply should the author of the act die. The provision contains no express and unequivocal language relating to forfeiture, and the words of the second paragraph refer to the prescriptive periods in question in the first paragraph. The proposition that a three-year period is intrinsically short is erroneous. By reducing the period in question to three years, the legislature has simply restored the general law prescriptive period that applies under art. 2925 *C.C.Q.* The explanatory notes for the *Act to amend the Crime Victims Compensation Act, the Act to promote good citizenship and certain provisions of the Civil Code concerning prescription* ("amending Act") — by which art. 2926.1 *C.C.Q.* was enacted — and the consequential amendments to, among others, art. 2905 *C.C.Q.* — pursuant to which prescription no longer runs against a minor for an act which could constitute a criminal offence — confirm this interpretation. Lastly, the addition of art. 2926.1 at a specific place within the framework of the *C.C.Q.*, that is, in Book Eight on prescription, is a further indication of the legislature's

Le juge en chef Wagner et les juges Gascon et Rowe (dissidents en partie) : Le recours de J n'est ni déchu ni manifestement prescrit aux termes de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* Il n'y a pas lieu de rejeter l'action collective contre la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (« Congrégation ») au stade de la demande d'autorisation. Toutefois, la demande d'autorisation contre l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (« Oratoire ») devrait être rejetée.

L'alinéa 1 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* prévoit que l'action en réparation du préjudice corporel qui résulte d'un acte pouvant constituer une infraction criminelle se prescrit par 10 ans. Ce délai passe à 30 ans si le préjudice résulte, notamment, d'une agression à caractère sexuel. Ces délais commencent à courir à compter du jour où la victime a connaissance que son préjudice est attribuable à un tel acte. L'alinéa 2 précise pour sa part qu'en cas de décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, le « délai applicable [. . .] est ramené à trois ans [. . .] à compter du décès », dans la mesure où il n'est pas déjà écoulé. Cet alinéa n'édicte pas un délai de déchéance — l'art. 2926.1 *C.c.Q.* fait dans son entièreté partie intégrante du régime de la prescription et l'al. 2 n'y fait pas exception.

En droit civil québécois, la déchéance d'un recours ne se présume pas. En effet, l'art. 2878 *C.c.Q.* précise que la déchéance doit résulter d'un texte exprès. En cas de doute ou d'ambiguïté, les délais édictés doivent alors être interprétés comme étant des délais de prescription. Ni le texte de l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.*, ni le contexte dans lequel il s'inscrit, pas plus que les objectifs qui le sous-tendent, ne permettent de conclure en une intention claire, précise et non ambiguë d'adopter un délai de déchéance en cas de décès de l'auteur de l'acte. La disposition ne contient aucune expression qui renvoie de façon explicite et non équivoque à la déchéance et le texte de l'al. 2 réfère aux délais de prescription mentionnés à l'al. 1. La proposition voulant qu'un délai de trois ans soit intrinsèquement court est erronée. En ramenant le délai à trois ans, le législateur rétablit simplement la prescription de droit commun qui s'applique aux termes de l'art. 2925 *C.c.Q.* Les notes explicatives accompagnant la *Loi modifiant la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels, la Loi visant à favoriser le civisme et certaines dispositions du Code civil relatives à la prescription* (« Loi modificatrice »), dans le cadre de laquelle l'art. 2926.1 *C.c.Q.* a été adopté, et les modifications corrélatives apportées notamment à l'art. 2905 *C.c.Q.*, suivant lesquelles la prescription ne court plus contre les mineurs pour un acte pouvant constituer une infraction criminelle, confirment cette interprétation. Enfin, l'ajout de l'art. 2926.1 à un endroit précis dans l'architecture du *C.c.Q.*, soit au Livre huitième De

intention regarding the meaning to be given to this particular provision.

Moreover, the adoption of a term for forfeiture would clearly frustrate the amending Act's objective of facilitating access to civil justice and would have consequences that are illogical or even absurd. A victim whose assailant died could no longer submit that it had been impossible for him or her to act, given that such a term cannot be suspended or interrupted. The victim would then have a maximum of three years from the date the author of the act died to institute an action, even if the injury had not yet appeared. The effect of such an interpretation is that an action for damages for bodily injury for an act to which art. 2926.1 *C.C.Q.* applies would be subject to stricter rules than an action for damages for an injury that is not attributable to an act which could constitute a criminal offence. Finally, under the amending Act's transitional provisions, the periods — and their starting point — provided for in art. 2926.1 are of immediate application because they are declaratory. The effect of the adoption of a term for forfeiture would be that if a victim's assailant died before the amending Act was enacted, his or her right of action would be retroactively forfeit three years after the assailant's death, even if the victim's action was not prescribed before that Act came into force.

Under art. 2926.1 para. 2, the death of the victim or the author of the act merely changes the length of the period, not its starting point, which continues to be when the victim becomes aware of the connection between the assault and the injury. It is clear from the record of the legislative debate that this second paragraph does not introduce a new period: the death simply changes the period provided for in the first paragraph by reducing it to three years. By providing that the second paragraph applies if one of the principal protagonists dies, the legislature ensured a proper balancing of the interests affected by the lengthy prescriptive period, such as uncertainty with respect to the property of the succession and the integrity of the adversarial process, without diminishing the objective of facilitating access to justice for victims. Furthermore, the amending Act's transitional provisions state that the provisions concerning the starting point of the prescriptive periods provided for in art. 2926.1 *C.C.Q.* are declaratory. Thus, the effect of finding that the death of one of the principal protagonists is a distinct starting point would be that the right of action of a victim whose assailant died more than three years before the amending Act came into force would be extinguished retroactively.

la prescription, constitue un indice additionnel de l'intention du législateur sur le sens à donner à cette disposition particulière.

De plus, l'adoption d'un délai de déchéance irait résolument à l'encontre de l'objectif de la Loi modificatrice de faciliter l'accès à la justice civile et mènerait à des conséquences illogiques, voire absurdes. En effet, les victimes dont l'agresseur est décédé ne pourraient plus soulever l'impossibilité d'agir puisque la déchéance ne souffre ni suspension, ni interruption. La victime disposerait alors d'un maximum de trois ans à compter du décès de l'auteur de l'acte pour intenter son recours, et ce, même si le préjudice ne s'est pas encore manifesté. Une telle interprétation aurait pour effet d'astreindre les actions en réparation du préjudice corporel pour les actes visés à l'art. 2926.1 *C.c.Q.* à un régime plus restrictif que les actions en réparation d'un préjudice qui ne serait pas attribuable à des actes pouvant constituer une infraction criminelle. Finalement, les dispositions transitoires de la Loi modificatrice prévoient que les délais et leur point de départ prévus à l'art. 2926.1 sont d'application immédiate puisque déclaratoires. L'adoption d'un délai de déchéance signifierait que les victimes dont l'agresseur est décédé avant l'adoption de la Loi modificatrice seraient rétroactivement déchués de leur droit d'action trois ans après le décès de cet agresseur, et ce, même si leur recours n'était pas prescrit avant l'entrée en vigueur de cette loi.

Le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte prévu à l'art. 2926.1 al. 2 ne fait que modifier la durée du délai et non son point de départ, qui demeure le moment où la victime prend connaissance du lien entre l'agression et le préjudice. Les débats législatifs confirment que l'al. 2 n'introduit pas un nouveau délai : le décès modifie simplement le délai de l'al. 1 en le réduisant à trois ans. En prévoyant que le décès d'un des protagonistes principaux déclenche l'application de l'al. 2, le législateur assure une mise en balance adéquate des intérêts que soulève la longue prescription, tel que l'incertitude qui pèse sur les biens de la succession et l'intégrité du processus contradictoire, sans affaiblir l'objectif consistant à faciliter l'accès à la justice aux victimes. Du reste, les dispositions transitoires de la Loi modificatrice prévoient que les dispositions relatives au point de départ du délai de prescription de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* sont déclaratoires. Ainsi, retenir le décès d'un des protagonistes principaux comme point de départ distinct signifierait que le droit d'action des victimes dont les agresseurs sont décédés plus de trois ans avant l'entrée en vigueur de la Loi modificatrice serait éteint rétroactivement.

The reduction of the period provided for in art. 2926.1 para. 2 applies only in relation to the succession of the victim or to that of the author of the act. Under the general rules of civil liability, the victim's remedy against a third party who is liable for his or her own fault or for the act or omission of another person is not dependent on the direct remedy against the author of the act. Prescription is determined for each action individually. Any other conclusion would clearly frustrate the purpose of facilitating access to civil justice for assault victims and would allow parties who may be at fault to go on with their lives without liability.

In this case, the starting point of the applicable period was the time when J became aware of the connection between the assaults and his injury, not the date of death of his alleged assailants. Exactly when he became aware of the connection and how this might have affected the applicable prescriptive period will be determined at the trial on the merits. At the authorization stage, despite the fact that the alleged acts occurred more than 30 years ago, J's allegation that he did not become aware of that connection until 2011 must be assumed to be true.

The class action against the Congregation should not be dismissed at the stage of the application for authorization. At this stage, the court's role is to screen applications in order to filter out any that are frivolous and to ensure that parties are not being forced to defend against untenable claims. The evidentiary threshold that must be met in order to determine whether each of the conditions set out in art. 575 *C.C.P.* is satisfied is a low one at this preliminary stage. It will suffice for the applicant to show an arguable case in light of the facts and the applicable law. For an arguable case to be established, however, more than vague, general or imprecise allegations are required. The allegations and the exhibits filed in support of them, when considered as a whole, establish an arguable case against the Congregation. Although the Congregation was constituted only in 2008, the exhibits in the record show that a number of the Congregation's establishments have used the appellation "Sainte-Croix" in one form or another over the years. Moreover, the Congregation has not argued that the alleged assailants might have been part of a religious community other than the one it represents. And in 2009, the Congregation had agreed to take up the interest of other entities in the context of a settlement flowing from another application for authorization in relation to alleged sexual abuse by members of the Congregation. On that occasion, the Superior Court had found that all the conditions for authorization were satisfied and had authorized the institution of the class action for the purpose of approving the settlement. In this case, it will be for the

La réduction de délai prévue à l'art. 2926.1 al. 2 ne s'applique qu'à l'égard de la succession de la victime ou de l'auteur de l'acte. Sous le régime général de la responsabilité civile, le recours de la victime contre un tiers dont la responsabilité est engagée pour sa propre faute ou pour le fait d'autrui ne dépend pas du recours direct contre l'auteur de l'acte. La prescription s'apprécie pour chaque recours individuellement. Conclure autrement irait à l'encontre de l'objectif de faciliter l'accès à la justice civile pour les victimes d'agression et permettrait à des parties potentiellement fautives d'échapper à toute responsabilité.

En l'espèce, c'est le moment de la prise de connaissance par J du lien entre les agressions et le préjudice qu'il subit qui constitue le point de départ du délai applicable, non pas la date du décès de ses prétendus agresseurs. Ce moment précis et son possible impact, le cas échéant, sur le délai de prescription applicable seront déterminés lors de l'audience sur le fond du litige. Au stade de l'autorisation, bien que les actes reprochés remontent à plus de 30 ans, l'allégation de J voulant qu'il n'ait pris connaissance de ce lien qu'en 2011 doit être tenue pour avérée.

Il n'y a pas lieu de rejeter l'action collective contre la Congrégation au stade de la demande d'autorisation. À ce stade, le tribunal exerce un rôle de filtrage qui vise à écarter les demandes frivoles et à s'assurer que des parties ne soient pas obligées de se défendre contre des demandes insoutenables. Le seuil de preuve devant être atteint afin de déterminer si chacune des conditions énoncées à l'art. 575 *C.p.c.* a été remplie est peu élevé à cette étape préliminaire. Il suffit que le demandeur démontre l'existence d'une cause défendable eu égard aux faits et au droit applicable. Toutefois, pour établir une cause défendable, il faut davantage que des allégations vagues, générales ou imprécises. Considérées dans leur ensemble, les allégations et les pièces déposées à leur soutien établissent l'existence d'une cause défendable contre la Congrégation. En effet, bien que la Congrégation n'ait été constituée qu'en 2008, il appert des pièces déposées que plusieurs des établissements de la Congrégation ont adopté la dénomination « Sainte-Croix » sous une forme ou une autre au fil des ans. En outre, la Congrégation n'a pas avancé que les prétendus agresseurs pouvaient faire partie d'une communauté religieuse autre que celle qu'elle représente. De plus, en 2009, la Congrégation a accepté de prendre fait et cause pour les gestes d'autres entités, dans le cadre d'un règlement intervenu à la suite du dépôt d'une autre demande d'autorisation relativement à des sévices sexuels qu'auraient commis des membres de la Congrégation. La Cour supérieure avait alors conclu que toutes les conditions d'autorisation étaient respectées et avait autorisé l'exercice de l'action collective

parties to address the Congregation's corporate structure at the trial on the merits and to make whatever complete submissions they consider appropriate at that time. The colour of right condition of art. 575(2) *C.C.P.* is satisfied: the application for authorization against the Congregation is neither untenable nor frivolous.

However, the allegations in the application and the exhibits filed in support of them do not support a cause of action in liability against the Oratory, an entity distinct from the Congregation. In this case, no facts, either alleged or found in the exhibits, support a rigorous deductive reasoning that involves more than mere assumptions and speculations.

Regarding the direct fault alleged against the Oratory, the allegations consist of conclusions of fact without any factual underpinning, of legal arguments, or of opinions. Unlike in the Congregation's case, no other allegation in the application and none of the exhibits filed in support of the allegations lend credence to these general allegations, which have no factual underpinning. There is nothing that illustrates how the Oratory's acts or omissions allowed the assaults to occur or facilitated them or that supports the allegation that a representative or employee of the Oratory tried to conceal the assaults. Nor does the argument that any allegation made or evidence adduced against the Congregation can also apply to the Oratory because the Congregation, through some of its members, is alleged to have helped found the Oratory establish the necessary legal syllogism in the absence of specific and tangible allegations of negligence on the Oratory's part or of the existence of a relationship of subordination between it and the members of that religious community.

As for whether the Oratory is liable, as principal, it was necessary to allege, at a minimum, that members of the Congregation were subordinates of the Oratory who had committed faults in the performance of their duties. There is quite simply no factual support for such a determination either in the allegations or in the exhibits filed in support of them. Simply identifying a physical place belonging to the Oratory as the place at which some of the alleged assaults occurred cannot lead to the conclusion that the Oratory was the principal in relation to the member of the Congregation who allegedly assaulted J.

Because the colour of right condition of art. 575(2) *C.C.P.* is not met, the action against the Oratory must be dismissed. It is not necessary to consider the condition of commonality of issues (art. 575(1) *C.C.P.*).

aux fins d'approbation du règlement intervenu. En l'espèce, il appartiendra aux parties de débattre de la structure corporative de la Congrégation lors de l'audience au fond et de présenter les arguments complets qu'ils jugeront alors appropriés. La condition de l'apparence de droit de l'art. 575(2) *C.p.c.* est respectée : la demande d'autorisation contre la Congrégation n'est ni insoutenable, ni frivole.

Toutefois, les allégations figurant dans la demande et les pièces déposées à leur soutien n'étaient pas l'existence d'une cause d'action en responsabilité contre l'Oratoire, une entité distincte de la Congrégation. En l'espèce, aucun fait allégué ou aucune assise factuelle n'appuie un raisonnement déductif rigoureux qui aille au-delà de simples suppositions ou de spéculations.

En ce qui concerne la faute directe reprochée à l'Oratoire, les allégations constituent des conclusions de faits sans assise factuelle, des argumentations juridiques ou des opinions. À la différence du recours visant la Congrégation, aucune autre allégation de la demande et aucune des pièces déposées à leur soutien ne vient étayer ces allégations générales dont l'assise factuelle est inexistante. Rien n'illustre en quoi les actions ou omissions de l'Oratoire auraient permis ou favorisé la survenance des agressions ou n'appuie l'allégation selon laquelle un représentant ou un employé de l'Oratoire aurait tenté de dissimuler ces agressions. De plus, l'allégation voulant qu'il soit possible d'opposer à l'Oratoire tous les éléments reprochés à la Congrégation puisque cette dernière aurait, par le biais de certains de ses membres, contribué à fonder l'Oratoire, n'établit guère plus le syllogisme juridique requis en l'absence d'allégations précises et palpables de négligence de la part de l'Oratoire ou de l'existence d'un lien de préposition entre ce dernier et les membres de cette communauté religieuse.

En ce qui a trait à la responsabilité de l'Oratoire à titre de commettante, il fallait à tout le moins alléguer que des membres de la Congrégation étaient des préposés de l'Oratoire ayant commis des fautes dans l'exécution de leurs fonctions. Or, ce support factuel est simplement inexistant, tant dans les allégations que dans les pièces déposées à leur soutien. Le simple fait de désigner un lieu physique appartenant à l'Oratoire comme étant un endroit où se seraient produites certaines des agressions alléguées ne peut pas mener à la conclusion que cette dernière entité était le commettant du membre de la Congrégation qui aurait agressé J.

Comme la condition de l'apparence de droit de l'art. 575(2) *C.p.c.* n'est pas remplie, cela suffit pour entraîner le rejet du recours contre l'Oratoire. Il n'est pas nécessaire de traiter de la condition portant sur la communauté de questions (art. 575(1) *C.p.c.*).

Per Côté J. (dissenting): The appeal of Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (“Province canadienne”) should be allowed because the Court of Appeal did not show that the application judge’s assessment of the condition for authorization set out in art. 575(2) *C.C.P.* was clearly wrong. The appeal of Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (“Oratory”) should also be allowed for the reasons given by Gascon J. The application judge’s decision dismissing the application for authorization to institute a class action should therefore be restored in relation to both Province canadienne and the Oratory. However, for different reasons than those given by Gascon J., J’s right of action is neither forfeited nor prescribed under the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*

An application for authorization to institute a class action will be granted if it meets four cumulative conditions set out in art. 575 *C.C.P.* This authorization mechanism must not be reduced to a mere formality. In particular, under art. 575(2) *C.C.P.*, the judge must ensure that “the facts alleged appear to justify the conclusions sought”. The burden on the applicant is to show an arguable case, which is equivalent to a good colour of right, and not only to establish that the application is not frivolous or clearly unfounded.

The application judge must be able to infer the proposed legal syllogism from the facts alleged in the application. The legal syllogism must be clear, complete and rigorous. Vague, general or imprecise allegations — as well as mere statements of a legal nature, opinions or assumptions — cannot suffice to establish an arguable case. No evidence can cure the absence of specific factual allegations regarding an essential element of the cause of action. The application judge should confine himself or herself to the facts that are alleged, without trying to complete them.

In the case at bar, it was certainly open to the application judge to conclude that J had not met his burden of demonstrating an arguable case. The facts alleged disclose no cause of action — no legal relationship — between him and Province canadienne. The uncontested evidence adduced by J himself clearly establishes that Province canadienne, as a distinct legal person, did not exist at the time of the alleged events. It was constituted on January 1, 2008 under the *Religious Corporations Act* and has not been amalgamated or continued. J’s two alleged aggressors died in 2001 and 2004 and thus were never members of Province canadienne. Even if the facts are assumed to be true and the evidence adduced is considered, the application for authorization does not indicate the basis on which

La juge Côté (dissidente) : Le pourvoi de la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (« Province canadienne ») devrait être accueilli, parce que la Cour d’appel n’a pas démontré que l’appréciation du juge d’autorisation de la condition d’autorisation de l’art. 575(2) *C.p.c.* était manifestement non fondée. De même, le pourvoi de l’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (« Oratoire ») devrait être accueilli pour les motifs énoncés par le juge Gascon. La décision de première instance rejetant la demande d’autorisation d’exercer une action collective devrait donc être rétablie tant à l’égard de la Province canadienne que de l’Oratoire. Cependant, pour des motifs autres que ceux énoncés par le juge Gascon, le droit d’action de J n’est pas déchu ni prescrit en vertu du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*

Une demande d’autorisation d’exercer une action collective est accordée si elle satisfait à quatre conditions cumulatives énoncées à l’art. 575 *C.p.c.* Ce mécanisme d’autorisation ne doit pas être réduit à une simple formalité. Notamment, en vertu de l’art. 575(2) *C.p.c.*, le juge doit s’assurer que « les faits allégués paraissent justifier les conclusions recherchées ». Le fardeau du demandeur consiste à démontrer l’existence d’une cause défendable, ce qui correspond à une apparence sérieuse de droit, et non pas uniquement à établir que sa demande n’est pas frivole ou manifestement mal fondée.

Le juge d’autorisation doit être en mesure d’inférer le syllogisme juridique avancé des faits allégués dans la demande. Ce syllogisme juridique doit être clair, complet et rigoureux. Des allégations vagues, générales ou imprécises — tout comme de simples énoncés de nature juridique, des opinions ou des hypothèses — ne peuvent suffire à démontrer l’existence d’une cause défendable. Aucune preuve ne peut remédier à l’absence d’allégations factuelles spécifiques quant à un élément essentiel de la cause d’action. Le juge d’autorisation doit s’en tenir aux faits qui sont allégués sans chercher à les compléter.

En l’espèce, le juge d’autorisation pouvait certainement conclure que J ne s’est pas acquitté du fardeau qui lui incombait de démontrer l’existence d’une cause défendable. Les faits allégués ne révèlent aucune cause d’action — aucun lien de droit — entre lui et la Province canadienne. La preuve non contestée présentée par J lui-même établit clairement que la Province canadienne, en tant que personne morale distincte, n’existait pas au moment des faits allégués. Elle a été constituée le 1^{er} janvier 2008 en vertu de la *Loi sur les corporations religieuses* et n’a fait l’objet d’aucune fusion ou continuation. Les deux agresseurs allégués de J sont décédés en 2001 et 2004, et n’ont donc jamais été membres de la Province canadienne. Même en tenant les faits pour avérés et en prenant en compte la

Province canadienne could be liable — whether for its own fault or for that of another person — for acts or omissions that occurred before it was constituted. The legal syllogism is flawed or clearly incomplete, if not absent.

The fact that Province canadienne has a religious mission does not allow its juridical personality to be disregarded. Being one of the legal vehicles of a religious community whose history dates back to well before 2008 cannot make it liable *per se* for acts and omissions committed before it was constituted by members of that community or by other legal entities that may have been connected to that community. The fact that two corporations may be constituted by the same members or by the same religious community is not in itself of any legal consequence. In the instant case, the application for authorization contains no factual allegations relating to fraud, abuse of right or contravention of public order that could possibly justify disregarding or ignoring Province canadienne's juridical personality under art. 317 *C.C.Q.* Moreover, even if such allegations had been made, it is by no means clear that an arguable case could have been established on that basis given that Province canadienne did not exist at the relevant time. It therefore could not have taken part in the alleged acts and omissions and, for this reason, be liable for them.

A class action cannot be authorized in relation to a defendant solely on the basis of its close connections with other entities. In addition, in the case at bar, the application for authorization says practically nothing about the corporate identity of Province canadienne and the Oratory and nothing at all about their possible connections with other entities. The fact that Province canadienne took up the defence of other entities for their actions in another case relating to sexual aggressions has little legal significance. The settlement reached in that other case was clearly entered into without prejudice and without any admission, and it suggests that, if faults were committed, entities other than Province canadienne are liable for them. The Superior Court authorized the class action against Province canadienne in that other case solely for the purposes of the settlement; its decision rested on a laconic analysis carried out essentially as a matter of form, which could not be binding on the application judge in the present case.

Province canadienne and the Oratory have not shown that the period established by the second paragraph of

preuve présentée, la demande d'autorisation ne fait pas voir à quel titre la Province canadienne pourrait être responsable — soit pour sa propre faute, soit pour celle d'autrui — d'actes ou d'omissions antérieurs à sa constitution. Le syllogisme juridique est vicié ou encore manifestement incomplet, sinon absent.

La mission religieuse de la Province canadienne ne permet pas de faire abstraction de sa personnalité juridique. Le fait qu'elle constitue l'un des véhicules juridiques d'une communauté religieuse, dont l'histoire commence bien avant 2008, ne peut, en soi, la rendre responsable des actes et omissions commis antérieurement à sa constitution par des membres de cette communauté, ou par d'autres entités juridiques qui pourraient avoir été liées à celle-ci. Le fait que deux corporations puissent être constituées par les mêmes membres ou encore par la même communauté religieuse n'a en soi aucune incidence juridique. En l'espèce, la demande d'autorisation ne contient aucune allégation de fait se rapportant à la fraude, à l'abus de droit ou à la contravention à l'ordre public qui pourrait éventuellement justifier d'écarter ou d'ignorer la personnalité juridique de la Province canadienne en vertu de l'art. 317 *C.c.Q.* En outre, même si de telles allégations avaient été formulées, il est loin d'être clair qu'une cause défendable aurait pu être établie sur cette base, étant donné que la Province canadienne n'existait pas à l'époque pertinente. Ainsi, elle ne pourrait avoir pris part aux actes et omissions reprochés et, de ce fait, en être responsable.

Une action collective ne peut être autorisée à l'égard d'une partie défenderesse sur la seule base de ses liens étroits avec d'autres entités. Qui plus est, dans la présente affaire, la demande d'autorisation ne dit pratiquement rien au sujet de l'identité corporative de la Province canadienne et de l'Oratoire et absolument rien au sujet de leurs liens potentiels avec d'autres entités. Le fait que la Province canadienne a pris fait et cause pour les faits et gestes d'autres entités dans une autre affaire portant sur des agressions à caractère sexuel n'a guère d'importance sur le plan juridique. Le règlement intervenu dans cette autre affaire a évidemment été conclu sans préjudice et sans admission et donne à penser que, si des fautes ont été commises, ce sont d'autres entités que la Province canadienne qui en sont responsables. La Cour supérieure a autorisé l'action collective contre la Province canadienne dans cette autre affaire aux seules fins du règlement; cette décision reposait sur une analyse laconique, effectuée essentiellement pour la forme, qui ne saurait lier le juge d'autorisation dans la présente affaire.

La Province canadienne et l'Oratoire n'ont pas démontré que le délai établi par le deuxième alinéa de

art. 2926.1 *C.C.Q.* is a term for forfeiture. Prescription is based first and foremost on the idea of sanctioning failure to act by a person who has a right to exercise, which explains why there are mechanisms like suspension and interruption that mitigate the rigours of prescription. By contrast, forfeiture is meant to quickly put an end, for all purposes, to the possibility of performing a particular act. Forfeiture is exceptional in nature: it automatically entails the loss of a right even though its holder has done nothing wrong. The legislature has therefore enacted an interpretative provision, the second paragraph of art. 2878 *C.C.Q.*, which states that “forfeiture is never presumed; it results only where expressly provided for in a text”. Although no set formula is necessary, a term for forfeiture can be found to exist only where the legislature has spoken in a precise, clear and unambiguous manner.

The second paragraph of art. 2926.1 states that the shortened period of three years “runs from the date of death”. The wording is clear and explicit: the death of the victim or the author of the act marks a starting point that differs from the one provided for in the first paragraph. The first paragraph codifies the judge-made rule that prescription does not run against a victim of sexual aggression who is not aware of the connection between that act and the injury suffered. It provides that an action “is prescribed . . . from the date the victim becomes aware” of that connection. It cannot be found from the wording of the second paragraph that the death simply has the effect of shortening the 10- or 30-year period provided for in the first paragraph. The expressions “from the date” in the first paragraph and “from the date of death” in the second paragraph are equivalent, and they both indicate the starting point for prescription. Words used by the legislature are presumed to have the same meaning throughout the same statute. This interpretation is also the most coherent. If the death was not a new starting point but simply had the effect of shortening the period, an action by the victim’s succession might be imprescriptible in some circumstances. The solution the legislature seems to have chosen is a three-year period that runs from the date of death of the victim or the author of the act, regardless of whether, before that date, the victim made the connection between the act and the injury suffered.

The fact that the three-year period under the second paragraph is linked to a specific, objective fact that is fixed in time, namely the death of the victim or the author of the act, provides a strong indication of forfeiture. The link to the death suggests that the period in question, unlike a prescriptive period, is not intended to sanction the

l’art. 2926.1 *C.c.Q.* en est un de déchéance. La prescription repose d’abord et avant tout sur l’idée d’une sanction à l’inaction de celui qui a un droit à exercer, ce qui explique que certains mécanismes comme la suspension et l’interruption viennent en atténuer les rigueurs. La déchéance quant à elle a pour objectif de mettre fin rapidement, en tout état de cause, à la possibilité d’accomplir un acte déterminé. La déchéance a un caractère exceptionnel : elle entraîne d’office la perte d’un droit sans que son titulaire n’ait quoi que ce soit à se reprocher. Le législateur a donc prévu une disposition interprétative, au deuxième alinéa de l’art. 2878 *C.c.Q.*, précisant que la « déchéance ne se présume pas; elle résulte d’un texte exprès ». Quoiqu’aucune formule sacramentelle ne soit requise, le législateur doit s’être exprimé de manière précise, claire et non ambiguë afin que l’on puisse conclure à l’existence d’un délai de déchéance.

Le libellé du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 précise que le délai abrégé de trois ans « court à compter du décès ». Le texte est clair et explicite : le décès de la victime ou de l’auteur de l’acte marque un point de départ distinct de celui prévu au premier alinéa. Ce dernier codifie la règle jurisprudentielle selon laquelle la prescription ne court pas à l’encontre d’une victime d’agression à caractère sexuel qui n’a pas connaissance du lien entre cet acte et le préjudice subi et prévoit que l’action « se prescrit [. . .] à compter du jour où la victime a connaissance » de ce lien. Le texte du deuxième alinéa ne permet pas de considérer que le moment du décès a simplement pour effet de déclencher l’abrégement du délai de 30 ans ou 10 ans prévu au premier alinéa. Les expressions « à compter du jour » au premier alinéa et « à compter du décès » au deuxième alinéa sont équivalentes et marquent toutes deux le point de départ de la prescription. Les termes employés par le législateur sont présumés avoir le même sens dans chacune des dispositions d’une même loi. Cette interprétation est également la plus cohérente. Si le décès ne constituait pas un nouveau point de départ, mais déclenchait simplement l’abrégement du délai, l’action de la succession de la victime pourrait dans certaines circonstances être imprescriptible. Le législateur semble avoir choisi comme solution de prévoir un délai de trois ans qui court à compter du décès de la victime ou de l’auteur de l’acte, et ce, que la victime ait préalablement fait ou non le lien entre l’acte et le préjudice subi.

Le fait que le délai de trois ans du deuxième alinéa se rattache à un fait objectif, précis et figé dans le temps, en l’occurrence le décès de la victime ou de l’auteur de l’acte, constitue un indice sérieux de déchéance. En effet, le rattachement au décès suggère que, contrairement à un délai de prescription, le délai en question ne vise pas à

victim's negligence. However, it is difficult to argue that the wording of the second paragraph makes no reference to prescription. The French version refers to the "*délai applicable*", which is the 10- or 30-year prescriptive period under the first paragraph. The English version is even more explicit: "the prescriptive period, if not already expired, is reduced to three years". Therefore, it cannot be concluded from the wording of the provision that the legislature expressed an intention to create a term for forfeiture, rather than a prescriptive period, in a sufficiently precise, clear and unambiguous manner.

Absent an express provision to the contrary, the general provisions dealing with the suspension of prescription — including the provision on impossibility in fact to act (art. 2904 *C.C.Q.*) — apply to the period provided for in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, subject to the following exception. Given that the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* sets a different starting point for prescription, separate from the one established by the first paragraph, lack of awareness of the connection between the alleged act and the injury suffered cannot suspend the period provided for in the second paragraph. The opposite interpretation would frustrate the legislature's intention that the period run from the date of death, and no longer from the date the victim becomes aware of the connection.

The second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* applies to all actions for damages for bodily injury resulting from sexual aggression. The wording of the provision draws no distinction between the author of the act and third parties who might also be liable for their own fault or for the act or omission of another person. The purpose of this provision is to address the legislature's concerns about the preservation of evidence and, more broadly, the integrity of the adversarial process.

The starting point under the second paragraph, the date of death, does not have retroactive effect, regardless of whether the period is a term for forfeiture or a prescriptive period. The introduction of a new period does not retroactively extinguish an existing right of action unless such an intention is clearly expressed. This is not the case here. First of all, the amending Act specifically mentions only prescription and contains no transitional provision that could apply to the starting point of a term for forfeiture. Second, if the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* simply provides for a prescriptive period, s. 13 of the amending Act does not give it any retroactive effect, because the new starting point set on the date of death is not declaratory in nature. The legislature stated in s. 13 that the

sanctionner la négligence de la victime. Cependant, il est difficile de soutenir que le texte du deuxième alinéa ne renvoie aucunement à la prescription. La version française mentionne le « délai applicable », lequel correspond au délai de prescription de 10 ans ou 30 ans du premier alinéa. La version anglaise est encore plus explicite : « *the prescriptive period, if not already expired, is reduced to three years* ». Ainsi, le texte de la disposition ne permet pas de conclure que le législateur a exprimé de façon suffisamment précise, claire et non ambiguë l'intention de créer un délai de déchéance plutôt qu'un délai de prescription.

En l'absence d'un texte exprès à l'effet contraire, les dispositions générales portant sur la suspension de la prescription — notamment celle sur l'impossibilité en fait d'agir (art. 2904 *C.c.Q.*) — s'appliquent au délai prévu au deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.*, sous réserve de l'exception qui suit. Compte tenu du fait que le deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* prévoit un point de départ distinct de la prescription, indépendant de celui fixé au premier alinéa, l'ignorance du lien entre l'acte reproché et le préjudice subi ne peut constituer une cause de suspension du délai prévu au deuxième alinéa. L'interprétation contraire ferait échec à l'intention du législateur de faire courir le délai à compter du décès, et non plus à compter de la prise de connaissance du lien.

Le deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* s'applique à l'égard de toutes les actions en réparation du préjudice corporel résultant d'une agression à caractère sexuel. Le texte de la disposition ne fait pas de distinction entre l'auteur de l'acte et des tiers qui pourraient également être responsables pour leur propre faute ou le fait d'autrui. Cette mesure vise à répondre aux préoccupations du législateur en ce qui concerne la préservation de la preuve et, plus largement, l'intégrité du processus contradictoire.

Le point de départ fixé au moment du décès par le deuxième alinéa n'a pas d'effet rétroactif, et ce, que le délai en soit un de déchéance ou de prescription. L'introduction d'un nouveau délai n'éteint pas rétroactivement un droit d'action existant, à moins qu'une telle intention soit exprimée clairement. Ce n'est pas le cas en l'espèce. D'une part, la Loi modificatrice ne mentionne expressément que la prescription et ne contient aucune disposition transitoire pouvant s'appliquer au point de départ d'un délai de déchéance. D'autre part, si le deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* prévoit simplement un délai de prescription, l'art. 13 de cette loi ne lui attribue aucun effet rétroactif, parce que le nouveau point de départ fixé au moment du décès n'est pas de nature déclaratoire. En

provisions concerning the starting point for prescription are “declaratory”. A declaratory provision has retroactive effect insofar as it interprets existing law in the way that a judicial decision would. The starting point under the second paragraph, unlike the first paragraph, can hardly be characterized as declaratory given that it is entirely new law that is not meant to settle or clarify existing law. Therefore, the legislature did not express an intention to give it retroactive effect. If there is any doubt in this regard, the interpretation that limits the scope of provisions that are explicitly retroactive or declaratory is to be preferred. Accordingly, whatever the nature of the period under the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, it would not have begun to run, in relation to existing juridical situations, before the coming into force of the amending Act. As a result, the introduction of a new starting point set on the date of death would not affect J’s right of action in the instant case.

Cases Cited

By Brown J.

Applied: *Vivendi Canada Inc. v. Dell’Aniello*, 2014 SCC 1, [2014] 1 S.C.R. 3; *Infineon Technologies AG v. Option consommateurs*, 2013 SCC 59, [2013] 3 S.C.R. 600; **referred to:** *Hollick v. Toronto (City)*, 2001 SCC 68, [2001] 3 S.C.R. 158; *Western Canadian Shopping Centres Inc. v. Dutton*, 2001 SCC 46, [2001] 2 S.C.R. 534; *Marcotte v. Longueuil (City)*, 2009 SCC 43, [2009] 3 S.C.R. 65; *Bank of Montreal v. Marcotte*, 2014 SCC 55, [2014] 2 S.C.R. 725; *Tremaine v. A.H. Robins Canada Inc.*, [1990] R.D.J. 500; *Comité d’environnement de La Baie Inc. v. Société d’électrolyse et de chimie Alcan Ltée*, [1990] R.J.Q. 655; *Harmegnies v. Toyota Canada inc.*, 2008 QCCA 380; *Bisailon v. Concordia University*, 2006 SCC 19, [2006] 1 S.C.R. 666; *Pharmascience inc. v. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437; *Trottier v. Canadian Malartic Mine*, 2018 QCCA 1075; *Rumley v. British Columbia*, 2001 SCC 69, [2001] 3 S.C.R. 184; *Griffith v. Winter*, 2002 BCSC 1219, 23 C.P.C. (5th) 336, aff’d 2003 BCCA 367, 15 B.C.L.R. (4th) 390; *Sofio v. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820; *Sibiga v. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299; *Charles v. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716; *Belmamoun v. Brossard (Ville)*, 2017 QCCA 102, 68 M.P.L.R. (5th) 46; *Masella v. TD Bank Financial Group*, 2016 QCCA 24; *Del Guidice v. Honda Canada inc.*, 2007 QCCA 922, [2007] R.J.Q. 1496; *Collectif de défense des droits de la Montérégie (CDDM) v. Centre hospitalier régional du*

effet, à l’art. 13, le législateur a indiqué que les dispositions concernant le point de départ de la prescription sont « déclaratoires ». Une disposition déclaratoire a un effet rétroactif dans la mesure où elle vient interpréter, comme le ferait une décision judiciaire, une règle de droit antérieure. Or, contrairement au premier alinéa, le point de départ du deuxième alinéa peut difficilement être qualifié de déclaratoire, puisqu’il s’agit d’une toute nouvelle règle qui ne vise aucunement à fixer ou à préciser le droit existant. Le législateur n’a donc pas exprimé l’intention de lui conférer un effet rétroactif. S’il existe un quelconque doute à ce sujet, il faut privilégier l’interprétation qui restreint la portée des dispositions explicitement rétroactives ou déclaratoires. En conséquence, peu importe la nature du délai du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, il n’aurait pas commencé à courir, dans le cas des situations juridiques en cours, avant l’entrée en vigueur de la Loi modificatrice. Ainsi, l’introduction d’un nouveau point de départ fixé au moment du décès n’aurait pas d’incidence, en l’espèce, sur le droit d’action de J.

Jurisprudence

Citée par le juge Brown

Arrêts appliqués : *Vivendi Canada Inc. c. Dell’Aniello*, 2014 CSC 1, [2014] 1 R.C.S. 3; *Infineon Technologies AG c. Option consommateurs*, 2013 CSC 59, [2013] 3 R.C.S. 600; **arrêts mentionnés :** *Hollick c. Toronto (Ville)*, 2001 CSC 68, [2001] 3 R.C.S. 158; *Western Canadian Shopping Centres Inc. c. Dutton*, 2001 CSC 46, [2001] 2 R.C.S. 534; *Marcotte c. Longueuil (Ville)*, 2009 CSC 43, [2009] 3 R.C.S. 65; *Banque de Montréal c. Marcotte*, 2014 CSC 55, [2014] 2 R.C.S. 725; *Tremaine c. A.H. Robins Canada Inc.*, [1990] R.D.J. 500; *Comité d’environnement de La Baie Inc. c. Société d’électrolyse et de chimie Alcan Ltée*, [1990] R.J.Q. 655; *Harmegnies c. Toyota Canada inc.*, 2008 QCCA 380; *Bisailon c. Université Concordia*, 2006 CSC 19, [2006] 1 R.C.S. 666; *Pharmascience inc. c. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367; *Trottier c. Canadian Malartic Mine*, 2018 QCCA 1075; *Rumley c. Colombie-Britannique*, 2001 CSC 69, [2001] 3 R.C.S. 184; *Griffith c. Winter*, 2002 BCSC 1219, 23 C.P.C. (5th) 336, conf. par 2003 BCCA 367, 15 B.C.L.R. (4th) 390; *Sofio c. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820; *Sibiga c. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299; *Charles c. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716; *Belmamoun c. Brossard (Ville)*, 2017 QCCA 102, 68 M.P.L.R. (5th) 46; *Masella c. TD Bank Financial Group*, 2016 QCCA 24; *Del Guidice c. Honda Canada inc.*, 2007 QCCA 922, [2007] R.J.Q. 1496; *Collectif de défense des droits de la Montérégie (CDDM) c.*

Suroît du Centre de santé et de services sociaux du Suroît, 2011 QCCA 826; *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670; *John Doe v. Bennett*, 2004 SCC 17, [2004] 1 S.C.R. 436; *Bazley v. Curry*, [1999] 2 S.C.R. 534; *Lambert (Gestion Peggy) v. Écolait ltée*, 2016 QCCA 659; *Baulne v. Bélanger*, 2016 QCCS 5387; *Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction (Copibec) v. Université Laval*, 2017 QCCA 199; *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385; *Sibiga v. Fido Solutions inc.*, 2014 QCCS 3235; *Charles v. Boiron Canada inc.*, 2015 QCCS 312; *Lévesque v. Vidéotron, s.e.n.c.*, 2015 QCCA 205; *Martel v. Kia Canada inc.*, 2015 QCCA 1033; *Union des consommateurs v. Air Canada*, 2014 QCCA 523; *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34; *Brown v. B2B Trust*, 2012 QCCA 900; *Carrier v. Québec (Procureur général)*, 2011 QCCA 1231; *Adams v. Banque Amex du Canada*, 2006 QCCS 5358; *Guilbert v. Vacances sans Frontière Ltée*, [1991] R.D.J. 513; *Trudel v. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413; *Fortier v. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195; *Toure v. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577; *Lambert v. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433; *Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech v. Tsang*, 2016 QCCA 1923; *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec v. Quebec Urban Community Transit Commission*, [1981] 1 S.C.R. 424; *Nadon v. Anjou (Ville)*, [1994] R.J.Q. 1823; *Oubliés du viaduc de la Montée Monette v. Consultants SM inc.*, 2015 QCCS 3308; *Theratechnologies inc. v. 121851 Canada inc.*, 2015 SCC 18, [2015] 2 S.C.R. 106; *Asselin v. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673; *Martin v. Société Telus Communications*, 2010 QCCA 2376; *Guimond v. Québec (Attorney General)*, [1996] 3 S.C.R. 347; *Berdah v. Nolisair International Inc.*, [1991] R.D.J. 417; *Regroupement des citoyens contre la pollution v. Alex Couture inc.*, 2007 QCCA 565, [2007] R.J.Q. 859; *Halvorson v. British Columbia (Medical Services Commission)*, 2010 BCCA 267, 4 B.C.L.R. (5th) 292; *Markson v. MBNA Canada Bank*, 2007 ONCA 334, 85 O.R. (3d) 321; *Option Consommateurs v. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201; *Whirlpool Canada v. Gaudette*, 2018 QCCA 1206; *Centre de la communauté sourde du Montréal métropolitain v. Institut Raymond-Dewar*, 2012 QCCS 1146; *St. Lawrence Cement Inc. v. Barrette*, 2008 SCC 64, [2008] 3 S.C.R. 392; *Option Consommateurs v. Merck & Co. inc.*, 2013 QCCA 57; *Option Consommateurs v. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416; *Bouchard v. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349; *Option Consommateurs v. Novopharm Ltd.*, 2008 QCCA 949, [2008] R.J.Q. 1350.

Centre hospitalier régional du Suroît du Centre de santé et de services sociaux du Suroît, 2011 QCCA 826; *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670; *Untel c. Bennett*, 2004 CSC 17, [2004] 1 R.C.S. 436; *Bazley c. Curry*, [1999] 2 R.C.S. 534; *Lambert (Gestion Peggy) c. Écolait ltée*, 2016 QCCA 659; *Baulne c. Bélanger*, 2016 QCCS 5387; *Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction (Copibec) c. Université Laval*, 2017 QCCA 199; *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385; *Sibiga c. Fido Solutions inc.*, 2014 QCCS 3235; *Charles c. Boiron Canada inc.*, 2015 QCCS 312; *Lévesque c. Vidéotron, s.e.n.c.*, 2015 QCCA 205; *Martel c. Kia Canada inc.*, 2015 QCCA 1033; *Union des consommateurs c. Air Canada*, 2014 QCCA 523; *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34; *Brown c. B2B Trust*, 2012 QCCA 900; *Carrier c. Québec (Procureur général)*, 2011 QCCA 1231, [2011] R.J.Q. 1346; *Adams c. Banque Amex du Canada*, 2006 QCCS 5358; *Guilbert c. Vacances sans Frontière Ltée*, [1991] R.D.J. 513; *Trudel c. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413; *Fortier c. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195; *Toure c. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577; *Lambert c. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433; *Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech c. Tsang*, 2016 QCCA 1923; *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec c. Commission des transports de la Communauté urbaine de Québec*, [1981] 1 R.C.S. 424; *Nadon c. Anjou (Ville)*, [1994] R.J.Q. 1823; *Oubliés du viaduc de la Montée Monette c. Consultants SM inc.*, 2015 QCCS 3308; *Theratechnologies inc. c. 121851 Canada inc.*, 2015 CSC 18, [2015] 2 R.C.S. 106; *Asselin c. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673; *Martin c. Société Telus Communications*, 2010 QCCA 2376; *Guimond c. Québec (Procureur général)*, [1996] 3 R.C.S. 347; *Berdah c. Nolisair International Inc.*, [1991] R.D.J. 417; *Regroupement des citoyens contre la pollution c. Alex Couture inc.*, 2007 QCCA 565, [2007] R.J.Q. 859; *Halvorson c. British Columbia (Medical Services Commission)*, 2010 BCCA 267, 4 B.C.L.R. (5th) 292; *Markson c. MBNA Canada Bank*, 2007 ONCA 334, 85 O.R. (3d) 321; *Option Consommateurs c. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201; *Whirlpool Canada c. Gaudette*, 2018 QCCA 1206; *Centre de la communauté sourde du Montréal métropolitain c. Institut Raymond-Dewar*, 2012 QCCS 1146; *Ciment du Saint-Laurent inc. c. Barrette*, 2008 CSC 64, [2008] 3 R.C.S. 392; *Option Consommateurs c. Merck & Co. inc.*, 2013 QCCA 57; *Option Consommateurs c. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416; *Bouchard c. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349; *Option Consommateurs c. Novopharm Ltd.*, 2008 QCCA 949, [2008] R.J.Q. 1350.

By Gascon J. (dissenting in part)

Infineon Technologies AG v. Option consommateurs, 2013 SCC 59, [2013] 3 S.C.R. 600; *Vivendi Canada Inc. v. Dell’Aniello*, 2014 SCC 1, [2014] 1 S.C.R. 3; *M. (K.) v. M. (H.)*, [1992] 3 S.C.R. 6; *Roussel v. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555; *Global Credit & Collection Inc. v. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12; *Équipement Industriel Robert Inc. v. 9061-2110 Québec Inc.*, 2004 CanLII 10729; *Heritage Capital Corp. v. Equitable Trust Co.*, 2016 SCC 19, [2016] 1 S.C.R. 306; *Dell Computer Corp. v. Union des consommateurs*, 2007 SCC 34, [2007] 2 S.C.R. 801; *Régie des rentes du Québec v. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 SCC 46, [2013] 3 S.C.R. 125; *Western Minerals Ltd. v. Gaumont*, [1953] 1 S.C.R. 345; *Gravel v. City of St-Léonard*, [1978] 1 S.C.R. 660; *Chambre des notaires du Québec v. Haltrecht*, [1992] R.J.Q. 947; *Kent v. The King*, [1924] S.C.R. 388; *Banque de Nouvelle-Écosse v. Cohen*, 1999 CanLII 13720; *Québec (Commission de la construction) v. Gastier inc.*, 1998 CanLII 13132; *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670; *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385; *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394; *Marcotte v. Longueuil (City)*, 2009 SCC 43, [2009] 3 S.C.R. 65; *Asselin v. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673.

By Côté J. (dissenting)

Vivendi Canada Inc. v. Dell’Aniello, 2014 SCC 1, [2014] 1 S.C.R. 3; *Canada Post Corp. v. Lépine*, 2009 SCC 16, [2009] 1 S.C.R. 549; *Infineon Technologies AG v. Option consommateurs*, 2013 SCC 59, [2013] 3 S.C.R. 600; *Marcotte v. Longueuil (City)*, 2009 SCC 43, [2009] 3 S.C.R. 65; *Sofio v. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820; *Bouchard v. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349; *Option Consommateurs v. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416; *Bou Malhab v. Diffusion Métromédia CMR inc.*, 2011 SCC 9, [2011] 1 S.C.R. 214; *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec v. Quebec Urban Community Transit Commission*, [1981] 1 S.C.R. 424; *Pharmascience inc. v. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367; *Option Consommateurs v. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201; *Union des consommateurs v. Bell Canada*, 2012 QCCA 1287, [2012] R.J.Q. 1243; *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394; *Trudel v. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413; *Toure v. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577; *Lambert v. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433; *Groupe d’action d’investisseurs dans*

Citée par le juge Gascon (dissident en partie)

Infineon Technologies AG c. Option consommateurs, 2013 CSC 59, [2013] 3 R.C.S. 600; *Vivendi Canada Inc. c. Dell’Aniello*, 2014 CSC 1, [2014] 1 R.C.S. 3; *M. (K.) c. M. (H.)*, [1992] 3 R.C.S. 6; *Roussel c. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555; *Global Credit & Collection Inc. c. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12; *Équipement Industriel Robert Inc. c. 9061-2110 Québec Inc.*, 2004 CanLII 10729; *Heritage Capital Corp. c. Équitable, Cie de fiducie*, 2016 CSC 19, [2016] 1 R.C.S. 306; *Dell Computer Corp. c. Union des consommateurs*, 2007 CSC 34, [2007] 2 R.C.S. 801; *Régie des rentes du Québec c. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 CSC 46, [2013] 3 R.C.S. 125; *Western Minerals Ltd. c. Gaumont*, [1953] 1 R.C.S. 345; *Gravel c. Cité de St-Léonard*, [1978] 1 R.C.S. 660; *Chambre des notaires du Québec c. Haltrecht*, [1992] R.J.Q. 947; *Kent c. The King*, [1924] R.C.S. 388; *Banque de Nouvelle-Écosse c. Cohen*, 1999 CanLII 13720; *Québec (Commission de la construction) c. Gastier inc.*, 1998 CanLII 13132; *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670; *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385; *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394; *Marcotte c. Longueuil (Ville)*, 2009 CSC 43, [2009] 3 R.C.S. 65; *Asselin c. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673.

Citée par le juge Côté (dissidente)

Vivendi Canada Inc. c. Dell’Aniello, 2014 CSC 1, [2014] 1 R.C.S. 3; *Société canadienne des postes c. Lépine*, 2009 CSC 16, [2009] 1 R.C.S. 549; *Infineon Technologies AG c. Option consommateurs*, 2013 CSC 59, [2013] 3 R.C.S. 600; *Marcotte c. Longueuil (Ville)*, 2009 CSC 43, [2009] 3 R.C.S. 65; *Sofio c. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820; *Bouchard c. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349; *Option Consommateurs c. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416; *Bou Malhab c. Diffusion Métromédia CMR inc.*, 2011 CSC 9, [2011] 1 R.C.S. 214; *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec c. Commission des transports de la communauté urbaine de Québec*, [1981] 1 R.C.S. 424; *Pharmascience inc. c. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367; *Option Consommateurs c. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201; *Union des consommateurs c. Bell Canada*, 2012 QCCA 1287, [2012] R.J.Q. 1243; *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394; *Trudel c. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413; *Toure c. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577; *Lambert c. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433; *Groupe d’action*

Biosyntech v. Tsang, 2016 QCCA 1923; *Fortier v. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195; *Sibiga v. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299; *Charles v. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716; *Asselin v. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673; *Domaine de l'Orée des bois La Plaine inc. v. Garon*, 2012 QCCA 269; *Lanoué v. Brasserie Labatt ltée*, 1999 CanLII 13784; *Coutu v. Québec (Commission des droits de la personne)*, 1998 CanLII 13100; *Deraspe v. Zinc électrolytique du Canada ltée*, 2014 QCCS 1182, aff'd 2014 QCCA 2266, leave to appeal refused, [2015] 2 S.C.R. vi; *Labranche v. Énergie éolienne des Moulins, s.e.c.*, 2016 QCCS 1479, application for leave to appeal dismissed, 2016 QCCA 1879; *Option Consommateurs v. LG Chem Ltd.*, 2017 QCCS 3569; *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385; *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670; *Alexandre v. Dufour*, [2005] R.J.Q. 1; *Pierre-Louis v. Québec (Ville de)*, 2008 QCCA 1687, [2008] R.J.Q. 2063; *Andreou v. Agence du revenu du Québec*, 2018 QCCA 695; *Roussel v. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555; *Global Credit & Collection Inc. v. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12; *Gauthier v. Beaumont*, [1998] 2 S.C.R. 3; *Pellerin Savitz LLP v. Guindon*, 2017 SCC 29, [2017] 1 S.C.R. 575; *Imperial Oil v. Jacques*, 2014 SCC 66, [2014] 3 S.C.R. 287; *Rizzo & Rizzo Shoes Ltd. (Re)*, [1998] 1 S.C.R. 27; *Schwartz v. Canada*, [1996] 1 S.C.R. 254; *Proulx v. Desbiens*, 2014 QCCS 4117; *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34; *Ryan v. Moore*, 2005 SCC 38, [2005] 2 S.C.R. 53; *Canadian National Railway Co. v. Canada (Attorney General)*, 2014 SCC 40, [2014] 2 S.C.R. 135; *Catudal v. Borduas*, 2006 QCCA 1090, [2006] R.J.Q. 2052; *P.L. v. J.L.*, 2011 QCCA 1233, [2011] R.J.Q. 1274; *C. (S.) v. Archevêque catholique romain de Québec*, 2009 QCCA 1349, 326 D.L.R. (4th) 196; *Christensen v. Roman Catholic Archbishop of Québec*, 2010 SCC 44, [2010] 2 S.C.R. 694; *Angus v. Sun Alliance Insurance Co.*, [1988] 2 S.C.R. 256; *British Columbia v. Imperial Tobacco Canada Ltd.*, 2005 SCC 49, [2005] 2 S.C.R. 473; *Tran v. Canada (Public Safety and Emergency Preparedness)*, 2017 SCC 50, [2017] 2 S.C.R. 289; *Banque de Nouvelle-Écosse v. Cohen*, 1999 CanLII 13720; *Québec (Commission de la construction) v. Gastier inc.*, 1998 CanLII 13132; *Gravel v. City of St-Léonard*, [1978] 1 S.C.R. 660; *Régie des rentes du Québec v. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 SCC 46, [2013] 3 S.C.R. 125; *Western Minerals Ltd. v. Gaumont*, [1953] 1 S.C.R. 345; *Reid v. Reid* (1886), 31 Ch. D. 402; *Kent v. The King*, [1924] S.C.R. 388.

Statutes and Regulations Cited

Act respecting the implementation of the reform of the Civil Code, CQLR, c. CCQ-1992, s. 6.

d'investisseurs dans Biosyntech c. Tsang, 2016 QCCA 1923; *Fortier c. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195; *Sibiga c. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299; *Charles c. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716; *Asselin c. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673; *Domaine de l'Orée des bois La Plaine inc. c. Garon*, 2012 QCCA 269; *Lanoué c. Brasserie Labatt ltée*, 1999 CanLII 13784; *Coutu c. Québec (Commission des droits de la personne)*, 1998 CanLII 13100; *Deraspe c. Zinc électrolytique du Canada ltée*, 2014 QCCS 1182, conf. par 2014 QCCA 2266, autorisation d'appel refusée, [2015] 2 R.C.S. vi; *Labranche c. Énergie éolienne des Moulins, s.e.c.*, 2016 QCCS 1479, demande de permission d'appel rejetée, 2016 QCCA 1879; *Option Consommateurs c. LG Chem Ltd.*, 2017 QCCS 3569; *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385; *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670; *Alexandre c. Dufour*, [2005] R.J.Q. 1; *Pierre-Louis c. Québec (Ville de)*, 2008 QCCA 1687, [2008] R.J.Q. 2063; *Andreou c. Agence du revenu du Québec*, 2018 QCCA 695; *Roussel c. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555; *Global Credit & Collection Inc. c. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12; *Gauthier c. Beaumont*, [1998] 2 R.C.S. 3; *Pellerin Savitz s.e.n.c.r.l. c. Guindon*, 2017 CSC 29, [2017] 1 R.C.S. 575; *Pétrolière Impériale c. Jacques*, 2014 CSC 66, [2014] 3 R.C.S. 287; *Rizzo & Rizzo Shoes Ltd. (Re)*, [1998] 1 R.C.S. 27; *Schwartz c. Canada*, [1996] 1 R.C.S. 254; *Proulx c. Desbiens*, 2014 QCCS 4117; *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34; *Ryan c. Moore*, 2005 CSC 38, [2005] 2 R.C.S. 53; *Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada c. Canada (Procureur général)*, 2014 CSC 40, [2014] 2 R.C.S. 135; *Catudal c. Borduas*, 2006 QCCA 1090, [2006] R.J.Q. 2052; *P.L. c. J.L.*, 2011 QCCA 1233, [2011] R.J.Q. 1274; *S.C. c. Archevêque catholique romain de Québec*, 2009 QCCA 1349, [2009] R.J.Q. 1970; *Christensen c. Archevêque catholique romain de Québec*, 2010 CSC 44, [2010] 2 R.C.S. 694; *Angus c. Sun Alliance compagnie d'assurance*, [1988] 2 R.C.S. 256; *Colombie-Britannique c. Imperial Tobacco Canada Ltée*, 2005 CSC 49, [2005] 2 R.C.S. 473; *Tran c. Canada (Sécurité publique et Protection civile)*, 2017 CSC 50, [2017] 2 R.C.S. 289; *Banque de Nouvelle-Écosse c. Cohen*, 1999 CanLII 13720; *Québec (Commission de la construction) c. Gastier inc.*, 1998 CanLII 13132; *Gravel c. Cité de St-Léonard*, [1978] 1 R.C.S. 660; *Régie des rentes du Québec c. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 CSC 46, [2013] 3 R.C.S. 125; *Western Minerals Ltd. c. Gaumont*, [1953] 1 R.C.S. 345; *Reid c. Reid* (1886), 31 Ch. D. 402; *Kent c. The King*, [1924] R.C.S. 388.

Lois et règlements cités

Code civil du Québec, art. 298, 302, 309, 317, Livre cinquième, 1457, 1463, 1526, 1528, 1529, Livre huitième,

- Act to amend the charter of Les Religieux de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 121.
- Act to amend the Crime Victims Compensation Act, the Act to promote good citizenship and certain provisions of the Civil Code concerning prescription*, S.Q. 2013, c. 8, s. 13 [Act 8].
- Act to incorporate Les Frères de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 122.
- Act to incorporate Les Religieux de Ste. Croix*, S.Q. 1935, c. 152.
- Act to incorporate “St. Joseph’s Oratory of Mount Royal”*, S.Q. 1916, c. 90, preamble, ss. 1, 2, 4, 5, 7.
- Act to reform the Code of Civil Procedure*, S.Q. 2002, c. 7, s. 150.
- Business Corporations Act*, CQLR, c. S-31.1.
- Civil Code of Québec*, art. 298, 302, 309, 317, Book Five, 1457, 1463, 1526, 1528, 1529, Book Eight, 2878, 2880 para. 2, 2904, 2905, 2921, 2925, 2926, 2926.1, 2927, 2928, 2932.
- Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25, art. 1003.
- Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25.01, art. 23, 51, 571, 574, 575, 588 para. 2.
- Companies Act*, CQLR, c. C-38, Part III, s. 18(6).
- Interpretation Act*, CQLR, c. I-16, ss. 41, 41.1, 50.
- Religious Corporations Act*, CQLR, c. C-71 [previously the *Religious Corporations Act*, S.Q. 1971, c. 75], ss. 1 “congregation”, “church”, 2, 8, 8.1, 13, 14, 14.1, 16.
- 2878, 2880 al. 2, 2904, 2905, 2921, 2925, 2926, 2926.1, 2927, 2928, 2932.
- Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25, art. 1003.
- Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25.01, art. 23, 51, 571, 574, 575, 588 al. 2.
- Loi constituant en corporation l’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, S.Q. 1916, c. 90, préambule, art. 1, 2, 4, 5, 7.
- Loi constituant en corporation Les Frères de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 122.
- Loi constituant en corporation les Religieux de Sainte-Croix*, S.Q. 1935, c. 152.
- Loi d’interprétation*, RLRQ, c. I-16, art. 41, 41.1, 50.
- Loi modifiant la charte de Les Religieux de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 121.
- Loi modifiant la Loi sur l’indemnisation des victimes d’actes criminels, la Loi visant à favoriser le civisme et certaines dispositions du Code civil relatives à la prescription*, L.Q. 2013, c. 8, art. 13 [Loi 8].
- Loi portant réforme du Code de procédure civile*, L.Q. 2002, c. 7, art. 150.
- Loi sur l’application de la réforme du Code civil*, RLRQ, c. CCQ-1992, art. 6.
- Loi sur les compagnies*, RLRQ, c. C-38, partie III, art. 18(6).
- Loi sur les corporations religieuses*, RLRQ, c. C-71 [auparavant la *Loi des corporations religieuses*, L.Q. 1971, c. 75], art. 1 « congrégation », « église », 2, 8, 8.1, 13, 14, 14.1, 16.
- Loi sur les sociétés par actions*, RLRQ, c. S-31.1.

Authors Cited

- Aimar, Veronica. “L’autorisation de l’action collective: raisons d’être, application et changements à venir”, in Catherine Piché, ed., *The Class Action Effect*. Montréal: Yvon Blais, 2018, 149.
- Baudouin, Jean-Louis, et Pierre-Gabriel Jobin. *Les obligations*, 7^e éd., par Pierre-Gabriel Jobin et Nathalie Vézina. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2013.
- Baudouin, Jean-Louis, Patrice Deslauriers et Benoît Moore. *La responsabilité civile*, 8^e éd. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2014.
- Chamberland, Luc, dir. *Le grand collectif: Code de procédure civile — Commentaires et annotations*, 2^e éd. Montréal: Yvon Blais, 2017.
- Côté, Pierre-André, et Daniel Jutras. *Le droit transitoire civil: Sources annotées*, Cowansville, Que.: Yvon Blais, 1994 (feuilles mobiles mises à jour février 2006, envoi n° 17).
- Côté, Pierre-André, in collaboration with Stéphane Beaulac and Mathieu Devinat. *The Interpretation of Legislation in Canada*, 4th ed. Toronto: Carswell, 2011.

Doctrine et autres documents cités

- Aimar, Veronica. « L’autorisation de l’action collective : raisons d’être, application et changements à venir », dans Catherine Piché, dir., *L’effet de l’action collective*, Montréal, Yvon Blais, 2018, 149.
- Baudouin, Jean-Louis, et Pierre-Gabriel Jobin. *Les obligations*, 7^e éd., par Pierre-Gabriel Jobin et Nathalie Vézina, Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2013.
- Baudouin, Jean-Louis, Patrice Deslauriers et Benoît Moore. *La responsabilité civile*, 8^e éd., Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2014.
- Chamberland, Luc, dir. *Le grand collectif : Code de procédure civile — Commentaires et annotations*, 2^e éd., Montréal, Yvon Blais, 2017.
- Côté, Pierre-André, avec la collaboration de Stéphane Beaulac et Mathieu Devinat. *Interprétation des lois*, 4^e éd., Montréal, Thémis, 2009.
- Côté, Pierre-André, et Daniel Jutras. *Le droit transitoire civil : Sources annotées*, Cowansville (Qc), Yvon Blais, 1994 (feuilles mobiles mises à jour février 2006, envoi n° 17).

- Cotnam, Geneviève. “Chronique — La prescription en matière d’actes criminels et d’agressions sexuelles: la question est-elle réellement close?”, *Repères*, mars 2014 (available online in La référence).
- Craies, William Feilden. *Craies on Legislation: A Practitioners’ Guide to the Nature, Process, Effect and Interpretation of Legislation*, 11th ed., by Daniel Greenberg. London: Sweet & Maxwell, 2017.
- Craies, William Feilden. *Craies on Statute Law*, 7th ed., by S. G. G. Edgar. London: Sweet & Maxwell, 1971.
- Crête, Raymonde, et Stéphane Rousseau. *Droit des sociétés par actions*, 3^e éd. Montréal: Thémis, 2011.
- Durocher, André, et Claude Marseille. “Autorisation d’exercer une action collective”, dans *JurisClasseur Québec — Collection droit civil — Procédure civile II*, par Pierre-Claude Lafond, dir. Montréal: LexisNexis, 2015, fascicule 21 (feuilles mobiles mises à jour novembre 2018).
- Ferland, Denis, et Benoît Emery. *Précis de procédure civile du Québec*, vol. 2, 5^e éd. Montréal: Yvon Blais, 2015.
- Finn, Shaun. *Recours singulier et collectif: Redéfinir le recours collectif comme procédure particulière*. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2011.
- Finn, Shaun E. *Class Actions in Québec: Notes for Non-Residents*, 2nd ed. Montréal: Yvon Blais, 2018.
- Finn, Shaun E. *L’action collective au Québec*. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2016.
- Finn, Shaun E., dir. *Manuel de l’action collective*. Montréal: LexisNexis, 2017.
- Fortier-Dumais, Stéphanie. “La prescription”, dans *Collection de droit de l’École du Barreau du Québec 2018-2019*, vol. 5, *Responsabilité*. Montréal: Yvon Blais, 2018, 251.
- Gervais, Céline. *La prescription*. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2009.
- Ghestin, Jacques, et Gilles Goubeaux. *Traité de droit civil: Introduction générale*, 3^e éd. Paris: Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1990.
- Jutras, Daniel. “À propos de l’opportunité du recours collectif”, dans *Colloque sur les recours collectifs 2007*. Montréal: Association du Barreau canadien, 2007, 7.
- Lafond, Pierre-Claude. *Le recours collectif comme voie d’accès à la justice pour les consommateurs*. Montréal: Thémis, 1996.
- Lafond, Pierre-Claude. “Le recours collectif: entre la commodité procédurale et la justice sociale” (1998-1999), 29 *R.D.U.S.* 4.
- Lafond, Pierre-Claude. *Le recours collectif, le rôle du juge et sa conception de la justice: impact et évolution*. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2006.
- Cotnam, Geneviève. « Chronique — La prescription en matière d’actes criminels et d’agressions sexuelles : la question est-elle réellement close? », *Repères*, mars 2014 (accessible en ligne dans La référence).
- Craies, William Feilden. *Craies on Legislation : A Practitioners’ Guide to the Nature, Process, Effect and Interpretation of Legislation*, 11th ed., by Daniel Greenberg, London, Sweet & Maxwell, 2017.
- Craies, William Feilden. *Craies on Statute Law*, 7th ed., by S. G. G. Edgar, London, Sweet & Maxwell, 1971.
- Crête, Raymonde, et Stéphane Rousseau. *Droit des sociétés par actions*, 3^e éd., Montréal, Thémis, 2011.
- Durocher, André, et Claude Marseille. « Autorisation d’exercer une action collective », dans *JurisClasseur Québec — Collection droit civil — Procédure civile II*, par Pierre-Claude Lafond, dir., Montréal, LexisNexis, 2015, fascicule 21 (feuilles mobiles mises à jour novembre 2018).
- Ferland, Denis, et Benoît Emery. *Précis de procédure civile du Québec*, vol. 2, 5^e éd., Montréal, Yvon Blais, 2015.
- Finn, Shaun. *Recours singulier et collectif : Redéfinir le recours collectif comme procédure particulière*, Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2011.
- Finn, Shaun E. *Class Actions in Québec : Notes for Non-Residents*, 2nd ed., Montréal, Yvon Blais, 2018.
- Finn, Shaun E. *L’action collective au Québec*, Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2016.
- Finn, Shaun E., dir. *Manuel de l’action collective*, Montréal, LexisNexis, 2017.
- Fortier-Dumais, Stéphanie. « La prescription », dans *Collection de droit de l’École du Barreau du Québec 2018-2019*, vol. 5, *Responsabilité*, Montréal, Yvon Blais, 2018, 251.
- Gervais, Céline. *La prescription*, Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2009.
- Ghestin, Jacques, et Gilles Goubeaux. *Traité de droit civil : Introduction générale*, 3^e éd., Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1990.
- Jutras, Daniel. « À propos de l’opportunité du recours collectif », dans *Colloque sur les recours collectifs 2007*, Montréal, Association du Barreau canadien, 2007, 7.
- Lafond, Pierre-Claude. *Le recours collectif comme voie d’accès à la justice pour les consommateurs*, Montréal, Thémis, 1996.
- Lafond, Pierre-Claude. « Le recours collectif : entre la commodité procédurale et la justice sociale » (1998-1999), 29 *R.D.U.S.* 4.
- Lafond, Pierre-Claude. *Le recours collectif, le rôle du juge et sa conception de la justice : impact et évolution*, Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2006.

- Lambert, Édith. « Commentaire sur l'article 2926.1 C.c.Q. », dans *Commentaires sur le Code civil du Québec (DCQ)*. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2014.
- Langevin, Louise. « Suspension de la prescription extinctive : à l'impossible nul n'est tenu » (1996), 56 *R. du B.* 265.
- Langevin, Louise, et Nathalie Des Rosiers, avec la collaboration de Marie-Pier Nadeau. *L'indemnisation des victimes de violence sexuelle et conjugale*, 2^e éd. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 2012.
- Levesque, Frédéric. « Renouveau doctrinal en droit de la prescription » (2011), 52 *C. de D.* 315.
- Levesque, Frédéric, et Claudie-Émilie Wagner-Lapierre. « La réforme de la prescription civile en matière d'infraction criminelle : une occasion manquée pour les victimes de préjudice corporel » (2015), 49 *R.J.T.U.M.* 685.
- Marseille, Claude. « Le danger d'abaisser le seuil d'autorisation en matière d'actions collectives — Perspectives d'un avocat de la défense », in Catherine Piché, ed., *The Class Action Effect*. Montréal: Yvon Blais, 2018, 247.
- Martel, Paul. *Business Corporations in Canada: Legal and Practical Aspects*. Toronto: Thomson Reuters, 2005 (loose-leaf updated 2018, release 7).
- Martel, Paul, avec la collaboration de Georges A. Lebel et Luc Martel. *La corporation sans but lucratif au Québec*. Montréal: Wilson & Lafleur/Martel ltée, 1987 (feuilles mobiles mises à jour juillet 2018, envoi n° 49).
- Mazeaud, Henri, et autres. *Leçons de droit civil*, 8^e éd., t. II, vol. I, *Obligations: théorie générale*. Paris: Montchrestien, 1991.
- McCann, Julie. *Prescriptions extinctives et fins de non-recevoir*. Montréal: Wilson & Lafleur, 2011.
- Ogilvie, M. H. *Religious Institutions and the Law in Canada*, 4th ed. Toronto: Irwin Law, 2017.
- Québec. Assemblée nationale. Commission permanente des institutions. « Étude détaillée du projet de loi n° 22 — Loi modifiant la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels », *Journal des débats*, vol. 43, n° 47, 1^{re} sess., 40^e lég., 7 mai 2013, p. 3, 5, 7-9, 13, 20 et 32.
- Québec. Ministère de la Justice. *Commentaires du ministre de la Justice*, t. II, *Le Code civil du Québec — Un mouvement de société*. Québec: Publications du Québec, 1993.
- Québec. Ministère de la Justice. *Commentaires de la ministre de la Justice: Code de procédure civile, chapitre C-25.01*. Montréal: SOQUIJ, 2015.
- Roubier, Paul. *Le droit transitoire: conflits des lois dans le temps*, 2^e éd. Cowansville, Que.: Yvon Blais, 1993.
- Sullivan, Ruth. *Sullivan on the Construction of Statutes*, 6th ed. Markham, Ont.: LexisNexis, 2014.
- Turgeon, Jean. « Le Code civil du Québec, les personnes morales, l'article 317 C.c.Q. et la levée de l'immunité » (2011), 52 *C. de D.* 315.
- Lambert, Édith. « Commentaire sur l'article 2926.1 C.c.Q. », dans *Commentaires sur le Code civil du Québec (DCQ)*. Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2014.
- Langevin, Louise. « Suspension de la prescription extinctive : à l'impossible nul n'est tenu » (1996), 56 *R. du B.* 265.
- Langevin, Louise, et Nathalie Des Rosiers, avec la collaboration de Marie-Pier Nadeau. *L'indemnisation des victimes de violence sexuelle et conjugale*, 2^e éd., Cowansville (Qc), Yvon Blais, 2012.
- Levesque, Frédéric. « Renouveau doctrinal en droit de la prescription » (2011), 52 *C. de D.* 315.
- Levesque, Frédéric, et Claudie-Émilie Wagner-Lapierre. « La réforme de la prescription civile en matière d'infraction criminelle : une occasion manquée pour les victimes de préjudice corporel » (2015), 49 *R.J.T.U.M.* 685.
- Marseille, Claude. « Le danger d'abaisser le seuil d'autorisation en matière d'actions collectives — Perspectives d'un avocat de la défense », dans Catherine Piché, dir., *L'effet de l'action collective*, Montréal, Yvon Blais, 2018, 247.
- Martel, Paul. *La société par actions au Québec*, vol. I, *Les aspects juridiques*, Montréal, Wilson & Lafleur, 2011 (feuilles mobiles mises à jour septembre 2018, envoi n° 101).
- Martel, Paul, avec la collaboration de Georges A. Lebel et Luc Martel. *La corporation sans but lucratif au Québec*, Montréal, Wilson & Lafleur/Martel ltée, 1987 (feuilles mobiles mises à jour juillet 2018, envoi n° 49).
- Mazeaud, Henri, et autres. *Leçons de droit civil*, 8^e éd., t. II, vol. I, *Obligations: théorie générale*, Paris, Montchrestien, 1991.
- McCann, Julie. *Prescriptions extinctives et fins de non-recevoir*, Montréal, Wilson & Lafleur, 2011.
- Ogilvie, M. H. *Religious Institutions and the Law in Canada*, 4th ed., Toronto, Irwin Law, 2017.
- Québec. Assemblée nationale. Commission permanente des institutions. « Étude détaillée du projet de loi n° 22 — Loi modifiant la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels », *Journal des débats*, vol. 43, n° 47, 1^{re} sess., 40^e lég., 7 mai 2013, p. 3, 5, 7-9, 13, 20 et 32.
- Québec. Ministère de la Justice. *Commentaires de la ministre de la Justice: Code de procédure civile, chapitre C-25.01*, Montréal, SOQUIJ, 2015.
- Québec. Ministère de la Justice. *Commentaires du ministre de la Justice*, t. II, *Le Code civil du Québec — Un mouvement de société*, Québec, Publications du Québec, 1993.
- Roubier, Paul. *Le droit transitoire: conflits des lois dans le temps*, 2^e éd., Cowansville (Qc), Yvon Blais, 1993.
- Sullivan, Ruth. *Sullivan on the Construction of Statutes*, 6th ed., Markham (Ont.), LexisNexis, 2014.

des administrateurs, des dirigeants et des actionnaires” (2005), 65 *R. du B.* 115.

Wagner, Richard. “How the Class Action has evolved to become the Procedural Tool it is today”, in Catherine Piché, ed., *The Class Action Effect*. Montréal: Yvon Blais, 2018, 273.

APPEALS from a judgment of the Quebec Court of Appeal (Gagnon, Marcotte and Healy JJ.A.), 2017 QCCA 1460, [2017] J.Q. n° 13138 (QL), 2017 CarswellQue 8365 (WL Can.), setting aside a decision of Lanctôt J., 2015 QCCS 3583, [2015] J.Q. n° 7141 (QL), 2015 CarswellQue 7360 (WL Can.). Appeals dismissed, Wagner C.J. and Gascon and Rowe JJ. dissenting in part and Côté J. dissenting.

Marc Beauchemin and Emmanuel Laurin-Légaré, for the appellant/intervener L’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal.

Éric Simard, Stéphanie Lavallée and Marie-Pier Gagnon Nadeau, for the appellant/intervener Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix.

Robert Kugler, Alain Arsenault, Gilles Gareau, Pierre Boivin and Olivera Pajani, for the respondent.

English version of the judgment of Abella, Moldaver, Karakatsanis, Brown and Martin JJ. delivered by

BROWN J. —

I. Introduction

[1] I have read the carefully crafted reasons of my colleague Gascon J., in which he provides a thorough and comprehensive review of the facts and the judicial history. I will therefore limit myself here to a few words on the context of the two appeals before the Court. In his re-amended motion for authorization to institute a class action and to be a representative plaintiff dated May 8, 2015 (“application”), A.R.C., at pp. 96-111, and A.R.O., vol. I, at pp. 89-104, the

Turgeon, Jean. « Le *Code civil du Québec*, les personnes morales, l’article 317 C.c.Q. et la levée de l’immunité des administrateurs, des dirigeants et des actionnaires » (2005), 65 *R. du B.* 115.

Wagner, Richard. « Comment l’action collective est devenue la procédure qu’elle est aujourd’hui », dans Catherine Piché, dir., *L’effet de l’action collective*, Montréal, Yvon Blais, 2018, 273.

POURVOIS contre un arrêt de la Cour d’appel du Québec (les juges Gagnon, Marcotte et Healy), 2017 QCCA 1460, [2017] J.Q. n° 13138 (QL), 2017 CarswellQue 8365 (WL Can.), qui a infirmé une décision du juge Lanctôt, 2015 QCCS 3583, [2015] J.Q. n° 7141 (QL), 2015 CarswellQue 7360 (WL Can.). Pourvois rejetés, le juge en chef Wagner et les juges Gascon et Rowe sont dissidents en partie et la juge Côté est dissidente.

Marc Beauchemin et Emmanuel Laurin-Légaré, pour l’appelant/intervenant L’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal.

Éric Simard, Stéphanie Lavallée et Marie-Pier Gagnon Nadeau, pour l’appelante/intervenante la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix.

Robert Kugler, Alain Arsenault, Gilles Gareau, Pierre Boivin et Olivera Pajani, pour l’intimé.

Le jugement des juges Abella, Moldaver, Karakatsanis, Brown et Martin a été rendu par

LE JUGE BROWN —

I. Introduction

[1] J’ai pris connaissance des motifs rédigés avec soin par mon collègue le juge Gascon; il y dresse un portrait rigoureux et exhaustif des faits et de l’historique judiciaire. Je vais donc me contenter ici de rappeler brièvement le contexte des deux pourvois dont nous sommes saisis. Par sa *Requête réamendée pour autorisation d’exercer un recours collectif et pour être représentant* datée du 8 mai 2015 (« demande »), d.a.c., p. 96-111, et d.a.o., vol. I, p. 89-104, l’intimé

respondent, J.J., applies for authorization to institute a class action on behalf of all¹ victims of sexual assaults that are alleged to have been committed in various institutions in Quebec since 1940 by brothers and fathers who were members of the religious community known as the Congregation of Holy Cross. As defendants, J.J. has designated the appellant Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (“Congregation”) — which is at present the legal person whose objects are to organize, administer and maintain that religious community — and the appellant Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (“Oratory”) — which is an institution in which J.J. alleges he was sexually assaulted as a child and that is or was at the time of the events controlled by the religious community known as the Congregation of Holy Cross. The appellants vehemently object to the granting of authorization to institute a class action against them.

[2] The Congregation argues that it was constituted a corporation only in 2008 and that it cannot be held liable for acts that are for the most part alleged to have been committed before it was incorporated. It suggests that J.J. should instead have sued Corporation Jean-Brillant — a legal person that existed at the time of the events as “Les Frères de Sainte-Croix”, but that today reports no establishments or employees and does not have as its objects to organize, administer and maintain a religious congregation. The Oratory, for its part, submits that it has no connection with the religious community known as the Congregation of Holy Cross. It claims to be a distinct entity whose sole mission is to operate and maintain that place of worship. In addition, both the appellants are of the view that, in any event, J.J.’s personal action is irreparably forfeit as a result of art. 2926.1 para. 2 of the *Civil Code of Québec* (“C.C.Q.”).

[3] The Quebec Superior Court refused to authorize the institution of the class action against the two appellants, but a majority of the Quebec Court of

¹ With the exception of victims covered by another class action that has since been settled.

J.J. sollicite l’autorisation d’exercer une action collective au nom de toutes¹ les victimes d’agressions sexuelles qui, depuis 1940, auraient été commises au Québec dans divers établissements par des frères et des pères membres de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix. À titre de parties défenderesses, J.J. désigne l’appelante la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (« Congrégation ») — qui est la personne morale ayant aujourd’hui pour objets d’organiser, d’administrer et de maintenir cette communauté religieuse — et l’appelant l’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (« Oratoire ») — qui est un établissement dans lequel J.J. aurait personnellement subi des agressions sexuelles durant son enfance et qui est ou était à l’époque des faits contrôlé par la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix. Les appelants s’opposent farouchement à l’octroi de l’autorisation d’exercer une action collective contre eux.

[2] La Congrégation fait valoir que, comme elle n’a été constituée en personne morale qu’en 2008, elle ne saurait être tenue responsable d’actes qui, pour la plupart, auraient été commis avant sa constitution. La Congrégation suggère que J.J. aurait plutôt dû poursuivre la Corporation Jean-Brillant — une personne morale qui existait à l’époque des faits sous le nom « Les Frères de Sainte-Croix », mais qui ne fait aujourd’hui état d’aucun établissement ni d’aucun employé, et qui n’a pas pour objets d’organiser, d’administrer et de maintenir une congrégation religieuse. Pour sa part, l’Oratoire prétend n’avoir aucun lien avec la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix. Il soutient être une entité distincte ayant comme seule mission d’exploiter et d’entretenir ce lieu de culte. Par ailleurs, les deux appelants sont d’avis que l’action personnelle de J.J. est de toute façon irrémédiablement déchuée en raison de l’art. 2926.1 al. 2 du *Code civil du Québec* (« C.c.Q. »).

[3] La Cour supérieure du Québec a refusé d’autoriser l’exercice de l’action collective contre les deux appelants, mais la majorité de la Cour d’appel du

¹ À l’exception des victimes visées par un autre recours collectif qui a depuis fait l’objet d’un règlement.

Appeal reversed that judgment. The dissenting Court of Appeal judge agreed with authorizing the class action against the Congregation, but not against the Oratory.

[4] I am in complete agreement with the analysis of my colleague Gascon J. on the subject of art. 2926.1 *C.C.Q.*, and in particular with his conclusion that the second paragraph of that article does not, as the appellants argue, create a term for forfeiture (*délai de déchéance*). I also concur in his proposal that the Congregation's appeal be dismissed. With great respect, however, I cannot agree with his conclusion regarding the Oratory. In my opinion, the judgment in which the Superior Court denied authorization to institute a class action against both the Congregation *and* the Oratory is tainted by numerous errors, of fact and of law, in relation to *all* the conditions set out in art. 575 of the *Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25.01 ("*C.C.P.*"), formerly art. 1003 of the *Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25. It was therefore open to the Court of Appeal to intervene and to substitute its own assessment with regard to those conditions for that of the Superior Court judge.

[5] With respect, I see nothing that would justify this Court in reversing the Court of Appeal's decision to authorize the institution of a class action against both the Congregation *and* the Oratory. The connection between the Congregation and the Oratory is so close — J.J.'s allegations and the exhibits filed in support of the application against *both* these entities are in fact largely *identical* — that, respectfully, the result proposed by the dissenting Court of Appeal judge is not really convincing. Similarly, the Superior Court judge's assertion that the application is [TRANSLATION] "practically silent regarding involvement on the Oratory's part" is, again with respect, incorrect, and clearly does not suffice to dispose of the proposed class action against the Oratory: 2015 QCCS 3583, at para. 137 (CanLII). The main allegations in the application, set out in paras. 3.33 to 3.38, are written in the plural ("the respondents") and therefore apply to the Oratory *as much as* to the Congregation. The two appeals should accordingly be dismissed, with costs to J.J.

Québec a infirmé ce jugement. La juge dissidente en Cour d'appel s'est dite d'accord pour autoriser l'exercice de l'action collective contre la Congrégation, mais non contre l'Oratoire.

[4] Je partage entièrement l'analyse de mon collègue le juge Gascon portant sur l'art. 2926.1 *C.c.Q.*, en particulier sa conclusion selon laquelle le second alinéa de cet article ne crée aucun délai de déchéance, contrairement à ce que prétendent les appelants. Je souscris également à ses motifs suggérant le rejet du pourvoi de la Congrégation. Soit dit en tout respect, cependant, je ne peux me rallier à sa conclusion au sujet de l'Oratoire. En effet, je suis d'avis que le jugement de la Cour supérieure refusant d'autoriser l'exercice de l'action collective contre la Congrégation *et* contre l'Oratoire est entaché de nombreuses erreurs, de fait et de droit, et ce, à l'égard de *toutes* les conditions énoncées à l'art. 575 du *Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25.01 (« *C.p.c.* »), auparavant l'art. 1003 du *Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25. La Cour d'appel pouvait dès lors intervenir et substituer sa propre appréciation de ces conditions à celle du juge de la Cour supérieure.

[5] Avec égards, je ne vois aucune raison qui justifierait notre Cour d'infirmier la décision de la Cour d'appel d'autoriser l'exercice de l'action collective contre la Congrégation *et* contre l'Oratoire. En fait, le lien entre la Congrégation et l'Oratoire est à ce point étroit — les allégations de J.J. et les pièces présentées au soutien de la demande à l'encontre de ces *deux* entités étant de fait largement *identiques* — que le résultat suggéré par la juge dissidente en Cour d'appel n'est pas, soit dit en tout respect, tout à fait convaincant. De même, l'affirmation du juge de la Cour supérieure selon laquelle la demande serait « pratiquement silencieuse à l'égard de l'implication de l'Oratoire » est, soit dit encore en tout respect, inexacte, et ne suffit certainement pas à écarter l'action collective projetée contre l'Oratoire : 2015 QCCS 3583, par. 137 (CanLII). Les allégations principales de la demande figurant aux par. 3.33 à 3.38 sont rédigées au pluriel (« les intimés ») et visent par conséquent *autant* l'Oratoire *que* la Congrégation. Les deux pourvois devraient donc être rejetés, avec dépens en faveur de J.J.

II. Analysis

[6] Article 571 para. 1 *C.C.P.* defines the class action as a procedural means enabling a person who is a member of a class of persons to sue, without a mandate, on behalf of all the members of the class and to represent the class. This procedural vehicle has several objectives, namely to facilitate access to justice, to modify harmful behaviour and to conserve judicial resources: *Hollick v. Toronto (City)*, 2001 SCC 68, [2001] 3 S.C.R. 158, at para. 15; *Western Canadian Shopping Centres Inc. v. Dutton*, 2001 SCC 46, [2001] 2 S.C.R. 534, at paras. 27-29; *Vivendi Canada Inc. v. Dell’Aniello*, 2014 SCC 1, [2014] 1 S.C.R. 3, at para. 1. Prior authorization of a court is required for a person to institute a class action: art. 574 para. 1 *C.C.P.* In disposing of an application for authorization of this nature, the court must assess the four conditions set out in art. 575 *C.C.P.*, which reads as follows:

575. The court authorizes the class action and appoints the class member it designates as representative plaintiff if it is of the opinion that

(1) the claims of the members of the class raise identical, similar or related issues of law or fact;

(2) the facts alleged appear to justify the conclusions sought;

(3) the composition of the class makes it difficult or impracticable to apply the rules for mandates to take part in judicial proceedings on behalf of others or for consolidation of proceedings; and

(4) the class member appointed as representative plaintiff is in a position to properly represent the class members.

[7] At the authorization stage, the court plays a “screening” role: *Infineon Technologies AG v. Option consommateurs*, 2013 SCC 59, [2013] 3 S.C.R. 600, at paras. 59 and 65; *Vivendi*, at para. 37. It must simply ensure that the applicant meets the conditions of art. 575 *C.C.P.* If the conditions are met, the class action must be authorized. The Superior Court will consider the merits of the case later. This means that, in determining whether the conditions

II. Analyse

[6] L’article 571 al. 1 *C.p.c.* définit l’action collective comme étant le moyen procédural qui permet à une personne d’agir en demande, sans mandat, pour le compte de tous les membres d’un groupe dont elle fait partie et de le représenter. Ce véhicule procédural poursuit plusieurs objectifs, à savoir faciliter l’accès à la justice, modifier des comportements préjudiciables et économiser les ressources judiciaires : *Hollick c. Toronto (Ville)*, 2001 CSC 68, [2001] 3 R.C.S. 158, par. 15; *Western Canadian Shopping Centres Inc. c. Dutton*, 2001 CSC 46, [2001] 2 R.C.S. 534, par. 27-29; *Vivendi Canada Inc. c. Dell’Aniello*, 2014 CSC 1, [2014] 1 R.C.S. 3, par. 1. Une personne ne peut exercer l’action collective qu’avec l’autorisation préalable du tribunal : art. 574 al. 1 *C.p.c.* Lorsqu’il décide du sort d’une telle demande d’autorisation, le tribunal doit évaluer les quatre conditions prévues à l’art. 575 *C.p.c.*, lequel est rédigé comme suit :

575. Le tribunal autorise l’exercice de l’action collective et attribue le statut de représentant au membre qu’il désigne s’il est d’avis que :

1° les demandes des membres soulèvent des questions de droit ou de fait identiques, similaires ou connexes;

2° les faits allégués paraissent justifier les conclusions recherchées;

3° la composition du groupe rend difficile ou peu pratique l’application des règles sur le mandat d’ester en justice pour le compte d’autrui ou sur la jonction d’instance;

4° le membre auquel il entend attribuer le statut de représentant est en mesure d’assurer une représentation adéquate des membres.

[7] À l’étape de l’autorisation, le tribunal exerce un « rôle de filtrage » : *Infineon Technologies AG c. Option consommateurs*, 2013 CSC 59, [2013] 3 R.C.S. 600, par. 59 et 65; *Vivendi*, par. 37. Il doit simplement s’assurer que le demandeur satisfait aux conditions énoncées à l’art. 575 *C.p.c.* Dans l’affirmative, l’exercice de l’action collective doit être autorisé. La Cour supérieure procédera plus tard à l’examen du fond du litige. Ainsi, lorsqu’il vérifie si les conditions

of art. 575 *C.C.P.* are met at the authorization stage, the judge is ruling on a purely procedural question. The judge must not deal with the merits of the case, as they are to be considered only after the application for authorization has been granted: *Infineon*, at para. 68; *Vivendi*, at para. 37; *Marcotte v. Longueuil (City)*, 2009 SCC 43, [2009] 3 S.C.R. 65, at para. 22.

[8] The Court has given “a broad interpretation and application to the requirements for authorization [of the institution of a class action], and ‘the tenor of the jurisprudence clearly favours easier access to the class action as a vehicle for achieving the twin goals of deterrence and victim compensation’”: *Bank of Montreal v. Marcotte*, 2014 SCC 55, [2014] 2 S.C.R. 725, at para. 43, quoting *Infineon*, at para. 60; see also *Marcotte v. Longueuil*, at para. 22. In other words, the class action is *not* an [TRANSLATION] “exceptional remedy” that must be interpreted narrowly: *Tremaine v. A.H. Robins Canada Inc.*, [1990] R.D.J. 500 (C.A.); see also *Comité d’environnement de La Baie Inc. v. Société d’électrolyse et de chimie Alcan Ltée*, [1990] R.J.Q. 655 (C.A.). On the contrary, it is [TRANSLATION] “an ordinary remedy whose purpose is to foster social justice”: *Harmegnies v. Toyota Canada inc.*, 2008 QCCA 380, at para. 29 (CanLII); see also *Bisaillon v. Concordia University*, 2006 SCC 19, [2006] 1 S.C.R. 666, at para. 16; *Pharmascience inc. v. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437, at para. 20 (CanLII); *Trottier v. Canadian Malartic Mine*, 2018 QCCA 1075, at paras. 35-36 (CanLII). There are those who consider that [TRANSLATION] “the class action is highly appropriate in sexual abuse cases, given the great vulnerability of the victims”: L. Langevin and N. Des Rosiers, with the collaboration of M.-P. Nadeau, *L’indemnisation des victimes de violence sexuelle et conjugale* (2nd ed. 2012), at p. 370; see also, on this point, *Rumley v. British Columbia*, 2001 SCC 69, [2001] 3 S.C.R. 184, at para. 39; *Griffith v. Winter*, 2002 BCSC 1219, 23 C.P.C. (5th) 336, at para. 38, aff’d 2003 BCCA 367, 15 B.C.L.R. (4th) 390.

[9] In ruling on the Oratory’s appeal, there are two questions that must be answered. The first is whether the Court of Appeal’s intervention in the Superior Court judge’s decision was justified. The second, which arises only if the Court of Appeal is found to

prévues à l’art. 575 *C.p.c.* sont respectées au stade de l’autorisation, le juge tranche une question purement procédurale. Il ne doit pas se pencher sur le fond du litige, étape qui s’amorce seulement après l’octroi de la demande d’autorisation : *Infineon*, par. 68; *Vivendi*, par. 37; *Marcotte c. Longueuil (Ville)*, 2009 CSC 43, [2009] 3 R.C.S. 65, par. 22.

[8] La Cour privilégie « une interprétation et une application larges des critères d’autorisation [de l’exercice de l’action collective] et ‘la jurisprudence a clairement voulu faciliter l’exercice des [actions collectives] comme moyen d’atteindre le double objectif de la dissuasion et de l’indemnisation des victimes’ » : *Banque de Montréal c. Marcotte*, 2014 CSC 55, [2014] 2 R.C.S. 725, par. 43, citant *Infineon*, par. 60; voir aussi *Marcotte c. Longueuil*, par. 22. Autrement dit, l’action collective n’est *pas* un « recours exceptionnel » commandant une interprétation restrictive : *Tremaine c. A.H. Robins Canada Inc.*, [1990] R.D.J. 500 (C.A.); voir aussi *Comité d’environnement de La Baie Inc. c. Société d’électrolyse et de chimie Alcan Ltée*, [1990] R.J.Q. 655 (C.A.). Au contraire, il s’agit d’« un remède ordinaire qui vise à favoriser une meilleure justice sociale » : *Harmegnies c. Toyota Canada inc.*, 2008 QCCA 380, par. 29 (CanLII); voir aussi *Bisaillon c. Université Concordia*, 2006 CSC 19, [2006] 1 R.C.S. 666, par. 16; *Pharmascience inc. c. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367, par. 20 (CanLII); *Trottier c. Canadian Malartic Mine*, 2018 QCCA 1075, par. 35-36 (CanLII). Certains considèrent que « [l’action collective] est très approprié[e] dans les cas de sévices sexuels, étant donné la grande vulnérabilité des victimes » : L. Langevin et N. Des Rosiers, avec la collaboration de M.-P. Nadeau, *L’indemnisation des victimes de violence sexuelle et conjugale* (2^e éd. 2012), p. 370; voir également, en ce sens, *Rumley c. Colombie-Britannique*, 2001 CSC 69, [2001] 3 R.C.S. 184, par. 39; *Griffith c. Winter*, 2002 BCSC 1219, 23 C.P.C. (5th) 336, par. 38, conf. par 2003 BCCA 367, 15 B.C.L.R. (4th) 390.

[9] Pour trancher le pourvoi de l’Oratoire, il faut répondre à deux questions. La première est celle de savoir si l’intervention de la Cour d’appel à l’égard de la décision du juge de la Cour supérieure était justifiée. La deuxième — qui ne se pose que si l’on

have been justified in intervening and in substituting its own assessment with respect to the conditions of art. 575 *C.C.P.* for that of the Superior Court judge, is whether the Court of Appeal's decision to authorize the class action against both the Congregation *and* the Oratory is itself tainted by an error that justifies a review by this Court.

A. *Was the Court of Appeal's Intervention in the Superior Court Judge's Decision Justified?*

[10] The Court of Appeal's "power to intervene . . . is limited" when it hears an appeal from a decision on an application for authorization to institute a class action, which means that "it must show deference to the motion judge's decision": *Vivendi*, at para. 34. It is well established that the assessment of whether the conditions for authorization are met entails the exercise of a discretion: *Harmegnies*, at paras. 20-24. The Court of Appeal "will therefore intervene . . . only if the motion judge erred in law or if the judge's assessment with respect to the criteria of art. [575] *C.C.P.* is clearly wrong": *Vivendi*, at para. 34. Moreover, "[i]f the motion judge errs in law or if his or her assessment with respect to any criterion of art. [575] *C.C.P.* is clearly wrong, the Court of Appeal can substitute its own assessment, but only for that criterion and not for the others": *Vivendi*, at para. 35; see also *Sofio v. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820, at para. 17 (CanLII); *Sibiga v. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299, at paras. 32-35 (CanLII); *Charles v. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716, at para. 37 (CanLII); *Belmamoun v. Brossard (Ville)*, 2017 QCCA 102, 68 M.P.L.R. (5th) 46, at para. 70.

[11] It should be noted, however, that while it is true that the Court of Appeal's power to intervene in a decision on an application for authorization to institute a class action is limited, so too is the application judge's role:

While the compass for appellate intervention is indeed limited, so too is the role of the motion judge. In

conclut que la Cour d'appel était justifiée d'intervenir et de substituer son appréciation des conditions énoncées à l'art. 575 *C.p.c.* à celle du juge de la Cour supérieure — consiste à se demander si la décision de la Cour d'appel autorisant l'exercice de l'action collective contre la Congrégation *et* contre l'Oratoire est elle-même entachée d'une quelconque erreur révisable par notre Cour.

A. *L'intervention de la Cour d'appel à l'égard de la décision du juge de la Cour supérieure était-elle justifiée?*

[10] Lorsqu'elle siège en appel d'une décision portant sur une demande sollicitant l'autorisation d'exercer une action collective, la Cour d'appel « ne détient qu'un pouvoir limité d'intervention »; ainsi, « elle doit faire preuve de déférence envers la décision du juge d'autorisation » : *Vivendi*, par. 34. Il est en effet bien établi que l'appréciation du respect des conditions d'autorisation implique l'exercice d'un pouvoir discrétionnaire : *Harmegnies*, par. 20-24. En conséquence, la Cour d'appel « n'interviendra [. . .] que si le juge d'autorisation a commis une erreur de droit ou si son appréciation des critères énoncés à l'art. [575] *C.p.c.* est manifestement non fondée » : *Vivendi*, par. 34. En outre, « en présence d'une erreur de droit ou d'une appréciation manifestement non fondée de la part du juge d'autorisation à l'égard d'un critère prévu à l'art. [575] *C.p.c.*, la Cour d'appel peut uniquement substituer son appréciation pour ce critère et non pour les autres » : *Vivendi*, par. 35; voir aussi *Sofio c. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820, par. 17 (CanLII); *Sibiga c. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299, par. 32-35 (CanLII); *Charles c. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716, par. 37 (CanLII); *Belmamoun c. Brossard (Ville)*, 2017 QCCA 102, 68 M.P.L.R. (5th) 46, par. 70.

[11] Toutefois, s'il est vrai que le pouvoir d'intervention de la Cour d'appel à l'égard d'une décision portant sur une demande d'autorisation d'exercer une action collective est limité, il convient de souligner que le rôle du juge de l'autorisation l'est tout autant :

[TRADUCTION] Bien que le champ d'intervention en appel soit effectivement limité, le rôle du juge de l'autorisation

clear terms, particularly since its decision in *Infineon*, the Supreme Court has repeatedly emphasized that the judge's function at the authorization stage is only one of filtering out untenable claims. The [Supreme] Court stressed that the law does not impose an onerous burden on the person seeking authorization. "He or she need only establish a 'prima facie case' or an 'arguable case'", wrote LeBel and Wagner JJ. in *Vivendi*, specifying that a motion judge "must not deal with the merits of the case, as they are to be considered only after the motion for authorization is granted".

Since *Infineon*, [the] Court [of Appeal] has consistently relied upon this standard, invoking it when authorization has been wrongly denied because too high a burden was imposed.

(*Sibiga*, at paras. 34-35)

[12] Thus, a judge who oversteps the bounds of his or her screening role at the authorization stage, and in so doing imposes an excessive evidentiary threshold requirement on the applicant or considers the merits of the case, makes an error of law warranting the Court of Appeal's intervention: *Vivendi*, at paras. 4 and 37; *Infineon*, at paras. 40 and 68; *Marcotte v. Longueuil*, at para. 22; see also *Sibiga*, at paras. 71 and 80; *Masella v. TD Bank Financial Group*, 2016 QCCA 24, at para. 9 (CanLII).

[13] In the case at bar, the Superior Court judge's reasons in support of his conclusion denying authorization to institute a class action against the Oratory were particularly brief: paras. 128-38. Aside from his comments casting doubt on the fact that only the Oratory was being sued together with the Congregation whereas, in his view, logic would instead have dictated either that *all* the institutions where members of the class are alleged to have been sexually assaulted should be sued or that *none* of them should be — an argument to which I will return below — the judge merely stated that [TRANSLATION] "the reasons that justify denying the action against the Congregation . . . are the same as the ones that apply to the action against the Oratory": para. 138 (emphasis added). With respect, it therefore seems somewhat incongruous to conclude, as Gascon J. does, that the Court of Appeal's intervention was

l'est tout autant. En termes clairs, particulièrement depuis sa décision dans l'affaire *Infineon*, la Cour suprême a maintes fois réitéré que la fonction du juge à l'étape de l'autorisation consiste uniquement à écarter les demandes insoutenables. La Cour [suprême] a affirmé que la loi n'impose pas un fardeau onéreux à la personne qui demande l'autorisation : « [le demandeur] doit uniquement démontrer l'existence d'une "apparence sérieuse de droit", d'une "cause défendable" », ont écrit les juges LeBel et Wagner dans l'arrêt *Vivendi*, précisant que le juge de l'autorisation « ne doit pas se pencher sur le fond du litige, étape qui s'ouvre seulement après l'octroi de la requête en autorisation ».

Depuis l'arrêt *Infineon*, [la Cour d'appel] s'est constamment appuyée sur cette norme, l'invoquant lorsque l'autorisation a à tort été refusée parce qu'un fardeau trop lourd avait été imposé.

(*Sibiga*, par. 34-35)

[12] Ainsi, le juge qui, au stade de l'autorisation, outrepassé son rôle de filtrage et, ce faisant, impose au demandeur un seuil de preuve trop élevé ou se penche sur le fond du différend, commet une erreur de droit justifiant l'intervention de la Cour d'appel : *Vivendi*, par. 4 et 37; *Infineon*, par. 40 et 68; *Marcotte c. Longueuil*, par. 22; voir aussi *Sibiga*, par. 71 et 80; *Masella c. TD Bank Financial Group*, 2016 QCCA 24, par. 9 (CanLII).

[13] En l'espèce, les motifs exposés par le juge de la Cour supérieure au soutien de sa conclusion refusant d'autoriser l'exercice de l'action collective contre l'Oratoire sont des plus brefs : par. 128-138. En effet, outre ses remarques mettant en question le fait que seul l'Oratoire soit poursuivi aux côtés de la Congrégation alors que, selon lui, la logique aurait plutôt commandé, ou bien que *toutes* les institutions où des membres du groupe auraient subi des agressions sexuelles soient poursuivies, ou bien qu'*aucune* institution ne le soit — un argument sur lequel je reviendrai —, le juge se contente d'affirmer que « les motifs justifiant le rejet du recours contre la Congrégation [. . .] sont les mêmes que ceux justifiant le recours contre l'Oratoire » : par. 138 (je souligne). Soit dit en tout respect, il paraît dès lors un peu incohérent de conclure, comme le fait le juge Gascon, que la Cour d'appel était justifiée

justified with regard to the proposed class action against the Congregation, but that that court was not justified in intervening with regard to the contemplated class action against the Oratory.

[14] That being said, it is useful to review some of the errors made by the Superior Court judge that justified the Court of Appeal's intervention. I note that the Superior Court judge found that *none* of the conditions of art. 575 C.C.P. were met, whereas the Court of Appeal concluded to the contrary, that *all* of them were. In this Court, the Oratory is challenging *only* the conclusions that J.J. meets the conditions of commonality of issues (art. 575(1) C.C.P.) and sufficiency of the alleged facts (art. 575(2) C.C.P.). The Oratory is also arguing that a "forfeiture" of J.J.'s personal action affects his ability to obtain the status of a representative plaintiff who is capable of properly representing the class members (art. 575(4) C.C.P.): A.F.O., at para. 114. On the other hand, counsel for the Oratory expressly confirmed at the hearing of the appeal that his client would not be challenging the conclusion that J.J. meets the composition of the class condition (art. 575(3) C.C.P.). Although the Oratory's challenge to J.J.'s status as representative plaintiff for the class members is based solely on arguments relating to the supposed "forfeiture" of his personal action, I find it worthwhile to discuss the Superior Court judge's errors in relation to this condition as well as to the other two conditions at issue in this Court, given that the judge's own reasons suggest that the errors he made with respect to the condition of status as representative plaintiff affected his analysis regarding the other conditions. He stated that the circumstances of the case before him [TRANSLATION] "highlight the fact that the various conditions set out in [art. 575 C.C.P.] are not watertight compartments" and that, as a result, "the reasons why [the application had to] fail with respect to one of the requirements also justif[ied] dismissing it in relation to another": para. 22, quoting *Del Guidice v. Honda Canada inc.*, 2007 QCCA 922, [2007] R.J.Q. 1496, at para. 40; see also para. 23.

d'intervenir à l'égard de l'action collective projetée contre la Congrégation, mais qu'elle n'était pas justifiée de le faire à l'égard de l'action collective envisagée contre l'Oratoire.

[14] Cela dit, j'estime utile de passer en revue certaines des erreurs qu'a commises le juge de la Cour supérieure, et qui justifiaient l'intervention de la Cour d'appel. Il convient de rappeler que le juge de la Cour supérieure a conclu qu'*aucune* des conditions énoncées à l'art. 575 C.p.c. n'était respectée, alors que la Cour d'appel a au contraire jugé que *toutes* les conditions l'étaient. En appel devant notre Cour, l'Oratoire conteste *seulement* le respect par J.J. des conditions relatives au caractère commun des questions (art. 575(1) C.p.c.) et au caractère suffisant des faits allégués (art. 575(2) C.p.c.). L'Oratoire prétend également que la « déchéance » de l'action personnelle de J.J. affecte sa capacité d'obtenir le statut de représentant apte à assurer une représentation adéquate des membres du groupe (art. 575(4) C.p.c.) : m.a.o., par. 114. Lors de l'audition du pourvoi, le procureur de l'Oratoire a par ailleurs expressément confirmé qu'il renonçait à contester le respect par J.J. de la condition relative à la composition du groupe (art. 575(3) C.p.c.). Bien que la contestation par l'Oratoire du statut de J.J. comme représentant des membres du groupe se limite à des arguments sur la prétendue « déchéance » de l'action personnelle de J.J., je considère qu'il est nécessaire de souligner les erreurs du juge de la Cour supérieure à l'égard de cette condition et des deux autres qui sont contestées devant nous, puisqu'il ressort des motifs mêmes du juge de la Cour supérieure que les erreurs qu'il a commises sur la condition relative au statut de représentant ont affecté son analyse des autres conditions. En effet, le juge de la Cour supérieure a affirmé que les circonstances de l'affaire dont il était saisi « mett[ai]ent en relief l'absence de cloisonnement étanche entre les diverses conditions fixées par [l']art. 575 C.p.c. », de sorte que « les raisons pour lesquelles [la demande] dev[ait] échouer quant à une des exigences justif[ai]ent aussi son rejet sous un autre rapport » : par. 22, citant *Del Guidice c. Honda Canada inc.*, 2007 QCCA 922, [2007] R.J.Q. 1496, par. 40; voir aussi par. 23.

(1) Intervention of the Court of Appeal With Regard to the Condition of Commonality of Issues (Article 575(1) C.C.P.)

[15] The Superior Court judge noted that several issues raised by the proposed class action, such as those related to prescription and to the existence of damages or of a causal connection, [TRANSLATION] “will have to be analyzed individually, which means that they cannot be the subject of common questions of law or of fact”: para. 127. The Court of Appeal rightly found that this factor could not *in and of itself* justify dismissing the application for authorization: [TRANSLATION] “It is quite possible that the determination of common issues does not lead to the complete resolution of the case, but that it results instead in small trials at the stage of the individual settlement of the claims, which does not preclude a class action suit” (2017 QCCA 1460, at para. 55 (CanLII), quoting *Collectif de défense des droits de la Montérégie (CDDM) v. Centre hospitalier régional du Suroît du Centre de santé et de services sociaux du Suroît*, 2011 QCCA 826, at para. 23 (CanLII), quoted with approval in *Vivendi*, at para. 42; see also *Sibiga*, at paras. 115, 123 and 128).

[16] The Superior Court judge also stressed that there were differences between the situations of the class members, given that [TRANSLATION] “there could be an indeterminate number of places where wrongful acts are alleged to have been committed”: para. 120. In addition, he stated that “[a]ll the other cases of the same nature in which authorization to institute a class action was granted . . . concerned a single institution in which acts had allegedly been committed by one or more well-identified persons”: para. 119 (emphasis added). As the judge himself noted at para. 119 (fn 39) of his reasons, however, there is at least one exception. In *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670 (“*Cornellier*”), the Superior Court authorized the institution of a class action in a case that concerned sexual abuse, by members of the Congregation, of students who had attended Collège Notre-Dame, Collège Saint-Césaire and École Notre-Dame de Pohénégamook.

(1) L’intervention de la Cour d’appel à l’égard de la condition relative au caractère commun des questions (art. 575(1) C.p.c.)

[15] Le juge de la Cour supérieure a souligné que plusieurs questions soulevées par l’action collective projetée — telles les questions relatives à la prescription et à l’existence de dommages ou d’un lien de causalité — « devront être analysées individuellement, de sorte qu’elles ne peuvent faire l’objet de questions de droit ou de faits communes » : par. 127. La Cour d’appel a estimé à juste titre que ce facteur ne pouvait *en soi* justifier le rejet de la demande d’autorisation : « Il est fort possible que la détermination des questions communes ne constitue pas une résolution complète du litige, mais qu’elle donne plutôt lieu à des petits procès à l’étape du règlement individuel des réclamations [ce qui] ne fait pas obstacle à [une action collective] » (2017 QCCA 1460, par. 55 (CanLII), citant *Collectif de défense des droits de la Montérégie (CDDM) c. Centre hospitalier régional du Suroît du Centre de santé et de services sociaux du Suroît*, 2011 QCCA 826, par. 23 (CanLII), cité avec approbation dans *Vivendi*, par. 42; voir aussi *Sibiga*, par. 115, 123 et 128).

[16] Le juge de la Cour supérieure a également insisté sur les différences que présentent les situations des membres du groupe, étant donné le fait qu’« il existe potentiellement un nombre indéterminé d’endroits où des gestes fautifs auraient été posés » : par. 120. Il a aussi mentionné que, « [d]ans tous les autres dossiers de même nature pour lesquels l’autorisation d’exercer un recours collectif a été accordée [. . .], il s’agissait d’une seule et même institution dans laquelle les actes reprochés avaient été posés par une ou des personnes bien identifiées » : par. 119 (je souligne). Toutefois, comme le signale le juge lui-même, au par. 119 (note 39) de ses motifs, il existe au moins une exception. Par exemple, dans l’affaire *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670 (« affaire *Cornellier* »), la Cour supérieure a autorisé l’exercice d’un recours collectif dans un cas où le litige concernait des sévices sexuels commis par des membres de la Congrégation sur des étudiants ayant fréquenté le Collège Notre-Dame, le Collège Saint-Césaire et l’école Notre-Dame de Pohénégamook.

[17] But the Court of Appeal stressed that the Congregation was being sued [TRANSLATION] “not because of the establishments [it] operate[s], but because the assailants are members of the Congregation”: para. 64; see also para. 97. As the Court of Appeal pointed out, “[t]he idea of an independent establishment, in the sense of a distinct enterprise, that the Judge accepted does not reflect the Congregation’s reality”, as its members, depending on their assignments, “could probably move from one establishment to another quite informally”: para. 63; see, for example, Exhibit R-8 (“table of victims”), A.R.C., at pp. 151-52, regarding the situations of Brother Brunelle, who was assigned in succession to Orphelinat Saint-Joseph and École artisanale Notre-Dame-des-Monts, and Brother Bernard, who was assigned first to the Oratory and then to an establishment in Waterville. It should be mentioned in this regard that the Congregation reports having nearly 20 establishments in Quebec: see Exhibits R-1 (amended), information statement for the Congregation in the enterprise register (2015), and R-1.2, information statement for the Congregation in the enterprise register (2014), A.R.C., at pp. 135-36 and 147-48.

[18] However, *all* the class members were allegedly assaulted by members of the Congregation, regardless of *the places* where the assaults are alleged to have occurred. These members of the Congregation necessarily engaged in their activities with children *with the consent or under the authority* of the Congregation’s officers (C.A. reasons, at para. 57); J.J. alleges that the Congregation is an institute of consecrated life that is subject to canon law (paras. 3.39 and 3.40 of the application); regarding the authority of the superior of a religious institute over the institute’s members, see paras. 3.40.1 to 3.47 of the application; see also Exhibits R-6, T. P. Doyle, *Canon Law: What Is It?* (2006) (“Doyle article (2006)”), A.R.O., vol. II, at p. 87, and R-7, excerpts from the *Code of Canon Law* (French version only), canons 1395 and 1717, A.R.O., vol. II, at pp. 89-93; finally, see by analogy *John Doe v. Bennett*, 2004 SCC 17, [2004] 1 S.C.R. 436, at paras. 21 and 27-28; *Bazley v. Curry*, [1999] 2 S.C.R. 534, at paras. 44 and 46; M. H. Ogilvie, *Religious Institutions and the Law in Canada* (4th ed. 2017), at pp. 226 and 320.

[17] Pour sa part, la Cour d’appel a plutôt souligné que la Congrégation est poursuivie « non pas en raison des établissements [qu’elle] exploit[e], mais bien parce que les agresseurs sont des membres de la Congrégation » : par. 64; voir aussi par. 97. En effet, comme l’a indiqué la Cour d’appel, « [l’]idée d’établissement autonome, dans le sens — d’entreprise distincte —, telle que retenue par le Juge ne correspond pas à la réalité de la Congrégation », dont les membres, au gré de leurs assignations, « étaient vraisemblablement susceptibles de passer d’un établissement à l’autre sans autre formalité » : par. 63; voir, par exemple, à la pièce R-8 (« Tableau des victimes »), d.a.c., p. 151-152, la situation du frère Brunelle assigné successivement à l’Orphelinat Saint-Joseph et à l’École artisanale Notre-Dame-des-Monts, et celle du frère Bernard assigné d’abord à l’Oratoire, puis à l’établissement de Waterville. Il importe à cet égard de mentionner que la Congrégation fait état de près d’une vingtaine d’établissements au Québec : voir les pièces R-1 (amendée), *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015), et R-1.2, *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2014), d.a.c., p. 135-136 et 147-148.

[18] Cependant, *tous* les membres du groupe auraient été agressés par des membres de la Congrégation, et ce, peu importe *les endroits* où les agressions seraient survenues. Or, ces mêmes membres de la Congrégation exerçaient nécessairement leurs activités auprès d’enfants *avec le consentement ou sous l’autorité* des dirigeants de la Congrégation (motifs de la C.A., par. 57); de fait, J.J. allègue que la Congrégation est un institut de vie consacrée assujéti au droit canon (par. 3.39 et 3.40 de la demande); au sujet de l’autorité du supérieur d’un institut religieux sur ses membres, voir par. 3.40.1 à 3.47 de la demande; voir aussi les pièces R-6, T. P. Doyle, *Canon Law : What Is It?* (2006) (« article Doyle (2006) »), d.a.o., vol. II, p. 87, et R-7, Extraits du *Code de Droit Canonique*, canons 1395 et 1717, d.a.o., vol. II, p. 89-93; voir, enfin, par analogie, *Untel c. Bennett*, 2004 CSC 17, [2004] 1 R.C.S. 436, par. 21 et 27-28; *Bazley c. Curry*, [1999] 2 R.C.S. 534, par. 44 et 46; M. H. Ogilvie, *Religious Institutions and the Law in Canada* (4^e éd. 2017), p. 226 et 320. Il en résulte que *tous* les membres du groupe ont un intérêt certain à

This means that *all* the class members clearly have an interest in having at least *one* common question decided, one “that would serve to advance the resolution of the litigation with respect to all the members of the group, and that would not play an insignificant role in the outcome of the case” (*Vivendi*, at para. 60), that is, the question of the Congregation’s liability for the alleged assaults on children by some of its members who were engaging in activities with those children *with the consent or under the authority* of the Congregation’s officers.

[19] The main issue here concerns liability based on a *direct* fault of the Congregation (or, more simply, its *direct* liability) for alleged “systemic” negligence in relation to alleged assaults on children by its members. The Court of Appeal concluded in this regard that [TRANSLATION] “the questions inherent in the issue of direct liability of the [Congregation] are on their own capable of clearly advancing the case toward a resolution of the litigation”: para. 67 (emphasis added); see also para. 106. It should in fact be noted that all the common issues identified by J.J. that were authorized by the Court of Appeal actually related to the question whether the Congregation was *negligent* toward the victims of assaults allegedly committed by its members. J.J. alleges that the Congregation [TRANSLATION] “allowed [its] members . . . to sexually abuse minor children in public schools, in orphanages, at the Oratory . . . and in other places”: para. 3.33 of the application. The Congregation also allegedly “subjected the victims to mental, religious and psychological duress by discouraging them from reporting the sexual abuse by [its] members”: para. 3.34 of the application. J.J. further alleges that the Congregation “[was] aware of the sexual abuse by [its] members . . . but nevertheless hushed it up”: para. 3.35 of the application. J.J. adds that the Congregation “knowingly and consciously chose to ignore the issue of sexual abuse of minor children by [its] members”: para. 3.36 of the application.

[20] In sum, the Court of Appeal was right to intervene in the Superior Court’s judgment, because the

ce que soit tranchée au moins *une* question commune « qui ferait progresser le règlement du litige pour l’ensemble des membres du groupe et qui ne jouerait pas un rôle négligeable quant au sort du litige » (*Vivendi*, par. 60), soit la question de la responsabilité de la Congrégation à l’égard du fait que certains de ses membres, qui ont exercé des activités auprès d’enfants *avec le consentement ou sous l’autorité* des dirigeants de la Congrégation, auraient commis des agressions sur ces enfants.

[19] Il est surtout question ici de la responsabilité découlant de la faute *directe* (ou, plus simplement, de la responsabilité *directe*) de la Congrégation fondée sur une prétendue négligence « systémique » à l’égard des agressions qui auraient été commises par ses membres sur des enfants. La Cour d’appel a d’ailleurs conclu que « les questions inhérentes à la responsabilité directe [de la Congrégation] sont à elles seules capables de faire progresser nettement le recours vers un règlement du litige » : par. 67 (je souligne); voir aussi par. 106. Il y a effectivement lieu de souligner que toutes les questions communes identifiées par J.J. — et autorisées par la Cour d’appel — portent en réalité sur la question de savoir si la Congrégation a fait preuve de *négligence* envers les victimes des agressions qui auraient été commises par ses membres. J.J. allègue que la Congrégation « [a] permis que des abus sexuels soient perpétrés à l’encontre d’enfants mineurs par [s]es membres [. . .] dans des écoles publiques, des orphelinats, à l’Oratoire [. . .], ou dans d’autres lieux » : par. 3.33 de la demande. La Congrégation aurait aussi « exercé une contrainte morale, religieuse et psychologique sur les victimes, en les incitant à ne pas dénoncer les abus sexuels commis par [s]es membres » : par. 3.34 de la demande. J.J. allègue en outre que la Congrégation « étai[t] au courant des abus sexuels perpétrés par [s]es membres [. . .] et [qu’elle] les [a] néanmoins étouffés » : par. 3.35 de la demande. J.J. ajoute que la Congrégation aurait « sciemment et consciemment choisi d’ignorer la problématique des abus sexuels commis sur des enfants mineurs par [s]es membres » : par. 3.36 de la demande.

[20] En somme, la Cour d’appel est intervenue à juste titre à l’égard du jugement de première instance,

application judge had erred in law regarding the main components of art. 575(1) *C.C.P.* by emphasizing the differences between the class members that related to the fact that the assaults had allegedly been committed in [TRANSLATION] “an indeterminate number of places” (para. 120) rather than acknowledging that there was at least *one* common question stemming from the fact that *all* the class members were alleged to be victims of members of the Congregation: *Vivendi*, at para. 60.

(2) Intervention of the Court of Appeal With Regard to the Condition of Sufficiency of the Alleged Facts (Article 575(2) *C.C.P.*)

[21] The Superior Court judge was essentially of the view that no [TRANSLATION] “specific, tangible facts” were alleged in the application in support of J.J.’s claim that the Congregation knew about the assaults on children allegedly committed by its members: para. 103; see also para. 105. The judge discounted Exhibit R-3, M. Benkert and T. P. Doyle, *Religious Duress and Its Impact on Victims of Clergy Sexual Abuse*, November 27, 2008 (“Benkert and Doyle article (2008)”), A.R.O., vol. II, at pp. 33-71, and the Doyle article (2006) on the basis that they were “opinion papers”: paras. 108-9. He also found that the information in Exhibit R-4, DVD of the Radio-Canada program *Enquête*, September 30, 2010 (“DVD of the *Enquête* program”), “[was] . . . of no assistance for the purposes of this proceeding”: para. 111. In addition, he attributed little — indeed no — probative value to the table of victims, particularly because J.J.’s counsel were involved in preparing it, and even stated that “it cannot be assumed at this stage that the people listed in [the table of victims] are in fact victims of members of [the Congregation] as opposed to victims of other religious communities”: para. 57.

[22] With respect, the Superior Court judge clearly overstepped the bounds of his screening role by considering the merits of the case at the authorization stage: *Vivendi*, at paras. 4 and 37; *Infineon*, at paras. 40 and 68; *Marcotte v. Longueuil*, at para. 22; *Sibiga*, at paras. 71 and 80. A judge who rules at the

étant donné que le juge de la Cour supérieure a commis une erreur de droit relativement aux composantes principales de l’art. 575(1) *C.p.c.* lorsqu’il a insisté sur les différences entre les membres du groupe découlant du fait que les agressions auraient été commises dans « un nombre indéterminé d’endroits » (par. 120), au lieu de reconnaître l’existence d’au moins *une* question commune découlant du fait que *tous* les membres du groupe auraient été victimes de membres de la Congrégation : *Vivendi*, par. 60.

(2) L’intervention de la Cour d’appel à l’égard de la condition relative au caractère suffisant des faits allégués (art. 575(2) *C.p.c.*)

[21] Pour l’essentiel, le juge de la Cour supérieure a estimé qu’il n’y avait pas, dans la demande, de « faits précis et palpables » allégués au soutien de la prétention de J.J. suivant laquelle la Congrégation avait connaissance des agressions qui auraient été commises par ses membres sur des enfants : par. 103; voir aussi par. 105. Le juge a écarté la pièce R-3, M. Benkert et T. P. Doyle, *Religious Duress and Its Impact on Victims of Clergy Sexual Abuse*, 27 novembre 2008 (« article Benkert et Doyle (2008) »), d.a.o., vol. II, p. 33-71, et l’article Doyle (2006), car ils constituaient selon lui « des documents d’opinion » : par. 108-109. Il a également conclu que les informations contenues dans la pièce R-4, DVD de l’émission *Enquête* de Radio-Canada, 30 septembre 2010 (« DVD de l’émission *Enquête* ») « [n’étaient] [. . .] d’aucune utilité pour les fins du présent recours » : par. 111. De plus, il a accordé peu de valeur probante — voire aucune — au Tableau des victimes, en raison notamment de la participation des procureurs de J.J. à sa préparation; il a même affirmé qu’« on ne peut tenir pour acquis, au présent stade, que les personnes mentionnées [au Tableau des victimes] sont véritablement des victimes des membres de [la Congrégation] par opposition à des victimes d’autres communautés religieuses » : par. 57.

[22] Avec égards, le juge de la Cour supérieure a manifestement outrepassé son rôle de filtrage en se penchant, au stade de l’autorisation, sur le fond du différend : *Vivendi*, par. 4 et 37; *Infineon*, par. 40 et 68; *Marcotte c. Longueuil*, par. 22; *Sibiga*, par. 71 et 80. En effet, le juge qui, au stade de l’autorisation,

authorization stage on the probative value of evidence presented in support of the application or who, in the absence of exceptional circumstances, refuses to take it into consideration makes an error of law warranting the Court of Appeal's intervention: *Sibiga*, at paras. 84-86; *Lambert (Gestion Peggy) v. Écolait ltée*, 2016 QCCA 659, at para. 32 (CanLII). For example, in *Charles*, the Court of Appeal concluded that the judge had [TRANSLATION] “clearly depart[ed] from his role and the large and liberal approach he was required to take” in choosing “to exclude from the evidence information from filed scientific articles on the basis that they had been written to discredit homeopathy in general and that, as a result, they lacked credibility”: para. 47; see also para. 17 (“The Superior Court judge [erred in discounting three scientific articles on the basis that they were too general, and in] considering at length the evidence before him, which he should have assumed to be true at this stage”); see also *Belmamoun*, at paras. 81-83; *Baulne v. Bélanger*, 2016 QCCS 5387, at para. 53 (CanLII).

[23] The Court of Appeal was therefore right to state in the case at bar that the Superior Court judge had [TRANSLATION] “unduly limit[ed] the significance of [the table of victims] by ruling on its probative value”: para. 79. It was also right to point out that the judge should, at the authorization stage, have assumed the fact that all the alleged assailants listed in the table of victims were members of the Congregation to be true, and that he had been wrong to speculate that the alleged assailants could have belonged to another religious community: para. 80. If the “arguable case” standard is applied to the table of victims, as the Court of Appeal did, that exhibit does set out “specific, tangible” facts that in themselves support J.J.'s claim that the Congregation knew about the alleged assaults on children by its members.

[24] The table of victims lists 41 victims who were allegedly assaulted by close to 30 members of the Congregation over a period of more than 40 years in more than 20 institutions. Some of the alleged *assailants* were in *positions of authority* within the Congregation, as they held the title of Brother

se prononce sur la valeur probante de la preuve présentée au soutien de la demande ou, en l'absence de circonstance exceptionnelle, refuse de la prendre en considération, commet une erreur de droit justifiant l'intervention de la Cour d'appel : *Sibiga*, par. 84-86; *Lambert (Gestion Peggy) c. Écolait ltée*, 2016 QCCA 659, par. 32 (CanLII). Par exemple, dans l'arrêt *Charles*, la Cour d'appel a conclu que le juge s'était « écart[é] carrément de son rôle et de l'approche large et libérale qu'il se devait de suivre », lorsqu'il a choisi « d'exclure de la preuve les éléments émanant des articles scientifiques déposés parce qu'ils visaient à discréditer l'homéopathie en général, et qu'en cela ils devenaient peu crédibles » : par. 47; voir aussi par. 17 (« Le juge de la Cour supérieure a [erré lorsqu'il a écarté trois articles scientifiques, car trop généraux, et lorsqu'il a] longuement considéré la preuve qui lui était présentée et qu'il devait, à ce stade, tenir pour avérée »); voir, également, *Belmamoun*, par. 81-83; *Baulne c. Bélanger*, 2016 QCCS 5387, par. 53 (CanLII).

[23] C'est donc à bon droit, en l'espèce, que la Cour d'appel a souligné que le juge de la Cour supérieure avait « limit[é] indûment la portée [du Tableau des victimes] en se prononçant sur sa force probante » : par. 79. La Cour d'appel a également eu raison de souligner qu'il fallait tenir pour avéré, au stade de l'autorisation, le fait que tous les agresseurs présumés dénoncés au Tableau des victimes sont des membres de la Congrégation, et que le juge de la Cour supérieure avait à tort émis l'hypothèse que les agresseurs présumés pouvaient faire partie d'une autre communauté religieuse : par. 80. Or, le Tableau des victimes, pour peu qu'on lui applique la norme de la « cause défendable », comme l'a fait la Cour d'appel, expose des faits « précis et palpables » qui soutiennent en eux-mêmes la prétention de J.J. selon laquelle la Congrégation avait connaissance des agressions qui auraient été commises par ses membres sur des enfants.

[24] En effet, le Tableau des victimes énumère quarante et une victimes, qui auraient été agressées par près d'une trentaine de membres de la Congrégation, au cours d'une période de plus de quarante ans, dans plus d'une vingtaine d'établissements. Certains des *agresseurs* présumés étaient *en situation d'autorité*

Superior; see also, on the list of alleged assailants, the principal of École Ste-Brigide, who was a member of the Congregation, and Superior D.L. I agree with the Court of Appeal's conclusion that the combination of all these pieces of evidence — the number of assaults reported in the table of victims, the number of religious members involved, the length of the period covered by the reports and the number of places where assaults allegedly occurred — supports an argument, at the authorization stage, that it might be possible at the trial on the merits to draw from them an *inference* that the Congregation *knew* or *could not have been unaware* that some of its members were assaulting children: C.A. reasons, at paras. 59-60 and 83-86. Indeed, at the authorization stage, the judge must pay particular attention not only to the alleged facts but also to any inferences or presumptions of fact or law that may stem from them and can serve to establish the existence of an [TRANSLATION] “arguable case”: L. Chamberland, ed., *Le grand collectif: Code de procédure civile — Commentaires et annotations* (2nd ed. 2017), at p. 2480; see, for example, *Sibiga*, at paras. 91-93; *Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction (Copibec) v. Université Laval*, 2017 QCCA 199, at para. 75 (CanLII).

[25] I therefore also agree with the Court of Appeal's conclusion that [TRANSLATION] “the simple *prima facie* evidence that close to 30 members of the Congregation — fathers and brothers, including some who held the title of Brother Superior (and were therefore in positions of authority) — sexually abused minor children over a significant period of time is indicative of the probable existence of a *modus operandi* on the assailants' part”: para. 83. In other words, J.J.'s claim that the Congregation knew about the assaults on children by its members must be considered in light of “concrete”, “specific” or “tangible” facts drawn from the table of victims:

[TRANSLATION] In sum, the allegations relating to knowledge on the Congregation's part were, when the evidence discussed above is taken into account in conjunction

au sein de la Congrégation, puisqu'ils portaient le titre de frère supérieur; voir aussi, parmi l'énumération des agresseurs présumés, le directeur de l'école Ste-Brigide, membre de la Congrégation, et le Supérieur D.L. Je fais mienne la conclusion de la Cour d'appel selon laquelle le cumul de tous ces éléments — c'est-à-dire le nombre d'agressions dénoncées au Tableau des victimes, le nombre de religieux impliqués, l'importance de la période couverte par les dénonciations et le nombre d'endroits où seraient survenues les agressions — fait en sorte qu'il est possible de soutenir, au stade de l'autorisation, qu'il y aurait lieu lors de l'audition de l'action sur le fond d'en tirer l'*inférence* que la Congrégation *savait* ou *ne pouvait ignorer* que certains de ses membres se livraient à des agressions sur des enfants : motifs de la C.A., par. 59-60 et 83-86. De fait, au stade de l'autorisation, le juge doit prêter une attention particulière, non seulement aux faits allégués, mais aussi aux inférences ou présomptions de fait ou de droit qui sont susceptibles d'en découler et qui peuvent servir à établir l'existence d'une « cause défendable » : L. Chamberland, dir., *Le grand collectif : Code de procédure civile — Commentaires et annotations* (2^e éd. 2017), p. 2480; voir, par exemple, *Sibiga*, par. 91-93; *Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction (Copibec) c. Université Laval*, 2017 QCCA 199, par. 75 (CanLII).

[25] En conséquence, je partage également la conclusion de la Cour d'appel portant que « la simple preuve *prima facie* selon laquelle près d'une trentaine de membres de la Congrégation, des pères et des frères dont certains portaient le titre de frère supérieur (donc en autorité), se sont adonnés à des sévices sexuels sur des enfants mineurs sur une période de temps importante, dénote l'existence probable d'un *modus operandi* chez les agresseurs » : par. 83. En d'autres termes, la prétention de J.J. voulant que la Congrégation ait eu connaissance des agressions commises par ses membres sur des enfants doit être examinée à la lumière des faits « concrets », « précis » ou « palpables » qui se dégagent du Tableau des victimes :

En somme, les allégations portant sur la connaissance de la Congrégation, lorsqu'on prend en compte les éléments de preuve ci-devant relatés auxquels s'ajoute la

with the hierarchy characteristic of traditional religious organizations, sufficient to show an arguable case with respect to the second condition of article 575 *C.C.P.* [Emphasis added.]

(C.A. reasons, at para. 86)

[26] In addition, the Superior Court judge should not, in light of the Benkert and Doyle article (2008), which had been presented to him, have attached so much importance to the failure, *in the application itself*, to allege “concrete”, “specific” or “tangible” facts in support of J.J.’s claim that the Congregation had known about the assaults on children by its members. But the judge refused to consider the content of a scientific article of that nature. The refusal to do so was an error, as I explained above, because the article contained evidence that was relevant to this case: on this point, see C.A. reasons, at paras. 88-90. Thus, it explains that mental duress resulting from the relationship of authority between the priest and the child is often the reason sexual abuse is not reported: see A.R.O., vol. II, at pp. 40 and 60. And J.J. in fact alleges in this case that he never *spoke* about being assaulted as a child until 2011: paras. 3.18 to 3.20 of the application. It goes without saying that he of course did not *report* the assaults at the time of the events. Yet a failure to report at the time of the events can itself be the reason why there are no “concrete”, “specific” or “tangible” facts on which to base an allegation that the officers in question knew about the assaults. (For example, in *Bennett*, the victims’ claim that the bishops responsible for supervising the abusive priest knew about the sexual abuse was supported by the fact that reports had been made at the time of the events: paras. 1 and 8.) Nevertheless, that does not mean that such knowledge does not really exist or cannot be inferred from other evidence. The Benkert and Doyle article (2008) also supports the allegation made at para. 3.34 of the application that the Congregation was able to [TRANSLATION] “subject[t] the victims to mental, religious and psychological duress by discouraging them from reporting the sexual abuse by [its] members”: see A.R.O., vol. II, at pp. 60 and 62-63.

hiérarchie caractérisant les organisations religieuses traditionnelles, étaient suffisantes pour démontrer une cause défendable au regard de la seconde condition de l’article 575 *C.p.c.* [Je souligne.]

(motifs de la C.A., par. 86)

[26] En outre, le juge de la Cour supérieure n’aurait pas dû, à la lumière de l’article Benkert et Doyle (2008) qui lui a été présenté, accorder une si grande importance à l’absence, *dans la demande elle-même*, de faits « concrets », « précis » ou « palpables » allégués au soutien de la prétention de J.J. selon laquelle la Congrégation avait connaissance des agressions commises par ses membres sur des enfants. Or, le juge a refusé de considérer le contenu d’un tel article scientifique. Ce refus constituait une erreur, comme je l’ai déjà indiqué, puisqu’il s’agissait d’une preuve pertinente en l’espèce : voir, à ce sujet, les motifs de la C.A., par. 88-90. En effet, suivant l’article en cause, une contrainte morale, provenant de la relation d’autorité entre le prêtre et l’enfant, est souvent la cause de l’absence de dénonciation des abus sexuels subis : voir d.a.o., vol. II, p. 40 et 60. Justement, dans la présente affaire, J.J. allègue n’avoir jamais *parlé*, jusqu’en 2011, des agressions dont il aurait été victime durant son enfance : par. 3.18 à 3.20 de la demande. Il va sans dire qu’il ne les a évidemment pas *dénoncées* à l’époque des faits. Or, l’absence de dénonciations à l’époque des faits peut elle-même être la cause de l’absence de faits « concrets », « précis » ou « palpables » sur lesquels asseoir une allégation de connaissance des agressions par les dirigeants concernés. (Par exemple, dans *Bennett*, la prétention des victimes relatives à la connaissance des abus sexuels par les évêques chargés de la surveillance du prêtre agresseur pouvaient s’appuyer sur l’existence de dénonciations à l’époque des faits : par. 1 et 8.) Toutefois, cela ne veut pas dire qu’une telle connaissance n’existe pas réellement ou ne peut être inférée d’autres éléments. L’article Benkert et Doyle (2008) appuie également l’allégation formulée au par. 3.34 de la demande selon laquelle la Congrégation a pu « exerc[er] une contrainte morale, religieuse et psychologique sur les victimes, en les incitant à ne pas dénoncer les abus sexuels commis par [s]es membres » : voir d.a.o., vol. II, p. 60 et 62-63.

[27] Finally, the Superior Court judge clearly erred in finding that the DVD of the *Enquête* program was irrelevant on the basis that the information in it was [TRANSLATION] “of no assistance for the purposes of this proceeding”: para. 111. It is true that the DVD refers at length to sexual assaults committed at Collège Notre-Dame, which were the subject of a settlement in *Cornellier*; see also *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385. However, the DVD is not limited to those assaults. Rather, it supports the claim of a *general* knowledge of sexual abuse and a refusal to act on the part of the Congregation’s *officers*. There is evidence to that effect that specifically supports the allegation made in para. 3.35 of the application that the Congregation’s officers [TRANSLATION] “were aware of the sexual abuse by [its] members . . . but nevertheless hushed it up”, and it comes from a former brother of the Congregation, W.K., who personally knew about several sexual assaults and about his community’s inaction. This former brother stated unequivocally that the Congregation’s inaction regarding the sexual abuse of children was not confined to Collège Notre-Dame and that the Congregation’s officers knew that abuse was also occurring at other places where religious members were engaging in activities with children (minute 21 of the DVD); victims who attended institutions other than Collège Notre-Dame were also mentioned at minute 24 of the DVD ([TRANSLATION] “in one or another of the institutions managed by Holy Cross”). In sum, the DVD attests to the *systemic* nature of sexual abuse by members of the Congregation in *various* institutions.

[28] The DVD of the *Enquête* program also reveals that Brother C.H. was allegedly protected by the Congregation even though more than one child had accused him of sexual abuse. (On the protection offered to assailants by the officers of religious organizations, see the Benkert and Doyle article (2008), A.R.O., vol. II, at pp. 39 and 70.) Brother C.H. is mentioned in the table of victims in association with acts he is alleged to have committed against victim B.L. at École Côte-des-Neiges and/or the Oratory. The senior officer of the Congregation who

[27] Enfin, le juge de la Cour supérieure a manifestement fait erreur lorsqu’il a déclaré non pertinent le DVD de l’émission *Enquête*, au motif que les informations qu’il dévoile n’étaient, selon lui, « d’aucune utilité pour les fins du présent recours » : par. 111. Il est vrai que le DVD traite longuement des agressions sexuelles commises au Collège Notre-Dame — lesquelles ont fait l’objet d’un règlement dans l’affaire *Cornellier*; voir aussi *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385. Toutefois, le DVD ne se limite pas à ces agressions. Il étaye plutôt la connaissance *générale* des abus sexuels et le refus d’agir *des dirigeants* de la Congrégation. Une telle preuve soutient spécifiquement l’allégation énoncée au par. 3.35 de la demande selon laquelle les dirigeants de la Congrégation « étaient au courant des abus sexuels perpétrés par [s]es membres [. . .] et les ont néanmoins étouffés », et elle émane d’un ancien frère de la Congrégation, W.K., qui possède une connaissance personnelle de plusieurs abus sexuels et de l’inaction de sa communauté. Cet ancien frère affirme sans équivoque que l’inaction de la Congrégation à l’égard des abus sexuels commis sur des enfants ne se limite pas au seul Collège Notre-Dame, et que les dirigeants de la Congrégation savaient que des abus étaient commis également dans d’autres lieux où les religieux exerçaient des activités auprès d’enfants : minute 21 du DVD; il est également question des victimes ayant fréquenté d’autres établissements que le Collège Notre-Dame à la minute 24 du DVD (« dans l’un ou l’autre des établissements gérés par les Sainte-Croix »). En somme, le DVD fait état du caractère *systémique* des abus sexuels commis par des membres de la Congrégation au sein de *divers* établissements.

[28] Le DVD de l’émission *Enquête* révèle également que le frère C.H. aurait été protégé par la Congrégation, bien que plus d’un enfant l’ait dénoncé, lui reprochant des abus sexuels. (Au sujet de la protection dont peuvent bénéficier les agresseurs de la part des dirigeants d’organisations religieuses, voir l’article Benkert et Doyle (2008), d.a.o., vol. II, p. 39 et 70.) Le nom du frère C.H. figure dans le Tableau des victimes, en lien avec des gestes qu’il aurait commis à l’endroit de la victime B.L. à l’école Côte-des-Neiges et/ou à l’Oratoire. Le haut dirigeant

is alleged to have protected Brother C.H. by keeping silent about C.H.'s alleged sexual abuse is none other than C.S., who is a director of the Congregation and of Corporation Jean-Brillant: information statements for the Congregation in the enterprise register (2015) and (2014) and information statement for Corporation Jean-Brillant in the enterprise register (2014), A.R.C., at pp. 134, 141 and 146. Thus, the DVD supports the allegation that at least *one* senior officer of the Congregation may have had *actual* knowledge of the alleged sexual abuse by one of the assailants who is *expressly* identified in the table of victims. The Court of Appeal was therefore right to stress that the DVD was relevant at the authorization stage and therefore should not have been discounted by the Superior Court judge: para. 93.

- (3) Intervention of the Court of Appeal With Regard to the Condition of J.J.'s Status as Representative Plaintiff for the Class Members (Article 575(4) C.C.P.)

[29] The Superior Court judge found that J.J. did not have [TRANSLATION] “the competence needed to properly represent the class members”: para. 29. In his opinion, J.J. had not personally taken any steps to verify, for example, the institutions where assaults were alleged to have taken place and the number of people in the proposed class: para. 31. The judge also noted that the application for authorization had been initiated by J.J.'s lawyers: para. 31. In addition, J.J. wished to remain anonymous and to minimize possible contacts with other class members: paras. 33 and 35. Because J.J.'s role did not involve “more than simply being a figurehead”, he was not an appropriate representative plaintiff: paras. 28 and 34.

[30] In making this finding, the Superior Court judge relied heavily on two judgments on motions that have since been set aside by the Court of Appeal: *Sibiga v. Fido Solutions inc.*, 2014 QCCS 3235, and *Charles v. Boiron Canada inc.*, 2015 QCCS 312. Although the Superior Court judge cannot be faulted for relying on those two judgments, given that he

de la Congrégation qui aurait protégé le frère C.H. en passant sous silence les abus sexuels qui auraient été commis par ce dernier est nul autre que C.S., lequel est administrateur de la Congrégation et de la Corporation Jean-Brillant : *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015) et (2014) et *État des renseignements de la Corporation Jean-Brillant au registre des entreprises* (2014), d.a.c., p. 134, 141 et 146. En conséquence, le DVD étaye l'allégation selon laquelle au moins *un* haut dirigeant de la Congrégation avait potentiellement une connaissance *réelle* des abus sexuels qui auraient été commis par l'un des agresseurs *expressément* identifiés dans le Tableau des victimes. C'est donc à bon droit que la Cour d'appel a souligné que le DVD était pertinent au stade de l'autorisation, et que, pour cette raison, il n'aurait pas dû être écarté par le juge de la Cour supérieure : par. 93.

- (3) L'intervention de la Cour d'appel à l'égard de la condition relative au statut de J.J. comme représentant des membres du groupe (art. 575(4) C.p.c.)

[29] Le juge de la Cour supérieure a conclu que J.J. n'avait pas « la compétence pour assurer une représentation adéquate des membres du groupe » : par. 29. Il lui a reproché de n'avoir effectué personnellement aucune démarche afin de vérifier, par exemple, les établissements où des agressions seraient survenues, ainsi que le nombre de personnes visées par le groupe projeté : par. 31. Le juge a également souligné que la demande d'autorisation avait été introduite à l'initiative des avocats de J.J. : par. 31. En outre, ce dernier souhaitait demeurer anonyme et réduire au minimum les contacts possibles avec les autres membres du groupe : par. 33 et 35. Comme le rôle de J.J. n'allait pas « au-delà de la simple figuration », celui-ci n'était pas un représentant adéquat : par. 28 et 34.

[30] Pour arriver à cette conclusion, le juge de la Cour supérieure s'est fortement appuyé sur deux jugements de première instance qui ont été subséquemment infirmés par la Cour d'appel : *Sibiga c. Fido Solutions inc.*, 2014 QCCS 3235, et *Charles c. Boiron Canada inc.*, 2015 QCCS 312. Bien que l'on ne puisse reprocher au juge de la Cour supérieure de s'être appuyé

did not at the time of his ruling have the benefit of the Court of Appeal's decisions reversing them, his analysis with respect to the condition of J.J.'s status as representative plaintiff must nonetheless be reviewed on appeal in light of those recent decisions, as the dissenting Court of Appeal judge in fact recognized: para. 138. Thus, the Superior Court judge clearly erred in concluding that the leading role played by J.J.'s lawyers in bringing the application for authorization was inconsistent with J.J.'s status as representative plaintiff for the members of the proposed class: *Sibiga*, at paras. 101-2; *Charles*, at paras. 53-56.

[31] The Superior Court judge did, however, have the benefit of the principles from *Lévesque v. Vidéotron, s.e.n.c.*, 2015 QCCA 205, in which the Court of Appeal had stated that the application judge had erred in faulting the applicant for failing to try to identify other members of the class or determine how many of them there might be; see also *Martel v. Kia Canada inc.*, 2015 QCCA 1033, at para. 29 (CanLII), another case in which the Court of Appeal tempered the applicant's duty to investigate. These same criticisms should therefore not have been levelled against J.J. This error also influenced the Superior Court judge's analysis with respect to other conditions such as that of the composition of the class set out in art. 575(3) *C.C.P.*, since he also expressed the opinion, in discussing that condition, that [TRANSLATION] "the lack of any information together with J.J.'s failure to investigate or to take any steps whatsoever" meant "that the statement in [para. 4.1 of the application] regarding the possible number of victims" was only an "inference" or "hearsay": para. 73. The judge stated that "deficiencies in an investigation by a representative plaintiff" could "be fatal where meeting the condition set out in [art. 575(3) *C.C.P.*] is at issue": para. 74. He had in fact indicated that he would begin with the analysis concerning the condition of J.J.'s status as representative plaintiff, because the reasons why J.J.'s application failed with respect to that condition also justified dismissing it on other grounds: paras. 22-23.

[32] Thus, the Court of Appeal was amply justified in intervening with regard to the condition of J.J.'s status as representative plaintiff. As the Court

sur ces deux jugements de première instance, puisqu'il n'avait pas le bénéfice des arrêts de la Cour d'appel les infirmant lorsqu'il s'est prononcé, son analyse de la condition relative au statut de J.J. comme représentant devait néanmoins être revue en appel à la lumière de ces arrêts récents, comme l'a d'ailleurs reconnu la juge dissidente en Cour d'appel : par. 138. Ainsi, le juge de la Cour supérieure a clairement fait erreur en concluant que le rôle de premier plan joué par les avocats de J.J. dans l'introduction de la demande d'autorisation était incompatible avec le statut de ce dernier comme représentant des membres du groupe projeté : *Sibiga*, par. 101-102; *Charles*, par. 53-56.

[31] Le juge de la Cour supérieure a cependant pu profiter des enseignements de l'arrêt *Lévesque c. Vidéotron, s.e.n.c.*, 2015 QCCA 205, dans lequel la Cour d'appel a précisé que le juge de l'autorisation avait à tort reproché au demandeur de n'avoir cherché ni à identifier d'autres membres du groupe ni à cerner leur nombre potentiel; voir également l'arrêt *Martel c. Kia Canada inc.*, 2015 QCCA 1033, par. 29 (CanLII), où la Cour d'appel a là aussi tempéré le devoir d'enquête imposé au demandeur. Ces mêmes reproches n'auraient donc pas dû être adressés à J.J. Cette erreur s'est d'ailleurs répercutée sur l'analyse par le premier juge d'autres conditions, telle celle relative à la composition du groupe énoncée à l'art. 575(3) *C.p.c.*, puisque le juge y a de nouveau souligné, à l'égard de cette condition, que « l'absence totale d'informations, d'enquête ou de quelque démarche que ce soit par J.J. » faisait en sorte, selon lui, « que l'affirmation mentionnée [au par. 4.1 de la demande] quant au nombre potentiel de victimes » n'était qu'une « inférence » ou du « ouï-dire » : par. 73. Pour le juge, en effet, « les carences d'une enquête menée par un représentant » pouvaient « être fatale[s] quant au respect de la condition énoncée à [l'art. 575(3) *C.p.c.*] » : par. 74. Le juge avait de fait indiqué qu'il analyserait en premier la condition relative au statut de J.J. comme représentant, car les raisons pour lesquelles la demande de J.J. échouait quant à cette condition justifiaient aussi le rejet de celle-ci sous d'autres rapports : par. 22-23.

[32] La Cour d'appel était dès lors largement justifiée d'intervenir à l'égard de la condition relative au statut de J.J. comme représentant. Comme l'a souligné

of Appeal noted, at para. 104, three criteria must be considered in deciding whether an applicant should be granted this status. The applicant must show (a) an interest in the suit, (b) competence and (c) an absence of conflict with the class members (P.-C. Lafond, *Le recours collectif comme voie d'accès à la justice pour les consommateurs* (1996), at p. 419; *Infineon*, at para. 149; *Union des consommateurs v. Air Canada*, 2014 QCCA 523, at para. 82 (CanLII)). These three criteria are to be interpreted “liberally”, which means that “[n]o proposed representative should be excluded unless his or her interest or competence is such that the case could not possibly proceed fairly”: *Infineon*, at para. 149. In my view, the Court of Appeal was right to find, at para. 108, that J.J. met the legal requirements. The Court of Appeal was also right to point out that it is perfectly normal in this type of class action for sexual assault victims, including the representative plaintiff, to take advantage of the right to anonymity and for contact with members to be maintained primarily through the representative plaintiff’s lawyers: para. 105, quoting *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, at paras. 71 and 79 (CanLII).

(4) Conclusion on the Court of Appeal’s Intervention

[33] There is no doubt that the Superior Court judge made numerous errors, of fact and of law, with respect to *all* the conditions of art. 575 *C.C.P.* Several of his errors, such as failing to identify at least *one* issue common to all the class members — namely the issue of the Congregation’s “systemic” negligence regarding assaults on children allegedly committed by its members — or discounting the DVD of the *Enquête* program and the table of victims, necessarily influenced his decision to deny the institution of the class action against the Oratory. What is more, the Superior Court judge stated — and this is worth repeating — that [TRANSLATION] “[t]he reasons that justify denying the action against the Congregation . . . are the same as the ones that apply to the action against the Oratory”: para. 138 (emphasis added).

[34] Given the numerous errors made by the Superior Court judge with respect to *all* the conditions

la Cour d’appel, au par. 104, trois critères doivent être considérés pour décider de ce statut. Le demandeur doit démontrer : a) l’intérêt à poursuivre; b) la compétence; et c) l’absence de conflit avec les membres du groupe (P.-C. Lafond, *Le recours collectif comme voie d'accès à la justice pour les consommateurs* (1996), p. 419; *Infineon*, par. 149; *Union des consommateurs c. Air Canada*, 2014 QCCA 523, par. 82 (CanLII)). Il y a lieu d’interpréter ces trois critères « de façon libérale »; ainsi, « [a]ucun représentant proposé ne devrait être exclu, à moins que ses intérêts ou sa compétence ne soient tels qu’il serait impossible que l’affaire survive équitablement » : *Infineon*, par. 149. À mon avis, c’est à bon droit que la Cour d’appel a conclu, au par. 108, que J.J. satisfaisait aux exigences de la loi. La Cour d’appel pouvait aussi à juste titre souligner qu’il est tout à fait normal dans ce type d’action collective que les victimes d’agressions sexuelles, y compris le représentant, bénéficient du droit à l’anonymat, et que les contacts avec les membres se fassent principalement par l’entremise des avocats du représentant : par. 105, citant *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, par. 71 et 79 (CanLII).

(4) Conclusion sur l’intervention de la Cour d’appel

[33] Il ne fait aucun doute que le juge de la Cour supérieure a commis de nombreuses erreurs, de fait et de droit, et ce, relativement à *toutes* les conditions énoncées à l’art. 575 *C.p.c.* Plusieurs des erreurs du juge, par exemple le fait qu’il n’a pas su cerner au moins *une* question commune à tous les membres du groupe — en l’occurrence la question de la négligence « systémique » de la Congrégation à l’égard des agressions qui auraient été commises par ses membres sur des enfants — ou encore le fait qu’il a écarté le DVD de l’émission *Enquête* et le Tableau des victimes, ont nécessairement influencé sa décision de refuser l’exercice de l’action collective contre l’Oratoire. Le juge de la Cour supérieure — il convient de le répéter — a d’ailleurs affirmé que « les motifs justifiant le rejet du recours contre la Congrégation [. . .] sont les mêmes que ceux justifiant le recours contre l’Oratoire » : par. 138 (je souligne).

[34] Étant donné les nombreuses erreurs du juge de la Cour supérieure relativement à *toutes* les conditions

of art. 575 *C.C.P.*, the Court of Appeal was clearly right to “substitute its own assessment” for that of the application judge with respect to *all* the conditions: *Vivendi*, at para. 35. It must now be asked whether the Court of Appeal’s decision to authorize the institution of the class action against both the Congregation *and* the Oratory is itself tainted by an error that justifies a review by this Court.

B. *Is the Court of Appeal’s Decision to Authorize the Institution of the Class Action Against Both the Congregation and the Oratory Tainted by an Error That Justifies a Review?*

[35] Before I discuss the conditions of commonality of issues and sufficiency of the alleged facts, which as I mentioned above are the *only* ones at issue in the Oratory’s appeal (aside from its arguments concerning the supposed “forfeiture” of J.J.’s personal action that, it is argued, affects his status as an appropriate representative plaintiff for the class members), a few words about the “connection” between the Oratory and the Congregation are in order. I will conclude my analysis by addressing the fact that only the Oratory is being sued together with the Congregation.

(1) “Connection” Between the Oratory and the Congregation

[36] At the hearing in this Court, the Oratory disputed the existence of any “connection” between it and the Congregation. But it is important to recall the Court of Appeal’s finding that the Oratory’s affairs [TRANSLATION] “were managed in whole or in part by the Congregation’s members”: para. 111; see also paras. 14, 22 and 64. Moreover, the dissenting Court of Appeal judge did not dispute “[t]he . . . fact that the Oratory is managed by members of the Congregation”: para. 137. She merely questioned the legal consequence that fact might have. In my opinion, the Oratory has not shown how the Court of Appeal’s finding on this point is tainted by an error that justifies a review.

[37] In his application, J.J. alleges that the Congregation founded the Oratory: para. 3.3. The *Act to incorporate “St. Joseph’s Oratory of Mount Royal”*,

énoncées à l’art. 575 *C.p.c.*, la Cour d’appel était clairement justifiée de « substituer son appréciation » à celle du premier juge, et ce, à l’égard de *toutes* ces conditions : *Vivendi*, par. 35. Il convient maintenant de se demander si la décision de la Cour d’appel autorisant l’exercice de l’action collective contre la Congrégation *et* contre l’Oratoire est elle-même entachée d’une quelconque erreur révisable par notre Cour.

B. *La décision de la Cour d’appel autorisant l’exercice de l’action collective contre la Congrégation et contre l’Oratoire est-elle entachée d’une erreur révisable?*

[35] Avant d’examiner les conditions du caractère commun des questions et du caractère suffisant des faits allégués, conditions qui, je le rappelle, sont les *seuls* points que conteste l’Oratoire (outre ses arguments portant sur la prétendue « déchéance » de l’action personnelle de J.J. qui affecterait le statut de ce dernier comme représentant adéquat des membres du groupe), il y a lieu de traiter brièvement de la question du « lien » entre l’Oratoire et la Congrégation. Je terminerai mon analyse en examinant le fait que seul l’Oratoire soit poursuivi aux côtés de la Congrégation.

(1) Le « lien » entre l’Oratoire et la Congrégation

[36] Lors de l’audience devant notre Cour, l’Oratoire a contesté l’existence de tout « lien » entre lui et la Congrégation. Toutefois, il convient de rappeler la conclusion de la Cour d’appel selon laquelle les affaires de l’Oratoire « sont administrées en partie ou en totalité par les membres de la Congrégation » : par. 111; voir aussi par. 14, 22 et 64. D’ailleurs, la juge dissidente en Cour d’appel n’a pas elle non plus nié « [l]e [. . .] fait que l’Oratoire est administré par des membres de la Congrégation » : par. 137. Elle a seulement contesté la conséquence juridique susceptible de découler de ce fait. À mon avis, l’Oratoire n’a pas démontré en quoi la conclusion de la Cour d’appel à cet égard serait entachée d’une erreur révisable.

[37] Dans sa demande, J.J. allègue que la Congrégation a fondé l’Oratoire : par. 3.3. Il joint à sa demande la *Loi constituant en corporation l’Oratoire*

S.Q. 1916, c. 90 (“1916 Act”), is attached to the application, and the following excerpt from that Act — from its preamble in particular — confirms his allegation:

WHEREAS the Reverend Georges Dion of the city of Montreal, the Reverend Elphège Hébert of the town of St. Laurent, the Reverend Absalon Renaud of the city of Montreal, and Messrs. Alfred Bessette and Augustin LeRoy, both of the city of Montreal, in religion respectively Brother André and Brother Marie-Auguste, all five members of the Congregation of the Holy Cross, have by their petition represented that a chapel dedicated to the devotion of St. Joseph has been established and maintained for many years past on the slope of Mount Royal in the city of Montreal, and that the faithful have been in the habit of frequenting it in large numbers; that in order to assure the permanent maintenance of the said chapel and to allow the extension of its sphere of action, it is expedient to incorporate the petitioners for the purpose of acquiring and maintaining the said chapel and thereby promoting the Roman Catholic faith and the welfare of souls by the propagation of the devotion to St. Joseph;

...

Whereas the petitioners have prayed that an act for the purpose aforesaid be passed; and whereas it is expedient to grant their prayer;

Therefore His Majesty, with the advice and consent of the Legislative Council and of the Legislative Assembly of Quebec, enacts as follows:

1. The said Reverend Georges Dion, Reverend Elphège Hébert, Reverend Absalon Renaud, Brother André and Brother Marie-Auguste, and all persons who hereafter associate themselves with them, and their successors, are and shall be constituted a corporation for the purpose of promoting the Roman Catholic faith and the welfare of souls by the propagation of the devotion to Saint Joseph under the name of “St. Joseph’s Oratory of Mount Royal.”

Furthermore, the following comments are made at the very beginning of the DVD of the *Enquête* program: [TRANSLATION] “Holy Cross officers knew very well what was happening”, and “[t]his scandal broke at a time when the Pope was about to canonize the most illustrious of the community’s members, Brother André, the builder of St. Joseph’s Oratory”

Saint-Joseph du Mont-Royal, S.Q. 1916, c. 90 (« Loi de 1916 »), dont les passages reproduits ci-dessous, en particulier le préambule de cette loi, confirment son allégation :

ATTENDU que le révérend George Dion, de la cité de Montréal, le révérend Elphège Hébert, de la ville de Saint-Laurent, le révérend Absalon Renaud, de la cité de Montréal, et MM. Alfred Bessette et Augustin LeRoy, tous deux de la cité de Montréal, en religion respectivement frère André et frère Marie-Auguste, tous cinq membres de la congrégation de Sainte-Croix, ont par leur pétition représenté : qu’une chapelle, dédiée à la dévotion de Saint-Joseph, a été établie et maintenue depuis plusieurs années sur le flanc du Mont-Royal, dans la cité de Montréal, et que les fidèles ont pris pour habitude de la visiter en grand nombre; que pour assurer en permanence le maintien de ladite chapelle et permettre d’agrandir son champ d’action, il convient de constituer en corporation les pétitionnaires, dans le but d’acquiescer et maintenir ladite chapelle et développer par là la foi catholique et le bien des âmes par la propagation de la dévotion à Saint-Joseph;

...

Attendu que les pétitionnaires ont demandé l’adoption d’une loi à l’effet susdit, et qu’il convient de faire droit à leur demande;

A ces causes, Sa Majesté, de l’avis et du consentement du Conseil législatif et de l’Assemblée législative de Québec, décrète ce qui suit :

1. Lesdits révérend George Dion, révérend Elphège Hébert, révérend Absalon Renaud, frère André et frère Marie-Auguste et toutes autres personnes qui, par la suite, s’associeront à eux, de même que leurs successeurs sont et seront constitués en corporation dans le but de promouvoir la foi catholique romaine et le bien des âmes par la propagation de la dévotion à Saint-Joseph sous le nom de “l’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal.”

Il est de plus mentionné, au tout début du DVD de l’émission *Enquête*, que « les dirigeants des Sainte-Croix savaient très bien ce qui se passait » et que « [c]e scandale éclate alors que le pape s’apprête à canoniser le plus illustre des membres de cette communauté, le frère André, le bâtisseur de l’Oratoire Saint-Joseph » (je souligne). Il y est aussi question

(emphasis added). A little later, the speaker also refers to a “wealthy, influential and prestigious congregation” whose members “built a monument, St. Joseph’s Oratory, and . . . will [soon] have among them a saint, Brother André”.

[38] As well, s. 2 of the 1916 Act provided that the Oratory’s affairs were to be managed by five directors, *all of them* members of the Congregation:

2. The affairs of the corporation shall be managed by five directors, who shall be chosen from amongst its members who are at the same time members of the Congregation of the Holy Cross, at a general meeting held for that purpose.

[39] In 1974, the Oratory was continued under the *Religious Corporations Act*, S.Q. 1971, c. 75 (now the *Religious Corporations Act*, CQLR, c. C-71): see Exhibit R-2, information statement for the Oratory in the enterprise register (2013), A.R.O., vol. II, at p. 23. For the entire period before 1974, however, there is *nothing* in the record to suggest that the Oratory was not governed by the 1916 Act. And *all* the assaults allegedly committed at the Oratory that are reported in the table of victims are in fact dated *earlier* than 1974, when the Oratory’s affairs were, according to the evidence submitted at this stage, managed *entirely* by members of the Congregation.

[40] As for the period *after* 1974, it is true that in the information statement for the Oratory in the enterprise register from 2013, the Oratory reported having *nine* directors — not *five* or *seven*² as the 1916 Act would have it — and it is unclear whether they were all members of the Congregation.³ Nevertheless, as of the date in question, one of the Oratory’s directors,

² Section 4 of the 1916 Act provides that “[t]he term of office of the directors [and] their number, not less than three or more than seven . . . may be fixed from time to time by by-law passed by the members of the corporation at a general meeting specially called for that purpose”.

³ Among these nine directors, there are two whose reported personal addresses corresponded to the addresses of establishments of the Congregation: see information statement for the Oratory in the enterprise register (2013), A.R.O., vol. II, at p. 24, and information statements for the Congregation in the enterprise register (2015) and (2014), A.R.C., at pp. 135-36 and 147-48.

un peu plus loin d’une « congrégation riche, influente et prestigieuse », dont les membres « ont bâti un monument, l’Oratoire Saint-Joseph et [. . .] auront [bientôt] un saint parmi eux, le frère André ».

[38] En outre, l’art. 2 de la Loi de 1916 précise que les affaires de l’Oratoire sont administrées par cinq directeurs qui sont *tous* membres de la Congrégation :

2. Les affaires de la corporation seront administrées par cinq directeurs choisis parmi ses membres, qui sont en même temps membres de la congrégation de Sainte-Croix, à une assemblée générale tenue à cette fin.

[39] En 1974, l’existence de l’Oratoire a été continuée sous le régime de la *Loi des corporations religieuses*, L.Q. 1971, c. 75 (maintenant la *Loi sur les corporations religieuses*, RLRQ, c. C-71) : voir pièce R-2, *État des renseignements de l’Oratoire au registre des entreprises* (2013), d.a.o., vol. II, p. 23. Pour toute la période antérieure à 1974, cependant, il n’y a au dossier *aucune* raison de croire que l’Oratoire n’était pas régi par la Loi de 1916. Justement, *toutes* les agressions qui auraient été commises à l’Oratoire et qui sont dénoncées au Tableau des victimes sont *antérieures* à 1974, alors que les affaires de l’Oratoire étaient, selon la preuve présentée à ce stade-ci, administrées *en totalité* par des membres de la Congrégation.

[40] Pour ce qui est de la période *postérieure* à 1974, il est vrai que, selon l’*État des renseignements de l’Oratoire au registre des entreprises* (2013), l’Oratoire fait état de *neuf* administrateurs — et non de *cinq* ou *sept*² comme le veut la Loi de 1916 — dont on ne sait pas s’ils sont tous des membres de la Congrégation³. À la date susmentionnée, néanmoins,

² L’article 4 de la Loi de 1916 prévoit que « [l]e terme d’office des directeurs [. . .], leur nombre, de trois au moins et de sept au plus [. . .] peuvent être fixés de temps à autre par règlement adopté par les membres de la corporation, à une assemblée générale spécialement convoquée dans ce but ».

³ Parmi ces neuf administrateurs, il y en a deux dont l’adresse personnelle déclarée correspond à celle d’établissements de la Congrégation : voir *État des renseignements de l’Oratoire au registre des entreprises* (2013), d.a.o., vol. II, p. 24, et *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015) et (2014), d.a.c., p. 135-136 et 147-148.

L.D., was also a director of the Congregation *and* of Corporation Jean-Brillant: see A.R.O., vol. II, at p. 24; information statements for the Congregation in the enterprise register (2015) and (2014) and information statement for Corporation Jean-Brillant in the enterprise register (2014), A.R.C., at pp. 134, 141 and 146. What is more, Maison Sainte-Croix, one of the establishments reported by the Congregation, was located at the same address as the Oratory (one of the Congregation's directors in fact resided there): information statements for the Congregation in the enterprise register (2015) and (2014), A.R.C., at pp. 134, 136, 146 and 148. The Congregation also used certain names in Quebec that were associated with the Oratory, such as “Le Grand Saint-Joseph”, “Maison Frère-André”, “Résidence Alfred-Bessette” and “Maison Saint-Joseph”: information statements for the Congregation in the enterprise register (2015) and (2014), A.R.C., at pp. 137-38 and 149-50.

[41] The Oratory will still, should it wish to do so, be able to raise a defence at the trial on the merits in order to deny the existence of any “connection” between it and the Congregation, but it is not appropriate to consider possible defences in this regard at the authorization stage: *Sibiga*, at para. 83; *Brown v. B2B Trust*, 2012 QCCA 900, at para. 40 (CanLII); see also *Carrier v. Québec (Procureur général)*, 2011 QCCA 1231, at para. 37 (CanLII). Moreover, if it appears that a distinction needs to be drawn between assaults allegedly committed at the Oratory *before* 1974 and those allegedly committed *after* that, the trial judge can, “even on [his or her] own initiative, modify or divide the class at any time”: art. 588 para. 2 *C.C.P.*⁴

[42] Finally, if any doubt remains at this stage as to the existence of a “connection” between the Oratory and the Congregation in light of the parties’ contradictory submissions on this point, the applicant, J.J., should in principle be given the benefit of the doubt: *Lambert (Gestion Peggy)*, at para. 38 ([TRANSLATION]) “should the application judge be so unfortunate as to be faced with contradictory facts, he or

l’un des administrateurs de l’Oratoire, L.D., était également administrateur de la Congrégation *et* de la Corporation Jean-Brillant : voir d.a.o., vol. II, p. 24; *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015) et (2014) et *État des renseignements de la Corporation Jean-Brillant au registre des entreprises* (2014), d.a.c., p. 134, 141 et 146. La Maison Sainte-Croix, soit l’un des établissements déclarés par la Congrégation, est de plus située à la même adresse que l’Oratoire (l’un des administrateurs de la Congrégation y est d’ailleurs domicilié) : *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015) et (2014), d.a.c., p. 134, 136, 146 et 148. La Congrégation utilise aussi au Québec certains noms associés à l’Oratoire, par exemple « Le Grand Saint-Joseph », « Maison Frère-André », « Résidence Alfred-Bessette » et « Maison Saint-Joseph » : *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015) et (2014), d.a.c., p. 137-138 et 149-150.

[41] Lors de l’audition de l’action sur le fond, l’Oratoire pourra toujours, s’il le souhaite, présenter une défense afin de nier l’existence de tout « lien » entre lui et la Congrégation, mais il n’y a pas lieu, au stade de l’autorisation, de considérer les moyens de défense qui pourraient être soulevés à cet égard : *Sibiga*, par. 83; *Brown c. B2B Trust*, 2012 QCCA 900, par. 40 (CanLII); voir aussi *Carrier c. Québec (Procureur général)*, 2011 QCCA 1231, [2011] R.J.Q. 1346, par. 37. En outre, s’il apparaissait qu’une distinction s’impose entre les agressions qui auraient été commises à l’Oratoire *avant* 1974 et celles qui l’auraient été *après* cette date, le juge du fond pourrait « en tout temps et même d’office, modifier ou scinder le groupe » : art. 588 al. 2 *C.p.c.*⁴

[42] Enfin, s’il subsistait un doute à ce stade-ci sur l’existence d’un « lien » entre l’Oratoire et la Congrégation à la lumière des prétentions contradictoires des parties sur ce point, il devrait en principe bénéficier au demandeur J.J. : *Lambert (Gestion Peggy)*, par. 38 (« si, par malheur, le juge de l’autorisation se retrouve devant des faits contradictoires, il doit faire prévaloir le principe général qui est de tenir

⁴ It should be noted that J.J.’s application covers the entire [TRANSLATION] “period from 1940 to a final judgment”: Sup. Ct. reasons, at para. 2.

⁴ Il importe de rappeler que la demande de J.J. couvre toute « la période de 1940 à jugement final » : motifs de la C.S., par. 2.

she must favour the general principle that the facts in the motion for authorization must be assumed to be true unless they seem implausible or clearly wrong”); *Harmegnies*, at para. 46 ([TRANSLATION] “the applicant must be given the benefit of the doubt”); *Sibiga*, at para. 51 (“courts should err on the side of caution and authorise the action where there is doubt as to whether the standard has been met”); *Charles*, at para. 43; see also per Gascon J. (then of the Superior Court) in *Adams v. Banque Amex du Canada*, 2006 QCCS 5358, at para. 23 (CanLII) ([TRANSLATION] “any doubt must be resolved in favour of the applicants, that is, in favour of authorizing the action”); S. E. Finn, *L’action collective au Québec* (2016), at p. 53; P.-C. Lafond, *Le recours collectif, le rôle du juge et sa conception de la justice: impact et évolution* (2006), at pp. 115-16. This cautious approach is justified by the principle that *merely* being named as a defendant in a class action does not *in and of itself* constitute irreparable harm, since the trial judge will still have free rein to dismiss the action after hearing all the evidence:

[TRANSLATION] Contrary to the position taken by companies and their counsel, the authorization of a class action does not impair the respondent’s rights, “since authorizing an action is not the same as deciding it”. Defendants will have the opportunity to assert their rights fully at the trial on the merits, as in any other action. A judgment on authorization is merely a preliminary decision that could be varied at the trial, or even before, and does not preclude the final outcome of the litigation.

(Lafond (2006), at pp. 116-17)

(2) Condition of Commonality of Issues (Article 575(1) C.C.P.)

(a) *Applicable Law*

[43] Article 575(1) *C.C.P.* provides that the institution of a class action cannot be authorized unless the court finds that “the claims of the members of the class raise identical, similar or related issues of law or fact”. This is the condition of “commonality”, which “applies not only in Quebec law, but also in that of all the common law provinces of Canada”:

pour avérés ceux de la requête pour autorisation, sauf s’ils apparaissent invraisemblables ou manifestement inexacts »); *Harmegnies*, par. 46 (« le bénéficiaire du doute doit profiter au requérant »); *Sibiga*, par. 51 ([TRADUCTION] « les tribunaux devraient pécher par excès de prudence et autoriser l’action en cas de doute quant au respect de la norme »); *Charles*, par. 43; voir aussi les propos du juge Gascon (alors à la Cour supérieure) dans *Adams c. Banque Amex du Canada*, 2006 QCCS 5358, par. 23 (CanLII) (« tout doute doit bénéficier aux requérants, c’est-à-dire en faveur de l’autorisation du recours »); S. E. Finn, *L’action collective au Québec* (2016), p. 53; P.-C. Lafond, *Le recours collectif, le rôle du juge et sa conception de la justice : impact et évolution* (2006), p. 115-116. Cette approche marquée par la prudence est justifiée par le principe voulant que le *seul* fait d’être désigné défendeur à une action collective ne constitue pas *en soi* un préjudice irréparable, puisque le juge du fond conserve toute la latitude requise afin de rejeter l’action sur la foi de toute la preuve entendue :

Contrairement au discours entretenu par les entreprises et leurs procureurs, l’autorisation d’un recours collectif ne porte pas atteinte aux droits de la partie intimée, « puisque, autoriser le recours n’est pas décider du recours ». La partie défenderesse aura l’occasion de faire valoir pleinement ses droits lors de l’audition au mérite, comme dans toute autre action en justice. Le jugement sur l’autorisation ne constitue qu’une décision préliminaire susceptible d’être modifiée au cours du procès, voire avant, et qui ne préjuge pas du résultat de la contestation finale.

(Lafond (2006), p. 116-117)

(2) La condition relative au caractère commun des questions (art. 575(1) C.p.c.)

a) *Le droit applicable*

[43] L’article 575(1) *C.p.c.* précise que l’exercice d’une action collective ne peut être autorisé que si le tribunal conclut que « les demandes des membres soulèvent des questions de droit ou de fait identiques, similaires ou connexes ». Il s’agit de la condition de la « communauté de questions », qui est « requis[e] non seulement par le droit québécois, mais aussi

Vivendi, at para. 38. The Court studied the condition of “commonality” in depth in *Vivendi*. It stressed that the test that applies in Quebec law appears to be less stringent than the one that is applied in the common law provinces, because the phrase “identical, similar or related issues of law or fact” used by the Quebec legislature does not align perfectly with the expression “common issues” or with the “common issue” condition of the common law provinces: *Vivendi*, at paras. 52-53.

[44] Moreover, it can be seen from the Quebec courts’ interpretation of art. 575(1) *C.C.P.* that their “approach to the commonality requirement has often been broader and more flexible than the one taken in the common law provinces”, as “[they] propose a flexible approach to the common interest that must exist among the [class]’s members”: *Vivendi*, at para. 54, citing Lafond (1996), at p. 408; see also paras. 56-58. In *Infineon*, the Court added that “[t]here is no requirement of a fundamental identity of the individual claims of the proposed [class]’s members”, given that, “[a]t the authorization stage, the threshold requirement for common questions is low”: para. 72. Thus, “even a single identical, similar or related question of law would be sufficient to meet the common questions requirement . . . provided that it is significant enough to affect the outcome of the class action”: *Infineon*, at para. 72. In addition, “[TRANSLATION] [t]he fact that the situations of all members of the [class] are not perfectly identical does not mean that the [class] does not exist or is not uniform”: *Infineon*, at para. 73, quoting *Guilbert v. Vacances sans Frontière Ltée*, [1991] R.D.J. 513 (C.A.). Nor, as a result of *Bank of Montreal v. Marcotte*, is it necessary for each member of the class to have a personal cause of action against each of the defendants. J.J. is therefore right that the fact that not all the class members have a personal cause of action against the Oratory is no bar to authorizing the institution of a class action against it: R.F.O., at para. 52.

par celui de toutes les provinces de common law canadiennes » : *Vivendi*, par. 38. La Cour a étudié en profondeur la condition de la « communauté de questions » dans *Vivendi*. Elle a souligné que l’analyse applicable en droit québécois paraît moins exigeante que celle appliquée dans les provinces de common law, car l’expression « questions de droit ou de fait identiques, similaires ou connexes » utilisée par le législateur québécois ne coïncide pas parfaitement avec l’expression « questions communes » ou la condition de la « question commune » des provinces de common law : *Vivendi*, par. 52-53.

[44] De plus, l’interprétation que donnent les tribunaux québécois de l’art. 575(1) *C.p.c.* témoigne de l’application par ceux-ci d’une « approche souvent plus large et plus flexible que celle des tribunaux des provinces de common law en ce qui concerne le critère de la communauté de questions »; en effet, « les tribunaux québécois proposent une conception souple de l’intérêt commun qui doit lier les membres du groupe » : *Vivendi*, par. 54, citant Lafond (1996), p. 408; voir aussi par. 56-58. Dans *Infineon*, la Cour a également souligné qu’« [i]l n’est pas nécessaire [. . .] que les demandes individuelles des membres du groupe proposé soient fondamentalement identiques les unes aux autres », étant donné que « [l]e seuil nécessaire pour établir l’existence des questions communes à l’étape de l’autorisation est peu élevé » : para. 72. Ainsi, « même la présence d’une seule question de droit identique, similaire ou connexe serait suffisante pour satisfaire à l’exigence de la question commune [. . .] pourvu que son importance soit susceptible d’influencer le sort [de l’action collective] » : *Infineon*, par. 72. En outre, « [l]e fait que tous les membres du groupe ne sont pas dans des situations parfaitement identiques, ne prive pas celui-ci de son existence ou de sa cohérence » : *Infineon*, par. 73, citant *Guilbert c. Vacances sans Frontière Ltée*, [1991] R.D.J. 513 (C.A.). Depuis l’arrêt *Banque de Montréal c. Marcotte*, il n’est pas non plus nécessaire que chaque membre du groupe possède une cause d’action personnelle contre chacun des défendeurs. J.J. a donc raison de prétendre que le fait que les membres du groupe n’aient pas tous une cause d’action personnelle contre l’Oratoire ne constitue pas un obstacle à l’autorisation de l’exercice de l’action collective contre celui-ci : m.i.o., par. 52.

(b) *Application of the Law to the Facts of the Case*

[45] In *Vivendi*, the Court stated, citing *Dutton and Rumley*, that “a question will be considered common if it can serve to advance the resolution of every class member’s claim”: para. 46 (emphasis added). The Oratory’s challenge with respect to the condition of “commonality” is essentially based on this passage from *Vivendi* (A.F.O., at para. 65 (fn 73)), as it argues that the Court of Appeal has not shown how the answer to any question relevant to the action against it would in any way advance the action of the class members who have no connection with the Oratory: A.F.O., at para. 59.

[46] I cannot agree with the Oratory, and this is so even if I were to assume that its strict interpretation of the Court’s statement in *Vivendi* is correct.

[47] First, it is not entirely accurate to state, as the Oratory does in its factum (at para. 75), that there can be *no* common issue that connects the Oratory to a victim of an alleged assault by a member of the Congregation at a place other than the Oratory. On the contrary, the table of victims shows that there may in fact be victims of assaults allegedly committed by members of the Congregation at places other than the Oratory whose assailants are also alleged to have assaulted victims at the Oratory. For example, the name of Brother Bernard is associated with the institution in Waterville (1951-52) *and* with the Oratory (1958-60): table of victims; C.A. reasons, at para. 112. It should also be noted that J.J. is not the only class member with a personal cause of action against the Oratory. There are four other victims who have come forward at this point who also claim to have been assaulted at the Oratory: table of victims; C.A. reasons, at para. 112.

[48] Second, J.J.’s personal cause of action against the Oratory is primarily based on it being directly liable for assaults allegedly committed at the Oratory

b) *L’application du droit aux faits de l’espèce*

[45] Dans *Vivendi*, se référant aux arrêts *Dutton et Rumley*, la Cour a affirmé qu’« une question sera considérée comme commune si elle permet de faire progresser le règlement de la réclamation de chacun des membres du groupe » : par. 46 (je souligne). La contestation de l’Oratoire relative à la condition de la « communauté de questions » se fonde essentiellement sur ce passage de l’arrêt *Vivendi* : m.a.o., par. 65 (note 73). En effet, l’Oratoire prétend que la Cour d’appel n’a pas démontré en quoi la réponse à quelque question qui soit pertinente à l’action contre l’Oratoire fera avancer, de quelque façon que ce soit, l’action des membres du groupe qui n’ont aucun lien avec l’Oratoire : m.a.o., par. 59.

[46] Je ne saurais partager l’avis de l’Oratoire, même en supposant que l’interprétation stricte qu’il suggère des propos de la Cour dans *Vivendi* soit correcte.

[47] Premièrement, il n’est pas tout à fait exact d’affirmer, comme le fait l’Oratoire dans son mémoire (par. 75), qu’*aucune* question commune ne peut lier l’Oratoire à une personne victime d’une agression qui aurait été commise par un membre de la Congrégation dans un autre lieu que l’Oratoire. Au contraire, selon le Tableau des victimes, il est possible que certaines victimes d’agressions qui auraient été commises par des membres de la Congrégation dans un autre lieu que l’Oratoire partagent un ou des agresseurs communs avec les victimes qui auraient été agressées à l’Oratoire. Par exemple, le nom du frère Bernard est associé à l’établissement de Waterville (1951-1952) *et* à celui de l’Oratoire (1958-1960) : Tableau des victimes; motifs de la C.A., par. 112. Il faut aussi souligner que J.J. n’est pas le seul membre du groupe ayant une cause d’action personnelle contre l’Oratoire. Quatre autres victimes se sont manifestées à ce stade-ci et prétendent elles aussi avoir subi des agressions à l’Oratoire : Tableau des victimes; motifs de la C.A., par. 112.

[48] Deuxièmement, la cause d’action personnelle de J.J. contre l’Oratoire repose surtout sur la responsabilité directe de ce dernier à l’égard des agressions

(and not on liability for the act of another person). As I have already mentioned, all the common issues identified by J.J. that were authorized by the Court of Appeal actually related to the question whether the Oratory and the Congregation were negligent toward sexual assault victims. J.J. alleges that the Oratory [TRANSLATION] “allowed members of the Congregation . . . to sexually abuse minor children . . . at the Oratory”: para. 3.33 of the application. The Oratory also allegedly “subjected the victims to mental, religious and psychological duress by discouraging them from reporting the sexual abuse by members of the Congregation”: para. 3.34 of the application. J.J. further alleges that the Oratory “[was] aware of the sexual abuse by members of the Congregation . . . but nevertheless hushed it up”: para. 3.35 of the application. Lastly, he adds that the Oratory “knowingly and consciously chose to ignore the issue of sexual abuse of minor children by members of the Congregation”: para. 3.36 of the application.

[49] One might ask what it means, for a *legal person* such as the Oratory, “to be aware” of the alleged sexual abuse of children, to “knowingly and consciously choose to ignore” that abuse, or to “hush it up”. The answer is simple, as this can mean only one thing: the Oratory’s *directors* were aware of the alleged sexual abuse of children, and the Oratory’s *directors* are alleged to have knowingly and consciously chosen to ignore that abuse or to hush it up. As J.-L. Baudouin, P. Deslauriers and B. Moore explain:

[TRANSLATION] Because a legal person does not have a will of its own and therefore has no sense of judgment, one might ask whether it can be held liable independently of the individual liability of its representatives or of the natural persons who make it up or run it. In civil law, unlike in the criminal law, no distinction is drawn between natural persons and legal persons where the accountability for fault is concerned. In principle, therefore, given what is said in articles 300 and 1457 C.C., a legal person can be held directly liable if the wrongful act that caused damage was committed by one of its governing organs acting

qui auraient été commises à l’Oratoire (et non sur la responsabilité du fait d’autrui). Je signale une fois de plus que toutes les questions communes identifiées par J.J. — et autorisées par la Cour d’appel — portent en réalité sur la question de savoir si l’Oratoire et la Congrégation ont fait preuve de négligence envers les victimes d’agressions sexuelles. En effet, J.J. allègue que l’Oratoire « [a] permis que des abus sexuels soient perpétrés à l’encontre d’enfants mineurs par des membres de la Congrégation [. . .] à l’Oratoire » : para. 3.33 de la demande. L’Oratoire aurait également « exercé une contrainte morale, religieuse et psychologique sur les victimes, en les incitant à ne pas dénoncer les abus sexuels commis par des membres de la Congrégation » : para. 3.34 de la demande. J.J. allègue en outre que l’Oratoire « étai[t] au courant des abus sexuels perpétrés par les membres de la Congrégation [. . .] et les [a] néanmoins étouffés » : para. 3.35 de la demande. Enfin, il ajoute que l’Oratoire aurait « sciemment et consciemment choisi d’ignorer la problématique des abus sexuels commis sur des enfants mineurs par des membres de la Congrégation » : para. 3.36 de la demande.

[49] Il est permis de se demander ce que signifie, dans le cas d’une *personne morale* comme l’Oratoire, le fait « d’être au courant » des abus sexuels qui auraient été perpétrés sur des enfants, de « sciemment et consciemment choisir d’ignorer » ces abus, ou encore de les « étouffer ». La réponse est simple, cela ne peut signifier qu’une chose : *les administrateurs* de l’Oratoire étaient au courant des abus sexuels qui auraient été perpétrés sur des enfants, *les administrateurs* de l’Oratoire auraient sciemment et consciemment choisi d’ignorer ces abus, ou de les étouffer. Comme l’expliquent les auteurs J.-L. Baudouin, P. Deslauriers et B. Moore :

La personne morale n’ayant pas de volonté propre, et n’étant donc pas douée de discernement, on peut se demander si elle peut être tenue responsable, indépendamment de la responsabilité individuelle de ses représentants ou des personnes physiques qui la composent ou la dirigent. Le droit civil, contrairement au droit pénal, ne fait aucune distinction entre personnes physiques et personnes morales quant à l’imputabilité de la faute. En principe donc, étant donné les termes des articles 300 et 1457 C.c., une personne morale peut être directement tenue responsable, si l’acte fautif qui a causé le dommage

within the scope of its duties, or by a person for whom it is responsible by law. In practice, however, it is more common for a legal person to be sued as a principal for a wrongful act committed by one of its agents, employees or servants. The courts have on many occasions recognized the principle of extracontractual liability of legal persons.

With the provisions of the Civil Code, it can now be asked which organs of a legal person can give rise to direct extracontractual liability. A principle appears to emerge from article 311 C.C. A director, first of all, is, as provided for in article 321 C.C., considered to be a mandatary, which means that, under articles 2160 and 2164 C.C., the legal person is liable for his or her acts, but probably on the basis of liability for the act of another person. As for the board of directors, it may also directly expose the legal person to liability, given that it manages the affairs of the legal person and exercises all the powers necessary for that purpose on the legal person's behalf (art. 335 C.C.). However, it seems harder to imagine that the legal person would be exposed to direct liability for an act resulting from a general meeting (arts. 345 et seq. C.C.). [Emphasis added.]

(*La responsabilité civile* (8th ed. 2014), at Nos. 1-118 and 1-119)

[50] Thus, the allegations relating to direct liability of the Oratory actually concern allegedly wrongful conduct *on its directors' part*. As the Court of Appeal noted, at para. 111, [TRANSLATION] “[the Oratory’s] affairs were managed in whole or in part by the Congregation’s members” (see also paras. 14, 22 and 64). In other words, the allegations relating to direct liability of the Oratory are actually allegations relating to faults *of members of the Congregation*, and more specifically, allegations relating to faults of members of the Congregation *acting as directors of the Oratory*, who are alleged to have failed to put a stop to the sexual abuse or, worse, to have covered it up. The question of faults allegedly committed *by the Congregation's members* is undeniably one that is common to *all* the members of the class. This means that, contrary to what the Oratory argues, any finding of direct liability of the Oratory — because it would be a finding of faults *of members of the Congregation* acting as directors of the Oratory — will advance the action of each member of the class, particularly

provient d'un de ses organes de direction, agissant dans le cadre de ses fonctions, ou d'une personne dont elle est responsable en vertu de la loi. En pratique, il est toutefois plus fréquent de voir la personne morale poursuivie à titre de commettant pour l'acte fautif commis par l'un de ses agents, employés ou préposés. La jurisprudence a maintes fois reconnu le principe de la responsabilité extracontractuelle des personnes morales.

Avec les dispositions du Code civil, on peut désormais se demander quels sont les organes de celles-ci qui peuvent entraîner une responsabilité extracontractuelle directe. Un principe paraît se dégager de l'article 311 C.c. L'administrateur, tout d'abord, est, aux termes de l'article 321 C.c., considéré comme un mandataire, et donc, au sens des articles 2160 et 2164 C.c., engage la responsabilité de la personne morale, mais probablement au titre de la responsabilité pour le fait d'autrui. Le conseil d'administration, lui, peut aussi engager directement la responsabilité de la personne morale, puisqu'il gère ses affaires et exerce en son nom tous les pouvoirs nécessaires (art. 335 C.c.). Il semble, par contre, plus difficile d'envisager que la responsabilité directe de la personne morale soit engagée par l'acte de l'assemblée des membres (art. 345 et s. C.c.). [Je souligne.]

(*La responsabilité civile* (8^e éd. 2014), n^{os} 1-118 et 1-119)

[50] Par conséquent, les allégations relatives à la responsabilité directe de l'Oratoire visent en réalité la conduite prétendument fautive *de ses administrateurs*. Or, comme l'a noté la Cour d'appel, au par. 111, « les affaires [de l'Oratoire] sont administrées en partie ou en totalité par les membres de la Congrégation » (voir aussi par. 14, 22 et 64). Autrement dit, les allégations relatives à la responsabilité directe de l'Oratoire sont en réalité des allégations relatives à la faute *de membres de la Congrégation* — et, plus précisément, des allégations relatives à la faute de membres de la Congrégation *agissant à titre d'administrateurs de l'Oratoire*, qui auraient négligé de faire cesser les abus sexuels ou, pire, les auraient camouflés. Or, la question des fautes qui auraient été commises *par les membres de la Congrégation* est incontestablement une question commune à *tous* les membres du groupe. Ainsi, contrairement à ce que prétend l'Oratoire, toute conclusion portant sur la responsabilité directe de l'Oratoire — puisqu'il s'agira d'une conclusion portant sur la faute *de membres de*

in that it will tend to establish the existence of “systemic” negligence within the Congregation in relation to the alleged sexual abuse of children.

[51] This reasoning might not apply in a case concerning business corporations or legal persons of some other type. But the question does not need to be addressed in the context of these appeals, as the Oratory and the Congregation are *not* business corporations, but special legal persons. The Oratory is “a group of persons who form a religious body”: definition of “church”, s. 1(c) of the *Religious Corporations Act*; see information statement for the Oratory in the enterprise register (2013), A.R.O., vol. II, at p. 23. And the Congregation is “a group of religious who are members of a religious community”: definition of “congregation”, s. 1(a) of the *Religious Corporations Act*; see Exhibit R-1, information statement for the Congregation in the enterprise register (2009), and information statements for the Congregation in the enterprise register (2015) and (2014), A.R.C., at pp. 130, 133 and 145. As the Court of Appeal pointed out, traditional religious organizations are *essentially* characterized by strong solidarity among their members as a result [TRANSLATION] “[of] the temporal and spiritual hierarchical relationship that inevitably exists between a religious member and his or her religious community”: C.A. reasons, at para. 57; see also the Doyle article (2006); excerpts from the *Code of Canon Law; Bennett*, at paras. 21 and 27-28; *Bazley*, at paras. 44 and 46; *Ogilvie*, at pp. 226 and 320.

[52] Under the 1916 Act, it was the Oratory’s five founding “petitioners” — “all five members of the Congregation of the Holy Cross” — together with “all persons who hereafter associate themselves with them, and their successors”, who were constituted a corporation under the name of “St. Joseph’s Oratory of Mount Royal”. These excerpts from the 1916 Act suggest that those members of the religious community known as the Congregation of Holy Cross were *themselves*, and *in that capacity*, constituted a corporation under the name of “St. Joseph’s Oratory

la Congrégation agissant à titre d’administrateurs de l’Oratoire — fera avancer l’action de chacun des membres du groupe, notamment en ce qu’elle tendra à établir l’existence d’une négligence « systémique » au sein de la Congrégation à l’égard des abus sexuels qui auraient été commis sur des enfants.

[51] Ce raisonnement ne vaudrait peut-être pas s’il était question de sociétés par actions ou d’un autre type de personnes morales. Mais il n’y a pas lieu d’aborder la question dans le cadre des présents pourvois, étant donné que l’Oratoire et la Congrégation *ne* sont *pas* des sociétés par actions; ce sont au contraire des personnes morales particulières. L’Oratoire est « un ensemble de personnes formant une société religieuse » : définition d’« église », art. 1c) de la *Loi sur les corporations religieuses*; voir *État des renseignements de l’Oratoire au registre des entreprises* (2013), d.a.o., vol. II, p. 23. La Congrégation est quant à elle « un ensemble de religieux faisant partie d’une communauté religieuse » : définition de « congrégation », art. 1a) de la *Loi sur les corporations religieuses*; voir pièce R-1, *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2009) et *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015) et (2014), d.a.c., p. 130, 133 et 145. Or, comme l’a souligné la Cour d’appel, les organisations religieuses traditionnelles se caractérisent *essentiellement* par une très grande solidarité entre les membres du fait « de la relation hiérarchique temporelle et spirituelle qui unit inévitablement le religieux à sa communauté religieuse » : motifs de la C.A., par. 57; voir aussi l’article Doyle (2006); extraits du *Code de Droit Canonique; Bennett*, par. 21 et 27-28; *Bazley*, par. 44 et 46; *Ogilvie*, p. 226 et 320.

[52] En vertu de la Loi de 1916, ce sont d’ailleurs les cinq « pétitionnaires » fondateurs de l’Oratoire — « tous cinq membres de la congrégation de Sainte-Croix » — ainsi que « toutes autres personnes qui, par la suite, s’associeront à eux, de même que leurs successeurs » qui sont constitués en corporation sous le nom d’« Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal ». Ces passages de la Loi de 1916 suggèrent que ces membres de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix sont *eux-mêmes* et à ce titre constitués en corporation sous

of Mount Royal”. In this sense, the Oratory is simply one of the *faces* of the religious community known as the Congregation of Holy Cross, and it was constituted a corporation in 1916, at a time when (a) the *Religious Corporations Act* was not yet in force (see S.Q. 1971, c. 75) and (b) the religious community known as the Congregation of Holy Cross *as a whole* was, according to the evidence presented at this stage, not yet carrying on its activities in any form of *unified* religious corporation: see *An Act to incorporate Les Religieux de Ste. Croix*, S.Q. 1935, c. 152; *An Act to amend the charter of Les Religieux de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 121; *An Act to incorporate Les Frères de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 122.

[53] Moreover, it can be seen from the scheme of the *Religious Corporations Act* as a whole that in the case of a “congregation”, that is, a “group of religious who are members of a religious community” (s. 1(a)), there can only be *one* “corporation whose objects are to organize, administer and manage a congregation”: s. 14. The letters patent of such a corporation may thus provide that the corporation’s affairs “shall be administered by the person exercising the function of superior of the congregation or any equivalent function”: s. 8.1. In addition, s. 13 of the Act provides that “[a]ny member of a corporation whose objects are to organize, administer and maintain a congregation may agree to devote his activities gratuitously to the service of the corporation and undertake to transfer to it all salary, remuneration or other advantages which are the result of his work, as long as he remains a member of the corporation”. Under the Act, a corporation like this also has powers over the congregation’s members that are inconsistent with the existence of more than *one* “corporation whose objects are to organize, administer and maintain a congregation”. For example, s. 14 of the *Religious Corporations Act* provides that such a corporation “shall represent its members and may, in its name but for their benefit, and with their consent, except in cases where it is impossible to obtain it, exercise their civil rights respecting the property they may own or acquire”. Similarly, s. 14.1 provides that “[w]here no protection mandate is given . . . the corporation whose objects are to organize, administer

le nom d’« Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal ». En ce sens, l’Oratoire n’est que l’un des *visages* de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix, et il a été constitué en corporation en 1916 à une époque où a) la *Loi sur les corporations religieuses* n’était pas encore entrée en vigueur (voir L.Q. 1971, c. 75), et b) selon la preuve présentée à ce stade-ci, la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix *dans son ensemble* n’exerçait pas encore ses activités sous quelque forme que ce soit de corporation religieuse *unifiée* : voir *Loi constituant en corporation les Religieux de Sainte-Croix*, S.Q. 1935, c. 152; *Loi modifiant la charte de Les Religieux de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 121; *Loi constituant en corporation Les Frères de Sainte-Croix*, S.Q. 1947, c. 122.

[53] En outre, l’économie de l’ensemble de la *Loi sur les corporations religieuses* révèle que, dans le cas d’une « congrégation », c’est-à-dire un « ensemble de religieux faisant partie d’une communauté religieuse » (art. 1a)), il ne peut y avoir qu’une « corporation ayant pour objets d’organiser, d’administrer et de maintenir une congrégation » : art. 14. Ainsi, les lettres patentes d’une telle corporation peuvent prévoir que les affaires de la corporation « sont administrées par la personne exerçant la fonction de supérieur de la congrégation ou toute fonction équivalente » : art. 8.1. De plus, l’art. 13 de la loi précise que « [t]out membre d’une corporation ayant pour objets d’organiser, d’administrer et de maintenir une congrégation peut convenir de mettre gratuitement ses activités au service de la corporation et s’engager à lui céder tout salaire, rémunération ou autres avantages qui sont le fruit de son travail, aussi longtemps qu’il demeure membre de la corporation ». La loi reconnaît en outre à une corporation de ce genre, en ce qui concerne les membres de la congrégation, des pouvoirs qui sont incompatibles avec l’existence de plus d’une « corporation ayant pour objets d’organiser, d’administrer et de maintenir une congrégation ». Par exemple, l’art. 14 de la *Loi sur les corporations religieuses* indique qu’une telle corporation « représente ses membres et peut, en son nom mais pour leur bénéfice et avec leur consentement, sauf dans les cas où il est impossible de l’obtenir, exercer leurs droits civils pour les biens qu’ils peuvent posséder ou acquérir ». De

and maintain the congregation shall have the mandate and responsibility to fully ensure the care and administer the property of the member for as long as the member remains a member of the congregation”.

[54] In short, the *Religious Corporations Act* confirms that the members of the religious community known as the Congregation of Holy Cross who worked at the Oratory as officiating priests (like Father Bernard, who allegedly assaulted J.J.) or as directors may have *remained* closely connected with the Congregation. With respect, I cannot accept my colleague Gascon J.’s assertion that the Oratory was not “under the control” of the religious community known as the Congregation of Holy Cross: Gascon J.’s reasons, at para. 180. The Oratory was *clearly* under the Congregation’s control, not only because *all* of the Oratory’s directors were members of the Congregation *at the time of the events*, but also because [TRANSLATION] “[of] the temporal and spiritual hierarchical relationship that inevitably exists between a religious member and his or her religious community” *and* the privileges (enjoyment of services provided gratuitously, transfer of salary, remuneration or any other advantages, etc.) and extraordinary powers (exercise of civil rights, protection mandate or mandate to administer property, etc.) the Congregation may have had in relation to its members.

[55] I will say no more in these reasons about the complex concepts of religious “organizations” or “corporations,” “church” and “congregation.” A court *may* of course decide a pure question of law at the authorization stage if the outcome of the proposed class action depends on its doing so, and to some extent the court *must* also interpret the legislation to determine whether the proposed class action is “frivolous” or “clearly wrong” in law: *Carrier*, at para. 37; *Trudel v. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413, at para. 3 (CanLII); *Fortier v. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195, at paras. 89-91 (CanLII); *Toure v. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577,

même, l’art. 14.1 prévoit qu’« [e]n l’absence d’un mandat de protection [. . .], la corporation qui a pour objets d’organiser, d’administrer et de maintenir la congrégation a mandat et est chargée d’assurer pleinement les soins ainsi que l’administration des biens du membre aussi longtemps qu’il demeure membre de la congrégation ».

[54] En somme, la *Loi sur les corporations religieuses* confirme qu’il est possible que les membres de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix qui œuvraient au sein de l’Oratoire à titre de prêtres officiants (tel le père Bernard qui aurait agressé J.J.) ou à titre d’administrateurs *demeuraient* étroitement liés à la Congrégation. Soit dit en tout respect, je ne puis souscrire à l’affirmation de mon collègue le juge Gascon suggérant que l’Oratoire n’était pas « sous la gouverne » de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix : motifs du juge Gascon, par. 180. L’Oratoire était *clairement* sous la gouverne de la Congrégation non seulement en raison du fait que *tous* les administrateurs de l’Oratoire étaient à *l’époque des faits* membres de la Congrégation, mais aussi en raison « de la relation hiérarchique temporelle et spirituelle qui unit inévitablement le religieux à sa communauté religieuse » *et* des privilèges (jouissance des services à titre gratuit, cession du salaire, de la rémunération ou de tous autres avantages, etc.) et pouvoirs extraordinaires (exercice des droits civils, mandat de protection ou d’administration des biens, etc.) dont la Congrégation était possiblement titulaire à l’égard de ses membres.

[55] Je n’en dirai pas davantage en l’espèce sur ces notions complexes d’« organisations » ou de « corporations » religieuses, d’« église » ou de « congrégation ». Certes, le tribunal *peut* trancher une pure question de droit au stade de l’autorisation si le sort de l’action collective projetée en dépend; dans une certaine mesure, il *doit* aussi nécessairement interpréter la loi afin de déterminer si l’action collective projetée est « frivole » ou « manifestation non fondée » en droit : *Carrier*, par. 37; *Trudel c. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413, par. 3 (CanLII); *Fortier c. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195, par. 89-91 (CanLII); *Toure c. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577,

at para. 38 (CanLII); *Lambert v. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433, at para. 12 (CanLII); *Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech v. Tsang*, 2016 QCCA 1923, at para. 33 (CanLII); Finn (2016), at p. 170. Aside from such situations, however, it is in principle not appropriate at the authorization stage for the court to “make any determination as to the merits in law of the conclusions, in light of the facts alleged”: *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec v. Quebec Urban Community Transit Commission*, [1981] 1 S.C.R. 424, at p. 429; *Nadon v. Anjou (Ville)*, [1994] R.J.Q. 1823 (C.A.), at pp. 1827-28; *Infineon*, at para. 60. In the instant case, it is enough to note that the issue of direct liability of the Congregation for alleged sexual abuse of children by its members is difficult to distinguish from the issue of direct liability of the Oratory, which is but one of many *faces* of the Congregation, for the *same* alleged sexual abuse of children by members of the *same* religious community. Even if these issues are not “identical . . . issues of law or fact”, they are certainly at least “similar” or “related” issues within the meaning of art. 575(1) C.C.P. As the Court of Appeal explained in *Comité d'environnement de La Baie*:

. . . Article 1003(a) [now art. 575(1)] does not require that *all* of the questions of law or of fact in the claims of the members be identical or similar or related. Nor does the article even require that the majority of these questions be identical or similar or related. From the text of the article, it is sufficient if the claims of the members raise *some* questions of law or of fact that are sufficiently similar or sufficiently related to justify a class action. [Emphasis in original; p. 659.]

(3) Condition of Sufficiency of the Alleged Facts (Article 575(2) C.C.P.)

(a) *Applicable Law*

[56] Article 575(2) C.C.P. provides that the facts alleged in the application must “appear to justify” the conclusions being sought. This condition, which was not included in the original bill on class actions, was added in response to pressure from certain

par. 38 (CanLII); *Lambert c. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433, par. 12 (CanLII); *Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech c. Tsang*, 2016 QCCA 1923, par. 33 (CanLII); Finn (2016), p. 170. Toutefois, outre ces situations, il n’y a en principe pas lieu pour le tribunal, au stade de l’autorisation, de « se prononcer sur le bien-fondé en droit des conclusions en regard des faits allégués » : *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec c. Commission des transports de la Communauté urbaine de Québec*, [1981] 1 R.C.S. 424, p. 429; *Nadon c. Anjou (Ville)*, [1994] R.J.Q. 1823 (C.A.), p. 1827-1828; *Infineon*, par. 60. En l’espèce, il suffit de constater que la question de la responsabilité directe de la Congrégation à l’égard des abus sexuels qui auraient été commis par ses membres sur des enfants est difficilement distinguable de la question de la responsabilité directe de l’Oratoire — lequel n’est que l’un des multiples *visages* de la Congrégation — à l’égard des *mêmes* abus sexuels qui auraient été commis par les membres de la *même* communauté religieuse sur des enfants. Dans la mesure où il ne s’agit pas de « questions de droit ou de fait identiques », il s’agit certainement à tout le moins de questions « similaires » ou « connexes » visées à l’art. 575(1) C.p.c. Comme l’a expliqué la Cour d’appel dans l’arrêt *Comité d’environnement de La Baie* :

[TRADUCTION] . . . l’alinéa 1003a) [maintenant l’art. 575(1)] n’exige pas que *toutes* les questions de droit ou de fait soulevées par les réclamations des membres soient identiques, similaires ou connexes. Il n’exige même pas que ces questions soient en majorité identiques, similaires ou connexes. D’après le texte de cette disposition, il suffit que les réclamations des membres soulèvent *certaines* questions de droit ou de fait suffisamment similaires ou suffisamment connexes pour justifier un recours collectif. [En italique dans l’original; p. 659.]

(3) La condition relative au caractère suffisant des faits allégués (art. 575(2) C.p.c.)

a) *Le droit applicable*

[56] L’article 575(2) C.p.c. précise que les faits allégués dans la demande doivent « para[ître] justifier » les conclusions recherchées. Cette condition, qui ne figurait pas dans le projet de loi initial sur le recours collectif, fut introduite par suite des

companies [TRANSLATION] “that feared it would give rise to a significant volume of frivolous actions”: V. Aimar, “L’autorisation de l’action collective: raisons d’être, application et changements à venir”, in C. Piché, ed., *The Class Action Effect* (2018), 149, at p. 156 (emphasis added); P.-C. Lafond, “Le recours collectif: entre la commodité procédurale et la justice sociale” (1998-99), 29 *R.D.U.S.* 4, at p. 24. It is now well established that at the authorization stage, the role of the judge is to screen out *only* those applications which are “frivolous”, “clearly unfounded” or “untenable”: *Sibiga*, at paras. 34 (“the judge’s function at the authorization stage is only one of filtering out untenable claims” (emphasis added)), 52 (“[a] motion judge should only weed out class actions that are frivolous or have no prospect of success” (emphasis added)) and 78 (“it was enough to show that the appellant’s claim was not a frivolous one and that, at trial, she would have an arguable case to make on behalf of the class” (emphasis added)); see also *Charles*, at para. 70; Lafond (2006), at pp. 112 ([TRANSLATION] “the purpose of [art. 575(2) C.C.P.] is first, ‘to immediately eliminate actions that are *prima facie* frivolous’ and, second, to ‘dispose in the same way of actions that, although not frivolous, are clearly unfounded’”) and 116 (“the authorization stage exists solely to screen out applications that are frivolous or clearly unfounded in fact or in law, as the legislature originally intended”); see also *Fortier*, at para. 70; *Oubliés du viaduc de la Montée Monette v. Consultants SM inc.*, 2015 QCCS 3308, at para. 42 (CanLII). As this Court explained in *Infineon*, “the court’s role is merely to filter out frivolous motions”, which it does “to ensure that parties are not being subjected unnecessarily to litigation in which they must defend against untenable claims”: para. 61 (emphasis added); see also paras. 125 (“a judge hearing a motion for authorization is responsible for weeding out frivolous cases”) and 150 (“the purpose of the authorization stage is merely to screen out frivolous claims”).

[57] This position was strengthened by the statutory amendments of 2003: *An Act to reform the Code*

pressions de certaines entreprises « qui redoutaient l’apparition d’un volume significatif de recours frivoles » : V. Aimar, « L’autorisation de l’action collective : raisons d’être, application et changements à venir », dans C. Piché, dir., *L’effet de l’action collective* (2018), 149, p. 156 (je souligne); P.-C. Lafond, « Le recours collectif : entre la commodité procédurale et la justice sociale » (1998-1999), 29 *R.D.U.S.* 4, p. 24. Il est désormais bien établi qu’au stade de l’autorisation, le rôle du juge consiste à écarter *seulement* les demandes « frivoles », « manifestement mal fondées » ou « insoutenables » : *Sibiga*, par. 34 ([TRANSLATION] « la fonction du juge à l’étape de l’autorisation consiste uniquement à écarter les demandes insoutenables » (je souligne)), 52 (« [l]e juge de la demande doit écarter uniquement les actions collectives qui sont frivoles ou ne présentent aucune chance de succès » (je souligne)) et 78 (« il était suffisant de démontrer que la demande de l’appelante n’était pas frivole et que, au procès, cette dernière aurait une cause défendable à présenter au nom du groupe » (je souligne)); voir aussi l’arrêt *Charles*, par. 70; Lafond (2006), p. 112 (« [l’art. 575(2) C.p.c.] vise premièrement à “faire immédiatement tomber les recours frivoles à leur face même”; en second lieu, il cherche à “réserver le même sort aux recours qui, sans être frivoles, sont manifestement mal fondés” ») et 116 (« l’étape de l’autorisation n’existe que pour écarter les demandes frivoles ou manifestement mal fondées en fait ou en droit, comme le souhaitait initialement le législateur »); voir également l’affaire *Fortier*, par. 70; *Oubliés du viaduc de la Montée Monette c. Consultants SM inc.*, 2015 QCCS 3308, par. 42 (CanLII). Comme l’a expliqué notre Cour dans *Infineon*, « le tribunal, dans sa fonction de filtrage, écarte simplement les demandes frivoles », et ce, afin « de s’assurer que des parties ne soient pas inutilement assujetties à des litiges dans lesquels elles doivent se défendre contre des demandes insoutenables » : par. 61 (je souligne); voir aussi par. 125 (« le juge saisi de la requête en autorisation se trouve investi du rôle d’écarter les causes frivoles ») et 150 (« l’étape de l’autorisation vise uniquement à écarter les demandes frivoles »).

[57] Une telle position a été renforcée par les modifications législatives de 2003 : *Loi portant*

of *Civil Procedure*, S.Q. 2002, c. 7, s. 150. At that time, the legislature abolished the requirement that an affidavit be filed in support of the application, as a result of which the applicant had had to submit to examination as a deponent at the authorization stage. In addition, the defendant may now only contest the application orally, and the judge may allow relevant evidence to be submitted at the hearing: *Infineon*, at para. 66; see also R. Wagner, “How the Class Action has evolved to become the Procedural Tool it is today”, in C. Piché, ed., *The Class Action Effect* (2018), 273, at p. 282; Ministère de la Justice, *Commentaires de la ministre de la Justice: Code de procédure civile, chapitre C-25.01* (2015), at p. 419 ([TRANSLATION] “[Article 574] preserves the rule in the existing law established by the *Act to reform the Code of Civil Procedure* . . . which requires that the application be contested orally and which allows relevant evidence to be submitted at this stage only with the court’s authorization. That amendment was essentially intended to limit proceedings for the authorization of a class action, which had grown ‘out of proportion’ over the years, to such an extent that the trial could be considered to take place at the stage of the application for authorization rather than on the action itself”). As the Court of Appeal explained in *Sibiga*, at para. 50: “The purpose of those amendments [by the Quebec legislature in 2003] ‘was to ensure that the authorization stage be used to filter out only the most frivolous and unsubstantiated claims and to ensure that the authorization process was not being used by judges to render pre-emptive decisions on the merits’”, quoting E. Yiannakis and N. Boudreau, “‘Paradise Lost’? Rethinking Quebec’s Reputation as a Haven for Class Actions” (2014), 9 *Can. Class Action Rev.* 385, at p. 392 (emphasis added).

[58] The applicant’s burden at the authorization stage is simply to establish an “arguable case” in light of the facts and the applicable law: *Infineon*, at paras. 65 and 67; see also *Vivendi*, at para. 37; *Marcotte v. Longueuil*, at para. 23. This is a “low threshold”: *Infineon*, at para. 66. The applicant need establish only a mere “possibility” of succeeding on the merits, as *not even* a “realistic” or “reasonable” possibility is required: *Infineon*, at paras. 80,

réforme du Code de procédure civile, L.Q. 2002, c. 7, art. 150. En effet, le législateur a alors supprimé l’obligation de produire un affidavit au soutien de la demande, exigence qui soumettait le demandeur, en tant qu’affiant, à un interrogatoire à l’étape de l’autorisation. De plus, le défendeur ne peut dorénavant contester la demande que de vive voix et le juge peut, lors de l’audience, permettre la présentation d’une preuve appropriée : *Infineon*, par. 66; voir aussi R. Wagner, « Comment l’action collective est devenue la procédure qu’elle est aujourd’hui », dans C. Piché, dir., *L’effet de l’action collective* (2018), 273, p. 282; ministère de la Justice, *Commentaires de la ministre de la Justice : Code de procédure civile, chapitre C-25.01* (2015), p. 419 (« [L’article 574] maintient la règle du droit actuel adoptée par la *Loi portant réforme du Code de procédure civile* [. . .], qui impose la contestation orale de la demande et, à cette étape, ne permet la présentation d’une preuve appropriée que si le tribunal l’autorise. Cette modification visait essentiellement à limiter les débats sur l’autorisation de l’action collective, qui, au fil des années, avaient pris “des proportions démesurées”, de telle sorte que l’on pouvait considérer que le procès avait lieu à l’étape de la demande d’autorisation plutôt que sur l’action elle-même »). Comme l’a expliqué la Cour d’appel dans l’arrêt *Sibiga*, par. 50 : [TRA-DUCTION] « L’objet de ces modifications [apportées par le législateur québécois en 2003] “était de faire en sorte que l’étape de l’autorisation serve à écarter uniquement les demandes les plus frivoles et les moins étayées, et qu’elle ne soit pas utilisée par les juges pour rendre des décisions anticipées sur le fond” », citant E. Yiannakis et N. Boudreau, « “Paradise Lost”? Rethinking Quebec’s Reputation as a Haven for Class Actions » (2014), 9 *Rev. can. recours collectifs* 385, p. 392 (je souligne).

[58] Le fardeau qui incombe au demandeur au stade de l’autorisation consiste simplement à établir l’existence d’une « cause défendable » eu égard aux faits et au droit applicable : *Infineon*, par. 65 et 67; voir aussi *Vivendi*, par. 37; *Marcotte c. Longueuil*, par. 23. Il s’agit d’un « seuil peu élevé » : *Infineon*, par. 66. En effet, le demandeur n’a qu’à établir une simple « possibilité » d’avoir gain de cause sur le fond, *pas même* une possibilité « réaliste »

100, 101, 130, 136 and 144; *Charles*, at para. 70; *Theratechnologies inc. v. 121851 Canada inc.*, 2015 SCC 18, [2015] 2 S.C.R. 106, at paras. 19, 35, 36 and 38; *Asselin v. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673, at paras. 29-31 (CanLII). The legal threshold requirement under art. 575(2) *C.C.P.* is a simple burden of “demonstration” that the proposed “legal syllogism” is tenable: *Pharmascience inc.*, at para. 25; *Martin v. Société Telus Communications*, 2010 QCCA 2376, at para. 32 (CanLII); *Infineon*, at para. 61. As I pointed out above, it is in principle not appropriate at the authorization stage for the court to make any determination as to the merits in law of the conclusions in light of the facts being alleged. It is enough that the application not be “frivolous” or “clearly wrong” in law, or in other words, the applicant must establish “a good colour of right”: *Guimond v. Quebec (Attorney General)*, [1996] 3 S.C.R. 347, at paras. 9-11; *Berdah v. Nolisair International Inc.*, [1991] R.D.J. 417 (C.A.), at pp. 420-21, per Brossard J.A.; *Infineon*, at para. 63. As for the evidentiary threshold requirement under art. 575(2) *C.C.P.*, it is more helpful to define it on the basis of what it is *not*. First, the applicant is *not* required to establish an arguable case in accordance with the civil standard of proof on a balance of probabilities, as the evidentiary threshold for establishing an arguable case falls “comfortably below” that standard: *Infineon*, at para. 127; see also paras. 65, 89 and 94. Second, he or she is *not*, unlike an applicant elsewhere in Canada, required to show that the claim has a “sufficient basis in fact”: *Infineon*, at para. 128.

[59] Furthermore, at the authorization stage, the facts alleged in the application are assumed to be true, so long as the allegations of fact are sufficiently precise: *Sibiga*, at para. 52; *Infineon*, at para. 67; *Harmegnies*, at para. 44; *Regroupement des citoyens contre la pollution v. Alex Couture inc.*, 2007 QCCA 565, [2007] R.J.Q. 859, at para. 32; *Charles*, at para. 43; *Toure*, at para. 38; *Fortier*, at para. 69. Where allegations of fact are “vague”, “general” or “imprecise”, they are necessarily more akin to

ou « raisonnable » : *Infineon*, par. 80, 100, 101, 130, 136 et 144; *Charles*, par. 70; *Theratechnologies inc. c. 121851 Canada inc.*, 2015 CSC 18, [2015] 2 R.C.S. 106, par. 19, 35, 36 et 38; *Asselin c. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673, par. 29-31 (CanLII). Le seuil légal prévu à l’art. 575(2) *C.p.c.* est un simple fardeau de « démonstration » du caractère soutenable du « syllogisme juridique » proposé : *Pharmascience inc.*, par. 25; *Martin c. Société Telus Communications*, 2010 QCCA 2376, par. 32 (CanLII); *Infineon*, par. 61. Tel que je l’ai signalé précédemment, il n’y a en principe pas lieu pour le tribunal, au stade de l’autorisation, de se prononcer sur le bien-fondé en droit des conclusions au regard des faits allégués. Il suffit que la demande ne soit ni « frivole » ni « manifestement non fondée » en droit; en d’autres termes, le demandeur doit établir « une apparence sérieuse de droit » ou encore un « droit d’action qui paraisse sérieux » : *Guimond c. Québec (Procureur général)*, [1996] 3 R.C.S. 347, par. 9-11; *Berdah c. Nolisair International Inc.*, [1991] R.D.J. 417 (C.A.), p. 420-421, le juge Brossard; *Infineon*, par. 63. Le seuil de preuve prévu à l’art. 575(2) *C.p.c.* est quant à lui plus utilement défini par ce qu’il *n’est pas*. Premièrement, le demandeur *n’est pas* tenu d’établir l’existence d’une cause défendable selon la norme de preuve applicable en droit civil, soit celle de la prépondérance des probabilités; en fait, le seuil de preuve requis pour établir l’existence d’une cause défendable est « beaucoup moins exigeant » : *Infineon*, par. 127; voir aussi par. 65, 89 et 94. Deuxièmement, il *n’est pas* nécessaire, contrairement à ce qui est exigé ailleurs au Canada, que le demandeur démontre que sa demande repose sur un « fondement factuel suffisant » : *Infineon*, par. 128.

[59] En outre, à l’étape de l’autorisation, les faits allégués dans la demande sont tenus pour avérés, pourvu que les allégations de fait soient suffisamment précises : *Sibiga*, par. 52; *Infineon*, par. 67; *Harmegnies*, par. 44; *Regroupement des citoyens contre la pollution c. Alex Couture inc.*, 2007 QCCA 565, [2007] R.J.Q. 859, par. 32; *Charles*, par. 43; *Toure*, par. 38; *Fortier*, par. 69. Lorsque des allégations de fait sont « vagues », « générales » ou « imprécises », elles se rapprochent nécessairement

opinion or speculation, and it may therefore be difficult to assume them to be true, in which case they must absolutely “be accompanied by some evidence to form an arguable case”: *Infineon*, at para. 134. It is in fact strongly suggested in *Infineon*, at para. 134 (if not explicitly, then at least implicitly), that “bare allegations”, although “insufficient to meet the threshold requirement of an arguable case” (emphasis added), can be *supplemented* by “some evidence” that — “limited though it may be” — must accompany the application in order “to form an arguable case”.

[60] Thus, one of the natural corollaries of *Infineon* is that, while what is “vague”, “general” or “imprecise” does depend on the context, it also depends on the evidence adduced in support of the application: see, to the same effect, Finn (2016), at p. 170 ([TRANSLATION] “[t]he judge must not merely review the content of the pleading but must also endeavour to consider it in its context”); see also, by analogy, *Halvorson v. British Columbia (Medical Services Commission)*, 2010 BCCA 267, 4 B.C.L.R. (5th) 292, at para. 23 (“To hold plaintiffs strictly at the certification stage to their pleadings and arguments as they were initially formulated would in many cases defeat the objects of the *Act* — judicial economy, access to justice, and behaviour modification”); *Markson v. MBNA Canada Bank*, 2007 ONCA 334, 85 O.R. (3d) 321, at para. 30. It is in fact possible for the evidence submitted in support of the application to contain “concrete”, “specific” or “tangible” facts that could be used to establish an arguable case even though the allegations in the application seem to be “vague”, “general” or “imprecise”. And it is well established that a court that must determine whether an applicant has discharged his or her burden of showing an “arguable case” must consider the allegations in the application for authorization in light of all the documentary evidence, sworn statements and transcripts in the record: S. E. Finn, ed., *Manuel de l'action collective* (2017), at p. 16, citing *Option Consommateurs v. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201, at para. 30 (CanLII); D. Ferland and B. Emery, *Précis de procédure civile du Québec* (5th ed. 2015), vol. 2, at No. 2-1615; *Masella*, at

davantage de l’opinion ou de l’hypothèse, et elles peuvent donc difficilement être tenues pour avérées; elles doivent alors absolument « être accompagnées d’une certaine preuve afin d’établir une cause défendable » : *Infineon*, par. 134. De fait, l’arrêt *Infineon* suggère fortement au par. 134 (sinon explicitement, du moins implicitement) que de « simples allégations » — bien qu’« insuffisantes pour satisfaire à la condition préliminaire d’établir une cause défendable » (je souligne) — peuvent être *complétées* par une « certaine preuve » qui — « aussi limitée qu’elle puisse être » — doit accompagner la demande « afin d’établir une cause défendable ».

[60] Ainsi, l’un des corollaires naturels de l’arrêt *Infineon* est que ce qui est « vague », « général » ou « imprécis » dépend certes du contexte mais aussi de la preuve présentée au soutien de la demande : voir, au même effet, Finn (2016), p. 170 (« [a]u-delà d’une lecture textuelle de la procédure, le juge doit aussi se prêter à une lecture contextuelle de celle-ci »); voir aussi, par analogie, *Halvorson c. British Columbia (Medical Services Commission)*, 2010 BCCA 267, 4 B.C.L.R. (5th) 292, par. 23 ([TRADUCTION] « Obliger les demandeurs, au stade de l’autorisation, à s’en tenir strictement à leurs actes de procédure et au texte de leur argumentation, tels qu’ils ont été formulés initialement, contrecarrerait dans bien des cas la réalisation des objectifs de la *Loi* — l’économie des ressources judiciaires, l’accès à la justice et la modification des comportements »); *Markson c. MBNA Canada Bank*, 2007 ONCA 334, 85 O.R. (3d) 321, par. 30. De fait, il est possible que la preuve présentée au soutien de la demande contienne des faits « concrets », « précis » ou « palpables », lesquels sont susceptibles d’établir l’existence d’une cause défendable, et ce, en dépit du caractère apparemment « vague », « général » ou « imprécis » des allégations de la demande. Il est d’ailleurs bien établi que le tribunal appelé à décider si le demandeur s’est acquitté du fardeau qui lui incombe, à savoir démontrer l’existence d’une « cause défendable », doit étudier les allégations de la demande d’autorisation à la lumière de l’ensemble des éléments de preuve documentaire, déclarations sous serment ou transcriptions déposés au dossier : S. E. Finn, dir., *Manuel de l'action collective* (2017), p. 16, citant *Option Consommateurs c. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201,

para. 8. For example, the Court of Appeal wrote the following in *Comité d'environnement de La Baie*:

It is certainly true, as the judge observes, that appellant's allegations are very vague and imprecise as to the factual basis of respondent's responsibility for the damages suffered by the residents. In its motion, appellant simply alleges that the damages have been caused by respondent's [[TRANSLATION] "fault, negligence and lack of care"] Some additional detail is provided, however, in exhibit P-3, and particulars may, in due course, be ordered by the Court if they are required.

Vague as appellant's allegations may be, however, they do assert that the damage has been caused to the residents in question by air pollution emanating from respondent's port operations and they do allege respondent's fault and negligence. At this stage of the proceedings, I believe this is sufficient to satisfy the requirement of Article 1003(b) that the facts alleged seem to justify the authorization of a class action.

It is important to bear in mind that the judge hearing a motion under Article 1003 for authorization to institute a class action is not called upon to decide that the action is well founded or that it will succeed. The only purpose of the hearing, at that stage, is to determine whether or not the conditions set out in sub-paragraphs (a), (b), (c) and (d) have been met. If the conditions are met, the authorization should be granted and the class action should be allowed to proceed even if the claims may involve difficult problems of proof or serious legal questions as to liability.

While the judge, on a motion for authorization, must be careful to screen out cases which are obviously frivolous or which do not meet the requirements of Article 1003, it is not his role to determine the merits of the claim. At that stage, he need only decide whether the facts alleged in the motion for authorization "seem to justify" a class action as required by Article 1003(b). [Emphasis added; pp. 660-61.]

In *Harmegnies*, in contrast, there was no evidence of harm other than a [TRANSLATION] "vague, general

par. 30 (CanLII); D. Ferland et B. Emery, *Précis de procédure civile du Québec* (5^e éd. 2015), vol. 2, n^o 2-1615; *Masella*, par. 8. Par exemple, dans l'arrêt *Comité d'environnement de La Baie*, la Cour d'appel s'est exprimée comme suit :

[TRANSLATION] Il est certainement vrai, comme le fait remarquer le juge, que les allégations de l'appelante sont très vagues et imprécises quant au fondement factuel de la responsabilité de l'intimée à l'égard du préjudice subi par les résidents. Dans sa requête, l'appelante allègue simplement que le préjudice a été causé par la « faute, négligence et incurie [. . .] » de l'intimée. Certains détails additionnels figurent toutefois dans la pièce P-3, et le tribunal peut, en temps opportun, ordonner que des précisions soient fournies si elles sont requises.

Cependant, aussi vagues que puissent être les allégations de l'appelante, elles avancent effectivement que le préjudice été causé aux résidents en question par la pollution atmosphérique émanant des opérations portuaires de l'intimée, et elles invoquent la faute et la négligence de l'intimée. À ce stade-ci de l'instance, je considère que cela suffit pour satisfaire à la condition prévue à l'alinéa 1003(b) qui exige que les faits allégués paraissent justifier l'octroi de l'autorisation d'exercer un recours collectif.

Il importe de garder à l'esprit que le juge qui entend une demande présentée en vertu de l'article 1003 en vue d'obtenir l'autorisation d'exercer un recours collectif n'est pas appelé à décider si le recours est bien fondé ou s'il sera accueilli. À ce stade, l'audience a pour seul but de déterminer si les conditions énoncées aux alinéas a), b), c) et d) sont respectées ou non. Si elles le sont, le tribunal doit accorder l'autorisation et laisser le recours collectif suivre son cours, même si les demandes sont susceptibles de présenter de difficiles problèmes de preuve ou de soulever de sérieuses questions de droit quant à la responsabilité.

Bien que le juge saisi d'une demande d'autorisation doive s'appliquer soigneusement, dans l'exercice de sa fonction de filtrage, à écarter les demandes qui sont manifestement frivoles ou qui ne satisfont pas aux conditions de l'article 1003, il n'a pas pour rôle de décider du bien-fondé de la réclamation. À ce stade, il est uniquement tenu de décider si les faits allégués dans la demande d'autorisation « paraissent justifier » l'exercice d'un recours collectif, comme l'exige l'alinéa 1003(b). [Je souligne; p. 660-661.]

Dans *Harmegnies*, au contraire, il n'y avait aucune preuve de préjudice, autre qu'une « allégation vague,

and imprecise allegation”: para. 44. The applicant had come to court “empty-handed, asking the judge to conclude that, because there was fault, there was also necessarily damage”: *Harmegnies*, at para. 44; see on this point *Infineon*, at para. 129.

[61] In sum, this Court has held unequivocally that the threshold requirement, both legal and evidentiary, under art. 575(2) *C.C.P.* is “a low one” (*Infineon*, at paras. 59, 66, 72, 94, 124 and 137; *Vivendi*, at para. 72); in other words, the applicant’s burden at the authorization stage is not “onerous” (*Infineon*, at paras. 33, 61, 110, 126, 129 and 130). It is clear from *Infineon* and *Vivendi*, and from a consistent line of subsequent decisions in which the Court of Appeal has faithfully followed, interpreted and applied them, that a “frivolous”, “manifestly improper” or “untenable” application does not meet this “low” threshold and must therefore be “reject[ed] entirely”: *Infineon*, at paras. 61–62, quoting *Comité régional des usagers*, at p. 429. I wish to be clear here — and I say this with great respect — that it does not seem to me to be entirely accurate to say, as Côté J. does at para. 203 of her reasons, that her “disagreement” with Gascon J. essentially concerns the “application” of the criterion applicable to the condition set out in art. 575(2) *C.C.P.* to the case at bar, and not the “interpretation” of that criterion. Côté J. is of the view that screening out frivolous or clearly unfounded applications is not the “criterion adopted by the legislature”, but only “one of the purposes of the authorization process” (para. 206 (emphasis in original)), whereas Gascon J. states quite clearly — and rightly — that it “is sufficient” that J.J.’s application be “neither untenable nor frivolous” (para. 163).

[62] Despite what certain jurists would prefer (see, for example, *Whirlpool Canada v. Gaudette*, 2018 QCCA 1206, at para. 29 (CanLII) (in *obiter*); C. Marseille, “Le danger d’abaisser le seuil d’autorisation en matière d’actions collectives — Perspectives d’un avocat de la défense”, in C. Piché, ed., *The Class Action Effect* (2018), 247, at pp. 252–53), it is in my opinion not advisable for this Court to [TRANSLATION] “reinforce” the authorization process or otherwise “revisit” its decisions in *Infineon* and *Vivendi*, which, I would add, can be said to have been endorsed

générale et imprécise » : par. 44. En effet, le demandeur était arrivé « les mains vides en demandant au juge parce qu’il y a eu faute, de conclure qu’il y a aussi nécessairement eu un préjudice causé » : *Harmegnies*, par. 44; voir, à ce sujet, *Infineon*, par. 129.

[61] En somme, la jurisprudence de notre Cour établit sans équivoque que l’exigence relative au seuil légal et au seuil de preuve prévus à l’art. 575(2) *C.p.c.* est « peu élevé[e] » : *Infineon*, par. 59, 66, 72, 94, 124 et 137; *Vivendi*, par. 72; autrement dit, le fardeau du demandeur n’est ni « lourd » ni « onéreux » au stade de l’autorisation : *Infineon*, par. 33, 61, 110, 126, 129 et 130. Il ressort des arrêts *Infineon* et *Vivendi*, ainsi que de la jurisprudence constante de la Cour d’appel qui les a depuis fidèlement suivis, interprétés et appliqués, qu’une demande « frivole », « manifestement mal fondée » ou encore « insoutenable » ne satisfait pas à ce seuil « peu élevé » et doit par conséquent être « écart[é]e d’emblée » : *Infineon*, par. 61–62, citant *Comité régional des usagers*, p. 429. Je tiens à préciser ici — et cela dit avec égards pour l’opinion contraire — qu’il ne me semble pas tout à fait exact d’affirmer, comme le fait la juge Côté au par. 203 de ses motifs, que son « différend » avec le juge Gascon porte essentiellement sur l’« application » à l’espèce du critère applicable à la condition prévue à l’art. 575(2) *C.p.c.*, et non sur son « interprétation ». La juge Côté estime qu’écarter les demandes frivoles ou manifestement mal fondées ne constitue pas le « critère retenu par le législateur » mais seulement « l’un des objectifs du processus d’autorisation » (par. 206 (en italique dans l’original)), alors que le juge Gascon énonce plutôt de façon claire — et correcte selon moi — qu’il « suffit » que la demande de J.J. ne soit « ni insoutenable, ni frivole » (par. 163).

[62] Malgré les souhaits exprimés en ce sens par certains juristes (voir, par exemple, *Whirlpool Canada c. Gaudette*, 2018 QCCA 1206, par. 29 (CanLII) (en *obiter*); C. Marseille, « Le danger d’abaisser le seuil d’autorisation en matière d’actions collectives — Perspectives d’un avocat de la défense », dans C. Piché, dir., *L’effet de l’action collective* (2018), 247, p. 252–253), il n’est selon moi pas opportun que notre Cour « renforce » le processus d’autorisation ou autrement « révise » ses arrêts *Infineon* et *Vivendi*, dont il est par ailleurs possible de dire qu’ils ont été

by the Quebec legislature when the new *C.C.P.* came into force on January 1, 2016 (see *Commentaires de la ministre de la Justice*, at p. 420: [TRANSLATION] “[Article 575] restates . . . the former law”). I agree with my colleague Côté J., however, that the burden of establishing an “arguable case”, although not a heavy one, “does exist”, and “the applicant must meet it”: Côté J.’s reasons, at para. 205, citing *Sofio*, at para. 24. This means that the authorization process must not be reduced to “a mere formality”: Côté J.’s reasons, at para. 206. But I agree with the Court of Appeal that in the instant case, J.J. has met the evidentiary and the legal threshold requirements under art. 575(2) *C.C.P.*, as I will now show.

(b) *Application of the Law to the Facts of the Case*

[63] In this case, the Oratory submits that it cannot be held liable solely because it owns a place where assaults are alleged to have been committed: A.F.O., at paras. 107-10. However, this reflects a misunderstanding of J.J.’s allegations against the Oratory. As this Court put it in *Infineon*, at para. 80, J.J.’s “allegations . . . must be fully and well understood”. Contrary to what the dissenting Court of Appeal judge suggested on this point (at paras. 128, 132 and 136), J.J.’s personal cause of action against the Oratory is not based on a supposed “absolute” (i.e., *no-fault*) liability arising *solely* from the fact that the Oratory *is* the owner of a place where sexual assaults were allegedly committed. Rather, it is based on liability for the Oratory’s *direct fault* in relation to assaults allegedly committed at that place. Such a cause of action necessarily implies that the Oratory’s *directors* are alleged to have committed a fault attributable to the Oratory by failing to put a stop to the sexual abuse or, worse, by covering it up. In sexual abuse cases, direct fault can, moreover, take different forms: breach of a duty to report or to protect, or failure to do what was needed to prevent or put a stop to the abuse (see, *inter alia*, Langevin and Des Rosiers, at pp. 165-208). In the case at bar, the relevant allegations are set out at paras. 3.33 to 3.38 of the application. The dissenting Court of Appeal judge characterized them as [TRANSLATION] “general (and non-factual) accusations”: para. 134.

entérinés par le législateur québécois lors de l’entrée en vigueur du nouveau *C.p.c.* le 1^{er} janvier 2016 (voir *Commentaires de la ministre de la Justice*, p. 420 : « [L’article 575] reprend [. . .] le droit antérieur »). Je conviens cependant avec ma collègue la juge Côté que le fardeau d’établir une « cause défendable » — quoique peu élevé — « existe » et « doit être franchi par le demandeur » : motifs de la juge Côté, par. 205, se référant à *Sofio*, par. 24. Ainsi, il faut éviter de réduire le processus d’autorisation à « une simple formalité » : motifs de la juge Côté, par. 206. Toutefois, à l’instar de la Cour d’appel, je suis d’avis que J.J. a satisfait en l’espèce au seuil de preuve et au seuil légal prévus à l’art. 575(2) *C.p.c.*, comme je m’apprête à le démontrer.

b) *L’application du droit aux faits de l’espèce*

[63] Dans le cas qui nous intéresse, l’Oratoire prétend que sa responsabilité ne saurait être engagée du seul fait qu’il est le propriétaire d’un lieu où des agressions auraient été commises : m.a.o., par. 107-110. Cependant, il s’agit là d’une mauvaise compréhension des allégations de J.J. visant l’Oratoire. Pour reprendre l’expression employée par notre Cour dans *Infineon*, par. 80 : « Il importe [. . .] de parfaitement bien comprendre les allégations » de J.J. Contrairement à ce que suggère à cet égard la juge dissidente en Cour d’appel (par. 128, 132 et 136), la cause d’action personnelle de J.J. contre l’Oratoire n’est pas fondée sur une prétendue responsabilité « absolue » (*c.-à-d.*, *sans faute*) découlant du *seul* fait que l’Oratoire *est* le propriétaire d’un lieu où des agressions auraient été commises. La cause d’action personnelle de J.J. contre l’Oratoire repose plutôt sur la responsabilité découlant de la *faute directe* de ce dernier à l’égard des agressions qui auraient été commises dans ce lieu. Une telle cause d’action implique nécessairement que les *administrateurs* de l’Oratoire auraient commis une faute imputable à celui-ci en négligeant de faire cesser les abus sexuels ou, pire, en les camouflant. En matière d’abus sexuels, la faute directe est d’ailleurs susceptible de revêtir diverses formes : manquement à un devoir de dénonciation ou de protection, ou encore omission de prendre les mesures qui s’imposent afin de prévenir ou de faire cesser les abus (voir, notamment, Langevin et

I understand that it could be tempting to conclude that the allegations in J.J.'s application are vague, general or imprecise: see, for example, *Alex Couture*, at paras. 31-32.

[64] However, the seeming vagueness, generality or imprecision of the allegations must be assessed in light of the context of J.J.'s application and the evidence presented in support of it. That context involves incidents that occurred many years ago, when J.J. was still a child. As I mentioned above, the fact that nothing was reported at the time of the events explains, at least in part, why no "concrete", "specific" or "tangible" allegations of fact are made in the application itself in support of J.J.'s argument that the Oratory knew about the alleged sexual assaults on children. What is more, the allegations of fault against the Oratory are not being made "in the abstract": they are grounded in the underlying factual framework, which consists of allegations that multiple victims were sexually assaulted at the Oratory on a regular basis over a period of many years. This *in itself* is "suspect", and makes it "possible" that there is a fault that can be attributed to the Oratory. Sexual assault has *always* been a fault that automatically causes serious injury: Langevin and Des Rosiers, at p. 166; *Centre de la communauté sourde du Montréal métropolitain v. Institut Raymond-Dewar*, 2012 QCCS 1146, at paras. 75-76 (CanLII). In addition, J.J.'s seemingly general allegations against the Oratory are supported in the case at bar by "some evidence" within the meaning of *Infineon*: para. 134.

[65] Let me explain.

[66] The Oratory is not *only* the owner of a "pre-eminent place of worship . . . associate[d] with the Congregation": Gascon J.'s reasons, at para. 177. It is true that, according to the preamble to the 1916 Act, the Oratory was incorporated "to assure the permanent maintenance of the [chapel known as

Des Rosiers, p. 165-208). En l'espèce, les allégations pertinentes figurent aux par. 3.33 à 3.38 de la demande. La juge dissidente en Cour d'appel les a qualifiées de « reproches d'ordre générique (et non factuels) » : par. 134. Je comprends qu'il puisse être tentant de conclure que les allégations de la demande de J.J. sont vagues, générales ou imprécises : voir, par exemple, *Alex Couture*, par. 31-32.

[64] Toutefois, le caractère apparemment vague, général ou imprécis des allégations doit être apprécié à la lumière du contexte entourant la demande de J.J. et de la preuve présentée au soutien de celle-ci. Le contexte est celui d'événements survenus il y a de nombreuses années alors que J.J. n'était encore qu'un enfant. Comme je l'ai souligné précédemment, l'absence de dénonciations à l'époque des faits explique, du moins en partie, l'absence, dans la demande elle-même, d'allégations de faits « concrets », « précis » ou « palpables » invoqués au soutien de la prétention de J.J. selon laquelle l'Oratoire avait connaissance des agressions sexuelles qui auraient été commises sur des enfants. Les allégations de faute visant l'Oratoire ne sont d'ailleurs pas formulées « dans l'abstrait » : elles s'appuient sur la trame factuelle sous-jacente, laquelle consiste en des allégations d'agressions sexuelles qui auraient été commises régulièrement à l'Oratoire sur une période de plusieurs années et sur plusieurs victimes, ce qui *en soi* est « suspect » et rend « possible » l'existence d'une faute imputable à l'Oratoire. Les agressions sexuelles ont d'ailleurs *toujours* été des fautes automatiquement constitutives de préjudices graves : Langevin et Des Rosiers, p. 166; *Centre de la communauté sourde du Montréal métropolitain c. Institut Raymond-Dewar*, 2012 QCCS 1146, par. 75-76 (CanLII). De plus, les allégations apparemment générales de J.J. visant l'Oratoire trouvent en l'espèce appui dans une « certaine preuve » au sens de l'arrêt *Infineon* : par. 134.

[65] Je m'explique.

[66] L'Oratoire n'est pas *seulement* le propriétaire d'un « lieu de culte prééminent associé à la Congrégation » : motifs du juge Gascon, par. 177. Il est vrai que, selon le préambule de la Loi de 1916, l'Oratoire a été constitué « pour assurer en permanence le maintien de [la chapelle existant sous le nom d'Oratoire

St. Joseph's Oratory] and to allow the extension of its sphere of action": A.R.O., vol. II, at p. 29. However, s. 1 of that Act clearly provides that the Oratory was also incorporated "for the purpose of promoting the Roman Catholic faith and the welfare of souls by the propagation of the devotion to Saint Joseph"; see also the preamble to the 1916 Act. As I mentioned above, the information statement for the Oratory in the enterprise register from 2013 indicates that the Oratory is a "church" within the meaning of s. 1(c) of the *Religious Corporations Act*, that is, a "group of persons who form a religious body": see A.R.O., vol. II, at p. 23. And s. 5b. of the 1916 Act provides that the Oratory may "[a]pppear before the courts, and prosecute or defend any action or proceeding". Section 5d. adds that the Oratory may also "[a]ccept, acquire and hold . . . for the purposes and use of the corporation, moveable and immovable property", while s. 7 provides that rents and revenues from its immovable property must be spent "in the accomplishment of religious, charitable and educational works". In considering similar provisions in *Bennett*, this Court categorically *rejected* the argument that the powers and activities of an episcopal corporation are confined "to holding property": para. 9.

[67] The organization and management of masses are, without a doubt, "religious . . . works" (s. 7 of the 1916 Act) of central importance for which the Oratory, as a "church", was responsible in accordance with its mission of "promoting the Roman Catholic faith and the welfare of souls by the propagation of the devotion to Saint Joseph" (preamble to and s. 1 of the 1916 Act):

Catholic theology and culture is firmly structured around the belief that the Mass, or Eucharist, is the only acceptable sacrifice to God, having replaced all forms of sacrifice that preceded it. The notion of sacrifice presumes a belief that there remains a need for intercession and advocacy before God. The Mass is the center of Catholicism. The priest is essential to the Mass for without the priest there can be no Mass and without the Mass, there could be no Catholicism [Emphasis added.]

(Benkert and Doyle article (2008), A.R.O., vol. II, at p. 44)

Saint-Joseph] et permettre d'agrandir son champ d'action » : d.a.o., vol. II, p. 29. Toutefois, l'art. 1 de cette loi précise bien que l'Oratoire a également été constitué « dans le but de promouvoir la foi catholique romaine et le bien des âmes par la propagation de la dévotion à Saint-Joseph »; voir aussi le préambule de la loi de 1916. De fait, comme je l'ai signalé plus tôt, selon l'*État des renseignements de l'Oratoire au registre des entreprises* (2013), l'Oratoire est une « église » au sens de l'art. 1c) de la *Loi sur les corporations religieuses*, c'est-à-dire un « ensemble de personnes formant une société religieuse » : voir d.a.o., vol. II, p. 23. De plus, l'art. 5b. de la Loi de 1916 prévoit que l'Oratoire peut « [e]ster en justice et poursuivre, ou contester toute action ou procédure ». En vertu de l'art. 5d., l'Oratoire peut également « [a]ccepter, acquérir et posséder [. . .] pour les fins et l'usage de la corporation, des biens meubles et des immeubles » et, selon l'art. 7, les loyers et revenus de ses immeubles doivent être dépensés « pour l'accomplissement d'œuvres religieuses, de charité et d'éducation ». Interprétant des dispositions similaires dans l'arrêt *Bennett*, notre Cour a catégoriquement *rejeté* la prétention selon laquelle les pouvoirs et activités d'une corporation épiscopale se limiteraient « aux opérations concernant ses biens » : par. 9.

[67] L'organisation et la gestion des messes sont, à n'en pas douter, des « œuvres religieuses » (art. 7 de la Loi de 1916) d'une importance centrale, dont l'Oratoire, en tant qu'« église », avait la responsabilité conformément à sa mission « de promouvoir la foi catholique romaine et le bien des âmes par la propagation de la dévotion à Saint-Joseph » (préambule et art. 1 de la Loi de 1916) :

[TRADUCTION] La théologie et la culture catholiques sont fermement structurées autour de la croyance selon laquelle la messe, ou l'Eucharistie, est le seul sacrifice acceptable pour Dieu, ayant remplacé toutes les formes de sacrifice qui l'ont précédée. La notion de sacrifice présuppose la croyance qu'il continue d'exister un besoin d'intercession et de représentation auprès de Dieu. La messe est l'élément central du catholicisme. Le prêtre est essentiel à la messe, car, sans le prêtre, il ne saurait y avoir de messe et, sans la messe, il ne saurait y avoir de catholicisme [Je souligne.]

(article Benkert et Doyle (2008), d.a.o., vol. II, p. 44)

[68] J.J. served mass at the Oratory: para. 3.12 of the application. He was allegedly assaulted there by [TRANSLATION] “Father Bernard, a member of the Congregation . . . who had an office at [the] Oratory [and] frequently asked J.J. to go into his office for confession after serving mass”: para. 3.14 of the application. Although Father Bernard did not engage in his activities with children “under the authority”⁵ of the Oratory, he necessarily did so *with the consent* of the Oratory, which had made him one of the *essential* players in one of the *central* activities — mass — for which the Oratory was responsible and had also made an office on its property available to him so that he could [TRANSLATION] “confess” the altar boys: R.F.O., at para. 12. With respect, it is absolutely impossible for me to find at this stage that an argument that the Oratory may have breached its duty to protect *its* altar boys, who were allegedly assaulted *at the Oratory* in the course of activities *for which the Oratory* was responsible, is “frivolous”, “clearly unfounded” or “untenable”. “Some evidence” has in fact been presented at this stage that fully supports the argument that the Oratory, or more specifically its directors, knew or ought to have known about the assaults on children that are alleged to have been committed at the Oratory by members of the Congregation in the course of activities for which the Oratory was responsible, given that *at the time of the events*, the Oratory’s directors were themselves *all* members of the Congregation.

[69] As I explained above, the table of victims sets out [TRANSLATION] “specific, tangible” facts that in themselves support J.J.’s claim that the Congregation knew about the alleged assaults on children by its members. There are several pieces of evidence, including the number of assaults reported in the table of victims, the number of religious members

⁵ As I will explain briefly below, at para. 76, however, I do not completely rule out the possibility that the trial judge will find the Oratory liable for the act of another person in what could be likened to a liability based on a subordinate/principal relationship. Contrary to the comments of both the dissenting Court of Appeal judge and my colleague Gascon J., it is in fact alleged that the Oratory was the “principal” of Father Bernard: para. 3.38 of the application.

[68] J.J. servait la messe à l’Oratoire : par. 3.12 de la demande. Il aurait été agressé à cet endroit par « [l]e père Bernard, un membre de la Congrégation [. . .] ayant son bureau à l’Oratoire [. . .], [qui] lui demandait souvent d’aller dans son bureau pour se faire confesser, après avoir servi la messe » : par. 3.14 de la demande. S’il n’exerçait pas ses activités auprès d’enfants « sous l’autorité »⁵ de l’Oratoire, le père Bernard les exerçait toutefois nécessairement *avec le consentement* de l’Oratoire, qui avait fait du père Bernard l’un des acteurs *essentiels* de l’une des activités *centrales* — la messe — dont l’Oratoire avait la responsabilité; l’Oratoire avait aussi mis à la disposition du père Bernard un bureau sur sa propriété afin qu’il puisse « confesser » les servants de messe : m.i.o., par. 12. Avec égards pour l’opinion contraire, je refuse catégoriquement de conclure qu’il est « frivole », « manifestement non fondé » ou encore « insoutenable » de prétendre, à ce stade-ci, que l’Oratoire a pu manquer à son obligation d’assurer la sécurité de *ses* servants de messe, qui auraient subi des agressions *à l’Oratoire* à l’occasion d’activités *dont l’Oratoire* avait la responsabilité. En effet, à la lumière d’une « certaine preuve » présentée à ce stade, il est tout à fait possible de soutenir que l’Oratoire, ou plus précisément ses administrateurs, savaient ou auraient dû savoir que des agressions étaient supposément commises à l’Oratoire sur des enfants par des membres de la Congrégation, et ce, à l’occasion d’activités dont l’Oratoire avait la responsabilité, puisqu’*à l’époque des faits*, les administrateurs de l’Oratoire étaient eux-mêmes *tous* des membres de la Congrégation.

[69] Or, ainsi que je l’ai déjà expliqué, le Tableau des victimes expose des faits « précis et palpables » qui soutiennent en eux-mêmes la prétention de J.J. selon laquelle la Congrégation avait connaissance des agressions qui auraient été commises par ses membres sur des enfants. En effet, le cumul de plusieurs éléments — y compris le nombre d’agressions

⁵ Comme je l’expliquerai brièvement plus loin, au par. 76 de mes motifs, je n’exclus cependant pas entièrement la possibilité que le juge du fond retienne, à l’encontre de l’Oratoire, une responsabilité du fait d’autrui assimilable à une responsabilité découlant d’une relation préposé/commettant. En effet, contrairement à ce qu’affirme la juge dissidente en Cour d’appel et mon collègue le juge Gascon, il *est* allégué que l’Oratoire était le « commettant » du père Bernard : par. 3.38 de la demande.

involved and the length of the period covered by the reports of abuse, that, in combination, support an argument, at the authorization stage, that it might be possible at the trial on the merits to draw from them an *inference* that the Congregation *knew* or *could not have been unaware* that some of its members were assaulting children: C.A. reasons, at paras. 59-60 and 83-86. Regarding, more specifically, what members of the Congregation *acting as directors of the Oratory* knew, it should be reiterated that five victims who have already come forward allege that they were assaulted at the Oratory, over a period of nearly twelve years, by three or four members of the Congregation (Father Bernard, Brother C.H. and/or Brother Hamelin, and Father Brault). As well, it should be borne in mind that *other* victims could come forward in the course of the proceedings:

[TRANSLATION] . . . if a class action is to be brought against an institution attended by multiple persons for acts committed over a long period of time, it seems to us that the possibly high number of potential victims, although unknown at the beginning of the proceedings, fully justifies the bringing of a class action. It may well be that only one victim comes forward and that this victim decides to bring a class action in his or her own name and on behalf of all the other victims. If a teacher or a priest assaulted the victim over a period of one year, and if he worked at the institution for several years, is it not logical to conclude that other children may have suffered the same fate? It matters little in our opinion whether 5, 10, 50 or 100 victims join the class action once it has been authorized. Even though this number cannot be determined at the outset, a class action should be authorized in order to make justice more accessible to victims of sexual violence, who already have to overcome great difficulties in bringing their individual actions. Some Canadian courts have even found that the class action can help the victims, who are particularly vulnerable.

(Langevin and Des Rosiers, at p. 369)

[70] I must stress here that in order to succeed in his action, J.J. does not need to prove that the Oratory, or more specifically its directors, had *actual* or *subjective* knowledge of the assaults that are

dénoncées au Tableau des victimes, le nombre de religieux impliqués et l'importance de la période couverte par les dénonciations — fait en sorte qu'il est possible de soutenir, au stade de l'autorisation, qu'il y aurait lieu lors de l'audition de l'action sur le fond d'en tirer l'*inférence* que la Congrégation *savait* ou *ne pouvait ignorer* que certains de ses membres se livraient à des agressions sur des enfants : motifs de la C.A., par. 59-60 et 83-86. En ce qui concerne plus spécifiquement la connaissance des membres de la Congrégation *agissant à titre d'administrateurs de l'Oratoire*, il convient de rappeler que cinq victimes se sont déjà manifestées et allèguent avoir été agressées à l'Oratoire, sur une période de près de douze ans, par trois ou quatre membres de la Congrégation (le père Bernard, le frère C.H. et/ou le frère Hamelin, et le père Brault). Il ne faut pas non plus écarter la possibilité que d'*autres* victimes se manifestent au cours des procédures :

. . . si le recours collectif est dirigé contre un établissement, fréquenté par plusieurs personnes et pour des gestes posés sur une longue période de temps, il nous apparaît que le nombre possiblement élevé de victimes potentielles, bien qu'inconnu au début des procédures, justifie pleinement l'exercice d'un recours collectif. Il se peut qu'une seule victime se manifeste, et qu'elle décide d'exercer un recours collectif en son nom et celui de toutes les autres victimes. Si un enseignant ou un prêtre l'a agressée pendant un an, et qu'il a œuvré auprès de l'établissement pendant quelques années, n'est-il pas logique de conclure que d'autres enfants ont pu subir le même sort? Il importe peu à notre avis que cinq, dix, cinquante ou cent victimes se joignent au recours collectif une fois qu'il est autorisé. Bien qu'au départ, ce nombre ne puisse être déterminé, le recours collectif devrait être autorisé pour favoriser l'accessibilité à la justice aux victimes de violence sexuelle, qui doivent déjà surmonter d'énormes difficultés dans l'exercice de leurs recours individuels. D'ailleurs, certains tribunaux canadiens ont même conclu que le recours collectif est susceptible d'aider les victimes, qui sont particulièrement vulnérables.

(Langevin et Des Rosiers, p. 369)

[70] J'insiste ici sur le fait qu'il n'est pas nécessaire à la réussite de l'action de J.J. que celui-ci prouve que l'Oratoire, ou plus précisément ses administrateurs, avaient une connaissance *réelle* ou *subjective* des

alleged to have been committed at the Oratory. Civil fault under art. 1457 *C.C.Q.* [TRANSLATION] “is the difference between the agent’s conduct and the abstract, objective conduct of a person who is reasonable, prudent and diligent”: *St. Lawrence Cement Inc. v. Barrette*, 2008 SCC 64, [2008] 3 S.C.R. 392, at para. 21, quoting J.-L. Baudouin and P. Deslauriers, *La responsabilité civile* (7th ed. 2007), vol. I, at p. 171 (emphasis added). Because J.J.’s allegations, like the table of victims, show that what is at issue in the instant case is not a single event or an isolated incident, but alleged assaults on multiple victims at the Oratory on a regular basis over a period of many years, it is entirely possible that the trial judge will conclude that the Oratory, or more specifically its directors, *ought to have* known about the assaults that are alleged to have been committed at the Oratory, and that the directors were negligent in not putting a stop to them:

Religious institutions have been found to be in breach of a duty to take reasonable care in tort where they have failed to establish proper supervision and rules of appropriate conduct, failed to investigate complaints, and failed to offer counselling; the institution need not have actual knowledge about any employees, volunteers or alleged incidents, rather need only have or ought to have in contemplation the potential for improper conduct in relation to vulnerable persons. [Emphasis added.]

(Ogilvie, at p. 335)

[71] Furthermore, as I explained above, the DVD of the *Enquête* program attests to the systemic nature of the alleged sexual abuse by members of the Congregation in *various* institutions. It also supports the claim that the Congregation’s officers knew about the sexual abuse that is alleged to have occurred *at other places* in addition to Collège Notre-Dame (at minute 24, as I mentioned above, a speaker refers to [TRANSLATION] “one or another of the institutions managed by Holy Cross”). The fact that the DVD does not explicitly mention the Oratory — apart from a statement at the very beginning that the Congregation founded the Oratory — is not a bar to

agressions qui auraient été commises à l’Oratoire. En effet, la faute civile visée à l’art. 1457 *C.c.Q.* « est constituée par l’écart séparant le comportement de l’agent de celui du type abstrait et objectif de la personne raisonnable, prudente et diligente » : *Ciment du Saint-Laurent inc. c. Barrette*, 2008 CSC 64, [2008] 3 R.C.S. 392, par. 21, citant J.-L. Baudouin et P. Deslauriers, *La responsabilité civile* (7^e éd. 2007), vol. I, p. 171 (je souligne). Puisque les allégations de J.J., tout comme le Tableau des victimes, révèlent qu’il n’est pas question en l’espèce d’un incident unique ou d’un fait isolé — mais bien plutôt d’agressions qui auraient été commises régulièrement à l’Oratoire sur une période de plusieurs années et à l’endroit de plusieurs victimes —, il est tout à fait possible que le juge du fond arrive à la conclusion que l’Oratoire, ou plus précisément ses administrateurs, *auraient dû* savoir que des agressions étaient supposément commises à l’Oratoire, et qu’ils ont été négligents en ne les faisant pas cesser :

[TRADUCTION] Des institutions religieuses ont été jugées responsables, en vertu du droit de la responsabilité délictuelle, d’avoir manqué à leur obligation de diligence raisonnable en omettant d’exercer une supervision adéquate et d’établir des règles de conduite appropriées, en omettant d’enquêter sur des plaintes et en omettant d’offrir du counseling; il n’est pas nécessaire que l’institution ait réellement eu connaissance de quelque allégation concernant des employés, des bénévoles ou des incidents, il suffit plutôt simplement qu’elle ait prévu — ou aurait dû prévoir — qu’il existait un risque de conduite inappropriée en lien avec des personnes vulnérables. [Je souligne.]

(Ogilvie, p. 335)

[71] En outre, comme je l’ai expliqué plus haut, le DVD de l’émission *Enquête* fait état du caractère systémique des abus sexuels qui auraient été commis par des membres de la Congrégation dans *divers* établissements. Il étaye également la prétention selon laquelle les dirigeants de la Congrégation savaient que des abus sexuels étaient supposément commis *dans d’autres lieux* en plus du Collège Notre-Dame (minute 24, où figure, je le rappelle, la mention « l’un ou l’autre des établissements gérés par les Sainte-Croix »). Le fait que le DVD ne mentionne pas explicitement l’Oratoire — sauf au tout début où il est précisé que la Congrégation a fondé l’Oratoire — ne constitue pas

authorizing the institution of a class action against it. In *Infineon*, the Court held, for example, that the institution of a class action could be authorized on the basis of documents that showed that the appellants had participated in a price-fixing scheme with *global* repercussions, even though none of those documents expressly mentioned illegal activities in *Quebec*: see *inter alia* paras. 92 and 134.

[72] In short, J.J.'s "legal syllogism" in relation to the Oratory can be summarized as follows. The Oratory is not *solely* an owner, and J.J.'s personal cause of action against the Oratory is not based *solely* on the fact that the Oratory *is* the owner of a place where assaults allegedly occurred. Rather, his personal cause of action against the Oratory is founded on the Oratory's *direct* liability for assaults that are alleged to have been committed *at that place* by a member of the Congregation *whom the Oratory* had made one of the *essential* players in one of the *central* activities for which *the Oratory* was responsible. In addition, the Oratory, or more specifically its directors, knew or ought to have known about the assaults on children that are alleged to have been committed at that place by members of the Congregation, given that *at the time of the events*, the Oratory's directors were themselves *all* members of the Congregation. In other words, the Congregation is hidden behind the Oratory, and this is definitely something that may be taken into consideration in law in order to impute direct liability to the Oratory:

A corporation is certainly a person, but a very obedient person, slavishly doing all that its directors wish it to do.

When determining whether a corporation has directly or indirectly committed fraud or failed to comply with its statutory or contractual obligations, reality is taken into account: there is no veil which prevents the identity of the true authors of the decision to take action from being determined. This is why most statutory penal provisions make directors and officers who participated in the corporate decision personally liable for the resultant act or omission. In criminal and penal law the Courts have developed the *alter ego* doctrine which we will examine in Chapter 26.

un empêchement dirimant à l'octroi de l'autorisation d'exercer l'action collective contre lui. Par exemple, dans *Infineon*, la Cour a reconnu que l'exercice d'une action collective pouvait être autorisé sur la base de documents démontrant que les appelantes avaient participé à un complot de fixation des prix ayant des répercussions *mondiales*, bien qu'aucun de ces documents ne faisait expressément état d'activités illégales *au Québec* : voir notamment par. 92 et 134.

[72] En somme, le « syllogisme juridique » de J.J. visant l'Oratoire peut être résumé ainsi. L'Oratoire n'est pas *seulement* un propriétaire, et la cause d'action personnelle de J.J. contre l'Oratoire n'est pas fondée sur le *seul* fait que l'Oratoire *est* le propriétaire d'un lieu où des agressions auraient été commises. La cause d'action personnelle de J.J. contre l'Oratoire est plutôt fondée sur la responsabilité *directe* de ce dernier à l'égard des agressions qui auraient été commises *dans ce lieu*, par un membre de la Congrégation *dont l'Oratoire* avait fait l'un des acteurs *essentiels* de l'une des activités *centrales* dont *l'Oratoire* avait la responsabilité. En outre, l'Oratoire, ou plus précisément ses administrateurs, savaient ou auraient dû savoir que des agressions étaient supposément commises à l'Oratoire sur des enfants par des membres de la Congrégation, puisqu'*à l'époque des faits*, les administrateurs de l'Oratoire étaient eux-mêmes *tous* des membres de la Congrégation. Autrement dit, derrière l'Oratoire, se cache la Congrégation, et l'on peut tout à fait en tenir compte en droit afin d'imputer une responsabilité directe à l'Oratoire :

La société est une personne, certes, mais une personne très obéissante, qui fait servilement tout ce que ses administrateurs lui disent de faire.

Lorsqu'il s'agit de déterminer si une société a commis directement ou indirectement un dol, une fraude ou si elle s'est soustraite à ses obligations statutaires ou contractuelles, on tient compte de cette réalité : il n'y a pas de « voile » qui empêche de rechercher l'identité des véritables auteurs de la décision de poser un tel geste. C'est pourquoi la plupart des dispositions pénales des lois rendent les administrateurs et dirigeants ayant participé à la décision corporative personnellement responsables de l'acte ou de l'omission qui en découle. C'est pourquoi, en droit criminel et pénal, les tribunaux ont élaboré la doctrine de l'*alter ego* dont nous traitons au chapitre 26.

In the same way, in civil obligations, when determining the existence of fraudulent or malicious intent instigated either by the corporation, someone acting in concert with it or under its instructions, there is no “veil” to prevent a Court from going to the source of the intention, by taking into consideration the identity and motives of those who made the decision in question and the relationships between them, and attributing the intention, motives and relationships to one or more corporations controlled by them. [Emphasis added.]

(P. Martel, *Business Corporations in Canada: Legal and Practical Aspects* (loose-leaf), at p. 1-67)

[73] In this sense, I am in complete agreement with the Court of Appeal that [TRANSLATION] “all the allegations and evidence that can apply to the Congregation can also apply to the Oratory”: para. 113. With respect, it seems to me that the reasons of my colleague Gascon J., who would authorize the institution of a class action against the Congregation but not against the Oratory, have certain inherent contradictions. The “various exhibits” on which the Court of Appeal relied in authorizing the institution of a class action against both the Congregation *and* the Oratory concern *both* these entities: Gascon J.’s reasons, at para. 159; see also para. 173 of his reasons, in which he enumerates the evidence filed in support of J.J.’s application against *both* these entities. Like Corporation Jean-Brillant *and* the Congregation, the Oratory *and* the Congregation also have one or more “officers in common” as well as having establishments at the same addresses: Gascon J.’s reasons, at para. 160. The Court of Appeal did not lift the corporate veil of the Oratory either; it merely noted that the Oratory’s affairs [TRANSLATION] “were managed in whole or in part by the Congregation’s members” (para. 111; see also paras. 14, 22 and 64) and that it could be maintained, at the authorization stage, that the Oratory should be held liable for assaults allegedly committed at the Oratory, given the “context specific to the facts of this case”: Gascon J.’s reasons, at para. 162.

[74] My colleague Gascon J. tries to show *how* J.J.’s cause of action against the Oratory differs in nature or in its validity from his cause of action

De la même manière, en matière d’obligations civiles, lorsqu’il s’agit de déterminer l’existence d’une intention frauduleuse ou malicieuse soit de la part de la société, soit de celle de personnes agissant de concert avec elle ou selon ses instructions, aucun « voile » n’empêche un tribunal d’aller à la source de cette intention, en considérant l’identité et les motivations des personnes qui ont effectivement pris la décision visée, ainsi que les liens qui les relient, et en attribuant cette intention, ces motivations et ces liens à la ou aux sociétés contrôlées par ces personnes. [Je souligne.]

(P. Martel, *La société par actions au Québec*, vol. I, *Les aspects juridiques* (feuilles mobiles), par. 1-224 à 1-226)

[73] En ce sens, je suis entièrement d’accord avec la Cour d’appel pour dire que « tous les éléments opposables à la Congrégation le sont également à l’égard de l’Oratoire » : par. 113. Soit dit en tout respect, il me semble que les motifs de mon collègue le juge Gascon, qui souhaite autoriser l’exercice de l’action collective contre la Congrégation, mais non contre l’Oratoire, comportent certaines contradictions inhérentes. Les « diverses pièces » sur lesquelles la Cour d’appel s’est fondée afin d’autoriser l’exercice de l’action collective contre la Congrégation *et* contre l’Oratoire visent ces *deux* entités : motifs du juge Gascon, par. 159; voir aussi par. 173 de ses motifs, où il énumère les éléments de preuve déposés au soutien de la demande de J.J. à l’encontre de ces *deux* entités. Tout comme la Corporation Jean-Brillant *et* la Congrégation, l’Oratoire *et* la Congrégation partagent aussi un ou des « dirigeants communs » ainsi que des établissements situés aux mêmes adresses : motifs du juge Gascon, par. 160. La Cour d’appel n’a pas non plus soulevé le voile de la personnalité morale de l’Oratoire; elle a simplement souligné que les affaires de l’Oratoire « [étaient] administrées en partie ou en totalité par les membres de la Congrégation » (par. 111; voir aussi par. 14, 22 et 64), et qu’il était possible de soutenir, au stade de l’autorisation, que l’Oratoire devait être tenu responsable à l’égard des agressions qui auraient été commises à l’Oratoire, vu le « contexte propre aux faits de l’espèce » : motifs du juge Gascon, par. 162.

[74] Mon collègue le juge Gascon s’efforce de démontrer *en quoi* la cause d’action de J.J. contre l’Oratoire différerait, en nature ou en valeur, de sa

against the Congregation. With respect, I do not find his arguments convincing. In my view, we must instead recognize that the allegations made against the Oratory *and* those made against the Congregation in J.J.'s application and the exhibits filed in support of it simply *cannot* be distinguished in any way that would be legally *relevant*.

[75] When all is said and done, the difference my colleague sees between the Oratory and the Congregation is based *solely* on the fact (a) that the allegations in the application with respect to canon law mention the Congregation *only* and (b) that the DVD of the *Enquête* program does not *specifically* refer to the assaults allegedly committed by members of the Congregation at the Oratory (reasons of Gascon J., at para. 175; see also para. 172).

[76] However, although the allegations in the application with respect to canon law do refer *only* to the Congregation, this does not justify the different outcome my colleague arrives at in the Oratory's case. Those allegations are in fact relevant *even* to the Oratory, given that they relate to the authority of officers of the religious community known as the Congregation of Holy Cross over its members. Not only were the directors of the Oratory all *members* of the Congregation, but some of them may even have been *officers* of the Congregation, and therefore in positions of authority (and able to exercise control) over the members of the Congregation who worked at the Oratory or engaged in activities with children there: information statement for the Oratory in the enterprise register (2013), A.R.O., vol. II, at p. 24; information statements for the Congregation in the enterprise register (2015) and (2014) and information statement for Corporation Jean-Brillant in the enterprise register (2014), A.R.C., at pp. 134, 141 and 146.

[77] Similarly, while it is true that the DVD of the *Enquête* program does not *specifically* refer to the assaults allegedly committed by members of the Congregation at the Oratory, it should be borne in mind that, as I mentioned above, the DVD does

cause d'action contre la Congrégation. Avec égards, ses motifs ne me convainquent pas. À mon avis, il faut plutôt reconnaître que les allégations formulées contre l'Oratoire *et* contre la Congrégation dans la demande de J.J. et les pièces déposées au soutien de celle-ci *ne* peuvent tout simplement *pas* être distinguées de quelque façon *pertinente* que ce soit sur le plan juridique.

[75] En définitive, selon mon collègue, la différence entre l'Oratoire et la Congrégation tiendrait au *seul* fait que : a) les allégations de la demande qui portent sur le droit canon visent *uniquement* la Congrégation; et b) le DVD de l'émission *Enquête* ne porte pas *spécifiquement* sur les agressions qui auraient été commises par des membres de la Congrégation à l'Oratoire (motifs du juge Gascon, par. 175; voir aussi par. 172).

[76] Pourtant, bien qu'elles visent *uniquement* la Congrégation, les allégations de la demande qui portent sur le droit canon ne justifient pas le résultat différent auquel parvient mon collègue en ce qui concerne l'Oratoire. En fait, ces allégations sont pertinentes *même* en ce qui concerne l'Oratoire, puisqu'elles portent sur l'autorité des dirigeants de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix à l'égard de ses membres. Or, non seulement les administrateurs de l'Oratoire étaient-ils tous *des membres* de la Congrégation, mais certains d'entre eux étaient même possiblement *des dirigeants* de la Congrégation, donc en situation d'autorité (et en mesure d'exercer un pouvoir de contrôle) à l'égard des membres de la Congrégation qui œuvraient à l'Oratoire ou y exerçaient des activités auprès d'enfants : *État des renseignements de l'Oratoire au registre des entreprises* (2013), d.a.o., vol. II, p. 24; *État des renseignements de la Congrégation au registre des entreprises* (2015) et (2014) et *État des renseignements de la Corporation Jean-Brillant au registre des entreprises* (2014), d.a.c., p. 134, 141 et 146.

[77] De même, s'il est vrai que le DVD de l'émission *Enquête* ne porte pas *spécifiquement* sur les agressions qui auraient été commises par des membres de la Congrégation à l'Oratoire, il convient de signaler qu'il y est toutefois question — tel que

refer to assaults allegedly committed in [TRANSLATION] “one or another of the institutions managed by Holy Cross”. My colleague adopts, on the one hand, but without saying so clearly, the assessment of the Superior Court judge, who erroneously concluded that the DVD is [TRANSLATION] “of no assistance for the purposes of this proceeding [*against the Congregation*]” (para. 111) on the basis that it deals at length with sexual assaults committed at *Collège Notre-Dame*. But on the other hand, my colleague also rejects the Superior Court judge’s assessment on this same point, as he expresses the opinion that the DVD *reinforces* J.J.’s cause of action *against the Congregation*, but not against the Oratory: Gascon J.’s reasons, at para. 176. With respect, it must, on the contrary, be concluded that, if the DVD of the *Enquête* program is of any assistance for the purposes of authorization of the institution of the proposed class action — and like my colleague, I am effectively of the view that it *is* — the reason is that it supports J.J.’s “legal syllogism” to the effect that the Congregation *and the various institutions it controls or that it controlled at the time of the events* (such as *Collège Notre-Dame or the Oratory*) are liable for the alleged sexual abuse of children by members of the Congregation.

[78] In fact, if it were absolutely necessary to engage, as my colleague does, in an exercise of comparing the relative strengths of J.J.’s causes of action against the Oratory and against the Congregation, it seems to me that I would have to find that J.J. has a *souder* cause of action against the Oratory than against the Congregation (i.e., against the appellant “Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix”). As my colleague rightly points out at para. 162 of his reasons, “the Congregation’s corporate structure” will have to be reviewed exhaustively “at trial”, where the question of *the basis on which* the Congregation can be held liable for acts allegedly committed *before it was incorporated* will of course come up again. Moreover, my colleague Côté J. concludes that this flaw in J.J.’s cause of action against the Congregation is so clear as to justify *not* authorizing the institution of the class action against that entity. Although I do not agree with my colleague’s conclusion in this regard, I would point out here that

je l’ai indiqué précédemment — des agressions qui auraient été commises dans « l’un ou l’autre des établissements gérés par les Sainte-Croix ». D’une part, mon collègue reprend sans le dire clairement la critique formulée par le juge de la Cour supérieure, qui a erronément conclu que le DVD de l’émission *Enquête* n’était « d’aucune utilité pour les fins du présent recours [*contre la Congrégation*] » (par. 111) puisqu’il traite longuement des agressions sexuelles commises *au Collège Notre-Dame*. D’autre part, mon collègue rejette aussi la critique du juge de la Cour supérieure sur ce même point, se disant d’avis que le DVD de l’émission *Enquête* *renforce* la cause d’action de J.J. *contre la Congrégation*, mais non contre l’Oratoire : motifs du juge Gascon, par. 176. Avec égards, il faut au contraire conclure que, si le DVD de l’émission *Enquête* est d’une quelconque utilité pour les besoins de l’autorisation de l’exercice de l’action collective projetée — et, à l’instar de mon collègue, je suis effectivement d’avis qu’il l’est —, c’est parce qu’il appuie le « syllogisme juridique » de J.J. selon lequel la Congrégation *ainsi que les divers établissements qu’elle contrôle ou contrôlait à l’époque des faits* (comme le *Collège Notre-Dame ou l’Oratoire*) sont responsables des abus sexuels qui auraient été commis par des membres de la Congrégation sur des enfants.

[78] En fait, s’il était absolument nécessaire de procéder, comme le fait mon collègue, à un exercice de comparaison de la force relative des causes d’action de J.J. contre l’Oratoire et contre la Congrégation, il faudrait, me semble-t-il, conclure que la cause d’action de J.J. contre l’Oratoire est *plus solide* que sa cause d’action contre la Congrégation (c.-à-d., contre l’appelante la « Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix »). En effet, comme le souligne à juste titre mon collègue au par. 162 de ses motifs, « la structure corporative de la Congrégation » devra être examinée de manière exhaustive « au procès », procès dans le cadre duquel ressurgira certainement la question de savoir *à quel titre* la Congrégation peut être tenue responsable d’actes qui auraient été commis *avant sa constitution*. Ma collègue la juge Côté conclut d’ailleurs que cette faiblesse de la cause d’action de J.J. contre la Congrégation est à ce point manifeste qu’elle justifie de *ne pas* autoriser l’exercice de l’action collective contre cette entité. Bien

J.J.'s cause of action against the Oratory has *no* such flaw. The Oratory, which is one of the many *faces* of the religious community known as the Congregation of Holy Cross, was incorporated in 1916 *and therefore existed at the time of the events*. It is entirely possible that the trial judge will conclude that no legal principle would justify holding the Congregation liable for acts allegedly committed *before it was incorporated*, and that conclusion would be *fatal* to the claims for compensation of J.J. and other victims of sexual assaults that are alleged to have been committed at the Oratory if, as my colleague Gascon J. suggests, the institution of the class action against the latter entity were not authorized.

[79] In concluding on the condition of sufficiency of the alleged facts, I will simply reiterate that, if any doubt remains on the issue of whether the evidentiary and the legal threshold requirements under art. 575(2) *C.C.P.* are met, the applicant, J.J., should in principle be given the benefit of that doubt: C.A. reasons, at para. 78; see also *Harmegnies*, at para. 46; *Charles*, at para. 43; *Adams*, at para. 23; Finn (2016), at p. 53; Lafond (2006), at pp. 115-16. As Kasirer J.A. of the Quebec Court of Appeal so aptly put it in *Sibiga*, which was rendered in 2016, at para. 51, “courts should err on the side of caution and authorise the action where there is doubt as to whether the standard has been met”.

(4) Fact That Only the Oratory Is Being Sued Together With the Congregation

[80] Finally, the Oratory submits that J.J.'s action against it is inconsistent, as no other owner of a place where assaults were allegedly committed by members of the Congregation is being sued. My colleague Gascon J. seems to agree with this argument (at para. 177), just as the dissenting Court of Appeal judge (at para. 130) and the Superior Court judge (at paras. 129-35) did before him. With respect, this proposition seems to me to have no basis in law. The fact that other defendants *could possibly have* been sued *but were not* cannot release the Oratory from *its* liability for assaults allegedly committed at the

que je ne partage aucunement la conclusion de ma collègue à cet égard, je tiens à souligner ici que la cause d'action de J.J. contre l'Oratoire *ne* souffre pas d'une faiblesse similaire. L'Oratoire, qui est l'un des multiples *visages* de la communauté religieuse connue sous le nom de congrégation de Sainte-Croix, a été constitué en corporation en 1916 *et il existait donc à l'époque des faits*. Il est tout à fait possible que le juge du fond conclue qu'aucune théorie juridique ne justifie de tenir la Congrégation responsable d'actes qui auraient été commis *avant la constitution de celle-ci*, conclusion qui serait *fatale* à la demande d'indemnisation de J.J. et des autres victimes d'agressions sexuelles qui auraient été commises à l'Oratoire si, comme le suggère mon collègue le juge Gascon, l'exercice de l'action collective contre cette entité n'était pas autorisé.

[79] En terminant sur la condition relative au caractère suffisant des faits allégués, je me contenterais de réitérer que, s'il subsistait un doute sur la question de savoir s'il a été satisfait au seuil de preuve et au seuil légal prévus à l'art. 575(2) *C.p.c.*, ce doute devrait en principe bénéficier au demandeur J.J. : motifs de la C.A., par. 78; voir aussi *Harmegnies*, par. 46; *Charles*, par. 43; *Adams*, par. 23; Finn (2016), p. 53; Lafond (2006), p. 115-116. Comme l'a si bien exprimé le juge Kasirer de la Cour d'appel du Québec dans l'arrêt *Sibiga* rendu en 2016, au par. 51 : [TRADUCTION] « les tribunaux devraient pécher par excès de prudence et autoriser l'action en cas de doute quant au respect de la norme ».

(4) Le fait que seul l'Oratoire soit poursuivi aux côtés de la Congrégation

[80] Enfin, l'Oratoire plaide que l'action de J.J. à son endroit est incohérente, car aucun autre propriétaire de lieu où des agressions auraient été commises par des membres de la Congrégation n'est poursuivi. Mon collègue le juge Gascon semble souscrire à cet argument (par. 177), tout comme l'avaient fait avant lui la juge dissidente en Cour d'appel (par. 130) et le juge de la Cour supérieure (par. 129-135). Avec égards, une telle proposition me semble dépourvue de fondement juridique. Le fait que d'autres défendeurs *auraient peut-être pu* être poursuivis *mais ne l'ont pas été* ne saurait soustraire l'Oratoire à sa

Oratory. Moreover, in extracontractual civil liability,⁶ the obligation to make reparation for injury is solidary: art. 1526 C.C.Q. The creditor's action therefore need not be instituted against all the co-debtors, as the creditor may, on the contrary, "apply . . . to any one of the co-debtors at his option": art. 1528 C.C.Q.

[81] In any event, the finding of liability being sought in the Oratory's case is not based solely on its being the owner of a place where assaults were allegedly committed. Rather, J.J.'s personal cause of action against the Oratory is based on liability for the Oratory's own direct fault, and in this respect, the fact that the Oratory was controlled by members of the Congregation *at the time of the events* is relevant. At the hearing on May 6, 2015 before the Superior Court judge, counsel for J.J. explained that [TRANSLATION] "[t]he Oratory is being sued essentially because the Oratory is clearly under the control of Holy Cross": oral argument of Mr. Gareau dated May 6, 2015, A.R.O., vol. I, at p. 157. The record does not show whether other potential defendants were controlled in the same way by members of the Congregation *at the time of the events*.⁷ École Notre-Dame-des-Neiges, for example, where J.J. also alleges that he was assaulted, was *at the time of the events* run by the Commission des écoles catholiques de Montréal, not by the Congregation: oral argument of Mr. Gareau dated May 6, 2015, A.R.O., vol. I, at p. 158.

[82] Moreover, contrary to the assertions of the Oratory, the dissenting Court of Appeal judge and the Superior Court judge, the fact that only the Oratory is being sued together with the Congregation at the authorization stage is in my view consistent with the fact that [TRANSLATION] "it is the individual situation of the appointed person that must be considered at

responsabilité à l'égard des agressions qui auraient été commises à l'Oratoire. D'ailleurs, en matière de responsabilité civile extracontractuelle⁶, l'obligation de réparer le préjudice est solidaire : art. 1526 C.c.Q. Le créancier n'est par conséquent pas obligé d'exercer son action contre tous ses codébiteurs; il peut au contraire « s'adresser [. . .] à celui des codébiteurs qu'il choisit » : art. 1528 C.c.Q.

[81] Quoi qu'il en soit, la responsabilité de l'Oratoire n'est pas recherchée seulement à titre de propriétaire d'un lieu où des agressions auraient été commises. La cause d'action personnelle de J.J. contre l'Oratoire est plutôt fondée sur la responsabilité découlant de la faute directe de ce dernier et, à cet égard, le fait que l'Oratoire était contrôlé par des membres de la Congrégation *à l'époque des faits* est pertinent. Lors de l'audience du 6 mai 2015 devant le juge de la Cour supérieure, le procureur de J.J. expliquait d'ailleurs que « [l]'Oratoire est visé essentiellement parce que l'Oratoire est clairement sous la gouverne des Sainte-Croix » : plaidoirie de M^e Gareau en date du 6 mai 2015, d.a.o., vol. I, p. 157. Le dossier ne révèle pas si d'autres défendeurs potentiels étaient *à l'époque des faits* contrôlés de la sorte par des membres de la Congrégation⁷. Par exemple, l'école Notre-Dame-des-Neiges, où J.J. allègue aussi avoir subi des agressions, relevait *à l'époque des faits* de la Commission des écoles catholiques de Montréal, et non de la Congrégation : plaidoirie de M^e Gareau en date du 6 mai 2015, d.a.o., vol. I, p. 158.

[82] De plus, contrairement à ce qu'affirment l'Oratoire ainsi que la juge dissidente en Cour d'appel et le juge de la Cour supérieure, le fait que seul l'Oratoire soit poursuivi aux côtés de la Congrégation au stade de l'autorisation m'apparaît cohérent avec le fait que « c'est la situation individuelle de la personne désignée qui doit être examinée à ce

⁶ J.J.'s action is [TRANSLATION] "[a]n action in extracontractual civil liability and in punitive damages": para. 2 of the application.

⁷ At the hearing on May 6, 2015 before the judge of the Superior Court, counsel for J.J., answering a question from the judge as to whether other institutions had been founded or were controlled by the Congregation, stated: [TRANSLATION] "It's possible, Your Honour, I couldn't say yes or no" (oral argument of Mr. Gareau dated May 6, 2015, A.R.O., vol. I, at p. 156).

⁶ L'action de J.J. est « [u]ne action en responsabilité civile extracontractuelle et en dommages-intérêts punitifs » : par. 2 de la demande.

⁷ Lors de l'audience du 6 mai 2015 devant le juge de la Cour supérieure, en réponse à une question du juge lui demandant si d'autres établissements avaient été fondés ou étaient contrôlés par la Congrégation, le procureur de J.J. a dit : « C'est possible, monsieur le juge, je peux pas vous dire oui ou non » (plaidoirie de M^e Gareau en date du 6 mai 2015, d.a.o., vol. I, p. 156).

this stage of the proceeding” in determining whether the condition of sufficiency of the alleged facts is met: *Option Consommateurs v. Merck & Co. inc.*, 2013 QCCA 57, at paras. 20 and 24 (CanLII); *Sofio*, at para. 10; *Option Consommateurs v. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416, at para. 9 (CanLII); *Lambert (Gestion Peggy)*, at para. 28. In the instant case, the “appointed person” is J.J., and he has a personal cause of action *only* against the Oratory and against the Congregation — and not against other potential defendants. It should be noted on this point that J.J.’s initial application (before it was amended), which is dated October 30, 2013 and was filed on November 21, 2013, predates this Court’s judgment in *Bank of Montreal v. Marcotte*, which was rendered on September 19, 2014. It was not until then that it was clearly established in Quebec law that the representative plaintiff is not required to have a personal cause of action against each defendant: *Bank of Montreal v. Marcotte*, at paras. 37-47, rejecting the position adopted in *Bouchard v. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349, and *Option Consommateurs v. Novopharm Ltd.*, 2008 QCCA 949, [2008] R.J.Q. 1350; see, on this point, *Sibiga*, at paras. 37-40. In other words, given the state of the law that applied in Quebec when J.J. filed his initial application, it was not clear that a representative plaintiff could institute a class action against multiple defendants if he or she did not have a personal cause of action against each of them. In my opinion, it would be unfair today to penalize J.J. for choosing to sue only the defendants against which he has a personal cause of action, given that in doing so, he was simply complying with the law as it stood at the time when he filed his application. I would conclude by pointing out that the situation in the case at bar is hardly any different from the one in *Cornellier*, in which only Collège Notre-Dame was sued together with the Congregation even though the case concerned sexual abuse, by members of the Congregation, of children who had attended Collège Notre-Dame, Collège Saint-Césaire and École Notre-Dame de Pohénégamook.

stade du recours » lorsqu’on se demande s’il est satisfait à la condition relative au caractère suffisant des faits allégués : *Option Consommateurs c. Merck & Co. inc.*, 2013 QCCA 57, par. 20 et 24 (CanLII); *Sofio*, par. 10; *Option Consommateurs c. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416, par. 9 (CanLII); *Lambert (Gestion Peggy)*, par. 28. En l’espèce, la « personne désignée » est J.J., et ce dernier dispose d’une cause d’action personnelle *seulement* contre l’Oratoire et contre la Congrégation — et non contre d’autres défendeurs potentiels. Il y a lieu de souligner à cet égard que la demande initiale de J.J. (avant qu’elle ne soit amendée), qui est datée du 30 octobre 2013 et a été déposée le 21 novembre 2013, est antérieure à l’arrêt de notre Cour *Banque de Montréal c. Marcotte*, lequel fut rendu le 19 septembre 2014. Or, ce n’est que depuis cette date qu’il est clairement établi en droit québécois que le représentant n’est pas tenu de disposer d’une cause d’action personnelle contre chaque défendeur : *Banque de Montréal c. Marcotte*, par. 37-47, rejetant la thèse retenue dans les arrêts *Bouchard c. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349, et *Option Consommateurs c. Novopharm Ltd.*, 2008 QCCA 949, [2008] R.J.Q. 1350; voir, à ce sujet, *Sibiga*, par. 37-40. Autrement dit, suivant l’état du droit qui était applicable au Québec à l’époque où J.J. a déposé sa demande initiale, il n’était pas certain que le représentant pouvait exercer un recours collectif contre de multiples défendeurs s’il ne disposait pas lui-même d’une cause d’action personnelle contre chacun d’eux. À mon avis, il serait injuste d’opposer aujourd’hui à J.J. le fait qu’il ait choisi de poursuivre seulement les défendeurs contre lesquels il possède une cause d’action personnelle, alors qu’en agissant ainsi, il ne faisait que se conformer à l’état du droit existant au moment où il a déposé sa demande. Je terminerais en soulignant que la situation en l’espèce n’est guère différente de l’affaire *Cornellier*, où seul le Collège Notre-Dame était poursuivi aux côtés de la Congrégation, alors que le litige concernait des sévices sexuels commis par des membres de la Congrégation sur des étudiants ayant fréquenté le Collège Notre-Dame, le Collège Saint-Césaire et l’école Notre-Dame de Pohénégamook.

III. Conclusion

[83] I would dismiss both appeals with costs to J.J.

English version of the reasons of Wagner C.J. and Gascon and Rowe JJ. delivered by

GASCON J. (dissenting in part) —

I. Overview

[84] This appeal concerns an action that victims seek to bring for damages for bodily injury resulting from their having been sexually abused by members of a religious community several decades ago. In Quebec, as elsewhere in Canada, such actions sometimes raise delicate questions with respect to the applicable prescriptive period and to the appropriate procedural vehicle. Those questions are central to this appeal.

[85] In 2013, the respondent, J.J., applied for authorization to institute a class action against the appellants, Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (“Congregation”) and Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (“Oratory”). He alleged that he had been sexually abused by two members, since deceased, of the Congregation. The assaults were alleged to have taken place more than 50 years ago when he was attending Notre-Dame-des-Neiges elementary school and when he was an altar boy at the Oratory.

[86] The class covered by J.J.’s application for authorization is vast. It is described as including all natural persons residing in Quebec who were sexually abused by members of the Congregation in any educational institution, residence or summer camp or any other place in Quebec, including the Oratory. The class excludes any persons covered by a similar action previously instituted against the Congregation in which a settlement was reached. J.J. alleged that the appellants had been negligent in failing to act to put a stop to the abuse despite being aware of it. He explained that he had decided to bring his action after

III. Conclusion

[83] Je rejetterais les deux pourvois, avec dépens en faveur de J.J.

Les motifs du juge en chef Wagner et des juges Gascon et Rowe ont été rendus par

LE JUGE GASCON (dissident en partie) —

I. Aperçu

[84] Ce pourvoi porte sur le recours que souhaitent intenter des victimes en réparation du préjudice corporel causé par des abus sexuels commis à leur endroit par des membres d’une communauté religieuse il y a plusieurs décennies. Au Québec, comme ailleurs au Canada, de tels recours soulèvent parfois des questions délicates en matière de prescription applicable et de véhicule procédural approprié. Ces questions sont au cœur du présent pourvoi.

[85] En 2013, l’intimé, J.J., demande l’autorisation d’exercer une action collective contre les appellants, la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (« Congrégation ») et l’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (« Oratoire »). Il allègue que deux membres aujourd’hui décédés de la Congrégation auraient abusé sexuellement de lui. Ces agressions seraient survenues il y a plus de 50 ans. Elles se seraient produites, d’une part, alors qu’il fréquentait l’école primaire Notre-Dame-des-Neiges et, d’autre part, alors qu’il était servent de messe à l’Oratoire.

[86] La demande d’autorisation de J.J. vise un vaste groupe. Ce groupe est décrit comme incluant toutes les personnes physiques résidant au Québec qui ont subi des sévices sexuels de la part de membres de la Congrégation dans tout établissement d’enseignement, résidence, camp d’été ou tout autre endroit situé au Québec, dont l’Oratoire. Le groupe exclut les personnes visées par un recours similaire intenté auparavant contre la Congrégation et qui a fait l’objet d’un règlement. J.J. reproche aux appelants d’avoir fait preuve de négligence en omettant d’agir pour faire cesser les abus, et ce, malgré le fait qu’ils en

viewing a report on a systemic problem of sexual abuse in the Congregation in 2011.

[87] The Superior Court dismissed the application for authorization to institute the class action on the basis that it met none of the conditions provided for in the *Code of Civil Procedure*. The Court of Appeal set aside that judgment. It unanimously authorized the class action against the Congregation, and a majority authorized the class action against the Oratory. Both the Congregation and the Oratory appeal to this Court. They both argue, first, that J.J.'s action is clearly prescribed on the basis of a term for forfeiture (*délai de déchéance*) that now applies, pursuant to the second paragraph of art. 2926.1 of the *Civil Code of Québec* (“*C.C.Q.*”), in a case in which the alleged assailants have died. The Congregation further submits that there is no legal relationship between J.J. and itself, given that it was constituted only in 2008, well after the alleged acts. Finally, the Oratory argues that the allegations in J.J.'s application for authorization are insufficient to support a cause of action in civil liability against it. In its view, the action cannot apply to it solely because certain of the alleged acts occurred on its property.

[88] I would dismiss the Congregation's appeal but would allow that of the Oratory. First, J.J.'s remedy is in my view neither forfeit nor clearly prescribed. The second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* continues the rules with respect to prescription that applied before the legislature enacted it in 2013. It does not establish a term for forfeiture. Moreover, the starting point for the period provided for in that paragraph is when the victim becomes aware that the injury suffered is attributable to the assault. In any event, that paragraph does not apply to an action that, like this one, does not involve the successions of the authors of the alleged acts.

[89] Second, I find that the class action against the Congregation should not be dismissed at the stage of the application for authorization. The purpose of J.J.'s action is to establish the Congregation's liability for acts of members of its religious community.

avaient connaissance. Il explique avoir décidé d'intenter son recours après le visionnement, en 2011, d'un reportage sur l'existence d'un problème systémique d'abus sexuels au sein de la Congrégation.

[87] La Cour supérieure a rejeté la demande d'autorisation d'exercer l'action collective au motif qu'elle ne satisfaisait à aucune des conditions prescrites au *Code de procédure civile*. La Cour d'appel a infirmé ce jugement. Elle a, à l'unanimité, autorisé l'action collective contre la Congrégation et, à la majorité, celle contre l'Oratoire. Tant la Congrégation que l'Oratoire se pourvoient devant notre Cour. D'abord, toutes deux prétendent que le recours de J.J. est manifestement prescrit en raison du délai de déchéance qu'édicterait dorénavant l'al. 2 de l'art. 2926.1 du *Code civil du Québec* (« *C.c.Q.* ») en cas de décès des agresseurs concernés. Ensuite, la Congrégation soutient qu'il n'existe aucun lien de droit entre J.J. et elle puisqu'elle n'a été constituée qu'en 2008, bien après les actes reprochés. Enfin, l'Oratoire plaide que les allégations figurant dans la demande d'autorisation de J.J. sont insuffisantes pour étayer une cause d'action en responsabilité civile contre elle. L'Oratoire estime qu'il ne saurait être visé par le recours du seul fait que certains des actes allégués seraient survenus sur sa propriété.

[88] Je suis d'avis de rejeter le pourvoi de la Congrégation mais d'accueillir celui de l'Oratoire. Dans un premier temps, le recours de J.J. n'est selon moi ni déchu ni manifestement prescrit. L'alinéa 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* maintient le régime de la prescription qui existait avant l'adoption de cette disposition par le législateur en 2013. Cet alinéa n'édicte pas un délai de déchéance. En outre, c'est la prise de connaissance par la victime que son préjudice est attribuable à l'agression subie qui constitue le point de départ du délai prévu à cet alinéa. À tous égards, cet alinéa ne s'applique pas à un recours qui, comme ici, n'implique pas la succession des auteurs des actes reprochés.

[89] Dans un deuxième temps, je considère qu'il n'y a pas lieu de rejeter l'action collective contre la Congrégation au stade de la demande d'autorisation. Le recours de J.J. vise à établir la responsabilité de la Congrégation pour les gestes commis par des

It would be premature to deny the institution of the class action on the basis that the Congregation is not the entity that existed at the time of the alleged acts. The Congregation's argument based on there being no legal relationship between J.J. and itself does not alone suffice to justify characterizing the application as frivolous or untenable.

[90] The opposite is true where the class action against the Oratory is concerned, however. In this case, I find that, when all is said and done, J.J.'s application contains only vague and general allegations that are limited to identifying the Oratory as a place where some of the alleged abuse occurred. At the stage of the authorization of a class action, the applicant must show that he or she has an arguable case in light of the facts and the applicable law. But given the allegations in J.J.'s application and the exhibits filed in support of it, the application sets out no specific fact that might support a cause of action in civil liability against the Oratory for the abuse in question on the basis either of its own direct fault or of the act of another person. That being the case, the conclusions of the application judge on this point should be restored.

II. Background

[91] J.J. attended Notre-Dame-des-Neiges elementary school in Montréal from 1951 to 1955. He alleges that for almost two years, Brother Soumis, one of his teachers and a member of the Congregation, sexually assaulted him once or twice a week by masturbating him in his office during detentions. At that time, J.J.'s family resided in housing belonging to the religious community that was located near the Oratory. Because of the proximity of his residence, J.J. would often go to the Oratory to serve mass. During those same years, Father Bernard, another member of the Congregation, allegedly invited J.J. a number of times to go to his office in the Oratory after mass for confession. On those occasions, he, too, is alleged to have sexually abused J.J. by masturbating him. Brother Soumis and Father Bernard, the men who assaulted J.J., died in November 2004 and January 2001, respectively.

membres de sa communauté religieuse. Il serait prématuré de refuser l'exercice de l'action collective au motif que la Congrégation n'est pas l'entité qui existait au moment des actes allégués. L'argument de la Congrégation fondé sur l'inexistence d'un lien de droit entre J.J. et elle ne permet pas à lui seul de qualifier la demande de frivole ou d'insoutenable.

[90] Il en va par contre autrement de l'action collective visant l'Oratoire. En ce qui concerne cette entité, je considère que la demande de J.J. ne contient en définitive que des allégations vagues et générales, qui se limitent à identifier l'Oratoire comme étant un lieu où certains des abus allégués se seraient produits. Au stade de l'autorisation d'une action collective, le demandeur doit démontrer l'existence d'une cause défendable au regard des faits et du droit applicable. Or, sur la foi des allégations ou des pièces à son soutien, la demande de J.J. ne fait état d'aucun fait précis qui permette d'étayer une cause d'action en responsabilité civile contre l'Oratoire pour les abus décrits, que ce soit pour sa faute directe ou pour le fait d'autrui. Cela étant, il y a lieu de rétablir les conclusions du juge de première instance sur ce point.

II. Contexte

[91] De 1951 à 1955, J.J. fréquente l'école primaire Notre-Dame-des-Neiges à Montréal. Selon J.J., pendant près de deux ans, le frère Soumis, l'un de ses professeurs et un membre de la Congrégation, l'aurait agressé sexuellement à une fréquence d'une à deux fois par semaine, en le masturbant dans son bureau lors de retenues scolaires. À cette époque, la famille de J.J. réside dans un logement qui appartient à la communauté religieuse et est situé près de l'Oratoire. En raison de la proximité de sa résidence, J.J. se retrouve souvent à cet endroit pour y servir la messe. Durant ces mêmes années, le père Bernard, un autre membre de la Congrégation, l'aurait invité à plusieurs reprises à venir se confesser dans son bureau à l'Oratoire après la messe. À ces occasions, il aurait lui aussi abusé sexuellement de J.J. en le masturbant. Les agresseurs de J.J., le frère Soumis et le père Bernard, sont décédés respectivement en novembre 2004 et en janvier 2001.

[92] J.J. alleges that he kept silent about the assaults for several decades. He adds that they had a profound effect on him, both sexually and emotionally. He states in particular that he had many nightmares after these incidents and had flashbacks to them, and that he did not have children because he feared that what had happened to him would also happen to them. In 2011, J.J. saw a report, broadcast on a public affairs program, on the subject of sexual assaults by members of the Congregation on minors who were pupils of Collège Notre-Dame du Sacré-Cœur, an institution located close to both Notre-Dame-des-Neiges school and the Oratory. At that point, J.J. opened up to his spouse for the first time about those traumatic incidents from his childhood.

[93] Two years later, in November 2013, J.J. filed his application for authorization to institute a class action in civil liability against the Congregation and the Oratory on the basis both of their direct fault and of the act of another person. He described the class covered by his action as follows:

[TRANSLATION] All natural persons residing in Quebec who were sexually abused by members of the Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix in any educational institution, residence or summer camp or any other place in Quebec, as well as at the Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, with the exception of persons who attended Collège Notre-Dame du Sacré-Cœur during the period from September 1, 1950 to July 1, 2001, Collège de Saint-Césaire during the period from September 1, 1950 to July 1, 1991, and Notre-Dame de Pohénégamook school during the period from January 1, 1959 to December 31, 1964.

(Re-amended motion for authorization to institute a class action and to be a representative plaintiff (“Re-amended Motion”), at para. 1)

[94] In his application, J.J. alleged that the appellants had not only failed to act to put a stop to sexual abuse by members of the Congregation, but had also discouraged victims from denouncing the abuse and had covered it up. He submitted that the appellants were liable for the abuse, given that they had had control over their members’ activities, but had

[92] J.J. allègue avoir gardé le silence sur ces agressions pendant plusieurs décennies. Celles-ci auraient, dit-il, profondément affecté sa vie sexuelle et émotionnelle. J.J. affirme notamment avoir fait de nombreux cauchemars à la suite de ces événements, avoir eu des *flash-back* de ceux-ci, et ne pas avoir eu d’enfants de peur que ce qu’il avait subi ne se reproduise avec eux. En 2011, J.J. visionne un reportage diffusé dans le cadre d’une émission d’affaires publiques portant sur des agressions sexuelles commises par des membres de la Congrégation sur des mineurs pendant qu’ils étudiaient au Collège Notre-Dame du Sacré-Cœur. Cet établissement est situé à proximité tant de l’école Notre-Dame-des-Neiges que de l’Oratoire. J.J. s’ouvre alors pour la première fois à sa conjointe sur ces événements traumatisants survenus durant son enfance.

[93] Deux ans plus tard, en novembre 2013, J.J. dépose sa demande d’autorisation en vue d’exercer une action collective en responsabilité civile contre la Congrégation et l’Oratoire, tant pour leur faute directe que pour le fait d’autrui. Il décrit ainsi le groupe visé par son recours :

Toutes les personnes physiques résidant au Québec, qui ont subi des sévices sexuels de la part de membres de la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix, dans tout établissement d’enseignement, résidence, camp d’été ou tout autre endroit situé au Québec, ainsi qu’à l’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, à l’exception des personnes ayant fréquenté le Collège Notre-Dame du Sacré-Cœur durant la période du 1^{er} septembre 1950 au 1^{er} juillet 2001, le Collège de Saint-Césaire durant la période du 1^{er} septembre 1950 au 1^{er} juillet 1991, et l’école Notre-Dame de Pohénégamook durant la période du 1^{er} janvier 1959 au 31 décembre 1964.

(Requête réamendée pour autorisation d’exercer un recours collectif et pour être représentant (« Requête réamendée », par. 1)

[94] Dans sa demande, J.J. reproche aux appelants non seulement de ne pas avoir agi pour faire cesser les abus sexuels commis par les membres de la Congrégation, mais également d’avoir incité les victimes à ne pas dénoncer ces abus et d’avoir camouflé ceux-ci. Il soutient que les appelants sont responsables des abus commis, puisqu’ils exerçaient

nevertheless allowed the abuse to continue. He also alleged that the appellants were liable as principals of the religious community's brothers and fathers.

III. Judicial History

A. *Quebec Superior Court (2015 QCCS 3583)*

[95] The application judge denied J.J.'s application for authorization to institute a class action. He found that none of the four conditions set out in art. 575 of the *Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25.01 ("C.C.P."), were met.⁸ It can be seen from his reasons that he did not consider the question whether the remedy was forfeit or prescribed under the second paragraph of art. 2926.1 C.C.Q. In the view of the majority of the Court of Appeal, he did not do so because this ground involved a contentious issue of fact as to whether it had been impossible for J.J. to act.

[96] The application judge began by determining that J.J. had not shown that the contemplated action raised identical, similar or related issues of law or fact: art. 575(1) C.C.P. In the judge's opinion, the application concerned an indeterminate number of places and assailants, which meant that the applicable legal analysis would have to be repeated and that the facts specific to each of the situations would have to be assessed differently for each party.

[97] The judge then pointed out that the application set out no facts that explained why the action was being brought against the Congregation and the Oratory, nor did it set out any facts that supported the conclusion that these institutions had committed a fault against the members of the proposed class: art. 575(2) C.C.P. More specifically, he noted that the Congregation had been constituted only in January 2008, many years after the alleged events. As for the Oratory, the judge added that apart from the

⁸ Although the application judge's judgment was rendered under the former *Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25, I will, like the Quebec Court of Appeal, be referring solely to the corresponding provisions of the new *Code of Civil Procedure*, which essentially restate the former law.

un pouvoir de contrôle sur les activités de leurs membres et ont néanmoins permis que ces abus se poursuivent. Il reproche également aux appelants d'être responsables à titre de commettants des frères et des pères de la communauté religieuse.

III. Historique judiciaire

A. *Cour supérieure du Québec (2015 QCCS 3583)*

[95] Le juge de première instance rejette la demande d'autorisation d'exercer une action collective déposée par J.J. Il est d'avis qu'aucune des quatre conditions prescrites à l'art. 575 du *Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25.01 (« C.p.c. »), n'est remplie⁸. La lecture de ses motifs révèle qu'il n'examine pas la question de savoir si le recours est déchu ou prescrit en vertu de l'al. 2 de l'art. 2926.1 C.c.Q. Selon la majorité de la Cour d'appel, il ne l'aurait pas fait, parce que ce moyen comportait une question de fait litigieuse relativement à l'impossibilité d'agir de J.J.

[96] Le premier juge décide d'abord que J.J. n'a pas démontré que l'action envisagée soulevait des questions de faits ou de droit identiques, similaires ou connexes : art. 575(1) C.p.c. Selon le juge, la demande vise un nombre indéterminé d'endroits et d'agresseurs, ce qui nécessiterait une répétition de l'analyse juridique applicable ainsi qu'une appréciation différente des faits propres à chacune des situations, et ce, pour chaque partie concernée.

[97] Le juge souligne ensuite que la demande ne fait état d'aucun fait expliquant pourquoi la Congrégation et l'Oratoire sont visés par le recours, non plus que des faits étayant la conclusion selon laquelle ils auraient commis une faute contre les membres du groupe proposé : art. 575(2) C.p.c. Plus particulièrement, le juge note que la Congrégation n'a été constituée qu'en janvier 2008, de nombreuses années après les faits reprochés. Pour ce qui est de l'Oratoire, le juge ajoute qu'hormis la description

⁸ Bien que le jugement de première instance ait été rendu sous l'empire de l'ancien *Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25, à l'instar de la Cour d'appel du Québec, je me réfère uniquement aux dispositions correspondantes du nouveau *Code de procédure civile* qui reprennent pour l'essentiel le droit antérieur.

description of his assault in that place of worship, J.J. was alleging no fact that might lead to a conclusion that it had committed a fault. The judge stated that the application was [TRANSLATION] “practically silent regarding involvement on the Oratory’s part”: para. 137.

[98] Regarding the condition with respect to the composition of the class (art. 575(3) *C.C.P.*), the application judge found that the definition of the proposed class was too vague. In his view, it applied to many assailants who may have acted at an indeterminate number of places over a long period. Finally, the judge expressed the opinion that J.J. had not shown that he was in a position to properly represent the contemplated class: art. 575(4) *C.C.P.* The judge referred to, among other things, J.J.’s failure to show initiative in the initial stages of the action and his preference to minimize his contacts with the other members of the class.

B. *Quebec Court of Appeal (2017 QCCA 1460)*

[99] The Court of Appeal unanimously allowed J.J.’s appeal against the Congregation and authorized the institution of the class action against it. But the court was divided on the action against the Oratory, which the majority authorized.

[100] In the majority’s view, the application judge had erred by adopting an overly restrictive interpretation of the conditions of art. 575 *C.C.P.* and by isolating them from the specific context of the case. On the first of those conditions, the majority concluded that J.J. had established at least one common issue that would favour the resolution of the litigation in a not-insignificant manner, namely the fact that the hierarchical structure and the relationship of subordination between the religious community and its members were relevant to the decision with respect to liability on the part of the Congregation and of the Oratory.

[101] The majority were also of the opinion that J.J.’s allegations and the exhibits filed in support of them justified the conclusions he was seeking of direct liability and liability for the act of another person: art. 575(2) *C.C.P.* They added that the proposed

de son agression dans ce lieu de culte, J.J. n’allègue aucun fait permettant de conclure que cette entité aurait commis une faute. Le juge précise que la demande est « pratiquement silencieuse à l’égard de l’implication de l’Oratoire » : par. 137.

[98] Sur la condition relative à la composition du groupe (art. 575(3) *C.p.c.*), le juge de première instance estime que la définition du groupe proposé est trop vague. À ses yeux, elle vise plusieurs agresseurs ayant potentiellement agi dans un nombre indéterminé d’endroits sur une longue période de temps. Enfin, le juge se dit d’avis que J.J. n’a pas su démontrer qu’il serait en mesure d’assurer une représentation adéquate du groupe envisagé : art. 575(4) *C.p.c.* Il retient entre autres l’absence d’initiative manifestée par ce dernier dans les démarches initiales du recours et le fait qu’il préfère réduire au minimum ses contacts avec les autres membres du groupe.

B. *Cour d’appel du Québec (2017 QCCA 1460)*

[99] La Cour d’appel accueille à l’unanimité l’appel de J.J. contre la Congrégation et autorise l’exercice de l’action collective contre celle-ci. La cour se divise cependant sur le recours visant l’Oratoire, qu’elle autorise à la majorité.

[100] Les juges majoritaires estiment que le juge de première instance a fait erreur en interprétant trop restrictivement les conditions prévues à l’art. 575 *C.p.c.*, et en les isolant du contexte particulier de l’affaire. Sur la première condition de l’article, ils concluent que J.J. a établi au moins une question commune qui favorisera de manière non négligeable le règlement du litige, soit le fait que la structure hiérarchique et le lien de préposition entre la communauté religieuse et ses membres sont pertinents pour statuer sur la responsabilité de la Congrégation et de l’Oratoire.

[101] Les juges majoritaires sont également d’avis que les allégations de J.J. et les pièces déposées à leur soutien supportent les conclusions de responsabilité directe et de responsabilité pour le fait d’autrui recherchées : art. 575(2) *C.p.c.* Ils ajoutent que l’action

class action concerned members of a readily determinable religious community and that it would be premature to terminate the action solely because the Congregation was not the entity that existed at the time of the alleged events. The majority noted in this regard that the application judge had erred in limiting the significance of a table identifying the alleged victims, the institutions they had attended, the periods in which they had attended those institutions and the names of their assailants. On the subject of the Oratory, the majority stated that the allegations and the exhibits filed in support of them justified a presumption that a close connection existed between the Oratory, on the one hand, and the Congregation and its members, on the other. It followed that the alleged facts and the evidence that could apply to the Congregation could also apply to the Oratory for the purposes of authorization.

[102] As for the third condition with respect to the composition of the class, the majority concluded that the table of victims sufficed at this stage to justify the broad composition being sought. Finally, they noted that the application judge had adopted an overly restrictive interpretation of the fourth condition, the purpose of which was to ensure that J.J. was in a position to properly represent the class members. J.J.'s commitment to the institution of the action satisfied the minimum threshold for acting as a representative plaintiff.

[103] In closing, the majority held that it would not be appropriate to rule definitively on the submission based on the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* to the effect that the remedy was forfeit. In their view, that argument was a defence that would require an analysis of the evidence and would have to be considered at the trial on the merits. They found that it was not possible to conclude at the stage of the authorization that J.J.'s action was unquestionably prescribed.

[104] The dissenting judge, although concurring with the majority that the class action should be authorized against the Congregation, would have dismissed the appeal in respect of the Oratory. On that point, she agreed with the application judge that the application for authorization was based only on

collective projetée vise les membres d'une communauté religieuse facilement déterminable et qu'il serait prématuré de mettre fin au recours pour la seule raison que la Congrégation n'était pas l'entité existante au moment des faits reprochés. Ils soulignent à cet égard que le juge de première instance a commis une erreur en limitant la portée d'un tableau identifiant les victimes présumées, l'établissement qu'elles ont fréquenté, la période de fréquentation et le nom de leurs agresseurs. En ce qui concerne l'Oratoire, les juges majoritaires précisent que les allégations et les pièces déposées à leur soutien permettent de présumer l'existence du lien étroit existant entre celui-ci et la Congrégation et ses membres. Il s'ensuit que les éléments opposables à la Congrégation le sont également à l'endroit de l'Oratoire pour les besoins de l'autorisation.

[102] Relativement à la troisième condition, qui porte sur la composition du groupe, les juges majoritaires concluent que le tableau des victimes suffit à cette étape pour justifier la large composition recherchée. Enfin, ils soulignent que le juge de première instance a adopté une interprétation trop restrictive de la quatrième condition qui vise à s'assurer que J.J. est en mesure de représenter adéquatement les membres du groupe. L'engagement de J.J. dans l'exercice du recours satisfait au seuil minimal requis pour agir à titre de représentant.

[103] En terminant, les juges majoritaires concluent qu'il ne serait pas opportun de se prononcer de façon définitive sur la déchéance du recours soulevée sur la base de l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* Selon eux, cet argument est un moyen de défense qui requiert une analyse de la preuve et dont le bien-fondé doit être jugé lors de l'audience sur le fond. Au stade de l'autorisation, ils estiment qu'il n'est pas possible de conclure que le recours de J.J. est incontestablement prescrit.

[104] Tout en souscrivant à l'opinion de la majorité sur l'opportunité d'autoriser l'action collective contre la Congrégation, la juge dissidente aurait pour sa part rejeté l'appel en ce qui concerne l'Oratoire. Sur ce point, elle partage l'avis du juge de première instance selon lequel la demande d'autorisation ne

vague and general allegations that set out no fact that would justify finding the Oratory liable. In the dissenting judge's view, merely alleging that sexual assaults had occurred on the Oratory's premises could not suffice to expose it to civil liability either for its own fault or as principal. This led her to find that the minimum threshold requirement for authorizing a class action had not been met.

IV. Issues

[105] In this Court, the appellants confine themselves to three arguments. The main argument relates to prescription and is common to the two appellants. They submit that the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* establishes a term for forfeiture and not a simple prescriptive period. In other words, J.J.'s remedy is forfeit because his proceeding was instituted more than three years after the deaths of the men who allegedly assaulted him. It would be impossible for J.J. to seek a personal remedy, which means that he does not have an arguable case and cannot act as a representative plaintiff for the purposes of the proposed class action.

[106] The appellants' other two arguments concern very specific aspects of the class action as a procedural vehicle. The Congregation submits that there is no legal relationship between J.J. and itself and that the condition of art. 575(2) *C.C.P.* is therefore not met. As for the Oratory, it argues that the facts alleged by J.J. do not suffice to justify any cause of action in civil liability against it and that, as a result, the condition of art. 575(2) *C.C.P.* is not met in this regard either. The Oratory adds that a commonality of issues has not been established with respect to it, which means that, in its case, the condition of art. 575(1) *C.C.P.* is also not met.

[107] In this Court, the appellants do not contest the conclusions of the majority of the Court of Appeal on the other aspects of the conditions set out in art. 575 *C.C.P.* I thus find it unnecessary to discuss them further in these reasons.

repose que sur des allégations vagues et générales, qui ne font état d'aucun fait permettant d'étayer la responsabilité de l'Oratoire. Selon la juge dissidente, le seul fait d'alléguer que des agressions sexuelles auraient eu lieu sur le site de l'Oratoire ne saurait être suffisant pour mettre en cause la responsabilité civile de celui-ci, que ce soit pour sa propre faute ou à titre de commettant. Dans ce contexte, elle estime que le seuil minimal requis pour autoriser une action collective n'est pas atteint.

IV. Questions en litige

[105] Devant notre Cour, les appelants se limitent à trois arguments. Leur argument principal porte sur la prescription applicable et il est commun aux deux appelants. Selon eux, l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* édicte un délai de déchéance et non un simple délai de prescription. Ainsi, le recours de J.J. serait déchu, car intenté plus de trois ans après le décès de ses prétendus agresseurs. Puisque J.J. ne pouvait entreprendre un recours personnel, il ne possède pas de cause défendable et il ne peut agir à titre de représentant pour l'action collective projetée.

[106] Les deux autres arguments des appelants portent sur des aspects bien circonscrits du véhicule procédural que constitue l'action collective. D'un côté, la Congrégation soulève qu'il y a absence de lien de droit entre J.J. et elle, de telle sorte que la condition de l'art. 575(2) *C.p.c.* n'est pas remplie pour cette raison. De l'autre côté, l'Oratoire soutient que les faits allégués de J.J. sont insuffisants pour soutenir une quelconque cause d'action en responsabilité civile à son endroit, et qu'en conséquence la condition prévue à l'art. 575(2) *C.p.c.* s'en trouve là aussi non respectée. L'Oratoire ajoute que la communauté de questions n'est pas établie en ce qui la concerne : pour elle, la condition de l'art 575(1) *C.p.c.* n'est donc pas remplie non plus.

[107] Les appelants ne contestent pas devant nous les conclusions de la majorité de la Cour d'appel sur les autres aspects des conditions que prescrit l'art. 575 *C.p.c.* Par conséquent, j'estime inutile de m'y attarder plus longuement dans les présents motifs.

V. Analysis

A. *Conditions for Authorization and Standard for Intervention by a Court of Appeal in Respect of a Class Action*

[108] Article 575 *C.C.P.* sets out the four conditions that must all be met for the institution of a class action to be authorized. In *Infineon Technologies AG v. Option consommateurs*, 2013 SCC 59, [2013] 3 S.C.R. 600, and *Vivendi Canada Inc. v. Dell’Aniello*, 2014 SCC 1, [2014] 1 S.C.R. 3, this Court stated and reaffirmed the principles that must guide the court hearing the application for authorization in its analysis with respect to these conditions. Those principles are not at issue in the case at bar. I will review them briefly here, however.

[109] At the authorization stage, the court’s role is to screen applications: *Infineon*, at paras. 59 and 65; *Vivendi*, at para. 37. The court must ensure that the applicant meets both the evidentiary and the legal threshold requirements of the conditions set out in art. 575 *C.C.P.*, but must also bear in mind that the evidentiary threshold that must be met in order to determine whether each of those conditions is satisfied is a low one at this preliminary stage: *Infineon*, at paras. 57 and 59. The court’s decision is procedural in nature; the conditions for authorization must be interpreted and applied broadly (*Infineon*, at paras. 59-60 and 66; *Vivendi*, at para. 37). At this stage, the facts alleged in the application for authorization are assumed to be true: *Infineon*, at para. 67. The applicant’s burden is one of demonstration and not the burden of proof that would generally apply in private law matters, that is, on a balance of probabilities: *Infineon*, at para. 61. It will suffice for the applicant to show an arguable case in light of the facts and the applicable law: *Infineon*, at paras. 61-67; *Vivendi*, at para. 37. As this Court observed in *Infineon*, various expressions have been used for this burden over the years, as it has, for example, been described as being to establish, in English, “a good colour of right” or “a *prima facie* case” and, in French, “une apparence sérieuse de droit”: paras. 62-67. In short, the purpose of the court’s screening exercise is to filter out frivolous applications and to ensure that parties are not being forced to defend against untenable claims:

V. Analyse

A. *Les conditions d’autorisation et la norme d’intervention d’une cour d’appel en matière d’action collective*

[108] L’article 575 *C.p.c.* énonce les quatre conditions qui doivent être réunies pour que l’exercice d’une action collective soit autorisé. Dans les arrêts *Infineon Technologies AG c. Option consommateurs*, 2013 CSC 59, [2013] 3 R.C.S. 600, et *Vivendi Canada Inc. c. Dell’Aniello*, 2014 CSC 1, [2014] 1 R.C.S. 3, notre Cour a précisé et réaffirmé les principes qui doivent guider le tribunal de l’autorisation dans l’analyse de ces conditions. Personne ne remet ces principes en question en l’espèce. Il convient toutefois de les rappeler brièvement.

[109] Au stade de l’autorisation, le tribunal exerce un rôle de filtrage : *Infineon*, par. 59 et 65; *Vivendi*, par. 37. Il doit s’assurer que le demandeur satisfait aux exigences tant du seuil de preuve que du seuil légal requis aux termes des conditions prévues à l’art. 575 *C.p.c.*, tout en gardant à l’esprit que le seuil de preuve devant être atteint afin de déterminer si chacune des conditions énoncées a été remplie est peu élevé à cette étape préliminaire : *Infineon*, par. 57 et 59. Il s’agit d’une décision de nature procédurale; une interprétation et une application larges des conditions d’autorisation doivent être favorisées : *Infineon*, par. 59-60 et 66; *Vivendi*, par. 37. À cette étape, les faits allégués dans la demande d’autorisation sont tenus pour avérés : *Infineon*, par. 67. Le fardeau qui incombe au demandeur en est un de démonstration, et non de preuve généralement retenu en droit privé, à savoir suivant la balance des probabilités : *Infineon*, par. 61. Il suffit que le demandeur démontre l’existence d’une cause défendable eu égard aux faits et au droit applicable : *Infineon*, par. 61-67; *Vivendi*, par. 37. Comme le souligne notre Cour dans *Infineon*, diverses expressions ont été utilisées au fil des ans pour énoncer ce fardeau, qui a par exemple été décrit en français comme consistant à établir « une apparence sérieuse de droit », et en anglais « *a good colour of right* » ou « *a prima facie case* » : par. 62-67. L’exercice de filtrage auquel se livre le tribunal vise en somme à écarter les demandes frivoles et à

Infineon, at para. 61; *Vivendi*, at para. 37. If the court concludes that the applicant meets the conditions of art. 575 *C.C.P.*, it must then authorize the class action: *Vivendi*, at para. 37.

[110] That being said, although the applicant's burden is not onerous and what must be met is a minimum threshold, the fact remains that the allegations of fact in the application cannot be confined to generalities. For an arguable case to be established, more than vague, general or imprecise allegations are required: *Infineon*, at para. 67.

[111] In addition to these principles, it should be mentioned that an appellate court must show deference to the application judge's findings with respect to these conditions: *Vivendi*, at para. 34. A court hearing an application for authorization to institute a class action has a significant discretion: *Vivendi*, at para. 33. As can be seen from the words of art. 575 *C.C.P.*, the court is to authorize the class action "if it is of the opinion that" the enumerated conditions are met. It is well established that an appellate court may not intervene and substitute its own analysis for that of the application judge unless the judge erred in law or his or her assessment with respect to one of the conditions of art. 575 *C.C.P.* is clearly wrong: *Vivendi*, at para. 34; *Infineon*, at para. 40. However, as this Court explained in *Vivendi*, the fact that an appellate court has identified such an error with respect to one condition does not give it "carte blanche" to reconsider all the other conditions that must be met; in such a case, the appellate court can substitute its own assessment for that condition only (para. 35).

B. *Scheme of Article 2926.1 C.C.Q.*

[112] The central question raised by the appellants in this Court concerns the nature, starting point and scope of the three-year period provided for in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* This article is new law. Enacted in 2013, it deals with the applicable period for instituting an action for damages for

s'assurer que des parties ne soient pas obligées de se défendre contre des demandes insoutenables : *Infineon*, par. 61; *Vivendi*, par. 37. Si le tribunal en vient à la conclusion que le demandeur satisfait aux conditions énumérées à l'art. 575 *C.p.c.*, il doit alors autoriser l'exercice de l'action collective : *Vivendi*, par. 37.

[110] Cela dit, si le fardeau du demandeur est peu onéreux et que le seuil reste minimal, il n'en demeure pas moins que les allégations de faits contenues à la demande ne peuvent se borner à des généralités. Pour établir une cause défendable, il faut davantage que des allégations vagues, générales ou imprécises : *Infineon*, par. 67.

[111] Ces principes posés, il convient aussi de rappeler qu'une cour d'appel doit faire preuve de déférence envers les conclusions du juge de l'autorisation sur ces conditions : *Vivendi*, par. 34. Le tribunal saisi d'une demande sollicitant l'autorisation d'exercer une action collective dispose en effet d'un pouvoir d'appréciation important : *Vivendi*, par. 33. Comme l'indique le libellé de l'art. 575 *C.p.c.*, le tribunal autorise l'exercice de l'action collective « s'il est d'avis que » les conditions énumérées sont remplies. Il est acquis qu'une cour d'appel ne pourra intervenir et substituer son analyse à celle du juge d'autorisation que si ce dernier a commis une erreur de droit ou si son appréciation d'une des conditions énoncées à l'art. 575 *C.p.c.* est manifestement non fondée : *Vivendi*, par. 34; *Infineon*, par. 40. Dans *Vivendi*, notre Cour précise que le fait pour une cour d'appel de relever une telle erreur à l'égard d'une condition ne lui donne toutefois pas « carte blanche » pour réévaluer toutes les autres conditions auxquelles il doit être satisfait; dans un tel cas, la cour d'appel ne peut substituer son appréciation que pour cette condition uniquement : par. 35.

B. *Le régime de l'art. 2926.1 C.c.Q.*

[112] La question centrale que les appelants sou-lèvent devant notre Cour concerne la nature, le point de départ et la portée du délai de trois ans prévu à l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* Cet article de droit nouveau, adopté en 2013, traite du délai applicable pour intenter une action en réparation du préjudice

bodily injury resulting, as in the instant case, from sexual assault (“a sexual aggression”):

An action for damages for bodily injury resulting from an act which could constitute a criminal offence is prescribed by 10 years from the date the victim becomes aware that the injury suffered is attributable to that act. However, the prescriptive period is 30 years if the injury results from a sexual aggression, violent behaviour suffered during childhood, or the violent behaviour of a spouse or former spouse.

If the victim or the author of the act dies, the prescriptive period, if not already expired, is reduced to three years and runs from the date of death.

[113] The appellants submit in this regard that the second paragraph establishes a term for forfeiture rather than a prescriptive period. In their opinion, such a term cannot be interrupted or suspended. It begins to run on the date of death of the victim or the author of the alleged act, not on the date the victim becomes aware that his or her injury is attributable to the act, as provided for in the first paragraph. The appellants further argue that this 3-year term replaces the 10- and 30-year prescriptive periods provided for in the first paragraph for any action resulting from an act which could constitute a criminal offence, regardless of whether it involves the succession of the author of that act. Because J.J.’s action was brought more than three years after the deaths of his two alleged assailants, therefore, his right of action was irreparably forfeit. The appellants conclude that the courts below erred in law in not dismissing the action on this basis. They should immediately, indeed of their own motion, have declared the remedy to be forfeit: art. 2878 *C.C.Q.*

[114] The Superior Court did not discuss this issue, and the parties made submissions on this point only in oral argument in the Court of Appeal. That court deferred argument on this issue to the trial on the merits, noting that although the prescription theory was arguable, J.J.’s action was not clearly prescribed on the face of the record. In this Court, all the parties agree that the nature, starting point and scope of the period provided for in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* need to be clarified at the stage of authorization of the class action in order, among

corporel résultant, comme en l’espèce, d’une agression à caractère sexuel :

L’action en réparation du préjudice corporel résultant d’un acte pouvant constituer une infraction criminelle se prescrit par 10 ans à compter du jour où la victime a connaissance que son préjudice est attribuable à cet acte. Ce délai est toutefois de 30 ans si le préjudice résulte d’une agression à caractère sexuel, de la violence subie pendant l’enfance, ou de la violence d’un conjoint ou d’un ancien conjoint.

En cas de décès de la victime ou de l’auteur de l’acte, le délai applicable, s’il n’est pas déjà écoulé, est ramené à trois ans et il court à compter du décès.

[113] À ce chapitre, les appelants soutiennent que l’al. 2 prévoit un délai de déchéance, et non un délai de prescription. Un tel délai ne serait pas susceptible d’interruption ou de suspension. Il commencerait à courir à compter du décès de la victime ou de l’auteur de l’acte reproché, et non à compter du jour où la victime prend connaissance que son préjudice est attribuable à l’acte comme le précise l’al. 1. En outre, ce délai de 3 ans remplacerait les délais de prescription de 10 et 30 ans de l’al. 1 à l’égard de tous les recours découlant de l’acte pouvant constituer une infraction criminelle, qu’ils impliquent ou non la succession de l’auteur de cet acte. Or, puisque le recours de J.J. a été intenté plus de trois ans après le décès de ses deux prétendus agresseurs, son droit d’action serait irrémédiablement déchu. Les juridictions inférieures auraient erré en droit en ne rejetant pas le recours sur cette base. Elles auraient dû prononcer immédiatement, voire d’office, la déchéance du recours : art. 2878 *C.c.Q.*

[114] La Cour supérieure n’a pas traité de cette question et les parties n’ont débattu ce point que durant les plaidoiries orales devant la Cour d’appel. Cette dernière a reporté le débat sur cette question à l’audition au fond du litige, notant que si la thèse de la prescription était défendable, le recours de J.J. n’était pas manifestement prescrit à la simple lecture du dossier. Devant notre Cour, toutes les parties estiment que la nature, le point de départ et la portée du délai prévu à l’al. 2 de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* doivent être clarifiés au stade de l’autorisation de l’action

other things, to determine whether it is a term that results in forfeiture of the remedy.

[115] In my view, the appellants' argument must fail. The second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* does not create a term for forfeiture. Article 2926.1 *C.C.Q.* is in its entirety an integral part of the scheme of prescription, and the second paragraph is no exception to that. The article provides for periods the lengths of which of course vary on the basis of certain conditions, namely the type of act in question and the death of the victim or the author of the act. However, the date the victim becomes aware that his or her injury is attributable to the act in question constitutes the starting point of each of the periods provided for in art. 2926.1 *C.C.Q.*, including that of the second paragraph. Finally, the reduction of the length of the period to three years that is provided for in the second paragraph applies only to actions concerning the succession of the victim or of the author of the act, and not to those involving third parties whose liability is sought for their own fault or for the act or omission of another person.

[116] In this case, the result of the deaths of the men who allegedly assaulted J.J. was neither that his remedy against the Congregation and the Oratory was forfeit nor that his action against them was clearly prescribed. The starting point of the applicable period was the time when J.J. became aware of the connection between the assaults and his injury, not the date of death of Brother Soumis or Father Bernard. Exactly when he became aware of the connection and how this might have affected the applicable prescriptive period will be determined at the trial on the merits. At the authorization stage, despite the fact that the alleged acts occurred more than 30 years ago, J.J.'s allegation that he did not become aware of that connection until 2011 must be assumed to be true. Given that J.J.'s action does not appear to be prescribed on the face of the record, the Court of Appeal was right to conclude that this question should be answered definitively at trial. J.J.'s cause of action against the appellants cannot be characterized as frivolous or untenable on this ground alone.

collective afin notamment de déterminer s'il s'agit d'un délai emportant la déchéance du recours.

[115] À mon avis, la thèse des appelants doit être écartée. L'alinéa 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* n'édicte pas un délai de déchéance. L'article 2926.1 *C.c.Q.* dans son entièreté fait partie intégrante du régime de la prescription et l'al. 2 n'y fait pas exception. Cet article prévoit des délais dont la durée varie certes selon certaines conditions à savoir le type d'acte concerné et la survenance du décès de la victime ou de l'auteur de l'acte. Toutefois, la prise de connaissance par la victime du fait que son préjudice est attribuable à l'acte visé constitue le point de départ de chacun des délais énoncés à l'art. 2926.1 *C.c.Q.*, y compris celui de l'al. 2. Enfin, la réduction à trois ans, à l'al. 2, de la durée du délai prévu ne s'applique qu'aux recours visant la succession de la victime ou de l'auteur de l'acte, et non à ceux visant des tiers dont la responsabilité est recherchée pour leur propre faute ou pour le fait d'autrui.

[116] En l'espèce, le décès des prétendus agresseurs de J.J. ne rend ni déchu ni manifestement prescrit son recours contre la Congrégation et l'Oratoire. C'est le moment de la prise de connaissance par J.J. du lien entre les agressions et le préjudice qu'il subit qui constitue le point de départ du délai applicable, non pas la date du décès du frère Soumis ou du père Bernard. Ce moment précis et son possible impact, le cas échéant, sur le délai de prescription applicable seront déterminés lors de l'audience sur le fond du litige. Au stade de l'autorisation, bien que les actes reprochés remontent à plus de 30 ans, nous devons tenir pour avérée l'allégation de J.J. voulant qu'il n'ait pris connaissance de ce lien qu'en 2011. Le recours de ce dernier ne paraissant pas prescrit à la simple lecture du dossier, la Cour d'appel a eu raison de conclure que cette question devra être tranchée de façon définitive au procès. La cause d'action de J.J. contre les appelants ne peut être qualifiée de frivole ou d'insoutenable pour ce seul motif.

- (1) Nature and Starting Point of the Period Provided For in the Second Paragraph of Article 2926.1 C.C.Q.

[117] The first paragraph of art. 2926.1 C.C.Q. provides that an action for damages for bodily injury resulting from an act which could constitute a criminal offence is prescribed by 10 years. That period becomes 30 years if the injury results from, among others, sexual assault or having suffered from violent behaviour during one's childhood. These periods of 10 and 30 years begin running on the dates the victims become aware that their injuries are attributable to the acts in question. It is well established, and is not at issue, that these periods are prescriptive periods.

[118] The French version of the second paragraph provides that if the victim or the author of the act dies, "*le délai applicable . . . est ramené à trois ans . . . à compter du décès*" (the English version reads "the prescriptive period . . . is reduced to three years . . . from the date of death"), provided that the period has not already expired. J.J. submits that this period, like the ones provided for in the first paragraph, is a prescriptive period. The appellants argue that it is instead a term for forfeiture that is distinct from the periods provided for in the first paragraph.

- (a) *Origins of Article 2926.1 C.C.Q.*

[119] The Quebec legislature enacted art. 2926.1 C.C.Q. in 2013 in the context of the *Act to amend the Crime Victims Compensation Act, the Act to promote good citizenship and certain provisions of the Civil Code concerning prescription*, S.Q. 2013, c. 8 ("Act 8"). The purpose of that legislation was to facilitate access to civil justice for victims of acts that could constitute criminal offences by, in particular, amending certain rules with respect to prescription in cases involving such acts. Before art. 2926.1 was enacted, the existing general scheme of prescription applied in such situations. The applicable prescriptive period was the general law period of three years (art. 2925 C.C.Q.), while art. 2904 C.C.Q. enabled a person to argue for the suspension of prescription on the basis that it had been impossible to act.

- (1) La nature et le point de départ du délai énoncé à l'al. 2 de l'art. 2926.1 C.c.Q.

[117] L'alinéa 1 de l'art. 2926.1 C.c.Q. prévoit que l'action en réparation du préjudice corporel qui résulte d'un acte pouvant constituer une infraction criminelle se prescrit par 10 ans. Ce délai passe à 30 ans si le préjudice résulte, entre autres, d'une agression à caractère sexuel ou de la violence subie pendant l'enfance. Ces délais de 10 et 30 ans commencent à courir à compter du jour où la victime a connaissance que son préjudice est attribuable à ces actes. Il est acquis et non contesté que ces délais sont des délais de prescription.

[118] L'alinéa 2 précise pour sa part qu'en cas de décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, le « délai applicable [. . .] est ramené à trois ans [. . .] à compter du décès », dans la mesure où il n'est pas déjà écoulé. Pour J.J., il s'agit là d'un délai de prescription, comme c'est le cas de ceux prévus à l'al. 1. Pour les appelants, il s'agirait plutôt d'un délai de déchéance, qui se distingue des délais énoncés au premier alinéa.

- a) *L'origine de l'art. 2926.1 C.c.Q.*

[119] Le législateur québécois a adopté l'art. 2926.1 C.c.Q. en 2013, dans le cadre de la *Loi modifiant la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels, la Loi visant à favoriser le civisme et certaines dispositions du Code civil relatives à la prescription*, L.Q. 2013, c. 8 (« Loi 8 »). L'objectif de cette loi était de faciliter l'accès à la justice civile aux personnes victimes d'actes pouvant constituer une infraction criminelle, en modifiant particulièrement certaines règles relatives à la prescription dans ces cas précis. Avant l'adoption de cet article, le régime général de la prescription s'appliquait dans de telles situations. La prescription applicable était celle de droit commun de trois ans (art. 2925 C.c.Q.), tandis que l'art. 2904 C.c.Q. permettait de soulever une impossibilité d'agir en vue d'obtenir la suspension de la prescription.

[120] Relying on, among other things, the principles laid down by this Court in *M. (K.) v. M. (H.)*, [1992] 3 S.C.R. 6, the Quebec legislature stated that it was aware that the general scheme of prescription, and in particular the general law prescriptive period, did not make it possible to account for the experiences of sexual assault victims and for the specific nature of their injuries. Such individuals typically had to overcome significant psychological obstacles before they were able to bring civil proceedings and, what is more, the injury related to the assault could sometimes take years to emerge or to be associated with the assault. Often required, in order to counter claims of prescription raised against them, to argue that it had been impossible for them to act, victims then found themselves having to undergo a “trial within a trial” just to prove that they had not been in a position to bring an action before that time. These obstacles discouraged many victims from turning to the civil justice system in order to obtain damages for their injuries. The legislature wanted, among other things, to minimize these “trial within a trial” situations: National Assembly, Standing Committee on Institutions, “Étude détaillée du projet de loi n° 22 — Loi modifiant la Loi sur l’indemnisation des victimes d’actes criminels”, *Journal des débats*, vol. 43, No. 47, 1st Sess., 40th Leg., May 7, 2013, at p. 5; see also F. Levesque and C.-E. Wagner-Lapierre, “La réforme de la prescription civile en matière d’infraction criminelle: une occasion manquée pour les victimes de préjudice corporel” (2015), 49 *R.J.T.U.M.* 685, at p. 710.

[121] To limit these difficulties, therefore, *Act 8* was enacted to modify the application of prescription to such actions in three ways. First, prescription would no longer run against minors in such situations: art. 2905 *C.C.Q.* Second, the prescriptive periods applicable to such actions would be extended from 3 years to 10 or 30 years: first para. of art. 2926.1 *C.C.Q.* Third, the prescriptive period would now run only from the time when the victim became aware of the connection between the assault and his or her injury: first para. of art. 2926.1 *C.C.Q.*

[122] Since the enactment of *Act 8*, no “trial within a trial” has been necessary, in sexual assault matters for example, before a person reaches the age

[120] Prenant appui entre autres sur les enseignements de notre Cour dans l’arrêt *M. (K.) c. M. (H.)*, [1992] 3 R.C.S. 6, le législateur québécois se disait conscient du fait que le régime général de la prescription et notamment la prescription de droit commun ne permettait pas de prendre acte de l’expérience vécue par les victimes d’agressions sexuelles et de la spécificité de leur préjudice. En effet, ces personnes font typiquement face à des obstacles psychologiques importants avant d’être en mesure d’entreprendre un recours civil, sans compter que le préjudice lié à l’agression peut parfois prendre des années avant de se manifester ou d’être associé à l’agression. Souvent obligées de plaider l’impossibilité d’agir pour réfuter les arguments de prescription qu’on leur opposait, les victimes se trouvaient dès lors forcées de subir un « procès dans le procès » dans le seul but de prouver que, jusqu’alors, elles n’avaient pas été en mesure d’intenter un recours. Ces obstacles décourageaient plusieurs victimes de se tourner vers le système de justice civile afin d’obtenir réparation pour préjudice subi. Le législateur voulait entre autres réduire au minimum ces occurrences de « procès dans le procès » : Assemblée nationale, Commission permanente des institutions, « Étude détaillée du projet de loi n° 22 — Loi modifiant la Loi sur l’indemnisation des victimes d’actes criminels », *Journal des débats*, vol. 43, n° 47, 1^{re} sess., 40^e lég., 7 mai 2013, p. 5; voir aussi F. Levesque et C.-E. Wagner-Lapierre, « La réforme de la prescription civile en matière d’infraction criminelle : une occasion manquée pour les victimes de préjudice corporel » (2015), 49 *R.J.T.U.M.* 685, p. 710.

[121] Aussi, afin d’atténuer ces difficultés, la *Loi 8* a donc modifié le régime de la prescription applicable à de tels recours, et ce, sous trois aspects. D’abord, la prescription ne court dorénavant plus contre les mineurs dans ces situations : art. 2905 *C.c.Q.* Ensuite, les délais de prescription applicables à ces recours passent de 3 ans à 10 ou 30 ans : al. 1 de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* Enfin, le délai de prescription ne court désormais qu’à partir du moment où la victime a connaissance du lien entre l’agression et son préjudice : al. 1 de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*

[122] Depuis l’adoption de la *Loi 8*, en matière d’agression à caractère sexuel par exemple, aucun « procès dans le procès » n’est dorénavant nécessaire

of 48. Prescription no longer runs against minors in such cases; it therefore began to run, at the earliest, when the applicant attained the age of majority. It is only where the victim did not bring an action within 30 years of the date he or she attained the age of majority, or of the date of the assault, that it will be possible to raise the issue of when the victim became aware of the connection mentioned above and, where applicable, the further issue of whether it was impossible to act that could justify the suspension of prescription. *Act 8* constitutes a continuation of the existing scheme of prescription. As remedial legislation, it in fact enhances the former law in order to facilitate access to justice for victims of the acts to which it applies.

(b) *Terms for Forfeiture in Quebec Civil Law*

[123] The appellants argue that the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* must be interpreted differently. In their view, if the author of the act (or the victim) dies, this paragraph is instead a counterweight to the legislature's intention to favour access to justice for victims of the acts to which it applies by extending the prescriptive periods. They submit that the death of the author of the act (or the victim) raises public interests as a result of which such situations must not be dealt with in the same way as the other situations to which the first paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* applies. The appellants advance two reasons in support of their argument. First, they stress that the death of one of the principal protagonists implies that it is that person's succession that must now institute or participate in the action. But the existence of a prescriptive period of 10 or 30 years — starting at the time the victim becomes aware of the connection between his or her injury and the assault — would introduce a serious degree of instability into the administration of successions. Second, they insist that should the author of the act or the victim (or even both of them) die, one of the principal protagonists (if not both of them) will then no longer be able to testify. Given the absence of testimony from the persons who were directly involved, the integrity of the adversarial process would therefore be compromised, which would have an adverse

avant qu'une personne n'atteigne l'âge de 48 ans. En effet, la prescription ne court plus contre les mineurs dans de tels cas; elle débute donc au plus tôt au moment où le demandeur atteint la majorité. C'est uniquement dans les cas où la victime n'a pas intenté un recours dans le délai de 30 ans à compter de sa majorité ou de la date de l'agression que pourra se soulever la question de la prise de connaissance du lien mentionné plus tôt et, éventuellement, celle de l'impossibilité d'agir qui pourrait justifier la suspension du délai de prescription. La *Loi 8* s'inscrit dans la continuité du régime existant de la prescription. Loi remédiateur, elle vient en somme bonifier le droit antérieur afin de faciliter l'accès à la justice aux victimes des actes visés.

b) *Les délais de déchéance en droit civil québécois*

[123] Les appelants soutiennent que l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* doit être interprété différemment. En cas de décès de l'auteur de l'acte (ou de la victime), cet alinéa serait plutôt un contrepoids à la volonté du législateur de favoriser l'accès à la justice pour les victimes des actes visés en allongeant les délais de prescription. Selon eux, le décès de l'auteur de l'acte (ou de la victime) soulève des intérêts d'ordre public qui requièrent que ce genre de situations soient traitées distinctement des autres situations visées par l'al. 1 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* Ils avancent deux raisons à l'appui de leur prétention. Premièrement, ils soulignent que le décès d'un des protagonistes principaux implique que c'est la succession de cette personne qui devra dorénavant entreprendre sinon prendre part au recours. Or, l'existence d'un délai de prescription de 10 ou 30 ans — qui débiterait à partir du moment où la victime prend connaissance du lien entre son préjudice et l'agression — introduirait un grave état d'instabilité dans l'administration des successions. Deuxièmement, ils insistent sur le fait qu'en cas de décès de l'auteur de l'acte ou de la victime (ou même des deux), un des protagonistes principaux (sinon les deux) ne peut alors plus témoigner. En conséquence, vu l'absence du témoignage des personnes directement concernées, l'intégrité du processus contradictoire serait compromise, ce qui nuirait à la recherche de la vérité. Pour les appelants, l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.*

effect on the search for truth. For the appellants, the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* represents a response to these concerns in that it departs from the scheme of prescription and limits the applicable period should one of the principal protagonists die to an invariable term of three years that cannot be interrupted or suspended and does not depend on when the victim became aware of the connection between his or her injury and the alleged act.

[124] In the appellants' opinion, the second paragraph has all the characteristics of a term for forfeiture. In addition to protecting higher public interests (stability of successions and the search for truth), the term begins to run upon the occurrence of a specific event that is predetermined and frozen in time (the death). Moreover, it is typically shorter than the period that would otherwise apply. The appellants conclude from this that the second paragraph sets out a term for forfeiture that represents an exception to the general scheme of prescription and to the mechanisms otherwise provided for in the article's first paragraph.

[125] I disagree. It is well established in Quebec civil law that the forfeiture of a remedy cannot be presumed: J.-L. Baudouin and P.-G. Jobin, *Les obligations* (7th ed. 2013), by P.-G. Jobin and N. Vézina, at No. 1117; C. Gervais, *La prescription* (2009), at pp. 3 et seq.; J.-L. Baudouin, P. Deslauriers and B. Moore, *La responsabilité civile* (8th ed. 2014), at No. 1-1297. Indeed, art. 2878 *C.C.Q.* says so explicitly, as it states that forfeiture results only where expressly provided for in a text. And the Quebec academic literature confirms that, where there is a doubt or ambiguity as to whether a specified period that results in a debtor's discharge constitutes a term for forfeiture, it must be interpreted as a prescriptive period: Baudouin, Jobin and Vézina, at No. 1117.

[126] Thus, while it is agreed that the word "forfeiture" need not be used explicitly in order for a period to be characterized as a term for forfeiture, a conclusion that the general scheme of prescription does not apply nonetheless requires clear, precise and unambiguous language: Baudouin, Jobin and Vézina, at No. 1117; *Roussel v. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555,

viendrait répondre à ces préoccupations en dérogeant au régime de la prescription et en restreignant le délai applicable à une durée immuable de trois ans en cas de décès d'un des protagonistes principaux, sans possibilité d'interruption ou de suspension de ce délai et sans égard à la connaissance par la victime du lien entre son préjudice et l'acte reproché.

[124] Selon les appelants, l'al. 2 comporte tous les éléments caractéristiques d'un délai de déchéance. En plus de protéger des intérêts supérieurs d'ordre public (la stabilité des successions et la recherche de la vérité), le délai prévu débute à compter d'un événement précis, prédéterminé et figé dans le temps (le décès). En outre, ce délai serait typiquement plus court que le délai autrement applicable. Ils en concluent que l'al. 2 édicte un délai de déchéance qui fait exception au régime général de la prescription et aux mécanismes que met par ailleurs en place le premier alinéa de la disposition.

[125] Je suis en désaccord. En droit civil québécois, il est acquis que la déchéance d'un recours ne se présume pas : J.-L. Baudouin et P.-G. Jobin, *Les obligations* (7^e éd. 2013), par P.-G. Jobin et N. Vézina, n^o 1117; C. Gervais, *La prescription* (2009), p. 3 et suiv.; J.-L. Baudouin, P. Deslauriers et B. Moore, *La responsabilité civile* (8^e éd. 2014), n^o 1-1297. C'est ce qu'énonce d'ailleurs expressément l'art. 2878 *C.c.Q.*, qui précise que la déchéance doit résulter d'un texte exprès. En cas de doute ou d'ambiguïté quant à savoir s'il s'agit ou non d'un délai de déchéance, la doctrine québécoise confirme du reste que les délais édictés entraînant la libération d'un débiteur doivent alors être interprétés comme étant des délais de prescription : Baudouin, Jobin et Vézina, n^o 1117.

[126] Ainsi, bien que l'on reconnaisse qu'il n'est pas obligatoire que le terme « déchéance » soit explicitement employé afin qu'un délai puisse être qualifié de tel, il faut néanmoins des termes clairs, précis et non ambigus pour conclure que le régime général de la prescription ne s'applique pas : Baudouin, Jobin et Vézina, n^o 1117; *Roussel c. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555, par. 45

at paras. 45 et seq.; *Global Credit & Collection Inc. v. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12, at para. 31; *Équipement Industriel Robert Inc. v. 9061-2110 Québec Inc.*, 2004 CanLII 10729 (Que. C.A.), at para. 40. I would add that in *Heritage Capital Corp. v. Equitable Trust Co.*, 2016 SCC 19, [2016] 1 S.C.R. 306, this Court reiterated the well-established principle that the legislature is assumed not to have intended to change an existing scheme unless it has done so clearly and unambiguously: para. 29.

[127] Neither the words of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* nor its context or its underlying objectives lead to the conclusion that the Quebec legislature intended clearly, precisely and unambiguously to depart from the legal rule that existed before the enactment of *Act 8* by replacing it with a term for forfeiture that will apply should the author of the act die. I will say from the outset that there is no support for the appellants' position on this point in either the academic literature or the case law. The following discussion will show why this is so.

(c) *Words and Context of the Second Paragraph of Article 2926.1 C.C.Q.*

[128] The second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* contains neither an express term nor clear, precise and unambiguous language suggesting that the legislature intended to establish a term for forfeiture that would apply should the victim or the author of the act die. In fact, this provision contains no express and unequivocal language relating to forfeiture. On the contrary, the French version of the second paragraph refers to the prescriptive periods in question in the first paragraph by means of the words “*le délai applicable . . . est ramené*”, while the term “*prescriptive period*” itself is used in the English version.

[129] The appellants argue in this respect that the shortness of the period provided for in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* is in fact in itself characteristic of a term for forfeiture. This argument does not withstand scrutiny. Not only does this characteristic not represent clear, precise and unambiguous language suggesting an intention on the legislature's part to provide for a term for

et suiv.; *Global Credit & Collection Inc. c. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12, par. 31; *Équipement Industriel Robert Inc. c. 9061-2110 Québec Inc.*, 2004 CanLII 10729 (C.A. Qc), par. 40. En outre, dans l'arrêt *Heritage Capital Corp. c. Équitable, Cie de fiducie*, 2016 CSC 19, [2016] 1 R.C.S. 306, notre Cour a réitéré le principe bien établi voulant que le législateur soit présumé ne pas avoir eu l'intention de modifier un régime existant à moins de l'avoir fait de façon claire et non ambiguë : par. 29.

[127] Ni le texte de l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.*, ni le contexte dans lequel il s'inscrit, pas plus que les objectifs qui le sous-tendent ne permettent de conclure que le législateur québécois a eu l'intention claire, précise et non ambiguë d'écarter le régime juridique qui existait avant l'adoption de la *Loi 8* pour le remplacer par un délai de déchéance en cas de décès de l'auteur de l'acte. Je précise d'entrée de jeu qu'il n'existe d'ailleurs aucune source doctrinale ou jurisprudentielle appuyant la position des appelants sur ce point. L'analyse qui suit permet de comprendre pourquoi.

c) *Le texte et le contexte de l'al. 2 de l'art. 2926.1 C.c.Q.*

[128] L'alinéa 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* ne contient ni terme exprès, ni mention claire, précise et non ambiguë suggérant que le législateur entendait établir un délai de déchéance en cas de décès de la victime ou de l'auteur de l'acte. En effet, cette disposition ne contient aucune expression qui renvoie de façon explicite et non équivoque à la déchéance. Bien au contraire, la version française de l'al. 2 renvoie aux délais de prescription mentionnés à l'al. 1 par l'emploi des mots « le délai applicable [. . .] est ramené », tandis que la version anglaise utilise les termes « *prescriptive period* ».

[129] Les appelants avancent à cet égard que la brièveté du délai énoncé à l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* serait justement caractéristique en soi d'un délai de déchéance. Cet argument ne résiste pas à l'analyse. Non seulement cette caractéristique ne représente pas une mention claire, précise et non ambiguë d'une intention du législateur de prévoir un délai de déchéance, mais la proposition voulant

forfeiture, but the proposition that a three-year period is intrinsically short is in my view erroneous. By “reduc[ing]” the period in question to three years in the second paragraph, the legislature has simply restored the general law period that applies under art. 2925 *C.C.Q.* To argue that a period that corresponds to the general law prescriptive period is so short as to constitute a clear, precise and unambiguous indication that the legislature intended to depart from the application of the scheme of prescription by establishing a term for forfeiture quite simply does not hold water.

[130] The explanatory notes for *Act 8* — the legislation by which art. 2926.1 was enacted — confirm this interpretation. They refer exclusively to prescription and do not mention any “term for forfeiture” whatsoever. They even refer expressly to prescription in discussing the second paragraph:

In addition, this Act amends the *Civil Code* by extending the prescriptive period from three years to ten years in cases of civil liability where the act causing bodily injury could constitute a criminal offence. The prescriptive period is of 30 years when the injury results from a sexual aggression, violent behaviour suffered during childhood, or the violent behaviour of a spouse or former spouse. If the victim or the author of the act dies, the prescriptive period is reduced to three years and runs from the date of death.

This Act states the time from which the prescriptive period in such cases runs by setting it clearly, not from the time of the criminal act, but from the time the victim becomes aware that the injury suffered is attributable to that act. The prescriptive period applicable to these same actions does not run against a minor or a person of full age under curatorship or tutorship. [Emphasis added.]

[131] I would add that the consequential amendments to art. 2905 *C.C.Q.* enacted by *Act 8* — amendments pursuant to which prescription no longer runs against minors in such situations — are consistent with this. In the same explanatory notes, the legislature stressed that “[t]he prescriptive period applicable to these same actions does not run against a minor or a person of full age under curatorship or

qu’un délai de trois ans soit intrinsèquement court est à mon avis erronée. En « ramen[ant] » à trois ans le délai fixé à l’al. 2, le législateur rétablit simplement le délai de droit commun qui s’applique aux termes de l’art. 2925 *C.c.Q.* Soutenir qu’un délai qui correspond à la prescription de droit commun soit court au point de constituer un indice clair, précis et non ambigu de l’intention du législateur d’écarter l’application du régime de la prescription et d’établir un délai de déchéance ne tient simplement pas la route.

[130] Les notes explicatives qui accompagnent la *Loi 8*, texte qui a établi l’art. 2926.1, confirment la teneur de cette interprétation. Ces notes renvoient exclusivement au régime de la prescription, sans jamais faire état d’un quelconque délai dit de déchéance. Elles mentionnent même expressément le régime de la prescription lorsqu’elles traitent de l’al. 2 :

La loi modifie par ailleurs le *Code civil* en portant de trois à dix ans le délai de prescription applicable aux actions en responsabilité civile lorsqu’un acte causant un préjudice corporel peut constituer une infraction criminelle. La loi prévoit que ce délai est de 30 ans lorsque ce préjudice résulte d’une agression à caractère sexuel, de la violence subie pendant l’enfance ou de la violence d’un conjoint ou d’un ancien conjoint. En cas de décès de la victime ou de l’auteur de l’acte criminel, le délai de prescription est ramené à trois ans et court à compter du décès.

La loi précise également le point de départ de la prescription applicable à de telles actions en le fixant clairement, non pas au moment de l’acte criminel, mais au moment où la victime a connaissance que son préjudice est attribuable à cet acte. Elle prévoit aussi que la prescription applicable à ces mêmes actions ne court pas, dorénavant, contre les mineurs ou les majeurs en curatelle ou en tutelle. [Je souligne.]

[131] J’ajoute que les modifications corrélatives apportées par la *Loi 8* à l’art. 2905 *C.c.Q.*, modifications suivant lesquelles la prescription ne court plus contre les mineurs dans ces situations, vont également dans ce sens. En effet, toujours dans ces notes explicatives, le législateur souligne que « la prescription applicable à ces mêmes actions ne court pas, dorénavant, contre les mineurs ou les majeurs

tutorship”. In the words “these same actions”, the legislature was referring indistinctly to all actions to which art. 2926.1 *C.C.Q.* applies. If the appellants’ argument were accepted, the effect would be that should the author of the act die, the term for forfeiture would start running even if the victim is still a minor. Yet such an interpretation would directly contradict the words of art. 2905 *C.C.Q.* It clearly cannot be argued that the legislature, which took the trouble to amend that article in order to provide that prescription *never* runs against a minor with respect to remedies he or she may have *against any person*, intended to impose, under the same *Act 8*, an invariable term for forfeiture that applies should the author of the act die.

[132] Lastly, it should be mentioned that the legislature added art. 2926.1 at a specific place within the framework of the *C.C.Q.* It introduced this article into Book Eight on prescription and the title concerning “Extinctive Prescription”. As this Court noted in *Dell Computer Corp. v. Union des consommateurs*, 2007 SCC 34, [2007] 2 S.C.R. 801, “it cannot be assumed that . . . the provisions of the *Civil Code of Québec* [were placed] in one title or another indiscriminately or without a concern for coherence”: para. 15. The structure of the *C.C.Q.* is one indication of the legislature’s intention regarding the meaning to be given to a particular provision: P.-A. Côté, in collaboration with S. Beaulac and M. Devinat, *The Interpretation of Legislation in Canada* (4th ed. 2011), at p. 328. To say that the legislature intended to introduce a term for forfeiture at this place would be to contradict these principles of interpretation established by this Court. To this date, no Quebec court has interpreted any of the periods that — like the ones in art. 2926.1 *C.C.Q.* — are provided for in the title on “Extinctive Prescription” as resulting in forfeiture of a remedy.

(d) *Objectives of Act 8 and Consequences of the Appellants’ Argument*

[133] Nor do the objectives underlying *Act 8* provide a more clear, precise and unambiguous indication that the legislature intended to establish a term for forfeiture in the second paragraph. I would note here that, in the course of the parliamentary debate,

en curatelle ou en tutelle ». Lorsqu’il parle de « ces mêmes actions », le législateur vise tous les recours qui relèvent de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* indistinctement. D’ailleurs, si on retenait la thèse des appelants, cela impliquerait qu’en cas de décès de l’auteur de l’acte, le délai de déchéance commencerait à courir, et ce, même si la victime est toujours mineure. Or, une telle interprétation irait directement à l’encontre du libellé de l’art. 2905 *C.c.Q.* On ne peut certes soutenir que le législateur, qui a pris la peine de modifier cet article pour préciser que la prescription ne court *jamais* contre le mineur à l’égard de recours qu’il peut avoir *contre quiconque*, a voulu imposer, dans le cadre de la même *Loi 8*, un délai de déchéance immuable en cas de décès de l’auteur de l’acte.

[132] Enfin, il importe de noter que le législateur a ajouté l’art. 2926.1 à un endroit précis dans l’architecture du *C.c.Q.* Il l’a introduit dans le Livre huitième De la prescription, sous le Titre « De la prescription extinctive ». Comme notre Cour le souligne dans l’arrêt *Dell Computer Corp. c. Union des consommateurs*, 2007 CSC 34, [2007] 2 R.C.S. 801, « [i]l ne saurait [. . .] être question de tenir pour acquis que les dispositions du *Code civil du Québec* ont été placées dans un titre ou dans un autre de façon éparsée et sans souci de cohérence » : par. 15. La structure du *C.c.Q.* constitue un indice de l’intention du législateur sur le sens à donner à une disposition particulière : P.-A. Côté, avec la collaboration de S. Beaulac et M. Devinat, *Interprétation des lois* (4^e éd. 2009), par. 1161-1162. Affirmer que le législateur entendait introduire un délai de déchéance à cet endroit défierait ces principes d’interprétation établis par notre Cour. Aucun tribunal québécois n’a à ce jour interprété l’un ou l’autre des délais qui, comme l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, se retrouvent au Titre « De la prescription extinctive » comme entraînant la déchéance d’un recours.

(d) *Les objectifs de la Loi 8 et les conséquences de la thèse des appelants*

[133] L’examen des objectifs qui sous-tendent la *Loi 8* ne révèle guère davantage d’indice clair, précis et non ambigu de l’intention du législateur d’édicter un délai de déchéance à l’al. 2. Je rappelle ici que, lors des débats parlementaires, le ministre de

the Minister of Justice acknowledged that the purpose of the amendments to the book on prescription was to codify this Court's decision in *M. (K.) v. M. (H.)*: *Journal des débats*, at p. 3. In that case, La Forest J. had cautioned legislatures against the injustices that statutes of limitations may cause by allowing sexual abusers to go on with their lives without liability and granting them repose while the victims continue to suffer the consequences of the abusers' actions and remain psychologically unable to act: pp. 35-38 and 48. To find that the effect of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* is to establish a term for forfeiture would clearly frustrate this objective. This is eloquently illustrated by the consequences that would flow from the interpretation proposed by the appellants.

[134] If the second paragraph established a term for forfeiture as the appellants argue, a victim whose assailant died could thus no longer submit that it had been impossible for him or her to act, given that such a term cannot be suspended or interrupted. Yet before *Act 8* came into force, it was well established that all actions for damages for bodily injury were subject to the general law prescriptive period (art. 2925 *C.C.Q.*) regardless of whether one of the parties had died. That period could be suspended if it had been impossible for the victim to act: art. 2904 *C.C.Q.* It would be contrary to the very purpose of remedial legislation to change existing law in such a way as to lessen the protection it provides. Moreover, in the interpretation of legislation, it must be assumed that the legislature did not intend to change existing law unless it used clear and unambiguous language to that effect: *Heritage Capital*.

[135] In a similar vein, if the second paragraph established a term for forfeiture, the victim would have a maximum of three years from the date the author of the act died to institute an action, even if the injury had not yet appeared. In order to accept the appellants' position, it would therefore have to be concluded that the legislature's intention was to change the existing law and that a victim's remedy may now be forfeit before it even arises. To find that the second paragraph creates a term for forfeiture would thus have consequences that are illogical or even absurd.

la Justice a reconnu que les modifications apportées au Livre De la prescription visent à codifier l'arrêt *M. (K.) c. M. (H.)* de notre Cour : *Journal des débats*, p. 3. Dans cette affaire, le juge La Forest met d'ailleurs les législateurs en garde contre les injustices que peuvent créer les lois sur la prescription en permettant aux auteurs d'abus sexuels d'échapper à toute responsabilité et de jouir de la tranquillité d'esprit alors que la victime continue de subir les conséquences de leurs actes et demeure sous le joug d'une incapacité psychologique : p. 35-38 et 48. Considérer que l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* a pour effet d'édicter un délai de déchéance irait résolument à l'encontre de cet objectif. Les conséquences qu'entraînerait l'interprétation que proposent les appelants l'illustrent avec éloquence.

[134] Si l'alinéa 2 édictait un délai de déchéance, comme le prétendent les appelants, les victimes dont l'agresseur est décédé ne pourraient ainsi plus soulever l'impossibilité d'agir puisque la déchéance ne souffre ni suspension, ni interruption. Pourtant, avant l'entrée en vigueur de la *Loi 8*, il était acquis que les recours en réparation du préjudice corporel — sans égard au décès d'une des parties — étaient tous assujettis au délai de prescription de droit commun : art. 2925 *C.c.Q.* Ce délai pouvait être suspendu si la victime se trouvait dans l'impossibilité d'agir : art. 2904 *C.c.Q.* Il serait contraire à l'objet même d'une loi remédiate de modifier le droit existant en amoindrissant la protection qu'offre celui-ci. Sans compter qu'en matière d'interprétation, on ne peut présumer que le législateur a voulu modifier le droit existant, en l'absence d'expression claire et non ambiguë de ce dernier à cet effet : *Heritage Capital*.

[135] De même, si le délai de l'al. 2 en était un de déchéance, la victime disposerait alors d'un maximum de trois ans à compter du décès de l'auteur de l'acte pour tenter son recours, et ce, même si le préjudice ne s'est pas encore manifesté. Suivant la position des appelants, il faudrait donc conclure que l'intention du législateur était de modifier le droit antérieur et que le recours d'une victime peut dorénavant être déchu avant même d'être né. Considérer que l'al. 2 institue un délai de déchéance mènerait ainsi à des conséquences illogiques, voire absurdes.

[136] But that is not all. Section 13 of *Act 8*, which is a transitional provision, states that “[t]he prescriptive periods provided for in article 2926.1 . . . apply to existing juridical situations taking into account the time already elapsed” and that “[t]he provisions of [that] article . . . concerning the starting point of prescriptive periods are declaratory”. If the appellants’ argument were accepted, the death of the victim or the author of the act would be the starting point of an invariable term for forfeiture under the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* Given that under the aforementioned s. 13, the periods and their starting point are of immediate application, the necessary conclusion would be that if a victim’s assailant died before *Act 8* was enacted, his or her right of action would be retroactively forfeit three years after the assailant’s death, even if the victim’s action was not prescribed before that Act came into force.

[137] When all is said and done, the appellants are arguing that the legislature intended an action for damages for bodily injury that is attributable to an act which could constitute a criminal offence to be subject to stricter and more stringent rules than an action for damages for an injury that is not attributable to such an act. They submit that, if the debtor or creditor of an obligation has died, an action for damages for bodily injury that is not attributable to a criminal offence is subject to the general law period, which can be interrupted or suspended and the starting point of which is the day the injury appeared: art. 2926 *C.C.Q.* In contrast, an action for damages for bodily injury that is attributable to a criminal offence is in their view subject to a three-year term for forfeiture that cannot be interrupted or suspended and whose starting point, which is declaratory according to the transitional provisions of *Act 8*, is the death of the victim or the assailant. And they argue that this is the case even if the victim’s cause of action has not yet arisen, the victim’s injury has not appeared or it is impossible for the victim to act. Such an interpretation of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* simply cannot be reconciled with the legislature’s objective in enacting *Act 8*, namely to encourage judicial proceedings by facilitating access to justice for victims of the acts to which the paragraph applies.

[136] Ce n’est pas tout. Dans ses dispositions transitoires, l’art. 13 de la *Loi 8* prévoit que « [l]es délais de prescription prévus à l’art. 2926.1 [. . .] sont applicables aux situations juridiques en cours en tenant compte du temps déjà écoulé » et que « [l]es dispositions de [cet] article [. . .] qui concernent le point de départ du délai de prescription sont déclaratoires ». Or, si l’on adoptait la thèse des appelants, le décès de la victime ou de l’auteur de l’acte constituerait le point de départ d’un délai de déchéance immuable à l’al. 2 de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* Compte tenu de l’art. 13 susmentionné, aux termes duquel les délais et leur point de départ sont d’application immédiate, il faudrait alors conclure que les victimes dont l’agresseur est décédé avant l’adoption de la *Loi 8* seraient rétroactivement déchues de leur droit d’action trois ans après le décès de cet agresseur, et ce, même si leur recours n’était pas prescrit avant l’entrée en vigueur de cette loi.

[137] En somme, pour les appelants, le législateur aurait eu l’intention d’astreindre les actions en réparation du préjudice corporel attribuable à des actes susceptibles de constituer une infraction criminelle à un régime plus restrictif et plus sévère que les actions en réparation d’un préjudice qui ne serait pas attribuable à de tels actes. En cas de décès de la personne débitrice ou créancière de l’obligation, l’action en réparation d’un préjudice corporel qui ne serait pas attribuable à une infraction criminelle serait en effet sujette au délai de droit commun, délai qui serait susceptible d’interruption et de suspension, et dont le point de départ serait le jour de la manifestation du préjudice : art. 2926 *C.c.Q.* À l’opposé, l’action en réparation d’un préjudice corporel attribuable à une infraction criminelle serait assujettie à un délai de déchéance de trois ans, non susceptible d’interruption ou de suspension, et dont le point de départ, qui est déclaratoire suivant les dispositions transitoires de la *Loi 8*, serait le décès de la victime ou de l’agresseur. Ce serait au surplus le cas même si la cause d’action de la victime n’est pas encore née, que son préjudice n’est pas apparu ou qu’elle est dans l’impossibilité d’agir. Une telle lecture de l’al. 2 de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* est tout simplement inconciliable avec l’objectif que poursuivait le législateur en adoptant la *Loi 8*, à savoir encourager les recours devant les tribunaux judiciaires en facilitant l’accès à la justice aux victimes d’actes visés par cette disposition.

(e) *Starting Point of the Period Provided for in the Second Paragraph*

[138] Against this backdrop, I am not persuaded by the appellants' argument that there is an inconsistency between, on the one hand, the objective of facilitating access to justice for assault victims and, on the other hand, the reduction of the applicable period to three years under the second paragraph. It is true that the second paragraph reflects the legislature's concern with what happens if the victim or the author of the act dies. And the amendments that affect the lengths of the periods and the starting point for prescription provided for in the first paragraph may indeed entail a risk that the death of one of the parties will create more uncertainty for heirs, creditors or third parties as regards the extent of their rights in the property of the succession: *Journal des débats*, at pp. 7-9. Furthermore, the passage of time, which can be considerable given the periods specified in the first paragraph, may affect the integrity of the testimonial evidence and, as a result, the adversarial process that supports the truth-seeking goal on which our justice system is based in a case in which a key player is no longer there to testify: *Journal des débats*, at p. 9.

[139] It is true that, to address these concerns, the legislature chose to reduce the length of the applicable period in a situation in which one of the parties dies. But it cannot be inferred from this that the legislature intended that period to become a term for forfeiture. The second paragraph merely reduces the length of the period provided for in the first paragraph, but does not change its starting point, which remains the date the victim becomes aware of the connection between his or her injury and the alleged act.

[140] For victims of acts which could constitute criminal offences, the modification of the scheme of prescription that resulted from the enactment of art. 2926.1 *C.C.Q.* is an objective improvement over the situation that existed before then, including in circumstances in which the second paragraph applies. The period now runs only from the date the victim becomes aware of the connection between his or her injury and the assault, rather than from

e) *Le point de départ du délai de l'al. 2*

[138] Dans ce contexte, j'estime peu convaincant l'argument des appelants selon lequel il y aurait incohérence entre, d'une part, l'objectif consistant à faciliter l'accès à la justice pour les victimes d'agression et, d'autre part, la réduction à trois ans du délai applicable à l'al. 2. Il est vrai que l'al. 2 témoigne d'une préoccupation du législateur à l'égard des cas où il y a décès de la victime ou de l'auteur de l'acte. Les modifications affectant la durée des délais et le point de départ de la prescription que prévoit l'al. 1 peuvent en effet entraîner le risque que le décès d'une des parties accroisse l'état d'incertitude qui pèse sur les héritiers, les créanciers ou les tiers quant à l'étendue de leurs droits sur les biens de la succession : *Journal des débats*, p. 7-9. En outre, le passage du temps — période qui peut être substantielle compte tenu des délais prévus à l'al. 1 — peut affecter l'intégrité de la preuve testimoniale et donc du processus contradictoire qui anime l'objectif de recherche de la vérité à la base de notre système de justice, dans les cas où un acteur central au débat n'est plus là pour témoigner : *Journal des débats*, p. 9.

[139] Il est vrai que, pour répondre à ces préoccupations, le législateur a choisi de réduire la durée du délai applicable aux situations où l'une des parties décède. Mais on ne saurait en inférer que, ce faisant, il a voulu faire de ce délai un délai de déchéance. L'alinéa 2 ne fait que réduire la durée du délai prévu à l'al. 1, non son point de départ, lequel demeure la prise de connaissance par la victime du lien entre son préjudice et l'acte reproché.

[140] La modification apportée au régime de la prescription par l'adoption de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* constitue un avantage objectif pour les victimes d'actes susceptibles de constituer une infraction criminelle par rapport à la situation qui existait antérieurement, y compris dans les circonstances qui déclenchent l'application de l'al. 2. Désormais, le délai ne commence à courir qu'au moment où la victime prend connaissance du lien entre son préjudice et l'agression, plutôt

the date of the assault itself. The explanatory notes for *Act 8* are helpful in this regard, too. They refer to the time from which the period runs in the singular: “the time from which the prescriptive period in such cases runs [is set] not from the time of the criminal act, but from the time the victim becomes aware that the injury suffered is attributable to that act”. The legislature used the words “such cases” to refer to all actions for damages for bodily injury caused by an act which could constitute a criminal offence without distinguishing between situations to which the second paragraph applies (where one of the principal protagonists dies) and those to which the first paragraph applies (where both principal protagonists are living).

[141] The effect of the words “runs from the date of death” in the second paragraph is simply to cause the period provided for in that paragraph to apply instead of the one provided for in the first paragraph, not to establish a new starting point that differs from the one under the first paragraph. On the date when one of the parties dies, the applicable period for instituting an action, if it is already running, is “reduced” to three years. If, therefore, as of the date of death, less than 3 years is left in the 10- or 30-year prescriptive period under the first paragraph, the time remaining in that period does not change. If, however, the prescriptive period has not begun to run, the victim cannot rely on the 10- or 30-year period once he or she becomes aware of the connection between the assault and the injury, but must institute an action within a maximum of 3 years from that same starting point.

[142] It is clear from the record of the legislative debate that this is what this provision must be understood to mean. That record shows that the second paragraph does not introduce a new period: the death simply changes the period provided for in the first paragraph by reducing it to three years. In commenting on the use of the word “reduced” in the second paragraph, the then Minister of Justice in fact stressed the importance of using it so as not to [TRANSLATION] “give the impression that this is a new period . . . but it’s not a new period, it’s the period that’s reduced”: *Journal des débats*, at p. 13 (emphasis added). In short, the length of the period changes when a party dies, but its starting point

qu’au moment même de l’agression. Les notes explicatives de la *Loi 8* sont encore une fois utiles à ce sujet. Elles traitent du point de départ au singulier : « le point de départ de la prescription applicable à de telles actions [est fixé] non pas au moment de l’acte criminel, mais au moment où la victime a connaissance que son préjudice est attribuable à cet acte ». Lorsqu’il parle « de telles actions », le législateur vise toutes les actions en réparation d’un préjudice corporel causé par un acte pouvant constituer une infraction criminelle, sans faire de distinction entre les situations qui déclenchent l’application de l’al. 2 (lorsqu’un des protagonistes principaux décède) et celles auxquelles s’applique l’al. 1 (lorsque les deux protagonistes principaux sont vivants).

[141] L’expression « court à compter du décès » figurant à l’al. 2 a simplement pour effet de déclencher l’application du délai prévu à cet alinéa au lieu de celui énoncé à l’al. 1, et non d’établir un nouveau point de départ, distinct de celui prévu au premier alinéa. Le jour où l’une des parties décède, le délai applicable pour intenter un recours est « ramené » à trois ans s’il courait déjà. Ainsi, s’il restait moins de trois ans à courir à la prescription décennale ou trentenaire de l’al. 1 au moment du décès, la période restante du délai de prescription demeure inchangée. Mais si le délai n’avait pas commencé à courir, la victime ne pourra se prévaloir du délai de 10 ou 30 ans lorsqu’elle prendra connaissance du lien entre l’agression et son préjudice : elle devra intenter son recours dans un délai maximal de 3 ans à compter de ce même point de départ.

[142] Les débats législatifs pertinents confirment que c’est là le sens qu’il convient de donner à cette disposition. Ils indiquent que l’al. 2 n’introduit pas un nouveau délai : le décès modifie simplement le délai de l’al. 1 en le réduisant à trois ans. Dans ses propos sur l’utilisation du terme « ramené » à l’al. 2, le ministre de la Justice de l’époque insiste justement sur l’importance de ce mot, dont la présence vise à ne pas « donner l’impression que c’est un nouveau délai [. . .] alors que ce n’est pas un nouveau délai, c’est le délai qui est ramené » : *Journal des débats*, p. 13 (je souligne). Bref, si la durée du délai est modifiée en cas de décès, son point de départ demeure inchangé; c’est la prise de connaissance par la victime du lien

remains the same; it is still the victim's becoming aware of the connection between his or her injury and the assault, and nothing else, that starts the clock ticking for prescription.

[143] The fact that the second paragraph applies if the victim dies as well as if the author of the act dies does not alter this interpretation of the applicable period. The objective of facilitating access to justice for victims of criminal offences by recognizing the psychological difficulties they face may be achieved in a different way where an action is instituted by the victim's succession. It is not the succession as such that suffered the trauma and consequences of the assault. The succession generally does not have to overcome psychological obstacles as significant as those faced by the victim before being able to bring proceedings. From this perspective, the fact that the circumstances in which the second paragraph applies include the victim's death as well as that of the author of the act does not diminish the objective of facilitating access to justice for victims of the acts to which the paragraph applies. It simply reflects the legislature's concern to ensure a proper balancing of the interests affected by the lengthy prescriptive period that applies to an action for damages for bodily injury resulting from an act which could constitute a criminal offence. In contrast to what the appellants suggest, this, too, does not constitute a clear, precise and unambiguous indication that the legislature intended to adopt an invariable term for forfeiture where the victim or the author of the act dies; quite the contrary.

[144] I would add the following on the starting point of the period provided for in the second paragraph. Because what that paragraph establishes is not a term for forfeiture but a prescriptive period, the reference to the death of the victim or the author of the act cannot be interpreted as providing for a starting point that is different from the one provided for in the first paragraph. It bears repeating that s. 13 of *Act 8* states that the provisions concerning the starting point of the prescriptive periods provided for in art. 2926.1 *C.C.Q.* are declaratory. Where legislation is declaratory, the presumption against construing it retrospectively is inapplicable: Côté,

entre son préjudice et l'agression qui continue de déclencher le chronomètre de la prescription, rien d'autre.

[143] L'inclusion du décès de la victime sur le même pied que celui de l'auteur de l'acte à l'al. 2 ne change rien à cette interprétation du délai applicable. L'objectif qui consiste à faciliter l'accès à la justice aux victimes d'infractions criminelles en reconnaissant les difficultés psychologiques auxquelles elles font face se réalise différemment lorsque c'est la succession de la victime qui entreprend le recours. Ce n'est pas la succession en tant que telle qui a subi le traumatisme de l'agression et ses conséquences. De fait, elle n'a généralement pas à surmonter d'obstacles psychologiques aussi importants que la victime avant d'être en mesure d'entreprendre un recours. En ce sens, le fait d'inclure le décès de la victime, à l'instar de celui de l'auteur de l'acte, dans les circonstances qui déclenchent l'application de l'al. 2 n'affaiblit en rien l'objectif consistant à faciliter l'accès à la justice aux victimes des actes visés. Il témoigne simplement du souci du législateur d'assurer la mise en balance adéquate des intérêts que soulève la longue prescription appliquée aux recours en réparation du préjudice corporel résultant d'un acte pouvant constituer une infraction criminelle. À l'inverse de ce que suggèrent les appelants, encore là il ne s'agit pas d'un quelconque signe clair, précis et non ambigu que le législateur a eu l'intention d'adopter un délai de déchéance immuable en cas de décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, bien au contraire.

[144] J'ajouterai ceci sur le point de départ du délai de l'al. 2. Puisque ce deuxième alinéa n'édicte pas un délai de déchéance mais bien un délai de prescription, la mention du décès de la victime ou de l'auteur de l'acte ne saurait être interprétée comme établissant un point de départ distinct de celui prévu au premier alinéa. En effet, il faut rappeler ici que l'art. 13 de la *Loi 8* prévoit que les dispositions relatives au point de départ du délai de prescription de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* sont déclaratoires. Lorsqu'une loi est déclaratoire, la présomption contre l'interprétation rétroactive n'est alors pas applicable : Côté, par. 1878; W. F. Craies, *Craies on Statute Law* (7^e éd. 1971), par S. G. G.

at p. 561; W. F. Craies, *Craies on Statute Law* (7th ed. 1971), by S. G. G. Edgar, at p. 395. This Court has described the effect of declaratory legislation as follows: “the legislation in question is deemed to have always included this provision. Thus, the interpretation so declared is taken to have always been the law”: *Régie des rentes du Québec v. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 SCC 46, [2013] 3 S.C.R. 125, at para. 28. This means that the legislation can apply to events that occurred before it was enacted: Côté, at p. 561; Craies, at p. 395; *Western Minerals Ltd. v. Gaumont*, [1953] 1 S.C.R. 345, at p. 370; *Gravel v. City of St-Léonard*, [1978] 1 S.C.R. 660; *Chambre des notaires du Québec v. Haltrecht*, [1992] R.J.Q. 947 (C.A.). The fact that the article in question introduces a new rule changes nothing: if the legislature states expressly that the provision is declaratory, this cannot be ignored (*Canada Bread Company*, at paras. 27-28; P. Roubier, *Le droit transitoire: conflits des lois dans le temps* (2nd ed. 1993), at p. 248).

[145] If under the second paragraph the death of the victim or the author of the act were to constitute the starting point of the three-year prescriptive period, that different starting point from the one provided for in the first paragraph would then have to apply to existing situations. In practice, this would mean that the right of action of a victim whose assailant died more than three years before *Act 8* came into force would be extinguished retroactively. And because the date the victim became aware of the connection between the assault and his or her injury would be the starting point of the periods provided for in the first paragraph only, that date would be of no assistance to victims for the purpose of suspending or interrupting the applicable prescriptive period should the author of the act die. Such an outcome would in my view be incompatible with the objectives of remedial legislation that is actually intended to benefit victims of acts which could constitute criminal offences. I am of the opinion that an interpretation to the effect that the second paragraph does not establish a different starting point for the applicable prescriptive period from the one provided for in the first paragraph is more consistent with the words and the context of the provision as a whole, and also makes it possible to avert that outcome: *Kent v. The King*, [1924] S.C.R. 388, at p. 397; *Banque de Nouvelle-Écosse v. Cohen*, 1999 CanLII 13720

Edgar, p. 395. Notre Cour a d'ailleurs déjà qualifié l'effet d'une loi déclaratoire : celle-ci fait « en sorte que ce texte de loi est réputé avoir toujours inclus cette disposition. Cette interprétation est donc considérée comme ayant toujours été la loi » : *Régie des rentes du Québec c. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 CSC 46, [2013] 3 R.C.S. 125, par. 28. Son application peut ainsi s'étendre à des faits survenus avant son édicition : Côté, par. 1878-1880; Craies, p. 395; *Western Minerals Ltd. c. Gaumont*, [1953] 1 R.C.S. 345, p. 370; *Gravel c. Cité de St-Léonard*, [1978] 1 R.C.S. 660; *Chambre des notaires du Québec c. Haltrecht*, [1992] R.J.Q. 947 (C.A.). Le fait que l'article en cause introduit une règle nouvelle n'y change rien : lorsque le législateur prévoit explicitement que la disposition est déclaratoire, on ne peut pas en faire abstraction : *Canada Bread Company*, par. 27-28; P. Roubier, *Le droit transitoire : conflits des lois dans le temps* (2^e éd. 1993), p. 248.

[145] Or, si le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte prévu à l'al. 2 devait constituer le point de départ du délai de prescription de trois ans, ce point de départ distinct de celui énoncé à l'al. 1 devrait alors s'appliquer aux situations en cours. Concrètement, cela impliquerait que le droit d'action des victimes dont les agresseurs sont décédés plus de trois ans avant l'entrée en vigueur de la *Loi 8* serait ainsi éteint rétroactivement. Et puisque la prise de connaissance par la victime du lien entre l'agression et son préjudice ne constituerait le point de départ que des délais prévus à l'al. 1 uniquement, cette prise de connaissance ne serait d'aucun secours aux victimes pour suspendre ou interrompre le délai de prescription applicable en cas de décès de l'auteur de l'acte. Ce résultat serait à mon avis incompatible avec les objectifs d'une loi remédiate qui vise justement à venir en aide aux victimes d'actes pouvant constituer une infraction criminelle. J'estime que l'interprétation selon laquelle l'al. 2 n'établit pas, en ce qui concerne le délai de prescription applicable, un point de départ qui soit distinct de celui prévu à l'al. 1 s'harmonise mieux avec le texte et le contexte de la disposition dans son ensemble, et permet d'éviter un tel résultat : *Kent c. The King*, [1924] R.C.S. 388, p. 397; *Banque de Nouvelle-Écosse c. Cohen*, 1999 CanLII 13720 (C.A. Qc), p. 11-12;

(Que. C.A.), at pp. 11-12; *Québec (Commission de la construction) v. Gastier inc.*, 1998 CanLII 13132 (Que. C.A.), at pp. 9-12; Côté, at pp. 197 and 547-48; R. Sullivan, *Sullivan on the Construction of Statutes* (6th ed. 2014), at pp. 807-8.

[146] In sum, the words of the second paragraph, its context and its underlying objectives all lead to the conclusion that the intention was to establish a prescriptive period just like the periods provided for in the first paragraph. The effect of the second paragraph is to shorten the periods established in the first paragraph should the victim or the author of the act die. The death of one of these people is simply a condition that changes the length of the period, not its starting point, in the same way that the type of act determines the length of the period that applies under the first paragraph. It is when the victim becomes aware of the connection between the assault and the injury that the periods provided for in the first and second paragraphs start to run. And none of them is a term for forfeiture.

(2) Scope of the Second Paragraph

[147] The appellants' final argument concerns the very scope of the second paragraph. They submit that the death of the victim or of the author of the act changes the prescriptive period applicable to all actions, of any kind, that result from the act committed by the author. Thus, the death of the author of the act reduces in the same way the length of the prescriptive period applicable to actions against third parties for their own fault or for the act or omission of another person. If an action against the author of the act becomes prescribed as a result of the author's death, then there ceases to be any basis for an action against such third parties as well. In short, in the instant case, even if the second paragraph does not establish a term for forfeiture, J.J.'s action against the Congregation and the Oratory is, in all respects, prescribed by 3 years, not 30 years, from the date he became aware of the connection between the assaults and the injury resulting from them.

[148] This argument does not provide any greater support for a conclusion that J.J.'s action is now prescribed. As I mentioned above, the exact time when

Québec (Commission de la construction) c. Gastier inc., 1998 CanLII 13132 (C.A. Qc), p. 9-12; Côté, par. 713 et 1821-1823; R. Sullivan, *Sullivan on the Construction of Statutes* (6^e éd. 2014), p. 807-808.

[146] Somme toute, que ce soit au regard de son libellé, du contexte dans lequel il s'inscrit ou des objectifs qui le sous-tendent, une conclusion s'impose : l'al. 2 se veut un délai de prescription au même titre que les délais de l'al. 1. L'alinéa 2 a pour effet de réduire la durée des délais prévus à l'al. 1 en cas de décès de la victime ou de l'auteur de l'acte. Le décès d'une de ces personnes est simplement une condition qui modifie la durée du délai et non son point de départ, tout comme le type d'acte en cause détermine la durée du délai applicable aux termes de l'al. 1. C'est à compter du moment où la victime prend connaissance du lien entre l'agression et le préjudice que les délais prévus aux al. 1 et 2 commencent à courir. Dans tous les cas, ce ne sont pas des délais de déchéance.

(2) La portée de l'al. 2

[147] Les appelants soulèvent en dernier lieu un argument qui touche cette fois à la portée même de l'al. 2. Ils soutiennent que le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte modifierait le délai de prescription applicable pour tous les recours qui découlent de l'acte commis par l'auteur, quels qu'ils soient. Ainsi, le décès de l'auteur de l'acte réduirait de la même manière la durée du délai de prescription applicable au recours contre les tiers pour leur propre faute ou pour le fait d'autrui. Si le recours contre l'auteur de l'acte devenait prescrit en raison de son décès, le fondement du recours contre de tels tiers disparaîtrait donc lui aussi. Bref, en l'espèce, même si l'al. 2 n'édicte pas un délai de déchéance, le recours de J.J. contre la Congrégation et l'Oratoire serait à tous égards prescrit 3 ans, et non 30 ans, à compter de la prise de connaissance par J.J. du lien entre les agressions qu'il a subies et le préjudice qui en a découlé.

[148] Cet argument ne permet pas davantage de conclure que le recours de J.J. est maintenant prescrit. Ici encore, le moment précis de la prise de

J.J. became aware of that connection will be shown by the evidence on the merits of the case. The same is true of the question whether it was impossible for him to act that might be raised in this regard. Moreover, in my view, this paragraph quite simply does not have such a scope. Here, too, the appellants' interpretation is inconsistent with the legislature's objective in enacting *Act 8*. The reduction of the prescriptive period provided for in the second paragraph applies only in relation to the succession of the victim or to that of the author of the act.

[149] Article 2926.1 *C.C.Q.* establishes the prescriptive periods that apply to actions for damages for bodily injury resulting from specific acts. It does not create rules of liability separate from the general rules set out in arts. 1457 and 1463 *C.C.Q.*, in Book Five on obligations. Actions for damages for a single injury must not be confused. The author of an act and a third party, including a principal, each have a distinct obligation to the victim, and the purpose of the remedies available to the victim is to make reparation for the injury caused by the breach of those distinct obligations. Under the general rules of civil liability, the victim's remedy against a third party who is liable for his or her own fault is not dependent on the direct remedy against the author of the act that may have given rise to that fault. Similarly, a principal's liability for the act or omission of his or her subordinate does not depend on survival of the direct remedy against the subordinate.

[150] Of course, the issue generally does not arise under arts. 1457 and 1463 *C.C.Q.*, given that the general law prescriptive period then applies in all cases: art. 2925 *C.C.Q.* As a general rule, the period applicable to such actions begins to run at the same time; the injury is common and, under art. 2926 *C.C.Q.*, prescription runs from the day the injury appears. But under both art. 2926 and art. 2926.1 *C.C.Q.*, the principle remains the same: prescription is determined for each action individually.

[151] In my view, the appellants' argument reflects a conceptual confusion between, first, the rules

connaissance de ce lien par J.J. reste tributaire de la preuve sur le fond du litige. Il en va de même de la question de l'impossibilité d'agir qui pourrait se soulever à ce chapitre. En outre, j'estime que cet alinéa n'a tout simplement pas une telle portée. L'interprétation des appelants serait là encore incompatible avec l'objectif que poursuivait le législateur en adoptant la *Loi 8*. C'est uniquement à l'égard de la succession de la victime ou de l'auteur de l'acte que s'applique la réduction de délai prévue à l'al. 2.

[149] L'article 2926.1 *C.c.Q.* édicte la prescription applicable aux recours en réparation du préjudice corporel résultant de certains actes précis. Cette disposition ne crée pas un régime de responsabilité distinct des régimes généraux prévus aux art. 1457 et 1463 *C.c.Q.* du Livre cinquième Des obligations. Les recours en réparation d'un même préjudice ne doivent pas être confondus. L'auteur de l'acte et les tiers, dont le commettant, ont chacun une obligation distincte envers la victime, et les recours qui sont ouverts à la victime visent à réparer le préjudice causé par la violation de ces obligations distinctes. Sous le régime général de la responsabilité civile, le recours de la victime contre un tiers dont la responsabilité est engagée pour sa propre faute ne dépend pas du recours direct contre l'auteur de l'acte qui peut être à l'origine de cette faute. De même, la responsabilité d'un commettant pour le fait de son préposé ne dépend pas de la survie du recours direct contre ce dernier.

[150] Bien sûr, la question ne se pose généralement pas dans le cadre de l'application des art. 1457 et 1463 *C.c.Q.*, puisque la prescription de droit commun s'applique alors dans tous les cas : art. 2925 *C.c.Q.* En règle générale, le délai applicable à ces recours commence à courir au même moment; le préjudice est commun et l'art. 2926 *C.c.Q.* fait débiter la prescription au moment de son apparition. Mais le principe demeure le même, que l'on applique l'art. 2926 *C.c.Q.* ou l'art. 2926.1 *C.c.Q.* : la prescription s'apprécie pour chaque recours individuellement.

[151] À mon avis, l'argument des appelants témoigne d'une confusion conceptuelle entre, d'une

with respect to obligations that govern the actions to which art. 2926.1 *C.C.Q.* applies and, second, the prescriptive period applicable to such actions. The fact that the victim's action against the author of the act may be prescribed as a result of the author's death does not mean that there ceases to be any basis for an action against third parties for their own fault or for the act or omission of another person. The liability of third parties or principals against whom proceedings are brought is distinct from that of the author of the act even if the resulting injury is common.

[152] In reducing the prescriptive period to three years under the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* if the victim or the author of the act dies, the legislature was concerned solely with actions involving the succession of the author of the alleged act or that of the victim. The appellants' argument that the victim no longer has any action against a third party for that party's own fault once the action against the author of the act becomes prescribed would not only be contrary to *Act 8's* objective of facilitating access to justice for assault victims, but is also not supported by the objectives of the second paragraph themselves. If the intention were that the victim's action against living third parties be prescribed, that would do nothing to ensure the stability of successions, because no succession would be involved in such a situation. Nor would it prevent evidence from becoming stale, protect the integrity of the adversarial process or safeguard the search for truth, given that the parties concerned are present to testify. On the other hand, concluding that the victim's action against living third parties — against another living person who had also assaulted the victim, for example — is prescribed because the victim's action against the succession of the author of the act is prescribed would clearly frustrate the purpose of facilitating access to civil justice for assault victims. Such a conclusion would allow parties who may be at fault to go on with their lives without liability and grant them repose on the sole basis that the author of the act has died.

part, le régime des obligations qui encadre les recours visés par l'art. 2926.1 *C.c.Q.* et, d'autre part, le délai de prescription applicable à ces recours. Le fait que le recours de la victime contre l'auteur de l'acte puisse être prescrit en raison de son décès n'entraîne pas la disparition du fondement du recours de la victime contre des tiers pour leur propre faute ou pour le fait d'autrui. Ces tiers ou ces commettants sont alors poursuivis sur la base d'une responsabilité distincte de celle de l'auteur de l'acte, même si le préjudice causé est commun.

[152] Lorsque le législateur précise, à l'al. 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.*, qu'en cas de décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, le délai de prescription est ramené à trois ans, il ne vise que les recours qui mettent en cause la succession de l'auteur de l'acte reproché ou celle de la victime, sans plus. La prétention des appelants selon laquelle la prescription du recours contre l'auteur de l'acte a pour effet d'anéantir le recours de la victime contre un tiers pour une faute propre à ce dernier serait non seulement contraire à l'objectif de la *Loi 8* qui consiste à faciliter l'accès à la justice aux victimes d'agressions, mais elle ne trouve pas non plus de justification dans les objectifs propres à l'al. 2 en tant que tels. En effet, vouloir rendre prescrit le recours de la victime contre des tiers existants n'assurerait en rien la stabilité des successions, puisqu'aucune succession n'est alors en cause. Cela ne permettrait pas non plus de contrer la péremption de la preuve et de protéger l'intégrité du processus contradictoire et la recherche de vérité, étant donné que les parties concernées sont présentes pour témoigner. Par contre, conclure que la prescription du recours contre la succession de l'auteur de l'acte entraîne aussi la prescription du recours de la victime contre des tiers existants, par exemple contre un deuxième agresseur vivant pour le même acte, s'inscrit résolument à l'encontre de l'objectif visant à faciliter l'accès à la justice civile aux victimes d'agressions. Une telle conclusion permettrait à des parties potentiellement fautives d'échapper à toute responsabilité et de jouir de la tranquillité d'esprit au seul motif que l'auteur de l'acte est décédé.

[153] On this point, too, the record of the legislative debate confirms the legislature's intention. When the bill that led to the enactment of *Act 8* was introduced, the Minister of Justice made that intention clear:

[TRANSLATION] And finally it is provided, to prevent actions involving successions, while... that is, to limit actions involving successions, it is provided that the period is reduced to three years where the victim or the person who caused the injury dies, and that it runs from the date of death. [Emphasis added.]

(*Journal des débats*, at p. 3)

The comments of the member who introduced the amendments relating to prescription and the *C.C.Q.* were along the same lines:

[TRANSLATION] The purpose of the amendment is to provide for a limit so that, at some point in time, successions will no longer have to manage anything

...

That question is not at all... and it is not at all my aim or my intention, in any way whatsoever, to minimize or undermine this essential work that must be done with respect to victims. It was solely in the context of discussing a suit involving a succession [Emphasis added.]

(*Journal des débats*, at pp. 8-9)

[154] The second paragraph applies only to actions involving the succession of the victim or of the author of the act, not to all actions that relate directly or indirectly to the fault committed by the author. The legislature did not intend the second paragraph to apply to an action against a third party that still exists for its own fault or for the act of another person. The fact that there may be different periods for such actions simply shows that the legislature intended to protect the rights of victims of criminal offences who are especially vulnerable and to balance that objective against the importance of protecting the stability of successions in a limited number of cases.

[153] Les débats législatifs pertinents confirment ici aussi l'intention du législateur. Lors de la présentation du projet de loi qui a mené à l'adoption de la *Loi 8*, le ministre de la Justice a indiqué en termes clairs quelle était cette intention :

Et finalement on prévoit, pour éviter des recours qui impliquent des successions, là, pendant... Enfin, de façon à encadrer les recours impliquant les successions, on prévoit qu'en cas de décès de la victime ou de l'auteur du préjudice le délai est ramené à trois ans et qu'il court à partir de ce décès. [Je souligne.]

(*Journal des débats*, p. 3)

Les propos du député qui a introduit les amendements relatifs à la prescription et au *C.c.Q.* vont dans le même sens :

Ce que l'amendement vise à faire, c'est de prévoir une limite où, à un moment donné, les successions n'auront plus à gérer quelque chose

...

Cette question-là n'est pas du tout... et ce n'est pas du tout mon propos ni mon intention, de quelque façon que ce soit, de minimiser ou nuire à ce travail essentiel qu'on doit faire à l'égard des victimes, là. C'est uniquement dans le contexte où on parle d'une poursuite à l'égard d'une succession . . . [Je souligne.]

(*Journal des débats*, p. 8-9)

[154] L'alinéa 2 est opposable seulement aux recours visant la succession de la victime ou celle de l'auteur de l'acte, et non à tous les recours qui soulèvent directement ou indirectement la faute de l'auteur. Le législateur n'a pas eu l'intention de rendre l'al. 2 opposable aux recours entrepris contre un tiers toujours existant pour sa propre faute ou pour le fait d'autrui. Le fait que des délais différents puissent s'appliquer à de tels recours témoigne simplement de la volonté du législateur de protéger les droits des victimes d'infractions criminelles particulièrement vulnérables et d'établir un juste équilibre entre cet objectif et l'importance de protéger la stabilité des successions dans des cas limités.

(3) Conclusion on the Second Paragraph of Article 2926.1 C.C.Q.

[155] To summarize, one of the legislature's objectives in enacting *Act 8* was to help sexual assault victims by facilitating their access to justice. To that end, the legislature lengthened the prescriptive periods and changed the point at which they started to run. The second paragraph of art. 2926.1 C.C.Q. was an integral part of that reform. Nothing in the words of that paragraph, in its context or in its underlying objectives indicates clearly, precisely and unambiguously that the legislature intended, should the author of the act die, to impose a term for forfeiture or to provide for a starting point other than the date the victim becomes aware of the connection between the act in question and the injury he or she has sustained as a result of it. The reduction in the length of the applicable period that is provided for in that paragraph does not apply to an action like the one instituted by J.J. against liable parties other than the succession of the author of the act. That being the case, J.J.'s remedy is not forfeit, let alone clearly prescribed, on the face of the application; there is no reason to refuse to authorize the class action on this basis.

C. *Class Action Against the Congregation*

[156] In addition to this main argument based on the second paragraph of art. 2926.1 C.C.Q., the Congregation submits that there is no legal relationship between J.J. and itself. It argues that it cannot be held liable for faults allegedly committed in connection with incidents that occurred before it was constituted in 2008, and that the Court of Appeal erred in substituting its own analysis on this point for that of the application judge, who had held that the colour of right condition set out in art. 575(2) C.C.P. was not satisfied.

[157] In my view, the Court of Appeal was correct in holding unanimously that the application judge had applied the condition set out in art. 575(2) C.C.P. too strictly in his analysis regarding the existence of a legal relationship. Given the allegations and the exhibits filed in support of them, his assessment with

(3) Conclusion sur l'al. 2 de l'art. 2926.1 C.c.Q.

[155] Je résume. L'objectif du législateur en adoptant la *Loi 8* était notamment de venir en aide aux victimes d'agressions à caractère sexuel en leur facilitant l'accès à la justice. Pour ce faire, il a allongé les délais de prescription et modifié le point de départ à compter duquel ces délais commencent à courir. L'alinéa 2 de l'art. 2926.1 C.c.Q. fait partie intégrante de cette réforme. Rien dans le texte de cet alinéa, dans le contexte de cette disposition et dans les objectifs qui la sous-tendent ne permet de soutenir de manière claire, précise et non ambiguë qu'en cas de décès de l'auteur de l'acte, le législateur avait l'intention d'imposer un délai de déchéance ou d'établir un point de départ autre que la prise de connaissance par la victime du lien entre l'acte visé et le préjudice qui en découle pour elle. La réduction de la durée du délai applicable que prévoit cet alinéa ne vise pas un recours tel celui intenté par J.J. contre des responsables autres que la succession de l'auteur de l'acte. Cela étant, le recours de J.J. n'est pas, à la simple lecture de la demande, déchu et encore moins manifestement prescrit; il n'y a pas lieu de refuser d'autoriser l'action collective pour ces raisons.

C. *L'action collective contre la Congrégation*

[156] Outre cet argument principal fondé sur l'al. 2 de l'art. 2926.1 C.c.Q., la Congrégation avance qu'il n'existe pas de lien de droit entre J.J. et elle. La Congrégation soutient qu'elle ne peut être tenue responsable pour des fautes qui auraient été commises en lien avec des événements survenus avant sa constitution en 2008. Elle prétend que la Cour d'appel a fait erreur en substituant son analyse à celle du juge de première instance sur ce point. Ce dernier avait statué que la condition de l'apparence de droit prévue à l'art. 575(2) C.p.c. n'était pas respectée.

[157] À mon avis, la Cour d'appel a eu raison de conclure à l'unanimité que le juge de première instance a appliqué de manière trop stricte la condition énoncée à l'art. 575(2) C.p.c. dans l'analyse du lien de droit. À ce chapitre, compte tenu des allégations formulées et des pièces déposées à leur soutien, son appréciation

respect to this condition was clearly wrong in light of the principles developed by this Court.

[158] It is important to note that the Congregation is not challenging the Court of Appeal's other conclusions to the effect that the allegations in the application support a cause of action in liability on the basis of a direct fault it is alleged to have committed, and of the act of another person. The Congregation argues only that there is no legal relationship between J.J. and itself. On this specific point, the application judge based his analysis on two exhibits filed by J.J.: the information statement for the Congregation in the enterprise register and a table of alleged victims showing the institutions they attended, the periods in which they attended them and the names of those who assaulted them (Sup. Ct. reasons, at paras. 91-92 (CanLII); C.A. reasons, at para. 28 (CanLII)). He found that J.J. had not established an arguable case against the Congregation, because all of the alleged sexual abuse had occurred before it was constituted in 2008: paras. 91-92.

[159] I agree with the Court of Appeal that, on the contrary, the allegations and the exhibits filed in support of them by J.J., when considered as a whole, establish at the very least an arguable case against the Congregation as regards the legal relationship in question. I also agree that, by determining the probative value of those various exhibits, the application judge overstepped the bounds of his screening role: C.A. reasons, at para. 79; Sup. Ct. reasons, at paras. 56-57.

[160] The Court of Appeal properly noted that, in addition to the exhibits relied on by the application judge, J.J. had filed the information statement for Corporation Jean-Brillant in the enterprise register. That exhibit shows that, at the time of the alleged incidents, the members of the Holy Cross (Sainte-Croix) religious community were represented by a corporation known as "Les Frères de Sainte-Croix". That corporation was constituted in 1947 and continued in 2008, when its name was changed to "Corporation Jean-Brillant". The information statement for the Congregation indicates that it was constituted in 2008. However, as the Court of Appeal noted, a number of the Congregation's establishments have

de cette condition était manifestement non fondée au regard des enseignements de notre Cour.

[158] Il importe de rappeler que la Congrégation ne remet pas en question les autres conclusions de la Cour d'appel selon lesquelles les allégations de la demande étayaient une cause d'action en responsabilité pour une faute directe qu'elle aurait commise et pour le fait d'autrui. La Congrégation limite son argument à la seule inexistence d'un lien de droit avec J.J. Sur ce point précis, le juge de première instance fonde son analyse sur deux pièces déposées par J.J. : l'état de renseignements de la Congrégation au registre des entreprises et un tableau de présumées victimes faisant état de l'établissement fréquenté par celles-ci, de la période de fréquentation et du nom de leurs agresseurs : motifs de la C.S., par. 91-92 (CanLII); motifs de la C.A., par. 28 (CanLII). Le juge conclut que J.J. n'a pas établi l'existence d'une cause défendable contre la Congrégation, puisque tous les abus sexuels reprochés seraient survenus avant la constitution de cette dernière en 2008 : par. 91-92.

[159] Je partage l'avis de la Cour d'appel voulant qu'au contraire, considérées dans leur ensemble, les allégations et les pièces déposées à leur soutien par J.J. établissent à tout le moins l'existence d'une cause défendable contre la Congrégation quant à ce lien de droit. Je suis aussi d'accord pour conclure qu'en se prononçant sur la valeur probante de ces diverses pièces, le juge de première instance a outrepassé son rôle de filtrage : motifs de la C.A., par. 79; motifs de la C.S., par. 56-57.

[160] En plus des pièces sur lesquelles s'appuie le juge de première instance, la Cour d'appel a raison de souligner que J.J. a également déposé l'état de renseignements de la Corporation Jean-Brillant au registre des entreprises. Cette pièce révèle que les membres de la communauté religieuse de Sainte-Croix étaient représentés par une société connue sous le nom des « Frères de Sainte-Croix » au moment des faits allégués. Constituée en 1947, cette société a fait l'objet d'une continuation en 2008, puis elle a adopté la dénomination sociale de la « Corporation Jean-Brillant ». L'état de renseignements de la Congrégation indique quant à lui que cette dernière a été constituée en 2008. Or, comme le note

used the appellation “Sainte-Croix” in one form or another over the years in such names as “Congrégation de Sainte-Croix”, “La Province canadienne des Frères de Sainte-Croix”, “La Province canadienne des Pères de Sainte-Croix”, “Les Frères de Sainte-Croix” and “Les Pères de Sainte-Croix”. The information statements also show that Corporation Jean-Brillant and the Congregation have six officers in common and have the same domicile.

[161] In his application, J.J. seeks a finding that the Congregation is liable for sexual abuse by members of the Holy Cross religious community. It can be seen from the table of alleged victims that all of the alleged assailants were brothers or fathers belonging to that community. According to the Congregation’s information statement, its principal sector of activity is precisely the organization, administration and maintenance of a religious congregation. As the Court of Appeal noted, the Congregation has not argued that those alleged assailants might have been part of a religious community other than the one it represents: para. 80.

[162] The Congregation’s argument that the Court of Appeal essentially lifted the corporate veil in order to authorize the class action is not persuasive. This case concerns a fact situation in which two entities constituted under the *Religious Corporations Act*, CQLR, c. C-71, Corporation Jean-Brillant and the Congregation, both represent the members of the same religious community. It was in this context specific to the facts of this case that the Court of Appeal made a point of stating that a full review of the Congregation’s corporate structure would have to be conducted at trial in light of a situation that it had rightly found to be confused. At no time did the Court of Appeal suggest that lifting the corporate veil is justified or necessary in the instant case. As it properly noted, it will be for the parties to address the Congregation’s corporate structure at the trial on the merits and to make whatever complete submissions they consider appropriate at that time: para. 77.

la Cour d’appel, plusieurs des établissements de la Congrégation ont adopté la dénomination « Sainte-Croix » sous une forme ou une autre au fil des ans, par exemple en utilisant les termes « Congrégation de Sainte-Croix », « La Province canadienne des Frères de Sainte-Croix », « La Province canadienne des Pères de Sainte-Croix », « Les Frères de Sainte-Croix » ou « Les Pères de Sainte-Croix ». Les états de renseignements précisent en outre que la Corporation Jean-Brillant et la Congrégation ont six dirigeants communs et le même domicile.

[161] Dans sa demande, J.J. recherche comme conclusion la responsabilité de la Congrégation pour des abus sexuels commis par les membres de la communauté religieuse de Sainte-Croix. À ce sujet, le tableau des présumées victimes révèle que tous les prétendus agresseurs sont des frères ou pères membres de cette communauté. Selon l’état de renseignements de la Congrégation, son secteur d’activité principal est précisément l’organisation, l’administration et le maintien d’une congrégation religieuse. Comme la Cour d’appel le relève, la Congrégation n’a pas avancé que ces prétendus agresseurs pouvaient faire partie d’une communauté religieuse autre que celle qu’elle représente : par. 80.

[162] L’argument de la Congrégation selon lequel la Cour d’appel aurait en quelque sorte levé le voile de la personnalité juridique pour autoriser l’exercice de l’action collective ne convainc pas. Nous sommes en présence d’une situation factuelle où deux entités constituées sous la *Loi sur les corporations religieuses*, RLRQ, c. C-71, la Corporation Jean-Brillant et la Congrégation, représentent toutes deux les membres de la même communauté religieuse. C’est dans ce contexte propre aux faits de l’espèce que la Cour d’appel prend le soin de préciser que l’examen complet de la structure corporative de la Congrégation devra se faire au procès, vu l’existence d’une situation qu’elle estime à juste titre embrouillée. Elle ne suggère à aucun moment que la levée du voile de la personnalité juridique est justifiée ou nécessaire en l’espèce. Comme elle l’indique avec justesse, il appartiendra aux parties de débattre de la structure corporative de la Congrégation lors de l’audience au fond et de présenter les arguments complets qu’ils jugeront alors appropriés : par. 77.

[163] At the authorization stage, J.J. has to establish only that he has an arguable case in light of the alleged facts and the applicable law. I agree with the Court of Appeal that this criterion is satisfied on the issue of the alleged legal relationship between the Congregation and J.J. In light of the allegations and the exhibits filed in support of them, the application for authorization is neither untenable nor frivolous. That is sufficient.

[164] I would add that the Congregation's argument on this particular point is surprising. As can be seen above, J.J.'s proceeding is not the only such proceeding brought against the Congregation by victims of sexual abuse in connection with incidents that occurred before it was constituted. Another application for authorization to institute a class action was filed with the Superior Court in 2009 in relation to alleged sexual abuse, by members of the Congregation, of minors who had attended three educational institutions between the 1950s and 2001. Before the application for authorization was heard, the parties entered into a settlement agreement under which the Congregation agreed to take up the interest of other entities, including Corporation Jean-Brillant, in relation to their acts and undertook to pay a substantial maximum amount to the class members.

[165] On proceeding with the application for authorization to institute a class action for the purpose of approving the settlement agreement, the Superior Court considered the conditions for authorization, including colour of right: *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670, at paras. 9-24 (CanLII). In its judgment, it found that all of those conditions were satisfied and that the institution of the class action could therefore be authorized for the purpose of approving the settlement. In a second judgment, it then homologated the liquidation of the compensation process: *Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385.

[166] The fact that the Congregation chose, in the settlement agreement in that case, to take up the

[163] Au stade de l'autorisation, J.J. n'a qu'à établir l'existence d'une cause défendable eu égard aux faits allégués et au droit applicable. Tout comme la Cour d'appel, j'estime que ce critère est respecté sur la question du lien de droit allégué entre la Congrégation et lui. À la lumière des allégations et des pièces déposées à leur soutien, la demande d'autorisation n'est ni insoutenable, ni frivole. Cela suffit.

[164] J'ajouterai que l'argument présenté par la Congrégation sur ce point précis étonne. Le recours de J.J. n'est pas, je le rappelle, l'unique recours du genre dirigé contre la Congrégation par des victimes de sévices sexuels en lien avec des événements survenus avant sa constitution. En 2009, une autre demande sollicitant l'autorisation d'exercer une action collective a été déposée devant la Cour supérieure relativement à des sévices sexuels qu'auraient commis des membres de la Congrégation à l'endroit de mineurs ayant fréquenté trois institutions scolaires entre les années 1950 et 2001. Avant l'audition de la demande d'autorisation, les parties ont conclu un règlement. Dans le cadre de ce règlement, la Congrégation a accepté de prendre fait et cause pour les gestes d'autres entités, notamment la Corporation Jean-Brillant, et elle s'est engagée à verser aux membres du groupe un montant maximal substantiel.

[165] Saisie de la demande d'autorisation d'exercer une action collective aux fins d'approbation du règlement, la Cour supérieure s'est prononcée sur les conditions d'autorisation, notamment sur celui de l'apparence de droit : *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670, par. 9-24 (CanLII). Dans son jugement, la Cour supérieure a conclu que toutes les conditions d'autorisation étaient respectées, ce qui lui a permis d'autoriser l'exercice de l'action collective aux fins d'approbation du règlement intervenu. Par la suite, dans un second jugement, la Cour supérieure a homologué la liquidation du processus d'indemnisation : *Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385.

[166] N'est pas déterminant ici le fait que, dans l'accord constatant le règlement, la Congrégation a

interest of Corporation Jean-Brillant [TRANSLATION] “without prejudice and without any admission” of its own liability is not determinative in the instant case. It does not diminish the relevance of the application judge’s conclusions — in a context that was analogous in every respect to the one in the case at bar — to the effect that the conditions for authorization, including colour of right, were satisfied: C.A. reasons, at para. 76. The Congregation would like the courts to look the other way and ignore this reality despite those past judgments of the Superior Court. Once again, this seems to me to be very far from being a cause of action that is frivolous, untenable or not arguable.

D. *Class Action Against the Oratory*

[167] J.J.’s case against the Oratory raises a set of problems in relation to the class action as a procedural vehicle that are distinct from the ones that apply to the Congregation. And the Court of Appeal was divided on this issue.

[168] The Oratory argues that the facts alleged in J.J.’s application do not support a cause of action in liability on the basis of direct fault or of the act of another person and that, in light of the allegations and the exhibits filed in support of them, he is seeking to have the Oratory held liable solely because some of the sexual abuse by members of the Congregation is alleged to have occurred on premises owned by the Oratory. The Oratory submits that such allegations do not in themselves justify the conclusions being sought against it, which means that the condition of art. 575(2) *C.C.P.* is not met.

[169] In their discussion on J.J.’s action against the Oratory, the majority of the Court of Appeal expressed the view that, at the authorization stage, the allegations in the application and the exhibits filed in support of them made it [TRANSLATION] “easy to presume that a close connection” existed between the Congregation, the Oratory and the members of the religious community in question: para. 112. And because of this close connection that could in their opinion be presumed to exist, the majority concluded that, at this stage, any allegation or evidence that could apply to the Congregation could therefore also

choisi de prendre fait et cause pour la Corporation Jean-Brillant « sans préjudice et sans admission » quant à sa responsabilité dans cette autre affaire. Cela n’enlève aucune pertinence aux conclusions du juge de l’autorisation portant que les conditions d’autorisation, dont celle de l’apparence de droit, étaient respectées, et ce, dans un contexte en tous points analogue à celui qui existe en l’espèce : motifs de la C.A., par. 76. La Congrégation voudrait que, malgré ces jugements passés de la Cour supérieure, les tribunaux détournent leur regard et ignorent cette réalité. Tout cela me semble encore une fois fort loin d’une cause d’action frivole, insoutenable ou indéfendable.

D. *L’action collective contre l’Oratoire*

[167] Sur l’aspect du véhicule procédural que constitue l’action collective, le recours de J.J. contre l’Oratoire soulève une problématique distincte de celle qui touche la Congrégation. La Cour d’appel s’est d’ailleurs divisée sur cette question.

[168] L’Oratoire soutient que les faits allégués dans la demande de J.J. n’étaient pas une cause d’action en responsabilité pour faute directe ou pour le fait d’autrui. Sur la foi des allégations et des pièces déposées à leur soutien, J.J. chercherait à faire reconnaître la responsabilité de l’Oratoire uniquement au motif que certains abus sexuels commis par des membres de la Congrégation se seraient produits dans des lieux dont l’Oratoire est propriétaire. De telles allégations ne justifieraient pas en soi les conclusions formulées contre l’Oratoire, si bien que la condition prévue à l’art. 575(2) *C.p.c.* ne serait pas respectée.

[169] Dans leur analyse propre au recours de J.J. visant l’Oratoire, les juges majoritaires de la Cour d’appel ont estimé qu’au stade de l’autorisation, les allégations de la demande et les pièces déposées à leur soutien permettaient de « facilement présumer du lien étroit » entre la Congrégation, l’Oratoire et les membres de la communauté religieuse qui nous occupe : par. 112. Et, en raison de ce lien étroit dont ils disent pouvoir présumer l’existence, ils ont conclu qu’à ce stade tous les éléments opposables à la Congrégation étaient en conséquence également opposables à l’Oratoire : par. 113. De son côté, la

apply to the Oratory: para. 113. The dissenting judge was of the view that the application contained no allegation that could support the Oratory's liability for its own direct fault or for a fault committed by one of its subordinates: paras. 128-37.

[170] I agree with the dissenting Court of Appeal judge. The allegations in J.J.'s application and the exhibits filed in support of them do not support a cause of action in liability against the Oratory, an entity distinct from the Congregation, whether on the basis of its own direct fault or of the act of another person. In the Oratory's case, there are no facts, either alleged or found in the exhibits, that support a rigorous deductive reasoning that involves more than mere assumptions and speculation. When all is said and done, J.J. has done nothing more than identify a physical place belonging to the Oratory (Father Bernard's office) as the place at which some of the alleged assaults occurred. In my view, that is not enough. In light of this conclusion, the effect of which is that the condition of art. 575(2) *C.C.P.* is not met, and although I disagree with the application judge's view that the shortcomings of J.J.'s action against the Oratory also apply to his action against the Congregation, I find that the Court of Appeal was not justified in intervening on this issue. The Superior Court's conclusion on dismissing the action against the Oratory should therefore be restored. As a result, it is not necessary to consider the Oratory's other argument concerning the commonality of issues: art. 575(1) *C.C.P.* If any one of the conditions of art. 575 *C.C.P.* is not met, the action must be dismissed.

[171] Although this Court stated in *Infineon* and in *Vivendi* that the evidentiary threshold requirement is low at the stage of authorizing a class action, there is nonetheless a minimum threshold, and it must be met. To discharge the burden of establishing an arguable case, an applicant must allege specific, tangible facts that support his or her cause of action and the legal syllogism being proposed. As this Court pointed out in *Infineon*, even though this threshold requirement is "a relatively low bar", the fact remains that, to meet it, "mere assertions are insufficient without some form of factual underpinning": para. 134. And

juge dissidente s'est dite d'avis que la demande ne contenait aucune allégation susceptible d'étayer la responsabilité de l'Oratoire pour sa faute directe ou pour une faute commise par l'un de ses préposés : par. 128-137.

[170] Je partage l'avis de la juge dissidente en Cour d'appel. Les allégations figurant dans la demande de J.J. et les pièces déposées à leur soutien n'étaient pas l'existence d'une cause d'action en responsabilité contre l'Oratoire, une entité distincte de la Congrégation, tant sur la base d'une faute directe de sa part que sur la base du fait d'autrui. Pour l'Oratoire, il n'y a pas de faits allégués ou d'assise factuelle dans les pièces appuyant un raisonnement déductif rigoureux qui aille au-delà de simples suppositions ou de spéculations. En définitive, J.J. se limite à désigner un lieu physique appartenant à l'Oratoire (le bureau du père Bernard) comme étant un endroit où se seraient produites certaines des agressions alléguées, sans plus. Je considère que cela est insuffisant. Vu cette conclusion qui fait échec au respect de la condition de l'art. 575(2) *C.p.c.*, et quoique je ne partage pas l'opinion du juge de l'autorisation voulant que le recours de J.J. contre la Congrégation souffre des mêmes lacunes que celui visant l'Oratoire, j'estime que l'intervention de la Cour d'appel sur cette question n'était pas justifiée. Il y a donc lieu de rétablir la conclusion de la Cour supérieure quant au rejet du recours en ce qui touche l'Oratoire. Cela étant, il ne m'est pas nécessaire de traiter de l'autre argument de l'Oratoire, celui portant sur la communauté de questions : art. 575(1) *C.p.c.* Si une des conditions de l'art. 575 *C.p.c.* n'est pas respectée, cela suffit pour entraîner le rejet du recours.

[171] Bien que notre Cour ait indiqué dans les arrêts *Infineon* et *Vivendi* que le seuil de preuve requis au stade de l'autorisation d'une action collective est peu élevé, ce seuil minimal demeure et il doit être franchi. Pour s'acquitter de son fardeau, lequel consiste à établir l'existence d'une cause défendable, le demandeur doit alléguer des faits précis et palpables qui soutiennent sa cause d'action et appuient le syllogisme juridique qu'il propose. Comme l'a souligné notre Cour dans *Infineon*, même si cette condition préliminaire est « relativement peu exigeante », il n'en reste pas moins que, pour y

while the exhibits filed in support of the assertions in the application can be relied on to show that there is an arguable case, the allegations must not merely be vague, general and imprecise: paras. 67, 94 and 134. In a civil liability context, this means that the applicant must allege facts that are sufficient and provide a certain factual underpinning that shows how it can be argued that a fault has been committed or that liability has arisen: *Infineon*, at para. 80. That is what is lacking in J.J.'s action against the Oratory.

[172] I note that the issue of the sufficiency of the allegations concerns the Oratory only. The Court of Appeal clearly came to the unanimous conclusion that J.J. has an arguable case against the Congregation, and that conclusion was not challenged in this Court (except on the narrow question of the existence of a legal relationship, which I have already discussed and rejected). In its analysis, the Court of Appeal referred to a number of allegations and exhibits in arriving at its conclusion with respect to the Congregation, but those allegations and exhibits include no reference to the Oratory's actions. For example, J.J. relies on principles of canon law in support of his action, but he details his allegations of fault in this regard in relation to the Congregation only, and not to the Oratory. As for the public affairs program report that is central to the allegations of J.J.'s action, it focused on acts of the Congregation and its members, and not of the Oratory.

[173] As the dissenting Court of Appeal judge indicated quite bluntly, it must be understood that in this case, regardless of any effort that might be expended to try to make up for the shortcomings of J.J.'s application, it ultimately says little in this regard. In addition, the only exhibits he filed in support of the allegations are extremely limited. They can be summed up as follows: (1) the information statements in the enterprise register for the Congregation, Corporation Jean-Brillant and the Oratory, and the

satisfaisante, « de simples affirmations sont insuffisantes sans quelque forme d'assise factuelle » : par. 134. Et s'il est loisible de s'appuyer sur les pièces déposées au soutien des affirmations de la demande pour démontrer l'existence d'une cause défendable, encore faut-il que les allégations ne demeurent pas simplement vagues, générales et imprécises : par. 67, 94 et 134. En matière de responsabilité civile, cela implique que le demandeur doit alléguer des faits suffisants et fournir une certaine assise factuelle démontrant en quoi il peut soutenir qu'une faute a été commise ou qu'une responsabilité est engagée : *Infineon*, par. 80. Ce sont ces faits et cette assise qui font défaut dans le cas du recours de J.J. visant l'Oratoire.

[172] Je précise que cette question du caractère suffisant des allégations concerne seulement l'Oratoire. La Cour d'appel a certes conclu unanimement à l'existence d'une cause défendable contre la Congrégation, et cette conclusion n'est pas remise en question devant notre Cour (hormis sur l'aspect limité du lien de droit dont j'ai déjà traité et que j'ai écarté). Ainsi, dans son analyse, la Cour d'appel s'est référée à plusieurs allégations et pièces pour conclure comme elle l'a fait à l'endroit de la Congrégation, mais ces allégations et pièces ne contiennent aucune mention des gestes de l'Oratoire. Par exemple, sur les principes de droit canon que J.J. invoque pour appuyer son recours, il particularise ses allégations de faute à ce chapitre en ne mentionnant que la Congrégation, et non l'Oratoire. Quant au reportage diffusé dans le cadre de l'émission d'affaires publiques, qui reste un élément névralgique des allégations du recours de J.J., il est consacré aux gestes de la Congrégation et de ses membres, et non à ceux de l'Oratoire.

[173] Tel que l'indique en termes assez sévères la juge dissidente en Cour d'appel, il faut bien comprendre qu'ici, peu importe les efforts que l'on puisse déployer pour tenter de suppléer à ses lacunes, la demande de J.J. en dit en définitive fort peu. Les seules pièces qu'il dépose au soutien des allégations sont en outre des plus limitées. Elles se résument à ceci : (1) les états de renseignements au registre des entreprises à l'égard de la Congrégation, de la Corporation Jean-Brillant et de l'Oratoire et la loi

Oratory's private incorporating statute; (2) a table of alleged victims; (3) two general documents relating to canon law; (4) a general article (in which neither of the appellants is named) on the impact of duress exerted by clergy members to discourage victims from reporting their assailants; and (5) the 2011 public affairs program report that led to the proceeding. And that is all.

[174] As a result, in the allegations set out in the application and the exhibits filed in support of them that concern the direct fault alleged against the Oratory, J.J. confines himself to generalities, without providing any details. The following are the relevant paragraphs of the application:

[TRANSLATION]

- 3.33 The respondents allowed members of the Congregation of Holy Cross to sexually abuse minor children in public schools, in orphanages, at St. Joseph's Oratory and in other places;
- 3.34 The respondents subjected the victims to mental, religious and psychological duress by discouraging them from reporting the sexual abuse by members of the Congregation of Holy Cross;
- 3.34.1 To illustrate the impact of this type of duress, we are filing an article by Marianne Benkert and Thomas P. Doyle entitled "Religious duress and its impact on victims of clergy sexual abuse", which was published on November 27, 2008 (filed as **Exhibit R-3**);
- 3.35 The respondents were aware of the sexual abuse by members of the Congregation of Holy Cross . . . but nevertheless hushed it up, to the detriment of the minor children who were the victims of that abuse;
- 3.35.1 To illustrate these practices, we are filing the account given by a former brother on the *Enquête* program broadcast on September 30, 2010 (filed as **Exhibit R-4**);

privée constitutive de l'Oratoire; (2) un tableau des présumées victimes; (3) deux documents généraux portant sur le droit canon; (4) un article général (qui ne vise nommément aucun des appelants) sur l'impact de la contrainte exercée par des membres du clergé pour inciter des victimes à ne pas dénoncer leurs agresseurs; et (5) le reportage diffusé dans le cadre de l'émission d'affaires publiques de 2011 qui est à l'origine du recours. Rien d'autre.

[174] Aussi, dans les allégations de la demande et les pièces déposées à leur soutien qui concernent la faute directe reprochée à l'Oratoire, J.J. ne s'en tient qu'à des généralités, qu'il ne détaille d'aucune manière. Je reproduis ci-après les paragraphes pertinents de la demande :

- 3.33 Les intimés ont permis que des abus sexuels soient perpétrés à l'encontre d'enfants mineurs par des membres de la Congrégation de Sainte-Croix et ce, que ce soit dans des écoles publiques, des orphelinats, à l'Oratoire Saint-Joseph, ou dans d'autres lieux;
- 3.34 Les intimés ont exercé une contrainte morale, religieuse et psychologique sur les victimes, en les incitant à ne pas dénoncer les abus sexuels commis par des membres de la Congrégation de Sainte-Croix;
- 3.34.1 À titre d'illustration de l'impact de ce type de contrainte nous produisons l'article de Marianne Benkert et Thomas P. Doyle, intitulé « *Religious duress and its impact on victims of clergy sexual abuse* », publié le 27 novembre 2008 et communiqué comme **Pièce R-3**;
- 3.35 Les intimés étaient au courant des abus sexuels perpétrés par les membres de la Congrégation de Sainte-Croix (...) et les ont néanmoins étouffés, au détriment des enfants mineurs qui en ont été victimes;
- 3.35.1 À titre d'illustration de ces manœuvres nous produisons le témoignage d'un ancien frère, diffusé le 30 septembre 2010 dans le cadre de l'émission *Enquête*, communiquée comme **Pièce R-4**;

- | | | | |
|------|--|------|--|
| 3.36 | The respondents knowingly and consciously chose to ignore the issue of sexual abuse of minor children by members of the Congregation of Holy Cross; | 3.36 | Les intimés ont sciemment et consciemment choisi d'ignorer la problématique des abus sexuels commis sur des enfants mineurs par des membres de la Congrégation de Sainte-Croix; |
| 3.37 | By covering up those sexual assaults, the respondents placed their own interests above those of the minor children, in violation of their mental, spiritual and physical integrity, which justifies an award of punitive damages to the applicant and the members of the class described in paragraph 1 of this application; | 3.37 | En camouflant ces agressions sexuelles, les intimés ont placé leurs intérêts au-dessus de ceux des enfants mineurs, en violation de leur intégrité morale, spirituelle et physique, ce qui justifie l'octroi de dommages-intérêts punitifs au requérant et aux membres du groupe décrit au paragraphe 1 des présentes; |
| 3.38 | As principals, the respondents are liable for the sexual abuse, by members of the Congregation of Holy Cross, of the applicant and the members of the class described in paragraph 1 of this application; [Emphasis in original.] | 3.38 | À titre de commettant, les intimés sont responsables des sévices sexuels commis par les membres de la Congrégation de Sainte-Croix à l'égard du requérant et des membres du groupe décrit au paragraphe 1 des présentes; [En caractères gras dans l'original.] |

[175] As the dissenting Court of Appeal judge observed, these are general and non-factual accusations. These allegations consist essentially of conclusions of fact without any factual underpinning, of legal arguments, or of opinions. In the Oratory's case, unlike that of the Congregation, no other allegation in the application (such as those relating to canon law) and none of the exhibits filed in support of the allegations (such as the television report that led to the proceeding) lend credence to these general comments. They are general allegations that quite simply do not contain the level of detail that one would expect of allegations forming the basis for an action in civil liability. More importantly, they have no factual underpinning.

[176] Thus, neither the application nor the exhibits explain how these allegations can apply against the Oratory. There are no facts, either alleged or found in the exhibits, that illustrate how the Oratory's acts or omissions allowed the assaults to occur or facilitated them. Nor are there any facts, either alleged or found in the exhibits, that support the allegation that a representative or employee of the Oratory tried to conceal the assaults. J.J. refers in this regard to the general article mentioned above on the impact of duress exerted by clergy members to discourage victims from reporting their assailants. However, the article in question does not mention the Oratory.

[175] Comme la juge dissidente en Cour d'appel le souligne, ce sont là des reproches d'ordre générique et non factuel. Ces allégations constituent en quelque sorte des conclusions de fait, sans assise factuelle, des argumentations juridiques ou des opinions. À la différence du recours visant la Congrégation, en ce qui concerne l'Oratoire, aucune autre allégation de la demande (telles celles portant sur le droit canon) et aucune des pièces déposées à leur soutien (tel le reportage télévisé à l'origine du recours) ne vient étayer ces généralités. Ce sont des allégations génériques, qui ne contiennent simplement pas le degré de détail attendu pour fonder un recours en responsabilité civile. Bien plus, l'assise factuelle de ces allégations est inexistante.

[176] Ainsi, ni la demande ni les pièces n'expliquent en quoi ces allégations sont opposables ou applicables à l'Oratoire. Aucun fait allégué ou découlant des pièces déposées n'illustre en quoi les actions ou omissions de l'Oratoire auraient permis ou favorisé la survenance des agressions. Aucun fait allégué ou découlant des pièces déposées n'appuie non plus l'allégation selon laquelle un représentant ou un employé de l'Oratoire aurait tenté de dissimuler ces agressions. J.J. se réfère à cet égard à l'article général déjà mentionné, qui traite de l'impact des contraintes exercées par des membres du clergé pour inciter des victimes à ne pas dénoncer leurs agresseurs. Or, cet

Likewise, the television report on which J.J. relies to show that the Oratory knew about the alleged assaults concerned only the Congregation and its members. In this regard, the fact that the Oratory is a monument built by the Congregation's members or that Brother André is associated with it adds nothing that can support the syllogism needed to substantiate the direct fault alleged against the Oratory.

[177] The table of victims to which J.J. refers also sheds little light on this issue. That table is limited to identifying various institutions as places where brothers and fathers belonging to the Congregation allegedly committed assaults. This does not support the claim that the Oratory committed a fault. I note that the Congregation is itself being sued for the acts allegedly committed by its members on premises belonging to those institutions, including the Oratory. What is more, the Oratory is the only one of the identified institutions that J.J. is suing directly. It may be the pre-eminent place of worship that some people associate with the Congregation, but that is certainly not a sufficient basis for taking a different approach to the analysis with respect to the legal syllogism J.J. must establish. The applicant must establish an arguable case against each of the entities being sued. Although the conditions for authorization, including the one set out in art. 575(2) *C.C.P.*, must be interpreted flexibly and applied broadly, a court cannot go so far as to presume the existence of an element that is essential to the establishment of an arguable case.

[178] Nor does J.J.'s argument that any allegation made or evidence adduced against the Congregation can also apply to the Oratory because the Congregation, [TRANSLATION] "through some of its members, helped found the [Oratory]" establish the necessary legal syllogism in this case: para. 3.3 of the Re-amended Motion. Section 2 of the Oratory's incorporating statute simply provides that its affairs are to be managed by five members of the Congregation of the Holy Cross: *An Act to incorporate "St. Joseph's Oratory of Mount Royal"*, S.Q. 1916, c. 90. The fact that the Congregation is a religious community or that the Oratory is a religious society

article ne mentionne pas l'Oratoire. De même, le reportage télévisé sur lequel s'appuie J.J. pour illustrer la connaissance qu'avait l'Oratoire des agressions alléguées ne concerne que la Congrégation et ses membres. Sous ce rapport, que l'Oratoire soit un monument bâti par des membres de la Congrégation, ou que le frère André soit associé à l'Oratoire, n'ajoute rien qui puisse étayer le syllogisme requis à l'appui de la faute directe reprochée à l'Oratoire.

[177] Le tableau des victimes dont fait état J.J. apporte également peu d'éclairage au débat à ce chapitre. Ce tableau se limite à désigner diverses institutions comme étant des lieux où des frères et pères membres de la Congrégation auraient commis des agressions. Cela n'étaye pas la prétention selon laquelle une faute aurait été commise par l'Oratoire. Je rappelle que la Congrégation est elle-même poursuivie pour les actes de ses membres qui se seraient produits dans des lieux appartenant à ces institutions, dont l'Oratoire. L'Oratoire est d'ailleurs le seul des établissements désignés qui soit visé directement par le recours de J.J. Bien qu'il puisse représenter aux yeux de certains le lieu de culte prééminent associé à la Congrégation, cela est certes insuffisant pour traiter différemment l'analyse du syllogisme juridique auquel J.J. est astreint. Il incombe au demandeur d'établir l'existence d'une cause défendable contre chacune des entités qu'il poursuit. L'interprétation souple et l'application large des conditions d'autorisation, dont celle de l'art. 575(2) *C.p.c.*, ne vont pas jusqu'à permettre de présumer l'existence d'un élément essentiel à la démonstration d'une cause défendable.

[178] L'allégation de J.J. voulant qu'il soit possible d'opposer à l'Oratoire tous les éléments reprochés à la Congrégation, puisque cette dernière « a, par le biais de certains de ses membres, contribué à fonder [l'Oratoire] » n'établit guère plus le syllogisme juridique requis en l'espèce : par. 3.3 de la Requête réamendée. L'article 2 de la loi constitutive de l'Oratoire prévoit simplement que les affaires de cette dernière seront administrées par cinq membres de la Congrégation de Sainte-Croix : *Loi constituant en corporation l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, S.Q. 1916, c. 90. Le fait que la Congrégation soit une communauté religieuse ou que l'Oratoire soit une

does not mean that the analysis regarding this allegation and this section can be dealt with differently for purposes of the application of the condition set out in art. 575(2) *C.C.P.*

[179] On the basis of this allegation and this exhibit, the majority of the Court of Appeal emphasized that the Oratory's affairs were managed in whole or in part by members of the Congregation: paras. 22 and 111. This was what led the majority to conclude that, at the authorization stage, it was [TRANSLATION] "easy to presume that a close connection exists between the Congregation, the Oratory and the religious concerned": para. 112.

[180] With respect, I am of the view that the majority of the Court of Appeal could not find an arguable case against the Oratory on such a tenuous basis. Section 2 indicates only that members of the Holy Cross religious community are to sit on the Oratory's board of directors. Unless something is read into the allegations in the application or into the exhibits filed in support of them that is not in fact there, there is no indication that the Oratory is actually under the control of members of the religious community. And even if that were the case, it would not be sufficient in itself to establish an arguable case with respect to the Oratory's liability absent specific and tangible allegations of negligence on the Oratory's part or of the existence of a relationship of subordination between it and the members of that religious community. The dissenting judge aptly said the following in this regard:

[TRANSLATION] Nor can the mere fact that the Oratory is managed by members of the Congregation establish any fault committed by the Oratory against those who were sexually assaulted by members of the Congregation. The Oratory rightly argues that it is a separate entity whose mission is to operate and maintain that place of worship. It cannot be liable for the actions of members of the Congregation over whom it has no authority. [para. 137]

[181] I agree. This cannot be a sufficient basis for imputing to the Oratory all of the faults raised against

société religieuse ne permet pas d'analyser cette allégation et cette disposition d'une manière différente pour les besoins de l'application de la condition de l'art. 575(2) *C.p.c.*

[179] Sur la foi de cette allégation et de cette pièce, les juges majoritaires de la Cour d'appel soulignent que les affaires de l'Oratoire étaient administrées en partie ou en totalité par des membres de la Congrégation : par. 22 et 111. C'est ce qui les amène à conclure que l'on peut, au stade de l'autorisation, « facilement présumer du lien étroit qui existe entre la Congrégation, l'Oratoire et les religieux concernés » : para. 112.

[180] Soit dit en tout respect, je suis d'avis que les juges majoritaires de la Cour d'appel ne pouvaient conclure à l'existence d'une cause défendable à l'égard de l'Oratoire sur un fondement aussi ténu. Cet article 2 indique seulement que des membres de la communauté religieuse de Sainte-Croix doivent siéger sur le conseil d'administration de l'Oratoire. À moins de lire dans les allégations de la demande ou dans les pièces déposées à leur soutien ce qui ne s'y trouve pas, rien n'indique que l'Oratoire est réellement sous la gouverne de membres de la communauté religieuse. Et même si c'était le cas, cela ne serait pas suffisant en soi pour établir l'existence d'une cause défendable fondée sur la responsabilité de l'Oratoire en l'absence d'allégations précises et palpables de négligence de la part de l'Oratoire ou de l'existence d'un lien de préposition entre ce dernier et les membres de cette communauté religieuse. La juge dissidente souligne avec justesse ce qui suit à ce sujet :

Le seul fait que l'Oratoire est administré par des membres de la Congrégation ne permet pas davantage d'établir quelque faute de sa part à l'endroit des victimes d'agressions sexuelles commises par des membres de la Congrégation. L'Oratoire soutient d'ailleurs avec raison qu'elle est une entité distincte avec pour mission d'opérer et d'entretenir ce lieu de culte. Sa responsabilité ne peut être engagée pour les agissements des membres de la Congrégation sur lesquels elle n'a pas autorité. [par. 137]

[181] Je souscris à ces propos. Cela ne peut suffire à imputer à l'Oratoire l'entièreté des fautes

the Congregation in those allegations. I myself do not believe that it can be asserted on so limited a basis that the Congregation lies hidden behind the Oratory or that the Oratory is a component of the religious community to such an extent that whatever J.J. attributes to the Congregation can be imputed to the Oratory. Nor, I would add, is it the case that, because the Congregation might have to answer for its members' acts and because certain of its members were or are directors of the Oratory, it can be concluded that what applies to the Congregation applies equally to the Oratory. I fail to see the logic behind this deductive reasoning.

[182] In this regard, I note that even if the allegations in J.J.'s application with respect to canon law and to the television report that led to the proceeding can justify the existence of a cause of action on the basis of direct liability against the Congregation in that they support the argument that the Congregation's officers knew or should have known about the alleged abuse, nothing to that effect can be found in relation to the Oratory. Instead, we are left to our own devices and can only speculate as to the basis on which it would be directly liable. This is the exact opposite of what an applicant must do at the stage of authorization of a class action, as he or she must present a legal syllogism that constitutes [TRANSLATION] "rigorous deductive reasoning that presupposes no implied extraneous proposition": *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, at para. 31 (CanLII).

[183] J.J. is also asking the courts to find that the Oratory is liable, as principal, for the alleged sexual abuse by members of the Congregation. To support the legal syllogism required in order to justify a finding of liability for the act of another person, he had to allege, at a minimum, that members of the Congregation were subordinates of the Oratory who had committed faults in the performance of their duties: art. 1463 *C.C.Q.* A subordinate is a person who acts for and under the direction of another: Baudouin, Deslauriers and Moore, at No. 1-844. One of the elements that are essential to the establishment of such a form of liability is the existence of a relationship of subordination between the principal

reprochées à la Congrégation dans ces allégations. Pour ma part, je ne crois pas que l'on puisse affirmer, sur la foi de si peu, que derrière l'Oratoire se cache la Congrégation ou que l'Oratoire constitue l'un des aspects de la communauté religieuse au point de pouvoir lui imputer ce que J.J. reproche à la Congrégation. J'ajouterai que ce n'est pas non plus parce que la Congrégation pourrait devoir répondre des gestes de ses membres, et parce que certains de ses membres ont été ou sont des administrateurs de l'Oratoire, que l'on peut de ce fait conclure que ce qui s'applique à la Congrégation s'applique tout autant à l'Oratoire. Le lien logique qui appuierait ce raisonnement déductif m'échappe.

[182] À cet égard, je note que si les allégations de la demande de J.J. qui porte sur le droit canon et le reportage télévisé à l'origine du recours peuvent étayer l'existence d'une cause d'action en responsabilité directe contre la Congrégation en ce qu'ils appuient l'argument que les dirigeants de la Congrégation connaissaient ou auraient dû connaître les abus allégués, on ne retrouve rien de tel en ce qui concerne l'Oratoire. Nous sommes plutôt laissés à nous-mêmes et contraints à des conjectures sur ce qui pourrait engager sa responsabilité directe. C'est précisément l'inverse de ce qui est attendu du demandeur au stade de l'autorisation d'une action collective, celui-ci devant présenter un syllogisme juridique qui constitue un « raisonnement déductif rigoureux, qui ne suppose aucune proposition étrangère sous-entendue » : *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, par. 31 (CanLII).

[183] J.J. demande également aux tribunaux de conclure à la responsabilité de l'Oratoire, à titre de commettante, pour les abus sexuels qui auraient été commis par des membres de la Congrégation. Pour étayer le syllogisme juridique requis afin de pouvoir soutenir l'existence d'une responsabilité pour le fait d'autrui, il devait à tout le moins alléguer que des membres de la Congrégation étaient des préposés de l'Oratoire ayant commis des fautes dans l'exécution de leurs fonctions : art. 1463 *C.c.Q.* Est un préposé celui qui agit pour le compte d'un autre, sous sa direction : Baudouin, Deslauriers et Moore, n° 1-844. L'un des éléments essentiels à l'établissement d'une telle forme de responsabilité est l'existence d'un lien

and the subordinate. It is accepted that the most important criterion to be met for the purpose of this determination is control, supervision and direction by the principal in relation to the subordinate and his or her activities: Baudouin, Deslauriers and Moore, at No. 1-844. There is quite simply no factual support for such a determination either in J.J.'s allegations or in the exhibits filed in support of them.

[184] Paragraphs 3.11 to 3.17 of the application are the only ones that deal directly with the Oratory. In them, J.J. alleges only that he was sexually abused by Father Bernard, a member of the Congregation, in the priest's office on the Oratory's property. The mere fact that an office was made available to a member of the Congregation on premises belonging to the Oratory does not lead to the conclusion that the Oratory was the principal in relation to that member. It is important not to confuse the physical location with the legal relationship that is essential to finding that a relationship of principal and subordinate exists. As the dissenting judge rightly noted, no employee of the Oratory is identified in J.J.'s application as having been involved in or having caused the alleged sexual abuse. As well, J.J. stated in his examination that he had nothing to say against the chaplain who had been in charge of the altar boys in the Oratory's chapel. I would add that none of the exhibits that have been filed provide a form of factual underpinning from this point of view either.

[185] As this Court noted in *Marcotte v. Longueuil (City)*, 2009 SCC 43, [2009] 3 S.C.R. 65, Quebec civil procedure is primarily statute-based, and the procedure for class actions is no exception: para. 18. Under art. 575(2) *C.C.P.*, every applicant is required to allege facts that appear to justify the conclusions being sought. Where this condition is not met, the court must refuse to authorize a class action. If the proposed class action against the Oratory were authorized on the basis of the allegations made in J.J.'s application and the limited exhibits he presented in this regard, the effect would be to lower the minimum threshold discussed by this Court in *Infineon* and *Vivendi* to almost nothing, so much so that the condition set out in art. 575(2) *C.C.P.* would become irrelevant. The obligation to make more than vague,

de préposition entre le préposé et le commettant. Le critère prépondérant qui est reconnu à cet égard et permet d'appuyer cette détermination est celui du contrôle, de la surveillance et de la direction par le commettant du préposé et des activités qu'il exécute : Baudouin, Deslauriers et Moore, n° 1-844. Or, ce support factuel est simplement inexistant, tant dans les allégations de J.J. que dans les pièces déposées à leur soutien.

[184] Aux paragraphes 3.11 à 3.17 de la demande, les seuls qui traitent directement de l'Oratoire, J.J. se contente d'alléguer avoir subi des abus sexuels de la part du père Bernard, un membre de la Congrégation, dans le bureau de ce dernier qui se trouvait dans la propriété de l'Oratoire. Le simple fait qu'un bureau soit mis à la disposition d'un membre de la Congrégation dans des lieux qui appartiennent à l'Oratoire ne mène pas à la conclusion que cette dernière entité était le commettant de ce membre. Il importe de ne pas confondre le lieu physique et le lien de droit essentiel à la constatation d'une relation commettant-préposé. La juge dissidente le note avec à-propos : aucun employé de l'Oratoire n'est identifié dans la demande de J.J. comme étant en cause ou à l'origine des sévices sexuels reprochés. Lors de son interrogatoire, J.J. mentionne d'ailleurs n'avoir rien à reprocher à l'aumônier responsable des servants de messe à la chapelle de l'Oratoire. J'ajouterai qu'aucune des pièces déposées ne fournit non plus une quelconque assise factuelle à ce point de vue.

[185] Comme notre Cour le souligne dans l'arrêt *Marcotte c. Longueuil (Ville)*, 2009 CSC 43, [2009] 3 R.C.S. 65, la loi constitue la source première de la procédure civile du Québec, et l'action collective n'y fait pas exception : par. 18. Aux termes de l'art. 575(2) *C.p.c.*, tout demandeur est tenu d'alléguer des faits qui paraissent justifier les conclusions recherchées. Lorsque cette condition n'est pas remplie, l'exercice d'une action collective doit être refusé. Autoriser l'action collective projetée contre l'Oratoire sur la foi des allégations formulées dans la demande de J.J. et des pièces limitées qu'il présente à cet égard réduirait à bien peu le seuil minimal dont fait état notre Cour dans les arrêts *Infineon* et *Vivendi*, au point de rendre futile la condition prévue à l'art. 575(2) *C.p.c.* L'obligation d'avancer

general or imprecise allegations remains, and it must retain its full meaning and significance.

[186] In this regard, J.J. cites the Quebec Court of Appeal's decision in *Asselin v. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673, and argues that an unduly literal interpretation is inappropriate and that it is instead necessary to [TRANSLATION] "read between the lines" of his application: para. 33 (CanLII). The passages from *Asselin* on which J.J. relies do not have the meaning he would give them. Although, as this Court held in *Infineon* and *Vivendi*, the conditions for authorization, including the sufficiency of the alleged facts — which are assumed to be true — must be interpreted and applied broadly, where allegations are vague, general and imprecise, a judge can neither presume the existence of something that they do not contain nor infer something that could have been included in them.

VI. Conclusion

[187] The second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* does not depart from the rules of prescription or establish a term for forfeiture. The starting point for the periods provided for in both paragraphs of art. 2926.1 *C.C.Q.* is the date the victim becomes aware of the connection between the act in question and his or her injury. If the author of the act dies, the reduction of the period provided for in the second paragraph does not apply to an action against a third party that still exists for that party's own fault or for the act or omission of another person. At the authorization stage, J.J.'s application for a class action is therefore neither forfeit nor clearly prescribed.

[188] Given that the Court of Appeal was justified in intervening because of the application judge's overly restrictive interpretation of the conditions for authorization, including with respect to the alleged existence of a legal relationship between J.J. and the Congregation, I would dismiss the Congregation's appeal with costs throughout.

[189] However, despite the generous approach advocated by this Court to the conditions for authorizing a class action, the vague, general and imprecise

davantage que des allégations vagues, générales ou imprécises demeure, et elle doit conserver tout son sens et sa portée.

[186] À ce chapitre, J.J. invoque l'arrêt de la Cour d'appel du Québec *Asselin c. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673, et plaide qu'il faut non pas faire preuve d'un littéralisme injustifié mais plutôt « lire entre les lignes » de sa demande : par. 33 (CanLII). Les passages de l'arrêt *Asselin* sur lesquels s'appuie J.J. n'ont pas le sens qu'il souhaite leur donner. Si, aux termes des arrêts *Infineon* et *Vivendi*, il faut interpréter et appliquer avec largesse les conditions d'autorisation, dont celle relative au caractère suffisant des faits allégués — lesquels sont tenus pour avérés —, des allégations qui ne restent que vagues, générales et imprécises ne permettent pas aux juges de présumer l'existence de ce qui ne s'y trouve pas, pas plus que d'inférer ce qui aurait pu y avoir été écrit.

VI. Conclusion

[187] L'alinéa 2 de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* ne déroge pas au régime de la prescription et n'édicte pas un délai de déchéance. Le point de départ des différents délais prévus aux deux alinéas de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* est le jour où la victime prend connaissance du lien entre l'acte visé et son préjudice. En cas de décès de l'auteur de l'acte, la réduction de délai prévue à l'al. 2 n'est pas opposable aux recours visant un tiers toujours existant pour sa propre faute ou pour le fait d'autrui. Au stade de l'autorisation, la demande d'action collective de J.J. n'est par conséquent ni déchuée ni manifestement prescrite.

[188] Puisque la Cour d'appel était justifiée d'intervenir devant l'interprétation trop restrictive des conditions d'autorisation par le juge de première instance, y compris sur l'existence alléguée d'un lien de droit entre J.J. et la Congrégation, je rejette l'appel de la Congrégation, avec dépens devant toutes les cours.

[189] Par contre, en dépit de l'approche généreuse préconisée par notre Cour à l'égard des conditions d'autorisation en matière d'action collective, les

allegations in J.J.'s application are not sufficient to establish an arguable case against the Oratory. I would therefore allow the Oratory's appeal and dismiss the application for authorization against it, without costs given that it has waived them.

English version of the reasons delivered by

CÔTÉ J. (dissenting) —

I. Overview

[190] The respondent, J.J., proposes to institute a class action against the appellants, Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix ("Province canadienne") and Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal ("Oratory"), based on sexual aggressions committed against him and other victims while they were children. In my reasons, to avoid any confusion, I will use the term "Province canadienne" rather than "Congregation" in order to clearly distinguish the appellant Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix — the legal entity against which the application for authorization was brought — from the religious community known as the Congrégation de Sainte-Croix (Congregation of Holy Cross).

[191] The proposed class action is broad in scope: a time span of nearly 80 years, 20 or so different institutions and about 40 victims who have allegedly already come forward. To institute a class action, the respondent first had to obtain authorization from a court. The purpose of the authorization stage is, in part, to ensure that the courts, and of course defendants, are not forced to devote substantial resources to actions that are often unwieldy and complex, sometimes ill-conceived and ultimately untenable. In the present case, the application judge refused to authorize the class action, but the Court of Appeal set aside that decision and granted authorization.

[192] I agree with my colleague Gascon J. that the Oratory's appeal should be allowed. Like him, I am of the view that the allegations in the application for authorization are too vague, general and imprecise

allégations vagues, générales et imprécises de la demande de J.J. ne suffisent pas à établir l'existence d'une cause défendable à l'encontre de l'Oratoire. J'accueillerais donc l'appel de l'Oratoire et je rejetterais la demande d'autorisation contre cette entité, sans dépens vu sa renonciation à les réclamer.

Les motifs suivants ont été rendus par

LA JUGE CÔTÉ (dissidente) —

I. Aperçu

[190] L'intimé, J.J., propose d'intenter une action collective contre les appelants, la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix (« Province canadienne ») et l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (« Oratoire »), pour des agressions à caractère sexuel commises envers lui et d'autres victimes pendant leur enfance. Dans mes motifs, pour éviter toute confusion, je vais utiliser le terme la « Province canadienne », plutôt que « Congrégation », afin de bien distinguer l'appelante « Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix » — l'entité juridique visée par la demande d'autorisation — de la communauté religieuse qui porte le nom de *congrégation de Sainte-Croix*.

[191] L'action collective envisagée est de grande ampleur : une période de près de 80 ans, une vingtaine d'établissements différents, une quarantaine de victimes qui se seraient déjà manifestées. Pour procéder par voie d'action collective, l'intimé devait d'abord obtenir l'autorisation du tribunal. Cette étape d'autorisation permet notamment d'éviter que les tribunaux, et bien sûr les parties défenderesses, soient forcés de consacrer des ressources considérables à des actions souvent lourdes et complexes, parfois mal ficelées et, en bout de ligne, insoutenables. En l'espèce, le juge de première instance a refusé d'autoriser l'exercice de l'action collective, mais la Cour d'appel a infirmé cette décision et a accordé l'autorisation.

[192] Je suis d'accord avec mon collègue le juge Gascon pour accueillir l'appel de l'Oratoire. Comme lui, j'estime que les allégations de la demande d'autorisation sont trop vagues, générales et imprécises pour

to form the basis for an arguable case and thus satisfy the condition in art. 575(2) of the *Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25.01 (“*C.C.P.*”). At the very least, the application judge’s determinations in this regard were not clearly wrong, such that the Court of Appeal’s intervention was unwarranted. I note that my colleague Brown J. seems to fault the application judge for the brevity of his reasons with respect to the Oratory (para. 13). However, it is difficult to criticize the judge for being succinct given the almost complete absence of specific allegations concerning the Oratory in the application for authorization. Like the application judge, I point out that the application is [TRANSLATION] “practically silent regarding involvement on the Oratory’s part” (2015 QCCS 3583, at para. 137 (CanLII)). As illustrated by my colleague Gascon J.’s reasons, the insufficiency of the facts alleged is in itself dispositive of the Oratory’s appeal.

[193] That being said, I would, unlike my colleagues, allow Province canadienne’s appeal. In my opinion, its second ground of appeal has merit: J.J. has not shown that there is any legal relationship between Province canadienne and himself. In fact, the evidence adduced by the respondent indicates that Province canadienne, as a legal person, did not exist at the time of the alleged events. The basis on which it might be found liable cannot be inferred from any of the allegations. In the circumstances, it was certainly open to the application judge to conclude that there was no arguable case. With respect, the Court of Appeal overstepped its role by basing its intervention on speculation and assumptions that had no foundation in the allegations set out in the application or, for that matter, in the evidence filed in support of it. The application judge’s decision should therefore be restored. As in the case of the Oratory, the class action should not have been authorized against Province canadienne.

[194] However, I cannot fully accept the appellants’ position on their first ground of appeal, as it is not clear that J.J.’s right of action is forfeited or prescribed under the second paragraph of art. 2926.1 of the *Civil Code of Québec* (“*C.C.Q.*”). Whether the period introduced by that paragraph is a term for forfeiture (*délai de déchéance*) or a prescriptive period,

servir de fondement à une cause défendable et ainsi satisfaire à la condition de l’art. 575(2) du *Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25.01 (« *C.p.c.* »). À tout le moins, l’appréciation du juge d’autorisation à cet égard n’était pas manifestement non fondée, de sorte que l’intervention de la Cour d’appel n’était pas justifiée. Je note que mon collègue le juge Brown semble reprocher au juge d’autorisation la brièveté de ses motifs concernant l’Oratoire (par. 13). Or, on peut difficilement critiquer le juge de s’être exprimé succinctement vu la quasi-absence d’allégations spécifiques à l’égard de l’Oratoire dans la demande d’autorisation. À l’instar du juge d’autorisation, je constate que la demande est « pratiquement silencieuse à l’égard de l’implication de l’Oratoire » (2015 QCCS 3583, par. 137 (CanLII)). Comme l’illustrent les motifs de mon collègue le juge Gascon, l’insuffisance des faits allégués permet à elle seule de trancher le pourvoi de l’Oratoire.

[193] Cela dit, à la différence de mes collègues, je suis d’avis d’accueillir le pourvoi de la Province canadienne. J’estime que son deuxième moyen d’appel est bien fondé : J.J. n’a pas fait la démonstration de l’existence d’un lien de droit entre la Province canadienne et lui. En effet, selon la preuve présentée par l’intimé, la Province canadienne, en tant que personne morale, n’existait pas au moment où les faits allégués se seraient produits. Aucune allégation ne permet d’inférer à quel titre sa responsabilité pourrait être engagée. Dans les circonstances, le juge d’autorisation pouvait certainement conclure à l’absence d’une cause défendable. Avec égards, la Cour d’appel a outrepassé son rôle en fondant son intervention sur des conjectures et des hypothèses qui ne trouvent aucune assise dans les allégations de la demande, ni d’ailleurs dans la preuve à son soutien. Le jugement de première instance doit par conséquent être rétabli. Tout comme pour l’Oratoire, l’exercice de l’action collective ne devait pas être autorisé contre la Province canadienne.

[194] Je ne peux toutefois souscrire entièrement à la position des appelants en ce qui a trait à leur premier moyen d’appel. En effet, il n’est pas clair que le droit d’action de J.J. soit déchu ou prescrit en vertu du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 du *Code civil du Québec* (« *C.c.Q.* »). Que cet alinéa introduise un délai de déchéance ou un délai de prescription,

it would have begun to run only from the coming into force of the provision, not retroactively from the date of death of J.J.'s alleged aggressors. It would indeed be unlikely that the legislature intended, without saying so clearly, to suddenly extinguish the right of action of a victim whose aggressor had died more than three years before the legislation came into force but whose remedy was not yet prescribed at that time.

[195] That being said, and with respect, I am not entirely in agreement with the majority's interpretation of art. 2926.1 *C.C.Q.* I will therefore make some comments on this subject in order to prompt the legislature to clarify its intention. Essentially, my view is that the death of the author of the act or the victim marks the starting point of the period set out in the second paragraph. It is not simply an event that shortens the period applicable under the first paragraph. This conclusion is dictated by the wording of the second paragraph, which states that the period "runs from the date of death". However, the appellants have not persuaded me that the legislature *expressly* provided for the forfeiture of any action for damages for bodily injury resulting from sexual aggression a maximum of three years after the death of the author of the act or the victim. The period in question therefore remains governed by the general rules of prescription, which means that it can, subject to certain limitations, be suspended or interrupted. Moreover, this shortened period applies to all actions arising from sexual aggression, whether the action is brought against the author of the alleged act or against a third party. This interpretation makes it possible to achieve one of the legislature's objectives, that is, to avoid the erosion of evidence in order to maintain the integrity of the adversarial process.

[196] In summary, I will essentially deal with two issues: (i) the absence of allegations concerning the legal relationship between J.J. and Province canadienne; and (ii) the nature, starting point, scope and temporal effect of the period set out in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* First, however, I will expand on a few points relating to the scheme for authorizing a class action, and specifically the condition of sufficiency of the facts alleged set out in art. 575(2) *C.C.P.*

ce délai n'aurait commencé à courir qu'au moment de l'entrée en vigueur de la disposition, et non rétroactivement au moment du décès des agresseurs allégués de J.J. Il serait en effet invraisemblable que le législateur ait eu l'intention, sans l'exprimer clairement, d'anéantir brusquement le droit d'action de la victime dont l'agresseur est décédé plus de trois ans avant l'entrée en vigueur de la loi, mais dont le recours n'était pas encore prescrit à ce moment.

[195] Cela étant, et avec égards, je ne partage pas entièrement l'interprétation que donne la majorité de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* Je formulerai donc certaines remarques à ce sujet afin d'inciter le législateur à clarifier son intention. En bref, le décès de l'auteur de l'acte ou de la victime marque à mon avis le point de départ du délai énoncé au deuxième alinéa. Il ne constitue pas simplement un événement qui abrège le délai applicable en vertu du premier alinéa. Cette conclusion s'impose à la lumière du texte, lequel précise que le délai « court à compter du décès ». Les appelants ne m'ont cependant pas convaincue que le législateur a *expressément* prévu la déchéance de toute action en réparation du préjudice corporel résultant d'une agression à caractère sexuel dans un délai d'au plus trois ans après le décès de l'auteur de l'acte ou de la victime. Le délai en question demeure donc sujet aux règles générales de la prescription, si bien qu'il peut, sous certaines réserves, faire l'objet d'une suspension ou d'une interruption. De plus, ce délai abrégé s'applique à toutes les actions résultant d'une agression à caractère sexuel, que l'action soit dirigée contre l'auteur de l'acte reproché ou contre un tiers. Cette interprétation permet la réalisation de l'un des objectifs visés par le législateur, soit éviter l'érosion de la preuve afin de préserver l'intégrité du processus contradictoire.

[196] En résumé, je traiterai essentiellement de deux questions : (i) l'absence d'allégations quant au lien de droit entre J.J. et la Province canadienne; de même que (ii) la nature, le point de départ, la portée et l'effet dans le temps du délai mentionné au deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* Mais d'abord, j'apporterai quelques précisions concernant le régime d'autorisation de l'exercice d'une action collective, et plus particulièrement la condition de la suffisance des faits allégués prévue à l'art. 575(2) *C.p.c.*

II. Analysis

A. *Process for Authorizing a Class Action*

(1) General Principles

[197] The new *Code of Civil Procedure* describes the class action as a “special procedur[e]”. What is unique about this procedural vehicle is that it enables a person who is a member of a class of persons to sue, without a mandate, on behalf of all the members of the class (art. 571 *C.C.P.*); this is an exception to the rule that no one may plead for another person (art. 23 *C.C.P.*). Moreover, a class action pursues not only the objective of facilitating access to justice in order to compensate victims, but also that of bringing about socioeconomic changes by punishing certain behaviour that is considered harmful (see S. Finn, *Recours singulier et collectif: Redéfinir le recours collectif comme procédure particulière* (2011), at pp. 44-49 and 169-71; *Vivendi Canada Inc. v. Dell’Aniello*, 2014 SCC 1, [2014] 1 S.C.R. 3, at para. 1). In many respects, a class action “takes place outside the framework of the traditional duel between a single plaintiff and a single defendant” (*Canada Post Corp. v. Lépine*, 2009 SCC 16, [2009] 1 S.C.R. 549, at para. 42).

[198] Because of the “special” nature of a class action, the legislature has provided that such an action may not be instituted without prior authorization from a court (art. 574 *C.C.P.*). Authorization is granted if the application meets four cumulative conditions relating to (i) commonality, (ii) the sufficiency of the facts alleged, (iii) the composition of the class and (iv) the applicant’s ability to properly represent the class members (art. 575 *C.C.P.*).

[199] This Court has favoured a flexible and generous interpretation of the conditions for authorization of a class action (*Infineon Technologies AG v. Option consommateurs*, 2013 SCC 59, [2013] 3 S.C.R. 600, at para. 60; *Marcotte v. Longueuil (City)*, 2009 SCC 43, [2009] 3 S.C.R. 65, at para. 22). This approach is justified to some extent by the access to justice objective that underlies class actions. However, the

II. Analyse

A. *Le processus d’autorisation de l’exercice d’une action collective*

(1) Les principes généraux

[197] Le nouveau *Code de procédure civile* qualifie l’action collective de « voi[e] procédural[e] particulier[e] ». Ce véhicule procédural a ceci de singulier qu’il permet à une personne d’agir en demande, sans mandat, pour le compte de tous les membres d’un groupe dont elle fait partie (art. 571 *C.p.c.*), ce qui déroge à la règle selon laquelle nul ne peut plaider pour autrui (art. 23 *C.p.c.*). En outre, l’action collective poursuit non seulement l’objectif de faciliter l’accès à la justice en vue de compenser les victimes mais aussi celui d’entraîner des changements socio-économiques en sanctionnant certains comportements jugés préjudiciables (voir S. Finn, *Recours singulier et collectif: Redéfinir le recours collectif comme procédure particulière* (2011), p. 44-49 et 169-171; *Vivendi Canada Inc. c. Dell’Aniello*, 2014 CSC 1, [2014] 1 R.C.S. 3, par. 1). À plusieurs égards, l’action collective « dépasse le cadre du duel traditionnel entre un demandeur et un défendeur » (*Société canadienne des postes c. Lépine*, 2009 CSC 16, [2009] 1 R.C.S. 549, par. 42).

[198] En raison de la nature « particulière » de l’action collective, le législateur a prévu qu’un demandeur ne puisse emprunter cette voie qu’avec l’autorisation préalable du tribunal (art. 574 *C.p.c.*). Cette autorisation est accordée si la demande satisfait à quatre conditions cumulatives qui se rapportent à (i) la communauté des questions, à (ii) la suffisance des faits allégués, à (iii) la composition du groupe et à (iv) la capacité du demandeur d’assurer une représentation adéquate des membres (art. 575 *C.p.c.*).

[199] La jurisprudence de la Cour favorise une interprétation souple et généreuse des conditions d’autorisation de l’exercice d’une action collective (*Infineon Technologies AG c. Option consommateurs*, 2013 CSC 59, [2013] 3 R.C.S. 600, par. 60; *Marcotte c. Longueuil (Ville)*, 2009 CSC 43, [2009] 3 R.C.S. 65, par. 22). L’objectif d’accès à la justice qui sous-tend l’action collective justifie, dans

authorization mechanism must not be reduced to a mere formality. The conditions for authorization continue to play an important role, including by ensuring that class actions actually benefit litigants and do not impose a disproportionate burden on the judicial system. This is aptly stated by S. E. Finn:

... it is difficult to understand how judicial economy would be served if courts were to favour an almost *pro forma* approach to authorization applications. An authorized class action does not dissolve into the ether; it proceeds to the merits. And if the class action proceeds to the merits with significant defects, it will be up to the judge of first instance to contend with those defects over a period of years, unless the case is settled, discontinued, or annulled.

(*Class Actions in Québec: Notes for Non-Residents* (2nd ed. 2018), at p. 87)

[200] It is helpful to recall the objectives of the authorization process: to protect the interests of potential class members who would otherwise have no say in the litigation; to prevent defendants from being forced to invest significant resources to contest large-scale, time-consuming actions that have only a slight chance of success; and, finally, to prevent such actions from monopolizing the judicial system to the detriment of other litigants' actions (see, e.g., V. Aïmar, "L'autorisation de l'action collective: raisons d'être, application et changements à venir", in C. Piché, ed., *The Class Action Effect* (2018), 149, at pp. 151-57; C. Marseille, "Le danger d'abaisser le seuil d'autorisation en matière d'actions collectives — Perspectives d'un avocat de la défense", in C. Piché, ed., *The Class Action Effect* (2018), 247, at pp. 253-56, citing P.-C. Lafond, *Le recours collectif comme voie d'accès à la justice pour les consommateurs* (1996), at p. 349; *Sofio v. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820, at para. 26 (CanLII); *Bouchard v. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349, at para. 39; Marseille, at p. 258; D. Jutras, "À propos de l'opportunité du recours collectif", in *Colloque sur les recours*

une certaine mesure, cette approche. Cependant, le mécanisme d'autorisation ne doit pas être réduit à une simple formalité. Les conditions d'autorisation continuent de jouer un rôle important, notamment en assurant que l'action collective profite véritablement aux justiciables et n'impose pas un fardeau disproportionné au système judiciaire. L'auteur S. E. Finn l'exprime avec justesse :

[TRADUCTION] ... il est difficile d'imaginer comment l'objectif d'économie des ressources judiciaires pourrait être favorisé si les tribunaux privilégiaient une approche pour ainsi dire *pro forma* à l'égard des demandes d'autorisation. Une fois autorisée, une action collective ne se dissout pas dans l'éther; elle suit son cours et est entendue sur le fond. Et, si cette action collective est affectée de défauts importants, c'est le juge de première instance qui sera aux prises avec ces défauts pendant des années, à moins que l'action ne soit réglée, abandonnée ou annulée.

(*Class Actions in Québec: Notes for Non-Residents* (2^e éd. 2018), p. 87)

[200] Il est utile de rappeler les objectifs du processus d'autorisation : protéger les intérêts des membres potentiels qui autrement n'auraient pas voix au chapitre; éviter que les parties défenderesses soient forcées d'investir des ressources importantes pour contester des actions d'envergure et de longue haleine, qui ne présentent pourtant que de très minces chances de succès; et finalement empêcher que de telles actions accaparent l'appareil judiciaire au détriment des recours d'autres justiciables (voir, p. ex., V. Aïmar, « L'autorisation de l'action collective : raisons d'être, application et changements à venir », dans C. Piché, dir., *L'effet de l'action collective* (2018), 149, p. 151-157; C. Marseille, « Le danger d'abaisser le seuil d'autorisation en matière d'actions collectives — Perspectives d'un avocat de la défense », dans C. Piché, dir., *L'effet de l'action collective* (2018), 247, p. 253-256, citant P.-C. Lafond, *Le recours collectif comme voie d'accès à la justice pour les consommateurs* (1996), p. 349; *Sofio c. Organisme canadien de réglementation du commerce des valeurs mobilières (OCRCVM)*, 2015 QCCA 1820, par. 26 (CanLII); *Bouchard c. Agropur Coopérative*, 2006 QCCA 1342, [2006] R.J.Q. 2349, par. 39; Marseille, p. 258; D. Jutras,

collectifs 2007 (2007), 7, at p. 28). These objectives have not lost any of their relevance.

[201] Under the *Code of Civil Procedure*, the applicant bears the burden of showing that the application meets the conditions for authorization. I disagree with the statement made by my colleague Brown J. — and also by the Court of Appeal — that any “doubt” in this regard must be resolved in favour of the applicant (paras. 42 and 79). That principle amounts to reversing the burden that the legislature has chosen to impose on the applicant (see A. Durocher and C. Marseille, “Autorisation d’exercer une action collective”, in *JurisClasseur Québec — Collection droit civil — Procédure civile II* (loose-leaf), by P.-C. Lafond, ed., fasc. 21, at para. 33). It is true that the conditions must be applied flexibly, but authorization must be denied if the judge is not satisfied that they are met. Of course, denial of authorization does not prevent the applicant, or any other victim, from asserting his or her rights individually.

[202] Finally, it must be remembered that art. 575 *C.C.P.* confers “significant discretion” on the judge who has to determine whether the conditions for authorization are met (*Vivendi*, at para. 33). Judges of first instance are in the best position to perform this task. They are also the ones who will have to manage the class action once it is authorized. An appellate court must therefore defer to the judge’s findings and intervene only if the judge erred in law or if the judge’s assessment of one of the conditions is “clearly wrong” (*ibid.*, at para. 34). It is not enough for the appellate court to note its disagreement with the application of any of the criteria. Unless it identifies an actual error of law, it must explain exactly how the judge’s assessment is *clearly* wrong. Otherwise, it will only pay lip service to “deference”. Furthermore, the fact that an appellate court identifies an error in relation to one condition does not authorize it to reassess all of the conditions (*ibid.*, at para. 35).

« À propos de l’opportunité du recours collectif », dans *Colloque sur les recours collectifs 2007* (2007), 7, p. 28). Ces objectifs n’ont rien perdu de leur pertinence.

[201] En vertu du *Code de procédure civile*, il incombe au demandeur de démontrer que sa demande satisfait aux conditions d’autorisation. Je suis en désaccord avec mon collègue le juge Brown lorsqu’il écrit — tout comme la Cour d’appel d’ailleurs — qu’un « doute » à cet égard doit jouer en faveur du demandeur (par. 42 et 79). Ce principe équivaut à renverser le fardeau que le législateur a choisi d’imposer au demandeur (voir A. Durocher et C. Marseille, « Autorisation d’exercer une action collective », dans *JurisClasseur Québec — Collection droit civil — Procédure civile II* (feuilles mobiles), par P.-C. Lafond, dir., fasc. 21, par. 33). Les conditions doivent certes être appliquées avec souplesse, mais si le juge n’est pas convaincu que celles-ci sont respectées, l’autorisation doit être refusée. Bien entendu, le refus de l’autorisation n’empêche pas le demandeur, ni toute autre victime, de faire valoir ses droits à titre individuel.

[202] Enfin, il convient de rappeler que l’art. 575 *C.p.c.* confère un « pouvoir d’appréciation important » au juge appelé à déterminer si les conditions d’autorisation sont réunies (*Vivendi*, par. 33). Les juges de première instance sont les mieux placés pour accomplir cette tâche. Ce sont d’ailleurs eux qui devront composer avec l’action collective une fois celle-ci autorisée. Les juridictions d’appel doivent par conséquent faire montre de déférence à l’égard de leurs conclusions et n’intervenir qu’en présence d’une erreur de droit ou d’une appréciation « manifestement non fondée » de l’une des conditions (*ibid.*, par. 34). Il ne suffit pas à la juridiction d’appel de constater son désaccord quant à l’application de l’un ou l’autre des critères. À défaut d’identifier une véritable erreur de droit, elle doit expliquer précisément en quoi l’erreur d’appréciation du juge est *évidente*. Autrement, il ne s’agirait que d’une « déférence » de façade. De surcroît, le fait de déceler une erreur à l’égard d’une condition n’autorise pas les juridictions d’appel à apprécier à nouveau l’ensemble des conditions (*ibid.*, par. 35).

(2) Sufficiency of the Facts Alleged

[203] Province canadienne's appeal is based on the condition of sufficiency of the facts alleged set out in art. 575(2) *C.C.P.* I am substantially in agreement with my colleague Gascon J.'s interpretation of the applicable criterion (paras. 108-111, 171, 182 and 185-86). Essentially, our disagreement lies in the application of that criterion with respect to Province canadienne. While I believe that his discussion properly summarizes this Court's case law, I would elaborate on certain points in order to clearly explain my position on Province canadienne's appeal and to respond to some of the propositions made by my colleague Brown J.

[204] Under art. 575(2) *C.C.P.*, the judge must ensure that "the facts alleged appear to justify the conclusions sought". This condition is assessed in light of the *individual* cause of action of the applicant (or, as the case may be, the designated person) (*Sofio*, at para. 10; *Option Consommateurs v. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416, at para. 9 (CanLII)). A class action is not a patchwork quilt: a judicial application cannot be based on the fault committed against one potential member combined with the injury suffered by another. As the majority of this Court noted in *Bou Malhab v. Diffusion Métromédia CMR inc.*, 2011 SCC 9, [2011] 1 S.C.R. 214, at para. 52, "[a] class action can succeed only if each claim it covers, taken individually, could serve as a basis for court proceedings". Although at the authorization stage the facts alleged with respect to members other than the applicant are relevant, and indeed necessary, to establish the composition of the class (arts. 574 and 575(3) *C.C.P.*), they are not sufficient on their own to show that the conclusions sought are justified within the meaning of art. 575(2) *C.C.P.*

[205] This Court has held that the applicant must allege sufficient facts to establish an "arguable case", that is, a "good colour of right" (*Vivendi*, at para. 37; *Infineon*, at paras. 65 and 67; *Longueuil (City)*, at para. 23; *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec v. Québec Urban Community*

(2) La suffisance des faits allégués

[203] Le pourvoi de la Province canadienne repose sur la condition de la suffisance des faits allégués prévue à l'art. 575(2) *C.p.c.* Je suis largement en accord avec l'interprétation que mon collègue le juge Gascon fait du critère applicable (par. 108-111, 171, 182 et 185-186). Notre différend porte essentiellement sur son application à l'égard de la Province canadienne. Même si je suis d'avis que l'exposé du juge Gascon résume bien la jurisprudence de la Cour, je me permettrai d'apporter certaines précisions afin d'expliquer clairement ma position quant au pourvoi de la Province canadienne, ainsi que pour répondre à certaines des propositions de mon collègue le juge Brown.

[204] En vertu de l'art. 575(2) *C.p.c.*, le juge doit s'assurer que « les faits allégués paraissent justifier les conclusions recherchées ». Cette condition s'apprécie à la lumière de la cause d'action *individuelle* du demandeur (ou, le cas échéant, de la personne désignée) (*Sofio*, par. 10; *Option Consommateurs c. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, 2010 QCCA 1416, par. 9 (CanLII)). L'action collective n'est pas une courtepointe : on ne peut former une demande en justice en combinant la faute commise à l'encontre d'un membre potentiel avec le préjudice subi par un autre. Comme le souligne la majorité de la Cour dans *Bou Malhab c. Diffusion Métromédia CMR inc.*, 2011 CSC 9, [2011] 1 R.C.S. 214, par. 52, « [l]e recours collectif ne pourra réussir que si chacune des réclamations prises individuellement justifiait le recours aux tribunaux ». À l'étape de l'autorisation, les faits allégués qui se rapportent à d'autres membres que le demandeur sont pertinents, voire nécessaires, pour établir la composition du groupe (art. 574 et 575(3) *C.p.c.*), mais ils ne suffisent pas en eux-mêmes à démontrer que les conclusions recherchées sont justifiées au sens de l'art. 575(2) *C.p.c.*

[205] Selon la jurisprudence de la Cour, le demandeur doit alléguer des faits suffisants pour démontrer l'existence d'une « cause défendable », c'est-à-dire à une « apparence sérieuse de droit » (*Vivendi*, par. 37; *Infineon*, par. 65 et 67; *Longueuil (Ville)*, par. 23; *Comité régional des usagers des transports en commun*

Transit Commission, [1981] 1 S.C.R. 424, at p. 429). It is true that this threshold is “a low one” (*Infineon*, at para. 59), but it does exist, and the applicant must meet it (*Sofio*, at para. 24).

[206] In this regard, I agree with my colleague Gascon J. (at para. 185) that the courts must be careful not to lower the “relatively low standard” described by the Court in *Infineon* (at para. 89) and to make it a mere formality. In particular, it should be remembered that the application judge’s role is not limited to screening out frivolous or clearly unfounded applications. Screening out such applications is certainly one of the *purposes* of the authorization process, but this is not the *criterion* adopted by the legislature (see *Infineon*, at paras. 61 and 65). Article 575 *C.C.P.* states that a judge authorizes a class action only if the facts alleged appear to justify the conclusions sought and, of course, if the other conditions are met (*Vivendi*, at para. 37). The burden on the applicant is therefore more onerous than simply establishing that the application is not frivolous or clearly unfounded (see P.-C. Lafond, *Le recours collectif, le rôle du juge et sa conception de la justice: impact et évolution* (2006), at pp. 133-34). In my view, these two criteria must not be confused. The legislature expressly adopted the concept of a frivolous or clearly unfounded pleading in the provisions under which sanctions are imposed for abuse of procedure (art. 51 *C.C.P.*), but not at the stage of authorizing a class action. This legislative choice must be respected.

[207] To clear up any ambiguity, I note that my interpretation of art. 575(2) *C.C.P.* is entirely in keeping with the principles laid down in *Infineon*. In my opinion, a selective reading of that judgment must be avoided. It is true, as my colleague Brown J. notes (at para. 56), that this Court stated in *Infineon* that a court’s role is “merely to filter out frivolous motions”, but we cannot disregard the end of the same sentence, where this Court stated that a court must “grant those that meet the evidentiary and legal threshold requirements of art. 1003” of the former *Code of Civil Procedure*, CQLR, c. C-25 (now art. 575 *C.C.P.*) (para. 61). On this point, the Court

de *Québec c. Commission des transports de la Communauté urbaine de Québec*, [1981] 1 R.C.S. 424, p. 429). Ce seuil est certes « peu élevé » (*Infineon*, par. 59), mais il existe, et il doit être franchi par le demandeur (*Sofio*, par. 24).

[206] À ce chapitre, tout comme mon collègue le juge Gascon (au par. 185), je suis d’avis que les tribunaux doivent se garder d’abaisser la « norme relativement peu exigeante » décrite par la Cour dans *Infineon* (au par. 89) et d’en faire une simple formalité. Notamment, il convient de rappeler que le rôle du juge d’autorisation ne se limite pas à filtrer les demandes frivoles ou manifestement mal fondées. Écarter de telles demandes constitue certes l’un des *objectifs* du processus d’autorisation, mais il ne s’agit pas du *critère* retenu par le législateur (voir *Infineon*, par. 61 et 65). L’article 575 *C.p.c.* précise que le juge autorise l’action collective uniquement si les conclusions recherchées paraissent justifiées au regard des faits allégués et si, bien sûr, les autres conditions sont remplies (*Vivendi*, par. 37). Le fardeau du demandeur est donc plus exigeant et ne consiste pas simplement à établir que sa demande n’est pas frivole ou manifestement mal fondée (voir P.-C. Lafond, *Le recours collectif, le rôle du juge et sa conception de la justice: impact et évolution* (2006), p. 133-134). À mon sens, il faut éviter de confondre ces deux critères. Le législateur a expressément adopté la notion d’acte de procédure frivole ou manifestement mal fondé dans le cadre des dispositions visant à sanctionner les abus de procédure (art. 51 *C.p.c.*), mais non au stade de l’autorisation de l’exercice d’une action collective. Ce choix législatif doit être respecté.

[207] Afin de dissiper toute ambiguïté, je précise que mon interprétation de l’art. 575(2) *C.p.c.* est tout à fait fidèle aux enseignements d’*Infineon*. Je suis d’avis qu’il faut éviter de faire une lecture sélective de cet arrêt. Il est vrai, comme le souligne mon collègue le juge Brown (au par. 56), que la Cour y indique que le tribunal « écarte simplement les demandes frivoles », mais la fin de cette même phrase, où la Cour précise que le tribunal « autorise celles qui satisfont aux exigences relatives au seuil de preuve et au seuil légal prévus à l’art. 1003 » de l’ancien *Code de procédure civile*, RLRQ, c. C-25 (maintenant l’art. 575 *C.p.c.*), ne peut être ignorée

in *Infineon* referred to *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec*, in which it was stated that an application judge must “reject entirely any frivolous or manifestly improper action, and authorize only those in which the facts alleged disclose a good colour of right” (p. 429, cited in *Infineon*, at para. 62 (emphasis added)). Therefore, while a court must of course screen out frivolous or clearly unfounded applications from the outset, the criterion applicable to the condition set out in art. 575(2) *C.C.P.* is separate and, above all, more stringent. At the risk of repeating myself, the burden on the applicant is to show an “arguable case”, which is equivalent to a good colour of right, a *prima facie* case or, in French, “*une apparence sérieuse de droit*” (*Infineon*, at paras. 64–65, citing, among others, *Longueuil (City)*, at para. 23). This is also how my colleague Gascon J. defines the applicable criterion (para. 109).

[208] For an application to establish an “arguable case”, and thus for the conclusions sought to appear to be justified, the application judge must be able to infer the proposed legal syllogism from the facts alleged (see, e.g., *Pharmascience inc. v. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367, at paras. 29 and 35; *Option Consommateurs v. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201, at para. 36 (CanLII); *Union des consommateurs v. Bell Canada*, 2012 QCCA 1287, [2012] R.J.Q. 1243, at para. 88). The legal syllogism must be [TRANSLATION] “clear, complete and rigorous” (S. E. Finn, *L’action collective au Québec* (2016), at p. 173), because even at the authorization stage, “the class action mechanism cannot be used to make up for the absence of one of the constituent elements of the cause of action” (*Bou Malhab*, at para. 52). As Professor Lafond writes, [TRANSLATION] “since legal arguments are not assumed to be correct, they need to be demonstrated in order to show the soundness of the legal syllogism” (Lafond (2006), at p. 132 (emphasis added)). Provencher J. provided an excellent summary of the applicable law in *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394:

[TRANSLATION] The courts have determined that the legal syllogism proposed by an applicant must be clear

(par. 61). À cet égard, l’arrêt *Infineon* renvoie à *Comité régional des usagers des transports en commun de Québec*, où la Cour énonce que le juge d’autorisation « écarte d’emblée tout recours frivole ou manifestement mal fondé et n’autorise que ceux où les faits allégués dévoilent une apparence sérieuse de droit » (p. 429, cité dans *Infineon*, par. 62 (je souligne)). Ainsi, bien que le tribunal doive bien sûr filtrer d’entrée de jeu les demandes frivoles ou manifestement non fondées, le critère applicable à la condition prévue à l’art. 575(2) *C.p.c.* est distinct et, surtout, plus exigeant. Au risque de me répéter, le fardeau du demandeur consiste à démontrer l’existence d’une « cause défendable », ce qui correspond à une apparence sérieuse de droit ou, en anglais, aux expressions « *good colour of right* » et « *prima facie case* » (*Infineon*, par. 64–65, citant notamment *Longueuil (Ville)*, par. 23). C’est également ainsi que mon collègue le juge Gascon définit le critère applicable (par. 109).

[208] Pour qu’une demande présente une « cause défendable », et donc que les conclusions recherchées paraissent justifiées, le juge d’autorisation doit être en mesure d’inférer le syllogisme juridique avancé des faits allégués (voir, p. ex., *Pharmascience inc. c. Option Consommateurs*, 2005 QCCA 437, [2005] R.J.Q. 1367, par. 29 et 35; *Option Consommateurs c. Bell Mobilité*, 2008 QCCA 2201, par. 36 (CanLII); *Union des consommateurs c. Bell Canada*, 2012 QCCA 1287, [2012] R.J.Q. 1243, par. 88). Ce syllogisme juridique doit être « clair, complet et rigoureux » (S. E. Finn, *L’action collective au Québec* (2016), p. 173). En effet, même à l’étape de l’autorisation, « on ne peut s’autoriser du mécanisme du recours collectif pour suppléer à l’absence d’un des éléments constitutifs du droit d’action » (*Bou Malhab*, par. 52). Comme l’écrit le professeur Lafond, « puisque l’argumentation juridique n’est pas tenue pour exacte, elle doit faire l’objet d’une démonstration, afin de mettre au jour la justesse du syllogisme juridique » (Lafond (2006), p. 132 (je souligne)). À cet égard, le juge Provencher résume parfaitement le droit applicable dans *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394 :

Les tribunaux ont déterminé que le syllogisme juridique proposé par un requérant doit apparaître clairement,

and must not involve vague possibilities, inferences or assumptions. It must constitute rigorous deductive reasoning that presupposes no implied extraneous proposition. [Emphasis added; para. 31 (CanLII).]

[209] Consideration of the legal syllogism sometimes requires the court to decide a pure question of law at the authorization stage (*Trudel v. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413, at paras. 2-3 (CanLII); *Toure v. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577, at para. 42 (CanLII); *Lambert v. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433, at para. 12 (CanLII); *Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech v. Tsang*, 2016 QCCA 1923, at para. 33 (CanLII); *Fortier v. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195, at paras. 89-91 (CanLII); for an example, see also *Infineon*, at paras. 107-17). Where such a question can be decided without weighing the evidence and where the outcome of the case depends on it, I believe that it is very much in the interests of justice — and consistent with the guiding principle of proportionality — for the court to deal with the question at the authorization stage. Otherwise, it would be necessary to wait for an exception to dismiss to be raised on the merits after the class action is authorized, which would result in a needless waste of resources and effort, both for the parties and for the judicial system (see Finn, *L'action collective au Québec*, at p. 170). This is in fact the reason for which, in the instant case, the Court is ruling on the interpretation of art. 2926.1 *C.C.Q.* at this stage.

[210] In assessing the legal syllogism in light of the facts alleged, the application judge must refrain from weighing the evidence and thereby intruding into the sphere of the trial judge (*Infineon*, at para. 68). The facts alleged are, in principle, assumed to be true as long as they are sufficiently specific and concrete to make it possible for the defendants to know the allegations against them and for the court to assess the quality of the legal syllogism (see *Infineon*, at para. 67; *Toure*, at para. 38; *Sibiga v. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299, at para. 52 (CanLII)). However, facts that are clearly contradicted by reliable evidence cannot be assumed to be true (*Bell Mobilité*, at para. 38; *Charles v. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716, at para. 43 (CanLII); Finn, *Class Actions in Québec: Notes for Non-Residents*, at p. 21).

sans vague possibilité, inférence ou hypothèse. Il doit constituer un raisonnement déductif rigoureux, qui ne suppose aucune proposition étrangère sous-entendue. [Je souligne; par. 31 (CanLII).]

[209] L'examen du syllogisme juridique oblige parfois le tribunal à trancher une pure question de droit dès l'étape de l'autorisation (*Trudel c. Banque Toronto-Dominion*, 2007 QCCA 413, par. 2-3 (CanLII); *Toure c. Brault & Martineau inc.*, 2014 QCCA 1577, par. 42 (CanLII); *Lambert c. Whirlpool Canada, l.p.*, 2015 QCCA 433, par. 12 (CanLII); *Groupe d'action d'investisseurs dans Biosyntech c. Tsang*, 2016 QCCA 1923, par. 33 (CanLII); *Fortier c. Meubles Léon ltée*, 2014 QCCA 195, par. 89-91 (CanLII); en guise d'exemple, voir aussi *Infineon*, par. 107-117). Lorsque répondre à une telle question ne requiert aucune appréciation de la preuve et que le sort du litige en dépend, il me semble tout à fait dans l'intérêt de la justice — et conforme au principe directeur de la proportionnalité — que le tribunal s'en saisisse dès l'étape de l'autorisation. Dans le cas contraire, il faudrait attendre qu'un moyen d'irrecevabilité soit exercé au fond, après l'autorisation, ce qui entraînerait un gaspillage inutile de ressources et d'efforts, tant pour les parties que pour l'appareil judiciaire (voir Finn, *L'action collective au Québec*, p. 170). C'est d'ailleurs ce qui justifie, en l'espèce, que la Cour se prononce à ce stade sur l'interprétation de l'art. 2926.1 *C.c.Q.*

[210] En évaluant le syllogisme juridique à la lumière des faits allégués, le juge d'autorisation doit s'abstenir d'apprécier la preuve et, par le fait même, de s'immiscer dans le domaine du juge du procès (*Infineon*, par. 68). Les faits allégués sont en principe tenus pour avérés, à condition d'être suffisamment précis et concrets pour permettre aux parties défenderesses de savoir ce qu'on leur reproche et au tribunal d'apprécier la qualité du syllogisme juridique (voir *Infineon*, par. 67; *Toure*, par. 38; *Sibiga c. Fido Solutions inc.*, 2016 QCCA 1299, par. 52 (CanLII)). Des faits clairement contredits par une preuve fiable ne sauraient toutefois être tenus pour avérés (*Bell Mobilité*, par. 38; *Charles c. Boiron Canada inc.*, 2016 QCCA 1716, par. 43 (CanLII); Finn, *Class Actions in Québec : Notes for Non-Residents*, p. 21).

[211] Moreover, vague, general or imprecise allegations — as well as mere statements of a legal nature, opinions or assumptions — cannot suffice to establish an “arguable case” (*Infineon*, at paras. 67 and 127; *Bell Mobilité*, at paras. 37-38; Finn, *Class Actions in Québec: Notes for Non-Residents*, at p. 21). As this Court stated in *Infineon*, “mere assertions are insufficient without some form of factual underpinning” (para. 134). It is true that the evidence adduced at the authorization stage can sometimes compensate for a *lack of precision* in the facts alleged, but no evidence can cure the *absence* of specific factual allegations regarding an essential element of the cause of action. In this regard, to the extent that my colleague Brown J.’s reasons suggest that the evidence adduced could, on its own, establish an arguable case even though the application for authorization contains only very vague, general and imprecise allegations, I disagree. The actual wording of art. 575(2) *C.C.P.* indicates that authorization must be based on the “facts alleged”. This means that the applicant cannot simply make generic assertions like “the respondent committed a fault that caused an injury”, adduce some evidence and then leave it to the judge to sift through the evidence to find the elements required to establish an arguable case.

[212] In addition, the application judge should not rely on mere speculation to make up for the shortcomings of a poorly crafted application. I agree with my colleague Gascon J. that where allegations are vague, general or imprecise, “a judge can neither presume the existence of something that they do not contain nor infer something that could have been included in them” (para. 186). In my view, it is not the application judge’s role to [TRANSLATION] “read between the lines” of the pleading, as Bich J.A. put it in *Asselin v. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673, at para. 33 (CanLII). The judge should unquestionably avoid an overly strict and literal reading of the application, but should nonetheless confine himself or herself to the facts actually alleged in the application, without trying to complete them (see Finn, *Class Actions in Québec: Notes for Non-Residents*, at p. 86; see also *Sofio*,

[211] De plus, des allégations vagues, générales ou imprécises — tout comme de simples énoncés de nature juridique, des opinions ou des hypothèses — ne peuvent suffire à démontrer l’existence d’une « cause défendable » (*Infineon*, par. 67 et 127; *Bell Mobilité*, par. 37-38; Finn, *Class Actions in Québec : Notes for Non-Residents*, p. 21). Comme l’a dit la Cour dans *Infineon*, « de simples affirmations sont insuffisantes sans quelque forme d’assise factuelle » (par. 134). Il est vrai que la preuve présentée à l’étape de l’autorisation peut parfois suppléer au *manque de précision* des faits allégués, mais aucune preuve ne peut remédier à l’*absence* d’allégations factuelles spécifiques quant à un élément essentiel de la cause d’action. À cet égard, je suis en désaccord avec mon collègue le juge Brown dans la mesure où ses motifs laissent entendre que la preuve présentée pourrait en elle-même démontrer l’existence d’une cause défendable, et ce, alors que la demande d’autorisation ne contient que des allégations des plus vagues, générales et imprécises. Selon les termes mêmes de l’art. 575(2) *C.p.c.*, l’autorisation doit reposer sur les « faits allégués ». Le demandeur ne peut donc se contenter de formuler des affirmations génériques telles que « le défendeur a commis une faute ayant causé un préjudice », de présenter quelques éléments de preuve et de laisser au juge la tâche de fouiller lui-même dans cette preuve afin d’y trouver les éléments nécessaires démontrant l’existence d’une cause défendable.

[212] Qui plus est, le juge d’autorisation ne devrait pas s’appuyer sur de simples conjectures pour combler les lacunes d’une demande mal ficelée. Je suis d’accord avec mon collègue le juge Gascon pour dire que des allégations vagues, générales ou imprécises « ne permettent pas aux juges de présumer l’existence de ce qui ne s’y trouve pas, pas plus que d’inférer ce qui aurait pu y avoir été écrit » (par. 186). À mon avis, il n’appartient pas au juge d’autorisation de « lire entre les lignes » de la procédure, pour reprendre la formule de la juge Bich dans *Asselin c. Desjardins Cabinet de services financiers inc.*, 2017 QCCA 1673, par. 33 (CanLII). Sans conteste, le juge doit éviter de faire une lecture excessivement rigoureuse et littérale de la demande, mais il doit néanmoins s’en tenir aux faits qui y sont effectivement allégués, sans chercher à les compléter (voir Finn, *Class Actions in Québec : Notes for Non-Residents*,

at para. 25). In saying this, I am not, of course, expressing any opinion on the merits of the decision in *Asselin*, which is still the subject of an application for leave to appeal to this Court.

[213] I will conclude on the interpretation of art. 575(2) *C.C.P.* simply by adding that — contrary to what is suggested by the Court of Appeal's reasons — the applicable criterion for determining whether the condition has been met does not vary depending on the specific context of the case (see paras. 18, 48, 52 and 92 (CanLII)). In each case, the facts alleged must disclose an arguable case that rests on a clear, complete and rigorous legal syllogism. At most, the application judge must be mindful of the evidentiary difficulties that some cases present at the authorization stage, that is, prior to pre-trial examinations and the disclosure of evidence.

B. *Absence of an Arguable Case Against Province Canadienne*

[214] With all due respect for my colleagues' contrary view, I fail to see how the application judge's assessment of the sufficiency of the facts alleged (art. 575(2) *C.C.P.*) was "clearly wrong" in relation to Province canadienne. On the basis of the application and supporting exhibits, it was certainly open to the judge to conclude, as he did, that the facts alleged disclosed no cause of action — no legal relationship — between J.J. and Province canadienne. This is, in fact, the inevitable conclusion, unless of course one "presume[s] the existence of something that they do not contain" or "infer[s] something that could have been included in them", as my colleague Gascon J. states in relation to the Oratory (para. 186). In my view, the Court of Appeal erred in reversing the application judge's decision and in trying itself to remedy, on the basis of pure speculation, the obvious shortcomings of the application for authorization.

[215] The application judge began by properly noting that [TRANSLATION] "[i]t is a basic rule that a person instituting an action must sue the right person in order to have any hope of success" (para. 88). He

p. 86; voir aussi *Sofio*, par. 25). En faisant ce commentaire, il va de soi que je n'exprime aucune opinion sur le bien-fondé de la décision *Asselin*, laquelle fait encore l'objet d'une demande d'autorisation d'appel devant notre Cour.

[213] Je conclurai sur l'interprétation de l'art. 575(2) *C.p.c.* en ajoutant simplement que — contrairement à ce que suggèrent les motifs de la Cour d'appel — le critère applicable permettant de déterminer si la condition a été remplie ne varie pas en fonction du contexte particulier de l'affaire (voir par. 18, 48, 52 et 92 (CanLII)). Dans tous les cas, les faits allégués doivent révéler une cause défendable reposant sur un syllogisme juridique clair, complet et rigoureux. Tout au plus, le juge d'autorisation doit se montrer sensible aux difficultés de preuve que soulèvent certaines affaires à l'étape de l'autorisation, c'est-à-dire avant la tenue d'interrogatoires préalables et la communication d'éléments de preuve.

B. *L'absence d'une cause défendable à l'encontre de la Province canadienne*

[214] Avec égards pour l'opinion contraire formulée par mes collègues, je ne vois pas en quoi l'appréciation par le juge d'autorisation de la suffisance des faits allégués (art. 575(2) *C.p.c.*) était « manifestement non fondée » en ce qui concerne la Province canadienne. À la lecture de la demande et des pièces à son soutien, le juge pouvait certainement conclure, comme il l'a fait, que les faits allégués ne révèlent aucune cause d'action — aucun lien de droit — entre J.J. et la Province canadienne. En fait, c'est la conclusion qui s'impose, à moins bien sûr de « présumer l'existence de ce qui ne s'y trouve pas » ou « d'inférer ce qui aurait pu y avoir été écrit » pour citer la formule que mon collègue le juge Gascon emploie à l'égard de l'Oratoire (par. 186). À mon avis, la Cour d'appel a fait erreur en infirmant la décision du juge d'autorisation et en cherchant à combler elle-même, sur la base de pures conjectures, les lacunes évidentes de la demande d'autorisation.

[215] Le juge d'autorisation a d'abord noté avec justesse que « [p]our espérer obtenir gain de cause [. . .], une règle de base impose à celui qui intente le recours de s'assurer de poursuivre la bonne personne »

then found that the respondent had not shown that his application complied with this principle and that, as a result, the conclusions sought against Province canadienne did not appear to be justified (paras. 89-98). The application judge's conclusions regarding the absence of a legal relationship were based not on an improper assessment of the probative value of the exhibits filed, but rather on the insufficiency of the facts alleged and on reliable, uncontradicted evidence adduced by the respondent himself. In my view, there was no error in the judge's approach or reasoning, at least on this point.

[216] The respondent's allegations against Province canadienne relate to events that date back to the 1950s. Specifically, J.J. alleges that two members of Province canadienne aggressed him repeatedly between 1951 and 1955, while he was a student at the Notre-Dame-des-Neiges school and an altar boy at the Oratory. As well, the list of potential victims filed by the respondent refers to sexual aggressions that allegedly occurred in the 1940s. According to the allegations, Province canadienne was aware at the time that some of its members were committing such acts and knowingly ignored them and covered them up.

[217] But as the application judge noted, the evidence adduced by the respondent himself clearly establishes that Province canadienne, as a distinct legal person, did not exist at the time of the alleged events. It was constituted on January 1, 2008 under the *Religious Corporations Act*, CQLR, c. C-71 ("*R.C.A.*"), and has not been amalgamated or continued. These uncontested facts appear in the information statement for a legal person found in the enterprise register, to which the application for authorization refers directly (para. 3.1). The incidents related to J.J.'s personal action — the only ones relevant to establishing an arguable case under art. 575(2) *C.C.P.* — therefore allegedly occurred half a century before Province canadienne was constituted. What is more, J.J.'s two alleged aggressors died in 2001 and 2004 and thus were never members of Province canadienne. Finally, the list of potential victims refers to incidents that allegedly occurred no later than the 1980s.

(par. 88). Il a par la suite conclu que l'intimé n'avait pas démontré que sa demande respectait ce principe et que, de ce fait, les conclusions recherchées à l'encontre de la Province canadienne ne paraissent pas justifiées (par. 89-98). Les conclusions du juge d'autorisation quant à l'absence de lien de droit ne reposent pas sur une appréciation inappropriée de la valeur probante des pièces au dossier, mais sur l'insuffisance des faits allégués et sur une preuve fiable, non contredite, et présentée par l'intimé lui-même. À mon avis, la démarche et le raisonnement du juge ne sont entachés, du moins sur ce point, d'aucune erreur.

[216] L'intimé reproche à la Province canadienne des faits qui remonteraient aux années 50. De façon plus particulière, J.J. allègue que deux membres de la Province canadienne l'ont agressé à répétition alors qu'il fréquentait l'école Notre-Dame-des-Neiges et qu'il était servant de messe à l'Oratoire, entre 1951 et 1955. Par ailleurs, la liste de victimes potentielles produite par l'intimé fait état d'agressions à caractère sexuel qui seraient survenues dans les années 40. Selon les allégations, la Province canadienne avait connaissance à l'époque que certains de ses membres commettaient de tels actes, et les aurait sciemment ignorés et camouflés.

[217] Or, comme l'a fait remarquer le juge d'autorisation, la preuve présentée par l'intimé lui-même établit clairement que la Province canadienne, en tant que personne morale distincte, n'existait pas au moment des faits allégués. La Province canadienne a été constituée le 1^{er} janvier 2008 en vertu de la *Loi sur les corporations religieuses*, RLRQ, c. C-71 (« *L.c.r.* »), et n'a fait l'objet d'aucune fusion ou continuation. Ces faits non contestés figurent à l'état des renseignements sur une personne morale au registre des entreprises, auquel réfère directement la demande d'autorisation (par. 3.1). Les événements qui se rapportent à l'action personnelle de J.J. — les seuls qui sont pertinents pour établir l'existence d'une cause défendable au sens de l'art. 575(2) *C.p.c.* — seraient donc survenus un demi-siècle avant la constitution de la Province canadienne. De plus, les deux agresseurs allégués de J.J. sont décédés en 2001 et 2004, et n'ont donc jamais été membres de la Province canadienne. Enfin, la liste des victimes potentielles renvoie à des événements qui seraient survenus au plus tard dans les années 80.

[218] Even if the facts are assumed to be true and the evidence adduced is considered, the application for authorization does not indicate the basis on which Province canadienne could be liable — whether for its own fault or for that of another person — for acts or omissions that occurred before it was constituted. The legal syllogism is flawed or clearly incomplete, if not absent. There are two possibilities: either J.J. sued the wrong defendant, or he failed to allege certain facts that were essential to establishing the basis for his cause of action. In either case, the application judge had no choice but to conclude, as he did, that the respondent had not met his burden of demonstrating an arguable case under art. 575(2) *C.C.P.*

[219] On this point, the Court of Appeal's decision does not show that the application judge's assessment was clearly wrong; quite the contrary. The Court of Appeal justified its intervention by stating that, even though Province canadienne was constituted in 2008, it was merely the instrument of a religious community that had itself existed at the time of the alleged acts (paras. 72-73). The Court of Appeal assumed that, at that time, this community had acted through *another* legal person, Corporation Jean-Brillant, which had been constituted on May 10, 1947 (para. 73). Essentially, the Court of Appeal conflated a religious community having no juridical personality with two distinct legal persons, Province canadienne and Corporation Jean-Brillant. It seems to have assumed that, from a legal standpoint, they were a single entity, without regard for the applicable rules concerning legal persons. Thus, in 2008, the officers of the religious community purportedly [TRANSLATION] “decided on a *de facto* basis to abandon Corporation Jean-Brillant and to be constituted under the name Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix” (para. 75). According to the Court of Appeal, that decision to [TRANSLATION] “do *business* using a different legal personality from the one that had served as its flagship until then” could not make the “delictual nature of its fault” cease to exist (para. 72 (emphasis in original)). In my view, these mere speculative statements cannot, on their own, establish the basis for a cause

[218] Même en tenant les faits pour avérés et en prenant en compte la preuve présentée, la demande d'autorisation ne fait pas voir à quel titre la Province canadienne pourrait être responsable — soit pour sa propre faute soit pour celle d'autrui — d'actes ou d'omissions antérieurs à sa constitution. Le syllogisme juridique est vicié ou encore manifestement incomplet, sinon absent. De deux choses l'une : ou bien J.J. a poursuivi la mauvaise partie défenderesse, ou bien il a omis d'alléguer certains faits essentiels pour établir le fondement de sa cause d'action. Dans les deux cas, le juge d'autorisation n'avait d'autre choix que de conclure, comme il l'a fait, que l'intimé ne s'est pas acquitté du fardeau qui lui incombait de démontrer l'existence d'une cause défendable au sens de l'art. 575(2) *C.p.c.*

[219] Sur ce point, la décision de la Cour d'appel ne démontre nullement que l'appréciation du juge d'autorisation était manifestement non fondée, bien au contraire. La Cour d'appel a justifié son intervention en affirmant que, bien que constituée en 2008, la Province canadienne n'est que l'instrument d'une communauté religieuse qui, elle, existait à l'époque des gestes reprochés (par. 72-73). La Cour d'appel tient pour acquis que cette communauté agissait alors par l'entremise d'une *autre* personne morale, la Corporation Jean-Brillant, dont la constitution remonte au 10 mai 1947 (par. 73). Somme toute, la Cour d'appel fait l'amalgame entre, d'une part, une communauté religieuse sans personnalité juridique et, d'autre part, deux personnes morales distinctes, la Province canadienne et la Corporation Jean-Brillant. La Cour d'appel semble présumer qu'il s'agit, sur le plan juridique, d'une seule et même entité, et ce, sans égard aux règles applicables en ce qui a trait aux personnes morales. Ainsi, les dirigeants de la communauté religieuse auraient, en 2008, « décidé *de facto* d'abandonner La Corporation Jean-Brillant pour se constituer sous le nom de La Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix » (par. 75). Selon la Cour d'appel, cette décision de « faire *affaire* sous le couvert d'une personnalité morale différente de celle qui lui avait jusque-là servi de vaisseau amiral » ne peut faire disparaître la « nature délictuelle de sa faute » (par. 72 (en italique dans l'original)). Je suis d'avis que ces simples affirmations relevant de l'hypothèse ne permettent pas à elles seules d'établir

of action against Province canadienne, even at the authorization stage.

[220] To begin with, Province canadienne is a *legal person*. As a result, the *C.C.Q.* recognizes it as possessing a distinct juridical personality, including in relation to its members (arts. 298 and 309), and as having its own patrimony (art. 302). The *R.C.A.* sets out the rules applicable to the constitution and operation of a religious corporation and states that Part III of the *Companies Act*, CQLR, c. C-38, also applies, with the necessary modifications, to such a corporation. The information statement in the enterprise register indicates that the objects of Province canadienne are to organize, administer and maintain a religious congregation, which are the objects referred to in s. 2 of the *R.C.A.* In s. 1 of that statute, the word “congregation” is defined as a group of religious who are members of a religious community.

[221] Further, the fact that Province canadienne has a religious mission does not allow its juridical personality to be disregarded. I acknowledge that the evidence tends to show that Province canadienne is one of the legal vehicles of a religious community, the Holy Cross community, and that the history of that community dates back to well before 2008 (see, e.g., the report broadcast on the *Enquête* program and the *Act to incorporate “St. Joseph’s Oratory of Mount Royal”*, S.Q. 1916, c. 90, which refers to the “Congregation of the Holy Cross”). However, such a connection to the Holy Cross community would not make Province canadienne liable *per se* for acts and omissions committed before it was constituted by members of that community or by other legal entities that may have been connected to that community. In addition, s. 16 of the *R.C.A.* specifically establishes a continuance mechanism by which a religious corporation can succeed a corporation that has been dissolved and thus become seized with that corporation’s rights, property and obligations. Section 8 of the *R.C.A.* also refers to the amalgamation provisions of the *Companies Act*, which provide for the transfer of debts, contracts, liabilities and duties to a new amalgamated entity (s. 18(6)). Finally,

le fondement d’une cause d’action à l’encontre de la Province canadienne, et ce, même au stade de l’autorisation.

[220] D’abord, la Province canadienne est une *personne morale*. À ce titre, le *C.c.Q.* lui reconnaît une personnalité juridique distincte, y compris vis-à-vis ses membres (art. 298 et 309), ainsi qu’un patrimoine qui lui est propre (art. 302). La *L.c.r.* prévoit les règles applicables à la constitution et au fonctionnement d’une corporation religieuse, et précise que la partie III de la *Loi sur les compagnies*, RLRQ, c. C-38, s’applique également à cette corporation, avec les adaptations nécessaires. L’état des renseignements figurant au registre des entreprises indique que la Province canadienne a pour objets d’organiser, d’administrer et de maintenir une congrégation religieuse, ce qui correspond aux objets mentionnés à l’art. 2 de la *L.c.r.* À l’article 1 de cette loi, le mot « congrégation » est défini comme étant un ensemble de religieux faisant partie d’une communauté religieuse.

[221] Ensuite, la mission religieuse de la Province canadienne ne permet pas de faire abstraction de sa personnalité juridique. Je reconnais que la preuve tend à démontrer que la Province canadienne constitue l’un des véhicules juridiques d’une communauté religieuse, celle de Sainte-Croix, et que l’histoire de cette communauté commence bien avant 2008 (voir, p. ex., le reportage de l’émission *Enquête* et la *Loi constituant en corporation l’Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, S.Q. 1916, c. 90, laquelle mentionne la « congrégation de Sainte-Croix »). Un tel lien avec la communauté de Sainte-Croix ne rendrait cependant pas la Province canadienne responsable en soi des actes et omissions commis antérieurement à sa constitution par des membres de cette communauté, ou par d’autres entités juridiques qui pourraient avoir été liées à celle-ci. L’article 16 *L.c.r.* établit d’ailleurs expressément un mécanisme de continuation en vertu duquel une corporation religieuse peut succéder à une corporation qui fait l’objet d’une dissolution et ainsi devenir responsable des droits, biens et obligations de cette dernière. L’article 8 *L.c.r.* renvoie aussi aux dispositions sur les fusions de la *Loi sur les compagnies*, lesquelles prévoient le transfert des dettes et obligations à une nouvelle entité fusionnée

s. 2 of the *R.C.A.* contemplates the possibility that a single religious community will constitute a number of distinct and autonomous corporations for various purposes, without the corporations having the same juridical personality or the same patrimony (see, by analogy, *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, at para. 37).

[222] The application for authorization contains no allegation from which it might be inferred that Province canadienne is the product of a continuance or of an amalgamation with an entity that could itself be liable for the acts or omissions alleged against Province canadienne by the respondent. In fact, as I have mentioned, there is reliable, uncontested evidence that clearly suggests the contrary. To sum up, the mere fact that Province canadienne was constituted under the *R.C.A.* — as opposed, for example, to the *Business Corporations Act*, CQLR, c. S-31.1 — does not make it responsible for the debts, contracts, liabilities and duties of other entities that may have been connected to the Holy Cross religious community in the past. On this point, I disagree with Brown J. insofar as he suggests that the juridical personality of religious corporations differs in nature from that of legal persons with secular purposes (para. 51).

[223] As for the Court of Appeal's statement that the Holy Cross religious community decided [TRANSLATION] "on a *de facto* basis to abandon" Corporation Jean-Brillant (para. 75), this is merely an assumption that has no basis whatsoever in the facts alleged in the application or, for that matter, in the exhibits filed in support of it. I note that the application for authorization says practically nothing about the appellants' corporate identity — apart from three very general statements (paras. 3.1-3.3) — and nothing at all about their possible connections with other entities. This is surprising and, in my view, illustrates the shortcomings of the proposed class action. By way of comparison, the amended application for authorization in *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, another case dealing with sexual aggression allegations involving religious institutions, contained 25 detailed allegations concerning the corporate history of the community concerned.

(art. 18(6)). Enfin, l'art. 2 *L.c.r.* envisage la possibilité qu'une même communauté religieuse puisse constituer, à différentes fins, diverses corporations distinctes et autonomes, sans pour autant que ces corporations partagent la même personnalité juridique et le même patrimoine (voir, par analogie, *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, par. 37).

[222] La demande d'autorisation ne contient aucune allégation permettant d'inférer que la Province canadienne serait issue d'une continuation ou d'une fusion avec une entité qui, elle, pourrait être responsable des actes ou omissions que l'intimé lui reproche. De fait, comme je l'ai mentionné précédemment, une preuve fiable et non contestée indique clairement le contraire. En somme, le simple fait que la Province canadienne ait été constituée en vertu de la *L.c.r.* — plutôt, par exemple, qu'en vertu de la *Loi sur les sociétés par actions*, RLRQ, c. S-31.1 — ne la rend pas responsable des dettes et obligations d'autres entités qui pourraient avoir été liées par le passé à la communauté religieuse de Sainte-Croix. À cet égard, je suis en désaccord avec le juge Brown dans la mesure où ce dernier suggère que la personnalité juridique des corporations religieuses diffère en nature de celle des personnes morales qui poursuivent des fins séculières (par. 51).

[223] Quant à l'affirmation de la Cour d'appel selon laquelle la communauté religieuse de Sainte-Croix aurait décidé « *de facto* d'abandonner » la Corporation Jean-Brillant (par. 75), il ne s'agit que d'une hypothèse que n'appuient aucunement les faits allégués dans la demande, ni d'ailleurs les pièces produites au soutien de celle-ci. Je note que la demande d'autorisation ne dit pratiquement rien au sujet de l'identité corporative des appelants — si ce n'est trois énoncés des plus généraux (par. 3.1-3.3) — et absolument rien au sujet de leurs liens potentiels avec d'autres entités. Cela surprend et illustre, selon moi, les lacunes de l'action collective proposée. En guise de comparaison, la demande d'autorisation modifiée dans le dossier *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, une autre affaire portant sur des allégations d'agressions à caractère sexuel impliquant des institutions religieuses, comprenait 25 allégations détaillées sur l'historique corporatif de la communauté en cause.

[224] In the present case, the application itself states nothing about Corporation Jean-Brillant and obviously includes no factual allegations concerning its corporate history and its connections with Province canadienne. The only references to Corporation Jean-Brillant in the record are found in an information statement from the enterprise register. That document indicates that Corporation Jean-Brillant was constituted in 1947, that its purposes are religion and teaching, that it used the name “Les Frères de Sainte-Croix” until January 7, 2008 and that it still existed when the application for authorization was filed in November 2013. Moreover, on September 3, 2014, it had the same address and some of the same directors as Province canadienne. As a whole, this evidence undeniably suggests that the two corporations are connected not only with each other, but also more broadly with the Holy Cross religious community. However, there is nothing to indicate that the religious community abandoned Corporation Jean-Brillant and that all that remains of that corporation is an empty shell. In this respect, the Court of Appeal’s reasoning does not involve “more than mere assumptions and speculation”, as my colleague Gascon J. puts it (para. 170).

[225] What is more, even if it is assumed that Province canadienne and Corporation Jean-Brillant were in fact alter egos — which would presuppose that one had no “separate directing mind”, to the point of being the “puppet” of the other — this alone would be insufficient to disregard their distinct juridical personalities and treat them as a single person (P. Martel, in collaboration with G. A. Lebel and L. Martel, *La corporation sans but lucratif au Québec* (loose-leaf), at pp. 3-24 and 3-25). In this sense, the fact that the two corporations may have been constituted by the same members or by the same religious community would not in itself be of any legal consequence. The same is true of the “abandonment” of one in favour of the other. Moreover, contrary to what Brown J.’s reasons suggest, the number of employees or establishments of these corporations would not in itself demonstrate abandonment (para. 2). Paul Martel accurately summarizes

[224] En l’espèce, la demande elle-même ne dit mot de la Corporation Jean-Brillant, et ne comporte évidemment aucune allégation de fait concernant son historique corporatif et ses liens avec la Province canadienne. Les seules mentions au dossier se rapportant à la Corporation Jean-Brillant proviennent d’un état des renseignements figurant au registre des entreprises. Ce document nous apprend que la Corporation Jean-Brillant a été constituée en 1947, qu’elle a pour fins la religion et l’enseignement, qu’elle a utilisé le nom « Les Frères de Sainte-Croix » jusqu’au 7 janvier 2008 et qu’elle existait toujours au moment où la demande d’autorisation a été présentée, en novembre 2013. De plus, en date du 3 septembre 2014, la Corporation Jean-Brillant partageait la même adresse que la Province canadienne, de même que certains administrateurs. Ensemble, ces éléments suggèrent indéniablement que les deux corporations entretiennent des liens, non seulement entre elles, mais aussi, plus largement, avec la communauté religieuse de Sainte-Croix. Cependant, rien n’indique que la communauté religieuse a délaissé la Corporation Jean-Brillant et qu’il ne reste plus de celle-ci qu’une coquille vide. Ici, le raisonnement de la Cour d’appel ne va pas « au-delà de simples suppositions ou de spéculations », pour reprendre l’expression de mon collègue le juge Gascon (par. 170).

[225] Qui plus est, même en présumant que la Province canadienne et la Corporation Jean-Brillant étaient en fait des alter ego — ce qui supposerait que l’une n’a aucune « identité pensante distincte », à tel point qu’elle n’est que la « marionnette » de l’autre — ce simple fait serait insuffisant, en lui-même, pour faire abstraction de leur personnalité juridique distincte et les traiter comme une seule et même personne (P. Martel, avec la collaboration de G. A. Lebel et L. Martel, *La corporation sans but lucratif au Québec* (feuilles mobiles), p. 3-24 et 3-25). En ce sens, le fait que les deux corporations puissent être constituées par les mêmes membres ou encore par la même communauté religieuse n’aurait en soi aucune incidence juridique. Il en est de même de l’« abandon » de l’une au profit de l’autre. D’ailleurs, contrairement à ce que suggèrent les motifs du juge Brown, le nombre d’employés ou d’établissements de ces corporations ne démontrerait pas en lui-même

the exceptional circumstances in which the corporate veil can be lifted under art. 317 *C.C.Q.*:

[TRANSLATION] Article 317 [*C.C.Q.*] states that the fraud, abuse of right or contravention of public order must be “dissembled” by the juridical personality of the legal person, which involves an element of secrecy, concealment, scheming or manipulation by the person or persons wishing to invoke that personality.

(*La corporation sans but lucratif au Québec*, at p. 3-24)

Nothing is wrong in and of itself with a corporation being an *alter ego*. The corporate veil may be lifted only when the *alter ego* is used for the prohibited purposes set out in article 317. Case law confirms that, in the absence of fraud, the identity of a corporation, even as an *alter ego*, will be respected.

(*Business Corporations in Canada: Legal and Practical Aspects* (loose-leaf), at pp. 1-97 and 1-98; see also, for example, *Domaine de l'Orée des bois La Plaine inc. v. Garon*, 2012 QCCA 269, at para. 9 (CanLII); *Lanoué v. Brasserie Labatt ltée*, 1999 CanLII 13784 (Que. C.A.), at pp. 9-12; *Coutu v. Québec (Commission des droits de la personne)*, 1998 CanLII 13100 (C.A.), at pp. 14-18.)

[226] In this regard, I cannot agree with my colleague Gascon J. that “[a]t no time” did the Court of Appeal suggest “that lifting the corporate veil is justified or necessary in the instant case” (para. 162). In my view, this is precisely what it suggested by stating that the religious community’s decision to [TRANSLATION] “do *business* using a different legal personality” could not make its fault “cease to exist”. It goes without saying that the fault does not cease to exist. But for the liability of one legal entity to be imputed to another, their juridical personalities must in fact be disregarded.

[227] In the case at bar, however, J.J. is simply not alleging any fact relating to fraud, abuse of right or contravention of public order that could possibly justify disregarding or ignoring Province canadienne’s

un abandon (par. 2). L’auteur Paul Martel résume bien les circonstances exceptionnelles qui permettent la levée du « voile corporatif » en vertu de l’art. 317 *C.c.Q.* :

Il faut, précise l’article 317 [*C.c.Q.*], que la fraude, l’abus de droit ou la contravention à l’ordre public soit « masquée » par la personnalité juridique de la personne morale, ce qui implique un élément de cachotterie, de dissimulation, de manigance ou de manipulation de la part de la ou des personnes qui veulent invoquer cette personnalité.

(*La corporation sans but lucratif au Québec*, p. 3-24)

Il n’y a en soi rien de mal à ce qu’une société soit un *alter ego*. Ce n’est que si elle est utilisée aux fins répréhensibles énoncées à l’article 317 que le « voile corporatif » peut être soulevé. La jurisprudence est à l’effet qu’en l’absence de fraude, l’identité corporative d’une société, même *alter ego*, sera respectée.

(*La société par actions au Québec*, vol. 1, *Les aspects juridiques* (feuilles mobiles), par. 1-290; voir aussi, p. ex., *Domaine de l'Orée des bois La Plaine inc. c. Garon*, 2012 QCCA 269, par. 9 (CanLII); *Lanoué c. Brasserie Labatt ltée*, 1999 CanLII 13784 (C.A. Qc), p. 9-12; *Coutu c. Québec (Commission des droits de la personne)*, 1998 CanLII 13100 (C.A.), p. 14-18.)

[226] À ce chapitre, je ne puis souscrire aux propos de mon collègue le juge Gascon lorsqu’il écrit que la Cour d’appel ne suggère « à aucun moment que la levée du voile de la personnalité juridique est justifiée ou nécessaire en l’espèce » (par. 162). À mon sens, c’est précisément ce qu’elle laisse entendre en affirmant que la décision de la communauté religieuse de « faire *affaire* sous le couvert d’une personnalité morale différente » ne peut faire « disparaître » sa faute. Que la faute ne disparaisse pas, cela va de soi. Mais pour imputer la responsabilité d’une entité juridique à une autre, il faut effectivement faire abstraction de leur personnalité juridique.

[227] Or, en l’espèce, J.J. n’allègue tout simplement aucun fait se rapportant à la fraude, à l’abus de droit ou à la contravention à l’ordre public, qui pourrait éventuellement justifier d’écarter ou d’ignorer

juridical personality in this way and conflating its patrimony with that of other entities that may be connected with the Holy Cross religious community, including Corporation Jean-Brillant. Even if it is assumed that the evidence adduced at the authorization stage can in principle compensate for the absence of allegations, which it obviously cannot, the exhibits filed in the instant case do not support such a legal syllogism based on the lifting of the corporate veil.

[228] I would also note that it is by no means clear that the respondent could have relied on art. 317 *C.C.Q.* to establish a cause of action against Province canadienne, even if his pleading is assumed to contain allegations of fraud, abuse of right or contravention of public order. Article 317 *C.C.Q.* is not an independent source of civil liability. According to one interpretation, this provision simply serves to preserve the legal relationship with the persons that are truly liable when they try to evade liability by hiding behind the corporate veil of a legal person (see, e.g., Martel, *Business Corporations in Canada*, at pp. 1-85 and 1-86; R. Crête and S. Rousseau, *Droit des sociétés par actions* (3rd ed. 2011), at paras. 244-46; J. Turgeon, “Le *Code civil du Québec*, les personnes morales, l’article 317 *C.c.Q.* et la levée de l’immunité des administrateurs, des dirigeants et des actionnaires” (2005), 65 *R. du B.* 115, at pp. 139-43). In the case at bar, however, Province canadienne could not have taken part in the alleged acts and omissions and, for this reason, be liable for them, given that it did not exist at the relevant time. But there is no need for me to make a definitive ruling on the scope of art. 317 *C.C.Q.* in light of my conclusion that the facts alleged in the application clearly do not meet the requirements of that article and therefore cannot provide any basis for relying on it.

[229] Before concluding on this point, I will make one last comment regarding the Court of Appeal’s statement that the juridical personality of Province canadienne raises only a [TRANSLATION] “potential enforcement problem” (para. 78). With respect, because of the fact that Province canadienne has a

ainsi la personnalité juridique de la Province canadienne afin d’assimiler son patrimoine à celui d’autres entités possiblement liées à la communauté religieuse de Sainte-Croix, dont la Corporation Jean-Brillant. Même en supposant que la preuve présentée au stade de l’autorisation puisse en principe suppléer à l’absence d’allégations, ce qui n’est évidemment pas le cas, les pièces au dossier ne permettent aucunement de soutenir, en l’espèce, un tel syllogisme juridique fondé sur la levée du « voile corporatif ».

[228] Je précise par ailleurs qu’il est loin d’être clair que l’intimé aurait pu faire appel à l’art. 317 *C.c.Q.* pour établir une cause d’action à l’encontre de la Province canadienne, à supposer même que sa procédure contienne des allégations de fraude, d’abus de droit ou de contravention à l’ordre public. L’article 317 *C.c.Q.* ne constitue pas une source autonome de responsabilité civile. Selon une certaine interprétation, cette disposition permet simplement de préserver le lien de droit avec les personnes véritablement responsables, lorsque celles-ci cherchent à éluder leur responsabilité en se réfugiant derrière le « voile corporatif » d’une personne morale (voir, p. ex., Martel, *La société par actions au Québec*, par. 1-275 à 1-277.1; R. Crête et S. Rousseau, *Droit des sociétés par actions* (3^e éd. 2011), par. 244-246; J. Turgeon, « Le *Code civil du Québec*, les personnes morales, l’article 317 *C.c.Q.* et la levée de l’immunité des administrateurs, des dirigeants et des actionnaires » (2005), 65 *R. du B.* 115, p. 139-143). Or, dans le cas qui nous occupe, la Province canadienne ne pourrait avoir pris part aux actes et omissions reprochés et, de ce fait, en être responsable, étant donné qu’elle n’existait pas à l’époque pertinente. Je n’ai cependant pas à me prononcer de manière définitive sur la portée de l’art. 317 *C.c.Q.*, vu ma conclusion portant que les faits allégués à la demande ne satisfont manifestement pas à ses conditions d’application et ne pourraient donc en aucun cas y donner ouverture.

[229] Avant de conclure sur ce point, je ferai un dernier commentaire quant à l’affirmation de la Cour d’appel selon laquelle la personnalité juridique de la Province canadienne ne soulève qu’un « éventuel problème d’exécution » (par. 78). Avec égards, du fait qu’elle possède une personnalité juridique distincte,

distinct juridical personality, it is not *liable* for acts or omissions that occurred before it was constituted and, as a result, it cannot be ordered to make reparation for the alleged injury. An enforcement problem could have arisen if the respondent had instituted an action against a legal entity *that existed at the time of the events* but had since divested itself of its assets. In such a case, Paulian actions could, for example, have been considered. However, that is not the situation before us.

[230] The courts have reiterated on numerous occasions that a class action cannot be authorized in relation to a defendant solely on the basis of its close connections with other entities (see, e.g., *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, at paras. 37-55; *Option Consommateurs v. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, at paras. 23-32; *Deraspe v. Zinc électrolytique du Canada ltée*, 2014 QCCS 1182, at paras. 85-108 (CanLII), aff'd 2014 QCCA 2266, at paras. 6-8 (CanLII), leave to appeal refused, [2015] 2 S.C.R. vi; *Labranche v. Énergie éolienne des Moulins, s.e.c.*, 2016 QCCS 1479, at paras. 82-98 (CanLII), application for leave to appeal dismissed, 2016 QCCA 1879). The outcome should be the same in the present case, especially since the facts alleged in the application for authorization do not indicate any connections between Province canadienne and other entities that may be connected with the Holy Cross religious community — with the notable exception of the Oratory, of course.

[231] Contrary to what is suggested by the Court of Appeal's reasons (at para. 77), we are not dealing with a complex corporate structure involving a [TRANSLATION] “confused” factual situation. If this had been the case, it would have been necessary to leave it to the trial judge to determine the specific liability of each of the related entities after thoroughly reviewing the evidence (see, e.g., *Option Consommateurs v. LG Chem Ltd.*, 2017 QCCS 3569, at para. 22 (CanLII)). However, that is not what is at issue here. If there is any confusion in the instant case, it is simply because the facts alleged do not make it possible to infer from the application a clear, complete and rigorous legal syllogism capable of meeting the low threshold applicable at the authorization stage.

la Province canadienne n'est pas *responsable* pour des actes ou des omissions antérieurs à sa constitution, et elle ne peut donc être condamnée à réparer le préjudice allégué. Un problème d'exécution aurait pu se poser si l'intimé avait intenté une action contre une entité juridique *existante à l'époque des faits*, mais qui se serait depuis départie de ses actifs. Dans un tel cas, des actions en inopposabilité auraient par exemple pu être envisagées. Ce n'est cependant pas la situation à laquelle nous sommes confrontés.

[230] Les tribunaux ont maintes fois réitéré qu'une action collective ne peut être autorisée à l'égard d'une partie défenderesse sur la seule base de ses liens étroits avec d'autres entités (voir, p. ex., *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 5394, par. 37-55; *Option Consommateurs c. Fédération des caisses Desjardins du Québec*, par. 23-32; *Deraspe c. Zinc électrolytique du Canada ltée*, 2014 QCCS 1182, par. 85-108 (CanLII), conf. par 2014 QCCA 2266, par. 6-8 (CanLII), autorisation d'appel refusée, [2015] 2 R.C.S. vi; *Labranche c. Énergie éolienne des Moulins, s.e.c.*, 2016 QCCS 1479, par. 82-98 (CanLII), demande de permission d'appel rejetée, 2016 QCCA 1879). Le résultat devrait être le même en l'espèce, d'autant plus que les faits allégués dans la demande d'autorisation ne font aucunement état de liens entre la Province canadienne et d'autres entités possiblement liées à la communauté religieuse de Sainte-Croix — à l'exception notable de l'Oratoire, bien entendu.

[231] Contrairement à ce que suggèrent les motifs de la Cour d'appel (au par. 77), nous ne sommes pas en présence d'une structure corporative complexe dont la situation serait « embrouillée » sur le plan factuel. Si c'eût été le cas, il aurait été nécessaire de laisser au juge du fond le soin de départager la responsabilité précise des entités liées après un examen approfondi de la preuve (voir, p. ex., *Option Consommateurs c. LG Chem Ltd.*, 2017 QCCS 3569, par. 22 (CanLII)). Ce n'est cependant pas ce dont il est question dans la présente affaire. En l'espèce, si brouillard il y a, c'est simplement parce que les faits allégués ne permettent pas d'inférer de la demande un syllogisme juridique clair, complet et rigoureux qui puisse satisfaire au seuil peu élevé devant être franchi au stade de l'autorisation.

[232] Furthermore, I attach little legal significance to Province canadienne's decision to [TRANSLATION] "take up the defence of other entities (including Corporation Jean-Brillant) for their actions" in another case relating to sexual aggressions (*Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385, at para. 4 (CanLII) (emphasis added)). First of all, the settlement reached in that case was clearly entered into "without prejudice and without any admission" of liability by Province canadienne (*ibid.*). That settlement also suggests that, if faults were committed, [TRANSLATION] "other entities" than Province canadienne are liable for them, as the application judge noted (paras. 97-98). At most, I acknowledge that the settlement reached in *Cornellier* tends to confirm the closeness between Province canadienne and other entities connected with the Holy Cross community. But relying on this fact alone to authorize the class action would have an obvious pernicious effect: it would discourage any person from taking up another's defence for fear that the courts would later use this as a pretext for disregarding the person's distinct juridical personality.

[233] Similarly, the fact that the Superior Court authorized the class action against Province canadienne in *Cornellier*, *solely for the purposes* of the settlement (*Cornellier v. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670, at para. 5 (CanLII)), does not establish that there is a legal relationship between J.J. and Province canadienne. First, by definition, generally, an authorization judgment contains no findings of fact or of mixed fact and law against the defendants (L. Chamberland, ed., *Le grand collectif: Code de procédure civile — Commentaires et annotations* (2nd ed. 2017), at p. 2468). It simply reflects a discretionary assessment of the conditions for authorization in light of the application as filed. As a result, such a judgment does not limit a court's discretion in a subsequent case. Second, in *Cornellier* specifically, the application for authorization was not contested. In view of the settlement that had been reached, the application judge simply stated, essentially as a matter of form, that [TRANSLATION] "[t]he Court is

[232] Du reste, je n'accorde guère d'importance, sur le plan juridique, à la décision de Province canadienne de « prendre fait et cause pour les faits et gestes d'autres entités (à savoir notamment la Corporation Jean-Brillant) » dans une autre affaire portant sur des agressions à caractère sexuel (*Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2013 QCCS 3385, par. 4 (CanLII) (je souligne)). D'une part, le règlement intervenu dans cette affaire a évidemment été conclu « sans préjudice et sans admission » de responsabilité de la part de la Province canadienne (*ibid.*). D'autre part, ce règlement donne à penser que, si des fautes ont été commises, ce sont d'« autres entités » que la Province canadienne qui en sont responsables, comme l'a d'ailleurs noté le juge d'autorisation (par. 97-98). Tout au plus, je reconnais que le règlement intervenu dans *Cornellier* tend à confirmer la proximité entre la Province canadienne et d'autres entités liées à la communauté de Sainte-Croix. Mais s'appuyer sur ce simple fait pour autoriser l'action collective aurait un effet pernicious évident : dissuader toute personne de prendre fait et cause pour une autre, par crainte que les tribunaux y voient par la suite un prétexte pour faire abstraction de sa personnalité juridique distincte.

[233] De même, le fait que la Cour supérieure ait autorisé l'action collective contre la Province canadienne dans l'affaire *Cornellier*, aux *seules fins* du règlement (*Cornellier c. Province canadienne de la Congrégation de Ste-Croix*, 2011 QCCS 6670, par. 5 (CanLII)), ne permet pas d'établir l'existence d'un lien de droit entre J.J. et la Province canadienne. D'abord, de manière générale, un jugement d'autorisation ne contient par définition aucune conclusion de fait ni aucune conclusion mixte de fait et de droit à l'encontre des parties défenderesses (L. Chamberland, dir., *Le grand collectif : Code de procédure civile — Commentaires et annotations* (2^e éd. 2017), p. 2468). Il ne reflète qu'une appréciation discrétionnaire des conditions d'autorisation à la lumière de la demande telle qu'elle a été présentée. Un tel jugement ne restreint donc aucunement la marge d'appréciation du tribunal dans une affaire subséquente. Ensuite, dans l'affaire *Cornellier* plus particulièrement, la demande d'autorisation n'était pas contestée. Compte tenu du règlement intervenu, le

of the opinion that the legal syllogism proposed in the action is sound and discloses the requisite colour of right” (para. 17). An “analysis” as laconic as that could not be binding on the application judge in the present case.

[234] In sum, it is my view that the facts alleged in the application, even when supported by the evidence adduced, do not make it possible to infer a clear, complete and rigorous legal syllogism that could engage the liability of Province canadienne. The respondent has simply not demonstrated the existence of the legal relationship that is essential to his cause of action or, consequently, an arguable case. At the very least, I do not see how the application judge’s assessment in this regard was clearly wrong.

[235] I therefore conclude that the Court of Appeal’s intervention was unwarranted and that the application judge’s decision dismissing the application for authorization in relation to Province canadienne should be restored, just as in relation to the Oratory. In light of this conclusion, I find it unnecessary to decide in this appeal whether the facts alleged by the respondent with respect to direct fault or the act or omission of another person would otherwise have been sufficient if he had been able to establish a legal relationship between himself and Province canadienne (or if the action had been brought against another legal entity).

[236] Finally, with regard to the Oratory, I have, of course, read my colleague Brown J.’s reasons concerning some of the other conditions for authorization in art. 575 *C.C.P.* I do not consider it useful to respond to those reasons. However, my silence does not mean that I agree with them.

C. Period Provided for in the Second Paragraph of Article 2926.1 C.C.Q.

[237] With respect to the grounds of appeal based on the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, it is my view that the meaning of this provision is not nearly as clear as the majority’s reasons suggest. On

juge d’autorisation s’en est tenu à affirmer, essentiellement pour la forme, que « [l]e Tribunal est d’avis que le syllogisme juridique que propose le recours est sérieux et qu’il présente l’apparence de droit exigée » (par. 17). Une « analyse » aussi laconique ne saurait lier le juge d’autorisation dans la présente affaire.

[234] Somme toute, je suis d’avis que les faits allégués à la demande, même appuyés par la preuve présentée, ne permettent pas d’inférer un syllogisme juridique clair, complet et rigoureux qui permettrait de mettre en cause la responsabilité de la Province canadienne. L’intimé n’a simplement pas démontré l’existence du lien de droit essentiel à sa cause d’action ni, par le fait même, d’une cause défendable. À tout le moins, je ne vois pas en quoi l’appréciation du juge d’autorisation à cet égard est manifestement non fondée.

[235] J’en conclus donc que l’intervention de la Cour d’appel était injustifiée, et qu’il y a lieu de rétablir le jugement de première instance rejetant la demande d’autorisation visant la Province canadienne, tout comme celle visant l’Oratoire d’ailleurs. En raison de cette conclusion, il me paraît inutile de décider, dans le cadre du présent pourvoi, si les faits allégués par l’intimé quant à la faute directe ou le fait d’autrui auraient autrement été suffisants s’il était parvenu à établir l’existence d’un lien de droit entre lui et la Province canadienne (ou si l’action avait été dirigée contre une autre entité juridique).

[236] Enfin, en ce qui a trait à l’Oratoire, j’ai évidemment pris connaissance des motifs exposés par mon collègue le juge Brown quant à certaines autres conditions d’autorisation de l’art. 575 *C.p.c.* Il ne me paraît pas opportun d’y répondre. Mon silence ne signifie cependant pas que j’y souscris.

C. Le délai prévu au deuxième alinéa de l’art. 2926.1 C.c.Q.

[237] Quant aux moyens d’appel fondés sur le deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, je suis d’avis que la signification de cette disposition est loin d’être aussi limpide que l’opinion de la majorité le laisse

this point, I think it will be useful to indicate where my interpretation differs from that of the majority, if only to prompt the legislature to clarify its intention as regards the periods applicable to actions arising from sexual aggression. In particular, I will discuss the following points:

- (i) While I entertain doubts about whether a term for forfeiture has been created, I am of the view that the death of the victim or the author of the act is a starting point that differs from the one provided for in the first paragraph.
- (ii) The period provided for in the second paragraph can still be suspended, except as a result of lack of awareness of the connection between the alleged act and the injury suffered.
- (iii) In my opinion, the shortened period provided for in the second paragraph applies to all the actions concerned, whether they are brought against the author of the act, his or her succession or a third party.
- (iv) The period provided for in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, whether it is a prescriptive period or a term for forfeiture, would not have extinguished the respondent's right of action retroactively.

(1) Starting Point and Nature of the Period Provided for in the Second Paragraph

[238] Article 2926.1 *C.C.Q.*, particularly its second paragraph, raises a number of interpretative difficulties. I agree with the appellants that there are certain indicia that, in the second paragraph, the legislature provides for the forfeiture of any action for damages for bodily injury resulting from sexual aggression a maximum of three years after the death of the author of the act or the victim. In my view, however, if this was the legislature's intention, it did not express it in a sufficiently precise, clear and unambiguous manner, and for this reason, the doubt should be resolved in favour of the applicant. Subject to one exception which I will explain below, it should be concluded that the period under the second paragraph is a prescriptive period to which the general rules on suspension and interruption apply.

entendre. Sur ce point, j'estime utile d'indiquer là où ma lecture diffère de celle de la majorité, ne serait-ce que pour inciter le législateur à clarifier son intention quant aux délais applicables aux actions résultant d'une agression à caractère sexuel. Je traiterai notamment des points suivants :

- (i) Bien que j'entretienne un doute quant à savoir si un délai de déchéance a été créé, j'estime que le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte constitue un point de départ distinct de celui prévu au premier alinéa.
- (ii) Le délai prévu au deuxième alinéa demeure susceptible de suspension, sauf pour cause d'ignorance du lien entre l'acte reproché et le préjudice subi.
- (iii) Je suis d'avis que le délai abrégé prévu au deuxième alinéa est opposable à toutes les actions concernées, que celles-ci soient dirigées contre l'auteur de l'acte, contre sa succession ou contre un tiers.
- (iv) Que le délai prévu au deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* en soit un de prescription ou de déchéance, il n'aurait pas éteint rétroactivement le droit d'action de l'intimé.

(1) Le point de départ et la nature du délai prévu au deuxième alinéa

[238] L'article 2926.1 *C.c.Q.*, particulièrement son deuxième alinéa, soulève plusieurs difficultés d'interprétation. Je conviens avec les appelants que certains indices tendent à indiquer que le législateur y prévoit la déchéance de toute action en réparation du préjudice corporel résultant d'une agression à caractère sexuel, au plus trois ans après le décès de l'auteur de l'acte ou de la victime. Toutefois, j'estime que si c'était là l'intention du législateur, il ne l'a pas exprimée de façon suffisamment précise, claire et non ambiguë et, pour cette raison, le doute devrait favoriser le demandeur. Sous réserve d'une exception que j'expliquerai plus loin, il faudrait en conclure qu'il s'agit d'un délai de prescription assujéti aux règles générales de la suspension et de l'interruption.

[239] Before I deal more specifically with the interpretation of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, it will be helpful to look at the rationale for extinctive prescription and forfeiture in Quebec civil law and at the distinctions between the two concepts.

(a) *Extinctive Prescription and Forfeiture in Quebec Law*

[240] Article 2921 *C.C.Q.* defines extinctive prescription as “a means of extinguishing a right owing to its non-use or of pleading a peremptory exception to an action”. Article 2878 *C.C.Q.*, for its part, formally recognizes the concept of forfeiture of a remedy, but without defining it. Briefly, forfeiture presupposes the existence of a strict time limit that cannot be extended under any circumstances. Therefore, unlike prescription, a term for forfeiture cannot be suspended or interrupted. A court must, of its own motion, declare a remedy forfeited, and forfeiture cannot be waived by the parties (see, e.g., *Alexandre v. Dufour*, [2005] R.J.Q. 1 (C.A.), at para. 31; *Pierre-Louis v. Québec (Ville de)*, 2008 QCCA 1687, [2008] R.J.Q. 2063, at para. 39, citing Ministère de la Justice, *Commentaires du ministre de la Justice*, vol. II, *Le Code civil du Québec — Un mouvement de société* (1993), at p. 1838; F. Levesque, “Renouveau doctrinal en droit de la prescription” (2011), 52 *C. de D.* 315, at p. 327). In addition, the expiry of such a time limit necessarily precludes the right of action from being exercised because it extinguishes the claim itself, such that its holder can no longer even raise it as an exception (see, e.g., *Andreou v. Agence du revenu du Québec*, 2018 QCCA 695, at para. 10 (CanLII); *Roussel v. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555, at para. 47, citing J.-L. Baudouin and P.-G. Jobin, *Les obligations* (6th ed. 2005), by P.-G. Jobin and N. Vézina, at para. 1086).

[241] At first glance, extinctive prescription and forfeiture seem to have the same objectives (see *Pierre-Louis v. Québec (Ville de)*, at para. 41, citing Baudouin and Jobin, at para. 1086; see also *Global Credit & Collection Inc. v. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12, at para. 26). For example, prescription is designed to “introduce security into

[239] Avant d’aborder de façon plus particulière l’interprétation du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, il convient de traiter de la raison d’être de la prescription extinctive et de la déchéance en droit civil québécois, et des distinctions entre ces deux notions.

a) *La prescription extinctive et la déchéance en droit québécois*

[240] L’article 2921 *C.c.Q.* définit la prescription extinctive comme étant « un moyen d’éteindre un droit par non-usage ou d’opposer une fin de non-recevoir à une action ». L’article 2878 *C.c.Q.*, pour sa part, reconnaît formellement la notion de déchéance d’un recours, sans toutefois la définir. En résumé, la déchéance suppose l’existence d’un délai de rigueur qui ne peut être prolongé, quoi qu’il arrive. Ainsi, contrairement à la prescription, le délai de déchéance n’est pas susceptible de suspension ni d’interruption. Le tribunal doit déclarer d’office la déchéance du recours et les parties ne peuvent y renoncer (voir, p. ex., *Alexandre c. Dufour*, [2005] R.J.Q. 1 (C.A.), par. 31; *Pierre-Louis c. Québec (Ville de)*, 2008 QCCA 1687, [2008] R.J.Q. 2063, par. 39, citant ministère de la Justice, *Commentaires du ministre de la Justice*, t. II, *Le Code civil du Québec — Un mouvement de société* (1993), p. 1838; F. Levesque, « Renouveau doctrinal en droit de la prescription » (2011), 52 *C. de D.* 315, p. 327). En outre, l’expiration d’un tel délai fait nécessairement obstacle à l’exercice du droit d’action, parce qu’elle anéantit le droit de créance en tant que tel, de sorte que son titulaire ne peut même plus l’invoquer par voie d’exception (voir, p. ex., *Andreou c. Agence du revenu du Québec*, 2018 QCCA 695, par. 10 (CanLII); *Roussel c. Créations Marcel Therrien inc.*, 2011 QCCA 496, [2011] R.J.Q. 555, par. 47, citant J.-L. Baudouin et P.-G. Jobin, *Les obligations* (6^e éd. 2005), par P.-G. Jobin et N. Vézina, par. 1086).

[241] De prime abord, la prescription extinctive et la déchéance semblent partager les mêmes objectifs (voir *Pierre-Louis c. Québec (Ville de)*, par. 41; citant Baudouin et Jobin, par. 1086; voir aussi *Global Credit & Collection Inc. c. Rolland*, 2011 QCCA 2278, [2012] R.J.Q. 12, par. 26). La prescription vise par exemple à « introduire la sécurité dans les

legal relations” and to permit [TRANSLATION] “a consolidation of the rights of the parties and those of third parties”, which helps to maintain the vitality of economic exchanges (see *Gauthier v. Beaumont*, [1998] 2 S.C.R. 3, at para. 48; *Pellerin Savitz LLP v. Guindon*, 2017 SCC 29, [2017] 1 S.C.R. 575, at para. 10; J.-L. Baudouin and P.-G. Jobin, *Les obligations* (7th ed. 2013), by P.-G. Jobin and N. Vézina, at para. 1113). Prescription also promotes the fairness of trials by preventing the erosion of evidence that is essential to the ultimate aim of civil proceedings: to seek and to ascertain the truth (*Gauthier*, at para. 48; see also *Imperial Oil v. Jacques*, 2014 SCC 66, [2014] 3 S.C.R. 287, at para. 24). These various objectives relating to the stability of legal relations and the integrity of the adversarial process are necessarily capable of underlying not only prescriptive periods, but also certain terms for forfeiture.

[242] However, this does not mean that the objectives of extinctive prescription and forfeiture are exactly the same. In my view, the fundamental difference between the two types of periods lies in the fact that prescription is based first and foremost on [TRANSLATION] “the idea of sanctioning failure to act by a person who has a right to exercise” (J.-L. Baudouin, P. Deslauriers and B. Moore, *La responsabilité civile* (8th ed. 2014), at para. 1-1320; see also *Guindon*, at para. 10; *Gauthier*, at paras. 48 and 67; H. Mazeaud et al., *Leçons de droit civil* (8th ed. 1991), t. II, vol. I, *Obligations: théorie générale*, at pp. 1207-8). It follows that mechanisms like suspension and interruption mitigate the rigours of prescription. Where a delay does not result from the plaintiff’s lack of diligence — because the plaintiff was, for example, unable to act or to waive the exercise of his or her right — the objectives relating to the stability of legal relations and the integrity of the adversarial process will yield to another public policy concern: access to justice (*Gauthier*, at para. 67).

[243] By contrast, forfeiture is not based on lack of diligence by the holder of the right. According to French authors Planiol and Ripert, a term for forfeiture, unlike a prescriptive period, is not intended to [TRANSLATION] “sanction negligence”, but is meant

relations juridiques » et à « consolider le[s] droit[s] des parties et des tiers », ce qui contribuerait à préserver la vitalité des échanges économiques (voir *Gauthier c. Beaumont*, [1998] 2 R.C.S. 3, par. 48; *Pellerin Savitz s.e.n.c.r.l. c. Guindon*, 2017 CSC 29, [2017] 1 R.C.S. 575, par. 10; J.-L. Baudouin et P.-G. Jobin, *Les obligations* (7^e éd. 2013), par P.-G. Jobin et N. Vézina, par. 1113). La prescription favorise également la tenue d’un procès juste et équitable en évitant l’érosion d’éléments de preuve essentiels à la finalité ultime de l’instance civile : la recherche et la découverte de la vérité (*Gauthier*, par. 48; voir aussi *Pétrolière Impériale c. Jacques*, 2014 CSC 66, [2014] 3 R.C.S. 287, par. 24). Ces différents objectifs liés à la stabilité des relations juridiques et à l’intégrité du processus contradictoire sont nécessairement susceptibles de sous-tendre non seulement les délais de prescription, mais aussi certains délais de déchéance.

[242] Ce constat ne signifie pas cependant que la prescription extinctive et la déchéance partagent exactement les mêmes objectifs. À mon avis, la différence fondamentale entre ces deux types de délai réside dans le fait que la prescription repose d’abord et avant tout sur « l’idée d’une sanction de l’inaction de celui qui a un droit à exercer » (J.-L. Baudouin, P. Deslauriers et B. Moore, *La responsabilité civile* (8^e éd. 2014), par. 1-1320; voir aussi *Guindon*, par. 10; *Gauthier*, par. 48 et 67; H. Mazeaud et autres, *Leçons de droit civil* (8^e éd. 1991), t. II, vol. I, *Obligations : théorie générale*, p. 1207-1208). Il s’ensuit que des mécanismes comme la suspension et l’interruption viennent atténuer les rigueurs de la prescription. En effet, si le retard ne résulte pas d’un manque de diligence du demandeur, ce dernier étant par exemple incapable d’agir ou de renoncer à l’exercice de son droit, les objectifs liés à la stabilité des relations juridiques et à l’intégrité du processus contradictoire cèdent le pas à une autre préoccupation d’intérêt public : l’accès à la justice (*Gauthier*, par. 67).

[243] À la différence de la prescription extinctive, la déchéance n’est pas tributaire du manque de diligence du titulaire du droit. Selon les auteurs français Planiol et Ripert, contrairement au délai de prescription, un délai de déchéance n’a pas pour objectif

to “quickly put an end, for all purposes, to the possibility of performing” a particular act (M. Planiol and G. Ripert, *Traité pratique de droit civil français* (2nd ed. 1954), at p. 819, cited, for example, in *Global Credit & Collection Inc.*, at para. 28; see also *Andreou*, at para. 11; Mazeaud et al., at p. 1208). Its effect on the right in question is therefore absolute.

[244] Forfeiture is exceptional in nature: it automatically entails the loss of a right even though its holder has done nothing wrong. This is no doubt why the legislature enacted an interpretative provision, the second paragraph of art. 2878 *C.C.Q.*, which states that “forfeiture is never presumed; it results only where expressly provided for in a text” (see J. McCann, *Prescriptions extinctives et fins de non-recevoir* (2011), at p. 107). As the Court of Appeal wrote in *Global Credit & Collection Inc.*, [TRANSLATION] “[a]lthough the courts do not require that the word ‘forfeiture’ be used in a provision establishing a time period, it must nonetheless be apparent from the wording that the legislature’s intention is to create a term for forfeiture, as reflected in precise, clear and unambiguous language” (para. 31 (emphasis added)). I agree. Although no set formula is necessary, a term for forfeiture can be found to exist only where the legislature has spoken in a precise, clear and unambiguous manner. Where there is any doubt about the nature of a period, it must be concluded that the period is one of extinctive prescription, and the general rules of prescription set out in the *Civil Code* will apply.

(b) *Second Paragraph of Article 2926.1 C.C.Q.*

[245] In my view, the appellants have established that the death marks a different starting point for the three-year period in addition to providing at least one strong indication that the legislature intended to introduce a term for forfeiture in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*

[246] Before I consider the wording, context and purpose of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* (see *Rizzo & Rizzo Shoes Ltd. (Re)*, [1998] 1 S.C.R. 27, at para. 21; *Interpretation Act*, CQLR, c. I-16,

de « sanctionner la négligence » mais de « mettre fin rapidement, en tout état de cause, à la possibilité d’accomplir » un acte déterminé (M. Planiol et G. Ripert, *Traité pratique de droit civil français* (2^e éd. 1954), p. 819, cité notamment dans *Global Credit & Collection Inc.*, par. 28; voir aussi *Andreou*, par. 11; Mazeaud et autres, p. 1208). Son effet sur le droit en cause est donc absolu.

[244] La déchéance a un caractère exceptionnel : elle entraîne d’office la perte d’un droit sans que son titulaire n’ait quoi que ce soit à se reprocher. C’est sans doute pourquoi le législateur a prévu, au deuxième alinéa de l’art. 2878 *C.c.Q.*, une disposition interprétative précisant que la « déchéance ne se présume pas; elle résulte d’un texte exprès » (voir J. McCann, *Prescriptions extinctives et fins de non-recevoir* (2011), p. 107). Comme l’a écrit la Cour d’appel dans *Global Credit & Collection Inc.*, « [b]ien que la jurisprudence n’exige pas que le texte de l’article édictant un délai contienne le terme “déchéance”, il faut tout de même qu’il ressorte nettement du texte que l’intention du législateur est d’en faire un tel délai, ce qui se manifeste par une mention précise, claire et non ambiguë » (par. 31 (je souligne)). Je partage cet avis. Quoiqu’aucune formule sacramentelle ne soit requise, il faut conclure à l’existence d’un délai de déchéance uniquement lorsque le législateur s’est exprimé de manière précise, claire et non ambiguë. En cas de doute quant à la nature d’un délai, il faudra conclure à l’énoncé d’un délai de prescription extinctive, et les règles générales de la prescription prévues au *Code civil* trouveront application.

b) *Le deuxième alinéa de l’art. 2926.1 C.c.Q.*

[245] À mon sens, les appelants ont établi que le décès marque un point de départ distinct du délai de trois ans, en plus de constituer au moins un indice sérieux qui suggère que le législateur entendait introduire un délai de déchéance au deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*

[246] Avant d’examiner le libellé, le contexte et l’objet du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* (voir *Rizzo & Rizzo Shoes Ltd. (Re)*, [1998] 1 R.C.S. 27, par. 21; *Loi d’interprétation*, RLRQ, c. I-16,

ss. 41 and 41.1), it will be helpful to reproduce the entirety of that article enacted in 2013:

An action for damages for bodily injury resulting from an act which could constitute a criminal offence is prescribed by 10 years from the date the victim becomes aware that the injury suffered is attributable to that act. However, the prescriptive period is 30 years if the injury results from a sexual aggression, violent behaviour suffered during childhood, or the violent behaviour of a spouse or former spouse.

If the victim or the author of the act dies, the prescriptive period, if not already expired, is reduced to three years and runs from the date of death.

[247] I will not repeat my colleague's explanation of the origins of this provision, the context in which it was enacted or the mechanics of the provision. I will simply note that the first paragraph has the effect of, first, expressly codifying the judge-made rule that prescription does not run against a victim of sexual aggression who is not aware of the connection between that act and the injury suffered and, second, lengthening the prescriptive period to 30 years. However, the second paragraph provides for a three-year period that runs from the date of death of the victim or the author of the act. That is the period at issue in this case.

[248] In my view, the death of the victim or the author of the act marks a starting point that differs from the one provided for in the first paragraph. This interpretation seems to be dictated by the wording of the second paragraph, which states that the shortened period "runs from the date of death". The wording is clear and explicit on this point. As a result, I cannot agree with my colleague that "it is still the victim's becoming aware of the connection between his or her injury and the assault, and nothing else, that starts the clock ticking for prescription" (Gascon J.'s reasons, at para. 142).

[249] It cannot be found from the wording of the second paragraph that the death simply has the effect of shortening the 10- or 30-year period provided for in the first paragraph. In the first paragraph, the legislature uses the words "is prescribed . . . from the date the victim becomes aware . . .". In the second

art. 41 et 41.1), il est utile de reproduire dans son intégralité le texte de cet article adopté en 2013 :

L'action en réparation du préjudice corporel résultant d'un acte pouvant constituer une infraction criminelle se prescrit par 10 ans à compter du jour où la victime a connaissance que son préjudice est attribuable à cet acte. Ce délai est toutefois de 30 ans si le préjudice résulte d'une agression à caractère sexuel, de la violence subie pendant l'enfance, ou de la violence d'un conjoint ou d'un ancien conjoint.

En cas de décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, le délai applicable, s'il n'est pas déjà écoulé, est ramené à trois ans et il court à compter du décès.

[247] Je ne reprendrai pas les explications de mon collègue quant à l'origine, au contexte d'adoption et à la mécanique de cette disposition. Je rappellerai simplement que le premier alinéa a pour effet, d'une part, de codifier explicitement la règle jurisprudentielle selon laquelle la prescription ne court pas à l'encontre d'une victime d'agression à caractère sexuel qui n'a pas connaissance du lien entre cet acte et le préjudice subi et, d'autre part, d'allonger le délai de prescription à 30 ans. Le deuxième alinéa prévoit cependant un délai de trois ans qui court à compter du décès de la victime ou de l'auteur de l'acte. C'est ce délai qui fait l'objet du présent débat.

[248] Je suis d'avis que le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte marque un point de départ distinct de celui prévu au premier alinéa. Cette interprétation semble s'imposer à la lecture du libellé du deuxième alinéa, lequel précise que le délai abrégé « court à compter du décès ». À cet égard, le texte est clair et explicite. Je ne peux donc souscrire à l'affirmation de mon collègue selon laquelle « c'est la prise de connaissance par la victime du lien entre son préjudice et l'agression qui continue de déclencher le chronomètre de la prescription, rien d'autre » (motifs du juge Gascon, par. 142).

[249] Le texte du deuxième alinéa ne permet pas de considérer que le moment du décès a simplement pour effet de déclencher l'abrégement du délai de 30 ans ou 10 ans prévu au premier alinéa. Au premier alinéa, le législateur emploie la formulation « se prescrit [. . .] à compter du jour où la victime a

paragraph, it states that the period “runs from the date of death”. These expressions are equivalent, and they both indicate the starting point for prescription. In the neighbouring provisions in the title on Extinctive Prescription, the legislature in fact uses the words “runs from” several times to indicate the starting point for prescription (see, e.g., arts. 2926, 2927 and 2932 *C.C.Q.*). It is a well-established principle of interpretation that words used by the legislature are presumed to have the same meaning throughout the same statute (*Schwartz v. Canada*, [1996] 1 S.C.R. 254, at para. 61). I see no reason to disregard this presumption of consistency, especially where the words in question appear in provisions that relate to the same area of the law and are found in the same title of the *Civil Code*. In particular, the fact that the explanatory notes for the bill refer to only one starting point — the one under the first paragraph — is, in my view, not sufficient to give the words “from the date of death” anything other than their usual meaning.

[250] I also note that the few decisions and academic texts discussing art. 2926.1 *C.C.Q.* have generally treated the second paragraph as establishing a different starting point (see, e.g., *Proulx v. Desbiens*, 2014 QCCS 4117, at para. 18 (CanLII); *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, at para. 42 (CanLII); G. Cotnam, “Chronique — La prescription en matière d’actes criminels et d’agressions sexuelles: la question est-elle réellement close?”, *Repères*, March 2014, at p. 3 (available online in La référence); S. Fortier-Dumais, “La prescription”, in *Collection de droit de l’École du Barreau du Québec 2018-2019*, vol. 5, *Responsabilité* (2018), 251, at p. 268). This is hardly surprising: this interpretation is the one dictated by the wording of the provision.

[251] This interpretation is also the one that I consider the most coherent. If the death was not a new starting point but simply had the effect of shortening the period, an action *by the victim’s succession* might be imprescriptible in some circumstances. This would be the case, for example, where the succession is aware of the aggression — and therefore of the right of action — but the victim, before dying,

connaissance . . . ». Au deuxième alinéa, il indique que le délai « court à compter du décès ». Ces expressions sont équivalentes et marquent toutes deux le point de départ de la prescription. Dans les dispositions voisines du Titre « De la prescription extinctive », le législateur utilise d’ailleurs à plusieurs reprises la formulation « court à compter de » pour marquer le point de départ de la prescription (voir p. ex., art. 2926, 2927 et 2932 *C.c.Q.*). Selon un principe d’interprétation bien établi, les termes employés par le législateur sont présumés avoir le même sens dans chacune des dispositions d’une même loi (*Schwartz c. Canada*, [1996] 1 R.C.S. 254, par. 61). Je ne vois aucune raison d’écarter cette présomption de cohérence, à plus forte raison lorsque les termes en question apparaissent dans des dispositions qui portent sur le même domaine de droit et figurent sous le même Titre du *Code civil*. Plus particulièrement, le fait que les notes explicatives du projet de loi ne mentionnent qu’un seul point de départ — celui du premier alinéa — me paraît insuffisant pour donner aux termes « à compter du décès » autre chose que leur sens habituel.

[250] Je souligne d’ailleurs que les quelques décisions et textes de doctrine qui traitent de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* considèrent en général que le deuxième alinéa fixe un point de départ distinct (voir, p. ex., *Proulx c. Desbiens*, 2014 QCCS 4117, par. 18 (CanLII); *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, par. 42 (CanLII); G. Cotnam, « Chronique — La prescription en matière d’actes criminels et d’agressions sexuelles : la question est-elle réellement close? », *Repères*, mars 2014, p. 3 (accessible en ligne dans La référence); S. Fortier-Dumais, « La prescription », dans *Collection de droit de l’École du Barreau du Québec 2018-2019*, vol. 5, *Responsabilité* (2018), 251, p. 268). Cela n’est guère surprenant : c’est l’interprétation qui s’impose à la lecture du texte.

[251] C’est aussi l’interprétation qui me paraît la plus cohérente. Si le décès ne constituait pas un nouveau point de départ, mais déclenchait simplement l’abrégement du délai, l’action *de la succession de la victime* pourrait dans certaines circonstances être imprescriptible. Ce serait notamment le cas où la succession est au courant de l’agression — et donc du droit d’action — sans que la victime n’ait eu

was not aware that the injury he or she suffered was attributable to that act. My colleague's logic suggests that, in such a case, the victim's succession could, in principle, bring an action and argue that the victim was never able to make the connection between the aggression and the injury due to his or her psychological state. As a result, prescription would never have begun to run, nor could it ever begin to run. There is nothing to indicate that this was what the legislature intended. As the minister responsible for the bill observed during the parliamentary debate, [TRANSLATION] "this is a huge step away from the current situation, without going as far as imprescriptibility" (Quebec, National Assembly, Standing Committee on Institutions, "Étude détaillée du projet de loi n° 22 — Loi modifiant la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels", *Journal des débats*, vol. 43, No. 47, 1st Sess., 40th Leg., May 7, 2013 ("Étude détaillée"), at pp. 20 and 32 (emphasis added); see also E. Lambert, "Commentaire sur l'article 2926.1 C.c.Q.", in *Commentaires sur le Code civil du Québec (DCQ)* (2014), at para. 575).

[252] In my view, the solution the legislature seems to have chosen is a three-year period that runs from the date of death of the victim or the author of the act, regardless of whether, before that date, the victim made the connection between the act and the injury suffered. However, if the 30-year period provided for in the first paragraph has already begun to run, that period is simply "reduced" to 3 years (or less, depending on how much time has already passed).

[253] I agree with the appellants that the wording of the second paragraph provides at least one strong indication of forfeiture. The period that is reduced to three years is linked to a specific, objective fact that is fixed in time, namely the death of the victim or the author of the act (see Levesque, at p. 325). That event is in itself unrelated to the basis of the victim's right of action and to the victim's inability to make the connection between the alleged act and the injury suffered. In this sense, the wording tends to indicate that the period in question, unlike a period of extinctive prescription, is not intended to sanction the victim's negligence (see *Andreou*, at para. 11). Indeed, in *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, Provencher J. noted — without ruling definitively

connaissance, avant son décès, que son préjudice est attribuable à cet acte. Dans un tel cas, si l'on suit la logique de mon collègue, la succession de la victime pourrait en principe prendre action tout en plaissant que la victime elle-même n'était jamais parvenue, en raison de son état psychologique, à faire le lien entre l'agression et le préjudice. Le compte à rebours du délai de prescription n'aurait donc jamais été déclenché, et ne pourrait jamais l'être. Rien n'indique que le législateur avait une telle intention. Comme l'a fait remarquer le ministre responsable du projet de loi au cours des débats parlementaires, « on fait un énorme pas par rapport à la situation actuelle, sans aller à l'imprescriptibilité » (Assemblée nationale du Québec, Commission permanente des institutions, « Étude détaillée du projet de loi n° 22 — Loi modifiant la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels », *Journal des débats*, vol. 43, n° 47, 1^{re} sess., 40^e lég., 7 mai 2013 (« Étude détaillée »), p. 20 et 32 (je souligne); voir aussi E. Lambert, « Commentaire sur l'article 2926.1 C.c.Q. », dans *Commentaires sur le Code civil du Québec (DCQ)* (2014), par. 575).

[252] À mon sens, le législateur semble avoir choisi comme solution de prévoir un délai de trois ans qui court à compter du décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, et ce, que la victime ait préalablement fait ou non le lien entre l'acte et le préjudice subi. Si, toutefois, le délai de 30 ans prévu au premier alinéa avait déjà commencé à courir, ce délai est simplement « ramené » à trois ans (ou moins, selon le temps déjà écoulé).

[253] Je suis d'accord avec les appelants pour dire que le texte du deuxième alinéa contient au moins un indice sérieux de déchéance. En effet, le délai ramené à trois ans se rattache à un fait objectif, précis et figé dans le temps, en l'occurrence le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte (voir Levesque, p. 325). Cet événement est en lui-même indépendant du fondement du droit d'action de la victime et de son incapacité à faire le lien entre l'acte reproché et le préjudice subi. En ce sens, le texte tend à indiquer que, contrairement à un délai de prescription extinctive, le délai en question ne vise pas à sanctionner la négligence de la victime (voir *Andreou*, par. 11). Dans *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, le juge Provencher note d'ailleurs — sans toutefois

on the question — that the period established by the second paragraph seems to apply regardless of the victim's situation:

[TRANSLATION] Here, the wording of article 2926.1 para. 2 C.C.Q. seems to leave little room for any analysis of the victim's situation where the aggressor has been deceased for more than three years. If the person who committed the sexual aggression dies, the applicable period is reduced to three years and runs from the date of death. [Emphasis added; para. 41.]

[254] It is interesting to draw a parallel with the similar rule in common law. This Court has affirmed that the discoverability rule does not apply “when the limitation period is explicitly linked by the governing legislation to a fixed event unrelated to the injured party's knowledge or the basis of the cause of action” (*Ryan v. Moore*, 2005 SCC 38, [2005] 2 S.C.R. 53, at para. 24 (emphasis added)).

[255] It is true that, in Quebec civil law, the fact that a period is linked to a date of death is not in itself a definite indication of forfeiture. As the respondent points out, art. 2928 *C.C.Q.* states that “[a]n application by a surviving spouse to have the compensatory allowance determined is prescribed by one year from the death of his spouse”. The *Commentaires du ministre de la Justice* (p. 1837) confirm — as do the actual words of the provision, for that matter — that this is a *prescriptive* period.

[256] Nonetheless, if the wording of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* provided *no* indication that the legislature intended to establish a prescriptive period, I would be inclined to think that the link to the date of death — that is, to a specific, objective fact that is fixed in time and unrelated to the basis of the victim's right of action and to the victim's inability to make the connection between the alleged act and the injury suffered — constitutes a sufficient reference to forfeiture.

[257] However, given the wording of the second paragraph, it is difficult to argue that it makes no

se prononcer définitivement sur la question — que le délai fixé au deuxième alinéa semble s'appliquer sans égard à la situation de la victime :

Ici, le texte de l'article 2926.1 al. 2 C.c.Q., semble laisser peu de place à une quelconque analyse de la situation d'une victime dans le contexte où son agresseur est décédé depuis plus de trois ans. En cas de décès de l'auteur de l'agression sexuelle, le délai applicable est ramené à trois ans et il court à compter du décès. [Je souligne; par. 41.]

[254] Il est intéressant de faire un parallèle avec la règle apparentée en common law. La Cour a confirmé que la règle de la possibilité de découvrir le dommage (« *discoverability rule* ») ne trouve pas application « dans les cas où la loi applicable lie expressément le délai de prescription à un événement déterminé qui n'a rien à voir avec le moment où la partie lésée en prend connaissance ou avec le fondement de la cause d'action » (*Ryan c. Moore*, 2005 CSC 38, [2005] 2 R.C.S. 53, par. 24 (je souligne)).

[255] Certes, en droit civil québécois, le rattachement d'un délai au moment du décès n'est pas en soi une indication certaine de déchéance. Comme le fait observer l'intimé, l'art. 2928 *C.c.Q.* précise que « [l]a demande du conjoint survivant pour faire établir la prestation compensatoire se prescrit par un an à compter du décès de son conjoint ». Les *Commentaires du ministre de la Justice* (p. 1837) confirment — tout comme le libellé même de la disposition, du reste — qu'il s'agit là d'un délai *de prescription*.

[256] Néanmoins, si le texte du deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* ne contenait *aucune* indication de l'intention du législateur d'instaurer un délai de prescription, je serais portée à croire que le rattachement au moment du décès — c'est-à-dire à un fait objectif, précis et figé dans le temps, sans lien avec le fondement du droit d'action de la victime et avec son incapacité à faire lien entre l'acte reproché et le préjudice subi — constitue une mention suffisante de déchéance.

[257] Cependant, à la lecture du texte du deuxième alinéa, il est difficile de soutenir que celui-ci

reference to prescription. I note, as my colleague does, that the French version refers to the “*délai applicable*”, which is the 10- or 30-year *prescriptive* period under the first paragraph. The English version is even more explicit: “the prescriptive period, if not already expired, is reduced to three years”. These textual indicia are perhaps not conclusive, since it could still be argued that the *nature* of the applicable period *changes* from the date of death, but at the very least they create some ambiguity. Moreover, I agree with my colleague that it is not irrelevant that the provision in question is in the title concerning Extinctive Prescription in the book on Prescription (see Levesque, at p. 324). Although that book includes art. 2878 *C.C.Q.*, which sets out the rule on the forfeiture of a remedy, the appellants have identified *no* other term for forfeiture in that book. In short, even though in some respects the wording of the second paragraph suggests a term for forfeiture, it cannot be concluded from either the wording or the context of that provision that the legislature expressed an intention to create such a term in a sufficiently precise, clear and unambiguous manner.

[258] As for the purpose of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, the inclusion of a shortened period that runs from the date of death of the victim or the author of the act is consistent with the general objectives of prescription and forfeiture: first, to ensure the stability of legal relations — particularly successions — and second, to promote the fairness of trials by preventing the erosion of essential evidence. The legislature’s choice to impose a shortened period where the victim dies, and not only where the author of the act dies, shows that these issues were of great importance to it.

[259] In fact, it is clear from the parliamentary record that the legislature was concerned that lengthening the periods to 30 years would result in uncertainty for heirs, [TRANSLATION] “battles between successions” and evidentiary difficulties (see, for example, *Étude détaillée*, at pp. 7-9). Although parliamentary debates have only limited weight in the interpretation of legislation (see, e.g., *Rizzo & Rizzo Shoes Ltd.*

ne renvoie aucunement à la prescription. En effet, comme mon collègue, je constate que la version française renvoie au « délai applicable », lequel correspond au délai *de prescription* de 10 ans ou 30 ans du premier alinéa. La version anglaise est encore plus explicite : « *the prescriptive period, if not already expired, is reduced to three years* ». Ces indices textuels ne sont peut-être pas décisifs, puisqu’il demeure possible de soutenir que le délai applicable *change de nature* à compter du décès, mais il en résulte à tout le moins une certaine ambiguïté. De plus, je conviens avec mon collègue qu’il n’est pas sans pertinence que la disposition en cause se situe sous le Titre « De la prescription extinctive » du Livre De la prescription (voir Levesque, p. 324). En effet, quoique l’art. 2878 *C.c.Q.* énonçant la règle en matière de déchéance d’un recours figure dans ce Livre, les appelants n’identifient *aucun* autre délai de déchéance qui y aurait été inclus. En somme, même si le libellé du deuxième alinéa suggère à certains égards l’existence d’un délai de déchéance, ni le texte ni le contexte de cette disposition ne permettent de conclure que le législateur a exprimé de façon suffisamment précise, claire et non ambiguë l’intention de créer un délai de cette nature.

[258] En ce qui concerne l’objet du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, l’inclusion d’un délai abrégé à compter du décès de la victime ou de l’auteur de l’acte rejoint les objectifs généraux de la prescription et de la déchéance : d’une part, assurer la stabilité des rapports juridiques — plus particulièrement des successions — et, d’autre part, favoriser la tenue d’un procès juste et équitable en évitant l’érosion des éléments de preuve essentiels. Le choix d’imposer un délai abrégé en cas de décès de la victime, et non seulement en cas de décès de l’auteur de l’acte, montre bien que ces enjeux revêtaient une grande importance pour le législateur.

[259] Il ressort d’ailleurs clairement des travaux parlementaires que le législateur était préoccupé par le fait que l’allongement des délais à 30 ans allait causer de l’incertitude aux héritiers, causer des « batailles de succession » et poser des difficultés en matière de preuve (voir notamment *Étude détaillée*, p. 7-9). Bien que les débats parlementaires n’aient qu’un poids limité en matière d’interprétation

(*Re*), at para. 35; *Canadian National Railway Co. v. Canada (Attorney General)*, 2014 SCC 40, [2014] 2 S.C.R. 135, at para. 47), they are nonetheless relevant in identifying the purpose of a provision. In the instant case, the following exchange between the minister responsible for the bill and two members of the official opposition is particularly instructive:

[TRANSLATION]

Mr. St-Arnaud: Well, on the last point, my understanding is that the aim was to prevent it from being a battle between successions at some point. At some point, we say: Yes, the succession of either person can take action, but at some point, we wanted to draw a line at some point, so we wouldn't end up at some point with battles between successions over events.... So that was kind of the idea, to limit such....

Ms. St-Pierre: But I have a quick question about that. If it's the author of the act and.... Let's take the cases that have really made headlines, sex crimes in the Catholic Church. And the author of the act has been dead for 10 years. The victim has nonetheless been the victim of a crime. And at that point, if it has been more than three years since the aggressor or, well, the person who committed the crime died, this means that there is no more remedy, yet that victim is just as injured as another victim whose aggressor is still alive.

The Chair (Mr. Therrien): Minister.

Mr. St-Arnaud: Well, that is a good question. In my understanding, it was indeed to limit.... A remedy is still.... A remedy is available, it's available for three years. But the goal was to draw a line at some point. In fact, the period is reduced to the one currently in the Code. It's currently three years in the Code.

...

Mr. St-Arnaud: If a crime has been committed, prescription does not run. It begins to run once the person is 18 years old. It runs, without any need for specific proof, for a period of 20 or perhaps 30 years, and after that it may continue.... There may still be a remedy, as long as it's shown that the victim has just become aware

législative (voir, p. ex., *Rizzo & Rizzo Shoes Ltd. (Re)*, par. 35; *Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada c. Canada (Procureur général)*, 2014 CSC 40, [2014] 2 R.C.S. 135, par. 47), ils constituent néanmoins un élément pertinent afin de cerner l'objet d'une disposition. En l'espèce, cet échange entre le ministre responsable du projet de loi et deux députés de l'opposition officielle est particulièrement révélateur :

M. St-Arnaud : Bien, sur le dernier point, là, ma compréhension, c'est qu'on voulait éviter qu'à un moment donné ce soient des batailles de succession. À un moment donné, on dit : Oui, là, la succession de l'un ou de l'autre peut agir, mais, à un moment donné, on a voulu mettre une ligne, à un moment donné, pour ne pas qu'à un moment donné on se retrouve avec des batailles de succession pour des événements... Alors, c'était un peu l'idée, là, de limiter ces...

Mme St-Pierre : Mais j'ai une petite question à ça. Si c'est l'auteur de l'acte et que... Prenons les cas qui ont fait vraiment la manchette, des crimes sexuels dans l'Église catholique. Et l'auteur de l'acte est mort depuis 10 ans. La victime a quand même été victime d'un acte criminel. Et, à ce moment-là, si ça fait plus de trois ans que l'agresseur ou, enfin, la personne qui a commis le crime est morte, ça veut dire qu'il n'y a plus aucun recours, et cette victime-là est autant blessée qu'une autre victime dont l'auteur est encore en vie.

Le Président (M. Therrien) : M. le ministre.

M. St-Arnaud : Bien, c'est une bonne question. Ma compréhension, c'était effectivement de limiter... Le recours est quand même... Le recours est possible, il est possible pendant trois ans. Mais, à un moment donné, l'objectif était de tirer une ligne. En fait, on le ramène au délai qui est actuellement au code, là. Actuellement, au code, c'est trois ans, là.

...

M. St-Arnaud : S'il y a un acte criminel qui a été commis, la prescription ne court pas. Elle commence à courir à partir de l'âge de 18 ans. Elle court, sans qu'on ait à faire une preuve particulière, pour une période de 20 ou peut-être de 30 ans, et après ça elle peut continuer... On peut quand même avoir un recours, mais dans la mesure où on démontre

of the injury suffered and that the causal connection can be proved.

If the aggressor dies, a remedy is still available, but only.... If the aggressor dies when the person is 45 years old, well, a remedy is still available, but then we say, at some point, three years later, I was going to say the book is closed, but a line is drawn at some point. In other words, the period is reduced to the prescriptive period currently in the Code. At present — it's important to keep this in mind — the period for this type of remedy is three years in all circumstances.

...

Mr. Ouimet (Fabre): . . . Of course, we must not lose sight of one thing. In the case of death, there is someone who no longer participates in the trial and whose perspective is now missing. That person's version of the facts is no longer available, and this has the potential.... Care must be taken not to assume that the person making a claim is entitled to compensation, because this makes the entire trial pointless. So there must be rules that provide for remedies but that don't result in an automatic award against the person being sued. I would therefore urge caution. It is important not to devise a system in which it is clear that the person making a claim is entitled to compensation, because we can very well resume... we won't go to the trouble of amending the Code of Civil Procedure, as the Minister said, we will cast it aside. So care must be taken.

(Étude détaillée, at pp. 7-8; in this regard, see *A v. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, at para. 42; Lambert (2014), at para. 595.)

[260] It therefore seems that the legislature was seeking a compromise between objectives that were largely contradictory: facilitating access to justice for victims, certainly, but at the same time ensuring that [TRANSLATION] “a line is drawn at some point”, as the then Minister of Justice put it. Clearly, the legislature intended to lengthen the prescriptive periods generally while ensuring that the heirs of the author of the act would not have to face legal proceedings years or even decades after the author's death, despite the difficulty of adducing any evidence in defence.

qu'on vient de prendre conscience du préjudice qu'on a subi et qu'on est capable de faire la preuve du lien de causalité.

Si l'agresseur décède, le recours est toujours possible, mais il n'est possible qu'à... Si l'agresseur décède alors que la personne a 45 ans, bien là le recours est toujours possible, mais là on dit, à un moment donné, trois ans plus tard, j'allais dire, on ferme les livres, là, mais on tire une ligne à un moment donné. C'est-à-dire qu'on le ramène au délai de prescription qui est actuellement celui qui existe au code. Présentement, là — c'est important qu'on se le dise — le délai pour ce genre de recours, il est de trois ans en toutes circonstances.

...

M. Ouimet (Fabre) : . . . Évidemment, il ne faut pas perdre de vue une chose, là. Quand on parle de décès, il y a quelqu'un qui ne participe plus au procès, là, et donc on n'a plus l'éclairage, on n'a plus la version des faits de cette personne-là, et ça a un potentiel... Il faut faire attention de ne pas présumer que la personne qui réclame a droit au dédommagement, parce que ça, c'est tout le procès qui est inutile, là. Alors, il faut mettre en place des règles qui vont permettre des recours, mais qui ne vont pas faire en sorte que la personne poursuivie est automatiquement condamnée, là. Donc, je nous invite à la prudence. Il ne faut pas imaginer un système où il est clair que la personne qui réclame a droit à un dédommagement, parce qu'on peut bien reprendre... on ne se donnera pas la peine de modifier le Code de procédure civile, comme le ministre a dit, on va le mettre de côté. Alors, il faut faire attention.

(Étude détaillée, p. 7-8; voir, à ce sujet, *A c. Frères du Sacré-Cœur*, 2017 QCCS 34, par. 42; Lambert (2014), par. 595.)

[260] Il semble donc que le législateur cherchait à trouver un compromis entre des objectifs largement contradictoires : favoriser l'accès à la justice pour les victimes, assurément, mais en même temps « tire[r] une ligne à un moment donné », pour reprendre la formule du ministre de la Justice de l'époque. Manifestement, le législateur entendait, de manière générale, allonger les délais de prescription, tout en évitant par ailleurs aux héritiers de l'auteur de l'acte de devoir faire face à une action en justice des années, voire des décennies, après le décès de celui-ci, malgré la difficulté pour eux d'opposer une quelconque preuve en défense.

[261] With respect, the majority's interpretation of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* is difficult to reconcile with these objectives. It is true that, after three years at most following the death of the victim or the author of the act, it would become necessary for the plaintiff to prove when the victim became aware of the connection between the alleged act and the injury suffered. But this does not amount to "drawing a line", given that actions might still be brought decades later. Indeed, Frédéric Levesque and Claudie-Émilie Wagner-Lapierre are of the view that such an interpretation [TRANSLATION] "seems to make the second paragraph completely pointless, when its purpose is in fact to prevent the possibility that a person will be sued for wrongful acts committed a long time ago by a deceased ancestor" ("La réforme de la prescription civile en matière d'infraction criminelle: une occasion manquée pour les victimes de préjudice corporel" (2015), 49 *R.J.T.U.M.* 685, at pp. 700-701). I would not go so far as to say that the majority's interpretation deprives the second paragraph of any effect, but it can hardly be said that the majority's interpretation truly makes it possible to achieve what appear to be the legislature's objectives, that is, ensuring the stability of successions and the integrity of the adversarial process.

[262] In my view, the wording, context and purpose of art. 2926.1 *C.C.Q.* suggest rather that the period established by the second paragraph runs from the date of death of either the victim or the author of the act, even if the victim did not yet make the connection between the alleged act and the injury suffered. In other words, the death marks a different starting point, which is substituted for the one in the first paragraph, that is, the date the victim becomes aware that the injury suffered is attributable to the alleged act.

[263] However, despite certain indicia to this effect, I am not prepared to conclude that the legislature necessarily intended to establish a term for forfeiture. First, its concerns about the stability of legal relations, particularly successions, and the preservation of evidence are not uniquely associated with forfeiture. As I mentioned above, the same concerns underlie prescription. Second, as a result

[261] Avec égards, l'interprétation que donne la majorité du deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* est difficilement conciliable avec ces derniers objectifs. Certes, au plus trois ans après le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, il deviendrait nécessaire pour le demandeur de prouver le moment de la prise de connaissance du lien entre l'acte reproché et le préjudice subi. Mais cela n'équivaut pas à « tirer une ligne », sachant que des actions pourraient toujours être exercées des décennies plus tard. Les auteurs Frédéric Levesque et Claudie-Émilie Wagner-Lapierre estiment d'ailleurs qu'une telle interprétation « semble rendre l'alinéa deux complètement inutile, alors qu'il a justement pour but d'éviter qu'une personne puisse être poursuivie pour des gestes répréhensibles posés il y a longtemps par leurs ancêtres décédés » (« La réforme de la prescription civile en matière d'infraction criminelle : une occasion manquée pour les victimes de préjudice corporel » (2015), 49 *R.J.T.U.M.* 685, p. 700-701). Pour ma part, je n'irais pas jusqu'à dire que l'interprétation de la majorité prive le deuxième alinéa de tout effet, mais on peut difficilement soutenir que cette interprétation permet véritablement la réalisation des objectifs qui semblent être visés par le législateur, soit d'assurer la stabilité des successions, de même que l'intégrité du processus contradictoire.

[262] À mon avis, le texte, le contexte et l'objet de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* donnent plutôt à penser que le délai fixé au deuxième alinéa court à compter du décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, et ce, même si la victime n'a pas encore fait le lien entre l'acte reproché et le préjudice subi. En d'autres termes, le décès marque un point de départ distinct, lequel se substitue à celui du premier alinéa, qui correspond au moment où la victime prend connaissance que son préjudice est attribuable à l'acte reproché.

[263] Cependant, malgré le fait que certains indices convergent dans cette direction, je ne suis pas prête à en tirer la conclusion que le législateur entendait nécessairement édicter un délai de déchéance. D'une part, les préoccupations du législateur pour la stabilité des rapports juridiques, notamment des successions, et la préservation de la preuve ne sont pas le propre de la déchéance. Comme nous l'avons

of the requirement codified in art. 2878 *C.C.Q.* that forfeiture be “expressly provided for in a text”, the purpose of a provision, however clear it may be, cannot on its own support a finding of forfeiture. For the reasons already given, I have doubts about whether there is such express language. Ultimately, if the legislature believes that the objectives relating to the stability of successions and the preservation of evidence must take precedence in all circumstances, it is for the legislature to provide for this expressly.

(2) Suspension of the Period Provided for in the Second Paragraph

[264] Absent an express provision to the contrary, the general provisions dealing with the suspension of prescription — including the provision on impossibility in fact to act (art. 2904 *C.C.Q.*) and the provisions concerning minors and protected persons of full age (art. 2905 *C.C.Q.*) — apply to the period provided for in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* Indeed, in *Proulx v. Desbiens*, a sexual aggression case in which the author of the alleged act had died, the Quebec Superior Court relied on art. 2904 *C.C.Q.* to suspend the period provided for in the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*:

[TRANSLATION] The Court notes that the second paragraph of the article deals only with the start of the prescriptive period and make no reference to any change to the other principles affecting prescription, including article 2904. Thus, there seems to be no textual justification for excluding them. [Emphasis added; para. 18.]

[265] With regard more specifically to impossibility in fact to act, the period established by the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* may be suspended if, for example, the victim is in a state of unconsciousness, is unaware of and could not reasonably have known of the aggressor’s identity or death, or is in a psychological state of fear caused by the aggressor’s fault (see, e.g., *Gauthier*, at para. 67; Baudouin, Deslauriers and Moore, at para. 1-1332; C. Gervais, *La prescription* (2009), at pp. 159-66). In each case, the plaintiff must prove on a balance of probabilities that it was impossible, and not simply difficult, for him or her to act in a timely manner (*Catudal v.*

vu plus haut, ces mêmes préoccupations sous-tendent la prescription. D’autre part, en raison de l’exigence d’un « texte exprès », codifiée à l’art. 2878 *C.c.Q.*, l’objet d’une disposition, aussi évident soit-il, ne peut justifier à lui seul de conclure à la déchéance. Pour les raisons déjà énoncées, j’entretiens un doute sur la présence d’une telle mention expresse. Au final, si le législateur considère que les objectifs liés à la stabilité des successions et à la préservation de la preuve doivent avoir préséance en toutes circonstances, il lui incombe de le prévoir expressément.

(2) La suspension du délai prévu au deuxième alinéa

[264] En l’absence d’un texte exprès à l’effet contraire, les dispositions générales portant sur la suspension de la prescription — notamment celle sur l’impossibilité en fait d’agir (art. 2904 *C.c.Q.*) et celles à l’égard des mineurs et des majeurs protégés (art. 2905 *C.c.Q.*) — s’appliquent au délai prévu au deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* Dans *Proulx c. Desbiens*, une affaire d’agression à caractère sexuel où l’auteur de l’acte reproché était décédé, la Cour supérieure du Québec a d’ailleurs fait appel à l’art. 2904 *C.c.Q.* pour suspendre le délai prévu au deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* :

Le Tribunal note que le deuxième paragraphe de l’article ne traite que du début de la période prescriptive et ne fait aucune référence à une modification des autres principes affectant la prescription, y compris l’article 2904. Il ne semble donc pas y avoir de justification textuelle pour les écarter. [Je souligne; par. 18.]

[265] En ce qui concerne plus particulièrement l’impossibilité en fait d’agir, le délai fixé au deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* pourrait, à titre d’exemples, être suspendu si la victime est dans un état d’inconscience, si elle ignore l’identité de son agresseur ou le décès de ce dernier et ne pouvait raisonnablement connaître ces faits, ou encore si elle se trouve dans un état de crainte psychologique causée par la faute de son agresseur (voir, p. ex., *Gauthier*, par. 67; Baudouin, Deslauriers et Moore, par. 1-1332; C. Gervais, *La prescription* (2009), p. 159-166). Dans tous les cas, il appartient au demandeur de faire la preuve, selon la prépondérance des probabilités,

Borduas, 2006 QCCA 1090, [2006] R.J.Q. 2052, at para. 72; Gervais, at p. 160; McCann, at pp. 156-57).

[266] However, given that the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* sets a different starting point for prescription, separate from the one established by the first paragraph, it seems to me that lack of awareness of the connection between the alleged act and the injury suffered cannot suspend the period provided for in the second paragraph. The opposite interpretation would frustrate the legislature's intention that the period run from the date of death, and no longer from the date the victim becomes aware of the connection. The plaintiff could essentially bypass the starting point expressly provided for in the second paragraph by arguing that lack of awareness of the connection was the reason why it was impossible in fact to act within the meaning of art. 2904 *C.C.Q.*

[267] The legislature must be considered — it seems — to have specified that lack of awareness of the connection between a sexual aggression and the injury suffered is not, strictly speaking, a cause of impossibility in fact to act and therefore does not *suspend* prescription; rather, it is relevant to the *starting point* for prescription. In so doing, the legislature ended a longstanding judicial and academic debate (in this regard, see *P.L. v. J.L.*, 2011 QCCA 1233, [2011] R.J.Q. 1274, at paras. 36-66; *C. (S.) v. Archevêque catholique romain de Québec*, 2009 QCCA 1349, 326 D.L.R. (4th) 196, at paras. 72 and 133-38; *Christensen v. Roman Catholic Archbishop of Québec*, 2010 SCC 44, [2010] 2 S.C.R. 694, at para. 2; Baudouin, Deslauriers and Moore, at para. 1-1320; McCann, at pp. 130 and 144; Gervais, at pp. 107-10 and 155; Levesque, at p. 322). Up to that point, it had been unclear whether that lack of awareness of one of the essential elements of the right of action meant that the starting point for prescription was postponed to the date the victim became aware of the connection, rather than being the date of the aggression or the day the injury appeared for the first time (art. 2880 para. 2 and art. 2926 *C.C.Q.*), or whether that lack of awareness instead amounted to impossibility in fact to act that suspended the prescriptive period (art. 2904 *C.C.Q.*). The first paragraph of

qu'il lui était impossible, et non pas simplement difficile, d'agir en temps utile (*Catudal c. Borduas*, 2006 QCCA 1090, [2006] R.J.Q. 2052, par. 72; Gervais, p. 160; McCann, p. 156-157).

[266] Toutefois, compte tenu du fait que le deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* prévoit un point de départ distinct de la prescription, indépendant de celui fixé au premier alinéa, il m'apparaît que l'ignorance du lien entre l'acte reproché et le préjudice subi ne peut constituer une cause de suspension du délai prévu au deuxième alinéa. L'interprétation contraire ferait échec à l'intention du législateur de faire courir le délai à compter du décès, et non plus à compter de la prise de connaissance du lien. Le demandeur pourrait en quelque sorte contourner le point de départ prévu expressément au deuxième alinéa en invoquant l'ignorance du lien comme cause d'impossibilité en fait d'agir au sens de l'art. 2904 *C.c.Q.*

[267] Il faut — semble-t-il — considérer que le législateur est venu préciser que l'ignorance du lien entre une agression à caractère sexuel et le préjudice subi ne constitue pas à proprement parler une cause d'impossibilité en fait d'agir, et donc de *suspension* de la prescription, mais relève plutôt du *point de départ* de la prescription. Ce faisant, le législateur a mis fin à un débat jurisprudentiel et doctrinal de longue date (voir, à ce sujet, *P.L. c. J.L.*, 2011 QCCA 1233, [2011] R.J.Q. 1274, par. 36-66; *S.C. c. Archevêque catholique romain de Québec*, 2009 QCCA 1349, [2009] R.J.Q. 1970, par. 72 et 133-138; *Christensen c. Archevêque catholique romain de Québec*, 2010 CSC 44, [2010] 2 R.C.S. 694, par. 2; Baudouin, Deslauriers et Moore, par. 1-1320; McCann, p. 130 et 144; Gervais, p. 107-110 et 155; Levesque, p. 322). Auparavant, on ne pouvait en effet dire avec certitude si cette ignorance de l'un des éléments essentiels du droit d'action signifiait que le point de départ de la prescription était repoussé jusqu'à la prise de connaissance du lien au lieu de correspondre au moment de l'agression ou de la première manifestation du préjudice (art. 2880 al. 2 et art. 2926 *C.c.Q.*), ou si cette ignorance constituait plutôt une impossibilité en fait d'agir qui venait suspendre le délai (art. 2904 *C.c.Q.*). Le premier alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* règle la question en

art. 2926.1 *C.C.Q.* settles the matter by making the date the victim becomes aware of the connection a starting point for prescription. This is the declaratory, or interpretative, effect of the first paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, as provided for in s. 13 of the *Act to amend the Crime Victims Compensation Act, the Act to promote good citizenship and certain provisions of the Civil Code concerning prescription*, S.Q. 2013, c. 8 (“amending Act”) (on this point, see also the explanatory notes for that Act).

[268] As a matter of consistency, if awareness of the connection between the alleged act and the injury suffered is what marks the starting point for prescription in the cases provided for in the first paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, then lack of awareness of that connection does not constitute impossibility in fact to act under art. 2904 *C.C.Q.* and thus can no longer have the effect of suspending prescription. In other words, by codifying awareness of the connection as the starting point for prescription, the legislature at the same time excluded it from the scope of impossibility in fact to act. As I have said, however, the other causes of impossibility in fact to act under art. 2904 *C.C.Q.* can still be raised, as I am not persuaded that the legislature expressed itself in a sufficiently precise, clear and unambiguous manner to create a term for forfeiture. The circumstances in which an action arising from sexual aggression can be brought more than three years after the death of the victim or the author of the act are therefore circumscribed considerably, but not eliminated completely.

[269] I readily acknowledge that this interpretation is not entirely satisfactory. For instance, a victim could rely on the suspension provided for in art. 2904 *C.C.Q.* if he or she were able to prove psychological fear, which is a form of impossibility in fact to act, but not if the victim’s psychological state prevented him or her from becoming aware of the connection between the aggression and the injury suffered, because that lack of awareness of an element of civil liability would be relevant to the starting point for prescription but not to the suspension of prescription. However, in my view, a different interpretation would require rewriting part of the provision and

faisant du moment de la prise de connaissance du lien un point de départ de la prescription. Il s’agit là de l’effet déclaratoire, c’est-à-dire interprétatif, du premier alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, lequel est prévu à l’art. 13 de la *Loi modifiant la Loi sur l’indemnisation des victimes d’actes criminels, la Loi visant à favoriser le civisme et certaines dispositions du Code civil relatives à la prescription*, L.Q. 2013, c. 8 (« loi modificatrice ») (voir aussi à ce sujet les notes explicatives de cette même loi).

[268] En toute cohérence, si la prise de connaissance du lien entre l’acte reproché et le préjudice subi marque le point de départ de la prescription dans les cas prévus au premier alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, l’ignorance de ce même lien ne constitue pas une impossibilité en fait d’agir visée à l’art. 2904 *C.c.Q.* et ne peut donc plus avoir pour effet de suspendre la prescription. En d’autres termes, en codifiant la prise de connaissance du lien en tant que point de départ de la prescription, le législateur se trouve du même coup à l’exclure du champ d’application de l’impossibilité en fait d’agir. Cependant, comme je l’ai déjà mentionné, les autres causes d’impossibilité en fait d’agir visées à l’art. 2904 *C.c.Q.* peuvent toujours être soulevées, puisque je ne suis pas convaincue que le législateur se soit exprimé de façon assez précise, claire et non ambiguë pour créer un délai de déchéance. Les circonstances permettant l’exercice d’une action résultant d’une agression à caractère sexuel plus de trois ans après le décès de la victime ou de l’auteur de l’acte sont ainsi circonscrites d’une manière appréciable, sans pour autant être entièrement éliminées.

[269] Je reconnais d’emblée que cette interprétation n’est pas entièrement satisfaisante. Ainsi, une victime pourrait se prévaloir de la suspension prévue à l’art. 2904 *C.c.Q.* si elle parvient à prouver la crainte psychologique, une forme d’impossibilité en fait d’agir, mais non si son état psychologique l’empêchait de prendre conscience du lien entre l’agression et le préjudice subi, du fait que cette ignorance d’un élément de la responsabilité civile relèverait du point de départ de la prescription, et non de la suspension. J’estime cependant que, pour arriver à une autre interprétation, il faut réécrire en partie la disposition, et faire abstraction des tensions

disregarding the inherent tension between the legislature's objectives. It seems to me that the legislature proposed a compromise, no doubt an imperfect one, to address the unique problems raised by actions arising from sexual aggression, which are often instituted many years after the fact. If this interpretation seems unduly harsh toward victims or if, on the contrary, the legislature did in fact intend to introduce a term for forfeiture, as the appellants argue, I would urge it to step in and clarify its intention.

(3) Scope of the Second Paragraph

[270] Finally, unlike the majority, I am not prepared to conclude that the shortened period under the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* applies only to an action against the author of the act. The wording of the provision draws no distinction between the author of the act and third parties who might also be liable for their own fault or for the act or omission of another person.

[271] In my view, there is only one period (30 years or 3 years, as the case may be) for all actions for damages for bodily injury resulting from sexual aggression. The second paragraph provides that the "prescriptive period" for such actions is reduced to three years and runs from the date of death of the victim or the author of the act. My colleague's interpretation essentially has the effect of adding the words "in relation to the succession of the author of the act" to the second paragraph.

[272] The legislature is, of course, free to establish periods that differ according to the identity of the parties, but no such intention is reflected in the wording of art. 2926.1 *C.C.Q.* In this context, it must be assumed that the legislature did not intend to impose, for example, different periods for the direct fault of the author of the act and for liability for the act or omission of another person. Like the appellants, I am also of the view that the legislature would have spoken more clearly if it had intended to deprive certain parties of the right to implead other solidary debtors (art. 1529 *C.C.Q.*) by establishing different periods.

inhérentes entre les objectifs poursuivis par le législateur. Il m'apparaît que le législateur a proposé un compromis, sans doute imparfait, qui vise à répondre aux difficultés uniques soulevées par les actions résultant d'une agression à caractère sexuel, lesquelles sont souvent intentées de longues années après les faits. Si cette interprétation paraît trop rigoureuse à l'égard des victimes ou, au contraire, si le législateur entendait bel et bien introduire un délai de déchéance, comme le soutiennent les appelants, j'inviterais le législateur à intervenir afin de clarifier son intention.

(3) La portée du deuxième alinéa

[270] Finalement, contrairement à la majorité, je ne suis pas disposée à conclure que le délai abrégé du deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* n'est opposable qu'à l'encontre d'une action contre l'auteur de l'acte. Le texte de la disposition ne fait pas de distinction entre ce dernier et des tiers qui pourraient également être responsables pour leur propre faute ou le fait d'autrui.

[271] À mon sens, il n'y a qu'un seul délai (de 30 ans ou 3 ans, selon le cas) pour toutes les actions en réparation du préjudice corporel résultant d'une agression à caractère sexuel. En effet, le deuxième alinéa prévoit que le « délai applicable » à de telles actions est ramené à trois ans et court à compter du décès de la victime ou de l'auteur de l'acte. L'interprétation de mon collègue a en quelque sorte pour effet d'ajouter les termes « à l'égard de la succession de l'auteur de l'acte » au libellé du deuxième alinéa.

[272] Bien que le législateur soit évidemment libre de fixer des délais différents selon l'identité des parties, cette intention ne ressort aucunement du libellé de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* Dans ce contexte, il faut présumer que le législateur n'a pas souhaité imposer, par exemple, des délais distincts pour la faute directe de l'auteur de l'acte et pour la responsabilité en raison du fait d'autrui. Comme les appelants, j'estime aussi que le législateur se serait exprimé plus clairement s'il avait eu l'intention de priver certaines parties, sur la base de délais distincts, du droit d'appeler au procès les autres débiteurs solidaires

Indeed, my colleague Gascon J. points this out in his reasons (at para. 125): the legislature is assumed not to have intended to depart from general legal principles unless it has expressed that intention clearly (see P.-A. Côté, in collaboration with S. Beaulac and M. Devinat, *The Interpretation of Legislation in Canada* (4th ed. 2011), at pp. 538-41).

[273] To conclude otherwise would be to disregard one of the objectives of the second paragraph. I agree that the objective of preserving the stability of successions is not relevant where an action is brought against a legal person, as in the present case. However, my colleague acknowledges that the provision also seeks to preserve the value of evidence by ensuring, as far as possible, that there is some proximity in time to the alleged aggression. This objective is relevant in relation to all defendants, since the plaintiff will always be required to prove the aggression (before establishing, for example, that a third party is at fault or is liable for the act or omission of another person). It is true that evidentiary difficulties may arise from the moment the victim or the author of the act dies, since the testimony of these individuals is generally central in cases involving sexual aggression. Nevertheless, the more time that passes, the more difficult it becomes to compensate for the absence of one of the main witnesses. Louise Langevin clearly explains the importance of prescription in ensuring the integrity of the adversarial process:

[TRANSLATION] . . . prescriptive periods seek to limit the erosive effect of time on memory and on the value of evidence. For example, evidence, including evidence in corroboration, may disappear over the years, or witnesses may die. Prescriptive periods help to prevent such situations and thus improve the administration of justice. . . . The defendant must therefore be notified as soon as possible if he or she is being sued. Finally, the defendant may be surprised by the plaintiff's late action and may not have retained any evidence

(“Suspension de la prescription extinctive: à l'impossible nul n'est tenu” (1996), 56 *R. du B.* 265, at p. 271)

(art. 1529 *C.c.Q.*). Mon collègue le juge Gascon le rappelle d'ailleurs dans ses motifs (au par. 125) : le législateur est présumé ne pas avoir eu l'intention de déroger aux principes généraux du droit à moins d'en avoir manifesté clairement l'intention (voir P.-A. Côté, avec la collaboration de S. Beaulac et M. Devinat, *Interprétation des lois* (4^e éd. 2009), par. 1793-1803).

[273] Conclure autrement signifie faire abstraction de l'un des objectifs du deuxième alinéa. J'en conviens, l'objectif de préserver la stabilité des successions est sans pertinence lorsque l'action vise une personne morale, comme c'est le cas en l'espèce. Mais mon collègue reconnaît pour sa part que la disposition a aussi pour but de préserver la valeur des éléments de preuve en assurant, dans la mesure du possible, une certaine proximité temporelle avec l'agression alléguée. Cet objectif demeure pertinent à l'égard de tous les défendeurs, puisque le demandeur devra dans tous les cas faire la preuve de l'agression (avant d'établir, par exemple, la faute d'un tiers ou sa responsabilité pour le fait d'autrui). Certes, des difficultés de preuve sont susceptibles de se poser dès le décès de la victime ou de l'auteur de l'acte, puisque leur témoignage est généralement central en matière d'agressions à caractère sexuel. Néanmoins, plus le temps passe, plus il devient ardu de suppléer à l'absence de l'un des principaux témoins. L'auteure Louise Langevin explique bien l'importance de la prescription afin d'assurer l'intégrité du processus contradictoire :

. . . les délais de prescription tentent de limiter l'effet érosif du temps sur la mémoire et sur la valeur des éléments de preuve. Ainsi, des éléments de preuve, entre autres ceux apportés en corroboration, peuvent disparaître avec les années, ou des témoins peuvent décéder. Ces délais concourent à éviter ces situations et assurent donc une meilleure administration de la justice. [. . .] Le défendeur doit donc être averti dans les meilleurs délais s'il fait l'objet d'une poursuite. Enfin, le défendeur peut être surpris par l'action tardive du demandeur et il ne se serait pas ménagé de preuve

(« Suspension de la prescription extinctive : à l'impossible nul n'est tenu » (1996), 56 *R. du B.* 265, p. 271)

[274] In short, the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* applies to all actions for damages for bodily injury resulting from sexual aggression. Its purpose is to address the legislature's concerns about the preservation of evidence and, more broadly, the integrity of the adversarial process. However, as I have explained, victims (or their successions) are still entitled to prove that it was impossible in fact for them to act, although this cannot be done by relying on lack of awareness of the connection between the alleged act and the injury.

(4) Temporal Effect of the Starting Point Set on the Date of Death

[275] In the case at bar, the appellants have been unable to persuade me that J.J.'s right of action was necessarily extinguished with the deaths of his alleged aggressors in 2001 and 2004. It is important to remember that the introduction of a new period, in cases where it would already be expired before even taking effect, would be considered to have retroactive effect if the application of the new legislation resulted in the extinction of an existing right of action (P.-A. Côté and D. Jutras, *Le droit transitoire civil: Sources annotées* (loose-leaf), at para. 2.192). However, the legislature is presumed not to have intended to deprive any person of such a right simply by changing the period applicable to an action (*Angus v. Sun Alliance Insurance Co.*, [1988] 2 S.C.R. 256, at pp. 265-67). Such an intention must be clearly expressed (*British Columbia v. Imperial Tobacco Canada Ltd.*, 2005 SCC 49, [2005] 2 S.C.R. 473, at para. 71; *Tran v. Canada (Public Safety and Emergency Preparedness)*, 2017 SCC 50, [2017] 2 S.C.R. 289, at paras. 48-49). This is not the case here.

[276] In my view, s. 13 of the amending Act gives retroactive effect only to the starting point for prescription provided for in the first paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.*, that is, the date the victim becomes aware of the connection between the alleged act and the injury suffered. Only the first paragraph of this provision applies to the time before it came into force. In contrast, the starting point under the second paragraph, the date of death, does not have retroactive effect, regardless of whether the period is a term for forfeiture

[274] En somme, le deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* s'applique à l'égard de toutes les actions en réparation du préjudice corporel résultant d'une agression à caractère sexuel. Cette mesure vise à répondre aux préoccupations du législateur en ce qui concerne la préservation de la preuve et, plus largement, l'intégrité du processus contradictoire. Comme je l'ai expliqué, les victimes (ou leur succession) conservent cependant le droit d'apporter la preuve de leur impossibilité en fait d'agir, preuve qui ne pourrait toutefois reposer sur l'ignorance du lien entre l'acte reproché et le préjudice.

(4) L'effet dans le temps du point de départ fixé au moment du décès

[275] En l'espèce, les appelants n'ont pas su me convaincre que le droit d'action de J.J. est nécessairement éteint depuis le décès de ses agresseurs allégués, en 2001 et 2004. Il importe de rappeler que l'introduction d'un nouveau délai, dans les cas où ce dernier serait déjà expiré avant même son entrée en vigueur, serait considérée comme ayant un effet rétroactif si l'application de la loi nouvelle entraînait l'extinction d'un droit d'action existant (P.-A. Côté et D. Jutras, *Le droit transitoire civil : Sources annotées* (feuilles mobiles), par. 2.192). Or, il est présumé que le législateur n'entendait pas priver quiconque d'un tel droit simplement en modifiant le délai applicable à la demande en justice (*Angus c. Sun Alliance compagnie d'assurance*, [1988] 2 R.C.S. 256, p. 265-267). Une intention de cette nature doit être exprimée clairement (*Colombie-Britannique c. Imperial Tobacco Canada Ltée*, 2005 CSC 49, [2005] 2 R.C.S. 473, par. 71; *Tran c. Canada (Sécurité publique et Protection civile)*, 2017 CSC 50, [2017] 2 R.C.S. 289, par. 48-49). Ce n'est pas le cas en l'espèce.

[276] Selon moi, l'art. 13 de la loi modificatrice confère uniquement un effet rétroactif au point de départ de la prescription prévu au premier alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.*, c'est-à-dire au jour de la prise de connaissance du lien entre l'acte reproché et le préjudice subi. Seul le premier alinéa de cette disposition s'applique à la période antérieure à son entrée de vigueur. À l'inverse, le point de départ fixé au moment du décès par le deuxième alinéa n'a pas d'effet rétroactif, et ce, que le délai en soit un de

or a prescriptive period. For ease of reference, I will reproduce s. 13:

The prescriptive periods provided for in article 2926.1 of the Civil Code, enacted by section 7, apply to existing juridical situations taking into account the time already elapsed.

The provisions of article 2926.1 of the Civil Code concerning the starting point of prescriptive periods are declaratory.

[277] First of all, the amending Act specifically mentions only prescription and contains no transitional provision that could apply to the starting point of a *term for forfeiture*. Absent such a provision, it should be assumed that the legislature did not intend, if it had introduced a term for forfeiture, to retroactively eliminate a right of action that existed when the Act came into force (see *Banque de Nouvelle-Écosse v. Cohen*, 1999 CanLII 13720 (Que. C.A.), at pp. 11-12; *Québec (Commission de la construction) v. Gastier inc.* 1998 CanLII 13132 (Que. C.A.), at pp. 9-12; Côté, at p. 197; R. Sullivan, *Sullivan on the Construction of Statutes* (6th ed. 2014), at pp. 807-8).

[278] The same is also true if the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* simply provides for a prescriptive period. In my view, s. 13 of the amending Act does not give it any retroactive effect, because the new starting point set on the date of death is not declaratory in nature. The legislature did not clearly express an intention to give retroactive effect to *every* starting point for prescription provided for in the amending Act. Rather, it stated that the provisions in question are “declaratory”. The terms “declaratory” and “retroactive” are not synonymous. Indeed, s. 50 of the *Interpretation Act* distinguishes them, at least implicitly (see also *Gravel v. City of St-Léonard*, [1978] 1 S.C.R. 660, at p. 667).

[279] By definition, a declaratory provision (sometimes called an “interpretative” provision) is meant to settle or clarify the meaning or effect of *existing* law (see *Régie des rentes du Québec v. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 SCC 46, [2013] 3 S.C.R. 125, at paras. 26-27; *Western Minerals Ltd. v. Gaumont*,

déchéance ou de prescription. Par souci de commodité, il convient de reproduire l’art. 13 :

Les délais de prescription prévus à l’article 2926.1 du Code civil, édicté par l’article 7 de la présente loi, sont applicables aux situations juridiques en cours en tenant compte du temps déjà écoulé.

Les dispositions de ce même article 2926.1 du Code civil qui concernent le point de départ du délai de prescription sont déclaratoires.

[277] D’une part, la loi modificatrice ne mentionne expressément que la prescription et ne contient aucune disposition transitoire pouvant s’appliquer au point de départ d’un *délai de déchéance*. En l’absence d’une telle disposition, il faudrait présumer que le législateur ne souhaitait pas, s’il avait introduit un délai de déchéance, faire disparaître rétroactivement un droit d’action existant au moment de l’entrée en vigueur de la loi (voir *Banque de Nouvelle-Écosse c. Cohen*, 1999 CanLII 13720 (C.A. Qc), p. 11-12; *Québec (Commission de la construction) c. Gastier inc.*, 1998 CanLII 13132 (C.A. Qc), p. 9-12; Côté, par. 713; R. Sullivan, *Sullivan on the Construction of Statutes* (6^e éd. 2014), p. 807-808).

[278] Il en est de même, d’autre part, si le deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* prévoit simplement un délai de prescription. À mon avis, l’art. 13 de la loi modificatrice ne lui attribue aucun effet rétroactif, parce que le nouveau point de départ fixé au moment du décès n’est pas de nature déclaratoire. En effet, le législateur n’a pas exprimé clairement l’intention de conférer un effet rétroactif à *tout* point de départ de la prescription prévu par la loi modificatrice. Il a plutôt indiqué que les dispositions en cause sont « déclaratoires ». Or, les termes « déclaratoire » et « rétroactif » ne sont pas synonymes. L’article 50 de la *Loi d’interprétation* les distingue d’ailleurs, du moins implicitement (voir aussi *Gravel c. Cité de St-Léonard*, [1978] 1 R.C.S. 660, p. 667).

[279] Par définition, une disposition déclaratoire (parfois appelée « interprétative » ou « déclarative ») vise à fixer ou à préciser le sens ou la portée d’une règle de droit *existante* (voir *Régie des rentes du Québec c. Canada Bread Company Ltd.*, 2013 CSC 46, [2013] 3 R.C.S. 125, par. 26-27; *Western Minerals*

[1953] 1 S.C.R. 345, at pp. 367-68; Côté, at p. 551; Sullivan, at pp. 745 and 777; P. Roubier, *Le droit transitoire: conflits des lois dans le temps* (2nd ed. 1993), at p. 245; J. Ghestin and G. Goubeaux, *Traité de droit civil: Introduction générale* (3rd ed. 1990), at para. 349; W. F. Craies, *Craies on Legislation: A Practitioners' Guide to the Nature, Process, Effect and Interpretation of Legislation* (11th ed. 2017), by D. Greenberg, at para. 1.8.1). In enacting a declaratory provision, the legislature is, in a sense, performing a judicial function by interpreting its own legislation or the common law (see Côté, at p. 562). The reason why a statute that is declaratory in nature generally has retroactive effect is because the interpretation it imposes is deemed to have always been an integral part of the law in question (*Canada Bread Company Ltd.*, at para. 28; Côté, at p. 561; Sullivan, at p. 682; Ghestin and Goubeaux, at paras. 350-52). This is why, as stated in the classic text *Craies on Statute Law*, “[w]here an Act is in its nature declaratory, the presumption against construing it retrospectively is inapplicable” (W. F. Craies, *Craies on Statute Law* (7th ed. 1971), by S. G. G. Edgar, at p. 395, cited in Côté, at p. 561 (emphasis added)). It therefore appears from the academic literature that the presumption against retroactivity will be rebutted only where the statute is “in its nature” declaratory. In other words, a declaratory provision has retroactive effect insofar as it interprets existing law in the way that a judicial decision would — sometimes by altering its meaning or effect. However, it is still necessary that there be existing law to interpret.

[280] In the instant case, the provision setting the starting point on the date of death can hardly be characterized as “declaratory” given that it is entirely *new* law that is not meant to settle or clarify existing law. Until the second paragraph of art. 2926.1 *C.c.Q.* came into force, death was, of course, never a starting point for prescription in actions arising from sexual aggression. By comparison, the first paragraph simply confirms a judicial interpretation that made awareness of the connection between the alleged act and the injury suffered the starting point for the prescriptive period. Only this starting point is meant to be “declaratory” under s. 13 of the amending Act and, in my view, only this

Ltd. c. Gaumont, [1953] 1 R.C.S. 345, p. 367-368; Côté, par. 1834; Sullivan, p. 745 et 777; P. Roubier, *Le droit transitoire : conflits des lois dans le temps* (2^e éd. 1993), p. 245; J. Ghestin et G. Goubeaux, *Traité de droit civil : Introduction générale* (3^e éd. 1990), par. 349; W. F. Craies, *Craies on Legislation : A Practitioners' Guide to the Nature, Process, Effect and Interpretation of Legislation* (11^e éd. 2017), par D. Greenberg, par. 1.8.1). En adoptant une disposition déclaratoire, le législateur se trouve en quelque sorte à exercer une fonction judiciaire, en interprétant ses propres lois ou la common law (voir Côté, par. 1883). Si une loi de nature déclaratoire a généralement un effet rétroactif, c’est parce que l’interprétation qu’elle impose est réputée avoir toujours fait partie intégrante de la règle de droit visée (*Canada Bread Company Ltd.*, par. 28; Côté, par. 1878-1880; Sullivan, p. 682; Ghestin et Goubeaux, par. 350-352). C’est en ce sens que, selon l’ouvrage classique *Craies on Statute Law*, [TRADUCTION] « [l]orsqu’une loi est de par sa nature déclaratoire, la présomption contre l’interprétation rétroactive n’est pas applicable » (W. F. Craies, *Craies on Statute Law* (7^e éd. 1971), par S. G. G. Edgar, p. 395, cité dans Côté, par. 1878 (je souligne)). En conséquence, d’après la doctrine, il appert que la présomption de non-rétroactivité n’est repoussée que si la loi est déclaratoire « de par sa nature » même. En d’autres termes, une disposition déclaratoire a un effet rétroactif dans la mesure où elle vient interpréter, comme le ferait une décision judiciaire, une règle de droit antérieure — y compris parfois en en altérant le sens ou la portée. Encore faut-il toutefois qu’il y ait une règle antérieure à interpréter.

[280] En l’espèce, la disposition établissant le point de départ au moment du décès peut difficilement être qualifiée de « déclaratoire », puisqu’il s’agit d’une toute *nouvelle* règle qui ne vise aucunement à fixer ou à préciser le droit existant. À l’évidence, le décès n’avait jamais marqué, jusqu’à l’entrée en vigueur du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.*, un point de départ de la prescription à l’égard des actions résultant d’une agression à caractère sexuel. Le premier alinéa, par comparaison, vient simplement confirmer une certaine interprétation jurisprudentielle qui faisait de la prise de connaissance du lien entre l’acte reproché et le préjudice subi le point de départ du délai de prescription. Seul ce point de départ se

starting point was intended by the legislature to have retroactive effect.

[281] If there is any doubt in this regard, the interpretation that limits the scope of provisions that are explicitly retroactive or declaratory is to be preferred: “[Y]ou ought not to give a larger retrospective power to a section, even in an Act which is to some extent intended to be retrospective, than you can plainly see the Legislature meant” (*Reid v. Reid* (1886), 31 Ch. D. 402, per Bowen L.J., at p. 409, cited in *Kent v. The King*, [1924] S.C.R. 388, at p. 397; *Côté*, at pp. 547-48 (emphasis added)). In other words, even where the presumption against retroactivity is expressly excluded, a second principle requires that the retroactive effect of provisions be narrowly construed. These two principles of statutory interpretation are closely related, of course, but they are nevertheless distinct.

[282] In the case at bar, it is clear that s. 13 of the amending Act gives retroactive effect to the starting point provided for in the first paragraph, which is in its nature declaratory, but the same is not true of the new starting point established by the second paragraph. In any event, it would be unlikely that the legislature intended, without saying so more clearly, to suddenly and irrevocably extinguish the right of action of victims whose aggressors had died more than three years before the amending Act came into force.

[283] Accordingly, regardless of whether the period under the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* is a term for forfeiture or a prescriptive period, it would not have begun to run, in relation to existing juridical situations, before the coming into force of the amending Act. This interpretation is consistent with the transitional rule proposed by Roubier where a change is made to the starting point for prescription (p. 301); the Quebec legislature in fact drew on that rule in enacting s. 6 of the *Act respecting the implementation of the reform of the Civil Code*, CQLR, c. CCQ-1992 (see *Côté*, at pp. 197, 201 and 208-9; *Côté* and Jutras, at paras. 2.192 and 2.193). Under this interpretation, the introduction of a new starting

veut « déclaratoire » au sens de l’art. 13 de la loi modificatrice et, à mon avis, c’est à lui uniquement que le législateur entendait conférer un effet rétroactif.

[281] S’il existe un quelconque doute à ce sujet, il faut privilégier l’interprétation qui restreint la portée des dispositions explicitement rétroactives ou déclaratoires : [TRADUCTION] « [I]l ne faut pas donner à un article une portée rétroactive plus considérable que celle que le législateur a manifestement voulu lui donner, même dans une loi conçue pour avoir, dans une certaine mesure, un effet rétroactif » (*Reid c. Reid* (1886), 31 Ch. D. 402, le juge Bowen, p. 409, cité dans *Kent c. The King*, [1924] R.C.S. 388, p. 397; *Côté*, par. 1821-1823 (je souligne)). Autrement dit, même lorsque la présomption de non-rétroactivité est expressément écartée, un second principe veut que l’effet rétroactif des dispositions soit interprété restrictivement. Quoique ces deux principes d’interprétation législative soient bien sûr étroitement liés, ils sont néanmoins distincts.

[282] En l’espèce, il est manifeste que l’art. 13 de la loi modificatrice attribue un effet rétroactif au point de départ prévu au premier alinéa, lequel est déclaratoire de par sa nature même, mais il n’en va pas de même du nouveau point de départ établi par le deuxième alinéa. Du reste, il serait invraisemblable que le législateur ait eu l’intention, sans s’en exprimer plus clairement, d’éteindre subitement et irrémédiablement le droit d’action des victimes dont les agresseurs sont décédés plus de trois ans avant l’entrée en vigueur de la loi modificatrice.

[283] En conséquence, que le délai du deuxième alinéa de l’art. 2926.1 *C.c.Q.* en soit un de déchéance ou de prescription, il n’aurait pas commencé à courir, dans le cas des situations juridiques en cours, avant l’entrée en vigueur de la loi modificatrice. Cette interprétation correspond à la règle de droit transitoire proposée par l’auteur Roubier en cas de modification du point de départ de la prescription (p. 301); règle qui a d’ailleurs servi d’inspiration au législateur québécois au moment de l’adoption de la *Loi sur l’application de la réforme du Code civil*, RLRQ, c. CCQ-1992, art. 6 (voir *Côté*, par. 713, 725-727 et 758-759; *Côté* et Jutras, par. 2.192 et 2.193). Suivant cette interprétation, l’introduction d’un nouveau point de départ

point set on the date of death would not affect J.J.'s right of action in the instant case.

[284] In concluding on this point, I would note that the majority's interpretation of the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* is based in part on the premise that any other approach would have the effect of suddenly extinguishing the remedy of J.J. and other potential victims in the same situation (Gascon J.'s reasons, at paras. 136 and 145). This is simply not the case.

III. Conclusion

[285] In the result, I agree with Province canadienne and the Oratory that the Court of Appeal's intervention was unwarranted with respect to the condition of sufficiency of the facts alleged set out in art. 575(2) *C.C.P.* The application judge's decision dismissing the application for authorization to institute a class action should therefore be restored in relation to both Province canadienne and the Oratory.

[286] However, the appellants have not persuaded me that the period established by the second paragraph of art. 2926.1 *C.C.Q.* is a term for forfeiture, although I am of the view that the provision makes the date of death the starting point for prescription and that its scope is not limited to the author of the act.

[287] For these reasons, I would allow the appeal of Province canadienne and the Oratory, without costs given that they have waived them.

Appeals dismissed with costs, WAGNER C.J. and GASCON and ROWE JJ. dissenting in part and CÔTÉ J. dissenting.

Solicitors for the appellant/intervener L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal: De Grandpré Chait, Montréal.

Solicitors for the appellant/intervener Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix: Fasken Martineau DuMoulin, Montréal.

Solicitors for the respondent: Kugler Kandestin, Montréal; Arsenault, Lemieux, Montréal; Gareau Avocat, Montréal.

fixé au moment du décès n'aurait pas d'incidence, en l'espèce, sur le droit d'action de J.J.

[284] En concluant sur ce point, je ferais remarquer que l'interprétation du deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* retenue par la majorité repose notamment sur la prémisse selon laquelle toute autre approche reviendrait à anéantir soudainement le recours de J.J. et des autres victimes potentielles dans la même situation (motifs du juge Gascon, par. 136 et 145). Ce n'est tout simplement pas le cas.

III. Conclusion

[285] En définitive, je conviens avec la Province canadienne et l'Oratoire que l'intervention de la Cour d'appel était injustifiée en ce qui a trait à la condition de la suffisance des faits allégués suivant l'art. 575(2) *C.p.c.* Le jugement de première instance rejetant la demande d'autorisation d'exercer une action collective doit donc être rétabli, tant à l'égard de la Province canadienne que de l'Oratoire.

[286] Cependant, les appelants ne m'ont pas convaincue que le délai établi par le deuxième alinéa de l'art. 2926.1 *C.c.Q.* en est un de déchéance, bien que j'estime par ailleurs que cette disposition fixe au moment du décès le point de départ de la prescription, et que sa portée ne se limite pas à l'auteur de l'acte.

[287] Pour les motifs qui précèdent, j'accueillerais l'appel de la Province canadienne et de l'Oratoire, sans dépens vu leur renonciation à les réclamer.

Pourvois rejetés avec dépens, le juge en chef WAGNER et les juges GASCON et ROWE sont dissidents en partie et la juge CÔTÉ est dissidente.

Procureurs de l'appelant/intervenant L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal : De Grandpré Chait, Montréal.

Procureurs de l'appelante/intervenante la Province canadienne de la Congrégation de Sainte-Croix : Fasken Martineau DuMoulin, Montréal.

Procureurs de l'intimé : Kugler Kandestin, Montréal; Arsenault, Lemieux, Montréal; Gareau Avocat, Montréal.

Attorney General of Ontario *Applicant*

v.

G *Respondent*

**INDEXED AS: ONTARIO (ATTORNEY GENERAL)
v. G**

2019 SCC 36

File No.: 38585.

2019: June 14.

Present: Moldaver J.

**MOTION FOR A STAY OF AN EXEMPTION
FROM A SUSPENSION OF A DECLARATION OF
INVALIDITY**

Judgments and orders — Stay of execution — Exemption from period of suspension of declaration of invalidity — Court of Appeal declaring provisions of provincial and federal sex offender registry legislation of no force or effect in their application to persons found not criminally responsible by reason of mental disorder and subsequently granted absolute discharge — Court of Appeal suspending declaration of invalidity for 12 months but exempting respondent from period of suspension, and subsequently dismissing motion by Attorney General of Ontario for stay of exemption — Attorney General of Ontario seeking leave to appeal Court of Appeal’s judgment relating to provincial legislation and bringing motion to stay individual exemption granted to respondent until disposition of application for leave to appeal or until decision on appeal if leave granted — No special circumstances warranting re-examination of refusal by Court of Appeal to grant stay — No evidence of irreparable harm — Stay denied.

Cases Cited

Applied: *Esmail v. Petro-Canada*, [1997] 2 S.C.R. 3.

Statutes and Regulations Cited

Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 15(1).

Procureure générale de l’Ontario *Requérante*

c.

G *Intimé*

**RÉPERTORIÉ : ONTARIO (PROCEUREURE
GÉNÉRALE) c. G**

2019 CSC 36

N° du greffe : 38585.

2019 : 14 juin.

Présent : Le juge Moldaver.

**REQUÊTE EN SURSIS À LA PRISE D’EFFET
D’UNE EXEMPTION À L’ÉGARD DE LA
SUSPENSION D’UNE DÉCLARATION
D’INVALIDITÉ**

Jugements et ordonnances — Sursis à l’exécution — Exemption de la période de suspension d’une déclaration d’invalidité — Déclaration de la Cour d’appel portant que certaines dispositions législatives provinciales et fédérales relatives aux registres de délinquants sexuels sont inopérantes à l’égard de toute personne qui a été jugée non criminellement responsable pour cause de troubles mentaux et a obtenu subséquemment une absolution inconditionnelle — Cour d’appel suspendant pendant 12 mois l’effet de la déclaration d’invalidité mais exemptant l’intimé de cette période de suspension, et rejetant ultérieurement la requête de la procureure générale de l’Ontario demandant qu’il soit sursis à l’exemption accordée — Présentation par la procureure générale de l’Ontario d’une demande sollicitant l’autorisation de faire appel de l’arrêt de la Cour d’appel relativement à la loi provinciale et d’une requête en sursis à la prise d’effet de l’exemption individuelle accordée à l’intimé jusqu’à ce qu’il ait été statué sur la demande d’autorisation d’appel ou sur l’appel si l’autorisation d’appeler est octroyée — Absence de circonstance spéciale justifiant de réexaminer le refus de la Cour d’appel d’accorder un sursis — Absence de preuve de préjudice irréparable — Sursis refusé.

Jurisprudence

Arrêt appliqué : *Esmail c. Petro-Canada*, [1997] 2 R.C.S. 3.

Lois et règlements cités

Charte canadienne des droits et libertés, art. 15(1).

MOTION to stay part of a judgment of the Ontario Court of Appeal (Doherty, van Rensburg and Hourigan J.J.A.), 2019 ONCA 264, 145 O.R. (3d) 161, granting an individual exemption from a suspension of a declaration of invalidity. Motion dismissed.

Written submissions by *S. Zachary Green*, for the applicant.

Written submissions by *Marshall A. Swadron*, for the respondent.

The following order was delivered by

[1] MOLDAVER J. — I have two reasons for refusing a stay.

[2] First, I note that Justice Roberts of the Ontario Court of Appeal previously refused to grant a motion seeking the same relief now sought by the Attorney General of Ontario in this Court.

[3] In *Esmail v. Petro-Canada*, [1997] 2 S.C.R. 3, Sopinka J. observed that “[i]t is only in special circumstances that successive applications to a judge of the court appealed from and a judge of this Court should be permitted”: para. 2. Having reviewed the record and the reasons of Roberts J.A., I see no special circumstances here that would warrant a re-examination by me of her decision.

[4] Second, and in any event, the Crown has not made out a tenable case for irreparable harm.

[5] The respondent’s track record over the past 17 years has been exemplary, and it provides cogent evidence that there is little, if any, chance of him committing a sexual offence prior to the determination of the leave application, and if leave is granted, the disposition of the appeal. That being so, I see no apparent reason why he should be deprived of his s. 15(1) right under the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* in the interim. In particular, I adopt the

REQUÊTE en sursis à la prise d’effet d’une partie d’un arrêt de la Cour d’appel de l’Ontario (les juges Doherty, van Rensburg et Hourigan), 2019 ONCA 264, 145 O.R. (3d) 161, qui a accordé une exemption individuelle à l’égard de la suspension d’une déclaration d’invalidité. Requête rejetée.

Argumentation écrite par *S. Zachary Green*, pour la requérante.

Argumentation écrite par *Marshall A. Swadron*, pour l’intimé.

Version française de l’ordonnance de la Cour rendue par

[1] LE JUGE MOLDAVER — Je refuse de prononcer le sursis pour deux raisons.

[2] Premièrement, je note que la juge Roberts de la Cour d’appel de l’Ontario a déjà rejeté une requête qui visait l’obtention du même redressement que la procureure générale de l’Ontario demande maintenant à la Cour.

[3] Dans l’arrêt *Esmail c. Petro-Canada*, [1997] 2 R.C.S. 3, le juge Sopinka a noté que « [c]’est seulement dans des circonstances spéciales qu’il devrait être permis de présenter successivement une demande à un juge de la juridiction inférieure et à un juge de notre Cour » : par. 2. Après examen du dossier et des motifs de la juge Roberts, j’estime qu’il n’existe en l’espèce aucune circonstance spéciale qui justifierait que je réexamine sa décision.

[4] Deuxièmement, quoi qu’il en soit, le ministère public n’a pas démontré qu’un préjudice irréparable pourrait être causé.

[5] Le dossier de l’intimé au cours des 17 dernières années démontre que son attitude a été exemplaire et il fournit une preuve convaincante qu’il y a peu, voire aucune, possibilité qu’il commette une infraction sexuelle avant qu’il soit statué sur la demande d’autorisation et, si l’autorisation est accordée, avant la décision relative à l’appel. Cela étant, je ne vois aucune raison apparente pour laquelle il devrait être privé de son droit protégé par le par. 15(1) de la

words of Doherty J.A. at para. 155 of his reasons in which he states: “. . . as I read this record, it is difficult to envision a constitutionally-compliant legislative scheme that would not result in [the respondent] being removed from the registries and exempted from the requirement of any further compliance with them”: 2019 ONCA 264, 145 O.R. (3d) 161.

[6] Accordingly, the motion for a stay is dismissed without costs.

Order accordingly.

Solicitor for the applicant: Attorney General of Ontario, Toronto.

Solicitors for the respondent: Swadron Associates, Toronto.

Charte canadienne des droits et libertés dans l’interval. En particulier, je fais miens les propos que tient le juge Doherty de la Cour d’appel au par. 155 de ses motifs lorsqu’il déclare : [TRADUCTION] « . . . à la lecture du présent dossier, il est difficile d’envisager un régime législatif conforme à la Constitution qui n’entraînerait pas le retrait [de l’intimé] des registres et l’exemption pour lui de l’obligation de se conformer à l’avenir aux exigences qui se rattachent au fait d’y être inscrit » : 2019 ONCA 264, 145 O.R. (3d) 161.

[6] En conséquence, la requête en sursis est rejetée sans dépens.

Ordonnance en conséquence.

Procureur de la requérante : Procureure générale de l’Ontario, Toronto.

Procureurs de l’intimé : Swadron Associates, Toronto.

**1068754 Alberta Ltd. as sole trustee of the
DGGMC Bitton Trust** *Appellant*

v.

Agence du revenu du Québec *Respondent*

**INDEXED AS: 1068754 ALBERTA LTD. v. QUÉBEC
(AGENCE DU REVENU)**

2019 SCC 37

File No.: 37999.

2019: January 22; 2019: June 27.

Present: Wagner C.J. and Abella, Moldaver,
Karakatsanis, Gascon, Côté, Brown, Rowe and
Martin JJ.

**ON APPEAL FROM THE COURT OF APPEAL FOR
QUEBEC**

Financial institutions — Banks — Request for information and documents — Quebec tax authority sending formal demand for information and documents to Calgary branch of bank as part of audit of trust — Demand sent to branch in Calgary rather than in Quebec to comply with federal banking legislation directing that certain documents pertaining to customers be sent to branch of account — Whether legislation required tax authority to send demand to Calgary branch — If so, whether complying with legislation rendered tax authority’s actions extraterritorial and thus ultra vires — Bank Act, S.C. 1991, c. 46, s. 462(1), (2).

As part of the enforcement of fiscal laws, the Agence du revenu du Québec (“ARQ”) may require the provision of certain information and documents. The ARQ sent a formal demand for information and documents pursuant to s. 39 of the *Quebec Tax Administration Act* (“Demand”) to a branch of the National Bank of Canada in Calgary as part of an audit of DGGMC Bitton Trust (“Trust”), which maintains a bank account at the Calgary branch. The ARQ was seeking to ascertain the residence of the Trust and determine if the Trust owed taxes in Quebec. It sent the Demand to the Calgary branch rather than to National Bank in Quebec in order to conform to the requirements of s. 462(2) of the *Bank Act*, which directs that certain

**1068754 Alberta Ltd. en qualité d’unique
fiduciaire de la fiducie DGGMC Bitton Trust**
Appelante

c.

Agence du revenu du Québec *Intimée*

**RÉPERTORIÉ : 1068754 ALBERTA LTD. c.
QUÉBEC (AGENCE DU REVENU)**

2019 CSC 37

N° du greffe : 37999.

2019 : 22 janvier; 2019 : 27 juin.

Présents : Le juge en chef Wagner et les juges Abella,
Moldaver, Karakatsanis, Gascon, Côté, Brown, Rowe et
Martin.

EN APPEL DE LA COUR D’APPEL DU QUÉBEC

Institutions financières — Banques — Demande de renseignements et de documents — Envoi par les autorités fiscales québécoises d’une demande péremptoire de renseignements et de documents à une succursale bancaire de Calgary dans le cadre d’une vérification fiscale — Demande envoyée à une succursale située à Calgary plutôt qu’au Québec afin de respecter les exigences de la législation bancaire fédérale requérant que certains documents concernant des clients soient envoyés à la succursale où se trouve le compte — Est-ce que les autorités fiscales étaient tenues d’envoyer la demande à la succursale de Calgary? — Dans l’affirmative, est-ce que le respect de cette exigence par les autorités fiscales a eu pour effet de conférer à leurs actes une portée extraterritoriale et, en conséquence, de les rendre ultra vires — Loi sur les banques, L.C. 1991, c. 46, art. 462(1), (2).

Dans le cadre de l’application des lois fiscales, l’Agence du revenu du Québec (« ARQ ») peut exiger la fourniture de certains renseignements ou documents. L’ARQ a envoyé, en vertu de l’art. 39 de la *Loi sur l’administration fiscale* du Québec, une demande péremptoire de renseignements et de documents (« Demande ») à une succursale de la Banque Nationale du Canada située à Calgary, dans le cadre d’une vérification visant la fiducie DGGMC Bitton Trust (« Fiducie »), qui tient un compte bancaire à cette succursale. L’ARQ cherchait à établir le lieu de résidence de la Fiducie et à déterminer si celle-ci devait payer de l’impôt au Québec. Elle a envoyé la Demande à la succursale de Calgary plutôt qu’à la Banque Nationale au Québec

documents pertaining to bank customers be sent to the branch of account. The sole trustee of the Trust, 1068754 Alberta Ltd. (“Alberta Ltd.”), objected to the Demand as beyond the ARQ’s authority. In Alberta Ltd.’s submission, ss. 462(1) and 462(2) of the *Bank Act* require treating the branch as distinct from the bank as a whole. Thus, it argues that in sending the Demand out of province, the ARQ acted outside its jurisdiction. The Superior Court dismissed the trustee’s motion to quash the Demand. It found that the Demand falls under s. 462(2) of the *Bank Act* and that any extraterritorial effect that the Demand may have had was merely incidental to Quebec’s power to tax within the province. The Court of Appeal dismissed the trustee’s appeal.

Held: The appeal should be dismissed.

The Demand was validly issued to the National Bank. The ARQ was required by s. 462(2) of the *Bank Act* to send the Demand to the Calgary branch. Complying with this requirement of the *Bank Act* did not render the ARQ’s actions extraterritorial and, accordingly, they were not *ultra vires*.

Section 462(2) of the *Bank Act* applies to the Demand. It provides requirements by which documents that pertain to a particular customer — other than those enumerated in s. 462(1) and (3) — are to be communicated to a bank, in order for the bank to be considered to have notice of the documents sent. It is a residual provision. The use of the word “notification” in s. 462(2) contemplates not only documents that serve a notification function, but also documents that impose positive obligations on a bank. The proposal to add the predecessor to s. 462(2) was based on a practical concern that the affected bank branch actually receive notice of the bank’s obligations before the obligations are considered binding. From its inception, s. 462(2) was concerned with documents that could impose obligations on recipient banks. Thus, the Demand, which compels the production of documents and information, comes within the scope of s. 462(2). It is consistent with s. 462(2)’s concern with practical convenience for the ARQ to send the Demand to the Calgary branch where some of the requested documents are located.

afin de se conformer aux exigences du par. 462(2) de la *Loi sur les banques*, lequel exige que certains documents concernant des clients des banques soient envoyés à la succursale de tenue du compte. L’unique fiduciaire de la Fiducie, 1068754 Alberta Ltd. (« Alberta Ltd. »), s’est opposée à la Demande pour le motif qu’elle outrepassait la compétence de l’ARQ. Selon les observations formulées par Alberta Ltd., il ressort des par. 462(1) et 462(2) de la *Loi sur les banques* que la succursale d’une banque doit être traitée comme une entité distincte de la banque considérée dans son ensemble. En conséquence, elle prétend que l’ARQ a outrepassé sa compétence en envoyant la Demande à l’extérieur de la province. La Cour supérieure a rejeté la requête de la fiduciaire sollicitant l’annulation de la Demande. Elle a conclu que la Demande relevait du par. 462(2) de la *Loi sur les banques* et que tout effet extraterritorial qu’a pu avoir celle-ci était purement accessoire au pouvoir du Québec de taxer dans la province. La Cour d’appel a rejeté l’appel de la fiduciaire.

Arrêt : Le pourvoi est rejeté.

La Demande a été valablement transmise à la Banque Nationale. L’ARQ était tenue par le par. 462(2) de la *Loi sur les banques* d’envoyer la Demande à la succursale de Calgary. L’observation de cette exigence de la *Loi sur les banques* n’a pas conféré aux actes de l’ARQ une portée extraterritoriale et, en conséquence, ces actes n’étaient pas *ultra vires*.

Le paragraphe 462(2) de la *Loi sur les banques* s’applique à la Demande. Il établit des exigences indiquant de quelle manière des documents qui concernent un client en particulier — autres que les documents énumérés aux par. 462(1) et (3) — doivent être communiqués à une banque, afin que celle-ci puisse être considérée comme en ayant connaissance. Ce paragraphe constitue une disposition résiduelle. L’utilisation du mot « avis » au par. 462(2) embrasse non seulement les documents qui servent d’avis, mais aussi ceux qui imposent des obligations positives à une banque. La proposition d’ajouter la disposition qui a précédé le par. 462(2) reposait sur la considération d’ordre pratique visant à faire en sorte que la succursale bancaire concernée soit bel et bien avisée des obligations de la banque avant que ces obligations ne soient jugées contraignantes. Dès le départ, le par. 462(2) portait sur des documents susceptibles d’imposer des obligations aux banques destinataires. Par conséquent, la Demande, qui exige la production de documents et d’information, relève du champ d’application du par. 462(2). L’ARQ répond au souci de commodité pratique dont il est question au par. 462(2) en envoyant la Demande à la succursale de Calgary, étant donné que c’est là que se trouvent certains des documents réclamés.

However, s. 462(1) of the *Bank Act* has no application to the Demand. The purpose of s. 462(1) is to set out the preconditions for binding customer property held by the bank, either in the form of valuable assets or bank account debt. This provides certainty and thereby protection to banks from the risk of double liability in dealing with claims to customer property. The Demand is neither among the enumerated documents in s. 462(1)(a) to (d) nor does it seek to “bin[d] . . . property belonging to a person and in the possession of a bank”, or “money owing to a person by reason of a deposit account in a bank”, as stipulated in s. 462(1). Thus, s. 462(1) does not apply to the Demand, and so it follows that the application of s. 462(1) could not have rendered the Demand extraterritorial.

The bank, as a corporation, is a single entity; its branches are treated as distinct only for limited and specific purposes. Branches of a bank are only regarded as distinct where practical exigencies require it. There is no basis in the text of s. 462(2), in the underlying policy, or in the practicality of bank operations, to regard a branch as distinct in order to make a formal demand on the bank. The purpose of s. 462(2) is to provide a practical means by which the bank as a whole is fixed with notice. It is to the bank that the Demand is made. One is not required to conceptualize the bank and its branches as separate entities to achieve this purpose. Instead, s. 462(2) is premised on the idea that a branch is part of the bank. This is exemplified by the fact that nothing further is required from a branch upon receiving a document under s. 462(2) for the bank to be fixed with notice; the entities are one and the same.

In sending the Demand to the Calgary branch as required by s. 462(2), the ARQ did not act extraterritorially. The fact that the exercise of the ARQ’s power has some impact outside Quebec does not *ipso facto* render such action impermissible or extraterritorial. In this case, the determinative point in characterizing the exercise of the coercive power is the place where enforcement of the Demand may be sought. There is no dispute that National Bank operates in Quebec. It would be absurd if the procedural requirements imposed by s. 462(2) of the *Bank Act* were understood to affect the ARQ’s authority to issue a formal demand to a bank that operates within its territorial jurisdiction. There is no interference with Alberta’s territorial sovereignty in communicating a formal demand

Toutefois, le par. 462(1) de la *Loi sur les banques* ne s’applique pas à la Demande. Il a pour objectif de fixer les conditions préalables qu’un document doit remplir pour produire ses effets sur les biens d’un client détenus par la banque, qu’il s’agisse d’actifs de valeur ou d’une dette liée à un compte bancaire. Cela fournit aux banques une certitude et, partant, une protection contre le risque de double responsabilité lorsqu’elles traitent des réclamations visant les biens d’un client. La Demande ne fait pas partie des documents énumérés aux al. 462(1)a) à d), ni ne vise à « produi[re] [ses] effets sur les biens appartenant à une personne » et dont « la banque [a] la possession », ou « sur les sommes dues en raison d’un compte de dépôt », aux termes du par. 462(1). Par conséquent, le par. 462(1) ne s’applique pas à la Demande, de sorte qu’il est impossible que son application ait conféré à la Demande une portée extraterritoriale.

La banque, en qualité de personne morale, forme une seule et même entité; ses succursales sont considérées comme distinctes uniquement à certaines fins précises et limitées. Les succursales d’une banque ne sont considérées comme distinctes que lorsque des exigences concrètes le requièrent. Rien dans le texte du par. 462(2), dans ses objectifs sous-jacents ou dans les considérations pratiques liées aux opérations bancaires ne justifie que l’on tienne une succursale pour distincte afin d’adresser une demande péremptoire à la banque. Le paragraphe 462(2) vise à offrir un moyen pratique de porter l’avis à la connaissance de la banque dans son ensemble. C’est à la banque qu’est adressée la Demande. Il n’est pas nécessaire de concevoir la banque et ses succursales comme des entités distinctes pour atteindre cet objectif. Le paragraphe 462(2) repose plutôt sur l’idée qu’une succursale fait partie de la banque. À titre d’exemple, la succursale qui reçoit un document en application du par. 462(2) n’a rien d’autre à faire pour que l’avis soit porté à la connaissance de la banque; les différentes entités ne font qu’une.

En envoyant la Demande à la succursale de Calgary comme l’exige le par. 462(2), l’ARQ n’a pas agi de façon extraterritoriale. Le fait qu’une mesure prise dans l’exercice des pouvoirs de l’ARQ a certaines répercussions à l’extérieur du Québec ne rend pas automatiquement une telle mesure inadmissible ou extraterritoriale. En l’espèce, le facteur déterminant dans la description de l’exercice du pouvoir contraignant en cause est le lieu où l’exécution de la Demande peut être réclamée. Nul ne conteste que la Banque Nationale exerce des activités au Québec. Il serait absurde de considérer que les exigences procédurales du par. 462(2) de la *Loi sur les banques* influent sur le pouvoir de l’ARQ de transmettre une demande péremptoire à une banque faisant des affaires sur son territoire. La communication

to National Bank through one of the bank's branches in Alberta. Nor is there any unfairness in subjecting a corporation that operates in multiple jurisdictions in Canada to a formal demand from a jurisdiction in which it operates. If the ARQ, in the absence of s. 462(2), would have authority to issue the Demand, the application of s. 462(2) does not detract from this.

Cases Cited

Distinguished: *Royal Bank, Re* (2002), 25 O.S.C.B. 1855; **considered:** *Woodland v. Fear* (1857), 7 El. & Bl. 519, 119 E.R. 1339; *R. v. Lovitt*, [1912] A.C. 212; *McMulkin v. Traders Bank of Canada* (1912), 21 O.W.R. 640; **referred to:** *Fundy Settlement v. Canada*, 2012 SCC 14, [2012] 1 S.C.R. 520; *Québec (Sous-ministre du Revenu) v. Banque Toronto-Dominion*, [2001] R.D.F.Q. 90; *Equity Accounts Buyers Ltd. v. Jacob et la Banque Royale du Canada, tierce-saisie*, [1972] R.P. 326; *Deloitte & Touche Inc. v. Bank of Nova Scotia* (1993), 22 C.B.R. (3d) 317; *Foley v. Hill* (1848), 2 H.L.C. 28, 9 E.R. 1002; *Bank of Nova Scotia v. Mitchell* (1981), 30 B.C.L.R. 213; *Fleishman v. T. A. Allan & Sons* (1932), 45 B.C.R. 553; *R. v. Soucy* (1975), 11 N.B.R. (2d) 75; *Re Selkirk*, [1961] O.R. 391; *Canadian Credit Men's Trust Association v. Edmonton (City)* (1925), 21 Alta. L.R. 160; *Re Royal Bank of Canada and Ontario Securities Commission* (1976), 14 O.R. (2d) 783; *Univar Canada Ltd. v. PCL Packaging Corp.*, 2007 BCSC 1737, 76 B.C.L.R. (4th) 196; *R. v. Hape*, 2007 SCC 26, [2007] 2 S.C.R. 292.

Statutes and Regulations Cited

Act respecting the Agence du revenu du Québec, CQLR, c. A-7.003, s. 175(1).
Act respecting the Ministère du Revenu, R.S.Q., c. M-31, s. 39.
Bank Act, S.C. 1923, c. 32, s. 96(4).
Bank Act, S.C. 1953-54, c. 48, s. 96(4).
Bank Act, S.C. 1966-67, c. 87, s. 96(4).
Bank Act, S.C. 1991, c. 46, ss. 461(2), (4), 462.
Banks and Banking Law Revision Act, 1980, S.C. 1980, c. 40, ss. 2, 211(1), (2), (4), 212(1).
Canada Evidence Act, R.S.C. 1985, c. C-5, ss. 29(9), 30(12).
Civil Code of Québec, art. 2327.
Constitution Act, 1867, s. 92.
Securities Act, R.S.O. 1990, c. S.5, s. 13.
Tax Administration Act, CQLR, c. A-6.002, ss. 2, 39, 39.2, 61.
Taxation Act, CQLR, c. I-3.
Trust and Loan Companies Act, S.C. 1991, c. 45, s. 448.

d'une demande péremptoire à la Banque Nationale par l'intermédiaire d'une de ses succursales en Alberta ne porte pas atteinte à la souveraineté territoriale de cette province. Il n'est pas non plus injuste d'assujettir une société exerçant ses activités dans de multiples provinces canadiennes à une demande péremptoire émanant d'une province où elle fait des affaires. Si l'ARQ, indépendamment du par. 462(2), a le pouvoir de transmettre la Demande, le fait que ce paragraphe s'applique n'y change rien.

Jurisprudence

Distinction d'avec l'arrêt : *Royal Bank, Re* (2002), 25 O.S.C.B. 1855; **arrêts examinés :** *Woodland c. Fear* (1857), 7 El. & Bl. 519, 119 E.R. 1339; *R. c. Lovitt*, [1912] A.C. 212; *McMulkin c. Traders Bank of Canada* (1912), 21 O.W.R. 640; **arrêts mentionnés :** *Fundy Settlement c. Canada*, 2012 CSC 14, [2012] 1 R.C.S. 520; *Québec (Sous-ministre du Revenu) c. Banque Toronto-Dominion*, [2001] R.D.F.Q. 90; *Equity Accounts Buyers Ltd. c. Jacob et la Banque Royale du Canada, tierce-saisie*, [1972] R.P. 326; *Deloitte & Touche Inc. c. Bank of Nova Scotia* (1993), 22 C.B.R. (3d) 317; *Foley c. Hill* (1848), 2 H.L.C. 28, 9 E.R. 1002; *Bank of Nova Scotia c. Mitchell* (1981), 30 B.C.L.R. 213; *Fleishman c. T. A. Allan & Sons* (1932), 45 B.C.R. 553; *R. c. Soucy* (1975), 11 N.B.R. (2d) 75; *Re Selkirk*, [1961] O.R. 391; *Canadian Credit Men's Trust Association c. Edmonton (City)* (1925), 21 Alta. L.R. 160; *Re Royal Bank of Canada and Ontario Securities Commission* (1976), 14 O.R. (2d) 783; *Univar Canada Ltd. c. PCL Packaging Corp.*, 2007 BCSC 1737, 76 B.C.L.R. (4th) 196; *R. c. Hape*, 2007 CSC 26, [2007] 2 R.C.S. 292.

Lois et règlements cités

Code civil du Québec, art. 2327.
Loi constitutionnelle de 1867, art. 92.
Loi de 1980 remaniant la législation bancaire, L.C. 1980, c. 40, art. 2, 211(1), (2), (4), 212(1).
Loi sur l'administration fiscale, RLRQ, c. A-6.002, art. 2, 39, 39.2, 61.
Loi sur l'Agence du revenu du Québec, RLRQ, c. A-7.003, art. 175(1).
Loi sur la preuve au Canada, L.R.C. 1985, c. C-5, art. 29(9), 30(12).
Loi sur le ministère du Revenu, L.R.Q., c. M-31, art. 39.
Loi sur les banques, L.C. 1923, c. 32, art. 96(4).
Loi sur les banques, L.C. 1953-54, c. 48, art. 96(4).
Loi sur les banques, L.C. 1966-67, c. 87, art. 96(4).
Loi sur les banques, L.C. 1991, c. 46, art. 461(2), (4), 462.
Loi sur les impôts, RLRQ, c. I-3.
Loi sur les sociétés de fiducie et de prêt, L.C. 1991, c. 45, art. 448.
Loi sur les valeurs mobilières, L.R.O. 1990, c. S.5, art. 13.

Authors Cited

- Black's Law Dictionary*, 10th ed. by Bryan A. Garner. St. Paul, Minn.: Thomson Reuters, 2014, "writ".
- Canada. Department of Finance. *Summary of Banking Legislation 1978*. Ottawa, 1978.
- Canada. House of Commons. *Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs*, No. 17, 4th Sess., 30th Parl., December 7, 1978.
- Canadian Law Dictionary*, 7th ed. by John A. Yogis, Catherine Cotter and Stephen G. Coughlan. Hauppauge, N.Y.: Barron's Educational Series, 2013, "process".
- Crawford, Bradley. *Crawford and Falconbridge, Banking and Bills of Exchange: A Treatise on the Law of Banks, Banking, Bills of Exchange and the Payment System in Canada*, vol. 1, 8th ed. Toronto: Canada Law Book, 1986.
- Edinger, Elizabeth R. "Garnishment of Interprovincial Corporations" (1980), 38 *Advocate* 385.
- Krishna, Vern. *Income Tax Law*, 2nd ed. Toronto: Irwin Law, 2012.
- L'Heureux, Nicole, et Marc Lacoursière. *Droit bancaire*, 5^e éd. Montréal: Yvon Blais, 2017.
- Rogerson, Pippa J. "The Situs of Debts in the Conflict of Laws — Illogical, Unnecessary and Misleading" (1990), 49(3) *C.L.J.* 441.
- Stroud's Judicial Dictionary of Words and Phrases*, vol. 3, 9th ed. by Daniel Greenberg and Yisroel Greenberg, London: Thomson Reuters, 2016, "process".
- Sullivan, Ruth E. "Interpreting the Territorial Limitations on the Provinces" (1985), 7 *S.C.L.R.* 511.

APPEAL from a judgment of the Quebec Court of Appeal (Vézina, Marcotte and Hogue JJ.A.), 2018 QCCA 8, [2018] AZ-51455185, [2018] J.Q. n° 15 (QL), 2018 CarswellQue 2 (WL Can.), affirming a decision of Davis J., 2015 QCCS 1135, [2015] AZ-51161439, [2015] J.Q. n° 7561 (QL), 2015 CarswellQue 2062 (WL Can.). Appeal dismissed.

Stéphane Eljarrat and Frédéric Plamondon, for the appellant.

Antoine Lamarre and Christian Lemay, for the respondent.

The judgment of the Court was delivered by

[1] ROWE J. — This appeal is about the authority of the Agence du revenu du Québec ("ARQ") under

Doctrine et autres documents cités

- Black's Law Dictionary*, 10th ed. by Bryan A. Garner, St. Paul (Minn.), Thomson Reuters, 2014, « writ ».
- Canada. Chambre des communes. *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des finances, du commerce et des questions économiques*, n° 17, 4^e sess., 30^e lég., 7 décembre 1978.
- Canada. Ministère des Finances. *Sommaire de la législation bancaire 1978*, Ottawa, 1978.
- Canadian Law Dictionary*, 7th ed. by John A. Yogis, Catherine Cotter and Stephen G. Coughlan, Hauppauge (N.Y.), Barron's Educational Series, 2013, « process ».
- Crawford, Bradley. *Crawford and Falconbridge, Banking and Bills of Exchange : A Treatise on the Law of Banks, Banking, Bills of Exchange and the Payment System in Canada*, vol. 1, 8th ed., Toronto, Canada Law Book, 1986.
- Edinger, Elizabeth R. « Garnishment of Interprovincial Corporations » (1980), 38 *Advocate* 385.
- Krishna, Vern. *Income Tax Law*, 2nd ed., Toronto, Irwin Law, 2012.
- L'Heureux, Nicole, et Marc Lacoursière. *Droit bancaire*, 5^e éd., Montréal, Yvon Blais, 2017.
- Rogerson, Pippa J. « The Situs of Debts in the Conflict of Laws — Illogical, Unnecessary and Misleading » (1990), 49(3) *C.L.J.* 441.
- Stroud's Judicial Dictionary of Words and Phrases*, vol. 3, 9th ed. by Daniel Greenberg and Yisroel Greenberg, London, Thomson Reuters, 2016, « process ».
- Sullivan, Ruth E. « Interpreting the Territorial Limitations on the Provinces » (1985), 7 *S.C.L.R.* 511.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Québec (les juges Vézina, Marcotte et Hogue), 2018 QCCA 8, [2018] AZ-51455185, [2018] J.Q. n° 15 (QL), 2018 CarswellQue 2 (WL Can.), qui a confirmé une décision du juge Davis, 2015 QCCS 1135, [2015] AZ-51161439, [2015] J.Q. n° 7561 (QL), 2015 CarswellQue 2062 (WL Can.). Pourvoi rejeté.

Stéphane Eljarrat et Frédéric Plamondon, pour l'appelante.

Antoine Lamarre et Christian Lemay, pour l'intimée.

Version française du jugement de la Cour rendu par

[1] LE JUGE ROWE — Le présent pourvoi concerne le pouvoir accordé à l'Agence du revenu du Québec

Quebec's *Tax Administration Act*, CQLR, c. A-6.002 ("TAA"), as it interacts with the requirements of a federal statute, the *Bank Act*, S.C. 1991, c. 46, against the backdrop of principles that limit the authority of provincial government agencies to act extraterritorially.

[2] The ARQ sent a formal demand for information and documents pursuant to s. 39 of the *TAA* ("Demand") to a branch of the National Bank of Canada in Calgary ("Calgary Branch") as part of an audit of DGGMC Bitton Trust ("Trust"), which maintains a bank account at the Calgary Branch. The ARQ was seeking to ascertain the residence of the Trust and determine if the Trust owed taxes in Quebec. The sole trustee of the Trust, 1068754 Alberta Ltd. ("Alberta Ltd."), objected to the Demand as beyond the ARQ's authority. The ARQ took the position that it sent the Demand to the Calgary Branch in order to conform to the requirements of s. 462(2) of the *Bank Act*, which directs that certain documents pertaining to customers be sent to the branch of account.

[3] The parties agree that, in the absence of the *Bank Act*, there is no question that the ARQ would have authority pursuant to s. 39 of the *TAA* to issue a formal demand to National Bank (in Quebec) for information and documents pertaining to one of its customers, given that National Bank operates in Quebec. It is the *Bank Act* which, in Alberta Ltd.'s submission, requires treating the Calgary Branch as a separate entity, and also that directs that the Demand be sent outside of Quebec. The question in this appeal is whether the requirement under the *Bank Act* that such a demand be sent to a branch of National Bank outside of Quebec means that sending the Demand is beyond the authority of the ARQ.

[4] The Quebec Court of Appeal affirmed the ARQ's authority under s. 39 of the *TAA* to send the Demand to the Calgary Branch. Alberta Ltd. now appeals this

(« ARQ ») par la *Loi sur l'administration fiscale*, RLRQ, c. A-6.002 (« *LAF* »), du Québec et son interaction avec les exigences d'une loi fédérale, la *Loi sur les banques*, L.C. 1991, c. 46, au regard des principes qui limitent le pouvoir des organismes gouvernementaux provinciaux d'agir à l'extérieur de leur territoire.

[2] L'ARQ a envoyé, en vertu de l'art. 39 de la *LAF*, une demande péremptoire de renseignements et de documents (« Demande ») à une succursale de la Banque Nationale du Canada située à Calgary (« succursale de Calgary ») dans le cadre d'une vérification de la fiducie DGGMC Bitton Trust (« Fiducie »), qui y tient un compte bancaire. L'ARQ cherchait ainsi à établir le lieu de résidence de la Fiducie et à déterminer si celle-ci devait payer de l'impôt au Québec. L'unique fiduciaire de la Fiducie, 1068754 Alberta Ltd. (« Alberta Ltd. »), s'est opposée à la Demande pour le motif qu'elle outrepassait la compétence de l'ARQ. Cette dernière affirme avoir envoyé la Demande à la succursale de Calgary en vue de se conformer aux exigences du par. 462(2) de la *Loi sur les banques*, lequel exige que certains documents concernant des clients soient envoyés à la succursale de tenue du compte.

[3] Les parties s'accordent pour dire que, si ce n'était de la *Loi sur les banques*, il est incontestable que l'ARQ disposerait en vertu de l'art. 39 de la *LAF* du pouvoir d'envoyer une demande péremptoire à la Banque Nationale (au Québec) pour obtenir des renseignements et des documents sur l'un de ses clients, étant donné que la Banque Nationale fait des affaires au Québec. C'est la *Loi sur les banques* qui, selon Alberta Ltd., exige que la succursale de Calgary soit traitée comme une entité distincte, et que la Demande soit envoyée à l'extérieur du Québec. Il s'agit en l'espèce de décider si l'exigence de la *Loi sur les banques* voulant qu'une demande de cette nature soit envoyée à une succursale de la Banque Nationale à l'extérieur du Québec signifie que l'envoi de la Demande outrepassé le pouvoir de l'ARQ.

[4] La Cour d'appel du Québec a confirmé le pouvoir conféré par l'art. 39 de la *LAF* à l'ARQ d'envoyer la Demande à la succursale de Calgary. Alberta

decision. Alberta Ltd. submits that s. 462(1) of the *Bank Act*, a provision which treats the branch of a bank as an entity distinct from the bank, applies to the Demand. As the branch in this case is in Calgary, Alberta Ltd. submits that the ARQ does not have authority to issue a formal demand to it. On its view, the ARQ cannot legally send a formal demand, which is a coercive document, outside of Quebec's territory. In Alberta Ltd.'s submission, the Demand is extraterritorial, and therefore *ultra vires*.

[5] I would dismiss the appeal. The ARQ was required by s. 462(2) of the *Bank Act* to send the Demand to the Calgary Branch. Complying with this requirement of the *Bank Act* did not render the ARQ's actions extraterritorial and, accordingly, they were not *ultra vires*. Subsection 462(2) prescribes a mode of communication with banks. It does not change the party with respect to whom authority is exercised — here, National Bank — nor does it alter the nature of the communication. Thus, s. 462(2) of the *Bank Act* does not change what is fundamental, that National Bank is the party to whom the ARQ issued the Demand, and that National Bank is within the ARQ's territorial jurisdiction. Thus, I agree with the Quebec Court of Appeal that the Demand was validly issued to National Bank.

I. Background

A. *The Tax Administration Act and Provincial Taxation Powers*

[6] Pursuant to s. 92(2) of the *Constitution Act, 1867*, provinces have competence to impose “Direct Taxation within the Province in order to the raising of a Revenue for Provincial Purposes”. Provincial taxation powers are thus limited to the province's territory. Accordingly, the residences of persons and businesses determine whether a (direct) tax applies to that party. In *Fundy Settlement v. Canada*, 2012 SCC 14, [2012] 1 S.C.R. 520, this Court clarified that for taxation purposes, the residence of a trust is

Ltd. fait maintenant appel de cette décision. D'après elle, le par. 462(1) de la *Loi sur les banques*, qui traite la succursale d'une banque comme une entité distincte de celle-ci, s'applique à la Demande. Puisqu'en l'espèce la succursale concernée se trouve à Calgary, Alberta Ltd. soutient que l'ARQ n'a pas le pouvoir de lui transmettre une demande péremptoire. À son avis, l'ARQ ne peut légalement envoyer une demande de cette nature, un document contraignant, à l'extérieur du territoire québécois. Toujours selon elle, la Demande a une portée extraterritoriale, et est en conséquence *ultra vires*.

[5] Je suis d'avis de rejeter le pourvoi. L'ARQ était tenue par le par. 462(2) de la *Loi sur les banques* d'envoyer la Demande à la succursale de Calgary. L'observation de cette exigence de la *Loi sur les banques* n'a pas conféré aux actes de l'ARQ une portée extraterritoriale et, en conséquence, ces actes n'étaient pas *ultra vires*. Le paragraphe 462(2) prescrit un mode de communication avec les banques. Il ne change pas l'identité de la partie à l'égard de laquelle un pouvoir est exercé — en l'occurrence la Banque Nationale — ni ne modifie la nature de la communication. Le paragraphe 462(2) de la *Loi sur les banques* ne change donc pas ce qui est fondamental : la Banque Nationale est la partie à qui l'ARQ a transmis la Demande, et la Banque Nationale relève de la compétence territoriale de l'ARQ. Par conséquent, je partage l'avis de la Cour d'appel du Québec que la Demande a été valablement transmise à la Banque Nationale.

I. Contexte

A. *La Loi sur l'administration fiscale et les pouvoirs de taxation des provinces*

[6] Aux termes du par. 92(2) de la *Loi constitutionnelle de 1867*, les provinces ont compétence pour imposer la « taxation directe dans les limites de la province, dans le but de prélever un revenu pour des objets provinciaux ». La province ne peut donc exercer ses pouvoirs de taxation que sur son territoire. C'est pourquoi le lieu de résidence des particuliers et des sociétés détermine si une taxe (directe) est imposée à la partie en cause. Dans *Fundy Settlement c. Canada*, 2012 CSC 14, [2012] 1 R.C.S. 520, notre

“where the central management and control of the trust actually takes place” (para. 15).

[7] Unlike other provinces, Quebec does not have an agreement with the federal government to collect either personal income or corporate taxes (V. Krishna, *Income Tax Law* (2nd ed. 2012), at p. 13). The *TAA* “sets out those powers granted to the ARQ for the enforcement and administration of fiscal laws in the Province of Québec” (A.F., at para. 23). The Minister of Revenue is responsible for the enforcement of fiscal laws in Quebec (*TAA*, s. 2). This responsibility is carried out by the ARQ (*Act respecting the Agence du revenu du Québec*, CQLR, c. A-7.003, s. 175(1)). As part of the enforcement of fiscal laws, the ARQ may require the provision of certain information or documents. Section 39 of the *TAA* provides for the ARQ’s power to issue a “formal demand” (“*demande péremptoire*”) for documents or information for the purposes of administration and enforcement of a fiscal law.

[8] Section 39 of the *TAA* reads:

For the administration and enforcement of a fiscal law, in particular for the recovery of an amount owed by a person under such a law, the Minister may, by a formal demand notified by registered mail or by personal service, require from any person, whether or not the person is liable to pay a duty, that the person file by registered mail or by personal service, within a reasonable time fixed in the demand:

(a) information or additional information, including a return, report or supplementary return or report, or

(b) documents.

The person to whom the demand is made must, within the delay fixed, comply with that demand, whether or not he has already filed such a return or report, or an answer to a similar demand made under a fiscal law or regulations made under such a law.

...

Cour a précisé que, aux fins de taxation, une fiducie réside là « où s’exercent effectivement sa gestion centrale et son contrôle » (par. 15).

[7] Contrairement aux autres provinces, le Québec n’a pas conclu d’accord avec le gouvernement fédéral pour percevoir l’impôt sur le revenu des particuliers ou l’impôt des sociétés (V. Krishna, *Income Tax Law* (2^e éd. 2012), p. 13). La *LAF* [TRADUCTION] « énumère les pouvoirs accordés à l’ARQ pour l’exécution et l’application des lois fiscales dans la province de Québec » (m.a., par. 23). Le ministre du Revenu est responsable de l’application des lois fiscales au Québec (*LAF*, art. 2). Cette responsabilité est exercée par l’ARQ (*Loi sur l’Agence du revenu du Québec*, RLRQ, c. A-7.003, par. 175(1)). Dans le cadre de l’application des lois fiscales, l’ARQ peut exiger la fourniture de certains renseignements ou documents. L’article 39 de la *LAF* investit l’ARQ du pouvoir de transmettre une « demande péremptoire » (« *formal demand* ») en vue d’obtenir des documents ou des renseignements pour l’application et l’exécution d’une loi fiscale.

[8] L’article 39 de la *LAF* est rédigé ainsi :

Pour l’application et l’exécution d’une loi fiscale, notamment pour le recouvrement d’un montant dont une personne est redevable en vertu d’une telle loi, le ministre peut, par une demande péremptoire qu’il notifie par poste recommandée ou par signification en mains propres, exiger d’une personne, assujettie ou non au paiement d’un droit, dans le délai raisonnable qu’il fixe, la production par poste recommandée ou par signification en mains propres :

a) de renseignements ou de renseignements supplémentaires, y compris une déclaration ou un rapport ou une déclaration ou un rapport supplémentaire, ou

b) de documents.

La personne à qui cette demande est faite doit, dans le délai fixé, se conformer à ladite demande, qu’elle ait ou non déjà produit une telle déclaration ou un tel rapport, ou une réponse à une demande semblable faite en vertu d’une loi fiscale ou de règlements adoptés en vertu d’une telle loi.

...

[9] Section 61 of the *TAA* imposes a penalty for a failure to comply with a formal demand:

Every person who contravenes sections 38, 39, 43 or section 1015 of the Taxation Act (chapter I-3) . . . is guilty of an offence and, in addition to any penalty prescribed by this Act, is liable to a fine of not less than \$800 nor more than \$10,000 or, notwithstanding article 231 of the Code of Penal Procedure (chapter C-25.1), to both the fine and a term of imprisonment not exceeding six months.

...

[10] Section 39.2 of the *TAA* provides that the Minister may apply to the Court of Québec to remedy a failure to comply with a formal demand:

Where a person has not provided access, assistance, information, documents or things even if the person is required to do so under section 38 or 39, the Minister may make an application to a judge of the Court of Québec acting in chambers and that judge may, notwithstanding section 61.1, order the person to provide the access, assistance, information, documents or things to the Minister or make such order as the judge deems proper in order to remedy the failure which is the subject of the application . . .

B. *Facts*

[11] The facts are not in dispute. The Trust was settled in 2003 under the laws of the Province of Alberta. The Trust maintains a bank account at the Calgary Branch of National Bank.

[12] The ARQ initiated an audit of the Trust while auditing a related corporate group. The purpose of the audit was to determine the residence of the Trust for the purposes of taxation. On January 13, 2014, the ARQ sent a formal demand for information or documents relating to the Trust to National Bank at its Calgary Branch pursuant to s. 39 of the *TAA*. The ARQ requested the following information or documents:

- The bank records (including returned cheques, deposit books, debit memo, credit memo, etc.) of all accounts held by the [T]rust.

[9] L'article 61 de la *LAF* impose une pénalité pour défaut de se conformer à une demande péremptoire :

Quiconque contrevient aux articles 38, 39, 43 ou à l'article 1015 de la Loi sur les impôts (chapitre I-3) [. . .] commet une infraction et, en outre de toute pénalité prévue par la présente loi, est passible d'une amende d'au moins 800 \$ et d'au plus 10 000 \$ ou, malgré l'article 231 du Code de procédure pénale (chapitre C-25.1), à la fois de cette amende et d'un emprisonnement d'au plus six mois.

...

[10] Selon l'art. 39.2 de la *LAF*, le ministre peut demander à la Cour du Québec de remédier au défaut de se conformer à une demande péremptoire :

Lorsqu'une personne n'a pas fourni l'accès, l'aide, les renseignements, les documents ou les choses malgré qu'elle en soit tenue par les articles 38 ou 39, le ministre peut faire une demande à un juge de la Cour du Québec exerçant en son bureau et ce juge peut, malgré l'article 61.1, ordonner à cette personne de fournir au ministre cet accès, cette aide, ces renseignements, ces documents ou ces choses ou rendre toute ordonnance propre à remédier au défaut visé par la demande . . .

B. *Les faits*

[11] Les faits ne sont pas en litige. La Fiducie a été créée en 2003 en vertu des lois de la province d'Alberta. La Fiducie tient un compte bancaire à la succursale de Calgary de la Banque Nationale.

[12] L'ARQ a entamé une vérification de la Fiducie à l'occasion de la vérification d'un groupe corporatif connexe dans le but d'établir le lieu de résidence de la Fiducie aux fins d'imposition. Le 13 janvier 2014, l'ARQ a envoyé à la succursale de Calgary de la Banque Nationale, en application de l'art. 39 de la *LAF*, une demande péremptoire visant de l'information ou des documents sur la Fiducie. L'ARQ a demandé les renseignements ou documents suivants :

- les registres bancaires (y compris les chèques retournés, livres de dépôt, notes de débit, notes de crédit, etc.) de tous les comptes détenus par la Fiducie.

- The lines of credit and credit card statements (including returned cheques, deposit books, debit memo, credit memo, etc.) held by the [T]rust.
- All statements respecting investments of any type held by the [T]rust.
- Documents related to the opening of accounts (including bank accounts, lines of credit, credit cards and investment).

[13] Consistent with s. 61 of the *TAA*, the Demand outlined the consequences of a failure to comply:

If you fail to comply with this formal demand within 30 days of it being delivered by certified or register[ed] mail or served by bailiff, you will be liable under penal proceedings to a fine of \$800 to \$10,000, to which may be added a term of imprisonment of no more than six months, as provided under section 61 of the *Tax Administration Act*.

[14] National Bank did not contest the Demand and furnished the requested documents, which were then put under seal. Alberta Ltd. brought a motion requesting that the Demand be quashed on the basis that the ARQ acted outside its authority in issuing the Demand.

C. *The Bank Act*

[15] Alberta Ltd.'s argument that the Demand was issued extraterritorially and without proper authority is premised on the application of two particular subsections of the *Bank Act* which read as follows:

Effect of writ, etc.

462 (1) Subject to subsections (3) and (4), the following documents are binding on property belonging to a person and in the possession of a bank, or on money owing to a person by reason of a deposit account in a bank, only if the document or a notice of it is served at the branch of the bank that has possession of the property or that is the branch of account in respect of the deposit account, as the case may be:

(a) a writ or process originating a legal proceeding or issued in or pursuant to a legal proceeding;

- les lignes de crédit et relevés de carte de crédit (y compris les chèques retournés, livres de dépôt, notes de débit, notes de crédit, etc.) détenus par la Fiducie.
- l'ensemble des relevés sur les placements en tout genre détenus par la Fiducie.
- les documents à propos de l'ouverture de comptes (y compris les comptes bancaires, lignes de crédit, cartes de crédit et placements).

[13] Conformément à l'art. 61 de la *LAF*, la Demande exposait les conséquences du défaut d'y obtempérer :

[TRADUCTION] Si vous ne vous conformez pas à la présente demande péremptoire dans les 30 jours de son envoi par courrier certifié ou recommandé ou de sa signification par un huissier, vous serez passible par poursuite pénale d'une amende de 800 à 10 000 \$, à laquelle peut s'ajouter à une peine d'emprisonnement d'au plus six mois, comme le prévoit l'article 61 de la *Loi sur l'administration fiscale*.

[14] La Banque Nationale n'a pas contesté la Demande et a fourni les documents sollicités, qui ont ensuite été mis sous scellés. Alberta Ltd. a demandé par requête l'annulation de la Demande au motif que l'ARQ avait outrepassé son pouvoir en la transmettant.

C. *La Loi sur les banques*

[15] L'argument d'Alberta Ltd. suivant lequel la Demande a été transmise extraterritorialement et sans l'autorisation voulue repose sur l'application de deux paragraphes en particulier de la *Loi sur les banques* qui sont rédigés en ces termes :

Effet d'un bref

462 (1) Sous réserve des paragraphes (3) et (4), les documents ci-après ne produisent leurs effets sur les biens appartenant à une personne ou sur les sommes dues en raison d'un compte de dépôt que si ceux-ci ou avis de ceux-ci sont signifiés, selon le cas, à la succursale de la banque ayant la possession des biens ou à celle de tenue du compte :

a) le bref ou l'acte qui introduit une instance ou qui est délivré dans le cadre d'une instance;

- (b) an order or injunction made by a court;
- (c) an instrument purporting to assign, perfect or otherwise dispose of an interest in the property or the deposit account; or
- (d) an enforcement notice in respect of a support order or support provision.

Notices

(2) Any notification sent to a bank with respect to a customer of the bank, other than a document referred to in subsection (1) or (3), constitutes notice to the bank and fixes the bank with knowledge of its contents only if sent to and received at the branch of the bank that is the branch of account of an account held in the name of that customer.

[16] Alberta Ltd. submits that the effect of complying with the *Bank Act* renders issuing the Demand to the Calgary Branch extraterritorial. Alberta Ltd.'s submission largely hinges on what it calls the "Branch Entity Rule", which, Alberta Ltd. says, "deems, for the purposes of all seizures, the bank branch an entity distinct from the chartered bank itself" (A.F., at para. 3). In its written submissions, it argues that this rule is enshrined in s. 462(1) and (2) of the *Bank Act* as "both subsections require an action directly and exclusively towards the branch of account in order to have an effect on the bank" (A.F., at para. 39). Because in its view s. 462(1), at least, applies to the Demand, the connection between the Calgary Branch and National Bank is severed. Thus, sending the Demand to the Calgary Branch caused the ARQ to act outside its jurisdiction. Alternatively, Alberta Ltd. submits, if s. 462(1) does not apply to the Demand, the ARQ was not required to issue the Demand to the Calgary Branch, and in issuing the Demand out of province, it acted extraterritorially and beyond its authority.

[17] The ARQ submits that s. 462(2), rather than 462(1), applies to the Demand. Accordingly, the ARQ sent the Demand to the Calgary Branch in order to conform to the requirements of s. 462(2). To

- b) l'ordonnance ou l'injonction du tribunal;
- c) le document ayant pour effet de céder ou de régulariser un droit sur un bien ou sur un compte de dépôt ou d'en disposer autrement;
- d) l'avis d'exécution relatif à l'ordonnance alimentaire ou à la disposition alimentaire.

Avis

(2) À l'exception des documents visés aux paragraphes (1) ou (3), les avis envoyés à la banque concernant un de ses clients ne constituent un avis valable dont le contenu est porté à la connaissance de la banque que s'ils ont été envoyés à la succursale où se trouve le compte du client et que si celle-ci les a reçus.

[16] Alberta Ltd. fait valoir que l'observation de la *Loi sur les banques* a pour effet de rendre extraterritoriale la transmission de la Demande à la succursale de Calgary. La thèse d'Alberta Ltd. s'appuie en grande partie sur ce qu'elle appelle la [TRADUCTION] « règle de la succursale en tant qu'entité », qui, selon elle, « pour les besoins de toutes saisies, fait de la succursale bancaire une entité distincte de la banque à charte elle-même » (m.a., par. 3). Elle soutient dans son mémoire que cette règle est consacrée aux par. 462(1) et (2) de la *Loi sur les banques*, car « ces deux paragraphes exigent qu'une mesure soit prise directement et exclusivement à l'égard de la succursale de tenue du compte pour qu'elle produise ses effets sur la banque » (m.a., par. 39). À son avis, comme le par. 462(1), à tout le moins, s'applique à la Demande, le lien unissant la succursale de Calgary à la Banque Nationale est rompu. L'ARQ a donc outrepassé sa compétence en envoyant la Demande à la succursale de Calgary. Alberta Ltd. prétend subsidiairement que, si le par. 462(1) ne s'applique pas à la Demande, l'ARQ n'était pas tenue de transmettre celle-ci à la succursale de Calgary et qu'en transmettant la Demande à l'extérieur de la province, elle a agi extraterritorialement et a excédé sa compétence.

[17] D'après l'ARQ, c'est le par. 462(2), et non le par. 462(1), qui s'applique à la Demande. L'ARQ a donc envoyé la Demande à la succursale de Calgary en vue de se conformer aux exigences du par. 462(2).

Alberta Ltd.'s submissions about the Branch Entity Rule, the ARQ states that a bank is considered one entity, except for limited circumstances, for instance, when commercial convenience requires otherwise. Sending a formal demand for information to a branch of a bank is not one of these circumstances where there is any reason to regard the branch as distinct from the bank. Quite the opposite, s. 462(2) was enacted so that a bank is considered to be notified of an obligation once the relevant branch receives notice. The ARQ submits that it conducted an audit pursuant to the Quebec *Taxation Act*, CQLR, c. I-3, and sent the Demand pursuant to its power under the *TAA* to determine whether the Trust had to file taxes in Quebec, and that any extraterritorial effect of sending the Demand is incidental to the ARQ's power under the *TAA* and raises no jurisdictional problem.

D. *Decision of the Quebec Superior Court — 2015 QCCS 1135*

[18] In a judgment dated March 24, 2015, the Quebec Superior Court dismissed the appellant's motion to quash the Demand. It found that the documents referred to in s. 462(1) require action on the part of the bank that goes beyond the mere communication of information that is required by the Demand. Instead, the court found that the Demand falls under s. 462(2) of the *Bank Act*, which it noted, is consistent with the conclusion in *Québec (Sous-ministre du Revenu) v. Banque Toronto-Dominion*, [2001] R.D.F.Q. 90.

[19] Contrary to Alberta Ltd.'s submissions, the court was of the view that the correct reading of s. 462(2) does not treat the branch as a separate legal entity for the purposes of receipt of notifications; "the bank is the legal entity to which the notice is addressed" and it is the bank who must act on the notice if properly communicated (para. 36). This conclusion was reinforced by common sense. Were it otherwise, Quebec taxpayers could deposit their assets in bank branches outside of Quebec to

En réponse aux arguments d'Alberta Ltd. au sujet de la « règle de la succursale en tant qu'entité », elle réplique qu'une banque est considérée comme une entité, sauf dans des circonstances précises, par exemple lorsque des considérations de commodité commerciale nécessitent le contraire. L'envoi d'une demande péremptoire d'information à la succursale d'une banque ne fait pas partie des cas où il existe une quelconque raison de considérer la succursale comme étant distincte de la banque. Au contraire, le par. 462(2) a été adopté pour qu'une banque soit réputée avoir été avisée d'une obligation dès que la succursale concernée en est notifiée. L'ARQ affirme avoir effectué une vérification en vertu de la *Loi sur les impôts*, RLRQ, c. I-3, du Québec et avoir envoyé la Demande en vertu du pouvoir que lui accorde la *LAF* de décider si la Fiducie devait payer de l'impôt au Québec. En outre, selon l'ARQ, tout effet extraterritorial de l'envoi de la Demande est accessoire au pouvoir conféré à l'ARQ par la *LAF* et ne pose aucun problème de compétence.

D. *Décision de la Cour supérieure du Québec — 2015 QCCS 1135*

[18] Dans un jugement daté du 24 mars 2015, la Cour supérieure du Québec a rejeté la requête de l'appelante en annulation de la Demande. Selon elle, les documents mentionnés au par. 462(1) requièrent de la part de la banque la prise de mesures qui vont au-delà de la simple communication de renseignements que sollicite la Demande. La cour a plutôt conclu que la Demande relève du par. 462(2) de la *Loi sur les banques* qui, a-t-elle souligné, s'accorde avec la conclusion tirée dans *Québec (Sous-ministre du Revenu) c. Banque Toronto-Dominion*, [2001] R.D.F.Q. 90.

[19] Contrairement aux arguments d'Alberta Ltd., la Cour supérieure s'est dite d'avis que l'interprétation juste du par. 462(2) ne consiste pas à traiter la succursale comme une entité juridique distincte pour les besoins de la réception de notifications : [TRADUCTION] « la banque est l'entité juridique à qui est destiné l'avis » et c'est la banque qui doit donner suite à l'avis si celui-ci est communiqué correctement (par. 36). Cette conclusion est renforcée par le bon sens. En effet, si le contraire était vrai, les

prevent the ARQ from obtaining information from their banks.

[20] The court reasoned that the case law cited by Alberta Ltd. was of no assistance to its position, as it did not support the proposition that a person outside of Quebec cannot be asked for information (para. 40). Perhaps the most relevant case, *Equity Accounts Buyers Ltd. v. Jacob et la Banque Royale du Canada, tierce-saisie*, [1972] R.P. 326 (Que. Prov. Ct.), also did not apply. That case related to seizures, which would properly fall under s. 462(1), but the Demand “is not equivalent to a seizure” (para. 45).

[21] The court reasoned, following this Court’s decision in *Fundy Settlement*, that the residence of a trust cannot be determined merely by the residence of the trustee. Instead, it is a question of control and management of the trust (para. 47). The ARQ’s audit is to determine whether the Trust is in fact subject to Quebec’s tax laws (para. 48). Thus, the court found that “it is perhaps premature to call the Demand extra-territorial” (para. 54). In any event, the court concluded that any extraterritorial effect was merely incidental to Quebec’s power to tax within the province.

E. *Decision of the Quebec Court of Appeal — 2018 QCCA 8*

[22] The Court of Appeal upheld the decision of the court below. In the Court of Appeal’s view, the ARQ properly sent the Demand pursuant to its taxation and auditing power under s. 92 of the *Constitution Act, 1867*. Any extraterritorial effect was incidental to this power and did not cause the ARQ to exceed its jurisdiction.

[23] The Court of Appeal found that the Demand was intended for National Bank, which has its head office in Quebec, and that the ARQ sent the Demand to the Calgary Branch in order to comply with

contribuables québécois pourraient déposer leurs avoirs dans des succursales bancaires à l’extérieur du Québec pour empêcher l’ARQ d’obtenir de l’information de leurs banques.

[20] La Cour supérieure a estimé que la jurisprudence citée par Alberta Ltd. n’était d’aucun secours pour sa position, car elle n’étaye pas la proposition suivant laquelle on ne peut demander de l’information à une personne qui se trouve à l’extérieur du Québec (par. 40). La décision sans doute la plus pertinente, *Equity Accounts Buyers Ltd. c. Jacob et la Banque Royale du Canada, tierce-saisie*, [1972] R.P. 326 (C. prov. Qc), ne s’appliquait pas elle non plus. Cette affaire portait sur des saisies, qui relèveraient à juste titre du par. 462(1), mais la Demande [TRADUCTION] « n’équivaut pas à une saisie » (par. 45).

[21] La Cour supérieure a opiné, à la suite de l’arrêt *Fundy Settlement* de notre Cour, que le lieu de résidence d’une fiducie ne peut être établi uniquement en fonction du lieu de résidence du fiduciaire. C’est plutôt une question de contrôle et de gestion de la fiducie (par. 47). La vérification effectuée par l’ARQ vise à déterminer si la Fiducie est en fait assujettie aux lois fiscales du Québec (par. 48). La cour a donc estimé qu’il [TRADUCTION] « est peut-être prématuré de qualifier la Demande d’extraterritoriale » (par. 54). Quoi qu’il en soit, la cour a conclu que tout effet extraterritorial était purement accessoire au pouvoir du Québec de taxer dans la province.

E. *Arrêt de la Cour d’appel du Québec — 2018 QCCA 8*

[22] La Cour d’appel a confirmé la décision de la juridiction inférieure. D’après la Cour d’appel, l’ARQ a envoyé comme il se doit la Demande en vertu du pouvoir de taxation et de vérification que lui confère l’art. 92 de la *Loi constitutionnelle de 1867*. Tout effet extraterritorial était accessoire à ce pouvoir et n’a pas amené l’ARQ à excéder sa compétence.

[23] La Cour d’appel a conclu que la Demande était destinée à la Banque Nationale, dont le siège social se situe au Québec, et que l’ARQ a envoyé la demande à la succursale de Calgary en vue de se

s. 462(2) of the *Bank Act*, which provides that a bank is only considered to have been notified if notice is sent to the branch where the client's account is located. The objective of s. 462(2), according to the Court of Appeal, is to recognize the “complexity of large modern banks” (*Deloitte & Touche Inc. v. Bank of Nova Scotia* (1993), 22 C.B.R. (3d) 317 (Sask. Q.B.), at para. 8) and to ensure that notice is received at the appropriate place.

[24] The Court of Appeal explained the operation of s. 462. It distinguishes between two categories of documents: the first, enumerated in subss. (1) and (3), and the second, in s. 462(2), which encompasses all notices sent to the bank concerning a client other than those enumerated in subss. (1) and (3). The Court of Appeal reasoned that a formal demand does not fall within the scope of s. 462(1) or (3), as it is not among the documents referred to in those provisions, nor does the Demand seek to bind property belonging to a client in the sense of s. 462(1). Thus, the Demand was properly sent according to the requirements of s. 462(2). The court noted that s. 462(2) does not confer legal personality on a branch distinct from the bank. In the court's view, the ARQ sent the Demand to the Calgary branch as the law requires. The ARQ did not exceed the scope of its competence in so doing.

II. Issues

[25] I would state the issues differently than the parties. There are three:

- A. Does s. 462(1) of the *Bank Act* apply?
- B. If not, does s. 462(2) of the *Bank Act* apply?
- C. Given the answers to the first two questions, did the ARQ act extraterritorially in sending the Demand?

[26] I find that s. 462(2) applies to the Demand, but that the ARQ did not act extraterritorially in sending the Demand.

conformer au par. 462(2) de la *Loi sur les banques*, lequel dispose qu'une banque n'est tenue pour avoir été notifiée que si l'avis est envoyé à la succursale où se trouve le compte du client. Selon la Cour d'appel, le par. 462(2) a pour objectif de reconnaître la [TRADUCTION] « complexité des grandes banques modernes » (*Deloitte & Touche Inc. c. Bank of Nova Scotia* (1993), 22 C.B.R. (3d) 317 (C.B.R. Sask.), par. 8) et de garantir la réception de l'avis au bon endroit.

[24] La Cour d'appel a expliqué le fonctionnement de l'art. 462. Cette disposition distingue deux catégories de documents : la première est composée des documents énumérés aux par. (1) et (3), et la seconde, qui est décrite au par. 462(2), regroupe tous les avis envoyés à la banque concernant un de ses clients, sauf les documents énumérés aux par. (1) et (3). La Cour d'appel a estimé qu'une demande péremptoire ne relève pas des par. 462(1) ou (3), car elle ne fait pas partie des documents énumérés dans ces dispositions, et la demande ne vise pas non plus à grever des biens appartenant à un client au sens du par. 462(1). La Demande a donc été envoyée comme il se doit conformément aux exigences du par. 462(2). La Cour d'appel a signalé que le par. 462(2) ne confère pas à la succursale une personnalité juridique distincte de la banque. De l'avis de la cour, l'ARQ a envoyé la demande à la succursale de Calgary comme l'exige la loi. L'ARQ n'a pas débordé le cadre de sa compétence en agissant ainsi.

II. Questions en litige

[25] Je suis d'avis de formuler les questions différemment des parties. Ces questions sont au nombre de trois :

- A. Le paragraphe 462(1) de la *Loi sur les banques* s'applique-t-il?
- B. Dans la négative, le par. 462(2) de la *Loi sur les banques* s'applique-t-il?
- C. Vu les réponses aux deux premières questions, l'ARQ a-t-elle agi extraterritorialement en envoyant la Demande?

[26] Je conclus que le par. 462(2) s'applique à la Demande, mais que l'ARQ n'a pas agi extraterritorialement en envoyant la Demande.

III. Analysis

[27] Before considering the issues, I would highlight what is not in dispute in this appeal. First, the parties agree that the Demand is a seizure — though they disagree about the significance of this fact. The Demand, and formal demands like it, compel the production of documents and information. Under s. 61 of the *TAA* there are penalties for failure to comply. Assuming the Demand was validly issued, it was not merely a request which National Bank was free to disregard. I would agree with Alberta Ltd.'s oral submissions that National Bank's furnishing of the requested information and documents cannot be said to be purely voluntary. Thus, sending the Demand was an exercise of authority that could in principle raise concerns about jurisdiction.

[28] Second, the parties accept that absent the operation of the *Bank Act*, the ARQ could have sent the Demand to National Bank in Quebec. Alberta Ltd. agreed that this would be the case, even if some of the records requested by the ARQ were physically located in a different province. At the hearing, counsel for Alberta Ltd. agreed that under the ordinary rules of corporate personality, National Bank would be a single entity, from which the ARQ could request information — provided of course that the Demand was sent to National Bank in Quebec. In Alberta Ltd.'s submission, it is the *Bank Act* and the Branch Entity Rule that divide National Bank's legal personality and direct that the Demand be sent out of province.

[29] Thus, in the absence of the *Bank Act*, no concerns about extraterritoriality would arise. In brief, the parties agree that the ARQ has authority to issue a formal demand to a corporate body operating in its territory. (Again, Alberta Ltd. adds that any such demand must be sent within Quebec.) The debate is over whether the ARQ was compelled by the *Bank Act* to send the Demand to the Calgary Branch, and

III. Analyse

[27] Avant de me pencher sur les questions, je tiens à souligner ce qui n'est pas en litige dans le présent pourvoi. Premièrement, les parties conviennent que la Demande est une saisie, bien qu'elles soient en désaccord sur la portée de ce fait. La Demande, ainsi que les demandes péremptoires analogues, exigent la production de documents et d'information. Selon l'art. 61 de la *LAF*, l'omission de se conformer à la Demande est passible de pénalités. À supposer que la Demande ait été valablement transmise, il ne s'agissait pas simplement d'une demande dont la Banque Nationale pouvait faire fi. Je suis d'accord avec les observations orales d'Alberta Ltd. selon lesquelles on ne saurait affirmer que la Banque Nationale fournit les renseignements et documents demandés de manière purement volontaire. L'envoi de la Demande constituait donc l'exercice d'un pouvoir qui pourrait, en principe, poser des problèmes de compétence.

[28] Deuxièmement, les parties reconnaissent que, n'eussent été les dispositions de la *Loi sur les banques*, l'ARQ aurait pu envoyer la Demande à la Banque Nationale au Québec. Alberta Ltd. est d'accord avec ce résultat même si une partie des documents réclamés par l'ARQ se trouvaient physiquement dans une autre province. À l'audience, l'avocat d'Alberta Ltd. a reconnu que, suivant les règles ordinaires de la personnalité morale, la Banque Nationale formerait une seule entité à qui l'ARQ pourrait demander de l'information, pourvu, évidemment, que la Demande ait été envoyée à la Banque Nationale au Québec. Au dire d'Alberta Ltd., c'est la *Loi sur les banques* et la règle de la succursale en tant qu'entité qui divisent la personnalité juridique de la Banque Nationale et exigent que la Demande soit envoyée en dehors de la province.

[29] Donc, n'eût été la *Loi sur les banques*, aucun problème d'extraterritorialité ne se poserait. Bref, les parties conviennent que l'ARQ a le pouvoir de transmettre une demande péremptoire à une personne morale active sur son territoire. (Encore une fois, Alberta Ltd. ajoute que toute demande de cette nature doit être envoyée à l'intérieur du Québec.) Le débat porte sur la question de savoir si l'ARQ était

if in so doing the ARQ acted extraterritorially. I turn now to these questions.

A. *Issue 1 — Does Section 462(1) of the Bank Act Apply to the Demand?*

[30] Alberta Ltd. submits that s. 462(1) applies to the Demand, as this provision applies to any seizure on a bank. Alberta Ltd. concedes that its position is not supported by the plain language of s. 462(1), but submits that a purposive reading of the provision supports its application to the Demand. It submits that the Demand is more like the coercive documents listed under s. 462(1) than documents that merely notify and which are captured by s. 462(2). I am not persuaded by this submission, and reject the proposition that s. 462(1) has any application to the Demand. A review of the history and purpose of s. 462(1) does not support Alberta Ltd.'s position. Section 462(1) was not enacted to set out general preconditions for seizures or coercive action on banks. Instead, its purpose is to set out the preconditions for binding customer property held by the bank, either in the form of valuable assets or bank account debt. This provides certainty and thereby protection to banks in dealing with claims to customer property. After reviewing the purpose and history of s. 462(1), I turn to its text. The Demand is neither among the enumerated documents in s. 462(1)(a) to (d) nor does it seek to “bin[d] . . . property belonging to a person and in the possession of a bank”, or “money owing to a person by reason of a deposit account in a bank”, as stipulated in s. 462(1). Thus, s. 462(1) does not apply to the Demand, and so it follows that the application of s. 462(1) could not have rendered the Demand extraterritorial.

contrainte par la *Loi sur les banques* d'envoyer la Demande à la succursale de Calgary et si, en agissant de la sorte, elle a accompli un acte de portée extraterritoriale. Je passe maintenant à l'examen de ces questions.

A. *Question 1 — Le paragraphe 462(1) de la Loi sur les banques s'applique-t-il à la Demande?*

[30] Alberta Ltd. soutient que le par. 462(1) s'applique à la Demande, car cette disposition s'applique à toute saisie effectuée auprès d'une banque. Alberta Ltd. concède que sa thèse ne trouve pas appui dans le texte clair du par. 462(1), mais elle plaide qu'une interprétation de cette disposition fondée sur son objet étaye l'application de celle-ci à la Demande. D'après Alberta Ltd., la Demande s'apparente davantage aux documents contraignants énumérés au par. 462(1) qu'aux documents constituant de simples avis qui sont visés au par. 462(2). Cet argument ne me convainc pas et je rejette la proposition voulant que le par. 462(1) s'applique d'une façon ou d'une autre à la Demande. L'examen de l'historique et de l'objet du par. 462(1) n'appuie pas la position d'Alberta Ltd. Le paragraphe 462(1) n'a pas été adopté pour établir des conditions préalables générales aux saisies ou à des mesures coercitives à l'endroit des banques. Il a plutôt pour objectif de fixer les conditions préalables qu'un document doit remplir pour produire ses effets sur les biens d'un client détenus par la banque, qu'il s'agisse d'actifs de valeur ou d'une dette liée à un compte bancaire. Cela fournit aux banques une certitude et, partant, une protection lorsqu'elles traitent des réclamations visant les biens d'un client. Après avoir analysé l'objet et l'historique du par. 462(1), je vais maintenant me pencher sur son texte. La Demande ne fait pas partie des documents énumérés aux al. 462(1) a) à d), ni ne vise à « produi[re] [ses] effets sur les biens appartenant à une personne » et dont « la banque [a] possession », ou « sur les sommes dues en raison d'un compte de dépôt », aux termes du par. 462(1). Par conséquent, le par. 462(1) ne s'applique pas à la Demande, de sorte qu'il est impossible que son application ait conféré à la Demande une portée extraterritoriale.

(1) History and Purpose of Section 462(1)

[31] Professor Bradley Crawford has succinctly described the purpose of s. 462(1) in the following terms:

When the branch of account has been properly served as required by sub-s. 212(1) [now s. 462(1)], if a bank were to pay out money in full or partial satisfaction of its debt to its customer to anyone other than the sheriff as directed by the writ and notice of seizure, it would do so at its peril. If the branch of account has not been properly served, however, the bank is not answerable for continuing to honour the payment order of its customer. [Footnote omitted.]

(*Crawford and Falconbridge, Banking and Bills of Exchange: A Treatise on the Law of Banks, Banking, Bills of Exchange and the Payment System in Canada* (8th ed. 1986), vol. 1, at p. 548)

[32] The history of s. 462(1) illustrates why setting out such requirements to bind customer property was necessary. I turn to this now.

[33] In property law, a deposit account is characterized as a debt owed by a bank to its customer (art. 2327 of the *Civil Code of Québec*; N. L'Heureux and M. Lacoursière, *Droit bancaire* (5th ed. 2017), at p. 120; *Foley v. Hill* (1848), 2 H.L.C. 28, 9 E.R. 1002). Section 461(2) of the *Bank Act* provides that

[t]he amount of any debt owing by a bank by reason of a deposit in a deposit account in the bank is payable to the person entitled thereto only at the branch of account and the person entitled thereto is not entitled to demand payment or to be paid at any other branch of the bank.

While a bank is free to permit a customer to draw on their account elsewhere, the customer is only *entitled* to withdraw funds at a particular branch of a bank.

[34] Long before this notion was codified, it was recognized as part of the bank and customer relationship at common law. The historical rationale

(1) L'historique et l'objet du par. 462(1)

[31] Le professeur Bradley Crawford a décrit succinctement l'objet du par. 462(1) en ces termes :

[TRADUCTION] Dans un cas où la succursale de tenue du compte a reçu signification de manière régulière, comme l'exige le par. 212(1) [aujourd'hui le par. 462(1)], si une banque devait verser de l'argent, pour acquitter en tout ou en partie sa dette envers son client, à toute autre personne que le shérif conformément au bref et à l'avis de saisie, elle le ferait à ses risques et périls. Cependant, si la succursale de tenue du compte n'a pas reçu signification de manière régulière, la banque n'a pas à rendre des comptes pour avoir continué d'honorer l'ordre de paiement de ses clients. [Note en bas de page omise.]

(*Crawford and Falconbridge, Banking and Bills of Exchange : A Treatise on the Law of Banks, Banking, Bills of Exchange and the Payment System in Canada* (8^e éd. 1986), vol. 1, p. 548)

[32] L'historique du par. 462(1) montre pourquoi il était nécessaire d'établir ces exigences afin que le document produise ses effets sur les biens du client. Je me penche maintenant sur ce point.

[33] En droit des biens, le compte de dépôt est décrit comme une dette que la banque a envers son client (art. 2327 du *Code civil du Québec*; N. L'Heureux et M. Lacoursière, *Droit bancaire* (5^e éd. 2017), p. 120; *Foley c. Hill* (1848), 2 H.L.C. 28, 9 E.R. 1002). Le paragraphe 461(2) de la *Loi sur les banques* prévoit que

[l]a dette de la banque résultant du dépôt effectué à un compte de dépôt est payable à la personne qui y a droit, uniquement à la succursale de tenue du compte; la personne n'a le droit ni d'exiger ni de recevoir le paiement à une autre succursale.

Bien qu'il soit loisible à une banque d'autoriser ses clients à retirer de l'argent de leur compte ailleurs qu'à l'endroit prescrit, les clients n'ont le *droit* d'en retirer des fonds qu'à une succursale particulière de cette banque.

[34] Bien avant la codification de cette notion, celle-ci était reconnue comme faisant partie de la relation banquier-client en common law. La justification

provided in *Woodland v. Fear* (1857), 7 El. & Bl. 519, 119 E.R. 1339 (K.D.B.), at paras. 521-22, by Lord Campbell C.J., was that bank branches, unable to communicate instantly, would not be able to share account information in a timely fashion. If a customer withdrew funds from one branch of the bank, another branch would not immediately have information about the status of the customer's account. The customer could overdraw their account to the detriment of the bank. In view of this risk, Lord Campbell C.J. concluded that bank branches "are therefore, for certain purposes, distinct" (para. 522). Notwithstanding the fact that the customer is in a creditor/debtor relationship with the *bank*, it is as if that relationship is between the customer and the *branch* for the purpose of drawing on their account. This is perhaps the origin of what Alberta Ltd. refers to as the Branch Entity Rule. It was this feature of the contractual relationship between the bank and customer — the account debt being recoverable only in a particular place — that was eventually central in fixing the *situs* of the account debt.

[35] This is exemplified in *R. v. Lovitt*, [1912] A.C. 212 (J.C.P.C.). In that case, Mr. Lovitt was domiciled in Nova Scotia, but had deposited a sum at a branch of a bank in New Brunswick prior to his death. The Judicial Committee of the Privy Council had to determine whether the sum was property situate in the province, and therefore subject to New Brunswick's succession duty. Citing *Woodland*, Lord Robson noted that the relationship between the bank and customer was "localized" so as to confine the bank's obligations to its customers primarily to a particular branch. Accordingly, he concluded that the property was situate in New Brunswick. However, the bank is a single entity and the bank, not the branch, would be ultimately accountable to the customer for the debt.

[36] Following this, *McMulkin v. Traders Bank of Canada* (1912), 21 O.W.R. 640 (Ont. Div. Ct.), created a certain level of uncertainty in the law by treating jurisdiction over the account debt differently.

historique fournie dans *Woodland c. Fear* (1857), 7 El. & Bl. 519, 119 E.R. 1339 (K.D.B.), par. 521-522, par le juge en chef lord Campbell était que les succursales des banques, qui étaient incapables de communiquer instantanément, ne pourraient pas s'échanger en temps opportun des renseignements sur un compte. Si un client retirait des fonds à une succursale de la banque, une autre succursale ne disposerait pas sur-le-champ de renseignements à propos de l'état du compte du client. Le client pourrait retirer plus d'argent que n'en contient son compte, et ce, au détriment de la banque. Étant donné ce risque, le juge en chef lord Campbell a conclu que les succursales des banques [TRADUCTION] « [étaient] donc distinctes pour certaines fins » (par. 522). Même si le client est partie à une relation créancier-débiteur avec la *banque*, c'est comme si cette relation unissait le client à la *succursale* pour les besoins d'un retrait à partir de son compte. Voilà peut-être l'origine de ce qu'Alberta Ltd. appelle la règle de la succursale en tant qu'entité. C'est cet aspect de la relation contractuelle entre la banque et le client — la faculté de recouvrer une dette liée à un compte uniquement à un endroit en particulier — qui a joué par la suite un rôle central dans la fixation du lieu de cette dette.

[35] L'affaire *R. c. Lovitt*, [1912] A.C. 212 (C.J.C.P.), en est un exemple. Dans cette affaire, M. Lovitt résidait en Nouvelle-Écosse, mais avait déposé une somme d'argent à une succursale bancaire au Nouveau-Brunswick avant sa mort. Le Comité judiciaire du Conseil privé devait décider si la somme constituait un bien situé dans la province et par le fait même assujéti aux droits successoraux du Nouveau-Brunswick. Citant *Woodland*, lord Robson a fait remarquer que la relation banquier-client avait un caractère [TRADUCTION] « localisé » de façon à circonscrire, principalement à une succursale particulière, les obligations de la banque envers ses clients. Il a donc conclu que le bien était situé au Nouveau-Brunswick. Cependant, la banque forme une seule et même entité et c'est elle, et non la succursale, qui serait ultimement responsable de la dette envers le client.

[36] Par la suite, la décision *McMulkin c. Traders Bank of Canada* (1912), 21 O.W.R. 640 (C. div. Ont.), a créé une certaine incertitude dans le droit en traitant différemment la compétence sur la dette

In that case, a judgment creditor recovered judgment in Ontario for a sum of \$211.33 and then obtained a garnishing order attaching any debt due from Traders Bank to the judgment debtor. The order was served at the Traders Bank at Ingersoll in Ontario where at the time of the initial judgment, the judgment debtor had money on deposit. However, the judgment debtor withdrew his funds from Ingersoll and deposited them in Calgary before the garnishing order was obtained. Thus, at the time the garnishing order was issued, the account debt was no longer property situate in the province — at least from the perspective of *Lovitt*. The question before the Ontario Divisional Court was whether the bank's indebtedness to the judgment debtor was subject to attachment by the order of an Ontario court.

[37] Justice Middleton found that it was. What was significant according to the Ontario rules of civil procedure was not the *situs* of the debt but the jurisdiction over the *debtor*. Thus, Middleton J. found that if the garnishee (bank) was in Ontario, and could be served within Ontario, the judgment creditor had the right to collect any debt that the garnishee bank owed to the judgment debtor. The bank was accordingly ordered to pay the judgment creditor.

[38] Justice Middleton was aware of the apparent tension with the decision in *Lovitt*. However, he found that any tension was resolved based on the differences between the relevant statutes. For the rules of civil procedure, there was no need to look to the *situs* of the debt to determine the court's jurisdiction, thus *Woodland* was irrelevant. This created practical problems. First, the branch with knowledge of the customer account would not necessarily be the one to receive the order. Second, one court could garnish or tax a bank account on the basis of the *situs* of the debt; another on the basis of jurisdiction over the debtor bank. Thus courts from different jurisdictions who may not recognize the validity of the other's order, could simultaneously and validly issue an attaching or garnishing order against a bank, each to different branches. In this way, *McMulkin* exemplifies a problem that bedevils debt and other intangible property at

liée au compte. Dans cette affaire, un créancier judiciaire qui avait d'abord obtenu jugement pour la somme de 211,33 \$ en Ontario avait ensuite obtenu une ordonnance de saisie-arrêt touchant toute dette de la Traders Bank envers le débiteur judiciaire. L'ordonnance a été signifiée à la Traders Bank à Ingersoll, en Ontario, endroit où le débiteur judiciaire avait de l'argent déposé au moment du jugement initial. Ce dernier a toutefois retiré ses fonds à Ingersoll et les a déposés à Calgary avant que l'ordonnance de saisie-arrêt ne soit prononcée. Ainsi, lorsque cette ordonnance a été rendue, la dette liée au compte n'était plus un bien situé dans la province, du moins au regard de l'arrêt *Lovitt*. La question soumise à la Cour divisionnaire consistait à décider si la dette de la banque envers le débiteur judiciaire pouvait être saisie au moyen d'une ordonnance émanant d'un tribunal ontarien.

[37] Le juge Middleton a conclu que oui. Ce qui importait selon les règles de procédure civile de l'Ontario, c'était non pas le lieu de la dette, mais la compétence à l'égard du *débiteur*. Par conséquent, le juge Middleton a conclu que, si le tiers-saisi (banque) était en Ontario et pouvait recevoir signification dans cette province, le créancier judiciaire avait le droit de percevoir toute dette que la banque tierce-saisie devait au débiteur judiciaire. La banque a donc été condamnée à payer le créancier judiciaire.

[38] Le juge Middleton était au fait de la tension apparente avec l'arrêt *Lovitt*. Il a toutefois statué que toute tension était dissipée compte tenu des différences entre les lois applicables. Du point de vue des règles de procédure civile, il n'était pas nécessaire de se pencher sur le lieu de la dette pour établir la compétence du tribunal, d'où l'absence de pertinence de l'affaire *Woodland*. Cette situation créait des problèmes concrets. Premièrement, la succursale ayant connaissance du compte du client ne serait pas forcément celle qui recevrait l'ordonnance. Deuxièmement, un tribunal pouvait ordonner la saisie-arrêt ou la taxation d'un compte bancaire sur la base du lieu de la dette tandis qu'un autre pouvait le faire sur le fondement de la compétence à l'égard de la banque débitrice. En conséquence, il était possible que des tribunaux de différents ressorts qui ne reconnaissent peut-être pas la validité de leurs ordonnances

common law: a “debtor may be susceptible to a multiplicity of actions” (P. J. Rogerson, “The Situs of Debts in the Conflict of Laws — Illogical, Unnecessary and Misleading” (1990), 49(3) *C.L.J.* 441, at p. 450). In such circumstances, it would be difficult for banks to be confident as to their obligations in respect of customer property.

[39] Parliament eventually acted and restored a measure of certainty to the law with amendments to the *Bank Act* in 1923 (*Equity Accounts*, at p. 329; *Bank of Nova Scotia v. Mitchell* (1981), 30 B.C.L.R. 213 (C.A.), at p. 220). Upon its enactment, s. 96(4) of the *Bank Act*, S.C. 1923, c. 32, read:

An attaching or garnishee order or summons shall only affect and bind moneys to the credit of the debtor at the branch, agency or office of the bank where such order or summons or notice thereof is served.

[40] Notably, this provision does not fix the *situs* of the account debt but it proceeds on the assumption that bank account debt has a location. The purpose was to prescribe a single method for binding account debt. According to it, the branch dealing primarily with the customer’s account would receive all claims made to the customer’s account. Further, the rule limited how such claims could be made. Only courts with the authority to issue a garnishment order where the account is located would have the authority to garnish it. Through the enactment of this provision, banks were provided a measure of protection from double liability. As E. R. Edinger explains, “[t]he object of the English courts in developing a single situs rule was protection for the garnishee” (“Garnishment of Interprovincial Corporations” (1980), 38 *Advocate* 385, at p. 389).

respectives rendent simultanément et valablement une ordonnance de saisie-arrêt contre une banque, chacun à l’égard de succursales différentes. L’affaire *McMulkin* illustre ainsi un problème important en matière de dette et concernant d’autres biens immatériels en common law : un [TRADUCTION] « débiteur risque de faire l’objet de multiples poursuites » (P. J. Rogerson, « The Situs of Debts in the Conflict of Laws — Illogical, Unnecessary and Misleading » (1990), 49(3) *C.J.L.* 441, p. 450). En pareil cas, il serait difficile pour les banques de connaître avec certitude leurs obligations à l’égard des biens du client.

[39] Le législateur fédéral a finalement agi et rétabli un certain degré de certitude dans le droit en apportant des modifications à la *Loi des banques* en 1923 (*Equity Accounts*, p. 329; *Bank of Nova Scotia c. Mitchell* (1981), 30 B.C.L.R. 213 (C.A.), p. 220). Lors de son adoption, le par. 96(4) de la *Loi des banques*, S.C. 1923, c. 32, était rédigé ainsi :

Un bref de saisie-arrêt ou tiers-saisie, ou assignation n’affecte ou ne lie que les fonds au crédit du débiteur à la succursale, agence ou au bureau de la banque où le bref ou l’assignation ou l’avis en a été signifié.

[40] Signalons que la disposition précitée ne fixe pas le lieu de la dette liée au compte, mais qu’elle part du postulat que cette dette a un lieu. L’objectif était d’instaurer une seule et même méthode pour grever la dette liée à un compte bancaire. Suivant cette méthode, la succursale s’occupant principalement du compte du client recevrait toutes les réclamations visant ce compte. En outre, la règle restreignait la manière dont les réclamations de ce genre pouvaient être présentées. Seuls les tribunaux investis du pouvoir de rendre une ordonnance de saisie-arrêt là où se trouvait le compte pourraient en ordonner la saisie-arrêt. Grâce à l’édiction de cette disposition, les banques se voyaient accorder une certaine protection contre la double responsabilité. Comme l’explique E. R. Edinger, [TRADUCTION] « [l]’objectif visé par les tribunaux anglais au moment d’élaborer la règle du lieu unique était de protéger le tiers-saisi » (« Garnishment of Interprovincial Corporations » (1980), 38 *Advocate* 385, p. 389).

[41] Section 96(4) of the 1923 *Bank Act* remained relatively constant through various amendments of the statute. Notably, it was expanded to include documents beyond “[a]n attaching or garnishee order or summons”. A “writ of extent” was added to the documents which would only affect and bind property at the branch of the bank where it was served (*Bank Act*, S.C. 1953-54, c. 48, s. 96(4)). In 1967, the wording of s. 96(4) was also changed to encompass writs or processes and injunctions seeking to bind property (*Bank Act*, S.C. 1966-67, c. 87, s. 96(4)).

[42] Parliament made further changes in the *Banks and Banking Law Revision Act, 1980*, S.C. 1980, c. 40, s. 2 (“*Revision Act, 1980*”), including by introducing the concept of “branch of account” (s. 211(1), now s. 461(2)). Section 211(2) provided that customers were only *entitled* to repayment at the “branch of account” and s. 211(4), today s. 461(4), fixed the *situs* of the account debt to the branch of account. This latter provision was introduced in response to the concern that technological advancements might undermine the notion that a bank account debt was located in a particular place (Department of Finance, *Summary of Banking Legislation 1978* (1978), at pp. 13-14).

[43] The trend of progressively expanding the legal documents captured by the provision continued. In 1980, s. 212(1) included “a notice by any person purporting to assign, perfect or otherwise dispose of an interest in any property or in any deposit account”, in addition to writs, processes, orders, and injunctions. Consistent with the previous amendments, the notices captured were specifically concerned with binding *property*. As before, Parliament expanded the scope of s. 212(1) in recognition of the many ways that a bank account or property deposited with a bank could be bound. Section 212(1) became s. 462(1) of the *Bank Act* in 1991. The purpose of s. 462(1)

[41] Le libellé du par. 96(4) de la *Loi des banques* de 1923 est resté relativement stable au fil des différentes modifications apportées à la loi. Il a notamment été élargi afin d’y inclure d’autres documents que ceux y figurant déjà, à savoir « un bref de saisie-arrest ou tiers-saisie, ou assignation ». Le « bref de saisie » dit « *writ of extent* » a été ajouté à la liste des documents qui n’affectaient et ne grevaient des biens qu’à la succursale bancaire où le document en question était signifié (*Loi sur les banques*, S.C. 1953-1954, c. 48, par. 96(4)). En 1967, le libellé du par. 96(4) a aussi été modifié de manière à englober les brefs, exploits ou injonctions visant à grever des biens (*Loi sur les banques*, S.C. 1966-1967, c. 87, par. 96(4)).

[42] Le législateur fédéral a apporté d’autres modifications dans la *Loi de 1980 remaniant la législation bancaire*, S.C. 1980, c. 40, art. 2, notamment en introduisant le concept de « succursale de tenue du compte » (par. 211(1), aujourd’hui le par. 461(2)). Le paragraphe 211(2) prévoyait que les clients n’avaient *droit* au remboursement des sommes déposées qu’à la « succursale de tenue du compte », et le par. 211(4), aujourd’hui le par. 461(4), indiquait que la dette liée au compte se trouvait à cette succursale. Le paragraphe 211(4) a été adopté pour répondre à la préoccupation découlant du fait que des progrès technologiques pourraient ébranler la notion selon laquelle la dette liée à un compte bancaire se trouvait à un endroit en particulier (ministère des Finances, *Sommaire de la législation bancaire 1978* (1978), p. 13-14).

[43] La tendance à l’élargissement progressif des documents juridiques visés par cette disposition s’est poursuivie. En 1980, outre les brefs, les exploits, les ordonnances et les injonctions, le par. 212(1) englobait désormais « l’avis ayant pour effet de céder ou de régulariser un droit sur un bien ou sur un compte de dépôt ». À l’instar des modifications précédentes, les avis couverts par cette disposition étaient expressément voués à produire leurs effets sur des *biens*. Comme il l’avait déjà fait auparavant, le législateur fédéral a étendu la portée du par. 212(1) afin de tenir compte des nombreuses façons dont un compte bancaire, ou encore des biens déposés auprès d’une banque, peuvent être grevés. Le paragraphe 212(1)

remains to prescribe a method to bind customer property held by the bank.

[44] With the purpose and history of s. 462(1) of the *Bank Act* in view, I will now consider whether it applies to the Demand. I find that it does not.

(2) The Demand Is Not One of the Documents Listed in Section 462(1)(a) to (d)

[45] Section 462(1) of the *Bank Act* sets out a list of documents that must be served at a specific branch in order to bind property (“the following documents are binding” or in French “*les documents ci-après* [. . .] *produisent leurs effets*”). Of the listed documents, Alberta Ltd. contends that the Demand is a “writ or process” issued in the context of “a legal proceeding” in the sense of s. 462(1)(a) (transcript, at p. 12). In its factum, Alberta Ltd. submits that a legal proceeding is not limited to a judicial proceeding, and that in this case a tax audit is the relevant legal proceeding since it is a fact-finding inquiry conducted under the authority of the law. It adds that evidence may be collected in the context of a tax audit and points to the broad definition of legal proceeding in the *Canada Evidence Act*, R.S.C. 1985, c. C-5, ss. 29(9) and 30(12): “Legal proceeding means any civil or criminal proceeding or inquiry in which evidence is or may be given, and includes an arbitration” (A.F., at paras. 71-80). Alberta Ltd. submits that it follows from a broad understanding of “legal proceeding” that the Demand constitutes a “writ or process” “issued in or pursuant to” a tax audit, a “legal proceeding”.

[46] Significantly, Alberta Ltd. has not successfully explained how the Demand, an administrative action, is a “writ” or “process”. There is settled jurisprudence that writs and processes are documents issued by courts or as part of court proceedings. In defining “writ” in *Fleishman v. T. A. Allan & Sons* (1932), 45 B.C.R. 553 (C.A.), McPhillips J.A. reviewed various

est devenu le par. 462(1) de la *Loi sur les banques* en 1991, disposition dont l’objet consiste toujours à prescrire un moyen de grever des biens d’un client détenus par la banque.

[44] Compte tenu de l’objet et de l’historique du par. 462(1) de la *Loi sur les banques*, je vais maintenant décider s’il s’applique à la Demande. J’arrive à la conclusion que non.

(2) La Demande ne fait pas partie des documents énumérés aux al. 462(1)a) à d)

[45] Le paragraphe 462(1) de la *Loi sur les banques* dresse la liste des documents qui doivent être signifiés à une succursale précise pour qu’ils produisent leurs effets sur des biens (en français « les documents ci-après [. . .] produisent leurs effets » ou en anglais « *the following documents are binding* »). Alberta Ltd. prétend que, parmi les documents énumérés, la Demande est un « bref ou [un] acte » produit dans le contexte d’une « instance » visée à l’al. 462(1)a) (transcription, p. 12). Dans son mémoire, Alberta Ltd. soutient qu’une instance ne s’entend pas uniquement d’une instance judiciaire et qu’en l’espèce une vérification fiscale est l’instance pertinente, parce qu’il s’agit d’une enquête d’établissement des faits menée en vertu de la loi. Elle ajoute que des éléments de preuve peuvent être recueillis dans le contexte d’une vérification fiscale et fait état de la définition large de « procédure judiciaire » que l’on trouve dans la *Loi sur la preuve au Canada*, L.R.C. 1985, c. C-5, par. 29(9) et 30(12) : « Toute procédure ou enquête, en matière civile ou pénale, dans laquelle une preuve est ou peut être donnée, y compris l’arbitrage » (m.a., par. 71-80). Alberta Ltd. affirme qu’il découle d’une interprétation large du terme « instance » que la Demande constitue un « bref ou [un] acte » « délivré dans le cadre d’ » une vérification fiscale, une « instance ».

[46] Fait important, Alberta Ltd. n’est pas parvenue à expliquer en quoi la Demande, une mesure administrative, constitue un « bref » ou un « acte ». Selon une jurisprudence bien établie, les brefs et les actes sont des documents délivrés par les tribunaux dans le cadre ou non d’une instance judiciaire. Appelé à définir le mot « bref » dans l’arrêt *Fleishman c. T. A. Allan &*

definitions and concluded that a writ is “the initial process issuing out of the Court” (p. 560). Consistent with this, *Black’s Law Dictionary* (10th ed. 2014), defines writ as “[a] court’s written order, in the name of a state or other competent legal authority, commanding the addressee to do or refrain from doing some specified act”.

[47] The term “process”, while having a broader range of uses, also refers to “something issued by or out of the court” (*R. v. Soucy* (1975), 11 N.B.R. (2d) 75 (S.C. (App. Div.)), at para. 11. The *Canadian Law Dictionary* (7th ed. 2013) defines “process” as “[a] formal writing (**writ**) used by the court to exercise **jurisdiction** over a person” (emphasis in original). In *Re Selkirk*, [1961] O.R. 391, the Ontario Court of Appeal defined process:

In its broadest sense it is equivalent to “proceedings” or “procedure” and may be said to embrace all the steps and proceedings in a case from its commencement to its conclusion. “Process” may signify the means whereby a Court compels a compliance with its demands. Every writ is, of course, a process, and in its narrowest sense the term “process” is limited to writs or writings issued from or out of a Court under the seal of the Court and returnable to the Court. [p. 397]

[48] While “process” may have a broad meaning, the court in *Soucy*, citing *Stroud’s Judicial Dictionary*, stated that “that which may be done without the aid of a Court is not a ‘process’” (para. 9; see also *Canadian Credit Men’s Trust Association v. Edmonton (City)* (1925), 21 Alta. L.R. 160 (A.D.); see *Stroud’s Judicial Dictionary of Words and Phrases* (9th ed. 2016), vol. 3, at p. 1999).

[49] Both “writ” and “process” therefore refer to documents issued by courts or as part of court proceedings. A document issued by an administrative agency, in this case, the Demand issued by the ARQ, is not a writ or process.

Sons (1932), 45 B.C.R. 553 (C.A.), le juge McPhillips a passé en revue plusieurs définitions et conclu qu’un bref est [TRADUCTION] « l’acte préliminaire délivré par la Cour » (p. 560). Dans la même veine, le *Black’s Law Dictionary* (10^e éd. 2014) définit le bref comme étant [TRADUCTION] « l’ordre écrit rendu par un tribunal au nom d’un État ou d’une autre autorité judiciaire compétente qui enjoint au destinataire d’accomplir un acte précis ou de s’abstenir de l’accomplir ».

[47] Bien qu’il possède un éventail d’acceptions plus large, le terme « acte » désigne lui aussi [TRADUCTION] « un document délivré par le tribunal ou émanant de celui-ci » : *R. c. Soucy* (1975), 11 N.B.R. (2d) 75 (C.S. (Div. app.)), par. 11. Le *Canadian Law Dictionary* (7^e éd. 2013) définit « acte » comme étant [TRADUCTION] « [u]n écrit officiel (**bref**) utilisé par le tribunal pour exercer sa **compétence** à l’égard d’une personne » (en caractère gras dans l’original). Dans *Re Selkirk*, [1961] O.R. 391, la Cour d’appel de l’Ontario a défini le mot « acte » en ces termes :

[TRADUCTION] Dans son sens le plus large, il équivaut à « procédure » et on peut affirmer qu’il englobe toutes les étapes et procédures dans une instance, du début à sa conclusion. Le terme “acte” peut vouloir dire les moyens par lesquels un tribunal impose le respect de ses ordres. Chaque bref est, naturellement, un acte et, dans son sens le plus étroit, le terme « acte » s’entend uniquement d’un « bref ou d’un écrit émanant d’un tribunal sous son sceau et pouvant être retournés à celui-ci. » [p. 397]

[48] Bien que le terme « acte » puisse avoir un sens général, dans l’affaire *Soucy*, citant *Stroud’s Judicial Dictionary*, le tribunal a mentionné que [TRADUCTION] « ce qui peut être fait sans recourir à un tribunal n’est pas un “acte” » (par. 9; voir aussi *Canadian Credit Men’s Trust Association c. Edmonton (City)* (1925), 21 Alta. L.R. 160 (D.A.); voir *Stroud’s Judicial Dictionary of Words and Phrases* (9^e éd. 2016), vol. 3, p. 1999).

[49] Tant le « bref » que l’« acte » s’entendent donc de documents délivrés par le tribunal dans le cadre ou non d’une instance judiciaire. Un document délivré par un organisme administratif, en l’occurrence la Demande délivrée par l’ARQ, n’est pas un bref ou un acte.

[50] Notwithstanding the foregoing jurisprudence, Alberta Ltd. asks this Court to interpret “writ or process” more expansively, owing to the Demand’s coercive nature. It submits that the Demand is more similar to coercive “writs or processes” or court “orders” than it is to “mere notifications”, which Alberta Ltd. says, are dealt with under s. 462(2). Alberta Ltd. submits that formal demands are intrusive, coercive and prosecutable and therefore “akin to ‘writs or processes’ or court ‘orders’ under subsection 462(1)” (A.F., at para. 84 (emphasis deleted)). Alberta Ltd. reasons that because the Demand is not a mere notification, it must be a writ or process. I am not persuaded by this argument. Alberta Ltd. relies on a mischaracterization of s. 462(2) as pertaining only to documents that serve as mere notification — an argument which I discuss and reject below.

[51] Implicit in Alberta Ltd.’s submissions is that we should approach s. 462(1) as providing an illustrative list of examples. However, in my view, what s. 462(1) provides is an exhaustive list of documents (“the following documents are binding” or “*les documents ci-après [. . .] produisent leurs effets*”). For s. 462(1) to apply, the document must be one of the enumerated documents; it does not suffice for the documents to be “similar” to the listed documents. This is reinforced by the residual structure of s. 462, whereby documents that do not fall under s. 462(1) or (3) thereby fall under s. 462(2).

[52] Thus, I conclude that the Demand is not one of the documents on the closed list of documents set out in s. 462(1), and therefore, that s. 462(1) does not apply.

- (3) The Demand Does Not Seek to Bind “Property Belonging to a Person and in the Possession of a Bank, or on Money Owing to a Person by Reason of a Deposit Account in a Bank”

[53] There are further reasons why s. 462(1) does not apply to the Demand, which are also sufficient to

[50] Malgré la jurisprudence précitée, Alberta Ltd. demande à notre Cour de donner une interprétation plus large aux mots « bref ou [. . .] acte », vu la nature coercitive de la Demande. D’après Alberta Ltd., la Demande ressemble davantage aux « brefs ou actes » contraignants ou aux « ordonnances » judiciaires qu’aux « *simples avis* » qui, selon ses dires, sont traités au par. 462(2). Alberta Ltd. fait valoir que les demandes péremptoires sont intrusives, contraignantes et peuvent entraîner des poursuites, et qu’elles sont donc « analogues aux “brefs ou actes” ou “ordonnances” judiciaires visés au par. 462(1) » (m.a., par. 84 (soulignement omis)). Alberta Ltd. estime que, comme la Demande n’est pas un simple avis, elle doit être un bref ou un acte. Cet argument ne me convainc pas. Alberta Ltd. s’appuie sur une mauvaise description du par. 462(2), description selon laquelle celui-ci se rapporte uniquement aux documents qui font office de simple avis, un argument que j’analyse et rejette plus loin.

[51] Il appert implicitement des prétentions d’Alberta Ltd. que nous devrions considérer que le par. 462(1) ne fait que dresser une liste d’exemples représentatifs. J’estime toutefois que ce que fournit le par. 462(1), c’est une liste exhaustive de documents (« les documents ci-après [. . .] produisent leurs effets » ou « *the following documents are binding* »). Pour que le par. 462(1) s’applique, le document en question doit faire partie de ceux énumérés; il ne suffit pas que le document « ressemble » à ceux-ci. Ce point de vue est renforcé par la structure résiduelle de l’art. 462, selon laquelle les documents qui ne sont pas visés aux par. 462(1) ou (3) relèvent par le fait même du par. 462(2).

[52] Par conséquent, je conclus que la Demande ne fait pas partie des documents figurant sur la liste exhaustive dressée au par. 462(1), et que le par. 462(1) ne trouve donc pas application.

- (3) La Demande ne vise pas à produire ses effets sur « les biens appartenant à une personne » et dont « la banque [a] la possession », ou « sur les sommes dues en raison d’un compte de dépôt »

[53] Il y a d’autres raisons pour lesquelles le par. 462(1) ne s’applique pas à la Demande, et elles

dispose of this appeal. Section 462(1) provides that the enumerated documents will only be “binding on property belonging to a person and in the possession of a bank, or on money owing to a person by reason of a deposit account in a bank” if served at the branch that has possession of the property or that is the branch of account. Accordingly, the documents to which it applies are documents that seek to bind property. The documents are those that seek to bind *customer* property. Thus, if s. 462(1) is to apply to the Demand, the Demand must seek to bind property that belongs to a customer, in this case, the Trust. As I will explain, the Demand does not attempt to bind property in a manner that would engage s. 462(1) — the Demand neither seeks to be “binding on property”, nor does it target the Trust’s property. I will consider each of these elements in turn.

[54] While a demand for information may compel information about objects that are someone’s property, the obligation does not seek to encumber the property itself. The above history of s. 462(1) suggests that the use of the phrase “binding on” property is intended in the sense of encumbering property. Indeed, the concern that gave rise to its enactment pertained to a bank’s liability in respect of claims to customer property. The Demand is thus unlike the documents listed in (a) through (d), all of which are types of documents which may seek to bind property (e.g. an enforcement notice), in the sense of encumbering that property.

[55] In contrast, the Demand imposes an obligation on the person or entity from whom the information or documents are requested. That person or entity is required to provide certain information and documents to the ARQ. The Demand therefore does not encumber the information or records themselves because it does not limit how National Bank can deal with those records or information. This is illustrated by the fact that the same documentation could be provided simultaneously to the federal and provincial tax authorities.

suffisent pour trancher le présent pourvoi. Selon ce paragraphe, les documents énumérés « ne produisent leurs effets sur les biens appartenant à une personne ou sur les sommes dues en raison d’un compte de dépôt » que s’ils sont signifiés à la succursale qui a possession du bien ou à celle de tenue du compte. En conséquence, les documents auxquels il s’applique visent à produire leurs effets sur des biens. Les documents sont ceux qui visent à produire leurs effets sur les biens du *client*. Donc, si le par. 462(1) s’applique à la Demande, celle-ci doit avoir pour objet de grever des biens appartenant à un client, en l’occurrence la Fiducie. Comme je vais l’expliquer, la Demande n’a pas pour objet de produire ses effets sur des biens de manière à faire intervenir le par. 462(1) — la Demande ne vise pas à « produi[re] [ses] effets sur [d]es biens », ni ne cible les biens de la Fiducie. Je vais examiner chacun de ces éléments à tour de rôle.

[54] Alors qu’une demande de renseignements peut forcer la production de renseignements à propos d’objets appartenant à quelqu’un, l’obligation à cet égard ne vise pas à grever le bien lui-même. L’historique qui précède au sujet du par. 462(1) tend à indiquer que l’expression « produire leurs effets » sur des biens doit s’entendre au sens de grever des biens. D’ailleurs, la préoccupation à l’origine de son adoption concernait la responsabilité d’une banque à l’égard des réclamations visant les biens d’un client. La Demande se distingue par conséquent des documents énumérés aux al. a) à d), qui sont tous des documents qui peuvent viser à produire des effets sur des biens (par exemple un avis d’exécution), au sens de grever ces biens.

[55] À l’inverse, la Demande impose une obligation à la personne ou à l’entité à qui on demande les renseignements ou documents. Cette personne ou entité est tenue de fournir certains renseignements et documents à l’ARQ. La Demande ne grève donc pas les renseignements ou documents eux-mêmes, car elle ne restreint pas la manière dont la Banque Nationale peut agir à l’égard de ceux-ci. C’est ce qu’illustre le fait que la même documentation peut être transmise simultanément aux autorités fiscales fédérales et provinciales.

[56] Alberta Ltd. also argues that the Demand binds and produces effects on money owing by reason of a deposit account. This, it argues without citing authority, means that the document at issue must have a “compulsory and legal effect on such money owing in a manner that alters the existing *status quo* between the branch and the customer” (A.F., at para. 61). Alberta Ltd. argues that since the Demand affects the client’s privacy interests as well as their right to confidentiality, the Demand falls within s. 462(1).

[57] I am not persuaded by this submission, as it fails to distinguish between the *debt* itself and the records which relate to the debt. While it is true that confidentiality and privacy are aspects of the banking relationship, and that in general, banks have an obligation to maintain the confidentiality of their clients’ financial records, it does not follow that when a bank is compelled to provide information about its clients’ accounts, there is effect on the account debt that is the subject of those records. Accepting Alberta Ltd.’s submission would require conceptualizing the right to confidentiality or privacy as a property right held by the bank on behalf of the customer. Section 462(1) is simply not concerned with confidentiality — it would be inappropriate for confidentiality and privacy concerns to change the interpretation of s. 462(1).

[58] In any event, even if one could conceive of the Demand as “binding” on property in the relevant sense, the Demand does not seek to bind property *belonging to the Trust*. Section 462(1) refers to property that belongs to a customer, and not the bank itself (as the property that may potentially be bound by a listed document). Banking records and information are the property of the bank and not the customer (see *Royal Bank, Re* (2002), 25 O.S.C.B. 1855 (Ont. Sec. Comm.) (“*Re Royal Bank*”); *Re Royal Bank of Canada and Ontario Securities Commission* (1976), 14 O.R. (2d) 783 (“*Royal Bank v. OSC*”)).

[56] Alberta Ltd. prétend également que la Demande produit ses effets sur les sommes dues en raison d’un compte de dépôt, ce qui signifie, ajoute-t-elle, sans toutefois citer de source à l’appui de sa prétention, que le document en litige a nécessairement un « effet juridique et contraignant sur ces sommes dues qui modifie le *statu quo* entre la succursale et le client » (m.a., par. 61). Alberta Ltd. soutient que, comme la Demande a une incidence sur les intérêts du client en matière de respect de sa vie privée et de son droit à la confidentialité, elle relève du par. 462(1).

[57] Cette thèse ne me convainc pas, car elle ne fait aucune distinction entre la *dette* elle-même et les documents qui s’y rapportent. Il est vrai que la confidentialité et la protection de la vie privée sont deux aspects de la relation bancaire, et qu’en général les banques ont l’obligation d’assurer la confidentialité des dossiers financiers de leurs clients. Mais il ne s’ensuit pas pour autant que, quand une institution bancaire se voit contrainte de transmettre des renseignements sur les comptes de ses clients, cela entraîne des répercussions sur la dette liée au compte que visent les documents en cause. Si l’on accepte la thèse d’Alberta Ltd., il faudrait concevoir le droit à la confidentialité ou au respect de la vie privée comme un droit de propriété détenu par la banque au nom du client. Le paragraphe 462(1) n’a tout simplement rien à voir avec la confidentialité — et il ne conviendrait pas de modifier l’interprétation du par. 462(1) sur la base de considérations relatives au respect de la confidentialité et de la vie privée.

[58] Quoiqu’il en soit, même si l’on pouvait considérer que la Demande « produit ses effets » sur un bien au sens de la disposition, la Demande ne vise pas à produire ses effets sur des biens *appartenant à la Fiducie*. Le paragraphe 462(1) renvoie à des biens qui appartiennent à un client, et non à la banque elle-même (à titre de biens susceptibles de tomber sous le coup de l’un des documents énumérés). En effet, les registres et les renseignements bancaires appartiennent non pas au client, mais à la banque (voir *Royal Bank, Re* (2002), 25 O.S.C.B. 1855 (Comm. val. mob. Ont.) (« *Renvoi Royal Bank* »); *Re Royal Bank of Canada and Ontario Securities Commission* (1976), 14 O.R. (2d) 783 (« *Royal Bank c. OSC* »)).

[59] Alberta Ltd. appears to accept this conclusion — that account information belongs to the bank — but questions its applicability to the present case, at least as it relates to cheques. Citing *Droit bancaire*, Alberta Ltd. notes that it is a well-established principle that signed cheques are the property of the client and not the bank, and that the bank holds cheques as a mandatary on behalf of the customer. According to Alberta Ltd., there was no reason for the Court of Appeal to conclude that the wording “property belonging to a person and in the possession of a bank” did not apply to cheques as well. The ARQ argues in response that there is no basis to find that the cheque belongs to the customer or that a bank holds a cheque as a mandatary of the customer.

[60] I am persuaded that the Court of Appeal did not err when it found that the wording “property belonging to a person and in the possession of a bank” did not apply to the cheques. The Demand asks for “The bank records (including returned cheques, deposit books, debit memo, credit memo, etc.) of all accounts held by the [T]rust” and “The lines of credit and credit card statements (including returned cheques, deposit books, debit memo, credit memo, etc.) held by the [T]rust”. It is clear that the Demand asks for the information available on the cheques, as part of the bank records, rather than seeking a proprietary interest in the cheque. Like the other information sought by the ARQ, the information on the cheques does not “belong” to the customer, Alberta Ltd. In any event, since I have already concluded that the Demand is not one of the document listed in s. 462(1), my ultimate conclusion on s. 462(1) remains intact even if Alberta Ltd. did have a proprietary interest in this information.

[61] To summarize, the text of s. 462(1) does not support Alberta Ltd.’s position. Further, I am persuaded that the purpose of s. 462(1) is much narrower than Alberta Ltd. contends. Rather than fixing the jurisdiction of any seizure on a bank, irrespective of its objects, as it submits, s. 462(1) is concerned

[59] Alberta Ltd. semble accepter cette conclusion — à savoir que les renseignements relatifs au compte appartiennent à la banque —, mais elle met en doute son applicabilité en l’espèce, du moins en ce qui a trait aux chèques. Citant l’ouvrage intitulé *Droit bancaire*, Alberta Ltd. souligne que, selon un principe bien établi, les chèques signés appartiennent au client, non à la banque, qui détient les chèques en tant que mandataire du client. Selon Alberta Ltd., la Cour d’appel n’avait aucune raison de conclure que le mot « biens » dans les passages « biens appartenant à une personne » et « la banque ayant la possession des biens » ne visaient pas également les chèques. L’ARQ réplique qu’il n’y a aucune raison de conclure que les chèques appartiennent au client ou qu’une banque détient un chèque en tant que mandataire du client.

[60] Je suis convaincu que la Cour d’appel n’a pas commis d’erreur lorsqu’elle a jugé que les passages « biens appartenant à une personne » et « la banque ayant la possession des biens » ne visaient pas les chèques. L’ARQ réclame dans la Demande [TRANSDUCTION] « les registres bancaires (y compris les chèques retournés, livres de dépôt, notes de débit, notes de crédit, etc.) de tous les comptes détenus par la Fiducie » et « les lignes de crédit et relevés de carte de crédit (y compris les chèques retournés, livres de dépôt, notes de débit, notes de crédit, etc.) détenus par la Fiducie ». La Demande réclame manifestement des données que l’on peut trouver sur les chèques, lesquels font partie des registres bancaires, au lieu de revendiquer un droit de propriété sur les chèques. À l’instar des autres renseignements demandés par l’ARQ, les données sur les chèques n’« appartiennent » pas à la cliente, Alberta Ltd. En tout état de cause, comme j’ai déjà conclu que la Demande n’est pas l’un des documents énumérés au par. 462(1), ma conclusion ultime au sujet du par. 462(1) demeure inchangée, même si Alberta Ltd. avait bel et bien un droit de propriété sur ces données.

[61] Pour résumer, le texte du par. 462(1) n’étaye pas la position d’Alberta Ltd. En outre, je suis convaincu que l’objet du par. 462(1) est bien plus restreint que ne le prétend Alberta Ltd. Plutôt que d’établir le pouvoir d’effectuer une saisie auprès d’une banque, sans égard à ses objectifs, comme le fait valoir Alberta Ltd., le

with the *debt* owed by the bank to its customers by reason of deposit accounts or valuable property held by the bank for its customers. Its purpose is to prescribe clear requirements for binding that property. The reason for these requirements is plain: the risk of double liability. Section 462(1) may incidentally affect who has the power to bind that property, but that is not its purpose. One can thus see why s. 462(1) is directed towards circumstances which differ from those involved by the Demand. A formal demand for information or documents does not engage the same concerns as a claim to a customer's debt. Unlike claims to account debt, a bank can simultaneously respond to multiple requests for account information; responding to the ARQ's demands does not preclude responding to a similar type of demand from Canada Revenue Agency, nor does it diminish the information available. This reinforces my conclusion that s. 462(1) does not apply to the Demand.

[62] Having found that s. 462(1) does not apply to the Demand, I will now consider whether s. 462(2) does.

B. *Issue 2 — Does Section 462(2) of the Bank Act Apply to the Demand?*

[63] In my view, s. 462(2) provides requirements by which documents that pertain to a particular customer — other than those enumerated in s. 462(1) and (3) — are to be communicated to a bank, in order for the bank to be considered to have notice of the documents sent. Given that the Demand pertains to a customer of National Bank, and having found that s. 462(1) does not apply, I agree with the ARQ that the method of communicating the Demand is prescribed by s. 462(2) of the *Bank Act*.

[64] Section 462(2) is residual in structure. It applies to “[a]ny notification sent to a bank with respect to a customer of the bank, other than a document

par. 462(1) concerne la *dette* qu’a la banque envers ses clients en raison de comptes de dépôt ou de biens de valeur qu’elle détient pour le compte de ceux-ci. Cette disposition a pour objet de prescrire clairement les exigences auxquelles un document doit satisfaire pour produire ses effets sur le bien en question. La raison d’être de ces exigences est simple : le risque d’une double responsabilité. Il est possible que le par. 462(1) influe de manière incidente sur l’identité de l’acteur disposant du pouvoir de grever les biens, mais ce n’est pas là son objet. On peut donc voir pourquoi le par. 462(1) vise des circonstances qui diffèrent de celles auxquelles se rapporte la Demande. Une demande péremptoire de renseignements ou de documents ne suscite pas les mêmes préoccupations qu’une réclamation visant la dette d’un client. Contrairement aux situations de réclamations visant une dette liée à un compte, la banque peut répondre simultanément à de multiples demandes d’information sur un compte; répondre aux demandes de l’ARQ n’empêche pas de répondre à une demande du même type de l’Agence du revenu du Canada, ni ne diminue les renseignements disponibles. Ces constatations renforcent ma conclusion selon laquelle le par. 462(1) ne s’applique pas à la Demande.

[62] Ayant conclu que le par. 462(1) ne s’applique pas à la Demande, je me prononcerai maintenant sur la question de savoir si le par. 462(2) s’y applique.

B. *Question 2 — Le paragraphe 462(2) de la Loi sur les banques s’applique-t-il à la Demande?*

[63] À mon sens, le par. 462(2) établit des exigences indiquant de quelle manière des documents qui concernent un client en particulier — autres que les documents énumérés aux par. 462(1) et (3) — doivent être communiqués à une banque, afin que celle-ci puisse être considérée comme en ayant connaissance. Comme la Demande concerne un client de la Banque Nationale et que j’ai conclu que le par. 462(1) ne s’applique pas, je suis d’accord avec l’ARQ pour dire que le moyen de communication de la Demande est prescrit par le par. 462(2) de la *Loi sur les banques*.

[64] Le paragraphe 462(2) est résiduel de par sa structure. Il s’applique aux « avis envoyés à la banque concernant un de ses clients », « [à] l’exception des

referred to in subsection (1) or (3)”. Thus, s. 462 distinguishes between two types of documents. The first category consists of those documents referred to in s. 462(1) and (3); the second category consists of documents *other* than those enumerated in s. 462(1) and (3). The latter are covered by s. 462(2).

[65] The Demand is in “respect to a customer of the bank”. It asks for bank records and account information of the Trust. Moreover, it is the kind of document of which a bank must have notice in order to comply. Section 462(2) on its face therefore seems to apply and provide the conditions for when a bank will be considered to have notice of the Demand.

[66] The biggest point of contention between the parties regarding the application of s. 462(2) pertains to whether the provision only applies to documents that serve a “mere notification” function. In Alberta Ltd.’s submission, because the Demand *compels* the recipient to furnish the requested documents, it cannot be described as a “mere notification”, and therefore, s. 462(2) does not apply. In support of this position, it relies on the Ontario Securities Commission’s (“OSC”) decision in *Re Royal Bank*, in which the OSC found that s. 462(2) of the *Bank Act* did not apply to a summons issued in the course of an OSC investigation. Alberta Ltd. points to this conclusion in support of its point that s. 462(2) does not apply to the Demand.

[67] I am not persuaded by this submission. The OSC decision dealt with a different type of request — a summons rather than a formal demand — under a different statutory scheme — s. 13 of the *Securities Act*, R.S.O. 1990, c. S.5, rather than the *Bank Act* — and thus says little about whether the Demand is covered by s. 462(2) of the *Bank Act*.

[68] Instead, I find the Court of Québec’s decision in *Banque Toronto-Dominion*, at pp. 93-94, more

documents visés aux paragraphes 1 ou 3 ». L’article 462 établit donc une distinction entre deux catégories de documents. La première se compose des documents énoncés aux par. 462(1) et (3), alors que la seconde est constituée des documents *autres* que ceux énumérés aux par. 462(1) et (3). Ces derniers documents sont régis par le par. 462(2).

[65] La Demande qui a été envoyée à la banque « concern[e] un de ses clients ». On y réclame les registres bancaires et des renseignements sur les comptes de la Fiducie. Qui plus est, c’est le genre de document dont une banque doit avoir connaissance pour s’y conformer. Le paragraphe 462(2) semble donc s’appliquer à première vue et prévoir les conditions applicables pour qu’une banque soit considérée comme ayant connaissance de la Demande.

[66] La plus grande pomme de discorde entre les parties en ce qui a trait à l’application du par. 462(2) porte sur la question de savoir si cette disposition ne s’applique qu’aux documents qui font office de « simple avis ». D’après Alberta Ltd., comme la Demande *contraint* le destinataire à fournir les documents demandés, on ne saurait la décrire comme un « simple avis » et, partant, le par. 462(2) ne s’applique pas. À l’appui de cette thèse, elle invoque la décision de la Commission des valeurs mobilières de l’Ontario (« CVMO ») dans le *Renvoi Royal Bank*, où la CVMO est parvenue à la conclusion que le par. 462(2) de la *Loi sur les banques* ne s’appliquait pas à une assignation délivrée lors d’une de ses enquêtes. Alberta Ltd. invoque cette conclusion à l’appui de son argument que le par. 462(2) ne s’applique pas à la Demande.

[67] Toutefois, cet argument ne me convainc pas. La décision de la CVMO portait sur un autre type de demande — une assignation plutôt qu’une demande péremptoire — dans le contexte d’un autre régime législatif : l’art. 13 de la *Loi sur les valeurs mobilières*, L.R.O. 1990, c. S.5, plutôt que la *Loi sur les banques*; par conséquent, cette décision n’indique guère si le par. 462(2) de la *Loi sur les banques* s’applique à la Demande.

[68] J’estime plutôt que la décision de la Cour du Québec dans *Banque Toronto-Dominion*, p. 93-94,

instructive as it too dealt with a formal demand by the Quebec tax authorities sent pursuant to s. 39 of the *Act respecting the Ministère du Revenu*, R.S.Q., c. M-31 (now the *Tax Administration Act*). In that case, the Court of Québec found that s. 462(2) applied to a formal demand sent to a bank. The court's conclusion was based on reading of the French and English versions of the provision. The court held that the failure to send the notice according to the conditions in s. 462(2) (and the substantially similar s. 448 of the *Trust and Loan Companies Act*, S.C. 1991, c. 45) meant that the notice was not properly sent and thus did not fix the bank with notice.

[69] In any event, I do not accept the argument that s. 462(2) only applies to non-coercive documents that provide notice to the recipient bank. Rather, the purpose of s. 462(2) is to provide the requirements for notifying a bank when sending documents other than those enumerated in s. 462(1) and (3), in order for the bank to be considered to have notice of the documents. However, the use of the word “notification” in s. 462(2) contemplates not only documents that serve a notification function, but also documents that may impose positive obligations on a bank. The provision pertains to “[a]ny notification sent to a bank with respect to a customer of the bank, other than a document referred to in subsection (1) or (3) . . .”. Implicit in the wording of this provision is the premise that documents that fall under subs. (1) or (3) may also be “notifications”. Thus, the term “notification” as used in s. 462(2) may capture documents that require further action on the part of the recipient bank, for example, garnishment orders — although it may be s. 462(1) which ultimately applies to them.

[70] I see no basis for limiting the scope of s. 462(2) to documents that serve only to notify, and have no other function. Just because s. 462(2) specifies when a bank will be said to have notice of a certain document does not mean that the effect of those documents is only to provide information — the documents may require further action. The provision

est plus instructive, parce qu'elle porte elle aussi sur une demande péremptoire envoyée par le fisc québécois en vertu de l'art. 39 de la *Loi sur le ministère du Revenu*, L.R.Q., c. M-31 (aujourd'hui la *Loi sur l'administration fiscale*). Dans cette affaire, la Cour du Québec a jugé que le par. 462(2) s'appliquait à une demande péremptoire envoyée à une banque. Cette conclusion se fondait sur la lecture des versions française et anglaise de la disposition. Selon la cour, le défaut d'envoyer l'avis conformément aux conditions prévues au par. 462(2) (et à une disposition fort semblable, l'art. 448 de la *Loi sur les sociétés de fiducie et de prêt*, L.C. 1991, c. 45) signifie que l'avis n'a pas été envoyé régulièrement et qu'il n'a donc pas été porté à la connaissance de la banque.

[69] De toute manière, je n'accepte pas l'argument selon lequel le par. 462(2) ne s'applique qu'aux documents non contraignants qui notifient la banque destinataire. En fait, le par. 462(2) vise plutôt à établir les exigences relatives à la signification de documents à une banque lorsqu'il s'agit d'envoyer d'autres documents que ceux énumérés aux par. 462(1) et (3), afin que la banque puisse être réputée avoir reçu avis des documents en question. Par contre, l'utilisation du mot « avis » au par. 462(2) embrasse non seulement les documents qui servent d'avis, mais aussi ceux susceptibles d'imposer des obligations positives à une banque. La disposition porte sur « les avis envoyés à la banque concernant un de ses clients », « [à] l'exception des documents visés aux paragraphes (1) ou (3) ». Le texte de cette disposition repose implicitement sur la prémisse que les documents relevant des par. (1) ou (3) peuvent être aussi des « avis ». Le terme « avis » employé au par. 462(2) peut donc viser des documents, par exemple des ordonnances de saisie-arrêt, qui obligent la banque destinataire à prendre d'autres mesures — bien qu'il soit possible que ce soit le par. 462(1) qui s'applique à eux en fin de compte.

[70] Je ne vois aucune raison de limiter le champ d'application du par. 462(2) aux documents qui servent uniquement à aviser et qui n'ont aucune autre fonction. Ce n'est pas parce que le par. 462(2) indique dans quelles circonstances une banque est considérée avoir connaissance d'un certain document que ce document n'a pour seul effet que de

describes when a bank will have notice of a document; it does not describe the purpose of the document.

[71] This interpretation is also supported by the history of s. 462(2), which shows that it was enacted to provide a condition for certain documents to be binding on banks. The predecessor to s. 462(2) was included to address the situation of bank head offices receiving notices from financial organizations. One comment accompanying the proposed amendment read:

From time to time Head Offices of banks receive notifications from financing organizations advising of financing arrangements with a specified company and their obtainment and the registration of a floating charge debenture. We wish to ensure that these notices only be acted upon as binding upon the recipient bank if received at the branch of account of the account affected.

(House of Commons, *Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs*, No. 17, 4th Sess., 30th Parl., December 7, 1978, at p. 17A: 115)

[72] Thus, the proposal to add the predecessor to s. 462(2) was based on a practical concern that the affected bank branch actually receive notice of the bank's obligations before they are considered binding. From its inception, s. 462(2) was concerned with documents that could impose obligations on recipient banks.

[73] Thus in my view, the Demand comes within the scope of s. 462(2). Indeed, it is consistent with s. 462(2)'s concern with practical convenience for the ARQ to send the Demand to the Calgary Branch, as this is where some of the requested documents are located (as found by the Superior Court judge).

transmettre de l'information — le document peut exiger la prise d'autres mesures. La disposition indique quand une banque a connaissance d'un document; elle ne décrit pas l'objet de ce document.

[71] L'interprétation exposée ci-dessus trouve également appui dans l'historique du par. 462(2), historique qui révèle que cette disposition a été édictée afin d'établir une condition que devaient remplir certains documents pour lier les banques. La disposition qui a précédé le par. 462(2) a été ajoutée pour remédier à la situation concernant la réception, par les sièges sociaux des banques, d'avis provenant d'organismes financiers. Voici le texte d'une remarque qui accompagnait la modification proposée :

Le siège social des banques reçoit périodiquement d'organismes financiers des avis le notifiant de dispositions de financement prises avec une compagnie en particulier et du fait qu'elles ont obtenu et fait inscrire des débetures sous forme de charge flottante. Nous désirons faire en sorte que de tels avis et notifications ne soient mis à l'exécution comme obligatoires pour la banque destinataire que s'ils ont été reçus par la succursale où se trouve le compte affecté.

(Chambre des communes, *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des finances, du commerce et des questions économiques*, n° 17, 30^e lég., 4^e sess., 7 décembre 1978, p. 17A : 261)

[72] Par conséquent, la proposition d'ajouter la disposition qui a précédé le par. 462(2) reposait sur la considération d'ordre pratique visant à faire en sorte que la succursale bancaire concernée soit bel et bien avisée des obligations de la banque avant que celles-ci ne soient jugées contraignantes. Dès le départ, le par. 462(2) portait sur des documents susceptibles d'imposer des obligations aux banques destinataires.

[73] J'estime donc que la Demande relève du par. 462(2). De fait, l'ARQ répond au souci de commodité pratique dont il est question au par. 462(2) en envoyant la Demande à la succursale de Calgary, étant donné que c'est là que se trouvent certains des documents réclamés (comme a conclu le juge de la Cour supérieure).

[74] Accordingly, the ARQ properly sent the Demand to National Bank. The effect of s. 462(2) is to require that a document be sent to the branch of account. Doing so fixes the bank with notice of the Demand. Thus, in this case, National Bank had notice of the Demand, and the Demand is binding on the bank as a whole.

C. Issue 3 — Was the Demand Issued Extraterritorially?

[75] I turn now to the question of whether the Demand was issued extraterritorially. The parties agree that in the ordinary course, the ARQ could issue the Demand to National Bank in Quebec. The complicating feature in this case is the interaction of the *Bank Act* and the *TAA*. Specifically, does the application of the *Bank Act*, and the requirement imposed by s. 462(2) to send the Demand to the Calgary Branch, render the ARQ's actions extraterritorial? I agree with the Quebec Court of Appeal that it does not. The effect of s. 462(2) is to prescribe a particular method of delivery, one that does not alter the nature of the Demand or the entity with respect to which the ARQ is exercising authority.

[76] Alberta Ltd. advances two arguments in support of its position that the Demand was issued extraterritorially and, thus, *ultra vires*. First, it argues that the so-called “Branch Entity Rule” applies to sever any connection between National Bank and the Calgary Branch, such that in issuing the Demand, the ARQ impermissibly compelled the production of documents from a branch outside its territorial jurisdiction. Alternatively, Alberta Ltd. argues that even if the Calgary Branch is not deemed to be distinct from National Bank, the ARQ is not permitted to serve coercive documents like the Demand outside of its territorial boundaries. I consider each of these arguments in turn.

[74] En conséquence, l'ARQ a envoyé de manière régulière la Demande à la Banque Nationale. Le paragraphe 462(2) a pour effet d'imposer l'envoi d'un document à la succursale de tenue du compte. Cette mesure a porté la Demande à la connaissance de la banque. Par conséquent, en l'espèce, la Banque Nationale avait connaissance de la Demande et celle-ci lie la banque dans son ensemble.

C. Question 3 — La Demande a-t-elle été transmise extraterritorialement?

[75] Je passe maintenant à la question de savoir si la Demande a été transmise extraterritorialement. Les parties s'entendent pour dire que, dans le cours ordinaire des choses, l'ARQ pourrait adresser la Demande à la Banque Nationale au Québec. Ce qui complique les choses dans la présente affaire, c'est l'interaction entre la *Loi sur les banques* et la *LAF*. Plus précisément, l'application de la *Loi sur les banques* ainsi que l'obligation imposée par le par. 462(2) d'envoyer la Demande à la succursale de Calgary confèrent-elles un caractère extraterritorial aux actes de l'ARQ? À l'instar de la Cour d'appel du Québec, je suis d'avis que non. Le paragraphe 462(2) a pour effet de prescrire un mode de communication en particulier, un mode qui ne modifie pas la nature de la Demande ou l'entité à l'égard de laquelle l'ARQ exerce son pouvoir.

[76] Alberta Ltd. fait valoir deux arguments à l'appui de sa thèse selon laquelle la Demande a été transmise extraterritorialement et, partant, est *ultra vires*. Selon son premier argument, l'application de la soi-disant « règle de la succursale en tant qu'entité » entraîne la rupture de tout lien entre la Banque Nationale et la succursale de Calgary, de telle sorte qu'en transmettant la Demande, l'ARQ a indûment contraint une succursale située à l'extérieur de son territoire à produire des documents. Selon son deuxième argument, Alberta Ltd. soutient que, même si la succursale de Calgary n'est pas réputée distincte de la Banque Nationale, il n'est pas permis à l'ARQ de notifier des documents contraignants telle la Demande à l'extérieur des limites de son territoire. Je vais me pencher sur chacun de ces arguments à tour de rôle.

(1) Section 462(2) and the Branch Entity Rule

[77] I will first address the relationship between s. 462(2) and the Branch Entity Rule. In its written submissions, Alberta Ltd. stresses that the operation of s. 462(2) requires treating the branch of account as distinct from the bank, as it argued of s. 462(1). Alberta Ltd. asserts that the Quebec Court of Appeal’s conclusion that “it is the bank itself that is seized, and not the bank branch” should be rejected because it is “inconsistent with a homogeneous application of the Branch Entity Rule” (A.F., at paras. 97-98). Alberta Ltd. adds that nothing in the text of s. 462(2) “creates an exception to the Branch Entity Rule” (A.F., at para. 98).

[78] This is faulty reasoning; one might say that it is perfectly backwards. The bank, as a corporation, is a single entity; its branches are treated as distinct only for limited and specific purposes. The wording of s. 462(2) does not carve out an exception to the Branch Entity Rule because it does not need to; no such legal rule operates in the circumstances. Branches of a bank are only regarded as distinct where “practical exigencies” require it (*Equity Accounts*, at p. 330). As explained above, there is no basis in the text of s. 462(2), in the underlying policy, or in the practicality of bank operations, to regard a branch as distinct in order to make a formal demand of the bank.

[79] As the ARQ highlights and the Quebec Court of Appeal found, the purpose of s. 462(2) is to provide a practical means by which the *bank* as a whole will be fixed with notice. It is to the *bank* that the Demand is made. One is not required to conceptualize the bank and its branches as separate entities to achieve this purpose. Instead, s. 462(2) is premised on the idea that a branch is part of the bank. This is

(1) Le paragraphe 462(2) et la règle de la succursale en tant qu’entité

[77] Je vais tout d’abord examiner la relation entre le par. 462(2) et la règle de la succursale en tant qu’entité. Dans son mémoire, Alberta Ltd. a souligné qu’en raison du fonctionnement du par. 462(2), la succursale de tenue du compte doit être traitée comme une entité distincte de la banque, tel qu’elle l’avait fait valoir au sujet du par. 462(1). Toujours selon Alberta Ltd., il y a lieu de rejeter la conclusion de la Cour d’appel du Québec selon laquelle [TRADUCTION] « c’est la banque elle-même qui est visée par la saisie, et non la succursale de la banque », parce que cette conclusion est « incompatible avec une application homogène de la règle de la succursale en tant qu’entité » (m.a., par. 97-98). Alberta Ltd. ajoute que rien dans le texte du par. 462(2) ne « crée d’exception à la règle de la succursale en tant qu’entité » (m.a., par. 98).

[78] Il s’agit d’un raisonnement erroné; on pourrait d’ailleurs dire que c’est tout à fait l’inverse. La banque, en qualité de personne morale, forme une seule et même entité; ses succursales sont considérées comme distinctes uniquement à certaines fins précises et limitées. Le texte du par. 462(2) ne prévoit pas d’exception à la règle de la succursale en tant qu’entité parce qu’il n’a pas à le faire; aucune règle juridique de cette nature ne s’applique dans les circonstances. Les succursales d’une banque ne sont considérées comme distinctes que lorsque des [TRADUCTION] « exigences concrètes » le requièrent (*Equity Accounts*, p. 330). Comme je l’ai expliqué précédemment, rien dans le texte du par. 462(2), dans ses objectifs sous-jacents ou dans les considérations pratiques liées aux opérations bancaires ne justifie que l’on tienne une succursale pour distincte afin d’adresser une demande péremptoire à la banque.

[79] Comme le souligne l’ARQ, et comme a jugé la Cour d’appel du Québec, le par. 462(2) vise à offrir un moyen pratique de porter l’avis à la connaissance de la *banque* dans son ensemble. C’est à la *banque* qu’est adressée la Demande. Il n’est pas nécessaire de concevoir la banque et ses succursales comme des entités distinctes pour atteindre cet objectif. Le paragraphe 462(2) repose plutôt sur l’idée qu’une

exemplified by the fact that nothing further is required from a branch upon receiving a document under s. 462(2) for the bank to be fixed with notice; the entities are one and the same. I would liken it to prescribing a mode of entry into a home: when one walks through the side door rather than the front, one enters the same house.

[80] In this regard, s. 462(2) differs from s. 462(1). Both subsections direct that certain documents pertaining to customers be sent to the branch of account. However, s. 462(1) contemplates an effect that occurs at the branch only — the binding of property (deemed to be) located there — while s. 462(2) pertains to an effect on the bank as a whole. As a result, where s. 462(1) is found to apply, the authority to issue certain legal documents to a branch of account might be restricted by provincial borders. Accordingly, in *Equity Accounts*, the Provincial Court in Montréal could not garnish an account located in Ontario. In *Univar Canada Ltd. v. PCL Packaging Corp.*, 2007 BCSC 1737, 76 B.C.L.R. (4th) 196, the effectiveness of a garnishment order depended on the British Columbia Supreme Court’s jurisdiction to make service *ex juris*, and serve the branch of account in Toronto. Thus, the ARQ may not have the authority to make an order attaching to the account debt at the Calgary Branch. I decline to say anything further on this issue given that this is not the question before us.

[81] In this case, the ARQ sent a formal demand for information, one that I have concluded is captured by s. 462(2) of the *Bank Act*. The question is thus whether s. 462(2)’s requirement to send the Demand to the Calgary Branch rendered the actions of the ARQ extraterritorial and thereby *ultra vires*. As s. 462(2) does not require the Calgary Branch to be treated as a distinct entity for the purposes of the Demand, we still must address whether there is

succursale fait partie de la banque. À titre d’exemple, la succursale qui reçoit un document en application du par. 462(2) n’a rien d’autre à faire pour que l’avis soit porté à la connaissance de la banque; les différentes entités ne font qu’une. Je comparerais cela à la prescription d’un mode d’introduction dans un domicile : quand une personne emprunte la porte de côté plutôt que la porte avant, elle entre dans la même maison.

[80] Le paragraphe 462(2) diffère du par. 462(1) à cet égard. Ces deux paragraphes exigent que certains documents concernant des clients soient envoyés à la succursale de tenue du compte. Toutefois, le par. 462(1) envisage un effet qui se produit uniquement à la succursale — sur des biens qui s’y trouvent (ou qui sont réputés y être) — tandis que le par. 462(2) traite d’un effet sur la banque dans son ensemble. En conséquence, lorsque *c’est* le par. 462(1) qui est jugé applicable, le pouvoir de transmettre certains documents juridiques à la succursale de tenue du compte peut être restreint par les frontières provinciales. C’est la raison pour laquelle la Cour provinciale à Montréal ne pouvait pas ordonner la saisie-arrêt d’un compte situé en Ontario dans l’affaire *Equity Accounts*. Dans *Univar Canada Ltd. c. PCL Packaging Corp.*, 2007 BCSC 1737, 76 B.C.L.R. (4th) 196, l’efficacité d’une ordonnance de saisie-arrêt dépendait de la compétence de la Cour suprême de la Colombie-Britannique pour signifier à l’extérieur de son ressort des documents à la succursale de tenue du compte à Toronto. En conséquence, l’ARQ pourrait ne pas disposer du pouvoir de prendre un arrêté de saisie-arrêt visant la dette liée au compte à la succursale de Calgary. Je m’abstiendrai d’en dire davantage sur ce point, car ce n’est pas la question dont nous sommes saisis.

[81] En l’espèce, l’ARQ a envoyé une demande péremptoire de renseignements qui, selon moi, est visée par le par. 462(2) de la *Loi sur les banques*. Il s’agit donc de savoir si l’obligation, prévue à ce paragraphe, d’envoyer la Demande à la succursale de Calgary a eu pour effet de conférer aux actes de l’ARQ une portée extraterritoriale et, de ce fait, de les rendre *ultra vires*. Comme le par. 462(2) n’exige pas que la succursale de Calgary soit traitée comme

some other basis on which to say that the Demand was issued extraterritorially.

(2) The ARQ's Authority to Send the Demand Out of Province

[82] I will now address Alberta Ltd.'s alternate argument — that the ARQ did not have the authority to send the Demand to the Calgary Branch, even if the Branch Entity Rule does not apply. In its view, issuing the Demand outside of Quebec was itself *ultra vires*. This argument, advanced primarily in oral submissions, is independent of the application of the Branch Entity Rule. Alberta Ltd. asserts that the territorial limits on the ARQ's powers are strict; it is not permitted to make formal demands outside Quebec. Thus, if the *Bank Act* requires sending the Demand outside Quebec, rather than to National Bank's head office in Quebec, it directs the ARQ to do something it does not have the jurisdiction to do. On the other hand, the ARQ does not regard the location of National Bank or its branches as a relevant factor in delineating the ARQ's jurisdiction; it has the power to make a formal demand for information or documents because it is incidental to its provincial taxation powers. The parties' submissions on this issue are notably scant.

[83] As this Court explained in *R. v. Hape*, 2007 SCC 26, [2007] 2 S.C.R. 292, territory is central to jurisdiction:

It is as a result of its territorial sovereignty that a state has plenary authority to exercise prescriptive, enforcement and adjudicative jurisdiction over matters arising and people residing within its borders, and this authority is limited only by the dictates of customary and conventional international law. [para. 59]

The Constitution is the primary limit on provincial authority. As R. Sullivan explains, the principle that jurisdiction is territorially limited is based on the

une entité distincte pour les besoins de la Demande, il nous reste encore à décider s'il existe quelque autre raison permettant d'affirmer que la Demande a été transmise extraterritorialement.

(2) Le pouvoir de l'ARQ d'envoyer la Demande à l'extérieur de la province

[82] Je vais maintenant considérer l'autre argument d'Alberta Ltd. — à savoir que l'ARQ n'avait pas le pouvoir d'envoyer la Demande à la succursale de Calgary même si la règle de la succursale en tant qu'entité ne s'applique pas. De l'avis d'Alberta Ltd., l'envoi de la Demande à l'extérieur du Québec était en soi *ultra vires*. Cet argument, avancé principalement lors des plaidoiries, n'est pas lié à l'application de la règle de la succursale en tant qu'entité. Alberta Ltd. soutient que les limites territoriales des pouvoirs de l'ARQ sont strictes; il est interdit à cette dernière d'envoyer des demandes péremptoires à l'extérieur du Québec. Par conséquent, si la *Loi sur les banques* exige que la Demande soit envoyée à l'extérieur du Québec, plutôt qu'au siège social de la Banque Nationale au Québec, elle ordonne à l'ARQ de faire quelque chose que celle-ci n'a pas le pouvoir de faire. À l'inverse, l'ARQ ne juge pas que le lieu de la Banque Nationale ou celui de ses succursales est pertinent lorsqu'il s'agit de délimiter la compétence de l'ARQ; elle a le pouvoir de réclamer par demande péremptoire des renseignements ou des documents, car cette demande est accessoire à ses pouvoirs de taxation provinciaux. Les observations des parties sur cette question sont peu étoffées.

[83] Comme l'a expliqué notre Cour dans *R. c. Hape*, 2007 CSC 26, [2007] 2 R.C.S. 292, le territoire est un aspect central de la compétence :

La souveraineté territoriale investit l'État du pouvoir absolu d'exercer ses compétences normative, d'exécution et juridictionnelle dans les affaires prenant naissance sur son territoire et à l'égard des personnes qui résident à l'intérieur de ses frontières, sous la seule réserve du respect du droit international coutumier et conventionnel. [par. 59]

La Constitution est la principale limite au pouvoir des provinces. Comme l'explique Ruth Sullivan, le principe suivant lequel la compétence comporte des

equality of sovereigns (“Interpreting the Territorial Limitations on the Provinces” (1985), 7 *S.C.L.R.* 511, at p. 516). The *Constitution Act, 1867*, limits the authority of provinces in recognition of their equality within a federation:

The provinces of Canada . . . are of equal dignity and each is vested with identical exclusive jurisdiction over the subjects listed in section 92. This jurisdiction is necessarily confined to matters “in the Province” because any other arrangement would permit one province to violate the internal sovereignty of its fellow provinces.

(Sullivan, at p. 528)

[84] Territory is intimately connected with authority. However, the fact that the exercise of the ARQ’s power has some impact outside Quebec does not *ipso facto* render such action impermissible or extraterritorial. Before considering whether action with extraterritorial effect is permissible, one must first determine whether (and if so, the extent to which) the action in question has some impact of significance outside of a province’s boundaries, like an impact on the rights or entitlements of individuals in another province. This is reflected in the reasoning of the Quebec Court of Appeal:

[TRANSLATION] I would recall that a law has extraterritorial effect only if it is intended to apply to persons, property, acts or juridical facts in another country that do not have a real and substantial link with the state that enacted it. Although the issue here is not whether the law has extraterritorial reach, a similar reasoning applies. The ARQ was not, by sending a formal demand to the [National Bank of Canada] at a branch in Calgary in order to comply with the Bank Act, trying to “apply the law to persons, property, acts or juridical facts that do not have a real and substantial link with Quebec”. [Footnote omitted; para. 53.]

[85] In the absence of the application of the Branch Entity Rule, Alberta Ltd. asks this Court to conclude that the mere fact of sending the Demand to the Calgary Branch was beyond the authority of the

limites territoriales repose sur l’égalité des souverains (« Interpreting the Territorial Limitations on the Provinces » (1985), 7 *S.C.L.R.* 511, p. 516). La *Loi constitutionnelle de 1867* limite le pouvoir des provinces en raison de leur égalité au sein d’une fédération :

[TRADUCTION] Les provinces du Canada [. . .] jouissent d’une dignité équivalente et chacune d’entre elles est investie de la même compétence exclusive sur les matières énumérées à l’article 92. Cette compétence se limite forcément aux matières « dans la province » parce que tout autre régime permettrait à une province de violer la souveraineté interne des autres provinces.

(Sullivan, p. 528)

[84] Le territoire est intimement lié à la compétence. Or, le fait qu’une mesure prise dans l’exercice des pouvoirs de l’ARQ a certaines répercussions à l’extérieur du Québec ne rend pas automatiquement une telle mesure inadmissible ou extraterritoriale. Avant de se demander si un acte ayant un effet extraterritorial est permis, il faut décider si (et si oui, dans quelle mesure) l’acte en cause a certaines répercussions importantes en dehors des limites d’une province, notamment une incidence sur les droits de particuliers dans une autre province, comme en témoigne le raisonnement de la Cour d’appel du Québec :

Rappelons qu’une loi n’a un effet extraterritorial que lorsqu’elle entend régir des personnes, des biens, des actes ou des faits juridiques situés à l’étranger qui n’ont pas un lien réel et important avec l’[É]tat qui l’adopte. Quoiqu’il ne s’agisse pas ici de déterminer si la loi a une portée extraterritoriale, un raisonnement semblable s’impose. En transmettant une demande péremptoire à la [Banque Nationale du Canada], tout en l’envoyant à une succursale située à Calgary pour se conformer à la Loi sur les banques, l’ARQ ne tente pas de « régir des personnes, des biens, des actes ou des faits juridiques qui n’ont pas un lien réel et important avec le Québec ». [Note en bas de page omise; par. 53.]

[85] À défaut d’application de la règle de la succursale en tant qu’entité, Alberta Ltd. demande à notre Cour de conclure que le simple fait d’envoyer la Demande à la succursale de Calgary outrepassait

ARQ, notwithstanding the fact that the Demand is directed at National Bank, a corporate entity that operates in Quebec. The sending of the Demand, it argues, still amounts to an exercise of coercive power outside of the province. To this end, Alberta Ltd. repeatedly characterized the ARQ's actions as "effecting a seizure of information and documents outside of Québec" (transcript, at p. 2). In effect, Alberta Ltd. claims that because the Demand letter is sent to Calgary, this where the administrative seizure must take place.

[86] In my view, it is a sounder approach to focus on the place where enforcement of the Demand may be sought as the determinative point in characterizing the exercise of the coercive power at issue. In this case, both the consequences of a failure to comply and the potential enforcement of the Demand can only be effected in Quebec. Given that National Bank operates in Quebec, the Court of Québec could make an order against National Bank for failure to comply with the Demand pursuant to s. 39.2 of the TAA. Had National Bank refused to comply with the Demand, the ARQ would have been able to enforce the Demand through imposing penalties on National Bank as per s. 61 of the TAA, or by seeking a court order to force the production of documents pursuant to s. 39.2 of the TAA. This is so (see *Royal Bank v. OSC*), even if the hypothetical order required the production of documents located outside of the jurisdiction

[87] There is no dispute that National Bank operates in Quebec. Nor is there any dispute that the ARQ is requesting information and records from National Bank over which the bank has control. In this case, none of the foregoing is altered by the application of s. 462(2). What s. 462(2) does is provide a particular means to effect notice on a bank. The destination of the Demand does not change the party to whom the Demand is made, nor the party against whom any enforcement action would be brought. In this case, it doesn't matter where the letter is sent. By sending

la compétence de l'ARQ, en dépit du fait que la Demande s'adresse à la Banque Nationale, une personne morale qui exerce des activités au Québec. L'envoi de la Demande, soutient-elle, constitue toujours l'exercice d'un pouvoir contraignant en dehors de la province. Au soutien de cet argument, Alberta Ltd. a répété plusieurs fois que les actes de l'ARQ [TRADUCTION] « emportaient saisie de renseignements et de documents à l'extérieur du Québec » (transcription, p. 2). En fait, Alberta Ltd. prétend que, comme la Demande est envoyée à Calgary, c'est là que doit s'effectuer la saisie administrative.

[86] À mon sens, il vaut mieux se concentrer sur le lieu où l'exécution de la Demande peut être réclamée en tant que facteur déterminant dans la description de l'exercice du pouvoir contraignant en cause. Dans l'affaire qui nous occupe, tant les conséquences de l'omission de se conformer à la Demande que l'exécution possible de celle-ci ne peuvent survenir qu'au Québec. Puisque la Banque Nationale exerce des activités au Québec, la Cour du Québec pourrait rendre une ordonnance contre elle pour non-respect de la Demande conformément à l'art. 39.2 de la LAF. Si la Banque Nationale avait refusé de se conformer à la Demande, l'ARQ aurait été en mesure de la faire exécuter en imposant des pénalités à la Banque Nationale au titre de l'art. 61 de la LAF, ou en demandant une ordonnance judiciaire pour forcer la production de documents en vertu de l'art. 39.2 de cette loi. Il en est ainsi même si l'ordonnance hypothétique exigeait la production de documents qui se trouvent à l'extérieur de la province (voir *Royal Bank c. OSC*).

[87] Nul ne conteste que la Banque Nationale exerce des activités au Québec ou que l'ARQ demande à la Banque Nationale des renseignements et des documents sur lesquels cette dernière exerce un pouvoir de contrôle. Dans la présente affaire, aucun des éléments qui précèdent n'est modifié par l'application du par. 462(2). Ce que le par. 462(2) fait, c'est de prévoir un moyen précis de donner avis à une banque. La destination de la Demande ne change pas la partie à qui s'adresse la Demande, ni la partie contre qui tout recours en exécution serait intenté. En l'espèce, l'endroit

the Demand to another province, the ARQ is not attempting to exercise its taxation or enforcement powers outside Quebec.

[88] It would be absurd if the procedural requirements imposed by s. 462(2) of the *Bank Act* were understood to affect the ARQ's authority to issue a formal demand to a bank that operates within its territorial jurisdiction. This result conforms to the principles that limit the exercise of provincial authority. There is no interference with Alberta's territorial sovereignty in communicating a formal demand to National Bank through one of the bank's branches in Alberta. Nor is there any unfairness in subjecting a corporation that operates in multiple jurisdictions in Canada to a formal demand from a jurisdiction in which it operates.

[89] Stated simply, the rule is that if the ARQ in the absence of s. 462(2) would have authority to issue the Demand, the application of s. 462(2) does not detract from this. The provision does not alter the authority that is exercised by the ARQ with respect to National Bank. Therefore, I find that in sending the Demand to the Calgary Branch as required by s. 462(2), the ARQ did not act extraterritorially. The Demand was validly sent.

IV. Conclusion

[90] As I have explained it, the fundamental issue in this appeal is whether the *Bank Act* limits the authority of the ARQ under the *TAA* to issue a formal demand pursuant to s. 39. I find that it does not. Because s. 462(2) does not treat a bank's branches as distinct from the bank itself, what matters is that the ARQ has the jurisdiction to make a Demand of National Bank, a corporate entity operating within its borders. In another case, if a corporate entity had no operations in Quebec, it is not clear whether the ARQ would have the authority to issue a formal demand to that entity. On the facts before us, however, the ARQ had the authority to issue the Demand to National Bank and send the Demand letter via the

où est envoyée la lettre n'a aucune importance. En envoyant la Demande dans une autre province, l'ARQ ne tente pas d'exercer ses pouvoirs de taxation ou d'exécution à l'extérieur du Québec.

[88] Il serait absurde de considérer que les exigences procédurales du par. 462(2) de la *Loi sur les banques* influent sur le pouvoir de l'ARQ de transmettre une demande péremptoire à une banque faisant des affaires sur son territoire. Ce résultat est conforme aux principes qui limitent l'exercice des pouvoirs provinciaux. La communication d'une demande péremptoire à la Banque Nationale par l'intermédiaire d'une de ses succursales en Alberta ne porte pas atteinte à la souveraineté territoriale de cette province. Il n'est pas non plus injuste d'assujettir une société exerçant ses activités dans de multiples provinces canadiennes à une demande péremptoire émanant d'une province où elle fait des affaires.

[89] Pour dire les choses simplement, la règle veut que si l'ARQ, indépendamment du par. 462(2), a le pouvoir de transmettre la Demande, le fait que ce paragraphe s'applique n'y change rien. Cette disposition ne modifie pas le pouvoir exercé par l'ARQ à l'égard de la Banque Nationale. Je conclus donc qu'en envoyant la Demande à la succursale de Calgary comme l'exige le par. 462(2), l'ARQ n'a pas agi de façon extraterritoriale. La Demande a été valablement envoyée.

IV. Conclusion

[90] Comme je l'ai expliqué, la question fondamentale en l'espèce est de savoir si la *Loi sur les banques* limite le pouvoir accordé par la *LAF* à l'ARQ de transmettre une demande péremptoire conformément à l'art. 39. Je conclus qu'elle ne le limite pas. Puisque le par. 462(2) ne traite pas la succursale d'une banque comme une entité distincte de la banque elle-même, ce qui compte, c'est que l'ARQ a le pouvoir d'adresser une demande à la Banque Nationale, une personne morale qui fait des affaires à l'intérieur de son territoire. Dans un autre cas, si une personne morale n'exerçait aucune activité au Québec, on ne peut dire avec certitude si l'ARQ aurait le pouvoir de lui transmettre une

Calgary Branch. Accordingly, I dismiss the appeal with costs.

Appeal dismissed with costs.

Solicitors for the appellant: Osler, Hoskin & Harcourt, Montréal.

Solicitors for the respondent: Larivière Meunier, Montréal.

demande péremptoire. Vu les faits qui nous sont soumis, toutefois, l'ARQ avait le pouvoir de transmettre la Demande à la Banque Nationale et d'envoyer la lettre de Demande par l'entremise de la succursale de Calgary. En conséquence, je rejette le pourvoi avec dépens.

Pourvoi rejeté avec dépens.

Procureurs de l'appelante : Osler, Hoskin & Harcourt, Montréal.

Procureurs de l'intimée : Larivière Meunier, Montréal.

INDEX

CIVIL PROCEDURE

1. Class action — Authorization to institute class action — Conditions for authorization of action — Application for authorization to institute class action for damages for injuries caused by sexual assaults allegedly committed by members of religious community — Superior Court dismissing application for authorization — Court of Appeal reversing judgment and authorizing class action — Whether Court of Appeal's intervention in Superior Court's decision was warranted — Whether Court of Appeal's decision authorizing institution of class action is tainted by error justifying review — Code of Civil Procedure, CQLR, c. C-25.01, art. 575.

L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH DU MONT-ROYAL V. J.J., 831

2. Class proceedings — Settlement — Administration and implementation — Settlement agreement resolving class actions brought by former Aboriginal students for harms suffered at residential schools — Agreement providing procedure for settling individual claims through adjudicative process — Whether courts can intervene in relation to adjudication decisions where internal review mechanisms exhausted — Appropriate scope of judicial recourse.

J.W. V. CANADA (ATTORNEY GENERAL), 224

3. Stay — Class actions — Consumer and non-consumer claims — Arbitration clause — Customer filing class action for damages alleging cell phone service provider engaged in deceptive practices — Class consisting of both consumers and non-consumers — Cell phone service provider's standard terms and conditions containing mandatory arbitration clause — Arbitration clause invalidated by provincial consumer protection legislation with respect to claims by consumers — Cell phone service provider relying on arbitration clause to seek stay of proceedings with respect to non-consumers' claims — Whether provincial statute governing arbitration grants court discretion to refuse to stay non-consumers' claims — Arbitration Act, 1991, S.O. 1991, c. 17, s. 7 — Consumer Protection Act, 2002, S.O. 2002, c. 30, Sch. A.

TELUS COMMUNICATIONS INC. V. WELLMAN, 144

CONSTITUTIONAL LAW

1. Charter of Rights — Presumption of innocence — Child luring — Police sting operation — Presumption of belief regarding age — Accused charged with child luring after communicating online with police officer posing as 14-year-old girl — Accused contesting constitutionality of Criminal Code provision establishing presumption that if person with whom he was communicating was represented to him as being underage, he believed representation absent evidence to the contrary — Whether presumption infringes accused's right to be presumed innocent — If so, whether infringement justified — Canadian Charter of Rights and Freedoms, ss. 1, 11(d) — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 172.1(3).

R. V. MORRISON, 3

2. Charter of Rights — Right to liberty — Fundamental justice — Child luring — Police sting operation — Accused charged with child luring after communicating online with police officer posing as 14-year-old girl — Accused contesting constitutionality of Criminal Code provision barring him from raising as defence that he believed person with whom he was communicating was of legal age unless he took reasonable steps to ascertain person's age — Whether reasonable steps requirement deprives accused of liberty in violation of principles of fundamental justice — Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 7 — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 172.1(4).

R. V. MORRISON, 3

3. Charter of Rights — Arbitrary detention — Remedy — Exclusion of evidence — Police entering private backyard where five young men were gathered without warrant or consent — Police questioning men and requesting documentary proof of identities — Accused fleeing backyard and caught in possession of firearm, drugs and cash — Whether encounter between police and accused infringed accused's right to be free from arbitrary detention — If so, whether admission of evidence would bring administration of justice into disrepute warranting its exclusion — Canadian Charter of Rights and Freedoms, ss. 9, 24(2).

R. V. LE, 692

CONSTITUTIONAL LAW — (Concluded)

4. Charter of Rights — Remedy — Exclusion of evidence — Seriousness of Charter-infringing state conduct — Accused found in possession of loaded handgun, ammunition and cocaine when stopped by police while walking along a street late at night — Trial judge finding that several of accused's constitutional rights infringed by police but declining to exclude evidence and convicting accused of various firearms offences and possession of cocaine for the purpose of trafficking — Majority of Court of Appeal holding that trial judge committed reversible error in assessing seriousness of Charter-infringing police conduct — Majority excluding evidence and entering acquittals — Dissenting judge holding that there was no error in trial judge's assessment of seriousness of state conduct that would justify appellate intervention — Convictions restored — Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 24(2).

R. v. OMAR, 576

5. Charter of Rights — Search and seizure — Child luring — Police sting operation — Interception with consent — Accused charged with child luring after communicating online with police officer posing as 14-year-old girl — Police using screen capture software to create record of online communications — Whether investigative technique amounted to search or seizure of accused's online communications — Whether police intercepted private communication without prior judicial authorization — Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 8 — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 184.2.

R. v. MILLS, 320

COURTS

Jurisdiction — Habeas corpus — Exceptions to exercise of jurisdiction by provincial superior courts — Immigration detainee applying for habeas corpus — Superior court declining jurisdiction to hear application on basis that detention review scheme in Immigration and Refugee Protection Act is complete, comprehensive and expert statutory scheme providing for review at least as broad as that available by way of habeas corpus and no less advantageous — Whether superior court erred in declining jurisdiction — Immigration and Refugee Protection Act, S.C. 2001, c. 27.

CANADA (PUBLIC SAFETY AND EMERGENCY PREPAREDNESS) v. CHHINA, 467

CRIMINAL LAW

1. Appeals — Appeals to Supreme Court of Canada — Appeal as of right — Dissent on question of law — Court of Appeal unanimous in dismissing accused's appeal from convictions — Accused filing notice of appeal as of right based on disagreement between appellate judges on point of law — Crown bringing motion to quash notice of appeal as of right — Dissent giving rise to appeal as of right is disagreement that affects result — Motion granted — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 691(1)(a).

R. v. D'AMICO, 394

2. Appeals — Mootness — Accused charged with second degree murder in death of wife — Trial judge granting stay of proceedings to accused for unreasonable delay in bringing case to trial — Crown appealing stay — Accused deported prior to appeal hearing to country with which Canada does not have extradition treaty — Court of Appeal declining to adjudicate appeal on merits on ground of mootness — Court of Appeal erred in dismissing appeal as being moot because underlying basis for criminal proceedings has not disappeared and live controversy remains — Matter remitted to Court of Appeal for decision on merits.

R. v. THANABALASINGHAM, 317

3. Charge to jury — Accused convicted of first degree murder and conspiracy to commit murder — Court of Appeal setting aside convictions and ordering new trial — Court of Appeal correct in finding that trial judge's instructions on party liability for first degree murder were in error — Court of Appeal erred in finding that trial judge was required to charge jury on manslaughter as evidence did not meet air of reality test — Court of Appeal erred in interfering with conviction for conspiracy to commit murder as trial judge did not err in evidence he left for jury to consider as part of third prong of Carter test for admissibility of co-conspirator hearsay — Conspiracy conviction restored and second degree murder conviction entered.

R. v. KELSIE, 101

4. Charge to jury — Sexual assault — Vitiating of consent — Police officer acquitted by jury of sexual assault — Court of Appeal setting aside acquittal and ordering new trial — Trial judge erred in refusing to instruct jury on provision which provides that no consent is obtained where accused induces complainant to engage in sexual activity by abusing position of trust, power, or authority — New trial warranted — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 273.1(2)(c).

R. v. SNELGROVE, 98

CRIMINAL LAW — (Continued)

5. Charge to jury — Mistaken belief in communicated consent — Accused charged with first degree murder in death of Indigenous sex worker — Crown alternatively submitting that accused committed unlawful act manslaughter by causing deceased's death in course of sexual assault — Accused relying on defence of honest but mistaken belief in communicated consent — Trial judge submitting defence to jury — Accused acquitted — Whether trial judge erred in his charge to jury in failing to caution jury on mistakes of law related to defence — If so, whether new trial warranted.

R. v. BARTON, 579

6. Evidence — Admissibility — Charge to jury — Post-offence conduct — Failure to attend trial — Trial judge permitting Crown to lead evidence at accused's trial that accused failed to attend for his original trial date — Trial judge instructing jury on use it could make of evidence — Accused convicted of sexual assault — Court of Appeal setting aside convictions and ordering new trial — Majority holding that trial judge erred in failing to engage in second step of admissibility inquiry and in his instructions to jury on post-offence conduct — Dissenting judge finding that trial judge's decision to admit evidence entitled to deference and that charge to jury was adequate — Failure to attend trial is not presumptively post-offence conduct and its admissibility must be assessed on case-by-case basis — Convictions restored.

R. v. J.M., 396

7. Evidence — Admissibility — Complainant's sexual activity — Accused charged with first degree murder in death of Indigenous sex worker — Accused testifying at trial about previous sexual activity with deceased without having applied to adduce such evidence — Evidence going to jury without detailed limiting instruction — Accused acquitted — Whether trial judge erred in failing to determine whether evidence of prior sexual activity was admissible — If so, whether new trial warranted — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 276.

R. v. BARTON, 579

8. Evidence — Admissibility — Hearsay — Key witness refusing to testify at accused's first degree murder trial — Trial judge admitting witness's hearsay statements under principled approach to hearsay evidence — Accused convicted — Court of Appeal dismissing appeal — Trial judge did not err in ruling that threshold reliability of

CRIMINAL LAW — (Concluded)

witness's hearsay statements had been established — Conviction upheld.

R. v. LARUE, 398

9. Interim release — Detention review — Accused denied interim release pending trial — Detention status confirmed by judge conducting review under s. 525 of Criminal Code — Proper approach to detention review hearing under s. 525 of Criminal Code — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 525.

R. v. MYERS, 105

10. Second degree murder — Elements of offence — Accused and co-accused found guilty of second degree murder in stabbing death of victim who owed drug debt — Trial judge not explicitly finding that accused stabbed victim or that he had requisite subjective intent for murder — Court of Appeal upholding conviction — Court of Appeal erred in making finding of fact not articulated by trial judge and in accepting trial judge's statement of intent as sufficient to support murder conviction — Conviction for manslaughter substituted to conviction for second degree murder — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 229(a)(ii).

R. v. WAKEFIELD, 400

11. Sexual assault — Consent — Accused's child testifying that accused repeatedly sexually assaulted sleepy and drugged complainant — Trial judge accepting child's evidence as truthful and reliable but acquitting accused of sexual assault as she was not satisfied beyond reasonable doubt that there was absence of subjective consent — Court of Appeal entering conviction — Court of Appeal finding trial judge erred in law by not providing alternative supportable theory after concluding absence of subjective consent was not only inference that could be drawn from evidence — Trial judge misapplied law of circumstantial evidence to evidence of witness and misapplied law of consent — Conviction upheld.

R. v. W.L.S., 403

FINANCIAL INSTITUTIONS

Banks — Request for information and documents — Quebec tax authority sending formal demand for information and documents to Calgary branch of bank as part of audit of trust — Demand sent to branch in Calgary rather than in Quebec to comply with federal banking legislation directing that certain documents pertaining

FINANCIAL INSTITUTIONS — (Concluded)

to customers be sent to branch of account — Whether legislation required tax authority to send demand to Calgary branch — If so, whether complying with legislation rendered tax authority's actions extraterritorial and thus ultra vires — Bank Act, S.C. 1991, c. 46, s. 462(1), (2).

1068754 ALBERTA LTD. V. QUÉBEC (AGENCE DU REVENU), 993

JUDGMENTS AND ORDERS

Stay of execution — Exemption from period of suspension of declaration of invalidity — Court of Appeal declaring provisions of provincial and federal sex offender registry legislation of no force or effect in their application to persons found not criminally responsible by reason of mental disorder and subsequently granted absolute discharge — Court of Appeal suspending declaration of invalidity for 12 months but exempting respondent from period of suspension, and subsequently dismissing motion by Attorney General of Ontario for stay of exemption — Attorney General of Ontario seeking leave to appeal Court of Appeal's judgment relating to provincial legislation and bringing motion to stay individual exemption granted to respondent until disposition of application for leave to appeal or until decision on appeal if leave granted — No special circumstances warranting re-examination of refusal by Court of Appeal to grant stay — No evidence of irreparable harm — Stay denied.

ONTARIO (ATTORNEY GENERAL) V. G, 990

LABOUR RELATIONS

Collective agreements — Juridical extension by government decree — Franchises — Provincial legislation guaranteeing minimum conditions of employment by extending collective agreement to all employees and professional employers within scope determined by means of government decree — Parity committee responsible for administering and overseeing scheme created by decree — Franchisee entering into agreement with franchisor to perform cleaning services — Parity committee seeking unpaid wages and other benefits on behalf of franchisee pursuant to applicable decree — Whether decree applies to relationship between

LABOUR RELATIONS — (Concluded)

franchisor and franchisee — Whether franchisee was employee of franchisor — Act respecting collective agreement decrees, CQLR, c. D-2, s. 1(g) “professional employer”, (j) “employee” — Decree respecting building service employees in the Québec region, CQLR, c. D-2, r. 16.

MODERN CLEANING CONCEPT INC. V. COMITÉ PARITAIRE DE L'ENTRETIEN D'ÉDIFICES PUBLICS DE LA RÉGION DE QUÉBEC, 406

PREROGATIVE WRITS

Certiorari — Availability of remedy — Adequate alternative remedy — Superior court dismissing petition by accused for certiorari to quash order of provincial court judge dismissing application for trial in French — Whether determination of whether accused has right to trial in French amounts to jurisdictional issue giving rise to certiorari — Whether appeal following conviction by English-speaking court constitutes adequate alternative remedy to certiorari.

BESSETTE V. BRITISH COLUMBIA (ATTORNEY GENERAL), 535

PRESCRIPTION

Civil liability — Applicable period for instituting action for damages for bodily injury resulting from act which could constitute criminal offence — Sexual assaults being alleged against members, since deceased, of religious congregation — Application for authorization to institute class action being filed against congregation and against religious institution whose board of directors is composed of members of that congregation on basis of their own fault and of act of another person — Whether three-year period provided for in art. 2926.1 para. 2 of Civil Code for instituting action in case in which author of act has died results in forfeiture of remedy — Whether that period begins running at time of death of author of act or on date victim becomes aware that injury suffered is attributable to that act — Whether that period applies to

PRESCRIPTION — (Concluded)

every action instituted in relation to that act — Civil Code of Québec, art. 2926.1.

L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH DU MONT-ROYAL V. J.J.,
993

PROVINCIAL OFFENCES

Trial — Language of accused — Right to be tried by provincial court judge who speaks official language of Canada that is language of accused — Accused charged with provincial driving offence in British Columbia — Provincial court judge dismissing application by accused for trial in French — Whether right to be tried by provincial court judge who speaks official language that is language of accused under Criminal Code extends to persons accused of certain provincial offences in British Columbia — Offence Act, R.S.B.C. 1996, c. 338, s. 133 — Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, s. 530.

BESSETTE V. BRITISH COLUMBIA (ATTORNEY GENERAL), 535

TORTS

Knowing assistance in breach of fiduciary duty — Attribution of individual wrongdoing to corporation — Applicable criteria — Complex multi-million dollar fraud perpetrated by husband and wife — Couple convincing investors to invest with them in specific-project corporations to acquire and hold commercial real estate properties — Couple taking funds for personal use instead — Investors claiming damages against husband and wife personally for fraudulent misrepresentation, deceit and breach of fiduciary duty — Investors also claiming liability for knowing assistance against specific-project corporations on basis that wife who committed fraud was their directing mind — Application judge awarding damages against husband and wife personally, but dismissing knowing assistance claim on basis that wife's knowledge of fraud could not be imputed to specific-project corporations — Majority of Court of Appeal allowing knowing assistance claim — Dissenting judge finding that liability for knowing assistance could not be made out against specific-project corporations — Claim of knowing assistance must fail.

CHRISTINE DEJONG MEDICINE PROFESSIONAL CORP.
V. DBDC SPADINA LTD., 530

INDEX

BREFFS DE PRÉROGATIVE

Certiorari — Possibilité d'exercer ce recours — Autre recours adéquat — Rejet par la cour supérieure de la requête en certiorari présentée par l'accusé en vue de l'annulation de l'ordonnance du juge de la cour provinciale rejetant la demande de procès en français — La décision de savoir si l'accusé a droit à un procès en français constitue-t-elle une question juridictionnelle donnant ouverture à un certiorari? — L'appel de la déclaration de culpabilité inscrite par un tribunal d'expression anglaise constitue-t-il un recours adéquat au lieu du certiorari?

BESSETTE C. COLOMBIE-BRITANNIQUE (PROCUREUR GÉNÉRAL), 535

DROIT CONSTITUTIONNEL

1. Charte des droits — Droit à la liberté — Justice fondamentale — Leurre — Opération d'infiltration policière — Accusations de leurre portées contre l'accusé après qu'il a communiqué en ligne avec une policière se faisant passer pour une fille de 14 ans — Contestation par l'accusé de la constitutionnalité de la disposition du Code criminel l'empêchant d'invoquer en défense qu'il croyait que la personne avec qui il communiquait avait atteint l'âge légal sauf s'il a pris des mesures raisonnables pour s'assurer de son âge — L'obligation de prendre des mesures raisonnables porte-t-elle atteinte au droit à la liberté de l'accusé d'une manière qui contrevient aux principes de justice fondamentale? — Charte canadienne des droits et libertés, art. 7 — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 172.1(4).

R. C. MORRISON, 3

2. Charte des droits — Présomption d'innocence — Leurre — Opération d'infiltration policière — Présomption de croyance relative à l'âge — Accusations de leurre portées contre l'accusé après qu'il a communiqué en ligne avec une policière se faisant passer pour une fille de 14 ans — Contestation par l'accusé de la constitutionnalité de la disposition du Code criminel établissant la présomption selon laquelle, si la personne avec qui il communiquait lui a été présentée comme n'ayant pas atteint l'âge fixé, il est présumé l'avoir crue telle, sauf

DROIT CONSTITUTIONNEL — (Suite)

preuve contraire — La présomption viole-t-elle le droit de l'accusé d'être présumé innocent? — Dans l'affirmative, cette violation est-elle justifiée? — Charte canadienne des droits et libertés, art. 1, 11d — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 172.1(3).

R. C. MORRISON, 3

3. Charte des droits — Détention arbitraire — Réparation — Exclusion d'éléments de preuve — Introduction de policiers non munis d'un mandat et n'ayant pas obtenu de consentement dans une cour arrière privée où se trouvent cinq jeunes hommes — Policiers interrogeant ceux-ci et les invitant à présenter des pièces d'identité — Accusé prenant la fuite, et trouvé en possession d'une arme à feu, de drogues et d'argent comptant — Le contact entre les policiers et l'accusé a-t-il porté atteinte au droit de celui-ci à la protection contre la détention arbitraire? — Dans l'affirmative, l'utilisation des éléments de preuve obtenus est-elle susceptible de déconsidérer l'administration de la justice, justifiant ainsi leur exclusion? — Charte canadienne des droits et libertés, art. 9, 24(2).

R. C. LE, 692

4. Charte des droits — Fouilles, perquisitions et saisies — Leurre — Opération d'infiltration policière — Interception avec consentement — Accusé inculpé de leurre après avoir eu des communications en ligne avec un policier se faisant passer pour une adolescente de 14 ans — Utilisation par la police d'un logiciel de capture d'écran en vue de créer un relevé de ces communications — La technique d'enquête équivalait-elle à une fouille ou à une saisie des communications en ligne de l'accusé? — La police a-t-elle intercepté une communication privée sans autorisation judiciaire préalable? — Charte canadienne des droits et libertés, art. 8 — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 184.2.

R. C. MILLS, 320

5. Charte des droits — Réparation — Exclusion de la preuve — Gravité de la conduite étatique attentatoire à la Charte — Accusé trouvé en possession d'une arme de poing chargée, de munitions et de cocaïne lors de son interception par la police alors qu'il marchait dans une rue tard le soir — Juge du procès concluant à la violation de

DROIT CONSTITUTIONNEL — (Fin)

plusieurs droits constitutionnels de l'accusé, mais refusant d'exclure les éléments de preuve et déclarant l'accusé coupable de diverses infractions liées aux armes à feu et de possession de cocaïne en vue d'en faire le trafic — Conclusion des juges majoritaires de la Cour d'appel portant que le juge du procès a commis une erreur infirmable dans le cadre de son appréciation de la gravité de la conduite policière attentatoire à la Charte — Décision des juges majoritaires excluant les éléments de preuve et inscrivant des acquittements — Conclusion du juge dissident portant que le juge du procès n'a commis dans son appréciation de la gravité de la conduite étatique aucune erreur qui justifierait une intervention en appel — Rétablissement des déclarations de culpabilité — Charte canadienne des droits et libertés, art. 24(2).

R. C. OMAR, 576

DROIT CRIMINEL

1. Agression sexuelle — Consentement — Témoignage de l'enfant de l'accusé portant que ce dernier a agressé sexuellement de façon répétée la plaignante alors qu'elle était endormie et droguée — Témoignage de l'enfant accepté comme étant véridique et fiable par la juge du procès, mais accusé acquitté par cette dernière de l'accusation d'agression sexuelle parce qu'elle n'était pas convaincue hors de tout doute raisonnable de l'absence de consentement subjectif — Verdict de culpabilité inscrit par la Cour d'appel — Conclusion de la Cour d'appel portant que la juge du procès a commis une erreur de droit en n'exposant pas une autre théorie défendable après avoir conclu que l'absence de consentement subjectif n'était pas la seule inférence qui pouvait être tirée de la preuve — Erreur commise par la juge du procès dans l'application du droit concernant la preuve circonstancielle à la déposition du témoin ainsi que dans l'application du droit relatif au consentement — Déclaration de culpabilité confirmée.

R. C. W.L.S., 403

2. Appels — Appels à la Cour suprême du Canada — Appel de plein droit — Dissidence sur une question de droit — Rejet unanime par la Cour d'appel de l'appel interjeté par l'accusé à l'encontre des déclarations de culpabilité prononcées contre lui — Dépôt par l'accusé d'un avis d'appel de plein droit fondé sur un désaccord entre les juges d'appel sur un point de droit — Présentation par la Couronne d'une requête en cassation de l'avis

DROIT CRIMINEL — (Suite)

d'appel de plein droit — Une dissidence donnant ouverture à un appel de plein droit s'entend d'un désaccord qui influence le résultat — Requête accueillie — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 691(1)a).

R. C. D'AMICO, 394

3. Appels — Caractère théorique — Accusé inculpé de meurtre au deuxième degré à la suite de la mort de son épouse — Arrêt des procédures accordé à l'accusé par le juge du procès pour cause de délai déraisonnable dans le renvoi à procès — Appel formé par le ministère public contre l'arrêt des procédures — Accusé expulsé avant l'audition de l'appel vers un pays avec lequel le Canada n'a pas conclu de traité d'extradition — Refus de la Cour d'appel de juger l'appel sur le fond en raison de son caractère théorique — Décision erronée de la Cour d'appel de rejeter l'appel en raison de son caractère théorique étant donné que le fondement sous-jacent des poursuites criminelles n'a pas disparu et qu'il subsiste un litige actuel — Affaire renvoyée à la Cour d'appel pour décision sur le fond.

R. C. THANABALASINGHAM, 317

4. Exposé au jury — Accusé déclaré coupable de meurtre au premier degré et de complot en vue de commettre un meurtre — Déclarations de culpabilité annulées et nouveau procès ordonné par la Cour d'appel — Cour d'appel justifiée de conclure au caractère erroné des directives du juge du procès concernant la responsabilité des participants à l'infraction de meurtre au premier degré — Cour d'appel non justifiée de conclure que le juge du procès était tenu de donner des directives au jury au sujet de l'homicide involontaire étant donné que la preuve ne satisfaisait pas au critère de la vraisemblance — Déclaration de culpabilité pour complot en vue de commettre un meurtre modifiée à tort par la Cour d'appel vu l'absence d'erreur du juge du procès quant aux éléments de preuve qu'il a laissés à l'appréciation du jury dans le cadre du troisième volet de l'analyse établie dans l'arrêt Carter relativement à l'admissibilité du oui-dire de co-conspirateurs — Rétablissement de la déclaration de culpabilité pour complot et inscription d'une déclaration de culpabilité pour meurtre au deuxième degré.

R. C. KELSIE, 101

5. Exposé au jury — Agression sexuelle — Viciation du consentement — Policier acquitté par le jury d'une infraction d'agression sexuelle — Acquittement annulé et nouveau procès ordonné par la Cour d'appel — Erreur commise par la juge du procès lorsqu'elle a refusé

DROIT CRIMINEL — (Suite)

de donner au jury des directives sur une disposition qui précise que le consentement du plaignant ne se déduit pas dans les cas où l'accusé l'incite à l'activité sexuelle par abus de confiance ou de pouvoir — Nouveau procès justifié — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 273.1(2)c).

R. C. SNELGROVE, 98

6. Exposé au jury — Croyance erronée au consentement communiqué — Accusé inculpé du meurtre au premier degré d'une travailleuse du sexe autochtone — Argument subsidiaire du ministère public selon lequel l'accusé a commis un homicide involontaire coupable résultant d'un acte illégal en causant la mort de la défunte au cours d'une agression sexuelle — Accusé invoquant la défense de la croyance sincère mais erronée au consentement communiqué — Défense soumise au jury par le juge du procès — Accusé acquitté — Le juge du procès a-t-il fait erreur dans son exposé au jury en ne mettant pas en garde celui-ci sur les erreurs de droit lié au moyen de défense? — Dans l'affirmative, la tenue d'un nouveau procès est-elle justifiée?

R. C. BARTON, 579

7. Meurtre au deuxième degré — Éléments de l'infraction — Accusé et coaccusé déclarés coupables de meurtre au deuxième degré pour avoir tué à coups de couteau la victime, qui avait une dette de drogue — Absence de conclusion explicite du juge du procès énonçant que l'accusé avait poignardé la victime ou avait eu l'intention subjective requise à l'égard de l'infraction de meurtre — Déclaration de culpabilité confirmée par la Cour d'appel — Erreur commise par la Cour d'appel en tirant une conclusion de fait que n'avait pas exposée le juge du procès et en considérant les affirmations de ce dernier au sujet de l'intention comme suffisantes pour appuyer une déclaration de culpabilité pour meurtre — Déclaration de culpabilité pour homicide involontaire coupable substituée à la déclaration de culpabilité pour meurtre au deuxième degré — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 229a)(ii).

R. C. WAKEFIELD, 400

8. Mise en liberté provisoire — Examen de la détention — Refus d'accorder à l'accusé une mise en liberté provisoire en attendant son procès — Détention confirmée par le juge chargé d'en examiner le bien-fondé en application de l'art. 525 du Code criminel — Façon adéquate de procéder à l'examen d'une détention en vertu de l'art. 525 du Code criminel — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 525.

R. C. MYERS, 105

DROIT CRIMINEL — (Fin)

9. Preuve — Admissibilité — Activité sexuelle du plaignant — Accusé inculpé du meurtre au premier degré d'une travailleuse du sexe autochtone — Accusé témoin au procès à propos d'une activité sexuelle antérieure avec la défunte sans avoir demandé l'autorisation de présenter ce témoignage — Témoignage laissé à l'appréciation du jury sans directive restrictive détaillée — Accusé acquitté — Le juge du procès a-t-il commis une erreur en ne décidant pas si la preuve de l'activité sexuelle antérieure était admissible? — Dans l'affirmative, la tenue d'un nouveau procès est-elle justifiée? — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 276.

R. C. BARTON, 579

10. Preuve — Admissibilité — Exposé au jury — Comportement postérieur à l'infraction — Défaut de comparaître au procès — Couronne autorisée par le juge du procès à présenter en preuve lors du procès le fait que l'accusé n'a pas comparu à la date initialement fixée pour la tenue de son procès — Directives données aux jurés par le juge du procès quant à l'utilisation que ces derniers pouvaient faire de cet élément de preuve — Accusé déclaré coupable d'agression sexuelle — Déclarations de culpabilité annulées et nouveau procès ordonné par la Cour d'appel — Conclusion des juges majoritaires portant que le juge du procès avait commis des erreurs, d'une part par son omission de procéder à la deuxième étape de l'examen de l'admissibilité, d'autre part dans la formulation de ses directives aux jurés concernant le comportement postérieur à l'infraction — Conclusion du juge dissident portant que la décision du juge du procès d'admettre l'élément de preuve commandait la déférence et que son exposé au jury était adéquat — Le défaut de comparaître au procès n'est pas présumé constituer un comportement postérieur à l'infraction et son admissibilité doit être évaluée au cas par cas — Déclarations de culpabilité rétablies.

R. C. J.M., 396

11. Preuve — Admissibilité — Oui-dire — Refus d'un témoin clé de témoigner au procès de l'accusé pour meurtre au premier degré — Déclarations relatives du témoin admises en preuve par le juge du procès suivant l'approche raisonnée en matière de oui-dire — Accusé déclaré coupable — Appel rejeté par la Cour d'appel — Absence d'erreur entachant la décision du juge du procès portant que le seuil de fiabilité des déclarations relatives du témoin avait été établi — Déclaration de culpabilité confirmée.

R. C. LARUE, 398

INFRACTIONS PROVINCIALES

Procès — Langue de l'accusé — Droit de l'accusé d'être jugé par un juge de la cour provinciale qui parle la langue officielle du Canada qui est la sienne — Accusé inculpé d'une infraction provinciale liée à la conduite automobile en Colombie-Britannique — Rejet par le juge de la cour provinciale de la demande de procès en français présentée par l'accusé — Le droit de l'accusé d'être jugé par un juge de la cour provinciale qui parle la langue officielle qui est la sienne, prévu dans le Code criminel, s'applique-t-il aux personnes accusées de certaines infractions provinciales en Colombie-Britannique? — Offence Act, R.S.B.C. 1996, c. 338, art. 133 — Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 530.

BESSETTE C. COLOMBIE-BRITANNIQUE (PROCTEUR GÉNÉRAL), 535

INSTITUTIONS FINANCIÈRES

Banques — Demande de renseignements et de documents — Envoi par les autorités fiscales québécoises d'une demande péremptoire de renseignements et de documents à une succursale bancaire de Calgary dans le cadre d'une vérification fiscale — Demande envoyée à une succursale située à Calgary plutôt qu'au Québec afin de respecter les exigences de la législation bancaire fédérale requérant que certains documents concernant des clients soient envoyés à la succursale où se trouve le compte — Est-ce que les autorités fiscales étaient tenues d'envoyer la demande à la succursale de Calgary? — Dans l'affirmative, est-ce que le respect de cette exigence par les autorités fiscales a eu pour effet de conférer à leurs actes une portée extraterritoriale et, en conséquence, de les rendre ultra vires — Loi sur les banques, L.C. 1991, c. 46, art. 462(1), (2).

1068754 ALBERTA LTD. C. QUÉBEC (AGENCE DU REVENU), 993

JUGEMENTS ET ORDONNANCES

Sursis à l'exécution — Exemption de la période de suspension d'une déclaration d'invalidité — Déclaration de la Cour d'appel portant que certaines dispositions législatives provinciales et fédérales relatives aux registres de délinquants sexuels sont inopérantes à l'égard de toute personne qui a été jugée non criminellement responsable pour

JUGEMENTS ET ORDONNANCES — (Fin)

cause de troubles mentaux et a obtenu subséquemment une absolution inconditionnelle — Cour d'appel suspendant pendant 12 mois l'effet de la déclaration d'invalidité mais exemptant l'intimé de cette période de suspension, et rejetant ultérieurement la requête de la procureure générale de l'Ontario demandant qu'il soit sursis à l'exemption accordée — Présentation par la procureure générale de l'Ontario d'une demande sollicitant l'autorisation de faire appel de l'arrêt de la Cour d'appel relativement à la loi provinciale et d'une requête en sursis à la prise d'effet de l'exemption individuelle accordée à l'intimé jusqu'à ce qu'il ait été statué sur la demande d'autorisation d'appel ou sur l'appel si l'autorisation d'appeler est octroyée — Absence de circonstance spéciale justifiant de réexaminer le refus de la Cour d'appel d'accorder un sursis — Absence de preuve de préjudice irréparable — Sursis refusé.

ONTARIO (PROCTEUR GÉNÉRAL) C. G., 990

PRESCRIPTION

Responsabilité civile — Délai applicable pour intenter une action en réparation du préjudice corporel résultant d'un acte pouvant constituer une infraction criminelle — Agressions sexuelles alléguées à l'encontre de membres, maintenant décédés, d'une congrégation religieuse — Demande d'autorisation d'exercer une action collective déposée contre la congrégation et contre une institution religieuse dont le conseil d'administration est composé de membres de cette congrégation pour leur propre faute et pour le fait d'autrui — Le délai de trois ans prévu à l'art. 2926.1 al. 2 du Code civil pour intenter une action en cas de décès de l'auteur de l'acte emporte-t-il la déchéance du recours? — Ce délai commence-t-il à courir au moment du décès de l'auteur de l'acte ou au moment où la victime prend connaissance que son préjudice est attribuable à cet acte? — Ce délai s'applique-t-il à tous les recours entrepris qui découlent de cet acte? — Code civil du Québec, art. 2926.1.

L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH DU MONT-ROYAL C. J.J., 831

PROCÉDURE CIVILE

1. Recours collectif — Autorisation d'exercer l'action collective — Conditions d'autorisation de

PROCÉDURE CIVILE — (Fin)

l'action — Demande d'autorisation pour exercer une action collective en réparation de préjudice causé par des agressions sexuelles qui auraient été commises par les membres d'une communauté religieuse — Refus de la demande d'autorisation par la Cour supérieure — Jugement infirmé par la Cour d'appel et action collective autorisée — L'intervention de la Cour d'appel à l'égard de la décision de la Cour supérieure était-elle justifiée? — La décision de la Cour d'appel autorisant l'exercice de l'action collective est-elle entachée d'une erreur révisable? — Code de procédure civile, RLRQ, c. C-25.01, art. 575.

L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH DU MONT-ROYAL C. J.J., 831

2. Recours collectifs — Règlement — Administration et mise en œuvre — Convention de règlement des recours collectifs intentés par d'anciens élèves autochtones pour les torts subis aux pensionnats — Convention prévoyant une procédure de règlement des réclamations individuelles par le biais d'un processus juridictionnel — Les tribunaux peuvent-ils modifier des décisions d'adjudication lorsque les mécanismes de révision interne sont épuisés? — Portée appropriée du recours aux tribunaux.

J.W. C. CANADA (PROCUREUR GÉNÉRAL), 224

3. Sursis — Recours collectifs — Réclamations de consommateurs et de non-consommateurs — Clause d'arbitrage — Dépôt par un consommateur d'un recours collectif en dommages-intérêts pour pratiques trompeuses alléguées de la part d'un fournisseur de services de téléphonie cellulaire — Groupe formé à la fois de consommateurs et de non-consommateurs — Clause d'arbitrage obligatoire parmi les conditions types du contrat du fournisseur de services de téléphonie cellulaire — Clause d'arbitrage invalidée par une loi provinciale de protection des consommateurs en ce qui a trait aux réclamations des consommateurs — Clause d'arbitrage invoquée par le fournisseur de services de téléphonie cellulaire pour obtenir le sursis des procédures en ce qui a trait aux réclamations des non-consommateurs — La loi provinciale régissant l'arbitrage confère-t-elle au tribunal le pouvoir discrétionnaire de refuser d'ordonner le sursis relativement aux réclamations des non-consommateurs? — Loi de 1991 sur l'arbitrage, L.O. 1991, c. 17, art. 7 — Loi de 2002 sur la protection des consommateurs, L.O. 2002, c. 30, ann. A.

TELUS COMMUNICATIONS INC. C. WELLMAN, 144

RELATIONS DU TRAVAIL

Conventions collectives — Extension juridique par décret du gouvernement — Franchises — Conditions d'emploi minimales garanties par une loi provinciale du fait de l'extension d'une convention collective à tous les salariés et à tous les employeurs professionnels visés par le champ d'application défini par un décret du gouvernement — Comité paritaire chargé d'administrer et de surveiller le régime créé par décret — Engagement du franchisé envers le franchiseur de fournir des services d'entretien ménager — Salaires impayés et autres avantages réclamés par le Comité paritaire au nom du franchisé en vertu du décret applicable — Le décret s'applique-t-il à la relation entre le franchiseur et le franchisé? — Le franchisé était-il un salarié du franchiseur? — Loi sur les décrets de convention collective, RLRQ, c. D-2, art. 1g) « employeur professionnel », j) « salarié » — Décret sur le personnel d'entretien d'édifices publics de la région de Québec, RLRQ, c. D-2, r. 16.

MODERN CONCEPT D'ENTRETIEN INC. C. COMITÉ PARITAIRE DE L'ENTRETIEN D'ÉDIFICES PUBLICS DE LA RÉGION DE QUÉBEC, 406

RESPONSABILITÉ DÉLICTUELLE

Aide apportée en connaissance de cause en violation d'une obligation fiduciaire — Imputation à des sociétés par actions d'actes fautifs commis par des personnes physiques — Critères applicables — Fraude complexe de plusieurs millions de dollars perpétrée par un homme et son épouse — Investisseurs convaincus par le couple d'investir des fonds avec lui dans des sociétés par actions visant des projets spécifiques en vue d'acquérir et de détenir des biens immobiliers commerciaux — Appropriation à des fins personnelles par le couple des fonds versés pour investissement — Action en dommages-intérêts intentée contre l'époux et l'épouse personnellement pour cause d'assertion inexacte et frauduleuse, de dol et de manquement à une obligation fiduciaire — Responsabilité des sociétés par actions visant des projets spécifiques également recherchée par les investisseurs au motif que l'épouse ayant commis la fraude était l'âme dirigeante des sociétés — Juge de l'action condamnant l'époux et l'épouse personnellement au paiement de dommages-intérêts, mais rejetant la demande fondée sur la notion d'aide apportée en connaissance de cause pour le motif que la connaissance par l'épouse de l'existence de la fraude ne pouvait être imputée aux sociétés par actions visant des projets spécifiques — Cour

RESPONSABILITÉ DÉLICTEUELLE — (Fin)

d'appel accueillant à la majorité la demande fondée sur la notion d'aide apportée en connaissance de cause — Juge dissidente concluant que la responsabilité des sociétés par actions visant des projets spécifiques fondée sur la notion d'aide apportée en connaissance de cause ne pouvait pas être établie — Demande fondée sur la notion d'aide apportée en connaissance de cause rejetée.

CHRISTINE DEJONG MEDICINE PROFESSIONAL CORP.
c. DBDC SPADINA LTD., 530

TRIBUNAUX

Compétence — Habeas corpus — Exceptions
à l'exercice de la compétence des cours supérieures

TRIBUNAUX — (Fin)

provinciales — Demande d'habeas corpus présentée par un détenu aux fins de l'immigration — Refus par la cour supérieure d'exercer sa compétence d'entendre la demande pour le motif que le régime de contrôle de la détention créé par la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés est un régime législatif complet, exhaustif et spécialisé qui prévoit une procédure d'examen au moins aussi large et aussi avantageuse que celle de l'habeas corpus — La cour supérieure a-t-elle commis une erreur en déclinant sa compétence? — Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, L.C. 2001, c. 27.

CANADA (SÉCURITÉ PUBLIQUE ET PROTECTION CIVILE)
c. CHHINA, 467

ISSN 0045-4230

If undelivered, return to:
Library
Supreme Court of Canada
Ottawa, Ontario
Canada K1A 0J1

En cas de non-livraison, retourner à :
Bibliothèque
Cour suprême du Canada
Ottawa (Ontario)
Canada K1A 0J1

Available from:
Library
Supreme Court of Canada
Ottawa, Ontario – Canada K1A 0J1
scr-rqs@scc-csc.ca

En vente auprès de :
Bibliothèque
Cour suprême du Canada
Ottawa (Ontario) – Canada K1A 0J1
scr-rqs@scc-csc.ca